TREIZIÈME ANNÉE. — N° 291. 10 Centimes. 1er-15 JANVIER 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.



SOMMAIRE

AVIS

Afin d'éviter tout retard dans l'envoi du journal, nous prions nos abonnés de bien vouloir nous faire parvenir au plus tôt le montant de leur réabonnement pour l'année 1903, ou bien de faire bon accueil au reçu de 3 fr. 25 pour la France et 4 francs pour l'étranger, que nous leur ferons présenter par la poste courant janvier.

L. D.

LE DOMAINE DU MAGNÉTISME

Le magnétisme, nié et conspué il y a un siècle par les savants officiels du temps — comme d'ailleurs les plus merveilleuses découvertes de la science dans leurs origines — est enfin admis, accepté par les savants officiels d'aujourd'hui, obligés de s'incliner devant l'évidence. Cette constatation faite, il convient d'ajouter que la science officielle, qui a son amour-propre à sauvegarder, n'a admis le magnétisme que par l'escalier de service, non par la grande porte, et encore moins par l'escalier d'honneur. En laissant pénétrer dans le sanctuaire cet intrus qui avait l'audace de s'imposer, on ne lui a pas laissé ignorer que c'était sous la condition expresse, *sine quâ non*, qu'il changerait de nom, qu'il serait affublé d'une livrée *modern style* qui le rendrait supportable, d'une nouvelle appellation, et même de plusieurs, qui feraient oublier les incartades du magnétisme « vieux jeu », et passer l'éponge sur les gaffes des confrères d'antan.

C'est à cette ingénieuse et habile tactique que nous sommes redevables de « l'hypnotisme », de « l'hypnose », de la « suggestion », etc. Et il en sera de même du spiritisme qui, dans un temps plus proche peut-être qu'on ne le pense, violant à son tour le sanctuaire sacro-saint de la science officielle, comme l'aurore radieuse triomphe des ténèbres de la nuit, sera baptisé du nom de « psychisme » ou de tout autre néologisme. Quant au magnétisme curatif, qui a obtenu ses grandes lettres de naturalisation, et dont il n'était pas possible de déformer le nom, si nos savants se sont vus dans la cruelle nécessité de faire contre fortune bon cœur, il n'en a pas été de même du corps médical, qui, obligé d'en reconnaître les bienfaits, affiche, à part d'honorables exceptions, la prétention de le confisquer à son profit, et a juré l'extermination des magnétiseurs non diplômés, sans souci des services inappréciables rendus aux souffrants, ni des conditions toutes spéciales que doit réunir un bon magnétiseur, conditions qui n'ont aucune corrélation avec le « formulaire magistral », et dont j'ai eu l'occasion d'entretenir les lecteurs de *la Paix universelle*.

J'ai, en effet, exposé ici même que l'action magnétique curative exige de la part du magnétiseur, non pas un intellect meublé de formules, mais un *état d'âme* caractérisé notamment par le *dévoue-*

ment à l'humanité. Or, c'est la *science du cœur* qui est ici nécessaire et non celle des produits pharmaceutiques, et s'il arrive que le médecin ait conservé sa bonté native, en dépit de l'influence desséchante que les études médicales exercent sur l'âme, les paroles bienveillantes que lui inspirera cette bonté auront sur le malade une action souvent plus efficace que les remèdes qu'il aura puisés dans son arsenal thérapeutique.

Où commence d'ailleurs, où finit le magnétisme ? Qui pourrait délimiter son domaine ? De même que la sagesse antique, d'accord avec la science moderne, nous apprend que tout est vibration dans l'univers, ne pourrait-on pas, dans une certaine mesure, compléter cet enseignement en disant que tout est magnétisme... A ne considérer que l'humanité, on peut affirmer qu'il n'est aucune influence, bonne ou mauvaise, exercée par un être sur un autre, qui ne puisse être attribuée au magnétisme inconscient.

Nous avons maintes fois entendu émettre cette réflexion : « Je viens de voir M. ou Mme X... ; quelle charmante et sympathique personne ! A son contact, on éprouve je ne sais quelle sensation heureuse, on se sent meilleur. C'est avec regret qu'on la quitte et sous une douce et salutaire impression. » Quelle cause a produit cette impression bienfaisante, sinon le rayonnement ou plutôt le divin magnétisme de la bonté effective qui offre une grande analogie avec la charité (ou l'amour) que saint Paul, le grand initié, préconise comme la première de toutes les vertus, sans laquelle toutes les autres ne sont rien ?

Quand un orateur tient, selon l'expression consacrée, l'assistance « suspendue à ses lèvres », et supprime momentanément les fluctuations multiples des pensées et des sentiments de chacun de ses auditeurs, pour y substituer sa propre pensée et ses propres sentiments, créant ainsi chez tous l'*unité*, si éphémère qu'elle soit, ce phénomène n'est-il pas produit par le magnétisme du Verbe, c'est-à-dire de la pensée exprimée à la fois par la voix, le geste et le regard, et par l'*habitus corporis* tout entier de l'orateur ?

Et pour que l'action du magnétisme de la pensée et du sentiment s'exerce sur notre âme, la présence d'un orateur n'est pas même nécessaire. La lecture des sublimes oraisons funèbres de Bossuet suffit pour nous élever au-dessus de nous-mêmes et nous emporter dans la région supérieure où le génie de l'auteur a pris son essor. Dans le même ordre d'idées, la lecture des chefs-d'œuvre de Hugo et de Lamartine nous enlèvera aux mesquineries de la vie courante pour nous transporter sur les sommets. C'est aussi l'influence d'un magnétisme auguste que nous éprouvons délicieusement à l'audition des chefs-d'œuvre de Beethoven, de Mozart et de Wagner, le compositeur mystique.

A un autre point de vue, qui donc niera que l'amour maternel ne soit le magnétisme divin par excellence ? Quel sublime et touchant spectacle que celui de la vraie mère penchée sur le berceau de son enfant atteint d'une de ces fièvres malignes, au cours desquelles une complication suffit pour déterminer un dénouement funeste ? Quel admirable stoïcisme chez cette mère, que ni les fatigues incessantes, ni les insomnies ne peuvent vaincre, qui est toujours là, épiant le regard de son enfant, lui souriant, ayant toujours, pour l'apaiser, de ces mots, de ces contes adorables que lui suggère son insondable amour, symbole de l'amour infini ! D'autant plus sublime dans l'accomplissement de son auguste mission que, bien souvent, l'angoisse torture son cœur, alors qu'elle amène le sourire sur les lèvres pâles du cher petit être à qui elle se donne tout entière, dont elle conservera la précieuse et fragile existence, bien plus par l'action mystérieuse et toute divine du magnétisme maternel, que par la vertu des prescriptions médicales. La mère est ici la fidèle observatrice de la loi d'amour et de la loi du sacrifice qui, en réalité, ne forment qu'une seule et même loi (l'une étant la sanction de l'autre), la grande loi divine par excellence.

C'est d'elle que s'inspirent les magnétiseurs-guérisseurs, qui puisent dans leur amour profond de l'humanité le dévouement nécessaire pour soulager ses souffrances, car nul n'ignore que le magnétiseur ne guérit son semblable qu'au détriment de sa propre santé, en lui donnant ou, plutôt, en lui infusant de sa vie, c'est-à-dire de son fluide nerveux destiné à rétablir le fonctionnement normal dans l'organisme déséquilibré. Or, ce n'est pas dans les laboratoires que s'acquiert d'ordinaire cette vertu, qui a sa source dans le cœur évolué, et non dans l'intellect, si développé qu'il soit.

La fraternité universelle, la solidarité de tout ce qui est, l'amour ardent de l'humanité, qu'est-ce autre chose que la pratique du magnétisme divin, en action incessante, créateur et conservateur de l'harmonie dans l'univers, présidant à l'évolution des choses et des êtres, évolution plus ou moins rapide chez l'homme, selon qu'il use de son libre arbitre pour secouer le joug de la matière ou pour en subir volontairement l'esclavage ? Le travail mystérieux de la nature, fécondation, germination, transformation des choses, véritable miracle qui, périodiquement, s'accomplit sous nos yeux, n'est-ce pas l'œuvre, jamais interrompue, du magnétisme divin ? Mais, hélas ! quand la science humaine comprendra-t-elle que la cause ou la loi qu'elle cherche vainement à découvrir pour se rendre compte de ce perpétuel miracle de la nature et de l'évolution des choses et des êtres, *c'est Dieu lui-même présent et œuvrant en tout* ?

Spéro.

Le sentiment religieux

Les religions actuelles ont toutes un sacerdoce, une tribu de Lévi qui vit du travail des autres. Leurs prêtres, pour augmenter leur puissance et leurs jouissances matérielles, multiplient les pratiques cultuelles les mieux faites pour engendrer les superstitions, celles où ils pourront recueillir le plus de profits matériels.

Il en résulte que toutes les religions sont devenues, de plus en plus, une exploitation du sentiment religieux.

Le sentiment religieux naît de deux sources différentes : la connaissance qui nous fait aimer et adorer et l'ignorance qui nous fait craindre et supplier. Les religions actuelles sont fondées sur l'ignorance, donc sur la peur. La peur, voilà tout le fond, tout le ressort de l'éducation religieuse. C'est par la peur qu'elles courbent leurs croyants à l'obéissance. C'est par la peur qu'elles les exploitent.

Les sentiments sont choses délicates, ils vivent de confiance, d'admiration : le Beau, le Vrai, le Bien les font naître et s'épanouir.

Le sentiment religieux est la synthèse de tous les sentiments, le point vers lequel ils s'idéalisent et se réchauffent. Le sentiment religieux, c'est la communion intime de notre être pensant avec la vie universelle.

Les religions, pour exploiter ce sentiment, l'ont faussé et dévié de sa voie naturelle. Au lieu d'être une force morale créant sa dignité et libérant l'homme de tout esclavage, ce sentiment n'a plus été, sous l'empire de l'éducation des prêtres, que le mouvement réflexe de la peur, que la vague terreur d'un Destin cruel et bizarre qui se laisse fléchir par d'absurdes sollicitations.

De là est née la décadence religieuse, qui s'accuse par l'exploitation de mille superstitions plus enfantines les unes que les autres, où le sentiment religieux se dépense sans profit pour personne ou, plutôt, au seul profit des marchands du temple.

Constater le mal, les effets de décadence produits par cette cause,

la déviation ou la destruction du sentiment religieux par son exploitation par la caste sacerdotale, ne suffit pas : il faut voir aussi à rechercher ce qui peut, le plus sûrement, rendre au sentiment religieux sa voie naturelle, sa puissance moralisatrice.

Pour cela, tous nos efforts doivent tendre à démontrer que le sentiment religieux naturel a la propriété de faire de chacun de nous son propre prêtre ; qu'il nous relie à tout ce qui vit et, par conséquent, développe notre énergie dans le sens de la vie, de la vie active, féconde et créatrice.

Que le sentiment religieux, qui se développe avec la connaissance, c'est-à-dire avec une conception de la vie simple et harmonieuse, telle que la science nous l'a fait entrevoir, donne à notre conscience un jugement plus droit, l'intuition d'un devoir certain, nécessaire à l'œuvre d'harmonie.

Ce sentiment, en nous reliant à la vie universelle dans une étroite communion d'amour, dans une foi ardente en la loi morale du Bien, crée en nous des forces généreuses, qui développent notre personnalité morale, nous fait libres et puissants.

La culture des sentiments naturels, leur harmonie avec nos connaissances, voilà le but d'une éducation rationnelle.

La religion, qui doit être la haute synthèse de toutes nos connaissances, synthèse rendue vivante et idéalisée par le sentiment, ne peut être l'œuvre d'aucune révélation et ne doit contenir aucun dogme fondamental.

Que les sciences occultes, que le prophétisme, que les nouvelles sciences psychiques viennent en aide à nos conceptions de la vie, rien de plus juste. Mais compter absolument sur les révélations du prophétisme pour en faire les bases d'une religion, c'est créer un dogme, c'est-à-dire une vérité immuable, c'est barrer l'avenir du progrès humain, c'est armer la foi contre la science et la vérité qui sont l'œuvre de demain, c'est copier les vieilles religions que l'on veut détruire et remplacer, c'est croire et dire que le ou les prophètes sont le Verbe de Dieu.

Le sentiment religieux, qu'il faut arracher à la corruption et à l'exploitation des vieilles croyances, doit être redressé et cultivé par la méthode laïque, par la libre démonstration fondée sur la science et la raison.

Certes ! la philosophie spirite me paraît la plus propre à apporter à ce travail un grand concours. Par elle, beaucoup de points obscurs sont éclaircis, et le matérialisme nous apparaît comme une illusion de l'ignorance, ou le refuge des esprits paresseux et égoïstes.

Mais la philosophie spirite n'est qu'un côté du problème ; ou, serait-elle tout le problème actuel, qu'il faudrait encore lui adjoindre la méthode éducatrice, c'est-à-dire un mode d'enseignement, d'initiation, en rapport avec le progrès actuel, de telle sorte que cette vérité, bienfaisante et puissante aujourd'hui, n'ait pas la prétention d'être la vérité de toujours, d'être une vérité immuable.

Les vérités dogmatiques engendrent les pontifes qui les exploitent à leur profit, et qui, pour mieux les exploiter, les dénaturent, les matérialisent et traitent d'hérésiarques tous ceux qui veulent les ramener à leurs vrais sens spirituels.

Déduire de la conception scientifique de l'Univers une idée religieuse simple, s'harmonisant toujours avec le progrès scientifique dans ses données générales : une idée religieuse qui ait pour principal article de foi la perfectibilité indéfinie de l'être par l'effort ; travailler à faire naître le sentiment religieux de la connaissance, en arrachant des mains des prêtres l'éducation religieuse de l'enfant et de l'adolescent ; tel nous paraît être le devoir impérieux de tous ceux qui pensent que le sentiment religieux, cultivé dans le sens naturel et humain, est une des plus grandes forces moralisatrices de ce monde.

Joseph Blain.

QUELQUES MOTS ENCORE !

Dans le numéro du *Progrès spirite* du 5 décembre, M. L. de Faget, répondant — répond-il vraiment ? — à ma lettre de *la Paix Universelle* (n° du 16-31 octobre), s'étonne quelque peu de l'expression dont je me suis servi : *N'excommunions personne.* Il la prend à tort pour lui, pour lui seul exclusivement. Elle vise tous ceux qui voudraient introduire une *orthodoxie* et une *hétérodoxie* dans le spiritisme. L'orthodoxie serait, naturellement, ce qu'ils croient : l'hétérodoxie, ce qu'ils ne croient pas. M. L. de Faget, ayant « horreur de tout ostracisme, de toute atteinte à la liberté de penser, de tout despotisme en général », l'expression dont il se plaint ne saurait aucunement s'appliquer à son cas. Je suis tout particulièrement heureux d'avoir provoqué cette très nette et franche déclaration. Dorénavant, quand notre excellent ami dira que *telle doctrine donnée n'est pas spirite*, nous saurons que ces mots, sous sa plume, n'ont nullement la gravité que nous pourrions leur attribuer, trompés par de vaines apparences. Le tout était de s'entendre. C'est fait, et mon but est atteint.

Je ne vois pas, d'autre part, en quoi l'admonestation — à supposer qu'admonestation il y ait — serait « quelque peu réjouissante » sans la gravité du présent débat. Ce que je sais bien, en revanche, — et peut-être est-ce ce souvenir qui me hantait au moment où j'écrivais mon article, — c'est que le temps n'est pas très loin de nous, où l'on ne pouvait exprimer de certaines idées de progrès, de compréhension plus ouverte, d'esprit plus large, dans un journal spirite ou autre, sans s'exposer au reproche — immérité — d'hérésie. S'il était possible d'appeler en témoignage notre cher et excellent ami Bouvery avec quelques autres, on se convaincrait sans peine que je n'exagère rien, que j'atténue plutôt les idées d'ostracisme qui régnaient naguère en certains milieux spirites. Je me réjouirais très fort de savoir ces idées envolées, disparues, évanouies. Si l'on pouvait ne plus jamais les ressusciter, ce serait tant mieux. Mais on avouera qu'ignorant de l'heureux changement produit chez quelques-uns des disciples extrêmes d'Allan Kardec, encore ému des abus d'un passé relativement récent, ce n'est pas sans raison, sans de bonnes raisons, que j'ai crié à l'exclusivisme. Il est bien vrai que la condamnation ne tenait qu'une demi-ligne dans le journal. Une demi-ligne, malheureusement, est plus qu'il n'en faut pour perdre un homme. Le code de justice militaire est plus bref encore. Un seul mot lui suffit : mort. Ce n'est donc pas la longueur de la phrase qui importe, c'est son contenu. Et le contenu de la demi-ligne de M. L. de Faget m'a paru redoutable en sa précise brièveté. Je me rassure. Encore une fois, je le remercie.

∴

Cela bien entendu, je reviens à la question du péché ou de la faute. J'ai dit, oui, après vous, cher ami, et comme vous : les fautes sont personnelles. Mais, et vous avez eu tort de n'en rien dire, j'ai ajouté aussitôt qu'elles ne sont pas seulement personnelles ; qu'il y a des fautes et des responsabilités collectives ; que nous sommes solidaires. Je suis certain d'avance que vous ne vous inscrirez pas en faux contre ce dernier vocable. La solidarité, vous la proclamez hautement, universellement. Mais qu'est-ce qu'être solidaires, sinon souffrir par et pour les autres, jouir par les autres et à cause d'eux, les aider et en être aidés ? Donc la doctrine qui voudrait que nous souffrions pour et par les fautes des autres est bien spirite, nullement anti-spirite.

Soutiendrez-vous quand même l'opinion contraire ? Alors, effacez

des annales humaines leurs pages les plus belles, les plus sublimes dévouements, les actions qui rapprochent le plus l'humanité de la divinité. Raturez le nom du Christ, celui du Boudha. Passez l'éponge sur tous les héros, sur tous les saints, sur tous les apôtres ; sur tous ceux, en un mot, qui, messagers volontaires de Dieu auprès des hommes, sont venus, au risque des plus grands dangers, des plus grandes souffrances, de la mort même, habiter parmi nous pour nous instruire, pour nous donner l'espérance, pour diriger nos regards vers le ciel. Assurément, nous ne dirons pas que c'est Dieu qui les frappe pour nous, à cause de nous. C'est nous, qui méconnaissant leur haute mission, en faisons des victimes douloureuses, de pauvres suppliciés. Je n'accuse donc pas Dieu ; l'homme seul est coupable. Vous l'admettez libre et responsable. Qu'est-ce à dire, sinon que vous reconnaissez la possibilité pour lui de faire souffrir injustement ?

∴

Ce qui précède est la démonstration claire et évidente de ce fait : toute souffrance n'est pas châtiment. Si l'on maintenait, malgré tout, cette prétention, je demanderais de nouveau : Quelle faute ont commise les animaux depuis les infusoires et les protozoaires, jusqu'au lion ou au singe, en passant par tous les échelons qui joignent le bas et le haut de l'échelle ? Car, tous souffrent, tous sentent leur souffrance, tous se défendent contre elle, tous sont en révolte contre la cause, quelle qu'elle soit, qui les produit. Si la justice de Dieu n'est pas en faute dans leur cas, pourquoi le serait-elle dans le nôtre ? L'injustice cesserait-elle d'être injuste en s'appliquant aux êtres inférieurs ? Excuserait-elle Dieu préférablement à celle dont nous sommes personnellement les victimes ? Aussi longtemps que cette question reste irrésolue, notre ignorance demeure entière, quant à la justice de Dieu.

∴

Mais pour en revenir à l'homme et aux fautes qui lui sont personnelles, comment peut-on ne pas s'apercevoir que le considérer à part, isolé des autres hommes, c'est commettre l'erreur la plus colossale qui se puisse imaginer ? L'on aurait raison peut-être d'arrêter la formule à cette seule expression : les fautes sont personnelles, si l'homme se suffisait à lui-même. Mais, de sa naissance à sa mort, il a besoin, absolument besoin des autres, de ses parents d'abord, de ses maîtres ensuite, de tous, en dernier lieu. Et quand il ne possède ni instruction, ni morale, ni spiritualité, ni rien enfin, que par le concours de ceux qui sont auprès comme de ceux qui au loin ; quand il en est ainsi, on voudrait qu'il y eût quelque chose qui fût absolument, qui fût uniquement personnel à tel ou à tel ? Il y a un inextricable entrecroisement des fautes et des responsabilités, du doit et de l'avoir dans chaque vie. Il n'en faut effacer ni ce qui est personnel, ni ce qui est collectif. La vérité totale est dans l'affirmation qui les unit ensemble dans un même tout. M. Ch. Fauvety disait dans le temps, pour exprimer d'une façon saisissante cette pensée que nul ne sera sauvé séparément : « Le salut ne sera pour personne, aussi longtemps qu'il ne l'est pas pour tous. » Ayant cette conviction, il n'estimait pas les fautes uniquement, fondamentalement personnelles, pas plus que le châtiment, d'ailleurs, — si châtiment il y a. Et je partage, pourquoi n'en conviendrais-je pas ? entièrement sa manière de voir sur ce point particulier.

∴

Je n'insisterai pas davantage. Si j'ai fait les quelques observations qui précèdent, c'est qu'elles me paraissent de très grande importance pour l'avenir du spiritisme. On ne dira plus que des affirmations de ce genre ne sont pas spirites, parce que, encore une fois, il n'y a pas de doctrine strictement spirite, il n'y a pas — au moins actuellement — d'orthodoxie spirite. Où irions-nous, s'il en était autrement ? Si nous considérons, qu'à la presque unanimité, les spirites français placent à la base de leur spiritisme la réincarnation, il faudrait déclarer que les millions d'Anglais et d'Américains qui refusent de l'admettre ne sont pas spirites, se placent délibérément hors du spiritisme. Il faudrait congédier de même le petit groupe des immortalistes, qui, au lieu de placer Dieu au commencement de l'évolution, ne l'intronisent qu'à la fin. Pour peu que l'on cherchât un peu, on en trouverait d'autres, sans doute, à exclure. Dans ces conditions, la conclusion s'impose : s'abstenir de toutes affirmations doctrinales absolues pour ne pas risquer de tomber dans le dogmatisme, qui serait le spiritisme décapité, stérilisé.

M. L. de Faget, partageant ma manière de voir à ce sujet, nous n'avons qu'à nous congratuler mutuellement, et à nous serrer les mains mutuellement, en signe de parfaite entente. C'est ce que je fais pour ma part avec un réel bonheur.

DANIEL METZGER.

Genève, le 18 décembre 1902.

Recherches sur la médiumnité (1)

L'apparition d'un nouveau livre de Gabriel Delanne est toujours un événement sensationnel pour le monde spirite, qui a eu tant d'occasions déjà d'apprécier la compétence spéciale de ce fécond et savant auteur et conférencier. Toutefois, l'ouvrage que nous avons le plaisir de présenter au public nous paraît dépasser en importance tous ceux qui l'ont précédé, et il n'y a pas de doute que le jeune et déjà célèbre écrivain n'ait été particulièrement bien inspiré dans le choix du sujet et dans la façon dont il a su le traiter.

Le Spiritisme a été accueilli à son début, il y a plus d'un demi-siècle, avec enthousiasme par les uns, avec réprobation ou risée par les autres. De toutes façons, c'était le sentiment, bien plus que la raison, qui guidait ses partisans ou ses détracteurs. Avec le temps, le calme s'est fait dans les esprits. Mais alors on s'est aperçu peu à peu que, si les uns avaient eu tort de repousser les idées spirites parce qu'elles heurtaient trop complètement leurs conceptions actuelles, les autres n'avaient pas toujours raison de se cantonner dans des explications, évidemment très simples, mais qui, élaborées en trop peu de temps, acceptées et propagées avec trop d'engouement, se trouvaient parfois en conflit avec des objections d'une nature très positive et très sensée, et ne présentaient pas toujours les garanties de discussion et de contrôle qu'exige un si grave sujet. Il fallait donc que les théories hâtives du début fussent revues, reprises en sous-œuvre, et examinées, non plus au point de vue métaphysique et religieux, mais en les comparant aux données nouvelles des sciences qui peuvent confirmer le Spiritisme ou lui faire échec : la médecine et la psychologie.

Ainsi donc, après s'être présenté avec Allan Kardec sous un aspect didactique et synthétique propre à le faire pénétrer dans les masses peu instruites, il devenait de plus en plus nécessaire, en face des

(1) *Recherches sur la Médiumnité*, par Gabriel Delanne, librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, 1 vol. 515 pages, 3 fr. 50.
Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs cette appréciation, parue dans la *Revue Spirite* de septembre, du nouveau livre de M. Gabriel Delanne, faite par M. Béra, dont le talent et l'érudition sont connus de tous les lecteurs de cette publication.

légitimes exigences des chercheurs et des savants, que le spiritisme pût se produire appuyé par les procédés plus lents et plus rigoureux de la méthode analytique et inductive. C'est ce qu'ont fait en Angleterre les savants investigateurs de la Société des Recherches psychiques. C'est ce que font en France, avec un égal succès, le colonel de Rochas et Gabriel Delanne.

La méthode scientifique, rejetant comme hypothétique, et comme constituant un cercle vicieux, l'enseignement des Esprits en vue de la démonstration de leur existence, ne peut procéder que du connu vers l'inconnu et du simple au composé ; c'est-à-dire que tout élément de connaissance humaine se trouve contenu dans le précepte si profond et si sage de Socrate : « Connais-toi toi-même ! »

Dans le cas spécial où nous voulons appliquer ce précepte à l'étude scientifique de l'âme après la mort, en nous aidant des manifestations spirites, nous avons à notre disposition deux choses, simples et connues, qui se trouvent dans la direction où nous voulons aller et sur le seuil de l'Au-delà, en quelque sorte : *le rêve*, qui présente tant d'analogie avec la mort, et *le médium*, seul instrument connu des phénomènes spirites. Etudier la médiumnité, c'est précisément étudier à la fois l'un et l'autre dans leurs relations mutuelles. C'est pourquoi nous avons dit au début de cet article que le livre de G. Delanne vient bien à son heure et témoigne d'une très heureuse inspiration.

Mais autre chose est de concevoir le sujet nécessaire, autre chose de le traiter. Dans l'espèce, il y fallait de la sagacité, de l'érudition, des facultés rares d'assimilation et de sens critique, et bien peu d'auteurs étaient capables de mener à bien une telle œuvre. Bien peu d'ailleurs étaient mieux qualifiés pour le faire que notre ami G. Delanne, et bien peu s'en fussent tirés avec plus de bonheur.

L'étude de la médiumnité prime actuellement toutes les autres dans l'esprit du spirite intelligent, désireux d'obtenir la vérité la plus entière possible et de ne pas voir le spiritisme piétiner plus longtemps sur un terrain peu sûr et peu fréquenté. Elle prime même l'importante question de l'identité des esprits, car cette identité sera d'autant plus facile à obtenir que les lois de la médiumnité seront mieux connues. En somme, tout le spiritisme repose sur les médiums ; le médium est l'instrument indispensable, unique, de toute expérience spirite, et il est inconcevable que son existence, son développement et tout ce qui peut en favoriser ou en entraver les infinies variétés, ne soit encore aujourd'hui que le résultat de la chance ou du hasard.

C'est à cette négligence, à cette ignorance des lois de la médiumnité qu'il faut attribuer le caractère douteux de la plupart des séances spirites et, par suite, la difficulté de la diffusion du spiritisme dans les masses éclairées, mais sceptiques. La cause en est dans l'éternel conflit de la Foi et de la Science. Là où le savant cherche et perfectionne sans cesse, l'homme religieux s'incline, adore et... ne progresse pas.

Le médium, considéré comme un être sacré, pontifie, vaticine et induit autrui en erreur, en se trompant lui-même. Considéré comme instrument scientifique, il serait étudié, connu, perfectionné, amélioré, et surtout rendu juste et équilibré, ce qui est l'indispensable dans la recherche de toute vérité.

Je ne puis mieux comparer le spirite de certaines réunions qu'à un étudiant qui, observant attentivement un thermomètre, aurait enregistré des masses de température, sans s'être assuré au préalable si ce thermomètre était du système centigrade, Réaumur ou Fahrenheit, si le liquide employé était susceptible d'une dilatation régulière, si l'échelle thermométrique avait été graduée suivant les données scientifiques, et enfin si quelque mauvais plaisant n'avait pas vicié au préalable toute observation, en chauffant subrepticement la boule de l'appareil. Toutes ces causes d'erreurs et beaucoup d'autres encore peuvent trouver leurs analogues chez les médiums, considérés comme instruments d'expérience spirite, et il n'y a, par conséquent pas lieu de s'étonner si tant d'erreurs et d'absurdités viennent constamment poser au chercheur de sang-froid un difficile problème. Lorsque des ouvrages de la nature de celui qui fait l'objet de cet article tombent sous les yeux des savants, les faits présentés, les témoignages invoqués, la logique du raisonnement produisent dans leur esprit une impression favorable. Ils demandent à voir et à expérimenter par eux-mêmes. Mais les spirites, qui ont à grands cris affirmé que le devoir impérieux de la science était de vérifier leurs affirmations, oublient qu'ils ont assumé par là même le devoir rigoureux de fournir des instruments d'un usage scientifique et sûr. Là, ils se trouvent en défaut, et c'est par suite de cette négligence que le spiritisme compte un nouvel insuccès. Non pas que les médiums n'aient fait tout leur possible, mais parce qu'ils ne constituent encore actuellement que des instruments de hasard, et non d'étude, parce qu'en un mot les lois de la médiumnité ne sont pas connues, et que l'on a remplacé la méthode par l'admiration. Nous pourrions en citer des exemples tout récents et très instructifs.

C'est pourquoi le premier de nos devoirs est de connaître notre instrument : le médium ; de savoir dans quelles conditions il est faux ou juste, et tout ce qui peut en augmenter ou en diminuer la valeur. Tant que cela ne sera pas fait, il n'y aura que de la *Foi* dans le spiritisme, et non du *Savoir*. En tout cas, on ne peut continuer à baser une science sur un instrument mal connu et dont, par conséquent, les indications sont sujettes à caution. Je sais bien que chaque spirite a sur le sujet ses idées particulières. Mais elles résultent de l'examen de trop peu de médiums, et n'ont pas un caractère scientifique et général.

Si la médiumnité est une maladie, il faut guérir les médiums et non les encourager. Si elle n'est pas une maladie, c'est une faculté latente chez tout être humain, et qui s'est développée par l'effet de circonstances de hasard chez certains d'entre eux. Comme il n'est pas admissible que nous dépendions du hasard, il faut nous hâter de découvrir les circonstances qui favorisent ces facultés anormales pour les provoquer sans danger, attendu que, tant qu'elles resteront spontanées, elles seront forcément mélangées d'éléments inutiles ou nuisibles. C'est seulement lorsqu'avec le minimum d'efforts on aura obtenu le maximum d'effets utiles et qu'on aura remplacé le hasard par une volonté experte, que l'on pourra tenir des séances profitables. En un mot, il importe avant tout de découvrir aisément les caractères permettant de discerner un médium véritable d'un médium frauduleux, d'un hystérique, d'un sujet hynoptique, etc. Jusque-là, et dans l'état actuel des choses, personne ne peut affirmer avec certitude qu'une séance, qu'une communication n'est pas plus ou moins teintée des suggestions plus ou moins conscientes du médium ou des assistants.

Quand on possédera les lois de la médiumnité, il restera à découvrir les moyens — étant donné un médium idéal, c'est-à-dire transmettant la pensée *seule* de l'invisible — d'assurer à un invisible donné la permanence de son action, à l'exclusion de celle de tout autre invisible concurrent. Ce sera alors le spiritisme transcendental. Alors seulement on pourra dire que le spiritisme nous met en rapport certain avec nos amis disparus et nous enseigne des vérités qui n'ont pas une source humaine.

On voit que nous ne sommes qu'au seuil de cette grande science, et qu'il reste à fournir un travail considérable, ne considérerait-on qu'un seul sentier de la forêt spirite, celui, par exemple, des communications par l'écriture mécanique. Et il y en a mille autres !

On voit par ces quelques considérations quelle est, pour tout spirite, l'utilité indiscutable d'un ouvrage de la nature de celui que G. Delanne vient de mettre au jour.

Nous n'essaierons pas de le résumer, ce serait en donner une idée fausse et incomplète. Nous nous bornerons à dire qu'il présente la médiumnité sous ces trois aspects : l'*automatisme* des médecins et psychologues ; les *phénomènes télépathiques*, où l'action des vivants seuls intervient : et ceux qui ne peuvent s'expliquer que par l'*intervention des Esprits*.

Depuis longtemps nous reprochions aux spirites de mettre à rejeter les explications des savants le même parti pris que mettent ces derniers à rejeter les explications des spirites. La vérité est toujours au milieu. Personne ne peut se dire instruit d'une question s'il n'en a étudié la face et le revers. Eh bien ! Voici un auteur spirite et des plus éminents, qui est de notre avis, et qui, mieux est, a vulgarisé à l'usage des spirites une quantité de gros livres de science aride et hostile, que ceux-ci ne lisent pas et qu'ils devraient pourtant connaître. Il est juste que son labeur long et fastidieux, résumé dans un livre intéressant et documenté, recueille le succès qu'il mérite, et que nous lui souhaitons bien sincèrement.

G. BÉRA.

UN VRAI LIVRE

LA TERRE (1)

Évolution de la vie à sa surface. — Son passé. — Son présent. Son avenir.

D'où vient l'homme ? Où va-t-il ? — C'est sans doute la question que les hommes s'adressent entre eux depuis qu'ils ont paru sur la terre, ou, si vous le préférez, depuis qu'ils ont cessé d'être des anthropopithèques.

Toutes les religions, toutes les philosophies ont eu, à tour de rôle, la prétention de résoudre le problème. Puis la science est venue qui a rangé dans la même négation, ou tout au moins dans un même doute, tant de solutions contradictoires.

M. Emmanuel Vauchez ne s'offre ni comme un théologien, ni comme un savant, du moins au sens professionnel du mot. Bien que ces hautes questions l'aient toujours attiré, et qu'il les eût déjà abordées publiquement dans un journal qui se publiait en 1865, il a voulu être jusqu'ici, il a été avant tout un homme d'action. C'est lui qui, en 1866, répondant l'un des premiers à l'appel adressé d'Alsace par le fondateur de la Ligue de l'enseignement, créait le Cercle Parisien, pour être le moteur de cette Ligue. C'est lui, après les désastres de 1870, qui en sut faire le centre de relèvement intellectuel qu'elle a été ; qui, malgré tous les obstacles, toutes les résistances, même celles venues de ses amis, organisait, en faveur de l'instruction gratuite et obligatoire, ce vaste pétitionnement des quinze cent mille signatures, d'où sont sorties les lois scolaires. C'est encore lui qui, aux beaux jours de l'Ordre moral et du 16 Mai, trouvait le moyen, par des miracles d'énergie et de diplomatie, de fonder les bibliothèques régimentaires et, quelques années plus tard, mettait en branle l'agitation en faveur de l'éducation civique et militaire.

Quinze ans de cette vie-là fatiguent un homme, même le plus dévoué et le plus infatigable. Un jour est venu où M. Vauchez dut, pour réparer sa santé compromise, se fixer au bord de la mer. Que faire près des flots, à moins que l'on n'y songe ? Devant cette force prodigieuse toujours en activité, devant ce réservoir infini de germes et d'effluves, devant ce mystérieux laboratoire en genèse perpétuelle, un chercheur aussi passionné devait être ressaisi par ses anciennes préoccupations sur les origines de la vie terrestre.

Après six ans de méditations, d'analyses, de recherches de tous ordres, il est sorti de là les deux volumes que nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs et qui résument, sous une forme des plus agréables, la somme la plus effrayante de travaux. L'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, l'anthropologie, la géologie, l'histoire comparée des religions, les phénomènes de l'hypnotisme et du magnétisme défilent successivement sous nos yeux et nous révèlent leurs déductions les plus sûres, leurs lois les plus utiles.

Pourquoi l'astronomie ? — Parce que les temps d'ignorance ne sont plus où l'on faisait de l'homme la raison d'être de la Terre et de la Terre le centre du monde ; parce que « les êtres qui peuplent le globe terrestre sont la résultante des forces en activité dans l'univers ». Et rien n'est saisissant comme le magistral raccourci que nous présente l'auteur des merveilles astronomiques, des colossales évolutions qui, à travers l'espace sans bornes et le temps sans limites, ont condensé la matière cosmique en nébuleuses et les nébuleuses en fourmilières de soleils, de planètes, de satellites.

Pourquoi la chimie ? — Parce que, seule, elle permet d'entrevoir une « genèse scientifique », de deviner, comment, à l'époque où le noyau terrestre incandescent commença à se refroidir, les atomes d'une matière unique purent former, par leurs groupements, les molécules de substances dissemblables, et comment aussi quelques-unes de ces substances, en particulier l'oxygène, l'hydrogène, le carbone, ont pu donner la trame de toutes les plantes, la chair de tous les êtres.

Pourquoi la physique ? — Parce que, elle aussi, conclut de plus en plus à l'unité des forces, parce qu'elle explique de quelle manière l'électricité paraît les résumer et les remplacer toutes...

Pourquoi la géologie, la biologie, l'anthropologie ? — Parce qu'elles s'accordent à montrer comment, au sein des immenses océans, le protoplasma a pu se former et la cellule verte devenir l'origine de la vie, l'ancêtre commun des plantes et des êtres ; l'époque primaire, protozoaire engendra le tribolite, qui engendra les céphalopodes et les encrines, etc. ; comment enfin, de la période tertiaire à la période quaternaire, les premiers lemuriens engendrèrent les premiers singes, qui engendrèrent l'anthropoïde, qui engendrera l'homme. Ici encore l'auteur nous présente de ces évolutions stupéfiantes un magnifique tableau. Il nous fait assister aux travaux et aux chasses de l'homme paléolithique, de l'homme chelléen, de l'homme moustérien et à ce qu'on pourrait appeler déjà la civilisation du magdalénien, la civilisation du robenhausien, « lequel a dépassé non seulement ses ancêtres, mais beaucoup de nos sauvages actuels ».

« Ainsi que le gland porte en son germe le chêne puissant qui couvrira de ses ramures une large étendue, ainsi l'humble cellule verte portait le germe de l'homme contemporain, ajoutons de l'avenir. Fils du singe, l'homme a tout créé de la vie civilisée : luttant, martelant les métaux, se construisant des abris, des cités lacustres... Il eut, au milieu de ce labeur constant, des heures où l'idéal se révéla à travers les ombres de la vie laborieuse et où il produisit les œuvres artistiques de l'époque magdalénienne : à quoi ne peut pas atteindre un animal qui a ainsi évolué ! » — « Les générations, ajoutera ailleurs l'auteur de *la Terre*, se lèguent les unes aux autres une matière humaine perfectionnée. »

Jusqu'ici M. Vauchez, tout en semant çà et là de nombreux aperçus personnels, s'est appliqué surtout à résumer les conclusions de la science moderne. Dans un chapitre extrêmement original, sur l'*alimentation*, il indique les conséquences de celle-ci sur la marche du genre humain et montre quelles modifications inévitables elle

(1) Par Emmanuel Vauchez. — Deux volumes in-8, illustrés de 66 gravures dans le texte et d'un tableau en couleurs, chez Reinwald et Cie, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères.

aura à subir dans l'avenir. Un chapitre non moins original sur les infiniment petits et l'importance de la crémation termine le premier volume.

A noter également, parmi beaucoup de considérations d'une haute portée sociale, des vues très pratiques sur la peine de mort et les réformes pénitentiaires. Notre ami y met en relief le noble exemple donné par l'empereur de Russie, réhabilitant certains condamnés en les employant à des travaux d'utilité nationale.

Si ce premier volume, tout débordant de faits, peut intéresser vivement les gens du monde qui veulent se familiariser sans efforts avec les vérités principales du monde scientifique, le second tome s'adresse plus particulièrement aux esprits curieux de philosophie. L'auteur, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les sciences occultes dans l'antiquité et nous avoir introduits pour cela dans le laboratoire de Zozime, maître de l'*art sacré*, aborde les théories modernes sur les fluides. Il s'arrête d'une façon spéciale au fluide nerveux, qui n'est pas seulement l'agent, chez tous les êtres, des phénomènes vitaux (parmi lesquels l'hypnotisme et le magnétisme), mais, chez l'homme, des phénomènes de religiosité. Avec une rare intelligence de l'histoire et une impartialité plus rare encore, il analyse, en pages superbes, les principales religions qui se sont partagé, en Occident et en Orient, la faveur et la ferveur des hommes.

Toutes ont rendu à l'humanité plus ou moins de services, toutes présentent des lacunes plus ou moins regrettables. Elles doivent être critiquées, « non pas parce qu'elles ont cru à la poésie de l'inconnu, à la vérité cachée et jusque-là inaccessible, mais parce qu'elles ont eu la témérité aveugle de préciser ce qu'elles ne connaissent point... » Mais M. Vauchez n'est pas de ceux qui croient à la disparition de l'idéal religieux. Il croit à sa transformation... « Pas de Dieu, dit-il, pas d'énergie dans l'être. » *L'idée nouvelle* sera donc religieuse, « mais elle sera rigoureusement scientifique. Elle fera la guerre aux légendes, aux supercheries de toutes sortes. Mais elle ne repoussera a priori aucune affirmation, aucun fait. Elle exercera... les droits stricts et absolus du libre examen. De même qu'elle ne sera inféodée à aucune secte, dépendante d'aucune tradition nationale ou locale, elle ne se liera à aucune morale dogmatique ou sacerdotale... La morale est plus vaste que les cathédrales, plus haute que les mosquées, plus large que les synagogues. »

La morale, pour M. Vauchez, repose sur la plus indestructible des bases : la permanence de l'être humain. Non seulement il affirme que l'existence du moi se continue, après la mort, de progrès en progrès, mais il est persuadé que des rapports constants, indéniables, dont la science parviendra à avoir la pleine perception par le perfectionnement de ses méthodes et de ses appareils, sont établis entre le monde visible et le monde invisible, créant de l'un à l'autre une réelle solidarité. A ses yeux, comme à ceux d'Auguste Comte, mais pour d'autres raisons, « ce sont les morts qui gouvernent les vivants ».

Ces raisons, très nombreuses, groupées avec art, déduites avec éloquence, on comprendra que nous ne puissions ni les donner ici, ni même les indiquer. On voit, par ce qui précède, qu'il a su les rattacher très ingénieusement à l'évolution et au transformisme. Et, de fait, s'il y a un transformisme *en dessous*, n'est-il pas permis de penser qu'il peut y en avoir un *en dessus*? Si l'animal, « qui est un homme en formation », est arrivé jusqu'à l'étape humaine, pourquoi l'homme actuel serait-il l'échelon suprême de l'universelle hiérarchie?

En tout cas, quelque opinion personnelle qu'on puisse avoir sur ces questions, il est impossible de lire M. Vauchez sans être frappé de sa bonne foi, de la profondeur de ses convictions, de la rigueur scientifique dont il les entoure, de l'ardeur passionnée et communicative avec lesquelles il les développe. Son livre est certainement un des plus curieux, un des plus fortement conçus, un des plus vivants qui aient paru en ces dernières années.

Faire penser ne lui eût pas suffi. Il a un mérite encore plus rare. Par ce temps de scepticisme pleureur et de pessimisme charlatanesque, il expose des théories qui poussent à agir — à agir pour le développement intellectuel et moral de l'individu, pour le plus grand bien de la Famille et de la Patrie, pour la gloire de l'Humanité.

Eugène Dubief.

(*Le Bleu de Vendée.*)

FÊTE DE LA VIEILLESSE

Fidèle au programme qu'il s'est tracé, M. A. Bouvier tient à montrer chaque année comment il est possible de faire du socialisme en action aussi bien et mieux encore qu'en paroles, lorsqu'il s'agit de travailler au bien de la société.

Sa devise est : *Toujours mieux*.

C'est ainsi que, le dimanche 21 décembre dernier, un nombreux public se pressait dans *sa vaste salle d'études, 6, rue Paul-Bert*, pour prendre part à la fête de la vieillesse et jouir de la satisfaction éprouvée par les quinze candidats venus en la circonstance toucher la modeste *pension* de cinquante francs, qui leur est attribuée chaque année pour les aider à passer la dure saison d'hiver.

Malgré les 350 places assises et bon nombre debout, plus de 150 personnes se sont vu refuser l'entrée de la salle, devenue trop petite.

A 2 heures et demie, M. Bouvier ouvrait la séance en rappelant la genèse de son œuvre, sa naissance, sa vie, sa raison d'être, montrant comment avec un peu de bonne volonté il est possible de faire du bien autour de soi; après quoi il nous présente diverses expériences de haut magnétisme où la puissance de l'homme sur l'homme est parfaitement démontrée.

La musique et les fleurs, jouant chacune leur rôle, influencent à leur tour les sensitifs, à la grande satisfaction de tout l'auditoire.

La partie expérimentale terminée, M. Bouvier fait l'appel nominal des pensionnés, heureux de toucher la modeste obole que leur offre Sainte Charité; puis il remercie, en son nom et au nom des malheureux, les nombreux bienfaiteurs présents et absents, connus et anonymes, qui participent à son œuvre, dont le bilan, pour l'année 1902, est établi comme suit :

Restait en caisse au 24 décembre 1901.	300 fr. 95
Reçu le 15 janvier 1902, anonyme du Gard. . .	200 »
Fin novembre 1902, anonyme 2007-73-2080, de Villeurbanne.	50 »
De divers à ce jour.	147 »
Recettes diverses et plateau à la salle d'études . .	121 10
Produit de la tombola	385 75
Total . . .	1.204 fr. 80

Dépenses :

Distribué pendant l'année 1902 à ce jour, secours immédiats, locations diverses, charbon, pain, linge, chaussures, etc.	272 fr. 75
Quinze secours à 50 francs l'un.	750 »
Total . . .	1.022 fr. 75

Reste en caisse au 22 décembre :

1.204 fr. 80 — 1.022 fr. 75 = 182 fr. 05.

Nous avons donc à nouveau pour l'exercice 1903 *la somme de* 182 fr. 05 ; faisons des vœux pour qu'elle fasse boule de neige, de façon à nous permettre de distribuer au mois de décembre prochain encore un plus grand nombre de secours, puisque la devise est toujours mieux.

Après l'exposé du bilan ci-dessus, il est procédé au tirage de la tombola, et chacun se sépare ensuite en se donnant rendez-vous à l'année prochaine.

HONORÉ.

Liste des numéros sortis au tirage de la Tombola.

Séries	N°s gagnants	Séries	N°s gagnants	Séries	N°s gagnants	Séries	N°s gagnants
—	—	—	—	—	—	—	—
1	4	51	255	101	503	151	754
2	10	52	259	102	510	152	760
3	14	53	261	103	513	153	764
4	17	54	269	104	516	154	769
5	22	55	273	105	524	155	773
6	28	56	279	106	527	156	778
7	31	57	285	107	535	157	784
8	36	58	289	108	540	158	790
9	42	59	292	109	542	159	792
10	50	60	297	110	546	160	796
11	54	61	302	111	555	161	801
12	60	62	308	112	556	162	806
13	62	63	315	115	563	163	812
14	70	64	320	114	568	164	818
15	72	65	321	115	571	165	824
16	79	66	329	116	579	166	828
17	84	67	333	117	584	167	835
18	89	68	336	118	586	168	836
19	91	69	341	119	591	169	841
20	100	70	349	120	596	170	850
21	102	71	351	121	601	171	854
22	106	72	356	122	606	172	857
23	112	73	361	123	615	173	863
24	116	74	370	124	616	174	866
25	121	75	375	125	624	175	873
26	128	76	379	126	627	176	878
27	132	77	381	127	633	177	882
28	137	78	389	128	640	178	889
29	142	79	393	129	643	179	893
30	149	80	396	130	650	180	897
31	153	81	404	131	651	181	901
32	158	82	410	132	656	182	907
33	161	83	413	133	663	183	913
34	170	84	419	134	667	184	916
35	174	85	422	135	672	185	922
36	177	86	430	136	676	186	928
37	185	87	434	137	681	187	933
38	190	88	437	138	690	188	937
39	194	89	441	139	692	189	945
40	197	90	446	140	697	190	946
41	202	91	453	141	704	191	952
42	209	92	458	142	707	192	959
43	211	93	465	143	715	193	964
44	216	94	469	144	717	194	968
45	222	95	473	145	721	195	973
46	226	96	478	146	729	196	977
47	232	97	483	147	732	197	985
48	239	98	486	148	738	198	989
49	242	99	495	149	745	199	992
50	248	100	498	150	748	200	996

Les numéros ci-dessus étant sortis au tirage de la tombola, les porteurs de billets sont priés de retirer leurs lots avant fin février prochain ; passé ce délai, ils seront acquis à l'œuvre.

H.

Félibres et Cigaliers

Les félibres et les cigaliers ont dans le nord de la France, tout comme à Paris, des frères qui ne s'endorment point sur les lauriers. Foin du *farniente !* Aussi, dimanche dernier, les Prosati du Harnant et de M. Thiéronne ont-ils organisé, à Hirson, une fête pour laquelle ils avaient demandé une conférence à notre sympathique confrère, M. Fabien de Champoille.

Sous la présidence d'honneur de M. Jean Richepin, empêché de venir, et celle effective d'Albert Gravet, notre confrère a fait une causerie très applaudie sur la décentralisation littéraire, artistique, mais surtout économique. Son argumentation éloquente a été à plusieurs reprises soulignée d'ovations flatteuses.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(*Suite.*)

Comme nous l'avons annoncé à la suite de notre troisième dépôt, nous continuerons notre mouvement en faveur du magnétisme jusqu'à ce que les pouvoirs publics se soient prononcés en fixant la loi sur l'exercice en l'art de guérir et non de la médecine, qui ici n'a rien à faire, puisque chaque jour elle avoue elle-même son impuissance.

M. EMMANUEL VAUCHEZ, toujours sur la brèche, soit pour stimuler les énergies, soit pour recueillir des signatures, vient de nous faire un 40e envoi :

Comprenant 18 listes d'un total de	3.724 signatures
Un 41e envoi du 20 décembre	1.800 —
— 42e — 27 —	4.187 —
Soit à nouveau.	9.711 signatures
Listes et dépôts précédents.	212.749 —
Total général	222.460 signatures

D'autre part, de nouveaux envois nous sont signalés ; sitôt que nous pourrons disposer d'un peu plus de place, nous donnerons le classement des listes comme par le passé.

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. BOUVIER, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé.

A. B.

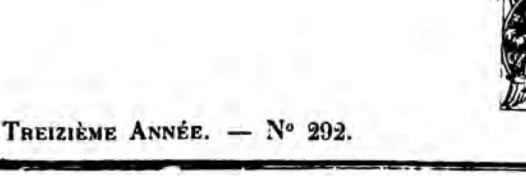
SECOURS IMMÉDIAT
ET VIEILLARDS NÉCESSITEUX

Du 25 novembre,	de Mme Dervieux (Vienne) . . .	3 fr. »
Du 10 décembre,	Anonyme n° 2007-73-2080 . .	50 »
Du 13 —	Mme Sigaud, Lyon.	10 »
Du 15 —	M. Guy, Lyon	10 »
Du 15 —	Mme Pays, Lyon	0 » 50
Du 15 —	M. J. Malossé, Lyon	5 »
Du 16 —	Mme Gallet, Orange	5 »
Du 17 —	Mme Carl, Lyon	5 »
Du 20 —	Mme Allignol Lyon	4 »
Du 24 —	Capitaine Bourdier	12 »
	Total.	104 fr. 50

Le Gérant : A. BOUVIER.

2-1-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.





TREIZIÈME ANNÉE. — N° 292. 10 Centimes. 16-31 JANVIER 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. — A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs et amis, que M. Gabriel Delanne, l'auteur de nombreux ouvrages bien connus sur le spiritisme, fera à Lyon, le dimanche 22 février, *salle d'études psychiques et magnétiques*, 6, RUE PAUL-BERT, à 3 heures précises, une conférence avec projections lumineuses, sur « la photographie spirite »!

La conférence sera suivie d'une séance de magnétisme expérimental, par A. Bouvier.

Etant donné l'intérêt de la conférence et l'attrait des expériences présentées, nul doute que la salle ne soit comble.

On trouve des cartes et programmes de la soirée, les mercredis et vendredis, à 8 heures du soir à la salle, 6, rue Paul-Bert, et tous les jours chez M. Bouvier, 15, chemin de Cusset à Villeurbanne, 5, cours Gambetta, Lyon.

Conférences de M. Léon Denis dans l'Ouest et le Sud-Ouest

Fondation de l'Union spiritualiste Nantaise et de la Fédération spirite du Sud-Ouest.

M. Léon Denis vient de faire en novembre et décembre une tournée de conférences dans la partie ouest de la France, depuis Lorient jusqu'à Pau. Partout le public est accouru en foule entendre traiter la question des phénomènes spirites qui attire de plus en plus et passionne l'attention.

Voici quelques extraits des journaux politiques :

Le Petit Phare, de Nantes, 11 novembre, dans un *leading article* signé Roger Girod, dit ceci :

« M. Léon Denis nous a donné, sur le spiritisme, deux conférences également intéressantes, également troublantes. »

Suit une longue analyse. Puis il conclut en ces termes :

« Il ne convient pas de nier. Il faut écouter, méditer, examiner. Et si ces théories sur la survivance et la destinée humaine ne sont qu'imaginaires, elles n'en sont pas moins si morales qu'il convient de les tenir pour vraies et de s'efforcer de faire ici-bas son devoir, de s'améliorer sans cesse. »

Le Populaire, Nantes, 11 novembre :

« Une deuxième conférence, donnée par M. Léon Denis, à la salle des Sociétés savantes, n'avait pas attiré moins de monde que la première. Dans un langage élevé, avec une éloquence convaincue, il a parlé de la réincarnation des âmes et des différentes vies successives de l'être. Ce sujet intéressant a été traité d'une façon tout à fait remarquable, et à l'appui M. Léon Denis a cité des faits vraiment curieux...

« Il a été très applaudi. »

Le Républicain de l'Ouest :

« M. Léon Denis est un orateur de premier ordre. Lorsqu'on parle comme il l'a fait, deux heures consécutives, sur une question aussi subtile, devant un auditoire aussi nombreux, toujours attentif et ne manifestant pas, jusqu'à la dernière minute, le plus léger signe de fatigue ou d'impatience, il faut être doué d'un rare talent. M. Léon Denis est plus qu'un spirite convaincu ; c'est un apôtre animé d'un ardent prosélytisme.

« Il fut chaleureusement applaudi et c'était justice. Le scepticisme de bien des incrédules, et non des moindres, venus là en curieux, fut sérieusement ébranlé, etc. »

Après les deux conférences de Nantes, une assemblée des spiri-



tualistes nantais, au nombre de deux cents environ, a eu lieu, le 11 novembre, salle Turcand, sous la présidence de M. Ferré, ingénieur en chef des constructions navales aux chantiers de la Loire.

M. Léon Denis y parla des progrès de notre cause, de la nécessité de nous organiser et des grands exemples qui nous viennent de l'étranger. Après quelques échanges de vues, l'Union fut votée à l'unanimité et un comité provisoire fut élu, avec M. Ferré pour président, MM. le docteur Chauvet et Jumonillet, vice-présidents, Mme Moreau-Orieux, secrétaire. D'après les dernières nouvelles, l'Union nantaise fonctionne régulièrement et a déjà organisé des séances hebdomadaires d'instruction. Le local social est rue Mercœur, 15.

La France, de Bordeaux et du Sud-Ouest, du 20 décembre :

« M. Léon Denis a fait, lundi soir, en présence d'un public qui garnissait au complet la vaste salle de l'Athénée, une conférence sur le spiritisme et traité avec supériorité ces délicates questions psychiques qui intéressent à un si haut point certains esprits chercheurs.

« M. Léon Denis a été naturellement amené à parler de l'Au-delà et de la survivance des individus par delà l'horizon de la vie présente...

« Il a traité la question avec délicatesse et talent. Le langage aussi scientifiquement précis que chatoyant que le conférencier a employé a rendu doublement attachant pour un public de choix, où les dames étaient en nombre, le sujet spiritualiste qu'il nous a été donné d'entendre. »

La France, Bordeaux, 24 novembre :

« Devant une assistance nombreuse, M. Léon Denis a fait, dimanche, salle de l'Athénée, une deuxième conférence sur un sujet où il n'est pas sans éloquence : la théorie des vies successives, phénomènes psychiques. Il a intéressé, deux heures durant, ses auditeurs, par une série d'exemples frappants... »

Écho du Lot-et-Garonne, Agen, 30 novembre :

« M. Léon Denis a traité, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, devant un auditoire d'élite, avec une remarquable maîtrise, le sujet si passionnant, si profond, qu'il avait annoncé : « Le problème de la vie humaine ».

« Le développement de sa thèse sur la vie future et la transmigration des âmes a véritablement fait tressaillir d'émotion vraie ceux — et ils étaient nombreux — qui ont eu la bonne fortune et l'heureuse inspiration de se rendre à l'aimable invitation de M. G. Thomas, qui présidait la conférence. »

La Dépêche, de Toulouse, 14 décembre :

« M. L. Denis vient de traiter, en deux soirées mémorables, dans l'amphithéâtre de l'ancienne Faculté des lettres, la question du spiritisme, dont il est un des adeptes les plus convaincus.

« C'est devant une salle bondée et des mieux composées que le très distingué conférencier a pris la parole à deux reprises différentes. Nous nous faisons un plaisir de constater qu'il a fort bien parlé, qu'il a fait preuve, dans sa discussion — les conférences étant contradictoires — de beaucoup de méthode et d'habileté et qu'il a, en un mot, remporté un très réel succès d'estime. »

Après quelques restrictions, l'article conclut ainsi :

« Cela ne nous empêche pas, d'ailleurs, d'admirer sa conviction et de louer, une fois de plus, sans réserves, la forme brillante sous laquelle il nous a exposé ses idées. »

L'Indépendant des Basses-Pyrénées, des 10 et 14 décembre, constate le grand succès obtenu par les deux conférences faites par M. L. Denis dans la grande salle des fêtes du Palais d'hiver, à Pau, devant un public considérable et très attentif. Il donne une analyse des sujets traités qui emplit cinq colonnes. « L'auditoire, dit-il, a beaucoup applaudi. »

Le dimanche 21 décembre, dans une des salles de l'Athénée, à Bordeaux, après un discours de M. Léon Denis, et plusieurs allocutions de MM. le colonel Emery, G. Thomas, délégué d'Agen, Cadaux, délégué de Toulouse, etc., une centaine de délégués, venus de tous les points de la région, ont voté la fondation de la Fédération spirite du Sud-Ouest.

Un comité de 30 membres a été élu. Celui-ci a aussitôt constitué son bureau : Président d'honneur, M. G. Thomas ; président effectif, colonel Emery ; vice-présidents, M. Cadaux, Mme Agullana, Mme Caron ; secrétaire général, M. Brustis ; trésorier, M. Charbonnel.

CONTRADICTIONS !!!

A l'aube du vingtième siècle, le nonce du pape, s'adressant au Président de la République française au nom du corps diplomatique, faisait entendre ces paroles admirables : « Puisse cette même facilité des communications qui contribue au développement économique des États, seconder la marche à travers le monde des idées de justice, de concorde et de charité, le triomphe des idées qui répondrait à la communauté de nature, d'origine et de destinée finale des êtres. »

Le démenti le plus formel a été donné à ces vœux du ministre catholique dès les premières années du siècle. A l'heure même où le prélat le plus autorisé de Rome préconisait un ère de justice, de concorde et de charité, une guerre sans précédent sourdement se préparait contre tout ce qui est justice, concorde et charité. Des moines de tout acabit, bien placés pour entendre la voix de leur chef, se répandaient dans toute la France pour y prêcher une haine implacable contre les idées de liberté, de justice sociale, contre les institutions, que le peuple de France s'est librement données et qu'il a déclaré vouloir conserver en maintes et maintes manifestations de sa volonté. Toutes les ouailles des basses-cours de la catholicité, au nom desquelles feignait de parler le nonce de l'infaillibilité, se liguaient pour faire échec à la volonté populaire libre en partie de ses facultés mentales, aspirant à leur affranchissement intégral. Jamais lutte dans le domaine de la pensée ne connut pareilles et aussi coupables intrigues. Jamais les passions ne firent preuve d'un tel déchaînement. On aurait dit que l'enfer tout entier s'était substitué à Dieu en ces consciences si paisibles d'ordinaire, paraissant vivre de paix, de résignation, de méditation saine et d'amour pur. Puis, comme couronnement de cette œuvre magistrale — imaginée mais non parachevée — et comme pour donner au monde un haut exemple de justice, de concorde et de charité, on inonde les représentants de la loi, du purin le plus pur que la Bretagne fidèle ait jamais fourni. Il n'y a pas jusqu'à l'armée, cette « grande muette », cet objet de toutes les sollicitations, de toutes les vénérations apostoliques romaines qui n'ait eu à analyser la couleur, l'odeur suave, du nouveau produit à base de rébellion.

La voix du prélat n'avait pas été entendue, il y avait contradiction flagrante entre ses dires — plus ou moins sincères peut-être — et les actes des fidèles qu'il représentait, au nom même desquels il avait dû parler.

Le nonce du pape, paraissant se souvenir, a voulu se venger, cette



année, de l'affront fait à sa mémoire ; ayant eu connaissance que la presse cléricale, les *Croix* en particulier, narrant la catastrophe de la Martinique, avaient déclaré au monde qu'elle était un châtiment que Dieu avait infligé aux habitants de l'île, pour les punir de leur « immoralité » et de certains actes impies soi-disant commis par eux le Vendredi saint et le jour de Pâques, l'a qualifiée lui, au nom du corps diplomatique, en s'adressant au Président de la République française, au cours des réceptions du 1[er] janvier, « d'effroyable malheur », a insisté sur « la part que toutes les nations y ont prise » et sur « l'émotion qu'elles en ont ressenti, non seulement parce qu'il frappait une partie de la famille humaine, mais parce qu'il éprouvait la nation française... »

Il a montré en ses paroles ce que valaient tous ces racontars de la presse qui se prétend religieuse, et leur a donné un formel démenti. Il a continué la perpétuelle contradiction qui n'a cessé d'exister entre l'esprit du christianisme et celui de la catholicité, a établi, comme nul n'avait osé le faire encore, la démarcation très exacte entre la valeur du premier et les actes du second. Etait-ce bien là son intention ? Voilà l'énigme que, seule, sa conscience d'homme pourrait nous faire connaître ! En tous cas, le pape et ses *Croix* ne doivent pas s'enorgueillir d'un tel représentant, à moins que, de par sa situation particulière de soumis aux exigences du protocole, ils l'en excusent, le considérant irresponsable, ou bien que ce jeu leur convienne, qui consiste à s'apitoyer sur le sort de ses victimes pour se faire pardonner.

Il est un autre désastre qui aurait dû, ce me semble, inspirer au nonce apostolique un élan de générosité, de pitié même ; les victimes en sont tout aussi nombreuses, un peu moins atteintes, mais pour lui tout aussi dignes d'intérêt.

Le péril clérical, l'hospitalité refusée désormais par la France, la nation si hospitalière de coutume, à tous ces « saints hommes et ces saintes femmes », ont dû, à leur heure, faire tressaillir son âme tant attendrie de la charité humaine, lors du désastre de la Martinique !

Il n'a pas cru devoir évoquer ce souvenir ! Quel excès d'abnégation ! Que dis-je ! Quel acte conscient — peut-être — que son abstention !

Le nonce du pape aurait-il reconnu soudain en ce désastre un châtiment de la vraie justice divine, qu'il n'ose même implorer la pitié des gens en faveur de ses victimes ? Ou bien, jugerait-il à propos que ces victimes-là ont le droit de dédaigner la charité humaine ? Contradiction ! Contradiction !

Cauchon brûla Jeanne d'Arc, Lorenzelli la canoniserait ! Les *Croix* ont anathématisé les victimes de la Martinique, Lorenzelli les a béatifiées ! Son successeur les canonisera certainement un jour, si cet acte lui paraît de nature à favoriser la domination cléricale sur l'humanité. Et ainsi, d'année en année, de siècle en siècle, l'Église offre au monde, qu'elle s'efforce d'asservir, le triste spectacle d'un édifice corrompu autour duquel apôtres et disciples sont en constante contradiction, pour mieux nous en montrer toute la pauvreté. Observons, humains, observons ! Il n'y a pas le plus petit événement qui n'ait à nous instruire. Les conducteurs d'aveugles ont fini leur temps. Que leur débâcle nous serve. Tirons-en les conséquences heureuses, qui feront le bonheur des nôtres, en nous inspirant de joindre l'exemple au précepte.

Brémond,
de la Fédération Spirite du Sud-Est.

Extrait des Cours de Magnétisme

Onzième leçon (*Suite*).

Les cures, les faits.

Messieurs,

Après avoir parlé de cures opérées par les différents moyens employés par les profanes, au nombre desquels je suis heureux de compter, il sera bon d'examiner un peu le travail du monde savant, car je craindrais que mes observations personnelles, au sujet des milliers de guérisons obtenues, soient loin de satisfaire la légitime curiosité de ceux qui désirent réellement savoir ce qu'il y a de fondé ou non dans cette thérapeutique, car, au dire de la science, tout ce qui se fait dans le domaine profane ne doit pas être pris au sérieux ; le manque d'observation méthodique est toujours invoqué, comme si les savants seuls pouvaient et devaient avoir droit d'analyse et de discernement bien que, je l'ai déjà dit, à défaut de savoir, nous avons un peu de raison et, à défaut de science, un peu de logique. Aussi, ne voulant passer pour des rêveurs, ni des utopistes, nous verrons précisément ce que disent les savants, c'est-à-dire les diplômés de la science officielle.

Puisque tous les magnétiseurs ou guérisseurs, quels qu'ils soient, soutiennent leurs théories en s'appuyant sur des faits qui se renouvellent dans tous les milieux, c'est avec plaisir que nous examinerons de préférence ceux qui se produisent sous la main des savants ; ce sera pour nous une force de plus.

Dans les précédentes leçons, j'ai cité plusieurs princes de la science qui s'occupent sérieusement de cette médecine toute divine, en l'affublant de noms différents ; aujourd'hui, je vais en citer d'autres qui, eux, ne craignent pas de parler magnétisme et encore moins de guérir leurs malades avec cette panacée.

Voici, à ce sujet, comment s'exprime le docteur Charpignon, médecin à Orléans, dans sa *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, après avoir démontré la marche rationnelle du traitement magnétique dans des cas excessivement graves :

« Il y a certains genres de maladies aiguës du tube digestif qui attaquent profondément la vitalité et plongent le malade dans une faiblesse extrême ; les fièvres typhoïdes sont de cette espèce. J'ai obtenu dans ces cas des succès constants. A chaque magnétisation, les forces vitales sortent de la torpeur qui les oppresse, et jamais les symptômes inflammatoires ne sont augmentés.

« Dans une fièvre adynamique, où l'on avait épuisé les traitements ordinaires, sans avoir pu entraver la marche progressive de la maladie, je fus appelé. Quand j'arrivai, la garde me dit que le malade était mort ; en effet, il était froid, pâle ; le cœur ne donnait aucun battement. Cet état durait depuis deux heures. Je ne crus qu'à une de ces lipothymies, si fréquentes dans ces maladies où le système nerveux est toujours compromis, et dans le but d'exciter la circulation nerveuse, et par suite celle du sang qui était suspendue, je magnétisai avec force le cerveau et le cœur. En peu de minutes, l'effet était obtenu, et je n'eus plus qu'à reporter l'activité vitale que je venais de donner. En peu de jours, en effet, toute médication était cessée. Le malade fut sauvé.

« Dans des coliques violentes et subites, les entérites aiguës, les entéralgies, il arrive souvent que la douleur épuise la sensibilité, ou bien qu'une congestion s'opère vers le cœur et qu'une syncope se manifeste ; dans ces cas, magnétisant le cœur surtout par l'insufflation, j'ai très promptement ranimé ses battements et conséquemment



la vitalité. Il est à remarquer que plusieurs fois j'ai eu à agir après l'emploi des moyens excitateurs ordinaires, et que j'ai toujours réussi à rappeler la vitalité.

« Il en est de même dans les asphyxies par immersion ou par le gaz ; l'action magnétique, dirigée comme je l'enseigne, est plus puissante que tout autre moyen. L'insufflation magnétique convient bien mieux que celle d'un air qui, pour agir sur l'économie, doit être modifié par l'appareil pulmonaire, qui se trouve paralysé, tandis que le souffle magnétique apporte avec lui le principe vital, l'excitateur du système nerveux. Il reste encore à combattre les accidents; mais le principal, c'est de faire cesser l'état de syncope, d'asphyxie, qui, prolongé un peu plus, amène infailliblement la mort. Le magnétisme est donc l'agent le plus capable d'atteindre ce premier but ; après, la médecine doit employer ses ressources.

« J'ai eu occasion d'opérer dans un rhumatisme articulaire aigu, à son douzième jour ; il est inutile de rappeler l'acuité des souffrances et leur permanence pendant cinq ou six septenaires. Peu de jours de magnétisation à grands courants, vu le genre et le siège de la maladie, amenèrent un soulagement satisfaisant, qui n'eût pas tardé à devenir complet, si moi-même je n'eusse été pris des symptômes de cette maladie. Cet accident m'apprit la valeur de la recommandation des magnétiseurs, qui donnent le précepte de se *démagnétiser* après avoir opéré sur certaines maladies. J'ai eu, comme bien d'autres, à souffrir trop souvent de cette négligence.

« Les douleurs rhumatismales récentes cèdent promptement au magnétisme ; je l'ai expérimenté, et les magnétiseurs sont unanimes sur ce point. »

Oui, effectivement, tous les magnétiseurs et médecins qui expérimentent de bonne foi, sont unanimes à reconnaître l'efficacité du magnétisme: aussi le docteur Charpignon préconise-t-il cette thérapeutique, où il fait intervenir le somnambulisme, l'eau magnétisée, etc., comme adjuvants.

De son côté, le docteur Huguet, du Var, cite (1) des cures vraiment merveilleuses dues à l'action magnétique. L'observation suivante nous montrera une fois de plus les ressources offertes par dame Nature, lorsqu'elle est aidée sagement dans son travail curatif.

« Mlle Julie X..., âgée de 22 ans, brune, bien constituée, a la teigne depuis sa naissance. Le dessus de la tête est dépourvu de cheveux dans la largeur d'une main. Cette étendue est remplie d'une matière jaunâtre contenue dans des alvéoles nombreuses qui, lorsqu'on les vide, présentent un aspect violacé.

« La première fois que je la vis, Mlle Julie X... me consulta pour des maux d'estomac et une perte de l'appétit ; je combattis cet état par des moyens rationnels qui soulagèrent la malade et me valurent sa confiance.

« Un jour, poussée par un sentiment impérieux, elle ôta son chapeau et, me montrant sa tête : « Voilà, Monsieur le docteur, la grande cause de mon malheur. » Le diagnostic n'admettait aucun doute sur cette cruelle maladie. Comme je parlais de l'adresser à une maison spéciale : « C'est inutile, me dit-elle, on a tout fait pour moi. j'ai subi les traitements les plus douloureux sans aucun résultat. »

« J'eus l'idée de conduire la malade chez un honnête praticien, M. le docteur Louyet, grand partisan du magnétisme. Le docteur Louyet, se tenant debout, fit, devant le sujet, quelques passes bientôt suivies de sommeil. Surpris de la rapidité de son action, le docteur Louyet tenta plusieurs expériences en se plaçant derrière la malade, puis m'engagea à entreprendre la cure en me disant : « Vous avez là un sujet des plus remarquables. »

« Dès le lendemain, je me mis à l'œuvre, le sommeil arriva bientôt. Je me gardai bien de déranger la malade en lui adressant des questions.

« Après quelques séances, je me hasardai à demander à la dormeuse comment elle se trouvait : « Bien, me dit-elle, seulement je souffre de l'estomac. — Cette douleur dont vous parlez est-elle liée à un travail local utile à votre guérison ou n'est-elle qu'un accident sans utilité pour vous ? Cherchez bien avant de me répondre, car je ne veux pas d'erreur ; j'attendrai tant qu'il le faudra ; ne vous pressez pas. »

« Nous restâmes tous deux silencieux, elle, comme un automate, moi, comme un spectateur attentif au moindre détail.

« Tout à coup : « Voilà, M. le docteur, me dit-elle, comme je ne mange pas depuis longtemps, j'ai le sang pauvre, mes nerfs sont faibles, je n'ai pas la force pour me guérir ; mais, d'ici peu, si Monsieur m'endort chaque jour, j'aurai un travail curatif dans les organes digestifs, qui me fera manger comme quatre ; alors je pourrai lutter contre le mal et j'aurai des crises dans la tête qui amèneront ma guérison. »

« La logique de ses paroles, si pleines de bon sens et de raison, me donnèrent confiance ; c'est avec plus de cœur encore que je fis tous mes efforts pour remporter la victoire.

« Le traitement fut long, il dura plusieurs mois. Après chaque séance, la malade se recueillait, s'examinait et m'annonçait ce qui arriverait le lendemain.

« Un jour, elle eut une crise de folie, elle prit le bouton d'une porte qui était à sa portée et se mit à l'agiter : cela semblait l'amuser beaucoup. Puis, elle se leva, fureta dans tous les coins et regagna son lit de travail. Bientôt, portant fortement la tête en arrière, elle heurtait, violemment, le mur avec le sommet du crâne.

« Je voulus la garantir en mettant un oreiller entre sa tête et la muraille ; par un mouvement vif, elle prit l'oreiller et le jeta dans la chambre ; je laissai faire sans insister davantage.

« Le travail terminé, le repas arrivé, je m'empressai de demander à Mlle Julie comment elle se trouvait : « Bien, me dit-elle. — Vous n'éprouvez aucune douleur ? — Non, Monsieur. — Alors, voulez-vous chercher si, sans que cela vous nuise, vous pourriez répondre à quelques questions ? — Volontiers. » Je lui demandai, alors, si elle avait conscience de ce qui s'était passé pendant son traitement. « Elle resta un moment silencieuse et recueillie, puis, tout à coup, se mettant à rire : « Ah ! M. le docteur était bien inquiet quand je me cognais la tête; j'attirais, ainsi, le sang pour qu'il pût par sa chaleur, par sa force, détacher et chasser le mal que j'ai dans la tête. Si on m'avait éveillée, en ce moment, je serais restée folle à perpétuité. » C'est alors que je compris, le mieux, combien la précipitation est dangereuse en médecine et combien on doit craindre de frapper sur le malade en voulant frapper sur le mal.

« Cette cure dont je passe, à regret, une foule de détails des plus instructifs, a été publiée dans le journal l'*Union Magnétique* de cette époque, alors que notre savant et sympathique confrère, M. le docteur Dureau, bibliothécaire de l'Académie de médecine de Paris, en était rédacteur en chef. »

Après avoir cité plusieurs cures, toutes plus curieuses les unes que les autres, le docteur Huguet, du Var, termine son très intéressant rapport par les paroles suivantes :

« Nous mettons au défi Messieurs les suggestionneurs et hypnotiseurs officiels de faire une seule cure dans le genre de celles que nous venons de mentionner, et dont les témoins sont prêts à affirmer l'exactitude. »

Prenons bonne note de cette déclaration ; elle nous montre une fois de plus ce qu'un savant pense des doctrines officielles.

(*A suivre.*) A. B.

(1) *Le Magnétisme humain*. Congrès international de 1889, page 24 et suivante.

De la Dignité de l'Homme en face son origine et ses destinées

(Suite).

Je terminerai cette communication dans un sens prophétique pour faire entrevoir la corrélation étroite de certains faits à travers les âges jusqu'à l'état actuel des différentes doctrines qui hantent les cerveaux humains.

Tout sera d'une véracité parfaite et les déductions à tirer seront plus d'un point éclairci pour l'avenir.

Un homme oublié jusque-là se lève du milieu d'un peuple qui semble mort par ses idées et par ses mœurs. Cet homme est le véritable esprit de Dieu, Jésus. Il s'est instruit à l'école de son Père et, selon le texte évangélique, a grandi en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Il prêche une doctrine simple et sublime, et semble pénétré pleinement de sa mission de Rédempteur du genre humain. Pour perpétuer à travers les âges cette doctrine vivifiante et rémunératrice, il s'adresse à des êtres grossiers, auxquels il révèle la formidable puissance cachée de l'homme, les liens secrets qui unissent celui-ci à Dieu. Au reste des hommes, il parle en paraboles, voilant la vérité dans un langage inaccessible au vulgaire, ne voulant pas, d'une fois, lui révéler des vérités qui l'effraient et troublent sa raison. Seuls, les douze initiés sont chargés de porter cette vérité dans le monde et s'acquittent de leur mission. Ils étaient grossiers et simples, parce que Dieu et le Christ savent que les simples sont toujours plus accessibles aux choses d'en-haut que l'esprit trop vaste et trop plein d'un pauvre savant. La Vérité a été diminuée par les successeurs des apôtres, voulant garder pour eux seuls les secrets ainsi révélés, ce qui explique seize siècles d'erreurs et de ténèbres.

Pour montrer la réalité sublime de cette Vérité naturelle, puisqu'elle est de Dieu, les apôtres et les propagateurs de cette grande chose ont payé de leur vie l'affirmation de cette doctrine, qui effraya les cerveaux obtus et endurcis ; et par là ces hommes d'un caractère supérieur et vraiment divin, enseignent sans cesse, encore aujourd'hui, par leur martyre passé, que ceux qui veulent les suivre et être leurs imitateurs doivent s'attendre à souffrir, comme eux, la persécution pour la justice et la propagation de cette croyance, la seule de toutes qui doit véritablement subsister dans le principe.

A dix-neuf siècles de là, je vois un homme se tordre sous l'étreinte d'une croix ; son corps est nu pour crier sus à l'orgueil, par son renoncement et son abnégation. Quelle puissance cependant, cet homme n'a-t-il pas ? car, comme il l'a annoncé, il a en lui la résurrection et la vie qu'il est venu apporter sur la terre et mettre par lui-même en pratique. Sachez-le, il est possible à l'homme de faire ce que Dieu fit. Je veux dire dompter la mort en appelant à lui la vie.

Je vois du sang, des dévouements et des sacrifices sublimes ; les esprits glorieux les assistent et les rendent insensibles par la tension de leurs âmes en Dieu. O martyrs glorieux, patrons et propagateurs de la Vérité méconnue !

Je vois des ténèbres, des bourreaux verser encore du sang, des innocents s'étendre sous le rouge des grils ardents, le corps meurtri par les crocs de fer. Horreur ! des hommes de paix dirigent cela. O Bonté divine, jette le manteau de l'oubli sur ce tableau odieux. Où êtes-vous, Jésus, Dieu bon, apôtre de la première heure ? Qu'a-t-on fait de vos maximes ?

Je vois des lueurs intelligentes percer çà et là dans la nuit d'ignorance qui couvre tout; ces hommes passent pour insensés, on les montre au doigt. O folie humaine, ignorance coupable ! Des sages se lèvent et dans l'obscurité de leur vie, mettent quand même les préceptes divins en pratique ; ces hommes font des actes et produisent des faits que le vulgaire impuissant appelle miracles, parce qu'il lui semble que ce sont des hommes supérieurs qui les produisent, et en cela il a raison ; car supérieurs vraiment sont ces hommes que l'austérité et le renoncement à ce qui abaisse n'effraie point.

Je vois un peuple aux abois et presque dans les fers ; une femme se lève et au nom de Dieu, des influences spirituelles la poussent et la dirigent ; elle délivre ce peuple et lui rend sa liberté. C'est une sorcière. Non, c'est un dévouement, une simplicité d'âme, un rayonnement d'amour. C'est un ange, dans le sens mystique du mot.

Le sang et la honte coulent tour à tour à travers les âges, avilissant les peuples et les faisant tomber au plus bas de l'échelle des premiers êtres. Vraiment, l'homme ne serait-il qu'un animal perfectionné, ayant puisé son âme dans les molécules subtiles de la vapeur éthérée, dans l'expansion d'un fluide grossier ? Et Dieu qu'en faites-vous ?...

Une lueur perce dans la nuit ténébreuse, elle jaillit dans un pays lointain ; puis, surgit le bruit qui la submerge ; c'est la spiritualité de l'âme qui se dévoile, mais la chose blesse au plus profond du cœur qui de droit. Ce bruit fait place à un silence factice, on veut l'étouffer dans son berceau ; mais les esprits veillent et se lèvent partout, les exemples et les faits se multiplient et enfin submergés dans leur mauvais vouloir, des hommes examinent ces faits et se font disciples de la révélation.

Les faits se multipliant, des choses nouvelles viennent à l'appui de la première. Magnétisme, spiritisme, se donnent la main ; malheureusement le mysticisme se met de la partie et fait s'illusionner les partisans, encore apprentis.

Je vois un peuple qui se tord et s'étreint lui-même sous le poids de son aveuglement, de son attente lasse, de sa vanité ; il demande une vérité qu'il a et qu'il ne veut pas accepter parce que celle-ci le blesse dans ce qu'il a de plus cher : son bien-être matériel et les plaisirs si chers à son esprit frivole. Voilà la vérité.

Je vois les apôtres grandir et porter partout la doctrine qui régénère; les esprits en doutance se lèvent à leur tour, et les disciples augmentent sans cesse ; les ignorants, poussés par l'imitation deviennent légion et les plus ardents propagateurs, parce qu'ils en sont les plus aveugles.

Les jeunes s'amusent et leur esprit nouveau, trop frivole, léger et badin, au lieu de chercher et reconnaître la chose, y préfèrent la passion qui avilit et les jeux qui dissipent.

Je vois, dans un temps très court, une lutte véritable entre deux fragments de religion et la fusion inévitable s'opérer enfin. C'est la paix attendue, le triomphe rêvé, la confraternité terrestre avant la communion divine.

L'homme reprend son caractère, sa noblesse primiale, son front rayonne et son âme est un foyer où Dieu et l'amour resplendissent.

L'Esprit n'effraie plus le simple et la communication céleste n'a plus l'ignorance pour entrave. Dieu vit parmi les hommes et ceux-ci, sans honte, l'appellent enfin leur Père.

L'incarnation du mal, Satan, la hantise des dévôts, disparaît pour faire place à la lumière céleste qui brille, radieuse, dans l'immensité de l'azur et de la voûte des cieux enveloppant de son voile vivifiant l'âme de ses enfants, dans la divinité reconnue qui palpite sous la poitrine de l'être humain, Dieu dans la conscience universelle.

J. D'A.



Communication

Le 22 décembre 1902.

MES FRÈRES EN DIEU,

Le soir d'un beau jour n'est pas attristé plus péniblement que mon âme, en cet instant de transformation.

Ce n'est plus le jour de la terre, ce n'est pas encore le jour du ciel. Crépuscule lumineux qui, s'il n'est pas couvert de charmes, ne laisse pas que de répandre une tristesse langoureuse, qui donne à tout mon Être cette empreinte de grandeur, que doivent éprouver les êtres de l'espace que Dieu a bénis.

Il n'est pas jusqu'aux heures sombres, qui ne donnent à mon cœur un cachet de tendresse, que la vue d'une misère dissipe, surtout lorsque cette douleur peut être apaisée par mes soins. Oh alors! plus de faiblesses, plus de rancœur. La liberté illumine mon âme, et lui donne cet essor divin, que connaissent seules, les âmes marquées pour l'immortalité.

A mon frère André, nous dédions ces lignes, comme étant l'expression sincère des vœux de son âme, de la tournure de son esprit, et surtout de l'état actuel de son être intime.

Plus nous irons, plus sera énorme la tâche que nous nous sommes imposée, tâche de tous les instants, de toutes les heures, de tous les moments.

Car ce n'est que par ainsi, que nous parviendrons à vaincre les œuvres de la chair, l'esprit du Daïmon. Car c'est bien lui qui nous cause ces souffrances. C'est à lui que nous devons d'avoir à recommencer, le lendemain, ce que nous avions fait la veille; et bien à lui, que nous sommes redevables de tant de peines. Mais le cœur de l'homme est ainsi fait, que c'est précisément la lutte qui excite son ardeur. Et ce qui pourrait nous décourager, « si nous ne connaissions cet axiome », nous vaut, par cela même, de précipiter le dénouement.

Le temps n'est plus où l'Humanité pouvait attendre; les éléments en sont changés; si bien qu'il faut qu'elle meure ou se transforme. Et, pour la sauver, il lui faut des hommes capables de la tromper sur le but à atteindre.

Il lui faut des hommes qui, tout en ayant l'air d'abonder en son sens, la relèvent, la consolent, lui fassent toucher du doigt la plaie affreuse qui la ronge, et que la grâce seule peut guérir.

Ils sont nombreux; mais cependant il ne faudrait pas entendre qu'ils sont tous en un même lieu, et qu'ils se confondent les uns les autres.

Tous ceux que vous voyez sortir de l'ornière sans difficultés sont ceux que la Providence a désignés, pour être les soutiens de leurs frères.

Ils sont nombreux ceux qui pérégrinent sur terre en ce moment pour l'élévation de leurs semblables.

Ils sont nombreux, oui, répandus sur la surface de la terre, mais non en un même endroit. Il ne doit pas y avoir superfétation.

Mais s'ils ne sont pas tous au même endroit, une hiérarchie princière se trouve en un même lieu, de sorte qu'il s'y trouve un soleil et ses satellites, prêts à fonctionner.

Alais, le 23 décembre 1902.

Puisque tu peux, en combattant, te vaincre, essayons de plus hautes envolées: celles qui ont pour but d'atteindre à la vie immortelle; celles qui donnent à l'homme, réellement, le sentiment de son immortalité.

Oui, celles qui font planer sur sa tête les idées lumineuses, qui, pleines de savoir, s'étendent en son moi pour lui donner tout sentiment.

Il ne peut, sans ces idées, sortir de son humble demeure de terrien, où il a plu à son Dieu de le placer, non arbitrairement, mais selon les désirs exprimés par son âme, déjà savante, qui a voulu être mise en position de s'élever par le sacrifice.

Elle a voulu, sous toutes les formes, paraître sur la terre, où tous les bonheurs sont complets, lorsqu'il s'agit pour l'homme de remplir un devoir.

Qu'est à l'homme un devoir, sinon un besoin de son âme de se plier aux exigences de son corps, pour que ce corps soit vaincu, en ce qu'il y a de grossier, ou de par trop animal?

Qu'est à l'homme ce corps informe et gênant, sinon une carapace de chair, qui devra le plier, lui, l'être divin, aux besognes les plus infimes, pour qu'il se rende compte qu'il doit tout savoir pour l'avoir lui-même appris?

Il doit savoir, cet homme, il doit savoir par expérience et par raison. Il doit comprendre tout ce qui le compose: armée de vices, légions de défauts qu'il aura à vaincre. Ils ne lui seront pas tous dévoilés à la même heure, car il serait tué par la grandeur de la tâche à accomplir.

Mais aujourd'hui, l'homme que nous composons ainsi n'est pas si novice; il saura que lui seul a qualité pour tout entreprendre pour tout tenter. Il saura qu'il a besoin d'aide, mais il saura aussi, qu'il peut compter sur ces aides efficaces, qui rendront la nature de ses maux moins résistante, et qu'il pourra, en toute occasion, comme en tous lieux, réunir en son mental les forces qui peuplent l'infini.

Et il sait aujourd'hui que ces forces font partie de son domaine transcendant, et qu'il pourra, selon ses moyens, se les assimiler, pour que la parole qui lui a été donnée s'accomplisse.

Il pourra, alors que son âme sommeillera d'amour, se transporter en l'espace, où il verra tous ceux qui l'aiment l'entourer, le fêter, le bénir. Et alors que toutes les trompettes de la gloire retentiront en sa faveur, il pourra se recueillir, pour dire à tous ses amis qui l'entendront:

« Je suis bien coupable, mes frères, de ne pas avoir suivi vos conseils; je le reconnais aujourd'hui; oh! pardonnez-moi! »

Et ce seront alors des embrassements soudains. Des lueurs étranges, parties des pays où les âmes sont heureuses, viendront rajeunir ce cœur terni par la souffrance, lui inculquer une nouvelle voie, lui infuser une nouvelle vie.

Et c'est alors que la paix sera entre la terre et le ciel. Et alors de l'espace, partiront des clameurs lourdes, qui affaibliront les clameurs d'allégresse, car elles réclameront tous les soins de ces dernières.

Mais clameurs et clameurs ne seront point oubliées; les cœurs les garderont en leurs échos, les unes pour les réconforter, les autres pour bénir.

Et les unes et les autres prendront dans la vie de l'homme une place de plus en plus prépondérante, tellement que sa vie ne sera plus inséparable d'elles, amour et liberté.

POUR ET CONTRE

(*Suite*).

— Dans une assemblée quelconque, nous nous emparons des idées prépondérantes et cela, croyez-le bien, en vertu d'une loi naturelle qui fait ressortir les ascendantes au détriment des stagnantes et des descendantes de l'échelle pensante.

— Les spirites ont du fil à retordre pour prouver votre existence



en tant qu'individualités finies dans l'espace et surtout celle des défunts !

— La mort ne livre pas ses secrets; vivez sans vous préoccuper sans cesse de ce passage ; vivez par l'esprit, développez-le et ne vous inquiétez pas des moyens qui seront à votre disposition pour ce souvenir qui vous tient tant au cœur.

Vous vivrez éternellement ; ce qui ne veut pas dire que votre personnalité présente se conservera à tout jamais. La vie n'est pas la continuation éternelle du sentiment égoïste que l'homme désire conserver sans cesse, dans son orgueil. La nature vous transformera, et, malgré le changement apporté à cette nouvelle vie, encore que ce cher MOI, ne se conserverait pas, vous pouvez être assuré que cette intelligence que vous devez cultiver vous sera nécessaire lors de cette transformation inévitable mais fatale à tout être mal préparé.

— Vous différez essentiellement avec d'autres prétendus Esprits en vos assertions.

— Je connais toutes vos histoires d'Esprits ! Il y a parmi nous des devins, des charlatans, des hypocondres, des ladres, des fumistes, des hâbleurs, des farceurs, des indécents et de beaux esprits. Mais aussi dans notre société se trouvent des êtres sérieux travaillant au bien de l'humanité, et je crois faire partie de ce dernier milieu.

— C'est ce que dit Allan Cardec ; mais je me demande si vous ne seriez pas une sorte de résonance du milieu, renforçant, sous l'action de nos intelligences, les facultés du médium ?

— Alors nous serions des échos ! Nous remplirions l'office des murs de vos maisons ! Nous serions de simples résonances, nous qui raisonnons si bien ! (Quel langage ! la fiction s'y confond avec la réalité.)

Le mensonge aura plus d'adeptes que la vérité ! Toujours on nous mettra en doute ! Toujours l'incertitude flottera vide autour de nous ! Toujours emportés par le tourbillon humain nous ferons entendre une voix que l'homme prendra pour l'écho affaibli de la sienne !

— Si vous êtes lié au médium comme vous le dites, vous devez être fort ennuyé d'entendre toutes nos conversations relatives à nos intérêts humains qui vous sont étrangers ?

— Je n'entends que ce que je veux : je puis me replier sur moi-même et méditer sur ce qu'il m'a plu d'entendre. Toute conversation banale est pour nous un murmure qui nous laisse indifférents.

— Vous nous avez dit avoir été obligé de vous incarner dans le médium pour ne pas vous désagréger à tout jamais; pourquoi faire ? A quoi cela vous sert-il de vivre perpétuellement ?

— La vie est toujours utile ; en la conservant pleine et entière, je pourrai, à un moment donné, passer par d'autres métamorphoses, qui n'ont d'attrait et de réellement efficace qu'autant que l'être est complet.

Mon Moi dispersé aurait-il conscience ? je ne sais ; mais il est probable que le sentiment de conservation n'agit qu'autant que toutes les parties de l'être sont bien homogènes ; je suis donc certain de continuer ainsi mon cours astral et de parvenir enfin à un degré où la vie sera plus intéressante et plus variée.

— Votre cours astral (1) est très original, mais pourquoi voulez-vous vivre toujours ? Je vous retourne ici ce que vous me dîtes un jour : « C'est de l'orgueil ! »

Encore que vous seriez dispersé, la belle affaire ! Vous n'auriez plus de soucis ; laissez-vous donc désagréger et laissez ma femme tranquille.

(1) Encore un terme des occultistes que nous ignorions.

— Et si ces parties dispersées sollicitent encore la partie pensante et souffrent de cette dispersion ? Pourquoi la nature anéantirait-elle toute vie rayonnante ? Et malgré ce Moi épars, ne pourrait-elle faire que ces parcelles de vie, dans un effort vain et insensé, ne provoquent la souffrance sans obtenir la réunion ? J'ai bien calculé avant de choisir ma prison, et j'ai craint, non pas l'anéantissement, mais une transformation partielle ne me donnant pas satisfaction.

— Vous êtes égoïste, tout comme nous. L'Esprit familier de Mme B... dormait donc, l'autre jour, quand, sortant de donner une séance spirite, elle prit la porte d'une cave pour celle des cabinets et fit une chute où elle se fractura le crâne ?

Allez donc croire à l'inspiration des Esprits après un pareil tour ! Si les familiers sont aussi négligents, qu'on juge de ce que doivent être les autres ! ?

— Les déductions que vous tirez de mes instructions ne sont pas toujours vraies et fécondes. Mal interprétées, elles donnent lieu à de fausses idées, à des maximes erronées, qui éloignent du but; le fruit de mes conseils n'est pas toujours immédiat ; mis en lumière, ils brillent et font sentir leur utilité ; mais le doute enveloppant chacune de ses parcelles brillantes les rend obscures et leur fait perdre cette saveur utile pour guider l'homme dans les dédales des temps futurs.

L'homme ne sera heureux que de notre propre bonheur ; rien ne lui appartient en propre et toujours le partage est essentiel à son organisation, et les êtres qui l'accompagnent sont aussi bien que lui le jouet des illusions les plus étranges et les plus surprenantes.

La multitude dont l'homme est envahi est innombrable ; le travail incessant de sa pensée est activé par cette légion qui, toujours en mouvement, apporte, chacun en particulier, son appoint de facultés particulières ; la note dominante est donnée par la faculté prédominante, et toujours l'homme bien doué sera celui qui possédera le plus de ces petits diablotins, farfadets, êtres incomplets pris chacun séparément, mais formant un tout plus ou moins homogène.

Je suis en ce moment le La qui donne le ton et fait vibrer la corde sensible du médium ; si, épuisé, je succombe, un autre me remplacera et développera telle faculté qui lui plaira.

(Ceci se rattache encore à la théorie des occultistes.)

— Ah ! par exemple, ceci est du nouveau ! Pasteur en serait enchanté ; c'est la microbie intellectuelle !

Le moi conscient dérive-t-il de la quantité de ces êtres ?

— Non, ce n'est pas la multitude qui fait conserver ce MOI que chacun désire faire survivre. C'est surtout quand un ou plusieurs de ces êtres, dominant le tout, forment une puissance bien tranchée et suffisante à continuer seule la carrière commencée. Toujours la vie cherche à habiter là où est la force et la vigueur ; la pensée dominante survivra au détriment de tout ce qui est vague et incertain.

— Alors, selon vous, l'intellect de l'homme représente une nation en petit ? A quelle époque les microbes spirituels envahissent-ils l'homme ?

— L'enfance les voit naître ; ce sont des miniatures qui grandissent suivant les besoins et aussi suivant leur caprice ; d'autres naissent sur le tard et progressent au détriment de leurs coreligionnaires. La pensée alors s'arrête sur un point déterminé et marqué au coin par le génie facultatif, qui essaye de se glisser et de prospérer au détriment de tous les intrus qui ne font que servir de piédestal à ce nouveau sujet, digne de la sollicitude de tous.

— J'entrevois mieux votre système que je ne le comprends parfaitement. Que pensez-vous de l'hypothèse de la terre ? être animé et intelligent, conscient de son existence ?

— L'intelligence existe à l'état latent dans la nature. C'est une suite d'accords résonnant et se prolongeant dans l'infini.



Toujours l'univers sera guidé par cette phalange, par ce tout intelligent, se dispersant ou se réunissant, pour toujours se mettre d'accord avec les besoins du moment; toujours nouveau, adhérent, cohérent et vivifiant.

— Vous éludez ma question !

— Tous vos cerveaux sont obscurcis par la vile matière ; je veux attendre qu'ils soient enfin tirés au clair et non embourbés dans les sentiers boueux et malsains.

— Allez au diable, vous et vos microbes !

36. — 6 mars 1889. — De cette séance, j'extrais ce qui suit, relatif à l'action de l'Esprit sur le médium :

— Il arrive parfois que le médium confond sa pensée propre avec la mienne. Ces effluves sont si subtils qu'il est impossible d'éviter parfois ces erreurs. L'Esprit, s'assimilant d'une façon imparfaite aux fibres cérébrales, ne peut toujours les mettre en jeu d'une façon régulière ; les jeux sont parfois faussés, et le plus petit dérangement produit ces anomalies, ces discordances, qui font paraître nos instructions fausses, maladroites, ou entièrement déviées de nos pensées habituelles.

Quand ces pensées erronées se produisent, le médium est dans une disposition particulière qui prête constamment à l'erreur ; nous sommes alors comme l'aiguille affolée d'une boussole cherchant notre direction sans pouvoir y parvenir.

Souvent vous nous traitez d'incohérents quand c'est l'accusateur lui-même qui est la cause de nos erreurs et de notre incapacité.

L'état neutre du médium nous est nécessaire et même indispensable pour nous donner cette lucidité, cette clarté, que nous puisons dans les ténèbres de son esprit. Toute idée prépondérante est, chez lui, une cause qui nous fait dévier.

Cette union étrange, qui produit cet effet si en désaccord avec les idées humaines sur les lois naturelles (car, dites-vous, jamais des ténèbres ne jaillit la lumière), est cependant le vrai pour nous. Passivité et neutralité du médium sont pour nous force et activité.

(*A suivre.*) A. GOUPIL.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(*Suite.*)

Les trois derniers envois de M. E. Vauchez que nous avons signalés, venus des départements du Tarn-et-Garonne, de la Charente, de la Gironde et de la Dordogne, comprennent les 51 listes des nos 2302 à 2352 inclusivement de notre répertoire et forment, avec nos précédents dépôts, le chiffre colossal de . . 222.460 signatures auxquelles viennent s'ajouter les listes suivantes :

2353e liste recueillie par	M. Bernard-Mouret.	16	—
2354e —	Mme Henriette Moutin (Loire)	60	—
2355e —	M. Pinard, Tours .	49	—
2356e —	M. Bernard, Lyon .	49	—
2357e —	M. Gehring, Lyon .	3	—
2358e —	Mme Goudard, Lyon	4	—
2359e —	M. Duffaud, Arles .	6	—
	Total général. . .	222.647	signatures

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. BOUVIER, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé. A. B.

SOUSCRIPTION NATIONALE

Pour continuer le pétitionnement en faveur du massage et du magnétisme et réclamer des Chambres (suivant l'exposé des motifs de la loi du 30 novembre 1892) l'inscription dans le texte d'un article autorisant les pratiques du massage et du magnétisme par toutes les personnes aptes à le faire, dans le but de soulager ou de guérir leurs semblables.

Liste recueillie par M. Bernard, propriétaire à Lezan (Gard).

M. Bernard, propriétaire.	3 fr.
Mme Bernard, Étienne, Lezan.	1 »
M. et Mme Perrier, Lezan	1 »
M. et Mme Julien Pin	1 »
M. Blanc	0 fr. 50
Mlle Emma Crouzet	0 fr. 50
M. Perrier, Paul	0 fr. 50
M. Mouret, Auguste	1 »
Mlle Marie-Louise Mouret	1 »
M. David Simon	1 »
M. Vialle, Lyon	1 »
	11 fr. 50
Listes précédentes	7.622 fr. 40
Total.	7.633 fr. 90

AVIS. — Toutes listes de pétitions et les souscriptions recueillies doivent être adressées au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. BOUVIER, directeur de *la Paix universelle*, 5, cours Gambetta, à Lyon (Rhône). A. B.

SECOURS IMMÉDIAT

ET VIEILLARDS NÉCESSITEUX

30 décembre, Mme Potworowska (Allemagne). .	16 fr.
30 — M. Sabh, au Caire	10 »
30 — M. Mouret (Gard).	2 »
5 janvier, Mme Carmelino, Lyon.	0 fr. 50
3 — M. L. Maron, Bourgoin	0 fr. 50
Total.	29 fr. »

Le Gérant : A. BOUVIER.

15-1-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 293. 10 Centimes. 1er-15 FÉVRIER 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs et amis, que M. Gabriel Delanne, l'auteur de nombreux ouvrages bien connus sur le spiritisme, fera à Lyon, le dimanche 22 février, *salle d'études psychiques et magnétiques*, 6, RUE PAUL-BERT, à 3 heures précises, une conférence avec projections lumineuses, sur « la photographie spirite »!

La conférence sera suivie d'une séance de magnétisme expérimental, par A. Bouvier.

Étant donné l'intérêt de la conférence et l'attrait des expériences présentées, nul doute que la salle ne soit comble.

Le lundi 23 février, M. G. Delanne fera une seconde conférence sur *l'évolution de l'être ou les vies successives*, à 8 heures du soir, au groupe scolaire de Cusset.

On trouve des cartes et programmes de la soirée, les mercredis et vendredis, à 8 heures du soir, à la salle, 6, rue Paul-Bert, et tous les jours chez M. Bouvier, 15, chemin de Cusset à Villeurbanne, 5, cours Gambetta, Lyon. L. R.

Les religions du passé, la religion de l'avenir

L'histoire nous montre que depuis les époques les plus reculées les croyances religieuses ont joué une rôle prépondérant dans les organisations sociales du passé : elle furent presque toujours la substance et la vie de ces organisations.

Les lois réglant les rapports des hommes entre eux furent conçues d'après des règles qui émanaient plus de la conception religieuse que des besoins réels.

Elles furent le principe et le fondement de toute autorité, plaçant le prêtre bien au-dessus des rois, ou chefs militaires.

Suivant l'explication qu'elles donnaient du monde et du grand : Pourquoi la vie ? elles étaient un élément de progrès ou de régression, d'énergie intellectuelle ou d'inertie dans l'ignorance.

Toutes les religions semblent avoir eu des époques où, sous leur influence, les peuples grandissaient. Elles semblent alors s'adapter parfaitement aux besoins et au génie des nations qu'elles éduquent : elles sont en harmonie avec un certain degré de civilisation.

Mais, comme ces religions sont fondées sur des révélations prétendues divines, que les grands et les prêtres, à qui elles donnent le pouvoir et l'autorité, ont intérêt à les rendre immuables et à n'enseigner de ces religions que le côté matériel, il s'ensuit naturellement que les institutions politiques et sociales, qui sont le produit de ces vérités, tendront à devenir immuables comme elles. Pourtant, malgré les efforts de tous les puissants pour qu'il en soit ainsi, les peuples évoluent, leurs besoins changent, et les religions qui ont incarné la vérité d'un moment deviennent les forces conservatrices, merveilleusement organisées, pour maintenir cette vérité d'hier qui est devenue l'erreur, contre la vérité triomphante du présent, qui, elle-même, devra se mirer dans la vérité supérieure de demain.

L'évolution se fait en dépit de l'erreur, contre elle et malgré elle; la conscience humaine s'éveille sous le choc répété de la douleur et la vie accomplit son œuvre de transformation, bien lente parfois, mais jamais arrêtée.

Les religions du passé incarnent en elle le principe d'autorité qui découle du droit divin qu'elles représentent, la loi extérieure, la souveraineté de quelques-uns sur le nombre ; la religion de l'avenir sera le lien vivant, qui reliera entre eux, pour un but commun et par des moyens divers, les efforts généreux de toutes les consciences rendues libres et souveraines.

∴

La Révolution française a marqué la fin d'un monde ancien et le commencement d'un monde nouveau, en déplaçant le principe

d'autorité, en créant le droit individuel : l'autorité n'appartient plus au roi, mais au citoyen; le principe n'en est plus entre les mains de l'Église, représentante de Dieu, mais dans la conscience de chaque individu, qui devient, par ce fait, par cette conception du droit, son propre prêtre et son propre roi.

La religion, de nos jours, ne doit donc plus représenter le principe d'autorité, être un organisme, étroitement hiérarchisé, pour l'application de ce principe à la vie morale et matérielle des peuples, puisque le droit individuel a créé l'égalité et la liberté et conséquemment a fait l'homme souverain.

Ce droit individuel, affirmé par la Révolution française, a mis toute l'autorité dans la conscience de l'individu, et, dès lors, il ne resta d'autre ressource, ou, plutôt, d'autre devoir aux religions que de faire l'éducation morale de ce nouveau prêtre. Le peuvent-elles dans l'état actuel ? Non seulement nous n'hésitons pas à répondre négativement, mais encore nous constatons que le mode d'éducation et le but poursuivi par toutes les religions sont tout contraires aux principes de la Révolution et créent dans notre pays un état latent d'insurrection.

Cette situation régressive, plus encore que les erreurs qu'elles contiennent et les fausses interprétations des faits dits miraculeux dont elles fourmillent, sera la ruine de nos vieilles religions.

Un grand mouvement d'idées s'opère actuellement ; un sentiment nouveau germe dans le cœur des hommes : la solidarité.

De plus en plus il semble qu'un besoin de justice vienne gonfler les cœurs d'espérance. Dans l'activité généreuse, que fait naître ce besoin, les hommes oublient de penser à l'Au-delà.

Le salut individuel, tel que l'enseigne l'Église, ne hante plus que des cervelles étroites et égoïstes ; et petit à petit, d'instinct, l'homme comprend que la vie d'ici-bas n'est pas faite pour y méditer ou travailler exclusivement en vue d'une vie future : où est l'atelier est le travail.

La raison finit par démontrer au plus grand nombre que le devoir consiste à réaliser, dans son milieu, la Justice et la Beauté que l'on rêvait posséder, sans effort, et toutes réalisées dans une vie future.

Il résulte de cette constatation, que la religion de l'avenir sera la plus simple et la plus rationnelle, celle qui glorifiera le mieux l'effort humain. Si elle affirme la préexistant de l'être et sa survivance, comme nous en sommes certain, elle considérera la vie de l'Au-delà comme une prolongation de celle-ci ; dans laquelle l'être humain ne possédera que ce qu'il y créera lui-même, suivant ses efforts, ses aptitudes et ses qualités. Partout, l'on concevra l'effort créateur nécessaire pour nous conduire vers la perfectibilité indéfinie, qui est la route du bonheur ; et nous n'entreverrons d'autre paradis, que celui que nous nous créerons nous-mêmes par notre labeur, notre souffrance, nos élans collectifs vers un idéal toujours plus haut de réalisation de bonté et de beauté morale.

Cette religion, sans dogme ni sacerdoce, ne sera autre qu'un profond sentiment de reconnaissance et d'amour, qu'auront fait naître en nous, l'accession à des vérités plus hautes, ou, peut être, simplement l'œuvre d'une synthèse très forte et très claire de nos connaissances actuelles.

Mais qu'écris-je ! cette religion, déjà existe; tous les lecteurs de *la Paix Universelle* la connaissent. Le spiritisme, qui n'est autre qu'une révélation supérieure et tout humaine de la vie, par une observation plus rigoureuse et plus scientifique des forces psychiques qui sont en nous et autour de nous, sera certainement le point de départ, le fondement de la religion de l'avenir.

Mais, qu'importent ces préoccupations et ce que sera l'avenir ! Aux cathédrales, aux temples, qui s'édifient somptueux sur la misère des foules; aux prêtres des vieilles religions, qui ne peuvent rester pasteurs qu'en aveuglant le troupeau et dont la gloire est le fruit de l'ignorance des masses et de l'hypocrisie intéressée des grands, opposons l'éducation incessante de la raison, du jugement et de la dignité humaine, opposons les forces moralisatrices de la sincérité généreuse.

Qu'importe que telle ou telle philosophie l'emporte sur ses rivales, que telle ou telle forme de la pensée domine et forme le thème de la grande symphonie éducatrice, pourvu que l'homme moderne grandisse ;

Pourvu que cette conscience, en qui désormais règne le droit, s'affirme véritablement souveraine ;

Pourvu que la Liberté, qu'aucune loi ne peut imposer aux hommes, car elle n'est que le résultat de leur dignité, de leur fierté, ne devienne le refuge, l'argument hypocrite, derrière lesquels s'embusquent tous les malfaiteurs, tous les empoisonneurs de conscience ;

Pourvu que nous fassions naître la fierté antique, harmonieusement unie, dans l'être humain, à la bonté moderne ;

Pourvu que le sentiment de solidarité, qui peu à peu se lève et monte, obscur encore, des profondeurs ataviques de notre être, s'éclaire des clartés de la raison, des déductions rigoureuses des faits historiques, de la connaissance de cette loi des conséquences et des responsabilités qui se dégage de l'observation de ces faits !

Qu'importe en un mot, que nous soyons vainqueurs ou vaincus dans les idées qui nous sont chères, si le but poursuivi est atteint ! si la vie humaine devient meilleure par plus de justice et plus de bonté !

JOSEPH BLAIN.

Influences fluidiques. — Principe du véritable bonheur

L'influence fluidique des hommes de bien pénètre tout ce qui les entoure. Leur présence améliore l'air que nous respirons, tandis que les hommes malfaisants et vicieux répandent des émanations pernicieuses, délétères et une sorte de contagion qui alourdit et fatigue tous ceux qui les entourent.

L'air le plus pur est donc modifié par les bonnes ou mauvaises exhalaisons fluidiques que répandent les pesonnes vertueuses ou vicieuses. Cette action fluidique, imperceptible dans sa cause, ne se fait pas moins sentir dans ses effets. C'est une loi inéluctable de la nature d'après laquelle les bonnes ou mauvaises influences se font sentir même fluidiquement.

La fréquentation des personnes bienfaisantes, bonnes et généreuses, se faisant sentir, même moralement, nous devons donc rechercher la société des gens de bien.

Quant aux personnes vicieuses qui ne sont pas irréductibles, nous devons aussi les fréquenter, en vue de les amener à de meilleurs sentiments et dans le chemin de la vertu. C'est un devoir que nous impose la fraternité et la solidarité humaines.

Soyons donc bons et charitables. Nos bonnes œuvres nous donneront de bons fluides et nous préserveront des mauvais. L'esprit de bienfaisance doit nous animer sans cesse.

Faisons donc du bien posthume, les uns en répandant leur or pour des choses utiles et pour le soulagement des malheureux, les autres en propageant des idées morales, en donnant de bons conseils, en répandant les vérités consolatrices, en encourageant ceux qui sont dans le malheur, en propageant des pensées réconfortantes d'avenir et d'espérance, en rendant des services effectifs à ceux qui en ont besoin, soit en leur procurant des moyens d'existence, soit en leur faisant obtenir des emplois et tout autre moyen honnête de gagner leur vie en travaillant.

Les œuvres de bienfaisance se traduisent sous des formes innombrables. Le devoir de chacun est de tendre la main à tous les malheurs et de s'efforcer de ramener dans la voie de l'harmonie universelle ceux qui s'en écartent.

Celui qui cherche le bonheur hors de la bienfaisance ne le trouvera jamais ; car il court après des mirages trompeurs qui s'éloignent sans cesse de ceux qui cherchent à les atteindre.

Le bonheur que nous procurons aux autres peut seul faire le nôtre. C'est une vérité inéluctable et éternelle qui ne peut varier. Ceux qui le cherchent dans les richesses et les plaisirs sont des aveugles qui cherchent des diamants et des perles fines dans les sables de l'immense désert ; ce sont de véritables utopistes qui courent après des illusions et des chimères qu'ils n'atteindront jamais. Le devoir accompli forme la plus douce jouissance de l'homme qui connaît sa destinée.

Les souffrances morales ne sont généralement que des peines que nous nous créons nous-mêmes et qui sont le résultat de nos défauts et des fautes que nous avons commises.

La vie humaine est un travail d'assimilation, d'inspirations, de recherches mêlées de déceptions, de peines et d'ennuis. Elle consiste donc principalement à toujours écouter, penser et apprendre ; car celui qui n'aspire à rien, qui n'apprend rien et qui ne fait rien s'use par la rouille de l'esprit et par la décadence du corps, dont les organes s'affaiblissent faute d'activité.

Le mouvement est l'agent essentiel de la nature. Rien donc n'est stable dans le monde universel.

La patience fait la force de la faiblesse, l'impatience, au contraire, paralyse la force. La patience constitue le baume salutaire de l'âme ; elle forme, en effet, une force merveilleuse qui vient à bout de tout ; elle envisage dans le calme de la pensée réfléchie les voies et moyens qui peuvent aider à vaincre les difficultés qui se présentent.

Le doute et le scepticisme sombres et mesquins sont le résultat de la faiblesse et de l'inconséquence.

L'espérance, cette déesse bienfaisante, doit toujours être le génie protecteur de la vie humaine ; car elle forme l'art d'embellir l'existence et elle est la source des plus suaves consolations de la vie.

Chacun a pour perspective le bonheur, mais cette déité éphémère ne fait que frôler la terre de ses ailes diaphanes sans s'y arrêter ; car il n'est pas d'homme sur la terre qui jouisse du véritable bonheur et qui n'ait été trompé dans ses espérances et dans ses rêves de bonheur, de jouissance et de félicité ; il n'est pas de cœur qui n'ait subi des déceptions et entretenu quelque plaie cachée.

Les joies et le bonheur ressemblent à l'ombre qui s'éloigne à notre approche. Ce sont généralement des illusions que la réalité détruit.

Le bonheur est la négation du présent, basant ses espérances dans l'avenir incertain. C'est un sentiment dont on n'a pas actuellement conscience.

L'enfant attend sa sortie de l'école, l'adolescent, son entrée dans le monde et son indépendance ; l'homme fait ou adulte, la fortune et les honneurs ; le malade désire la santé perdue ; le pauvre, la richesse ; le proscrit, la patrie absente. Tous les hommes vivent donc presque uniquement de désirs et d'espérances. C'est ce qui prouve que le bonheur n'est pas sur la terre dans toute sa plénitude.

Apprendre à l'homme à supporter le malheur et à combattre vaillamment dans les événements malheureux de la vie, c'est lui montrer la voie du bonheur que la terre peut donner.

La source de la vie spirituelle émanant du créateur ne peut rayonner que de lui. La vérité divine, qui en forme le principe, étant partout, tout ce qui pense, vit et vibre peut en recevoir le reflet.

Les éléments fluidiques, constituant une force immense, ne sont pas assez utilisés. Il appartient à la loi du progrès de les généraliser et de les propager.

La vie et le mouvement, qui régissent l'univers, constituent le principe éternel de la création et de la transformation continuelles de tous les éléments et de tous les corps qui gravitent dans l'espace infini et de tous les êtres qui y vivent.

La vie étant partout, pas une goutte d'eau, pas une bulle d'air, pas un grain de sable, qui ne soient le séjour d'êtres vivants. Mais, en principe général, il y a deux natures de vies soudées l'une à l'autre : la vie spirituelle et la vie matérielle ; car nous vivons de la vie divine par ce qu'il y a en nous de spirituel. Nous vivons aussi de la terre par les éléments matériels de la vie terrestre.

Mais il y a quelque chose d'inconnu en nous dont la voix aux larges ondes s'épand à mesure que les détails de la prosaïque vie se transforment et que les mélodies idéales arrivent jusqu'à nous.

Tous ces mouvements de la nature universelle ne sont-ils pas une preuve d'une évidence absolue de l'existence du suprême ordonnateur de toutes choses.

Dieu, qui est le foyer de la vie et de la vérité, n'abandonne jamais sa créature ; car dans nos peines, souvent les plus sombres, ne nous arrive-t-il pas quelquefois qu'un ange aux ailes d'azur déploie son manteau d'espérances les plus suaves ?

L'homme qui sait envisager sa destinée n'est jamais délaissé ; car dans l'ordre de la nature le chagrin marche généralement à la suite du plaisir.

Le bien tourne toujours au profit de celui qui le fait, et le mal attire le mal.

La bienfaisance et l'amour de nos semblables constituent le soleil de la régénération de l'humanité et le lien de nos âmes avec Dieu.

Déchaud,
publiciste à Oran.

De la suggestion inconsciente chez les Docteurs.

« Pouvant rayonner le bien », nous disait naguère un docteur en médecine, « vous devez pouvoir rayonner le mal ; dès lors, tous nos efforts vont tendre à votre suppression complète pour plus de salubrité publique ».

Il a été répondu à cette allégation avec toute l'ampleur que son autorité nécessitait, je n'insisterai pas ; je me permettrai simplement de rendre justice à ceux qui, explorant le monde de l'occultisme, ont tenu à réfuter l'argument d'une tout autre façon que je l'ai fait moi-même, c'est-à-dire en s'efforçant de démontrer la nécessité chez les mages du rayonnement du mal selon les circonstances où ils croient devoir intervenir. Je tiens en outre à déclarer que toutes sérieuses que m'aient paru l'explication donnée, la démonstration faite de la nécessité de telles pratiques, elles ne m'ont pas inspiré grande considération.

Lutter contre le mal, le supprimer, est pour moi un vrai régal, mais quand j'ai à lutter contre de vrais larrons, je préfère travailler à leur amélioration qu'à leur inquisition ou à leur suppression. Quand l'on m'aura prouvé que cet être disparu ne peut plus nuire à la société, que sa fureur sanguinaire, sa brutalité ne l'auront pas suivi au delà de la tombe, et ne pourront pas s'y radier encore sur leurs victimes, alors seulement je croirai à la nécessité d'un rayonnement malsain, inquisiteur, destructeur sur certains individus. Les résultats que j'ai obtenus en opérant dans le sens sus-indiqué m'autorisent à cette restriction à l'égard des pratiques chères aux mages. Ce qui ne signifie point que je dédaigne entièrement les études à

faire dans ce domaine de l'occultisme, car je suis avec ceux qui considèrent que tout doit être scrupuleusement fouillé, observé, que toute étude faite impartialement dans tous les domaines est susceptible d'apporter à l'homme qui pense sa parcelle de vérité, et qu'enfin il est nécessaire pour que celui-ci se connaisse bien, qu'il puisse analyser toute son infériorité; il faut, dis-je, qu'il connaisse toute chose, libre à lui ensuite de se livrer à telle ou telle pratique qu'il jugera utile au bien général, mais laquelle n'engagera que sa seule responsabilité.

Ceci dit, je voudrais mettre en garde les malades contre la façon dont la plupart des docteurs en médecine accueillent ou approchent ceux qui, par routine, croient devoir se confier à leur savoir, quelquefois, et le plus souvent, à leur pitié. Je voudrais montrer combien ces messieurs tout en ne faisant pas autant de bien qu'on en attend d'eux, ou qu'ils voudraient en faire, font de mal par leur persuasion si souvent injustifiée, laquelle ne manque jamais d'avoir sur leurs consultants des effets suggestifs déplorables et bien plus redoutables, certainement, que tous les rayonnements magiques susceptibles, paraît-il, d'un choc en retour, que n'ont malheureusement pas à craindre les docteurs en médecine, ce qui les rendrait plus prudents dans leurs affirmations.

J'ai pu au cours de mes observations faire dans cet ordre d'idées des constatations bien pénibles et, certes, si à cette heure de découvertes dans le domaine de l'hypnotisme, de la suggestion, elles s'atténuaient, on pourrait à la rigueur s'en consoler étant la plupart réparables, mais elles semblent au contraire se multiplier de plus en plus par l'opposition systématique — quand elle n'est pas ouvertement violente — que la routine fait à ces mêmes découvertes.

L'humanité est un composé de sensitifs dont la sensibilité s'accroît au fur et à mesure que s'opèrent la transformation du corps humain, l'évolution animique; le mal trouve là un terrain tout préparé pour un gîte perpétuel à l'existence terrestre. Qu'arrive-t-il lorsqu'un malade ou un simple indisposé accourt auprès du docteur ou le fait demander? L'homme de l'art bien conscient de son rôle humanitaire joint aux prévoyances de la nature qu'il tient en son savoir les paroles d'encouragement qui remonteront l'état mental affaibli par la douleur ou les craintes qu'elle inspire; il opérera ainsi la guérison par l'espérance, la confiance que son autorité bienveillante aura fait naître, et le traitement pharmaceutique», remplissant un rôle secondaire, ne fera que cicatriser les plaies, activer la disparition des lésions que la maladie avait occasionnées sur le corps physique; il évitera chez l'indisposé, par son optimisme, le développement de quelque affection grave. Mais que le docteur en médecine trop sûr de son savoir se pose en infaillible — c'est le cas le plus fréquent — que dira-t-il au malade? Que dira-t-il à l'indisposé? Selon les traitements suivis par le premier, il aura soin de faire ressortir l'insuffisance de ses prédécesseurs, quelquefois leur imprévoyance, peut-être leur ignorance, et rendra ainsi conçue son ordonnance de non lieu : « Votre mal est maintenant inguérissable! vous l'emporterez dans la tombe! je vais bien vous donner quelque chose à prendre » — s'il y a nervosité, des polybromures abrutissants; s'il y a douleurs rhumatismales, les célèbres pointes de feu — « mais vous ne guérirez pas! » Et le malheureux « sans plus ni force ni courage », comme l'inutile en ce monde, s'en ira clopin-clopant chercher la fiole dont le contenu le rendra peut-être assez inconscient de son état pour qu'il attente à ses jours. Ce sera déjà un résultat! Ses parents, ses amis auront beau lui parler d'espérance, il aura toujours vibrant en son cerveau le verdict terrifiant du prince de la science officielle : « Vous ne guérirez pas! »

J'ai vu dernièrement un de ces infortunés qui me déclara que le suicide seul était son partage. J'eus beaucoup à faire pour le ramener, mais j'y parvins. Les passes magnétiques transformèrent favorablement son état. Je tiens à la disposition des sceptiques son nom, son adresse, le nom et l'adresse du docteur, et non des moindres, qui l'encouragea si fort.

Voilà donc le cas du malade, du souffrant rendu à jamais incurable par un docteur en médecine qui, sous le prétexte que jamais sous l'action du scalpel ne lui a apparu le sentiment de la bonté, n'a pas cru devoir s'en inspirer à l'égard du désespéré. Que sera celui de l'indisposé qu'un simple bobo a conduit par prudence à la consultation? S'il a la bonne fortune de s'adresser au premier docteur conscient de son rôle humanitaire, son indisposition n'aura pas de suite; mais s'il a le malheur de se heurter au second, il est sûr d'en prendre pour sa vie.

Les cas sont nombreux; en voici un que j'ai observé tout récemment. Un monsieur occupant une haute situation me contait qu'ayant été consulter un médecin pour des lourdeurs de tête, des vertiges, celui-ci lui dit avec la plus parfaite assurance : « Vous êtes prédisposé aux congestions cérébrales », et lui fit suivre un traitement approprié, selon lui, à ce genre d'affection. Les lourdeurs de tête et vertiges ne cessèrent point; de plus, le patient, persuadé qu'il était homme à fréquentes congestions cérébrales, ne cessait d'être inquiet, craignant toujours de se trouver seul même dans un appartement.

Fatigué de cette situation morale, il s'en fut consulter un nouveau docteur en médecine, qui s'efforça, sans toutefois y réussir, à détruire le diagnostic de son confrère, mais le remplaça par celui de : « Monsieur, vous avez une hypertrophie du cœur! » Le traitement donné ne produisit pas plus d'effet que le premier! mais le diagnostic compléta les effets nocifs de la première persuasion. Pendant près de trente années le patient vécut sous cette influence néfaste, sans que jamais chez lui se manifestât la moindre congestion, la moindre hypertrophie, mais ne pouvant rester seul un instant sans éprouver des étouffements qu'il s'occasionnait sous l'impression de la peur par auto-suggestion, sans qu'il puisse jamais s'en rendre compte.

Quelques séances de passes magnétiques suffirent à faire cesser cet état. Je tiens son nom et son adresse à la disposition des sceptiques.

Nous nous trouvons donc en présence de cette constatation pénible : que ceux-là même qui nous accusent de pouvoir rayonner le mal volontairement, le répandent inconsciemment là où il n'a jamais existé, sans préjudice de celui qu'ils pourraient occasionner intentionnellement.

Il est urgent de mettre la société en garde contre la suggestion inconsciente des docteurs infatués de leur savoir incomplet, grisés de cette science rationaliste, cause unique de tant de maux.

Que de redressements va avoir à opérer le magnétisme lors de sa libre pratique! Que l'on se hâte au Parlement, il n'est que temps d'en finir avec cette situation donnant prise à l'équivoque! Il y va de l'intérêt général de l'humanité!

BRÉMOND,
de la Fédération spirite du Sud-Est.

Extrait des Cours de Magnétisme

ONZIÈME LEÇON (*Suite*).

Les cures, les faits.

Je pourrais citer encore de nombreuses cures faites par des médecins magnétiseurs, mais je me bornerai à vous faire connaître ce que quelques-uns et non des moindres pensent des doctrines magnétiques.



Le docteur Gérard dit (1) :

« Le magnétisme est une force naturelle qui rayonne de tout corps vivant et que la volonté augmente dans des proportions restreintes, mais manifestes.

« Ce rayonnement semble être un fluide impondérable, au même titre que l'action d'un aimant agissant sur le fer doux ; sa puissance s'exerce comme celle de l'aimant, en raison directe de la puissance émettante et en raison inverse du carré des distances. »

Et plus loin, dans ses conclusions :

« Le magnétisme humain est une force naturelle développée par la volonté, produisant toujours des modifications heureuses dans le rythme nerveux d'une personne malade, placée à proximité de son influence.

« Tout agent modifiant le rythme nerveux devient, par ce fait, salutaire ou nuisible, d'où son classement rationnel dans la classe des agents thérapeutiques.

« La thérapeutique magnétique est, de toutes, la moins dangereuse à manier en raison de la douceur de ses moyens d'action et de la similitude de ses principes, avec les principes de la vie ellemême.

« En raison de cette innocuité, nous demandons que la pratique du magnétisme curatif soit absolument libre. »

Comme nous le voyons, il y a loin des conclusions du docteur Gérard aux idées plus ou moins étroites émises par certains membres des syndicats médicaux, et il n'est pas seul à penser ainsi.

Le docteur Foveau de Courmelles, lauréat de l'Académie de médecine et licencié en droit, a également un double titre à notre reconnaissance par ses nombreuses expériences et aussi par son rapport au Congrès international de 1889, véritable monument pour la défense du magnétisme.

M. le docteur Angerville, après avoir cité de nombreuses cures, s'exprime ainsi :

« Vous avez pu voir par tout ce que j'ai dit jusqu'alors que l'état magnétique se résume, à mon avis, en deux parties :

« 1° Magnétisme ;

« 2° Somnambulisme.

« Mettant à part toute question de cabinet, j'affirme que, pour le bien de l'humanité, les deux sont d'une utilité imminente au point de vue thérapeutique.

« Ce qu'il y a surtout de singulier dans le somnambulisme, c'est la dualité qui existe chez les principaux sujets.

« Je m'explique :

« Il y a d'abord la personne normale que l'on magnétise, puis cette personne, une fois passée à l'état de somnambulisme, parle d'elle comme d'une seconde personne, et condamne souvent dans cet état les idées ou les actions qu'elle a ou qu'elle fait dans son état normal.

« On aura sans doute plus tard la clef de ces faits, nous ne pouvons pour le moment que les constater (2). »

Après différentes considérations sur le temps à employer, les forces à dépenser et le moteur principal de la puissance magnétique, le docteur Angerville termine ainsi sa plaidoirie en faveur du magnétisme :

« Pour soulager ou pour guérir, il faut une visée plus noble, plus haute. Je sais bien que dans les cas ordinaires une seule magnétisation peut quelquefois suffire.

« Mais, quand il s'agit d'un cas grave, d'un danger imminent qu'il faut conjurer à tout prix, il ne faut plus alors auprès du malade un magnétiseur payé. Il faut une âme prête à partir ; il faut que ce malade ait à ses côtés un dévouement absolu ; il faut, en un mot, que magnétiseur et malade ne fassent qu'un et que le premier veuille bien donner une partie de son existence pour ranimer celle qui va s'éteindre.

« Voilà pourquoi le magnétisme doit être connu de tous.

« Tant que le père, la mère, tant que ceux qui s'aiment ne sauront pas qu'il existe en eux une force toute-puissante, presque divine, le magnétisme ne fera que peu de biens.

« Cette force, chacun, près de son cher malade, la donnera comme il voudra, comme il pourra, surtout sans s'occuper des méthodes ni des procédés. Et de cette volonté aimante, quelle qu'elle soit, le malade recevra la force et souvent la vie. »

Je pourrais allonger la liste des savants qui défendent le magnétisme en citant des cures vraiment merveilleuses ; mais ne voulant pas abuser des noms ni des faits je m'arrêterai au discours mémorable d'un savant des plus sérieux soit comme médecin, soit comme homme politique ; sa bonté rayonnante et son amour de l'humanité le font aimer de tous. C'est là une vérité qu'il voudra bien me pardonner de faire connaître. Je cite le docteur Bertrand Lauze, conseiller général du Gard, qui s'exprime ainsi, page 581 et suivantes des *Comptes rendus du Congrès internationnal de* 1900 :

« Notre distingué président, M. Fabius de Champville, vous a dit, hier, vous a répété aujourd'hui les méfaits de la science, commis par l'usage et par l'abus de l'hypnotisme. Il vous a dit avec une indignation réelle, en un langage dont il a seul le secret, que les malades soumis à ces pratiques criminelles devenaient incurables. Je voudrais, à mon tour, comme médecin, vous dire combien il convient de mettre en valeur le magnétisme, le vrai magnétisme, car je vous avoue que plus je vais, plus je suis pénétré du mal causé à l'humanité par la science officielle, par la science enseignée dans nos établissements d'Etat.

« Et comme premier point, je n'hésite pas à affirmer que si nos hôpitaux sont remplis de tant de malades chroniques et peuplés de tant de tuberculeux, la faute en est trop souvent, hélas, à la science classique.

« Il y a aujourd'hui, certes, dans les rangs de nos savants, un ensemble de personnalités de haute valeur, mais presque toutes ont le tort de devenir sectaires et surtout celui, plus grave encore, de méconnaître, de nier même les vérités prouvées par le temps.

« C'est ainsi que la science classique marque de plus en plus sa tendance à oublier les agents naturels, ces corrélatifs, ces adjuvants nécessaires à tout traitement. On fait un abus épouvantable de ce que j'appelle la *chimiatrie*, méthode nocive à tous égards. Les médecins, eux, de leur côté se spécialisent trop, perdant ainsi de vue l'état général de leurs malades, pour ne s'occuper que d'un organe déterminé en y rapportant, presque toujours à tort, le mal dont se plaignent leurs clients.

« Pour moi, peu importent les titres ! je juge les faits. Je dis et affirme que tout homme, tout médecin voulant soigner un malade doit tout d'abord agir sur l'état général de ce malade.

« D'un autre côté, l'abus de la chirurgie est également immense. Moi, petit médecin de province, je suis arrivé par l'emploi des agents *magnétiques* répandus dans la nature, je suis arrivé, dis-je, à supprimer des opérations jugées nécessaires, indispensables, même par les plus grands chirurgiens. Et en présence de ces faits, je dis que si ces maîtres de l'art opératoire voulaient bien condescendre à devenir un peu, rien qu'un peu médecins, ils éviteraient bien des malheurs, bien des catastrophes, bien des peines...

« M. Bouvier vous a parlé d'ovariotomie. Faut-il m'étendre sur l'état lamentable des opérés ? Je ne le crois pas. Ce serait vraiment trop triste, trop impressionnant. Les faits relatifs à cette terrible

(1) Congrès international 1889.

(2) *Nous reviendrons en temps et heure sur cette question ; peut-être trouverons-nous une explication satisfaisante.*

A. Bouvier.

mode, car c'est une mode, hélas! ne sont pas seulement nombreux : ils pullulent. Des milliers de pauvres femmes sont opérées chaque année, et ce troupeau éploré de malheureuses victimes va grossir le rang de celles qui ne connaîtront plus jamais aucune joie, qui traîneront désormais une existence lamentablement désespérée et perpétuellement souffrante!

(*A suivre.*) A. BOUVIER.

Journal *les Nouvelles*, n° 772, du 13 janvier 1903 :

Fédération algérienne et tunisienne des Spiritualistes modernes.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 10 JANVIER 1903

Présidence de M. FOIX.

La Fédération africaine des spiritualistes a tenu, samedi soir, sa première assemblée générale, qui aurait dû avoir lieu l'année dernière, les statuts ayant été arrêtés et approuvés en 1901. Elle a donné lieu à d'assez vifs incidents.

Bien qu'elle fût indiquée pour 8 heures, elle n'a commencé qu'après 8 heures 1/2, par une allocution du Président, qui a rendu compte du chemin parcouru par la Fédération depuis sa fondation, sous les auspices de M. Léon Denis, et exposé les moyens employés pour atteindre le but que se propose la Société. Quatre conférences ont été faites : la première et la dernière par le Président, la seconde par Mme Henricet, secrétaire général, et la troisième par le trésorier, M. Verdier.

Les trois premières étaient hétérogènes et disparates, sans lien entre elles; la quatrième, sur le matérialisme, inaugure une série faite suivant un plan méthodique approuvé par le Conseil d'administration, avec l'avis de M. Léon Denis; les diverses parties de la doctrine spirite seront traitées successivement dans des conférences ultérieures, « en se plaçant alternativement dans le domaine des faits et des principes pour faire vibrer à la fois l'intelligence et le cœur ».

Les noms d'Allain Kardec, Lombroso, William Crooks, Léon Denis, Flammarion et Delanne sont cités comme les porte-drapeaux de la doctrine spirite, qui comprend la télépathie, les communications entre les morts et les vivants, la séparation momentanée, pendant la vie, de l'âme et du corps, qui devient à la mort un état définitif. « L'œuvre de vulgarisation entreprise par la Fédération, qui a relié en un solide faisceau tous les groupes précédemment épars et sans lien, sera maintenue dans la voie large du progrès et de la vérité; les spirites dignes de ce nom devront nous aider, conclut le Président, dans cette tâche, la plus noble que l'homme puisse poursuivre. »

Après cette allocution, M. Bouillé demande la parole, qui lui est refusée; le Président s'oppose à ce qu'on s'écarte de l'ordre du jour, qui appelle la nomination de cinq membres du Conseil d'administration; il donne les noms choisis par le Conseil.

Un membre opposant parle de dictature; on sent qu'un vent d'opposition souffle au fond de la salle; un autre membre fait observer que ces nominations sont peu correctes; dans toutes les Sociétés, lorsqu'il y a des membres du Conseil à élire, les sociétaires reçoivent, avant la séance, un bulletin de vote contenant, dans une première colonne, les noms proposés par le Conseil et, dans une seconde, les noms choisis par le sociétaire; ne faire connaître qu'en séance les noms proposés, c'est la carte forcée.

Le Président dit qu'à l'avenir on fera comme il est demandé, et, sur cette assurance, la liste proposée passe sans difficulté, sur un simple vote à mains levées.

Ensuite le trésorier lit le rapport sur la situation financière, que nous croyons devoir reproduire *in extenso*. Le voici :

« Les recettes, depuis la fondation de la Société, ont été de 864 francs; les dépenses, de 477 fr. 35; il reste en caisse 386 fr. 45. Un point, c'est tout. »

Un membre exprime l'opinion qu'on aurait pu être moins concis. Le Président le reconnaît et explique que les recettes proviennent de cotisations volontaires; un bienfaiteur a donné 200 francs, un autre 50 francs, plusieurs 20 francs; il y a eu en tout 54 versements. Du reste, le Conseil propose une modification aux statuts consistant à rendre obligatoire le versement d'une cotisation annuelle de 6 francs, payable par année, semestre ou trimestre. Elle est adoptée sans difficulté.

Une autre modification, qui donne lieu à une assez longue discussion, est celle qui consiste à introduire dans les statuts l'article suivant :

« Lorsqu'un membre en aura exprimé le désir formel avant sa mort, il sera inhumé civilement par les soins de la Fédération, dont les membres seront convoqués aux obsèques par la voie des journaux : le Président ou son délégué devra dire adieu ou plutôt au revoir au décédé, et une prière spirite sera dite au domicile avant la lévée du corps et au cimetière devant la tombe. »

Le Président explique que les statuts étaient muets sur cette question; il s'agit d'une innovation; il n'a voulu rien faire dans cette voie avant un vote de l'assemblée; on lui fait observer qu'il y a deux mois, il a représenté la Fédération et pris la parole en son nom aux obsèques du frère Bonnardin; il aurait évincé la famille. Il se justifie assez facilement; mais la proposition n'en rencontre pas moins de l'opposition; plusieurs membres expliquent pourquoi ils voteront contre.

La prière discrète au domicile du défunt réunit l'unanimité des suffrages, tandis que 12 voix s'opposent à une manifestation de foi spirite en public devant la tombe. Le Président ou son délégué devra dire un dernier adieu au frère désincarné.

L'ordre du jour étant épuisé, M. Bouillé obtient enfin la parole et lit une longue lettre signée par vingt-sept personnes, dont deux membres du Conseil d'administration, qui protestent contre le langage et les actes du Président, et donnent leur démission pour former un groupe indépendant.

La Fédération, malgré cette scission, n'en poursuivra pas moins son œuvre, car le discours final du Président est approuvé par les assistants qui l'assurent de leur concours dévoué.

TARRY.
Membre de la Fédération.

Aux Spirites

Nous apprenons qu'une nouvelle Société de *Spirites* vient de se fonder à Alger.

Pour les renseignements, s'adresser chez M. Davin, 71, rue Michelet, **Mustapha**.

CORRESPONDANCE

Lons-le-Saunier, 25 novembre 1902.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je lis dans votre numéro du 1er-15 octobre de la *Fédération du Sud-Ouest* un appel aux spirites et aux spiritualistes, de vouloir

bien affirmer leurs croyances... d'après les spirites... je suppose.

Tout d'abord, où sont-ils, ces principes ; et quels sont-ils ?

Puis ont-ils un rapport quelconque avec les Évangiles chrétiens rejetés, ou ceux admis ?

Et, avec tous autres, de doctrine de beaucoup plus ancienne qui ne peuvent compter, devant celui d'un Dieu, qui est le fils unique du Père!...

Olympie, Memphis, Indes et tous les Empires des Célestes, inclinez-vous : le fils du Dieu fait homme, a parlé :

« Les étoiles du ciel tomberont, et sur une nuit éclatante je viendrai juger les vivants et les morts. » C'est écrit.

Parole tout humaine, non prophétique et non éclairée de la science et des temps de sa génération.

Les œuvres du Créateur des mondes, en ce qui nous concerne, de par Jésus et ses ancêtres, ont été des plus mal appréciées, des plus mal connues...

Force nous est de remonter plus loin, de beaucoup plus loin, dans l'antiquité des âges que la science et le hasard nous ont fait découvrir. De par les vestiges retrouvés dans les profondeurs des sables accumulés, de par les continents disparus et ceux apparus, nous arrivons, non seulement à reconstituer des cités et des peuples, mais à une genèse du monde, sans aucun rapport avec celle de Moïse et de Bossuet.

C'est croire, avec vous, peut-être, à une survivance de l'âme humaine, laquelle n'exclut en rien, celle de l'atome, de la cellule, de l'être jusqu'à l'homme, dernier degré de l'animalité terrestre.

Dualité constante, éternelle, de ce qui a été, est, et sera : microcosme du macrocosme du Grand Tour : peut-être ; s'il avait une figure.

L'homme dont le cerveau réfléchit, l'Univers et Dieu, monde en petit, qui a son origine et sa fin dans l'astre lumineux qui est le macrocosme de cette vie éphémère, son œuvre de chaque jour, et de tous les instants.

Maintenant, nous sommes bien à l'aise pour parler de cette survie de l'Au-delà, apparemment démontrée et enseignée : les uns, les prêtres des religions du globe ; les autres, d'après les manifestations des Esprits physiques, spirites, télépathiques de la survie, ou de la vie organique, nullement nouvelle.

Elle appartient davantage aux histoires anciennes, aux légendes aux fables, à la tradition, qu'à l'historique de notre ère.

Cependant celui-ci, orthodoxe ou hétérodoxe, en a conservé le principe ; mais, pour le malheur de tous ceux qui ne croient à la Rédemption ; et, pour la Félicité éternelle, de ceux prosternés devant la Face du Dieu vivant, ici, et dans l'Au-delà !...

Ce qui est la négation de l'Esprit créateur, en même temps que celle de vos esprits de l'espace.

Mais, pour vous, apôtres de l'idée de cette survie, implique-t-elle une ou plusieurs réincarnations sur ce globe nébuleux, ayant lui aussi trois centres ayant : corps, périsprit et âme : l'abîme du feu central ; la surface de vie, végétale ou animale ; l'espace atmosphérique d'où rayonnent au-dessus des nuées, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Un seul et même Dieu, qui n'est pas le Grand inconnu dont l'écho est partout où il y a vie ?...

Si oui, et si premier homme il y a eu, ce qui ne peut se démontrer sans ravaler l'expérience, la raison et les faits, convenez tout d'abord que même depuis six mille ans, cette première âme n'a guère progressé, ni fait manifester par ses descendants un réel esprit de progrès, pas plus dans l'Au-delà, qu'ici bas !

Le rôle du libre arbitre les laisserait assez indifférents devant la perspective de la lumière éternelle à conquérir.

Et, ces esprits rebelles d'où viennent-ils pour se complaire uniquement dans l'abjection et les crimes, toujours de plus en plus éloignés de la divine lumière, à laquelle ils arriveront... un jour?

Voyez, un instant, par la pensée, non pas les mondes stellaires, innombrables, mais nos continents, le fond des eaux, puis l'espace réservé aux esprits de l'Au-delà, et... répondez.

Si non son esprit, celui des premiers humains a été non seulement bien indifférent, mais, que viennent faire ceux qui répondent à votre appel et qui, et les uns et les autres, ne nous apportent guère que des niaiseries, des choses vulgaires et vécues sans aucune utilité probante et pratique pour le bien-être commun, même des masses séparées, et qui, toutes, sont aptes à progresser, dans un temps relativement très court, avec de la bonne volonté.

Communications spirites et rêves : c'est toujours incompréhensible, inintelligible pour les masses, et les médiums et les interprètes ne peuvent que traduire, le plus souvent très à côté du vrai, du probable, dans l'expression du vu, entendu, ressenti :

Disons : une simple expression d'une manifestation fluidique de la vie, non interrompue par la mort.

Des principes spirites, je n'en vois pas trace. Je serais heureux d'en connaître et c'est là le rôle dévolu à l'Institut psychique, dont nous attendons anxieusement les savantes communications, à venir.

Pour et contre, numéro du 1er au 15 octobre (*suite*).

Définition du tableau de la sagesse.

Serait-il téméraire d'appeler cette version spirite : une fantaisie grandiloquente d'un esprit fallacieux, mystifiant son public par des idées, sincères ou non, sur le rôle de Satan, âme contemporaine de Jéhovah ?

Si la sagesse était le premier pas vers l'Infini, on se demanderait volontiers si nous n'avons pas tous été des sages pour arriver du minéral à l'animal humain, et de celui-ci au Rédempteur, laissant de côté les sages de la Grèce, du monde entier, pour revenir au fils adultérin de David, comme modèle de sagesse, de science et de vertu, pour aboutir à Jésus de Nazareth, comme fils du Roi de Gloire, écrasant Satan par sa mère, Reine des anges et des hommes, mais seulement immaculée, au milieu du dix-neuvième siècle, par un concile présidé par un Pape infaillible après tous autres sages ou vicieux ; mais aucun n'ayant pu jusqu'ici pénétrer au royaume de Dieu, en celui dont la maison a plusieurs chambres dont la moindre ne peut laisser franchir son seuil à un riche comme a dû l'être Salomon, et tous nos Papes passés, présents et futurs !

C'est une idiotie de ce monde transportée dans l'Au-delà et qui nous revient telle quelle : une simple farce, et un tour.

Parabole et Faribole, de la valeur d'un obole, avec tous rêves mis en théorie, doctrine ou évangile.

Règne de Dieu, responsabilité de l'âme humaine, justice immanente, où donc êtes-vous ?...

Si c'est dans l'Au-delà, ce qui paraît nous en revenir, et des uns et des autres morts, ce n'est plus qu'une continuité d'existence, et encore, si éloignée de Dieu que juges d'Israël, rois et grands-prêtres, dieux humains avec tous autres, dans l'Au-delà, comme ici, avec attirail magique ou non, sacrifices, messes et bénédictions : toutes pitreries mondiales comprises, vous n'avez été, et vous n'êtes ici et là-bas, que de cyniques farceurs ?

Il faut sortir à tout prix de cette ornière, de cette équivoque : Dieu réprésenté par un humain quelconque...

Ne parler jamais qu'au nom de la science acquise, toujours à expérimenter à nouveau ; développer ses enseignements ou les réformer dans le sens le plus positif.

Laisser le Grand Inconnu, dans les profondeurs de l'espace, sans prophètes et sans cultes : s'il se révèle à des âmes d'élites, c'est toujours dans des rêves, dans des communications où la matière domine, que nous soyons éveillés ou non.

Partout, les intérêts, l'égoïsme, l'erreur pour l'asservissement, le despotisme, le retour à un passé, sous une forme ou une autre; mais toujours au nom du Dieu unique, très inconnu et plus éloigné encore de tous ceux qui en parlent que des plus simples mortels qui s'agenouillent, par pur instinct, devant son soleil levant.

La vérité, comme la morale ne peut être que relative, et, jamais, par une âme sincère, ne doit être érigée en dogmes ; ses principes n'étant que fugitifs et, jamais constants, même à celui qui s'en dit le dépositaire privilégiée, elle n'est pas de ce monde intime, et sa gradation est si immense, qu'il est par trop téméraire de vouloir en parler avec autorité.

Dieu, lui-même, ne pourrait se faire homme sans cesser d'être, pas plus qu'un chameau passer par le trou d'une aiguille : Figure d'un âge qui fut pour nous, un début.

Il est, en esprit, la cause des causes, et' son immensité nous en interdit toute appréciation.

Le grain de poussière, qu'est notre planète dans l'espace, mis en rapport avec cette cause des causes, est infiniment plus petit que le simple moucheron qu'est l'homme, sur celui-là, lancé dans l'espace incommensurable des millions de soleils qui l'habitent.

Dès lors, ne parlons d'Elle, la cause des causes, de lui, Esprit Créateur, que d'après ce que nous en ressentons, éprouvons au dedans de nous-même. Mais, ce qui est perçu par l'un ne peut l'être également par l'autre : il ne l'a pas voulu.

Or, celui qui organise un dogme, aussi éclairé qu'il puisse se croire, n'est encore aux yeux de Dieu que le moucheron qui naît, nous semble-t-il, que pour disparaître aussitôt. Néanmoins, il laisse après lui les vestiges de sa venue :

Une lumière de sa vie qui, quoique disparue, ne serait pas éteinte, mais transformée de par des lois d'affinité dans un milieu qui nous est absolument inconnu, autant qu'à lui-même.

Vos meilleures communications spirites en font foi, et la raison nous l'a dit.

Donc, pas de principes certains, hors de Dieu, principe et fin de l'Univers des Univers inconnus de l'homme, qu'il soit réincarné ou non.

C'est ainsi que tout se transforme dans la nature, par des lois immuables que nous pressentons, mais que nous ne connaissons pas, que nous ne connaîtrons jamais, dans le temps, qu'au fur et à mesure, de nos évolutions dans l'espace — peut-être, mais en infimes parties : l'immensité étant le domaine du Grand Inconnu de toutes les créatures.

BRUNIA.

N. B. — Vous serait-il agréable de porter à la connaissance de vos groupes spirites, les trois interrogations ci-dessous :

1° La valeur d'une doctrine ne pouvant être que très relative, celle des apôtres de Jésus ne doit-elle pas être mise en examen avec toutes les autres, au moins, d'une égale prépondérance dans l'humanité ? Cette doctrine n'ayant eu d'effets relatifs, déjà, que cinquante ans, après le Golgotha, et quatre siècles seulement après, une reconnaissance effective due à Constantin, le Païen ;

2° Jésus, dans l'espace, s'est-il oui ou non intéressé à cette doctrine, de préférence à toute autre ?

3° Les évêques et les papes, dans l'Au-delà, avec tous leurs saints, forment-ils une cohorte homogène avec le fils de Marie, dont le Sacré-Cœur est glorifié à Montmartre (Paris), Rome et la France du Gésu ?

Le soulagement des malades à distance est un fait incontestable.

Le fluide subtil du magnétiseur se fait sentir, plutôt d'abord, par un malaise passager, s'ajoutant à la douleur. Mais, bientôt, celle-ci est soulagée, puis vaincue, n'en déplaise à Messieurs les docteurs. Tant pis ou tant mieux.

Bien à vous. Merci.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(Suite.)

Dans un quarante-troisième envoi comprenant 17 listes recueillies dans la Dordogne et le Jura, notre infatigable collaborateur, M. EMMANUEL VAUCHEZ, nous fait parvenir à nouveau :

	3.018	signatures
2377e liste recueillie par M. Dezay, Le Mans .	8	—
2378e — M. Teulon, receveur d'enregistrement retraité, à Remuzat .	28	—
Total. . .	3.054	—
Listes précédentes.	222.647	—
Total. . .	225.701	—

Parmi ces listes, nous trouvons les noms suivants :

MM. Le docteur Faure, Périgueux ;
Le docteur G. de Pindray, Périgueux ;
Kulger, pharmacien, Périgueux ;
Etanlager, pharmacien, Périgueux ;
E. Bouillot, pharmacien, Périgueux ;
P. Delmas, pharmacien, Périgueux ;
Maubac, pharmacien, Périgueux ;
Armond, ancien percepteur, à Remuzat, Drôme ;
Fontanille, instituteur, à Remuzat, Drôme ;
Blayet, percepteur, à Remuzat, Drôme ;
Planty, receveur des Postes, à Remuzat, Drôme ;
Auguste Durant, secrétaire de Mairie, à Remuzat, Drôme.

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. BOUVIER, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé.

A. B.

SECOURS IMMÉDIAT

ET VIEILLARDS NÉCESSITEUX

Janvier, M. Tivollier, Marseille	2 fr.
— Une abonnée à la *Paix Universelle* (Isère)	1 »
— M. Sibuet, Jean, Saint-Vital	1 fr. 50
— M. Lapeyrousse, Lyon	10 »
Total	14 fr. 50

Le Gérant : A. BOUVIER.

1-2-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 294. 10 Centimes. 16-28 FÉVRIER 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs et amis que M. Gabriel Delanne, l'auteur de nombreux ouvrages bien connus sur le spiritisme, fera à Lyon, le dimanche 22 février, *salle d'études psychiques et magnétiques*, 6, RUE PAUL-BERT, à 3 heures précises, une conférence avec projections lumineuses, sur « la photographie spirite »!

La conférence sera suivie d'une séance de magnétisme expérimental, par A. Bouvier.

Étant donné l'intérêt de la conférence et l'attrait des expériences présentées, les cartes doivent être prises à l'avance.

Le lundi 23 février, M. G. Delanne fera une seconde conférence sur *l'Evolution de l'être ou les Vies successives*, à 8 heures du soir, sous les auspices de la Société *l'Amicale des anciens élèves de l'école de Cusset.*

En raison de l'exiguïté du local du groupe scolaire dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, la conférence aura lieu dans la grande salle du café des Terrasses chez M. Lavesvres, angle chemin Saint-Antoine et cours Vitton prolongé. Entrée entièrement libre.

Pour la conférence du dimanche 22 février, on trouve des cartes chez M. Bouvier et à la salle d'études, 6, rue Paul-Bert.

NOTA. — Il ne sera délivré aucune carte à l'entrée. L. R.

La Pensée et la Vérité, la Raison et la Conscience

La pensée est la distinction fondamentale de l'âme et le grand œuvre de la vie réelle. Tout ce que l'homme fait n'est que l'expression de la pensée. Pour agir noblement, il faut penser noblement; la force intellectuelle et morale est le principal élément de l'âme. Il y a toutefois une différence essentielle entre l'intelligence et la conscience, entre la faculté de penser et la vertu ; car toutes les actions, tous les mouvements de l'âme et toutes ses aspirations sont indissolublement unis dans leur ensemble. C'est d'ailleurs le raisonnement qui rend la perception claire et nette de toutes les vérités.

La raison et la conscience constituent deux éléments essentiels et indivisibles qui ne peuvent être séparés sans les affaiblir : ce sont deux facultés qui se complètent réciproquement ; car la conscience sans la raison ressemble à un vaisseau sans gouvernail et à un phare sans lumière. Et, cependant, c'est au nom de la conscience que l'on commet tant de noires actions. La raison unie à la conscience nous montre le port vers lequel nous devons naviguer.

La pensée passée au crible de la raison et pesée par la conscience s'affermit dans la vérité morale. Il est certain que tous les hommes pensent, mais la plupart ne donnent aucune direction à leurs pensées. Ce sont des visions vagabondes qui ne reposent sur rien et qui parcourent le ciel et la terre sans s'y arrêter.

Le globe que nous habitons et l'univers qui se montre à nos regards sont évidemment destinés à exciter notre imagination et alimenter notre pensée; car la nature universelle est pleine de mystères qui constituent l'immense et infini domaine de l'inconnu, que nos efforts et notre intelligence peuvent seuls pénétrer dans la mesure des facultés que nous possédons. L'univers n'est point d'ailleurs un amas confus et sans ordre, puisque chaque événement de la vie est composé d'un ensemble admirable qui révèle la puissance divine, qui en est le foyer.

L'esprit cultivé peut s'élever à des hauteurs de conception qui lui montrent la vérité dans tout son jour et dont la dignité et la grandeur se révèlent par ses nobles actions. Mais la force de la pensée émane de la vérité entrevue. Malheureusement cette force est souvent employée à donner aux mauvaises causes l'apparence de la vérité. En se faisant le soutien du vice et de l'erreur elle devient

l'instrument des mauvaises passions. Ainsi dévoyée et dégradée, elle perd la faculté de distinguer le vrai du faux, le bien du mal, le juste de l'injuste; alors elle ressemble à l'œil qui ne peut plus distinguer ni les couleurs ni les formes des objets. Malheur donc aux hommes qui méconnaissent la vérité!

La vérité, c'est la lumière de l'esprit infini, c'est l'image de la Divinité. Sans elle tous les efforts sont inutiles et toutes les espérances sont vaines et sans fondement.

La recherche de la vérité, l'amour qu'elle inspire envers le prochain, voilà la vraie base de l'éducation de la jeunesse et de la dignité humaine. La pensée peut s'égarer, mais la vérité reste immuable au milieu de toutes les commotions sociales: car le but de la pensée, c'est l'épanouissement de la vérité.

On ne fera jamais assez pour inspirer aux jeunes générations l'amour de la vérité, qui est l'élément essentiel de l'âme.

L'union qui existe entre la nature morale et le principe intellectuel est indissoluble. Ces données de philosophie rationnelle devraient servir de base à l'éducation de la jeunesse, beaucoup trop abandonnée aux errements de principes faux, qui ne sont basés que sur la matière; car toute bonne éducation doit reposer sur des fondements moraux, surtout sur le désintéressement et sur les dispositions de tout sacrifier pour l'amour de la vérité divine. En effet, sans cet élément primordial, la force de la pensée ne peut contribuer à notre élévation intellectuelle et morale.

Quand l'amour de la vérité s'éveillera réellement dans nos mœurs et nos institutions, les obstacles que nous pourrons rencontrer sur le chemin de la vie disparaîtront comme la bulle d'air qui flotte dans l'espace. Alors nos efforts couronnés de succès ajouteront un nouveau charme que procure la conquête de la vérité.

Dans l'éducation des enfants, on néglige beaucoup trop la culture des forces de la pensée et de la vérité, car l'éducation intellectuelle, morale et sociale peut seule améliorer les mœurs et atténuer les divisions qui existent entre les diverses classes de la société.

Mais la pensée et la vérité doivent être guidées par la raison et éclairées par la conscience.

La raison est la faculté intellectuelle par laquelle l'homme connaît, juge et se conduit selon les principes de droit et d'équité; car c'est à l'aide de la raison que l'homme distingue le juste de l'injuste. Mais le mot raison est employé sous une foule d'autres significations étrangères à notre sujet.

La conscience, qui est sa sœur congénère, constitue une voix intérieure qui nous fait distinguer le bien du mal; elle est un juge et un arbitre placés dans l'être humain, lui démontrant le vrai et le faux, la vérité et l'erreur, la lumière et les ombres; elle est un phare lumineux qui éclaire la route des hommes sur le chemin de l'harmonie universelle.

L'homme étant libre dans toutes ses actions a besoin de sa conscience pour le guider dans toutes les circonstances de sa vie. Aussi cette fidèle conseillère ne lui fait jamais défaut; il suffit de l'écouter pour entendre sa voix intime qui nous indique la voie de la vérité.

L'intelligence de l'homme, qui n'est pas obscurcie par les basses passions, tend toujours vers les beautés éternelles; mais les instincts, qui sont un reste de l'animalité, tendent, au contraire, vers les choses matérielles. Il résulte de cet antagonisme une lutte incessante qui serait inégale si la conscience, ce brillant soleil de la vérité, ne venait éclairer l'intelligence de sa douce et bienfaisante lumière.

Toutes nos inclinaisons, tous nos penchants ont un bon et un mauvais côté. Il est donc nécessaire qu'une inspiration naturelle et spontanée nous montre la vérité dans tout son brillant rayonnement.

Le sentiment intime qui émane de l'impression agréable ou pénible que l'on éprouve au sujet des actions d'autrui ou des siennes propres, est fondé sur la conscience implicite qui nous montre les lois de la raison. C'est de ce sentiment intérieur qu'émane le témoignage qui révèle aux hommes le bien et le mal qu'ils commettent et qui constitue le critérium infaillible qu'on appelle la conscience. La conscience est donc la connaissance de la vérité par le sentiment analytique de l'entendement humain et de l'intuition naturelle, qui sont des rayonnements de l'infini.

La pensée et la vérité, la raison et la conscience constituent donc des facultés qui se complètent réciproquement et qui sont unies par un lien indissoluble.

DÉCHAUD,
publiciste, à Oran.

Conciliation religieuse par la sainte Gnose

A mon très cher frère
Bouvier, je dédie cordialement cette étude.

A vous, qui avez si magistralement compris que la Religion doit être, selon l'étymologie même du mot, ce qui unit les hommes, non ce qui les divise; à vous, qui avez recueilli comme un commandement sacré le cri jadis jeté par Lamartine au poète de la *Némésis* :

> Fais-nous ton Dieu plus grand si tu veux qu'on l'adore,
> Ouvre un plus large seuil à ses cultes divers!

et qui en avez fait l'essence de la meilleure de vos pensées; à vous, qui proclamez chaque jour de si éloquente façon que le temps est passé des anathèmes et des malédictions et que le droit d'adorer Dieu comme on l'entend est un droit imprescriptible; à vous, l'apôtre vaillant et doux, le noble champion de la *Paix Universelle*, qui traversez les foules les mains pleines de bénédictions, je dédie fraternellement ce fruit modeste de mes travaux de penseur.

I

En dépit de toutes ses apparentes ondoyances, et de toutes ses prétendues diversités, l'homme, au fond, est simpliste. Tout ce qu'il pense, médite, forge, rêve ou construit, peut se résoudre en un nombre relativement restreint de formules. Ce principe, rigoureusement exact en art et en littérature, est particulièrement vrai et vérifiable en matière religieuse, et cette vérité a été depuis bien des siècles proclamée du haut de la chaire d'Alexandrie par le philosophe Asclépiade.

Nous allons jeter un rapide coup d'œil sur les trois grands foyers religieux du passé, à savoir l'Inde, l'Égypte et la Perse, et montrer comment tous trois se rattachent à la Gnose et, par elle, en elle et avec elle, à la doctrine évangélique.

Dans cette première partie nous nous bornerons à étudier la théogonie. Dans les suivantes, nous examinerons tour à tour le mystère de la Chute ou Catabole et celui de la Rédemption.

II

Ouvrons le *Catéchisme gnostique* et voyons les grandes lignes de son enseignement (1). Avant tout, non dans la succession du temps, mais dans l'ordre sériel de ce qui existe de toute éternité, il y a le possible. Pour que Dieu soit, il faut qu'il soit possible. Symbolique-

(1) *Catéchisme gnostique*, par SOPHRONIUS, évêque de Toulouse.



ment, le possible peutêtre appelé la Mère divine. Dieu est ensuite en puissance, il devient le Propator; de la puissance il passe à l'acte en prenant connaissance de lui-même, ce qui revient à dire que l'Être en puissance émane l'Être en acte.

Le contraire de Dieu — car rien n'existe qu'à la condition d'avoir son contraire, selon les vues profondes d'Hégel, — c'est le néant, le rien; mais un néant, un rien, qui est l'être possible, c'est le réceptacle des êtres. Comme distinct de l'être en puissance, ce réceptacle s'appelle Kénome, et s'oppose au Plérome, dont il sera tout à l'heure parlé.

Donc trois termes qu'il ne faut pas confondre :

Premièrement, le Possible;

Secondement, l'Être en puissance (Propator);

Troisièmement, l'Être en acte (Dieu).

Tel est Dieu dans sa plus haute conception. Mais il resterait à l'état de pure entité métaphysique, s'il ne se déterminait pas.

Il se détermine :

Comment ?

Il est Père, il est Fils, il est Esprit; Père, c'est-à-dire volonté; Fils, c'est-à-dire intelligence; Esprit, c'est-à-dire amour; non que comme Père il ne soit aussi intelligence et amour, mais avec prédominance de la volonté; non que comme Fils il ne soit aussi volonté et amour mais avec prédominance de l'intelligence, non que comme Esprit il ne soit aussi volonté et intelligence, mais avec prédominance de l'amour.

Et ce sont là les trois grands Eons, les trois Tridynames, les trois triples Puissances.

Et ces trois grandes puissances, unes dans leur essence, multiples dans leurs déterminations, constituent le très saint Plérome, c'est-à-dire la plénitude divine : monde parfait, indéfectible et impeccable,

Le saint des Saints, toujours accru, jamais décru,

se suffisant à lui-même. Mais dans sa souveraine bonté, dans son immense besoin d'expansion, il n'en a pas moins rayonné un autre Plérome, distinct de lui : le Plérome spirituel, composé d'âmes hiérarchisées.

Ce dernier monde, n'étant point la perfection, devait fatalement faillir un jour. Il a failli. Une partie des esprits qui le composent ont conçu une pensée d'orgueil. Sophia a été prise d'une passion présomptueuse pour les sublimes sommets. De là, la catabole, la chute des esprits coupables dans le Kénome. De là, la formation du troisième monde : le monde hylique, qui, par ainsi, n'étant pas l'œuvre de Dieu, est nécessairement mal fait, caduc, désordonné, absurde, en guerre constante avec lui-même, voué aux incessants cataclysmes, et appelé à disparaître un jour, quantité négligeable, accident passager dans la vie du Grand Tout, *caput mortuum* de la divine Alchimie !

Mais n'insistons pas davantage sur ce point de la doctrine, puisque nous aurons occasion d'y revenir.

III

Passons à l'Inde et tachons, avec les lumières de notre occidentale intellectualité, de nous y reconnaître au milieu de cette inextricable forêt vierge de l'orientalisme.

Les Védas, les Pouranas, le Ramayana lui-même, et jusqu'au Mahabarata, tout doit être fouillé, médité, scruté, si l'on veut dégager les pensées directrices de cette formidable théogonie hindoue.

Avant tout est Brahm, être virtuel, qui enclôt en lui tous les possibles, et qui les réalise, ayant pour parhèdre Maya ou Bhavanayoni, la grande matrice, symbolisés, le premier par le lingam, la seconde par le cteis, tous deux par le lotus, fleur bissexuée.

Dans le Darma-sastra, nous trouvons une triade, très analogue à celle de la Gnose, trinité émanant de l'œuf d'or, emblème de Brahm, flottant sur les eaux primordiales, à savoir :

Brahmâ, représentant la volonté;

Mana, l'intelligence;

Mahamatma, la grande âme, l'esprit, le souffle divin.

Nous savons par ailleurs que Brahm, l'être irrévélé, n'a ni temple, ni images, identique en cela à notre Propator.

Considéré sous un autre aspect, la triade hindoue est la Trimourti classique : Brahmâ, Vichnou et Siva, autrement dit Dieu créateur, conservateur et rénovateur. Mais une autre transformation du concept trinaire, c'est le trinôme Indra, Agni, Vayou, qui se confond absolument avec le trinôme gnostique, et qui, singulière coïncidence, donne, par la succession des initiales, I, A, V, IAV, — c'est-à-dire IAO ou IEVE, ce qui est tout un, — le nom mystique de notre Dieu (1).

Pour les initiés de l'Inde, le Trimourti porte aussi un nom mystique, que le fidèle ne doit jamais prononcer, mais sur lequel il doit méditer toute sa vie. C'est le mot *Oum*, dont les diverses transformations ont donné l'*amen* hébraïque, l'*omen* latin, et peut-être *amo* et *aimer*. Oum fut la première parole que prononça le créateur. Oum contient tout.

IV

Arrivons à la Perse.

Elle aussi admet un Etre virtuel : c'est Zervane-Akéréné, la durée sans bornes. Comme le Propator, comme le couple Brahm-Maya, il enferme Dieu en puissance. Dieu entrant en acte devient Ormuz. Ici le trinaire se dissimule sous un concept plus synthétique de la divinité. Le Zend-Avesta semble s'être surtout voué à la solution du problème du mal, et, en cela, il complète heureusement la doctrine hindoue, qui, elle, au contraire, s'est attachée à exprimer le trinaire sous mille formes. Le Zend nous fait, dès le début de sa théogonie, assister à la lutte des deux principes, Ormuz et Ahriman, lutte terrible, implacable, mais non éternelle, dans laquelle le bien, Ormuz, finira par sortir triomphant.

Mais à qui lit avec attention le livre de Zoroastre, la trinité ne tarde pas à apparaître. Ormuz, considéré comme maître du monde et le premier des Amschaspands, est-il autre que le père du Tridyname, et Bahman, le roi de Lumière, n'est-il pas notre Christ? Et Ardibehescht, qui donne le souffle de vie, n'est-il pas identique à notre saint Esprit? Outre Bahman, nous avons une préfiguration plus frappante encore du Feu-Christ, que nous adorons, c'est ce Verbe tout-puissant dans lequel se contemple Ormuz, le mystérieux Honover, premier-né des êtres, image resplendissante et vase de l'infini (2), feu idéal et primitif d'où procède toute lumière réelle et seconde.

Viennent ensuite les Amschaspands, les Izeds, les innombrables Ferouers, habitants d'un monde spirituel, très anologue à notre Plérome pneumatique.

V

Dans la religion égyptienne, comme dans la religion hindoue, sa proche parente, on se heurte à un vaste pandémonium et à tout un univers de symboles. Mais ici, comme là, il est possible, avec un peu d'efforts, de pénétrer jusqu'aux vérités premières, absconses sous cette double enveloppe.

Nous voyons d'abord la grande Mère, l'asile de tous les dieux,

(1) Cette constatation est due à l'ingéniosité toujours en éveil de notre éminent et érudit coadjuteur Sophronius.

(2) Cf. le lourd mais intéressant ouvrage de CREUZER, *des Religions de l'antiquité*, traduit et mis au point par Guigniaut.

Hathor, la Nuit qui est aussi la lumière, puisqu'elle la contient, et qui n'est en somme que l'Être en puissance. Ses oreilles de vache symbolisent sa fécondité. On peut en dire autant de sa luxuriante chevelure, qui fait songer au beau vers que Musset applique à cette Vénus céleste,

Qui fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Ce curieux et significatif symbole a tellement été reproduit dans la sculpture égyptienne, qu'il constitue une classe de chapiteaux, dits chapiteaux hathoriques. Qu'il nous suffise de rappeler le superbe temple de Dendera et celui de Philœ, où s'étale encore la suggestive et étrange splendeur de ce genre de décoration.

Bientôt, la lumière apparaît. La Nuit, l'Etre en puissance, se manifeste comme Etre en acte : Kneph, autrement dit Zeus-Ammon, ou Agathodémon. L'Etre suprême s'affirme ensuite en Phtha, c'est-à-dire la sagesse, et aussi le feu vital, la vie, que symbolise le large flux séminal qu'on voit issir de son image, couronnement ordinaire du chapiteau hathorique. L'étymologie vient elle-même à la rescousse pour justifier cette assimilation de Phtha au Feu-Christ. Phtha rappelle le mot grec φῶς-φωτος, lumière, d'où le français *feu*, l'anglais *fire*, l'allemand *feuer*. De Phtha, il faut rapprocher également φημι, parler, en latin *fari*, et enfin *vox*. Le Christ, feu divin, comme Phtha, est aussi, comme lui, la voix, le verbe de Dieu.

Vient ensuite Pan-Mendès, l'amour universel, le beau absolu, la suprême miséricorde, doublement symbolisé par l'organe générateur et le bouc.

Si, abandonnant les hauteurs du pur concept divin, nous abordons le plan cosmique, une autre triade s'offre à nous, Osiris, Isis, Horus, qui ne semble intervenir que pour expliquer le problème du mal. Les éléments de cette nouvelle triade sont du reste contenus dans la triade primitive : Kneph, Phtha, Pan-Mendès.

Osiris n'est, en somme, que la force active, génératrice et bienfaisante de la divinité, et se confond, sous ce rapport, avec Pan-Mendès.

Isis, c'est la forme passive de l'Etre, la puissance de concevoir, d'enfanter. Elle peut être regardée, pour cette raison, comme l'analogue de la divine Mère, Hathor, dont l'attribut et le symbole sont les mêmes que ceux d'Isis. Isis est aussi la vie indestructible.

Quant à Horus, il incarne l'idée du Dieu sauveur, puisque c'est lui qui dompte Typhon, l'esprit du mal, le Kakodémon en lutte avec Dieu, l'Agathodémon.

VI

L'Evangile ne dira rien de plus que toutes ces immuables et éternelles vérités : un Dieu unique en son essence, se déterminant en trois personnes. Exotériquement, la Gnose n'enseigne pas autre chose. S'il est, dans la doctrine du Christ, comme dans la doctrine gnostique, une partie ésotérique qui doit être réservée aux seuls initiés, ainsi que Jésus, du reste, lui-même le déclarait, *qui potest capere capiat*, il n'en reste pas moins acquis, qu'en leurs grandes lignes, les Védas, le Zend-Avesta, la haute science égyptienne l'Évangile et la Gnose posent identiquement les mêmes principes.

On voit, par ce rapide aperçu, en quel mépris il faut tenir les allégations d'un Bossuet qui, confondant dogmes et symboles, déclare solennellement que chez les Egyptiens tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, ou de Mariette-Bey, qui ne voit, en dernière analyse, au bout de la théogonie des temples hypostyles, qu'un pantin de bois agité par une ficelle !

Sachons pénétrer jusqu'au fond des mythes et des rites. Quand nous nous livrons à la recherche de la vérité, n'hésitons pas à suivre le conseil du grand Rabelais, qui, sous les saillies de la verve gauloise, cacha les profondeurs de la science auguste, comme le grotesque Phtha aux jambes écartées du temple hathorique cache sous son masque l'immensité divine ; brisons l'os médullaire des religions et ayons la patience d'en extraire la substantifique moelle !

SYNÉSIUS,
Patriarche de l'Eglise gnostique de France.

Extrait des Cours do Magnétisme

ONZIÈME LEÇON (*Suite*).

« Et cet autre abus de la médecine : le narcotique ? En a-t-il fait des victimes ? Le médecin devrait cependant savoir qu'endormir le mal n'est pas le guérir. Il ne devrait pas non plus ignorer que la douleur est parfois un mal nécessaire. S'il était magnétiseur, s'il connaissait les grandes lois du magnétisme, il saurait que la douleur est souvent le résultat de l'expansion au dehors de fluides morbides, et qu'en ce cas, il n'y a pas lieu de le faire disparaître.

« Et comment encore la science classique la fait-elle disparaître, cette douleur ? Par une voie contre nature : par celle des injections hypodermiques, l'une des plus grandes erreurs, l'un des plus grands dangers de la médecine moderne. Nous avons cependant des organes. Pourquoi ne plus s'en servir ? C'est le secret que cette science au nom de laquelle on parle et on agit ne saurait même pas expliquer.

« Mais passons à un autre sujet. Revenons au magnétisme.

« J'ai un travail encore inachevé dans lequel je tends à démontrer que le père de l'auscultation fut, peut-être sans le savoir, un magnétiseur.

« Un médecin qui ausculte magnétise.

« C'est à ce moment qu'il concentre son attention et sa volonté. Il forme ainsi en lui-même un ensemble de forces et de principes qui, en s'extériorisant, soulagent le malade.

« Je vous parle peut-être à bâtons rompus. Veuillez m'en excuser. Je n'étais nullement préparé à cette exposition de quelques faits et je suis obligé de vous exprimer mes idées telles qu'elles se présentent.

« M. Bouvier vous a parlé de l'action à distance. Cette action est absolument nécessaire pour le « curateur » — je ne dis pas le médecin. Le « curateur », le magnétiseur si vous aimez mieux, pour assurer la continuité de son traitement doit agir à distance. Et ce magnétiseur exercera toujours cette influence, parce qu'il est soucieux de l'état de ses malades, son esprit rayonnera toujours vers ceux qu'il soigne. Et cette force magnétique à distance se fait d'autant plus sentir quand un magnétiseur entraîné l'exerce sciemment en sachant ce qu'il fait, en fixant toute sa volonté, toute son attention sur le triple but qu'il peut atteindre : soulager, guérir, consoler. Moi-même soignant médicalement, j'augmente toujours l'effet bienfaisant de mon traitement par une action magnético-psychique avec laquelle j'obtiens les plus heureux, je dirai presque les plus inespérés résultats.

« On vous a parlé d'altruisme, et M. Fabius de Champalle nous dit qu'il faut savoir aimer. Il aurait pu ajouter qu'il faut aussi savoir extérioriser cet amour et le dégager pour le reporter avec force sur notre prochain affligé ou malade. »

En dehors de toutes les appréciations savantes et des cures remarquables que nous venons de voir, avec ou sans le somnambulisme, il y en a d'autres encore vraiment merveilleuses où la science semble y perdre toute sa raison, ce sont celles dites miraculeuses qui se produisent un peu partout, soit par les mystiques, saints ou sorciers,



soit par les sources fontaines, ou lieux de pèlerinage quelconque sur lesquels nous reviendrons en temps et heure voulus. Qu'il me suffise pour l'instant de rappeler les guérisons du père Jean en Russie, du curé d'Ars en France, des lieux saints ou réputés tels, au nombre desquels il convient de citer Lourdes, la Salette et actuellement Tilly-sur-Seulles en passe de devenir quelque chose, grâce à la réclame qui lui est faite par les organes bien pensants.

Comme ici se dressent forcément de nombreux pourquoi et comment, nous en ferons l'objet de leçons spéciales, après avoir étudié les manifestations de l'ego individuel, et dès notre prochaine leçon nous toucherons au somnambulisme, qui nous conduira directement dans le monde invisible où peut-être il nous sera donné de remonter aux causes des origines et des fins des maux qui assiègent notre pauvre humanité.

(*A suivre.*) A. BOUVIER.

DÉFENSE DE LA MÉDIUMNITÉ

Sous ce titre nous empruntons au *Messager*, de Liège, les lignes suivantes, qui nous donneront une fois de plus l'idée de ce qu'est la médecine, de l'aveu même de ceux capables de bien juger en pareille matière.

Monsieur Secundo Oliver, continuant de défendre les médiums guérisseurs, s'exprime ainsi :

Mon excellente amie Mme *Rufina Nœggerath*, auteur du magnifique livre *La Survie*, grande protectrice de *médiums*, ange de charité, excellant à faire le bien avec cette délicatesse que connaissent seules les âmes supérieures, Mme Nœggerath, dis-je, sait qu'il existe des *médiums* pour qui la vie est un véritable calvaire.

Je défie ceux qui nous traitent d'exploiteurs et qui passent leur temps à chercher des lois antédiluviennes, absurdes et injustes, pour punir médiums et magnétiseurs, coupables *du seul délit* de guérir, *je défie*, dis-je, ces ennemis du bien et du progrès, de me nommer *un médium honnête* qui ait fait fortune en servant *d'intermédiaire* entre les esprits et les hommes. Le contraire même est la vérité. Je connais des *spirites* et des *médiums* qui ont sacrifié, patrie, biens, et jusqu'à leurs plus chers et intimes sentiments dans l'unique but de propager la science spirite. Que les insulteurs se taisent donc !

Pour ce qui est de réaliser des fortunes scandaleuses, ceux qui s'y entendent le mieux sont ces éminents *allopathes représentants de l'erreur ;* ce qui ne les empêche pas de se faire payer une opération ou médication 15 *ou* 20.000 *francs*, et le plus souvent d'avance ; voilà ce qui s'appelle exploiter le prochain sur une vaste échelle.

Qui ne sait pas diagnostiquer ne sait pas guérir.

Nous connaissons des *allopathes* incapables de diagnostiquer et qui thésaurisent des millions tout en exécutant leurs malades « avec science, conscience et promptitude ».

Réaliser des fortunes tout aussi scandaleuses et archi-scandaleuses est le fait de nos autres ennemis, les captieux sectaires dont la mission sur terre est de nous submerger sous l'erreur et l'ignorance, *seuls enfers* qui existent, et d'exploiter nos âmes, nos corps et nos bourses.

Pour établir leur domination, ils promettent en échange de notre patience et de notre résignation, de l'abdication de notre raison et de notre volonté, un ciel dans lequel, en une monotone contemplation, nous adorerons Dieu éternellement. Et si nous nous permettons de nous montrer récalcitrants à leurs commandements, et de douter de leurs inconcevables mystères, nous savons, par eux, que les flammes de l'enfer catholique grilleront nos chairs et calcineront nos os.

Nous connaissons les savants de la science officielle dont Eugène Nus disait : qu'ils se sentiraient profondément gênés et contrariés d'avoir une âme, et que pour ne pas voir confondre leurs systèmes ils feraient plutôt abstraction de leur personne — par excès de personnalité — et voteraient le néant pour les autres et pour eux-mêmes. Ceux-là sont pour les spirites d'acerbes ennemis : rendons-leur pourtant cette justice, qu'ils se contentent de les envoyer moralement à Charenton, tandis que ces autres sectaires, farouches orthodoxes, catholiques ou protestants, les enverraient au bûcher, s'ils en avaient la puissance ! Ce qui prouve que jusque dans le fanatisme il y a des nuances, et qu'il vaut encore mieux avoir affaire à ceux qui ne veulent pas de Dieu qu'à ceux qui croient au diable, quelque enragés qu'ils soient des deux côtés.

Henry de Pène apprécie de la manière suivante la science officielle : « Si les charlatans de toutes couleurs sont agaçants avec leurs coups de grosse caisse, il faut convenir que MM. les savants ne le sont pas moins avec l'éteignoir qu'ils prétendent poser sur tout ce qui luit en dehors de leurs flambeaux officiels. »

J'ai dit que *l'allopathie* est la plus arriérée de toutes les sciences, et je vais le prouver par un fait personnel. Il y a huit ans, je présentai un malade de Madrid à trois célèbres professeurs, docteurs de Paris, lesquels diagnostiquèrent le mal de mon patient de la manière suivante :

Professeur Charcot : rétrécissement des valvules mitrales ;
Professeur Sée : insuffisance de l'aorte ;
Professeur Potain : rhumatisme du cœur.

Le docteur Sée nous dit que le mal était curable ; le docteur Potain qu'il était incurable ; le docteur Charcot, plus prudent, et afin d'être sûr de ne pas se tromper, nous parodia le symbolique langage des pythonisses :

« La maladie, dit-il, est compatible avec une longue existence, cependant il est possible que le malade meure avant deux ans. »

C'est ainsi que doit parler un éminent et habile professeur pour avoir raison quoi qu'il arrive.

Si nous avions consulté vingt médecins *allopathes*, nous aurions sûrement obtenu vingt diagnostics différents et aussi vingt traitements.

Inutile de dire que mon malade s'en retourna à Madrid, convaincu que les *allopathes* de Paris n'en savent pas plus que ceux de Madrid et convaincu « que dans les maladies bénignes, les gardes-malades en savent autant que les médecins et que, dans les cas graves, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades », ainsi que l'a dit le célèbre docteur GEORGET.

Qui ne se souvient que, dans la maladie qui a emporté le comte de Chambord, toutes les éminences médicales réunies à son chevet diagnostiquèrent *un cancer de l'estomac* et que le *fait brutal* de l'autopsie révéla ensuite que ce cancer n'existait nullement ? Et tout récemment encore les sommités scientifiques ne donnaient-elles pas le président des États-Unis comme hors de danger, alors que deux jours plus tard il rendit son âme à Dieu.

Où est donc la science de nos adversaires ? Et comment pourraient-ils guérir les maladies ces médecins qui ne se préoccupent que de la moitié de ce qui constitue l'homme ? Comment guériraient-ils nos maux ces charlatans qui se moquent du grand *Socrate* qui a dit : « Tant qu'on ne tiendra pas compte du « tout », la « partie » souffrira » ou ce qui revient au même : *esprit*, *matière* et *périsprit* sont trois éléments qui se complètent et forment la personnalité humaine.

Faute d'avoir tenu compte de cela, depuis *Thalès* jusqu'à nos jours, on a essayé plus de 300 méthodes de guérir, sans autre résultat

que d'enterrer des millions de créatures avant le temps marqué par la nature. Si les savants officiels de toutes les catégories, au lieu de ridiculiser, d'insulter les *médiums*, se décidaient à observer leurs facultés, afin de découvrir les causes physiques ou morales qui les déterminent, ainsi que les lois qui les régissent, il n'est pas douteux que la médecine ne fasse un pas de géant. J'ai dit, autre part, que *Crookes*, l'éminent chimiste, en étudiant les facultés des *médiums*, a découvert la *matière radiante*. Nos adversaires se décideront-ils à évoquer les esprits qui pourraient leur donner d'utiles conseils quant à l'art de diagnostiquer et de guérir les maladies ?

Ce serait trop demander aux savantasses qui ont écrit des livres pleins d'erreurs, livres qui, nonobstant, sont employés dans les écoles et les Universités.

Rappelons-nous que ces hommes sont les dignes successeurs de l'Académie en Castel qui, en 1831, alors que la Faculté de médecine fit au magnétisme l'enterrement de première classe que l'on sait, dit: « Si la majeure partie des faits annoncés par la commission sont réels, ils détruiront la moitié des connaissances acquises en physiologie ; il ne faut donc pas les donner à connaître en imprimant ce rapport. »

Non ; n'espérons pas qu'ils se décident à étudier sérieusement, de bon gré, les facultés des *médiums*, ces hommes qui ont laissé passer plus de cent ans avant de vouloir reconnaître que : si une plante possède des vertus curatives, l'homme en possède également ; l'homme, plante pleine de vie, d'intelligence, de volonté, de conscience et d'amour pour son semblable !

Après avoir prouvé, par un fait personnel, que *l'allopathie* est la science la plus arriérée, qu'il me soit permis de présenter quelques professions de foi émanant des célébrités de cette fausse science, armes terribles que me prêtent mes adversaires eux-mêmes, et avec lesquelles j'espère, une fois pour toutes, leur rabattre le caquet.

Commençons par le docteur Hecher, qui a dit : « Nous n'avons pas encore de physiologie, nous ne savons pas ce que c'est que la maladie ; nous ignorons comment les remèdes agissent, comment les malades se guérissent. »

Le docteur Minaret, *Médecine des villes*, p. 485 : « Un total de plusieurs milliers d'années d'étude, d'essais, de discussions, qu'ont-elles rapporté à la médecine ? Une vérité pour mille erreurs tout au plus : temps perdu à rêver de présomptueux et d'insensés systèmes, temps perdu à les propager, temps perdu à les croire et à les éprouver, temps perdu à les combattre, temps perdu à les ressusciter sous un autre nom, etc., *oh ! que de temps perdu !*

Bichat, *Anat. gén.*, p. 46 : « Incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, elle (la matière médicale) est peut-être de toutes les sciences physiologiques celle où se reflètent le mieux les travers de l'esprit humain : que dis-je, ce n'est point une science pour un esprit méthodique ; c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. »

Bichat dit encore, *Anat. gén.*, t. VI, p. 18 : « On dit que la pratique de la médecine est rebutante, je dis plus : Elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable, quand on puise les principes dans la plupart des matières médicales. »

Claude Bernard a déclaré en pleine assemblée : « La médecine scientifique, que je suis chargé de vous enseigner, n'existe pas. »

Le docteur Debreyne, de la Faculté de Paris, a fait cet aveu : « Les médecins vous exécutent *savamment, consciencieusement, promptement.* »

Le professeur Germain Sée a dit à son tour : « Le public n'a pas la moindre confiance dans la médecine, cela se comprend ; nous pouvons le dire entre nous, mais ne le disons pas trop haut, car alors on appellerait les homéopathes. »

Le professeur John Elderton : « Nous sommes tous des charlatans, des drogueurs, des empiriques ; nous dissimulons *notre grande ignorance* derrière des expressions incompréhensibles pour le malade. »

Je pourrais remplir un volume de pareilles citations, formulées par les princes de la Science médicale officielle. Tous, *ils avouent* leur *ignorance* dans l'art de diagnostiquer (Vulpian l'a déclaré en pleine Académie, à la mort du comte de Chambord) et, comme conséquence naturelle, *leur ignorance dans le choix des remèdes.*

J'ai déjà dit que, malgré leur ignorance et leur charlatanisme, et grâce à la *crédulité des imbéciles*, nombre de ces célébrités scientifiques se sont enrichies, tandis que de pauvres médecins sont littéralement réduits à la misère. Et l'on se demande la raison de cette injustice, puisque tous possèdent au même degré le même *titre d'incapacité*, reconnu dûment *par eux-mêmes*, comme aussi le même *droit de vie et de mort* sur les pauvres humains !

Et si, après trente ou quarante années d'expériences et de pratique journalières, des professeurs tels que : Stahl, Pierre Franc, Girtaner, Baglier, Hequet, Bartez, Bernard, Bouchardat, Walleix, Malgaigne, Marchal de Calvi, Wunderlicht, Richer, Preufel et autres non moins éminents ; si ces professeurs, dis-je, *avouent leur ignorance* dans l'art de guérir nos maladies, par quelle raison refusent-ils le diplôme de docteur aux étudiants *de première année* qui sauraient toujours aussi bien que leurs maîtres *tuer* ou *par hasard sauver* leurs malades ?

Voilà donc cette science si vénérable, voilà donc ces hommes qui font une guerre acharnée au béni spiritisme.

Et vous aussi, ô La Tourette, insulteur de l'immortel Kardec, depuis longtemps je désirais faire avec vous un petit règlement de comptes : votre excellent ami Bérillon me procure cette satisfaction, et j'aurai honneur et plaisir à défendre la mémoire de celui que, dans une vile et lâche intention, croyant sans nul doute ternir sa renommée, vous qualifiez de *vendeur de contremarques* dans votre livre intitulé : *L'hypnotisme et les États analogues.*

Pauvre homme ! Pauvre savant breveté, palmé, patenté, décoré, qui prétendez juger de l'intelligence et de la vertu des hommes par la situation qu'ils occupent dans la société !

O vous, qui n'avez que du mépris pour Kardec, parce qu'il a été pauvre, ignorez-vous que c'est du flot populaire que sont sortis les hommes qui ont le plus honoré l'humanité ? Socrate, Térence, Homère, Diogène, Rousseau, Shakespeare, Cervantès, Galvani, Copernic, Horace, Virgile, Kepler, Newton, Galilée, Hanneman, Zola, et tant d'autres, les plus grands philosophes, poètes, moralistes ou hommes de science qui soient venus sur terre, tous ces hommes sont nés de pauvres, de mendiants et même d'esclaves !

Jésus, ne fut-il pas un *simple charpentier* ? Oseriez-vous vous comparer au plus petit de ces génies que je viens de citer ? Que votre conscience parle donc !

Ainsi donc, pour l'aristocratique Gilles de la Tourette, la pauvreté est incompatible avec la sagesse et la vertu ; pour lui, l'homme vraiment respectable est sans doute ce riche et fastueux empereur romain qui, alors que son peuple mourait de faim, s'en allait, lui, le tout-puissant seigneur et maître, passer quelques instants dans les bras d'une courtisane, sous l'oreiller de laquelle il laissait une somme représentant à peu près deux millions de francs. Combien sont généreux les princes, les rois, les empereurs et les papes, avec l'argent sué par les pauvres ignorants qui travaillent péniblement, pour alimenter, vêtir et loger dans de somptueux palais quelques milliers d'oisifs et de paresseux endurcis ! Les monarques, les chefs de toutes catégories qui exploitent sans vergogne l'humanité, voilà sans doute, aux yeux de Gilles de la Tourette, les hommes d'un mérite transcendant.

Pauvre aveugle, encore une fois, qui juge les hommes d'après la position sociale qu'ils occupent sur terre !

S'il connaissait le spiritisme, il saurait que l'échelle sociale est bien différente de l'échelle sur laquelle Jacob voyait monter et descendre les anges ; que, enfants d'un même père, dérivés d'une même origine, en toutes les créatures resplendit également l'étincelle de la divine intelligence et la flamme puissante de l'amour spirituel.

Il saurait que Dieu nous a concédé la liberté, ou mieux le libre arbitre, afin que chaque créature tresse sa couronne de ses propres mains ; qu'un des principes admis par le spiritisme est la *pluralité des existences* et que cette vérité, expliquant les conditions différentes dans lesquelles se réalise la vie, *sauve la justice de Dieu*. La pluralité des existences prouve aussi que notre vie présente n'est qu'une des phases de la vie infinie de l'esprit ; et que notre sublime ascension étant indéfinie, tous, tous, nous arriverons tôt ou tard à la perfection et serons appelés à être *Rédempteurs* d'humanités inférieures à la nôtre.

Il saurait que toutes les créatures, sans exception de races ou de religions, arriveront un jour à cette félicité évoquée par le Christ, quand il a dit : « Dans la maison de mon Père Céleste, il y a beaucoup de demeures préparées pour ses enfants. » Nous savons aujourd'hui que ces demeures sont les mondes infinis qui se meuvent dans l'immensité de l'espace, mondes que nous devons conquérir par nos propres efforts en faisant autant de bien qu'il est en notre pouvoir, car on n'arrive pas à l'ivresse du triomphe sans la ténacité du labeur.

Il saurait que Dieu élit celui qui n'est rien, celui qui est nu, dédaigné du monde, voire même un *vendeur de contre-marques*, pour châtier l'insolence, l'orgueil, la mauvaise foi des La Tourette, des Bérillon, des Jules Bois, des directeurs de journaux qui induisent sciemment le public en erreur, et de tous ceux qui nient l'existence d'un Etre suprême.

Il saurait que le véritable spirite est épris de liberté, de justice, de fraternité universelle, de science, de progrès et de travail.

Travailler, travailler beaucoup et honorablement pour le bien de l'humanité : voilà ce qu'a fait toute sa vie l'immortel Allan Kardec : ses œuvres sont connues dans le monde entier, et les plus éminents savants défendent avec ardeur ses théories comme étant les seules à ce jour qui donnent une solution rationnelle aux faits médiumniques de la science spirite...

Les Bérillon, les Gilles de la Tourette et autres devraient, avant de nous insulter si gratuitement, avoir présent à l'esprit que leur maitre Lombroso fit aussi, autrefois, une guerre acharnée au spiritisme. Pourtant il se décida à l'étudier sérieusement, et, en présence des faits indéniables et inexplicables par les lois de la matière connues jusqu'à ce jour, il fit cette sincère confession : « Je suis dans le spiritisme comme un léger caillou entrainé par un courant irrésistible ; je n'ai pas encore abordé la rive, mais les ondes m'y entrainent. »

O Allan Kardec ! bon et noble esprit ; toi, qui lis dans le fond de mon âme, tu sais, qu'en écrivant ces lignes, je ne suis conduit par aucun mobile intéressé ; que je n'ai d'autre but que de démasquer ceux qui essaient de dénaturer tes nobles principes, t'insultent même par delà le tombeau, et de conseiller la lecture de tes immortels ouvrages à quiconque a la préoccupation des destinées de son âme.

Je suis intimement convaincu que tous ceux qui comprendront la sublimité des principes de la doctrine que tu nous a légués verront ta vie sous un nouveau jour ; leur âme s'ouvrira à d'autres aspirations, ils sauront enfin ce qu'est la créature, d'où elle vient, où elle va.

Je finis cette *défense de la médiumnité* en remémorant qu'Allan Kardec, dans une de ses œuvres consumées par le bûcher de Barcelone et comme pour donner une leçon de tolérance à ses bourreaux, disait : « Donnez la lumière à ceux qui la cherchent, car avec ceux qui croient vous ne réussirez pas ; ne faites violence à la foi de personne, pas plus au clergé qu'à des laïques, car vous venez ensemencer les champs arides ; mettez la lumière en évidence, pour que ceux qui voudront la voir la regardent ; montrez les fruits de l'arbre, et donnez-en à manger à ceux qui ont faim et non à ceux qui sont rassasiés. »

Cette tolérance même ne prouve-t-elle pas l'immense supériorité d'Allan Kardec sur ses ennemis, vrais successeurs des bourreaux qui ont empoisonné, crucifié, martyrisé, ridiculisé Socrate, Jésus, Campanella, Jean Huss, Servet, Vanini, Galilée, Jeanne d'Arc, Christophe Colomb, Newton, Boerhave, Copernic, Stephenson, Guttemberg, Etienne Dolet, Galvani, Mesmer, Baron du Potet, Lebon, Palissy, Harvey, Fulton et autres sublimes martyrs à qui l'humanité doit ses plus grands progrès.

Cet article est déjà bien long. Remarquons cependant encore, pour finir, que toutes les grandes découvertes, tenues longtemps pour *utopies*, et acquises au prix d'immenses sacrifices, sont, de nos jours, utilisées *par les successeurs mêmes de ces bourreaux* qui ont martyrisé tous les bienfaiteurs de l'humanité.

Médium SEGUNDO OLIVER.

Barcelone, le 1er janvier 1903.

ORTOGRAFE SIMPLIFIÉE

(*Extrait du Réformiste.*)

A ceus qui prétendraient que les aquizicions du savoir humain ont ruiné le doctrine de l'immortalité, je tiens à faire remarquer qu'en parlant ainsi, et tout en ayant la prétencion de s'apuyer sur la science, et de reprézenter l'opinion de la science, ils ofensent la science, et que leur atitude est, à cet égard, bien diférente de la miène, et bien inférieure à la miène. Ils dizent : « La science ne permet pas de croire à l'immortalité ; la science démontre que tout meurt, que tout se décompoze, que rien n'est permanent ; la science combat la possibilité de l'immortalité : cète dernière est incompatible avec les donées de la science. »

Pour moi, je dis : la science ne réfute pas l'immortalité. Éle ne saurait ni la réfuter, ni la prouver. L'immortalité est une question qui n'est pas encore entrée dans le domaine de la science : èle n'est donc pas passible d'une démonstration scientifique. Je ne puis donc pas prouver la réalité de l'immortalité personèle. Mais pouvez-vous, à votre tour, établir scientifiquement la réalité de la mortalité personèle ! Pas davantaje ? Vos observacions scientifiques n'ont pu ateindre l'au-delà de la tombe, et j'ai le droit de hausser les épaules et de vous considérer d'un œil de pitié, si vous afirmez come une certitude, que toute l'histoire finale de la persone humaine se circonscrit à ce qu'il est doné d'observer à côté du lit d'un mourant.

Entre l'atitude de ceus qui se dizent les négateurs de l'immortalité, au nom de la science, et de ma propre atitude, imparciale et rézervée, que les jujes non prévenus et les vrais filozofes prononcent !

J'atends leur verdict avec confiance... Y a-t-il quelqu'un qui puisse afirmer qu'en dehors de ce que constatent ses instruments, en dehors de ce qu'on observe dans ses laboratoires, il n'y a rien ? Si ce quelqu'un existe, ce n'est pas certes un home de science. C'est le dernier des ignorants.

SABATIER.

(*Extrait d'une conférence de M. Sabatier, doyen de la Faculté des Sciences, à Montpellier.*)



NOTRE PÉTITIONNEMENT

(*Suite.*)

Reçu à nouveau de M. EMMANUEL VAUCHEZ, deux envois.

le 44e à la date du 26 janvier, 22 listes contenant	4.478	signatures
le 45e envoi, 2 février, 9 listes —	1.821	—
	6.299	—
2410e liste recueillie par M. Roche, à Lyon . .	49	—
2411e — Mlle Thèmes, à Lyon.	49	—
2412e — M. Rerol magnétiseur.	22	—
2413e — —	8	—
2414e — —	5	—
	6.432	—
Listes précédentes	225.701	—
Total. . .	232.133	—

Parmi ces listes nous trouvons les noms suivants, qui méritent d'être signalés à l'attention de nos amis et lecteurs et aussi au législateur.

MM. Champagne, pharmacien, à Périgueux;
Le docteur Lacombe, médecin, à Périgueux;
Le docteur Deschamps, à Périgueux;
Le docteur Laroche, à Périgueux;
Delmas, pharmacien, à Périgueux;
Lanard, rédacteur en chef du *Combat Périgourdin*, à Périgueux;
Le docteur Chôme, président de la commission départementale, à Périgueux;
Le docteur Dezon, à Périgueux;
Le docteur E. Rubec, à Périgueux.
Mme Mague, sage-femme, à Périgueux;

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. BOUVIER, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé. A. B.

SOUSCRIPTION NATIONALE

Pour continuer le pétitionnement en faveur du massage et de magnétisme et réclamer des Chambres (*suivant l'exposé des motifs de la loi du* 30 *novembre* 1892) *l'inscription dans le texte d'un article autorisant les pratiques du massage et du magnétisme par toutes les personnes aptes à le faire, dans le but de soulager ou de guérir leurs semblables.*

MM. Salles, à Bardonèche	2 fr.	
Berger, à la Pacaudière	2 fr.	»
Mme Noeggerath, à Paris	5	»
	9 fr.	»
De divers par le journal du *Magnétisme*	198	70
	207	70
Listes précédentes	7 633	90
	7.841 fr.	60

AVIS. — Toutes listes de pétitions et les souscriptions recueillies doivent être adressées au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. BOUVIER, directeur de *la Paix universelle*, 5, rue Gambetta, à Lyon (Rhône). A. B.

SECOURS IMMÉDIAT
ET VIEILLARDS NÉCESSITEUX

22 Janvier, M. Carle, Lyon	5 fr.
4 février, M. B. C., Lyon, pour une misère connue à Grenoble	10 »
Total	15 fr.

BIBLIOGRAPHIE

La Zone-Frontière entre l'Autre Monde et celui-ci, par M. SAGE. P.-G. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques. Prix : 3 fr. 50.

Voici le meilleur ouvrage qui ait été écrit depuis longtemps, parmi ceux où l'on cherche à établir par des preuves positives la survivance de l'âme à la mort du corps. L'auteur, qui n'est pas spirite et qui ne croit qu'à la science, est sévère pour ceux qui ont remplacé l'expérimentation ou l'observation rigoureuses par les fruits de leur imagination. Mais il est sévère aussi pour les savants à vues étroites qui, cantonnés dans leur spécialité, voudraient y cantonner l'univers entier avec eux. Enfin, il est impitoyable pour les religions, qui n'ont qu'un but : empêcher l'humanité de penser pour mieux pouvoir l'exploiter ensuite. L'ouvrage est bourré de faits, pris aux sources les plus sûres. Nous croyons que l'auteur a démontré victorieusement trois grandes vérités : 1° l'existence de l'od, « char de l'âme », comme disait Pythagore ; 2° la toute-puissance de la pensée, quand elle sait se concentrer et s'isoler ; 3° la possibilité pour une âme de percevoir directement la pensée d'une autre âme sans l'intermédiaire du langage.

Et tout cela se lit comme un roman, sans la moindre fatigue, tant le style est imagé, lumineux et simple. Ce livre sera, pour les sciences psychiques, un point de départ nouveau : il annonce et prépare les découvertes les plus étonnantes.

*
* *

Révélation astronomique résolvant les difficultés de la création.

Cette révélation a été faite par le plus grand voyant de l'Orient. Elle est publiée en vue de l'accomplissement d'un devoir humanitaire ; son but est d'éclairer et de guider les astronomes, les géologues, les philosophes, les occultistes, et tous ceux qui s'intéressent aux problèmes qui ont préoccupé les penseurs de toutes les époques.

Le Gérant : A. BOUVIER.

14-2-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



Treizième Année. — N° 295. 10 Centimes. 1er-15 Mars 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

Vérité Raison Justice — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — Lumière Sagesse Amour

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

Abonnements : Un an { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Prochainement nous donnerons le compte rendu des conférences de M. Gabriel Delanne à Lyon : la première sur la photographie spirite, la seconde sur les vies successives, toutes deux par devant un public attentif qui n'a pu que constater et le talent de l'orateur et ses démonstrations savantes.

L. R.

ÉDUCATION RATIONNELLE

Quand nous travaillons à répandre nos idées, le seul but que nous nous proposons est de faire l'éducation de nos semblables.

L'éducation, c'est la culture de l'individu pour lui-même et pour les autres, la source de toutes les transformations, de tous les progrès.

Les religions, qui ont toutes la prétention de se considérer comme les plus grandes forces moralisatrices des hommes, ont le défaut très grave de subordonner leur méthode éducatrice au triomphe de leurs dogmes : c'est-à-dire que leur éducation n'a d'autre but que de soumettre les hommes à la direction des chefs de chaque Église.

Ce genre d'éducation est suffisant pour former des sujets soumis, des esclaves ou des soldats : il conduit à la résignation, à l'obéissance passive, à la foi aveugle; mais, comme il est destructeur d'énergie et de liberté, nous considérons ce genre comme l'antithèse de la véritable éducation.

Que voulons-nous ? Nous voulons que l'homme produise de la force physique et de la force morale, qu'il travaille, qu'il ait du caractère, qu'il soit une personnalité libre, vibrante de courage, d'énergie, de volonté, et que ses efforts, tout en restant libres, soient en harmonie avec l'ensemble.

Le mensonge, les mauvaises habitudes, le vice, accusent toujours un manque d'énergie, l'absence de volonté ; l'ignorance, le manque de respect de soi-même et de dignité personnelle, sont aussi des causes importantes, mais secondaires. Il s'ensuit que, pour créer des individualités vraiment libres, capables de trouver en elles-mêmes les forces nécessaires à leur vie physique et intellectuelle, il faut sans cesse glorifier le travail, l'effort, qu'il soit manuel ou intellectuel, et flétrir et ridiculiser la paresse comme un vol et une tare. Il faut leur enseigner la grande loi de progrès qui plane sur l'histoire, leur montrer que la grandeur d'un peuple est toujours le résultat de l'activité et de la moralité de ses citoyens, et que le bien-être de chacun de nous est en rapport avec son milieu, qu'il a pour devoir principal d'améliorer la collectivité.

Plus l'individu est riche, plus nous devons lui demander d'efforts, puisque, par le fait de sa fortune, il peut choisir le travail qui lui plaît et perfectionner ses moyens.

L'éducation la mieux appropriée sera celle qui, éveillant les énergies humaines dès l'enfance, les fera servir à des œuvres de progrès, c'est-à-dire d'évolutions, de transformations sociales, vers ce but où tous les hommes, comme des frères, se partageront, également le domaine terrestre.

Le progrès veut l'activité dans la liberté, non pas seulement cette liberté inscrite dans nos constitutions politiques, mais la liberté réelle, qui résulte de notre valeur morale. Voilà pourquoi l'éducation religieuse, qui tend à former des individus pour un but précis et conforme à une conception dogmatique, est une éducation asiatique, capable de créer une société savamment hiérarchisée, mais, par ce fait même, fermée à tout progrès, à toutes transformations : cette éducation étant contraire à nos besoins actuels est donc la pire des éducations. Elle tend à relier les individus entre eux, non par le sentiment de justice et la connaissance de la grande loi de solidarité effective et certaine, mais par le respect d'une autorité, qu'elle fait descendre de Dieu et dont elle s'approprie la possession.

L'idée religieuse, telle qu'elle est enseignée actuellement, conduit à l'acceptation d'un fatalisme inconscient, d'autant plus dangereux qu'il est irraisonné et qu'il nous courbe à accepter, avec résignation et souvent sans protester, les plus scandaleuses injustices. L'idée de Dieu même n'est pas éducatrice ; pour l'enfant, Dieu est une sorte de croquemitaine plus méchant que bon ; pour l'homme, c'est un idéal qui varie suivant les facultés de chacun, et qui, selon moi, a le tort très grave d'être, à la fois, un idéal irraisonné et de se présenter à nous comme une explication trop facile de ce que nous ignorons. Hélas ! l'idée de Dieu conduit les individus et les peuples à la paresse, à la vie contemplative, au quiétisme mystique, à tout ce qui, ici-bas, est générateur de vices et de décadence.

En supposant que l'Univers infini soit vivant et que Dieu soit la raison consciente de cette vie et son principe, en quoi cela nous importe-t-il ? En quoi cette conception de Dieu, qui paraît la plus raisonnable, peut-elle influer sur les rapports des hommes entre eux ? et quelle sanction peut-elle apporter à une morale quelconque ? Gardons-nous de placer notre idéal hors de la vie terrestre, dans un lieu inaccessible : ce serait déserter la cause humaine et nier sa perfectibilité.

L'éducation, la culture humaine, doivent être faites en vue d'un résultat terrestre, humain, d'un idéal qui puisse être atteint.

Il faut répéter sans cesse que tout ce que nous possédons de bien-être, de justice, de civilisation, nous le devons au travail, aux efforts des hommes, rien que des hommes ; et que les plus grands d'entre nous sont les plus énergiques, les plus actifs et aussi les plus heureux, car ils puisent dans leur activité généreuse une satisfaction plus durable et supérieure à toutes les autres.

Quand l'éducation n'aura d'autre but que de cultiver les facultés intellectuelles, d'harmoniser ces facultés avec nos sentiments naturels et les besoins réels de la vie, de développer les énergies morales qui font de l'être humain un individu complet, ne relevant que de lui-même ; quand cette éducation aura pour idéal l'homme parfait dans la société parfaite, je suis persuadé qu'une prodigieuse transformation s'opérera très rapidement, que les sociétés humaines atteindront un niveau de civilisation inconnu jusqu'à nos jours.

J. BLAIN.

Principes fondamentaux du spiritisme

Le spiritisme et toutes les sciences ésotériques qui s'y rattachent démontrent la véritable vie spirituelle et toutes les beautés de l'âme bienfaisante et du cœur qui répond à tous les échos du malheur. La morale qui en découle tend donc à établir des liens d'amour, de fraternité et de solidarité entre tous les humains.

S'inspirant de ces beaux principes, le vrai spirite doit s'efforcer de répandre les vérités si consolantes de cette sublime croyance qui efface les horreurs de la mort, prouvant qu'elle est, au contraire, l'aube radieuse d'une nouvelle vie pleine de charmes, dans son immortalité. Mais, au point de vue pratique, il importe de rappeler à ceux qui l'oublient les sentiments humanitaires, qui doivent les animer sans cesse, les devoirs réciproques de chacun, pouvant seuls les unir dans la fraternité et leur démontrer surtout par l'exemple que les actes de la vie n'ont de valeur que s'ils améliorent le présent et préparent l'avenir, que les hommes ne sont véritablement grands et dignes de leur mission terrestre que par le bien qu'ils font à leurs semblables et que le bonheur de chacun ne peut consister que dans celui que l'on procure aux autres ; car le vrai spirite, confondant ses joies, ses tendresses et ses plus douces émotions de l'âme dans l'éternel amour, ne cherche des satisfactions que dans le bonheur de ses semblables.

Le spiritisme marchant avec le progrès et dans la voie de la liberté de penser ne peut être dogmatique ni doctrinaire. Il ne peut, par conséquent, être une église fermée, ni une foi conquérante et absolue. Sa morale a pour objet le progrès intellectuel et l'amélioration sociale, pour frein la conscience, pour loi la fraternité et la solidarité, pour guide la raison et pour étendard, l'amour de tous les hommes.

Sans la pratique de cette sublime morale, l'humanité est incomplète, les civilisations reculent, les peuples dégénèrent, la vie est sans but et sans vrai idéal, la force et la liberté sans frein, la conscience sans règle, la raison sans guide, et la vertu et le vice sans sanction morale.

Le spiritisme affirme une volonté existante et agissante ; il donne une puissance d'action qui fait sa véritable force ; il relève les courages abattus ; il donne une sanction à la morale ; il répond aux besoins d'équité et d'immortalité qui sont innés dans le cœur de tous les hommes ; il soutient le lutteur obscur dans sa tâche ardue de chaque jour et le faible délaissé ; il apporte des consolations qui relèvent et soutiennent les cœurs désespérés ; il inspire la possibilité du relèvement de ceux qui ont failli ; il ouvre enfin des horizons nouveaux de bonheur à ceux qui sont étreints et plient sous le poids de la misère, des peines et des ennuis, montrant à tous les affligés le tombeau comme la réalité du véritable bonheur.

Le spiritisme embrasse dans sa plénitude le passé, le présent et l'avenir. Dans son immensité, il réunit, dans une même humanité solidaire, les vivants et les morts, et il embrasse l'infinité du temps et de l'espace. Sans s'attarder aux mythes du passé, il marche en avant dans la marche du progrès intellectuel et moral. Appuyé sur l'intelligence et la raison, il pénètre tout, résume et domine tout. Il constitue par ses principes la lutte du bien contre le mal.

Sa morale, pleine de charmes, montre aux hommes la solidarité fraternelle, aurore de la journée et printemps de la vie spirituelle.

Les principes sur lesquels repose la morale du spiritisme et de toutes les croyances ésotériques ont pour but d'apporter à l'humanité une parcelle de progrès intellectuel et social ; ils sont un jalon planté sur la route de l'avenir et tendent à rendre l'homme meilleur et plus heureux ; car ces sublimes principes portent en eux-mêmes des préceptes de sagesse et des pensées d'union et de solidarité fraternelles qui ont pour synthèse le bonheur.

Mais, hélas ! ce monde n'est qu'un pays d'apparitions éphémères, et les hommes de notre société moderne que de vains fantômes, qui courent après l'ombre qui s'enfuit.

L'âme a donc besoin d'échapper aux tristes réalités de la vie, de s'élever vers les régions sereines des mondes supérieurs et de s'immerger au sein de l'idéal et de l'immortalité. Elle est heureuse, en effet, de cueillir en passant les douces pensées d'encouragement et d'espérance qui sont les fleurs nées de l'arbre humain, destinées à semer dans les âmes des perspectives de bonheur futur. Mais les hommes au cœur léger sont généralement déserteurs de la raison, car ils marchent en folâtrant et à l'aventure sur les sentiers épineux de la vie, sans calculer le but de leur voyage terrestre ; ils écoutent les apologistes des sens et méconnaissent la logique de la raison et la rectitude de la conscience.

Le spiritisme repose sur des principes dont l'évidence s'impose. Calme et réfléchie, sa philosophie est positive et démontrée. L'homme qui s'inspire des vérités qui en forment la base, sent le besoin souvent de s'élancer sur les ailes de la pensée et de se transporter dans les mondes de l'espace où règne un bonheur sans mélange de vicissitudes terrestres. Sous l'empire de ces riantes perspectives, il se console des mauvais jours passés sur la terre qui est souvent pour

lui un bagne de souffrances. Mais le vrai spirite, qui est véritablement animé de l'amour fraternel, ce beau et brillant soleil de l'âme, considère ces rayonnements comme des avant-coureurs des beautés infinies, car l'image de Dieu s'y reflète sans ombres et sans nuages.

L'homme a quelquefois besoin de se réfugier dans le ciel étoilé de ses rêves et de ses illusions, destinés à devenir des réalités dans les mondes de l'Au-delà, puisque ces visions, charmantes et pleines d'un attrait indicible, lui révèlent les splendeurs de sa véritable patrie.

A certaines heures sombres de la vie on est heureux de chercher des consolations dans ces sublimes vérités qui font le bonheur de ceux qui les connaissent et les mettent en pratique.

Le spiritisme, qui a pour principal but l'application vécue des liens d'amour qui doivent unir tous les hommes dans la voie de l'harmonie universelle, mérite d'être propagé par tous ceux qui en comprennent l'importance ; car il plane au-dessus des religions et des cultes; il accepte tous les hommes de bonne foi qui désirent connaître ses consolantes beautés.

DÉCHAUD,
publiciste à Oran.

LES

RÉSERVES DE LA SCIENCE

« En dehors du fait, rien n'est démonstratif ; conséquemment, les cas d'identité, les matérialisations démontrent seuls l'existence du monde invisible; tous les autres phénomènes — communications par l'écriture automatique, clairvoyances, prémonitions, phénomènes d'incorporation — s'expliquent trop souvent par les états divers auxquels sont soumis les sensitifs de par leur nature particulière, beaucoup paraissent devoir appartenir à leur subconscience, tout d'ordre animique et doivent être exclus du cadre de ceux provoqués par l'intervention des esprits. »

Voilà ce qui semble résumer les conclusions de quelques écrivains qui, par crainte du ridicule plutôt que par celle de se voir déçus, ne croient pas devoir affirmer comme étant vrai, tout ce qui est vrai, tout ce qu'ils ont entrevu comme devant être vrai. Je me demande si cette restriction n'est pas une offense faite à la mémoire des maîtres du spiritisme, et une contradiction trop hardie bien imprudente des travaux concluants auxquels se sont livrés ceux qui, avec plus de courage, tout autant de tact et de savoir, les ont précédés dans la voie des recherches.

Je connais beaucoup de mes amis spirites, qui se montrent satisfaits, qui se laissent aller à une approbation entière de ce qu'ils appellent : « la saine prudence, le moyen de vulgarisation le mieux approprié à l'état d'esprit de la société ». J'ai le regret ici de me séparer d'eux, je trouve en effet très singulier « par inexpérience » — me dira-t-on — que quelqu'un qui possède une vérité puisse ne pas se croire obligé de la proclamer dans toute son intégrité avec toutes les subjectivités qu'elle a pu lui suggérer. Je sais fort bien que mon opinion ne peut prévaloir, et qu'elle n'atteindra point mes amis et encore moins les savants psychologues auxquels je fais allusion — c'est précisément en cette pensée que je puise l'audace de leur dire — mais elle pourra, j'ose le prétendre, j'éprouve du plaisir à le croire, ardemment je le désire, apporter un peu de courage, là où ces réserves de nos scientistes prudents auraient pu occasionner des défaillances.

Oui, moi qui n'ai peut-être pas toute l'autorité pour parler et pour écrire, je viens dire tout ce que je crois savoir, tout ce que je pense, quoi qu'il puisse en résulter : je ne sais pas être l'homme des restrictions, à seule fin de pouvoir m'éclairer dans le redressement de mes erreurs que pratiquent les autres, il y a des prudences, des réserves que je répudierais toujours. On ne manquera pas de me dire : « Que je n'ai rien à perdre moi, à tout écrire, à tout dire. » Cela se peut, répondrais-je; en tout cas, je ne vois pas ce que je pourrais bien avoir à y gagner; ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il pouvait y avoir pour moi une perte quelconque, nul ne l'apprendrait par mon intermédiaire, seul j'en endurerais les rigueurs. Les rigueurs de la lutte pour le vrai penseur sont les réjouissances terrestres! les soldats de la vérité ne peuvent trouver de satisfactions ailleurs que dans les combats, l'apothéose du vrai étant, au fait de l'infini, toujours inaccessible aux humains.

Ah! que je voudrais que les écrivains qui se restreignent ainsi, éprouvent un instant la satisfaction qu'il y a à dire tout ce que l'on croit devoir être vrai! Combien ils seraient plus expansifs.

« Les cas d'identité, les matérialisations sont seuls les faits prouvant l'existence des esprits. » Il faut reconnaître que ceux qui viennent nous le dire, ont à cœur tout de même de se tenir à la hauteur de l'hypothèse spirite, de sa valeur réelle, puisqu'ils lui accordent le haut prix des plus grandes difficultés dans l'expérimentation. Qu'il me soit permis de voir jusqu'à quel point ils ont raison.

Quiconque a tant soi peu fait tourner les tables — faute d'autre chose — quiconque a pu disposer de tel ou tel médium écrivain ou à incorporation, — faute d'autre chose, — sait qu'il est extrêmement difficile d'avoir à recueillir un véritable cas d'identité, je dis véritable, parce que, qu'un parent, qu'un ami disparu vienne vous donner autant de détails qu'il en faut pour le faire reconnaître, on s'empressera de vous dire : « Oh! mais vous le connaissiez, vous, quelqu'un parmi les expérimentateurs réunis le connaissait aussi, on savait, on avait su ce qu'il est venu vous dire, ce ne peut donc être un véritable cas d'identité », et quand vous en témoignerez tout votre étonnement l'on ajoutera : « Que le médium — s'il ignorait — a lu dans votre pensée, dans vos souvenirs les plus profonds, a décroché ces renseignements à l'enregistreur éternel qu'est notre périsprit »; tout comme si la lecture de pensée se faisait ainsi couramment dans toutes les séances de spiritisme, on vous dira peut-être même : « Que vous qui saviez, avez pu suggestionner le médium », tout comme encore si la suggestion se pratiquait ainsi couramment au cours des séances.

Et alors spirites, qui n'aspirez qu'à lire, ou à entendre vos parents ou amis disparus, attendez-vous à être mystifiés, ne courez pas après l'identité des esprits, à moins toutefois que vous ne consentiez qu'à être visités par des étrangers quand ils voudront bien venir, tout comme s'ils avaient de grandes raisons de venir vous voir, vous entretenir de leur vie sidérale, vous donner sur elle des détails que vous ne pouvez jamais contrôler, ne pouvant plus par leur immatérialité et selon leur degré d'évolution vous rétablir les détails de leur existence terrestre. Et enfin si vous voulez vous convaincre, cherchez un médium à matérialisation, et avec lui des apports des apparitions, seules preuves irréfutables étant objectives, tombant sous les sens.

Usez d'un médium à matérialisation. Quel est le spirite qui n'a pas éprouvé ce désir? Quels sont ceux qui n'ont pas quitté cette terre sans le voir réaliser? Hélas! leur nombre est si restreint que nous serions tentés de croire au privilège. Ces médiums, nous ne le savons que trop, sont fort rares, et ceux que l'on connait attachent un tel prix aux productions de leur faculté que nous devons désespérer de ne jamais les observer.

Et alors spirites que l'infortune, ou la situation sociale distingue par trop, vous devez encore vous résigner à ne jamais — selon les

expérimentateurs réservés — observer les grands faits qui seuls peuvent nous convaincre entièrement.

Les écrivains qui, par leurs conclusions très réservées, offrent aux chercheurs, aux avides de connaissances vraies, une telle perspective, risquent fort d'apporter le découragement là où ils devraient, ce me semble, s'attacher à stimuler le courage, à réveiller l'ardeur: de plus — et c'est là où leurs réserves acquièrent une bien grande importance — ils s'exposent à voir les profanes, les sceptiques auxquels ils s'adressent, renoncer à toute observation, à toute étude, à toute recherche, rester inféodés aux plus grossières erreurs, en disant: « A quoi bon chercher tant d'années pour trouver si peu. » Je dis donc, malgré le peu d'autorité que je me reconnaisse, que quiconque use de celle d'écrire ou de parler au public, assume une bien grande responsabilité, commet une lourde faute en ne pas écrivant, en ne pas disant, tout ce qu'il croit devoir être vrai, et la société sera toujours en droit de lui demander compte de son intervention quelque peu équivoque, quoi qu'il en pense.

Ces considérations, que je crois justes, n'excluent en rien le contrôle, n'en atténuent point la rigueur; tous les phénomènes quels qu'ils soient, d'où qu'ils émanent, doivent être passés au crible de la science et de la raison; mais quand cette opération s'est accomplie, doit-on appliquer à ce fait — désormais sacré avec tout ce qu'il a de subjectif — la censure stupide des préjugés, des coutumes ou usages mondains!

Un homme craint d'avoir à parler ou écrire vrai; ce devoir unique entre tous que la société impose l'effraye; autant vaut-il, à mon sens, qu'il se taise en attendant d'être plus sûr ou plus courageux; l'audace que l'on a montrée dans les recherche impose celle d'étaler franchement tout ce que l'on a recueilli.

Chez les positivistes il s'est trouvé des hommes qui, ne pouvant nier les phénomènes, se sont attachés à leur donner des explications de complaisance, arrachant de bien des cœurs le seul bienfait qui pouvait y rester encore: l'espérance! Je ne les trouve pas plus coupables que ces croyants qui, pour les raisons sus-indiquées, l'ont atténué chez le reste de la société.

Tout ce monde, très accessible aux jouissances terrestres, a paru craindre la marée montante de l'océan des idées. Certaines abnégations ont paru les effrayer « et nous allons, se sont-ils dit, arrêter à cet endroit du rivage les flots envahisseurs ». Et la marée n'en a pas moins continué sa marche ascendante, balayant en se jouant les remparts de sable que l'on avait construits pour limiter son action; les esprits sont venus multiplier leurs manifestations, les médiums écrivains ont noirci les cahiers des plus beaux enseignements ou ont fait entendre par voie d'incorporation les conseils les plus sages; tout y a été bien peu de mode scientifique peut-être, mais tout n'en a pas moins prouvé la survie avec ses plus heureuses conséquences.

Spirites de l'école primaire, vous tenez en mains la clef qui ouvre les portes de l'inconnu que semblent considérer par trop énigmatique ceux de l'école supérieure, ne vous arrêtez point à leurs réserves, à leurs conclusions tempérées, mais avancez de plus en plus dans son domaine en y entraînant vos amis profanes, sûrs que vous allez les y sauver avec vous. L'homme n'est jamais diminué par les constatations quelquefois mystificatrices que lui apportent ses recherches, pas plus qu'il ne saurait l'être d'une affirmation loyale et franche où sa bonne foi seule est en jeu.

La philosophie spirite, sublime entre toutes, peut captiver sans les faits, et c'est vouloir s'attarder dans l'évolution, que de toujours aspirer sans conclure — non dans le sens absolu du mot: vrai, nul ne le peut — mais de conclure selon les possibilités que nous offrent les recherches et les moyens que la nature nous donne de les pratiquer.

Spiritisme, sciences occultes sont des mots écrits au fronton du temple universel, résidence infinie de la Vérité éternelle. Comment oserions-nous prétendre, nous, atomes infimes concourant à sa constitution, à pouvoir en explorer, dans le seul cours d'une existence terrestre, toutes les magnificences, toutes les beautés, pour ne conclure, qu'alors que nous les aurons atteintes dans leur intégralité, sur le propre des lois qui les régissent, sur leurs conséquences pour notre avenir? Depuis l'apparition de l'homme sur la planète, les faits sont les faits; s'ils ont pu varier dans leur production, il n'en est pas moins vrai qu'ils se sont toujours montrés de même nature, et nous ne devons qu'à notre ignorance, qu'à notre peu de développement intellectuel de n'avoir pu les analyser dans leur essence même. A quoi bon vouloir toujours chercher sans conclure, ou conclure sans vouloir affirmer.

Des conclusions peuvent sans risque être faites: tout en continuant nos explorations, nous pouvons affirmer, écrire et dire, que les faits observés nous mènent fatalement à celles: de l'existence en nous d'un principe éternel évoluant à travers les âges de la vie universelle, avec la naissance et la mort comme moyens naturels. Qu'est ce principe? Un être, notre être doué de volonté, d'intelligence, susceptible d'acquérir tout savoir, tout amour, le long de sa course éternelle à travers les mondes qui peuplent l'infini. Pourquoi ne pas le dire aux humains, au milieu desquels on s'est implanté en éducateur, en directeur de conscience par la parole ou l'écrit, sans restriction comme sans emphase? Est-ce que l'éternité de notre existence ne nous est pas suffisamment démontrée? Est-ce que la bonté, la charité et l'amour encore au rang des utopies dans notre société, ne sont pas des sentiments, des vertus qu'elle doit nous porter à développer tant en nous que dans cette société elle-même, comme étant les conditions mêmes de cette perfection? Et pouvons-nous leur dire cela, si nous croyons ne point devoir conclure encore? Et si nous ne cherchons point, dans le résumé des faits observés, à inspirer ces sentiments aux humains, où sera, je me le demande, l'utilité de notre intervention au milieu d'eux. L'homme qui ne sait pas, doit se montrer réservé dans ses dires, et acquérir; mais celui qui sait, a le devoir de le dire sans restriction aucune; l'intérêt général de l'humanité le lui commande.

Brémond,
De la Fédération spirite du Sud-Est.

Extrait des Cours de Magnétisme

Douzième leçon (*Suite*).

Somnambulisme.

Messieurs,

Je vous ai parlé de somnambulisme, nous sommes logiquement arrivés au point où je dois vous en reparler plus longuement.

Nous aurons donc à examiner ce qu'est ce sommeil naturel ou provoqué, puis voir ses effets vers les différents sujets aptes à entrer dans cet état.

Nous savons tous que le sommeil ordinaire est le passage de l'activité du corps au repos; c'est une manière d'être qui diffère essentiellement de l'état de vie journalier en ce que l'être entre dans une sorte d'inertie qui a un peu l'apparence de la mort.

Mais si, pendant cet état, le corps est inerte, l'âme, la partie intelligente n'en est pas moins active; le rêve est là comme une preuve certaine de ce que j'avance, c'est un fait constatable par tout le monde.

Nous savons également que le sommeil arrive d'une façon presque



fatale chez tout le monde à certains moments, et surtout lorsque le corps par un excès plus ou moins grand a besoin de repos, il arrive donc des heures où l'être se sent un besoin impérieux, irrésistible, d'abaisser les paupières et d'oublier momentanément l'existence des sensations matérielles pour entrer dans le domaine des sensations de l'esprit.

Le passage de la veille au sommeil est généralement si prompt qu'il est difficile au réveil de se rappeler la dernière pensée venue avant le sommeil, pensée sous laquelle le corps semblait tout à ses sensations, et la preuve c'est que souvent, très souvent même, si quelqu'un nous tire brusquement de la torpeur dans laquelle nous venons d'entrer, nous nous demandons de suite s'il y a longtemps que nous dormons sans nous en rendre compte immédiatement. Souvent ainsi nous nous écrions: Est-ce que je dormais déjà? Tiens, c'est drôle, je rêvais que j'étais à tel endroit avec telle personne occupée elle-même à faire telle chose, ou bien je rêvais à mon travail, etc.

Ainsi il suffit donc à un même individu de quelques instants très courts pour passer d'un état à un autre, c'est-à-dire de la veille au sommeil, pour vivre en réalité deux existences absolument différentes et quelquefois un même nombre d'heures dans une même journée, et cela tout simplement par un besoin inhérent à tous les êtres. Il n'est pas rare, en effet, de rencontrer dans cet état de sommeil ordinaire, des individus qui, sous l'empire de leurs pensées, sous l'empire de ce qu'on est convenu d'appeler le rêve, accomplissent des actes les plus divers, les uns travaillent avec une activité beaucoup plus grande que pendant la veille, d'autres se livrent à des exercices des plus surprenants, tels que de grimper le long des murs, se promener sur les maisons, se tenir dans des positions des plus instables, renverser en un mot toutes les lois de l'équilibre et accomplir ainsi les choses les plus étonnantes; c'est cet état qu'on appelle habituellement le somnambulisme naturel.

Qu'a-t-il fallu pour le provoquer? Rien en apparence, et cependant, il y a une raison; c'est cette faculté qu'a l'âme d'agir sans s'occuper de son corps, c'est tout simplement un degré d'activité qui n'existe généralement pas pendant la veille par suite des distractions multiples que subit l'être pensant sur ce plan particulier.

Je dis que ce degré d'activité n'existe généralement pas, quoique pourtant parfois et pour être vrai nous rêvons tout éveillés, et inconsciemment, machinalement si vous aimez mieux, nous accomplissons divers actes qui nous passent inaperçus, tels que de déranger un objet de place sans en avoir le souvenir ou bien tenir un objet à la main et le chercher, etc.

Eh bien! puisqu'il suffit d'un instant pour passer d'un état à un autre, de la veille au sommeil et de ce sommeil ordinaire pour passer à l'état plus profond où se révèle le somnambulisme automatique, il n'y a qu'un pas à faire pour entrer de plain pied dans cette double existence en provoquant ce sommeil plus ou moins promptement par des moyens particuliers, geste, parole, bruit, vibrations lumineuses, etc.

Ce genre de sommeil semble ne différer en rien du sommeil ordinaire que par l'extension de certaine union de toutes les facultés individuelles.

La seule différence qui existe entre les deux sommeils, c'est-à-dire le sommeil ordinaire et le sommeil dit somnambulique, prétendu extraordinaire et bien à tort, est tout simplement qu'on est plus habitué à voir l'un qu'à voir l'autre.

Que le somnambulisme soit naturel ou provoqué, il n'est autre chose que le repos de la chair et l'activité de l'esprit, c'est un état qui se produit très souvent sous l'action magnétique sans avoir été recherché, comme de même, lorsqu'on peut le provoquer, c'est, sans contredit, le magnétisme qui offre le plus puissant moyen d'action.

Maintenant, logiquement, puisque le sommeil est le propre de chaque individu à l'état de repos, et que le somnambulisme est un excès d'activité de l'âme, il n'y a pas de raison pour que tout le monde ne puisse entrer dans cet état particulier du sommeil, lorsque surtout le sommeil est provoqué, et, comme chacun repose et veille une partie de son existence, tout le monde également doit pouvoir entrer dans l'état de somnambulisme sous l'action magnétique; mais de même qu'il y a des individus qui cèdent plus ou moins promptement au sommeil naturel, de même aussi il y a des personnes qui cèdent plus ou moins promptement au sommeil magnétique pour entrer dans l'état de somnambulisme.

(*A suivre*). A. BOUVIER.

Le Spiritisme en Algérie

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs et amis que la Fédération spirite algérienne est définitivement fondée. Nous en donnons ci-dessous les Statuts. Puissions-nous voir bientôt se fonder la Fédération des fédérations; ce serait un moyen pratique de fraternité réelle pour tous les intéressés.

ARTICLE PREMIER. — Une Société spirite est fondée. Elle a son siège à Alger.

But de la Société.

ART. 2. — La Société a pour but :

1° De propager la morale spirite, par le moyen d'une bibliothèque d'ouvrages psychiques et l'abonnement à des revues et journaux spirites, mis à la disposition de ses membres et du public;

2° D'organiser des conférences ou causeries publiques, tant à Alger qu'aux environs;

3° Fonder, si possible, un journal s'occupant exclusivement de la science et de la philosophie spirite et de toutes les sciences s'y rattachant;

4° Créer ou subventionner une école de magnétisme, de massage et de recherches psychiques;

5° Fournir gratuitement les secours des médecins et les médicaments aux sociétaires nécessiteux, et leur accorder une indemnité pendant leur maladie, quand les ressources le permettront;

6° Accorder aux sociétaires âgés ou infirmes et besogneux une pension fixée chaque année, selon les ressources de l'Association;

7° En cas de décès, pourvoir aux frais funéraires des membres nécessiteux.

Assurer d'une manière générale aux sociétaires des obsèques civiles spirites;

8° Fonder au fur et à mesure des ressources de l'Association :

A. Un ouvroir, avec réserve de vêtements, chaussures, couvertures et tous objets de première nécessité pour les pauvres;

B. Une consultation gratuite pour les indigents;

C. Un service de secours en nature, sous forme de bons de pain, de viande, etc.;

D. Un ou plusieurs refuges de nuit et fourneaux économiques;

E. Un bureau de placement gratuit pour les deux sexes;

F. Une maison de retraite pour les vieillards incurables des deux sexes;

G. Toutes autres œuvres ayant pour but la pratique de la solidarité.

Le tout mis à la disposition de la population d'Algérie, sans distinction de nationalité ou de religion.

ART. 3. — La Société spirite est fondée en dehors de toute influence de parti, de coterie, ou de position. Elle fait appel à toutes les opinions, à toutes les nationalités, à tous les dévouements groupés

dans une pensée de bienfaisance et de propagation de la philosophie et de la morale spirite.

Composition de l'Association.

ART. 4. — L'Association se compose de membres titulaires et de stagiaires ;

ART. 5. — Les membres titulaires sont ceux qui ont souscrit l'engagement de se conformer aux présents statuts et qui participent à tous ses avantages.

ART. 6. — Les membres stagiaires sont ceux qui, ne possédant pas une connaissance suffisante de la science spirite, ne peuvent prendre les engagements exigés pour être membres titulaires. Ils assistent cependant aux assemblées, prennent part aux discussions, mais n'y ont que voix consultative.

Ils ne sont, dans l'Association, ni électeurs ni éligibles.

ART. 7. — Les dames sont admises dans l'Association au même titre que les hommes.

ART. 8. — Les membres, présents ou représentés à la réunion générale du 11 janvier 1903, auront le titre de membres fondateurs.

Conditions d'admission ou d'exclusion.

ART. 9. — On ne peut être admis à l'Association :

1° Pour les stagiaires, que sur demande écrite, apostillée par un membre titulaire de l'Association ;

2° Pour les titulaires :

A. Sur demande écrite, affirmant connaître la science et la morale spirite, et que l'on a rompu personnellement avec toutes les églises ;

B. Prendre, sur papier timbré, l'engagement de se faire inhumer civilement suivant le cérémonial spirite, par un testament, dont le modèle est annexé aux présents statuts.

C. Être présenté par deux membres titulaires.

Le conseil statuera ensuite sur l'admission ou le rejet.

ART. 10. — L'exclusion est prononcée en assemblée générale, au scrutin secret et sans discussion, sur la proposition et le rapport du Conseil d'administration, mais jamais, sans avoir au préalable, donné au délinquant communication de l'enquête et l'avoir invité à présenter sa justification, écrite ou verbale, au Conseil d'administration.

ART. 11. — L'exclusion est prononcée contre :

1° Celui qui est reconnu en avoir imposé par de fausses déclarations pour être admis ;

2° Pour préjudice matériel ou moral, causé volontairement à l'Association et notamment la pratique habituelle de la magnétisation et de la médiumnité payante ;

3° Celui qui s'est fait accorder des secours par supercherie.

ART. 12. — En aucun cas l'exclusion ne pourra être définitive et irrévocable. Elle ne sera toujours que temporaire et ne pourra être de plus d'un an, attendu que, quelque fautif que soit un membre, il peut y avoir chez lui désir d'amendement.

ART. 13. — Sera considéré comme démissionnaire, le membre qui pendant six mois et sans avoir justifié ses embarras momentanés, aurait cessé de payer ses cotisations.

Administration.

ART. 14. — L'Association est administrée par un Conseil de 12 membres dont, obligatoirement, 5 dames, composé de : un président, un vice-président, un secrétaire, un secrétaire adjoint, un trésorier, un trésorier adjoint, et six assesseurs.

ART. 15. — Le Président surveille et assure l'exécution des statuts. Aucune réunion ou publication concernant l'Association ne peut se faire sans son approbation et son visa. Il tient la correspondance avec le secrétaire. Il signe toutes les pièces afférentes à l'Association. Il maintient la régularité de la discussion et des délibérations des assemblées générales et du Conseil qu'il préside. Il fait observer le bon ordre. Il représente l'Association dans tous ses rapports avec l'autorité publique.

A chaque assemblée générale, il rend compte de la situation de l'Association et donne connaissance des délibérations du Conseil. Il pourra déléguer une partie de ses pouvoirs à l'un des membres du Conseil. Ses fonctions sont gratuites.

ART. 16. — Le Vice-Président remplace le Président en cas d'empêchement, ou selon la délégation qu'il lui a donnée. Ses fonctions sont gratuites.

ART. 17. — Le Secrétaire est chargé de la rédaction des procès-verbaux, de la correspondance, de la conservation des archives et généralement de toutes les écritures. Il s'entend avec le président pour rédiger les ordres du jour des séances, fixer les jours de réunion, convoquer aux cérémonies funèbres et autres solennités. Il donne connaissance aux parties intéressées des décisions prises par le Conseil et les assemblées générales.

Cette fonction pourra être rétribuée, si l'importance du travail exigeait l'emploi d'une journée. En ce cas, la rémunération serait votée par le Conseil.

Le Secrétaire adjoint est chargé de l'aider et de le suppléer en cas d'absence.

ART. 18. — Le Trésorier opère les recettes et le paiement des dépenses de l'Association.

Les recettes, il les fait personnellement, ou les fait faire sous sa responsabilité et selon le mode qu'il juge convenable. Il délivre un reçu à souche constatant le versement des cotisations ou dons. Il paie sur mandats visés par le Président. Il inscrit régulièrement, par ordre de dates, les recettes et les dépenses sur un livre, coté et paraphé par le Président. Aux réunions du Conseil et aux assemblées générales il présente l'état détaillé de la situation financière de l'Association.

ART. 19. — Le Trésorier ne peut conserver en caisse que la somme nécessaire pour le service courant. Le surplus est déposé dans une banque de la manière prescrite par le Conseil. Il est chargé d'assurer l'exécution des donations et d'obtenir la délivrance des legs faits à l'Association. Toutes les affaires contentieuses intéressant les finances de l'Association se poursuivront en son nom et au nom du Conseil d'administration. Il dresse et signe l'arrêté des comptes annuels, qui sont vérifiés par le Conseil. Ses fonctions pourront être rétribuées dans les conditions prescrites à l'article 17 pour le Secrétaire.

Le Trésorier adjoint l'aide et le supplée en cas d'absence.

ART. 20. — Au fur et à mesure des fondations d'œuvre, le Conseil pourra nommer des directeurs ou administrateurs de l'un ou l'autre sexe, qu'il placera à la tête de ces œuvres. Ils devront toujours être choisis parmi les membres titulaires de l'Association, mais en aucun cas ils ne pourront cumuler leurs fonctions avec celles de membre du Conseil d'administration, attendu que le Conseil aura à les contrôler et pourra être appelé à les juger. Leurs fonctions pourront être rétribuées.

La nomination de ces directeurs ou administrateurs, ainsi que leurs appointements, seront décidés en assemblée générale, sur la présentation du Conseil.

Des Réunions.

ART. 21. — Le Conseil d'administration se réunit chaque fois qu'il est convoqué par le Président. Il peut appeler dans son sein



toutes les personnes qu'il désire consulter, mais elles n'ont pas voix délibérative.

Art. 22. — La moitié plus un des membres du Conseil en exercice est nécessaire pour délibérer valablement. Les membres décédés, ceux ayant quitté l'agglomération algéroise, les démissionnaires ou considérés comme tels par trois absences successives sans excuses, seront remplacés à la 1re assemblée générale.

Art 23. — Les attributions du Conseil d'administration sont :

1° La préparation de toutes les affaires intéressant l'association ;

2° L'examen des propositions et réclamations faites par les sociétaires ;

3° Les décisions qui doivent être soumises aux assemblées générales ;

4° La surveillance, le mouvement et le placement du fonds social ;

5° Les affaires contentieuses, l'administration, le fonctionnement de l'association, enfin les devoirs et obligations que lui imposent les statuts.

Art. 24. — L'association se réunit en assemblée générale quatre fois par an : les premiers dimanches de janvier, d'avril, de juillet et d'octobre.

Elle délibère valablement quel que soit le nombre de membres présents, régulièrement convoqués dix jours avant.

Art. 25. — Les décisions y sont prises par assis et levé. Il n'est fait usage du scrutin que sur la demande de dix membres au moins, sauf pour l'élection du bureau et les exclusions.

Art. 26. — Nul ne peut prendre la parole sans qu'elle lui soit accordée par le Président.

Obligations des Sociétaires.

Art. 27. — Tous les membres sans distinction sont soumis à une redevance mensuelle dont le minimum est fixé à 50 centimes, encaissés par trimestre.

Art. 28. — Les sociétaires doivent considérer comme un devoir :

1° D'assister aux assemblées et d'y maintenir l'ordre et le calme ;

2° De faire application autour d'eux et entre eux des principes de tolérance, de bienveillance et de philanthropie, sans lesquels les affaires qui intéressent l'Association ne pourraient être utilement discutées ;

3° De fonder des groupes dans l'intérêt de la science spirite et de sa diffusion ;

4° Les groupes : de transmettre au Président de l'Association la relation du résultat de leurs travaux qui, après examen de leur valeur scientifique, morale, ou démonstrative, seront versés aux archives, à la disposition de tous ;

5° De se conformer strictement aux présents statuts.

Fonds social.

Art. 29. — Le fonds social se compose :

1° Du produit des cotisations ; 2° de la vente des livrets individuels fixée à 50 centimes ; 3° des subventions ; 4° des dons et legs ; 5° des intérêts des fonds placés ; 6° et de toutes recettes imprévues, produits de fêtes, concerts de bienfaisance, etc.

Élections.

Art. 30. — Les membres du Conseil sont élus pour deux ans et rééligibles. Ils sont élus par l'assemblée générale de janvier par cinq scrutins. Il comprendra 5 dames.

Le 1er, secret, nomme le président ; le 2e, secret, nomme le vice-président ; le 3e, secret, nomme les secrétaires ; le 4e, secret, nomme les trésoriers, et le 5e, à mains levées, nomme les six assesseurs.

Modification, Dissolution, Responsabilité.

Art. 31. — Toutes modifications aux statuts de l'Association devront d'abord être soumises au Conseil huit jours avant l'assemblée générale qui en décidera.

Art. 32. — L'Association ne peut se dissoudre d'elle-même, fût-elle réduite à un seul membre.

Art. 33. — La Société Spirite Algérienne, ne pouvant encourir la responsabilité des abus que, par ignorance, métier ou autre cause, on peut faire du spiritisme, elle n'entend en aucune façon couvrir de son manteau ceux qui les commettent. Elle ne pourra ni ne devra prendre leur défense vis-à-vis de l'autorité en cas de poursuites, car ce serait approuver ce que la doctrine réprouve.

Décès, Obsèques.

Art. 34. — Il est du devoir de tout sociétaire d'aviser le secrétaire dès que le décès d'un membre de l'Association sera connu de lui.

Art. 35. — En cas du décès d'un sociétaire, le secrétaire adressera un avis de décès pour faire part aux spirites de l'heure de l'inhumation. Il enverra à la demeure du défunt la garniture de porte et les draps spirites.

Art. 36. — Le Président ou son délégué sera tenu de faire à haute voix et publiquement, à la maison mortuaire pour la levée du corps et au cimetière, la prière de propagande, imprimée à la suite des présents statuts, et, selon les circonstances, prononcer quelques paroles d'au-revoir et de propagande au cimetière.

Art. 37. — Par un sentiment d'humilité bien naturel chez les spirites, il est interdit au Conseil et aux sociétaires de déposer sur le cercueil des membres de l'Association aucune couronne ou fleurs au nom de l'Association.

Art. 38. — Le Conseil pourra cependant, avec autorisation de l'assemblée générale, rappeler par un monument aussi modeste que possible les services éminents que le membre défunt aura rendus à l'Association en y faisant inscrire dessus, avec le nom, des maximes de propagande spirite.

Fêtes.

Art. 39. — La Société célébrera chaque année, le premier dimanche d'avril, à moins que le 31 mars ne se trouve un dimanche, l'anniversaire de la désincarnation d'Allan-Kardec, par une fête dont le mode sera déterminé annuellement à l'assemblée générale de janvier.

Art. 40. — L'Association, en assemblée générale, pourra organiser, en vue d'augmenter le fonds social, des concerts, des ventes ou kermesses de charité ou autres fêtes, dans lesquelles la propagande spirite devra toujours avoir sa place.

Délibéré et voté à l'Assemblée des Fondateurs, le onze janvier mil neuf cent trois.

Le Secrétaire, Davin. — *Le Président*, Cieutat.

Le Trésorier, F. Béraud. — *Le Vice-Président*, J. Bouilly.

Modèle du Testament.

Par le présent testament, je charge et je donne pouvoir au Président de la Société Spirite Algérienne, à son remplaçant ou à son délégué, de faire procéder à mes obsèques civiles, selon l'usage spi-



rite, et d'user au besoin de toutes les voies de droit pour faire respecter mes volontés.

Fait à le

Signature,

Adresse :

Prière de Propagande.

Dieu tout puissant, que votre miséricorde s'étende sur l'esprit de ...... que vous venez de rappeler à vous ! Puissent les épreuves qu'il a subies sur la terre, lui être comptées, et nos prières adoucir et abréger les peines qu'il peut encore endurer comme esprit !

Bons esprits qui êtes venus le recevoir, et vous surtout son ange gardien, assistez-le pour l'aider à se dépouiller de la matière; donnez-lui la lumière et la conscience de lui-même, afin de le tirer du trouble qu'accompagne le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle. Inspirez-lui le repentir des fautes qu'il a pu commettre et le désir qu'il lui soit permis de les réparer pour hâter son avancement vers la vie éternelle bienheureuse.

X...... Vous venez d'entrer dans le monde des esprits, et cependant vous êtes ici présent parmi nous ; vous nous voyez et nous entendez, car il n'y a de moins entre vous et nous que le corps périssable que vous venez de quitter et qui bientôt sera réduit en poussière.

Vous avez quitté la grossière enveloppe sujette aux vicissitudes et à la mort, et vous n'avez conservé que l'enveloppe éthérée, impérissable et inaccessible aux souffrances. Si vous ne vivez plus par le corps, vous vivez de la vie des esprits, et cette vie est exempte des misères qui affligent l'humanité. Vous n'avez plus le voile qui dérobe à nos yeux les splendeurs de la vie future ; vous pourrez désormais contempler des nouvelles merveilles, tandis que nous sommes encore plongés dans les ténèbres.

Vous allez parcourir l'espace et visiter les mondes en toute liberté, tandis que nous rampons péniblement sur la terre, où nous retient notre corps matériel, semblable pour nous à un lourd fardeau.

L'horizon de l'infini va se dérouler devant vous, et en présence de tant de grandeur, vous comprendrez la vanité de nos désirs terrestres, de nos ambitions mondaines et des joies futiles dont les hommes font leurs délices.

La mort n'est entre les hommes qu'une séparation matérielle de quelques instants. Du lieu d'exil où nous tient encore la volonté de Dieu ainsi que les devoirs que nous avons à remplir ici-bas, nous vous suivrons par la pensée jusqu'au moment où il nous sera permis de vous rejoindre, comme vous avez rejoint ceux qui vous ont précédé.

Si nous ne pouvons aller auprès de vous, vous pouvez venir auprès de nous.

Venez donc parmi ceux qui vous aiment et que vous avez aimés ; soutenez-les dans les épreuves de la vie ; veillez sur ceux qui vous sont chers ; protégez-les selon votre pouvoir et adoucissez leurs regrets par la pensée que vous êtes plus heureux maintenant et la consolante certitude d'être un jour réunis à vous dans un monde meilleur.

Dans le monde où vous êtes, tous les ressentiments terrestres doivent s'éteindre. Puissiez-vous, par votre bonheur futur, y être désormais inaccessible ! Pardonnez donc à ceux qui ont pu avoir des torts envers vous, comme ils vous pardonnent ceux que vous pouvez avoir eus envers eux.

A. B.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(*Suite.*)

Notre infatigable collaborateur M. EMMANUEL VAUCHEZ, tout en poursuivant activement son enquête sur la question cléricale, continue de nous envoyer des listes bien remplies.

Dans son 46e envoi à la date du 6 février nous trouvons 6 listes contenant ensemble	1.307	signatures
Le 7 février dans un 47e envoi de 7 listes	1.333	—
Soit à nouveau	2.640	—
DE DIVERS		
2428e liste recueillie par M. Devarenne	47	—
2429e — Mme Guillonet	58	—
2430e — Mme Bouttier	7	—
	2.752	—
Listes précédentes	232.133	—
Total	234.885	signatures

Dans les envois de M. E. VAUCHEZ, nous trouvons les noms suivants :

M. le docteur Dumons, à Périgueux (Dordogne) ;
M. le docteur Delbés, à Périgueux (Dordogne) ;
M. le docteur Monsaint, à Périgueux (Dordogne) ;
M. T. Ravouic, pharmacien, à Périgueux (Dordogne) ;
M. Ricourt, pharmacien, à Périgueux (Dordogne) ;
M. Sangain de Lavy, notaire, à Périgueux (Dordogne).

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. BOUVIER, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé.

A. B.

REVUES ET JOURNAUX

La Revue du Bien (*dans la Vie et dans l'Art*) publie depuis deux ans des chroniques, des poèmes, des contes et nouvelles, des variétés, des études sur toutes les œuvres de philanthropie, de solidarité, de prévoyance ou d'éducation, des biographies des maîtres d'aujourd'hui et de demain dans la peinture, la sculpture, la musique, etc. Elle contient, dans chaque numéro, des gravures de choix, documentaires ou artistiques, portraits, vues, œuvres d'art. Elle peut — elle doit — être mise dans toutes les mains.

On s'abonne à *la Revue du Bien*, 110, rue du Bac, Paris, depuis le 1er janvier ou le 1er juillet au choix, pour 5 francs (Paris et Seine-et-Oise) ; 6 francs (Départements) ; 8 francs (Colonies et étranger). Une remise de 33 p. 100 est faite aux instituteurs de la province. — On reçoit un numéro spécimen contre 0 fr. 25 en timbres-poste.

Le Gerant : A. BOUVIER.

6-3-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 296. 10 Centimes. 16-31 MARS 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr. }

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

NÉCROLOGIE[1]

M. A.-N. AKSAKOFF

(8 *Juin* 1832-17 *Janvier* 1903.)

Bien peu nombreux sont ceux dont on peut dire que, durant toute leur vie, ils demeurèrent fidèles à une idée, et poursuivirent un but à la réalisation duquel ils consacrèrent toute leur énergie. M. Aksakoff fut du nombre de ces derniers. Depuis le moment où il acheva son éducation au Lycée Impérial, jusqu'au jour où, au déclin de son âge, il y a trois ou quatre ans, sa force physique — et plus tard aussi sa force mentale — fut brisée, il persévéra dans la tâche avec laquelle il avait identifié sa vie, et qui atteignit son point culminant dans l'effort qu'il tenta en faveur de la démonstration scientifique de la survivance humaine.

L'œuvre de Swedenborg : *le Ciel et l'Enfer*, qu'il connut par hasard, mit Aksakoff sur la voie dont il ne devait jamais plus se départir. La doctrine de Swedenborg l'impressionna durablement. Il commença ensuite l'étude des travaux de A.-J. Davis et y trouva une confirmation frappante de quelques-uns des enseignements de Swedenborg. Aussi consacra-t-il plusieurs années à l'étude — et à la traduction en russe et en allemand — de ces deux auteurs. Il tourna ensuite son attention du côté du magnétisme animal ; mais sa connaissance personnelle des phénomènes, « médianimiques » ne date que de 1871. Il y fut initié par le défunt D. D. Home, célèbre chimiste et parent par alliance d'Aksakoff, le professeur A. Boutteroff prit part aux séances ; un peu plus tard, un autre *savant*, le professeur N. Wagner, se joignit à eux, et tous trois furent convaincus de l'authenticité des « manifestations ». Après ces séances avec D. D. Home, auxquelles en succédèrent d'autres avec le médium français Brédif, le professeur Wagner publia dans le *Vestrik Europy* (*le Messager européen*) une lettre qui produisit une grosse sensation, parce qu'il y proclamait sa croyance aux phénomènes.

En 1874, M. Aksakoff fonda à Leipsig la revue mensuelle : *Psychische Studien*, dont il demeura l'éditeur jusqu'en 1899. En 1875, le célèbre chimiste et professeur Mendeleef suggéra qu'on devrait nommer officiellement une Commission scientifique pour l'étude « des phénomènes physiques du spiritualisme ». M. Aksakoff se rendit en Angleterre, tout exprès, afin de rechercher des médiums pour la Commission — les médiums russes étant apparemment inaccessibles. Il ramena à Saint-Pétersbourg, à ses propres frais, les frères Petty, de Newcastle, et Mrs Marshal, qui parut devant la Commission sous le nom de « Mrs Clayer ». Les médiums Petty échouèrent complètement, tandis que les phénomènes de Mrs Clayer laissèrent la Commission incrédule. Les expériences prirent fin bientôt, M. Aksakoff ayant la conviction que l'impartialité des investigateurs n'était pas à la hauteur de leur science.

En 1878, M. Aksakoff fit une série prolongée d'expériences avec le fameux « docteur » Stade, qui s'était rendu à Saint-Pétersbourg immédiatement après les séances de Zollner. Les résultats, malheureusement, en furent en grande partie négatifs.

En 1881, M. Pribitkoff, officier en retraite de la marine russe, actuellement Membre honoraire de notre Société de recherches psychiques, fonda une revue hebdomadaire appelée *le Rébus*, qui, petit à petit, et malgré de nombreuses difficultés, devint l'organe attitré des « spirites » russes, et même, jusqu'à un certain point, des investigateurs psychiques. Aksakoff fut, dès le commencement, d'un grand secours au nouveau journal, tant au point de vue littéraire, qu'au point de vue financier.

En 1883, M. Aksakoff fit, toujours à Saint-Pétersbourg, une série d'expériences avec Mrs Jencken, née Fox, qui, personnellement, le satisfirent. En 1886, une autre série eut lieu avec Eglinton. En 1892, enfin, il prit l'initiative des *séances* de Milan avec Eusapia.

Le philosophe allemand Ed. de Hartmann publia, en 1885, son travail sur le *Spiritisme*. Aksakoff entreprit d'y répondre dans son

(1) Traduit du *Journal of the Society for Psychical Researchs*.

grand ouvrage, *Animisme et Spiritisme*. Il est trop connu pour qu'il soit aucunement nécessaire de le commenter ou de le recommander ! Il suffit de dire qu'il est devenu classique pour tous ceux qui étudient le sujet.

Il est malaisé, en cette brève exquisse, de donner une idée adéquate de tout ce que M. Aksakoff a fait — tant en Russie qu'en Allemagne — pour la recherche psychique. L'on se souviendra toujours de lui comme de l'un des plus grands pionniers de cette science nouvelle. Ayant été en relations avec le défunt depuis plus de douze ans, je saisis cette occasion pour dire que toutes ses sympathies étaient pour l'œuvre de la Société anglaise de recherches psychiques, et qu'il avait la plus haute opinion possible des mérites de travailleurs tels que le défunt S. W. H. Myers, sir Olivier Lodge, feu le professeur et Mme Sidgwick et autres. La campagne même — si je puis employer ce terme, — menée en 1886 et 1887 contre l'écriture sur ardoises, ne le rebuta pas, comme elle fit, par exemple, pour W. Stainton Moses.

Dans son compte rendu de *Animisme et Spiritisme*, en 1890 (*Proceedings S. P. R.*, vol. VI, p. 670), feu M. Myers dit qu il pensait que la liste des cas, telle qu'elle est donnée par Aksakoff, « devrait subir une revision ». En réponse à cette affirmation, M. Aksakoff maintint toujours qu'il ne pouvait pas répondre de chaque cas, en particulier. Il était responsable seulement, disait-il, de la classe ou du type. Les opinions peuvent naturellement différer sur ce point ; mais, quoi qu'on puisse dire de l'esprit de critique d'Aksakoff, tous seront d'accord quant à sa science, à son manque de fanatisme — ce en quoi il se distingue très avantageusement de beaucoup d'autres écrivains spirites — et à son extraordinaire persévérance. Il n'épargnait aucune peine, quand il s'agissait de trouver des preuves en faveur des cas offrant un caractère supernormal. En 1894, il se rendit à Helsingfors dans le but de faire des recherches sur le cas allégué de « dématérialisation » partielle du corps du médium. Le médium était Mme d'Espérance. Un livre entier fut publié sur ce sujet. Ici, je prendrai la liberté de constater que, dans mon opinion, le cas ne valait pas toute la peine qu'Aksakoff se donna en cette circonstance. Il importe de se rappeler que ses relations avec Mme d'Espérance étaient particulièrement amicales et qu'il avait une très haute idée de sa « médiumnité »). M. Aksakoff sauva de l'oubli bien des cas remarquables. Deux parmi eux (Poltergeists) imprimés dans son remarquable ouvrage : *les Précurseurs du Spiritisme* (Saint-Pétersbourg, 1895), furent critiqués par le docteur Leaf dans les *Proceedings S. P. R.*, vol. XII, p. 319.

En tant qu'expérimentateur, il est digne de remarquer que M. Aksakoff réussit à surprendre quelques-uns des plus connus des médiums professionnels. Et jugeant, par ce qu'il avait coutume de relater, je ne pense pas que la plupart de ses expériences personnelles aient atteint un haut degré de succès. Ses séances avec Slade en 1878 lui furent un sujet de grand désappointement, et l'on peut en dire autant de plusieurs séances qu'il eut, quelque onze ans plus tard, avec Mrs A. E. Say. Il m'a dit lui-même que sa croyance à l'écriture sur ardoises (slate-writing) était basée, non pas tant sur ce qu'il avait vu, que sur ce qu'il avait lu. En 1886, il fit avec Eglinton, à Londres, une série d'expériences photographiques dans le but précis de réfuter la théorie de Hartmann. Quelques années plus tard, il m'avoua, dans une conversation, que quelques-uns des résultats alors obtenus lui paraissaient suspects à présent, mais qu'il continuait de croire en l'authenticité des autres ; et en réponse à une question que je lui fis relativement au rôle joué par les « esprits » dans cette mixture de fraude possible et de vérité (supposée) — il s'exprima plutôt véhémentement quant à la valeur morale des « esprits », idées que je fus étonné de surprendre dans sa bouche. Cependant, il croyait à la médiumnité d'Eglinton et de Slade. Il fut, d'autre part, satisfait de ses expériences avec Williams, Home, Brédif, Mrs Jencken et Eusapia, pour ne pas mentionner d'autres médiums.

Personnellement, il était l'un des hommes les meilleurs et les plus sympathiques. Sa générosité était grande ; sa modestie et sa discrétion l'étaient davantage. En cela, il avait beaucoup du vrai *grand seigneur*. Les services qu'il a rendus à la cause ne seront pas plus oubliés que sa mémoire ne s'effacera du souvenir de ceux qui ont eu le privilège de le connaître. *Sit ei terra levis !*

M. PETROVO SOLOVOVO.

P.-S. — J'ajouterai un mot seulement. Après la publication des deux volumes : *Animisme et Spiritisme*, j'entrai en relations avec Aksakoff. Il m'écrivit que, la grande tâche de sa vie accomplie, il pouvait s'en aller, certain de n'avoir pas passé inutile sur la terre. Il exprimait ainsi, après coup, la satisfaction que lui laissait le travail réalisé, en même temps que la confiance qu'il avait en la vérité et en la bonté de la cause qu'il servait. Il était bon de signaler le fait. Aksakoff avait foi, foi entièrement, en son œuvre, non moins que dans la science splendide dont il restera l'un des plus fidèles et des plus avisés serviteurs.

Genève, ce 8 mars 1903.

DANIEL METZGER.

Vers l'horizon

Les diverses nations qui se partagent l'empire du monde et plus particulièrement celles qui se copartagent l'ancien monde et rayonnent leurs pouvoirs directeurs, soit par droit de conquête, soit par influence de traités, sur d'autres peuples considérés par elles comme des races moins avancées dans l'ordre social, plus que jamais se tâtent, se regardent, hésitantes et anxieuses ; semblent, à la moindre difficulté internationale vers l'Orient ou plus loin même, vouloir tenter de faire dégénérer la difficulté en conflit, se berçant les unes et les autres du secret espoir de voir cette actuelle hégémonie, aussi factice que coûteuse, s'effondrer subitement dans un cataclysme mondial, d'où le Dieu de la guerre, généralisant des atrocités césariennes par le feu et par le sang, verserait à pleins bords son génie malfaisant sur cette humanité en voie d'évolution progressive par la paix et le travail.

Il est des peuples de cette vieille Europe, qu'il est inutile de désigner, car il n'y a qu'à saisir le cours successif des événements autocratiques qui se déroulèrent tout récemment, ou surviennent actuellement de çi de là sur terre, sur mer, pour comprendre que leur tactique est faite de tentatives continuelles d'excitations suggestives, créatrices de conflits locaux, susceptibles de produire la grande étincelle qui enflammera l'horizon des mers.

Ces peuples, dont le diplomatique talent consiste, par de laborieuses et savantes combinaisons, en tours de mains diplomatiques longuement élaborés, et gravement exécutés, à obtenir des conflits de cette nature, endossent des responsabilités dont l'inscription graduelle et accumulée dans le plan de la planète va déterminer, dans un avenir très rapproché des répercussions destructives sur leur propre domaine.

Toutes ces vies humaines d'Arménie et Macédoine sacrifiées par un sultan, fruit dégénéré de passions sensuelles suraiguisées par les folies érotiques d'une troupe de bayadères de harem, elles-mêmes gouvernées aussi passivement qu'automatiquement par des Eunuques, énucléés du sens qui, dans l'organisme humain, donne à l'homme les qualités quintessenciées de la synthèse vitale. Toutes ces vies humaines sorties du plan terrestre, pour entrer dans l'histoire du plan



austral condensent leurs efforts pour démolir la bête coûte que coûte.

Quant à la France qui, par tradition, sut dans le passé se montrer généreuse au point de sacrifier de nombreux enfants pour l'idée de droit, de justice et d'humanité, elle se recueille, évite sagement d'être prise au piège et assiste impassible à ces multiples égorgements qui ensanglantent l'Occident et l'Orient.

Elle a bien assez à faire à se défendre de cet esprit dogmatique et sectaire de la congrégation, qui voudrait étouffer ce qui reste à notre esprit national de pur, de celtique, de Franc, de Gaulois.

L'esprit jésuitique se sent menacé dans ses derniers retranchements. Si l'Église de France, la plus généreuse, la plus riche de toutes, lui échappe, les successeurs d'Ignace de Loyola peuvent faire leurs grandes malles, ils auront beau changer leur tactique et de gens de robes longues se mâtiner davantage en gens de robes courtes, leur grand règne finit, leur moyen règne décline, leur petit règne va commencer.

Ils auront beau vouloir, par de machiavéliques combinaisons, se ressaisir, leur moyen et leur grand règnes sont bien finis, et tous leurs projets s'effondreront comme de véritables châteaux de cartes.

Ils sont le passé qui s'éteint ; leurs instints, si intellectualisés soient-ils, ne sont plus en harmonie avec les coordonnées nouvelles du cycle planétaire qui commence.

Leur Société, en prenant comme maxime : *Sint ut sunt aut non sint*, s'est fatalement immobilisée, et malgré toute la souplesse d'individualisation de chacun de ses membres, n'ayant pas obéi à la grand loi d'évolution, elle a ainsi signé elle-même son arrêt de disparition définitive.

Le monde est régi par des lois inconnues ou méconnues, mais aussi grandioses qu'immuables ; et tous ceux qui, dans son sein, se croient assez puissants en solidarisant leurs individualités pour imposer au monde leurs propres lois humaines, s'attardent à un vain labeur qui tôt ou tard les chambardera de leur piédestal et les précipitera dans l'abime, alors même que pour se préserver de ce cataclysme final ils auront su, dans un esprit d'astuce et de ruse, auréoler leurs fronts du nom du doux et pur Nazaréen, ce socialiste doué de l'initiation céleste pour le plus grand bien de l'humanité.

A user de son nom dans un but de lucre et d'autoritarisme étroit et sectaire, ils recevront du Ressuscité même la peine du talion, et ainsi la preuve que leur infaillibilité faillira sous le moindre effort de la sienne lorsque, du haut des cieux, sa demeure première et dernière, son Père Céleste jugera l'heure propice pour les réparations et les créations spirituelles adaptées à son cycle nouveau.

Alors le canon tonnera peut-être, annonciateur sanglant des temps prédits, mais aussitôt après l'humanité, suant le sang, épuisée par le choc sanglant de tous les orgueils, de toutes les ambitions princières, royales ou impériales, sera tout heureuse d'ouvrir ses bras à l'esprit de vérité qui soufflera sur toute la terre.

Docteur Oréon.

La morale sociale du spiritisme

La charité fraternelle, qui forme la base et le couronnement de la morale du spiritisme, peut seule résoudre la question sociale ; car cette question prise isolément manque de mobile puissant de nature à amener les hommes à se prêter un mutuel concours.

Mais la charité, dans le sens d'aumône personnelle, a le grave inconvénient de subordonner le pauvre au riche et de donner à l'indigence un caractère dégradant et inconciliable avec la dignité humaine. L'aumône individuelle donnant lieu à de nombreux abus ne peut donc être l'idéal rêvé par les vrais philanthropes. Il faut chercher à ne pas livrer les indigents à la merci des cléricaux et des autres factions politiques qui les exploitent en vue d'étendre et d'affirmer leur domination.

Le principe d'égalité, qui fait la base de la société moderne, est opposé d'ailleurs à l'avilissement de ceux qui sont privés des faveurs de la fortune, et que le dénûment oblige à faire appel à la bienfaisance sociale.

L'homme a droit à l'existence comme il a droit à respirer l'air qui l'enveloppe et à recevoir les rayons du soleil qui l'animent et le réchauffent. Il a droit de vivre de son travail lorsqu'il est valide. Il faut donc faciliter le travail.

Les sages de tous les pays et de tous les temps ont enseigné les mêmes principes qui constituent la morale éternelle.

La question sociale ne peut être séparée de la question morale qui en forme le fondement ; car l'œuvre sociale consiste à formuler des institutions en harmonie avec la véritable morale. La société ne peut donc progresser que sous l'empire de la loi morale universelle.

L'avancement moral repose sur la loi du progrès humanitaire.

La vérité morale et sociale brille à tous les regards ; elle n'appartient ni à une race, ni à une école, ni à une religion ; elle n'a ni bornes, ni nationalité ; elle plane au-dessus de tous les préjugés, de tous les fanatismes et de tous les dogmatismes. Elle nous enseigne le passé, nous fait apprécier le présent et nous dirige pour l'avenir. Elle oppose à l'égoïsme individuel la solidarité, l'amour et la fraternité entre les individus.

La vérité morale est l'astre resplendissant qui luit à tous les regards.

Mais la morale sociale ne doit pas être un vain mot, vide de sens. Elle doit être ainsi formulée :

Aimez vos proches ; faites du bien à tous les hommes sans exception de nationalité, de croyance et d'opinion ; soyez hospitaliers, pardonnez les offenses, ne faites jamais du mal à vos ennemis, ne soyez point orgueilleux, ni envieux, ni jaloux. En résumé : Aimez-vous les uns les autres ; faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fût fait ; travaillez à rendre tous les hommes heureux.

Telle est la *morale sociale* enseignée par le spiritisme. Cette morale est appelée à régénérer la société. Il appartient à tous les hommes de cœur de la propager par la parole, mais surtout par l'exemple.

La société ne peut se justifier à l'égard des malheureux qu'elle laisse sans assistance à certaines heures pénibles de la vie ; car la vie humaine doit être protégée contre la faim comme contre le poignard de l'assassin.

La fraternité humaine ne doit pas être une simple utopie, ni une théorie spéculative.

Cette douce philosophie, trop méconnue de nos jours, où l'égoïsme règne en maître, est, pourtant, la voie de l'harmonie universelle.

L'amour de nos semblables élève l'âme et inspire les plus sublimes sentiments de générosité et de grandeur morale. On ne saurait donc trop l'inspirer à la jeunesse générale qui glisse sur la pente de l'isolement qui produit l'affreux chacun pour soi enseigné par le cléricalisme.

Le riche, absorbé par les jouissances matérielles que lui permet sa fortune, oublie ses devoirs envers les malheureux. Toutes ses tendances le poussent vers l'ambition et le plaisir : il cherche un bonheur qui lui échappe sans cesse. Le pauvre, obligé d'échanger son temps contre du pain, dispose à peine de quelques heures de loisir ; il ne peut donc se livrer facilement à l'étude des grandes vérités qui pourraient seules lui montrer la fin à ses maux et lui faire savourer le bonheur anticipé qui lui est réservé dans l'Au-delà.

La vie avec son simulacre de plaisir, avec ses émotions frivoles et ses milles aspects divers, passe, près du pauvre comme à côté du

riche, comme ces brillants mirages que le vent emporte ; car l'homme ne peut trouver le bonheur que dans celui qu'il procure aux autres. Cette vérité ne saurait jamais être trop répétée.

DÉCHAUD,
publiciste à Oran.

AUTOUR D'UN CODE

Tel est le titre d'un article publié le 28 janvier 1903 par *le Patriote de l'Ouest*. Les faits qui en sont la conséquence dateraient de plus de 4.000 ans. Malgré cela, je ne peux résister au désir d'en détacher quelques passages afin de distraire les lecteurs de la *Paix Universelle* ou bien, s'ils y pensent, mieux les mettre à même de juger ce qu'était la société d'alors et ce qu'est celle d'aujourd'hui, sous la sauvegarde des lois de droit commun.

Il est vrai que l'auteur de l'article ou M. de Morgan lui-même ne nous disent pas comment les articles de ces codes anciens étaient assimilés (juridiquement) aux délits visés ; il est à croire que le législateur de cette époque, tout comme celui de nos jours, avec toute bonne volonté d'apporter un remède aux maux divers qui viennent encombrer les dédales de la justice, laissait une porte échappatoire pour l'*attendu* qui devait sauver les apparences tout en retournant l'arme dans la plaie.

Ce qui existe aujourd'hui devait exister du temps de Babylone et existera tant que Dame Justice sera représentée par des hommes qui, malgré leur incontestable autorité, n'ont pas malgré cela tous droits à l'infaillibilité. Chaque nature humaine n'a-t-elle pas un petit point caché et plus ou moins vulnérable. Ne parlons pas ici de conscience et arrivons aux faits.

. . . .

« M. de Morgan, ayant été chargé d'une délégation scientifique en Perse, y a découvert par le plus grand des hasards un exemplaire complet du code dont Hammourabi, roi de Babylone, fit don à ses sujets environ 2.300 ans avant Jésus-Christ.

« Jusqu'ici on avait souvent parlé des lois de cet Hammourabi, législateur comme Salomon, Moïse et Mahomet. Cependant, on ne possédait qu'une partie de ses prescriptions, si bien que la trouvaille heureuse de M. de Morgan a une importance particulière pour les curieux de vieilles choses et surtout pour tous ceux qui s'intéressent aux civilisations antiques.

« On a examiné le Code babylonien avec un vif intérêt. Beaucoup de ses articles se retrouvent dans la plupart des recueils de ce genre qui nous sont parvenus des temps les plus reculés. A des crimes identiques des peines semblables étaient réservées.

« Le blasphème, le vol dans les temples, la sorcellerie, sont autant de cas punis de mort, et les vols ordinaires, le brigandage ne sont guère différemment traités par Hammourabi qu'ils ne le furent par d'autres législateurs.

« Pourtant, dans ce Code de Babylone, il est des passages véritablement bizarres et qui valent qu'on s'y arrête. J'en citerai plusieurs, ayant trait à la médecine, à la chirurgie, à l'art vétérinaire, etc... On conviendra que tout n'était pas rose alors pour certains contemporains.

« Aujourd'hui, un chirurgien ne risque pas grand'chose quand il se trompe. Que cet honnête homme tranche un peu trop ou pas assez, il n'en supporte pas la peine. C'est toujours le patient qui a tort. Que ne commençait-il par se bien porter ? Cela lui eût évité le désagrément de se faire découper par un savant.

« Le digne Hammourabi, qui se piquait de justice, avait songé à cette iniquité. Il lui paraissait qu'un citoyen qui jouit du privilège de soigner ses semblables ne saurait apporter trop de précautions dans ses pratiques. Aussi voulait-il que le savant prudent fût largement récompensé. Et il le disait ainsi :

« Si un médecin opère quelqu'un d'une plaie grave avec le poinçon « de bronze, ou s'il ouvre avec le poinçon de bronze la taie de quel- « qu'un et lui sauve l'œil, il recevra dix sicles d'argent. — S'il s'agit « d'un noble, le médecin recevra cinq sicles d'argent. — S'il s'agit « d'un esclave, le propriétaire de l'esclave donnera au médecin deux « sicles d'argent. »

« Voilà qui est bien. Voyons maintenant ce que disait le même Code pour les médecins qui ne réussissaient pas aussi heureusement dans leurs entreprises. De ceux-là, le sort n'était pas enviable, et je suis persuadé que nos Esculapes d'aujourd'hui ne se soucieraient pas d'être soumis à un pareil régime. Jugez-en plutôt.

« Si un médecin opère un homme libre d'une plaie grave avec le « poinçon de bronze ou si, avec le poinçon de bronze, il ouvre la taie « ou crève un œil, *on lui coupera les mains*. Si un médecin opère « l'esclave d'un noble d'une plaie grave avec le poinçon de bronze et « le tue, *il rendra esclave pour esclave*. S'il lui ouvre la taie avec le « poinçon de bronze et qu'il lui crève l'œil, il paiera la moitié du prix « de l'esclave en argent. »

« Le roi Hammourabi ne se montrait pas moins sévère pour les malheureux vétérinaires. Il voulait bien leur faire une belle part, mais leur responsabilité devait se trouver également engagée. »

. . . .

Arrêtons-nous ici ; les autres professions ont moins d'importance pour nous actuellement que celles citées et qui, du reste, sont suffisantes pour faire entrevoir l'idée de justice qui animait le législateur de cette époque.

Ce que nous ignorons, c'est si ce Code a vraiment existé ; mais, d'après les rapports de M. de Morgan, la science ne nous permettra pas d'en douter. Or, nous pouvons constater qu'elle ne doit pas être fière, la science de nos jours, car si la carrière médicale du temps de Hammourabi n'était pas parsemée de fleurs, les médecins avaient au moins du mérite et pouvaient être fiers de leur titre. Ceux d'aujourd'hui, au contraire, se procurent roses et rosettes tout à leur aise. Pour peu que cela continue, la société entière leur sera sacrifiée sous le couvert d'une science-métier qui n'a de résultat que celui-ci : *Plus le nombre des médecins grandit, plus celui des malades augmente.* Et quand je dis que la société sera définitivement sacrifiée si l'on n'y prend garde, je ne m'avance pas trop : les faits, aux yeux de tous, parlent pour moi.

Il est vrai que cette question tombe dans l'actualité, et le code babylonien arrive bien à propos, au moment même où notre société, inquiète des proportions prétentieuses que prend l'égoïsme professionnel de la médecine à son égard, revendique devant les Chambres ses droits les plus imprescriptibles, qui sont : « liberté de penser, liberté de vivre et liberté de progresser ». Le Parlement ne peut évidemment pas faire fi de tels intérêts sociaux et moins encore de ceux qui intéressent la santé publique devant l'insuffisance médicale actuelle.

Cette société, par la voix de près de 250.000 individualités, ne demande pas à ses représentants de rétrograder à l'époque du législateur Hammourabi, mais, au contraire, de tenir compte du progrès accompli depuis cette époque et, bien pénétrés de leur mandat, ils éclaireront d'une façon précise l'ambiguïté du code de 1892 sur l'exercice de la médecine en le mettant en rapport avec les besoins de nos jours pour le bien de tous et de chacun, c'est-à-dire un peu plus de responsabilité pour nos Esculapes et un peu plus de liberté pour le citoyen dans son droit d'absorber des drogues, de se livrer à la boucherie humaine ou de vivre simplement de la vie que peut lui accor-



der le magnétisme ou tout autre adjuvant qui ont fait leurs preuves à côté de la médecine officielle.

Ceci dit, il ne faut pas mettre les médecins au même rang, car il y en a encore un grand nombre qui entretiennent toujours la gloire du métier, malgré les fruits secs qui se glissent chaque année dans leurs rangs. Ceux-là applaudissent à nos efforts et seraient heureux de voir une telle loi, toute de justice et d'humanité, sanctionnant tous les efforts qui tendent vers le même but: progrès et civilisation. Car en y songeant bien, nous n'avons point à nous enorgueillir trop de cette civilisation moderne, puisque, avec leurs moyens restreints, les peuples antiques, qui allèrent si loin, pouvaient, eux aussi, avoir une certaine *fierté* de leurs progrès et de leur science. Pourrons-nous avoir au moins celle de ne pas être entravés, au vingtième siècle, par des lois draconiennes? Espérons! Nos législateurs, véritables soldats du devoir, ne voudront pas battre en retraite devant leurs frères de 1892, et c'est sous le drapeau de la Justice et de la Liberté qu'ils se rallieront aux cris de : en Avant! pour le bien de l'Humanité!!!

THÉO.

LETTRE OUVERTE A MONSIEUR COMBES

sénateur, président du Conseil des Ministres, Paris.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Dans une des récentes séances de la Chambre, vous avez affirmé avec courage, devant la Représentation nationale, votre foi spiritualiste. Vous avez reconnu l'impuissance de l'école laïque à donner tout l'enseignement moral nécessaire et vous avez ajouté que l'idée religieuse était une des forces les plus puissantes de l'humanité.

Vos paroles ont eu, dans le pays, un immense retentissement. Elles sont comme un écho de la conscience publique, alarmée des nombreux symptômes de décadence et de décrépitude morale qui apparaissent de toutes parts et qu'elle ne peut attribuer qu'à l'insuffisance de l'enseignement officiel.

Vous avez dit, en outre, que la méthode d'observation appliquée à l'étude du monde moral et de la conscience, assure la survivance de la personnalité humaine et lui ouvre les horizons de l'éternelle vérité et de l'éternelle justice :

« L'idée religieuse, terme naturel et logique de la recherche scientifique, se relie trop étroitement aux aspirations les plus intimes de l'âme, pour que le professeur de l'Université puisse s'en abstraire et lui refuser, dans son enseignement, la place qui lui revient. »

Ce sont là de nobles sentiments exprimés en un beau langage, mais que trop peu partagent parmi ceux qui ont pour mission d'éclairer l'âme du pays.

C'est un fait notoire, pour tout homme familiarisé avec les milieux universitaires, que la plupart des professeurs et instituteurs imbus, les uns, des théories négatives, matérialistes ou positivistes; les autres, profondément indifférents, dédaignent ou négligent l'enseignement spiritualiste et, quand ils le donnent, le font sans conviction, sans chaleur communicative et, partant, sans résultat.

Même impuissance chez le prêtre, qui, par ses affirmations dogmatiques, ne réussit guère à communiquer aux âmes dont il a la charge une croyance qui ne répond plus aux lois de la saine critique, ni aux exigences de la raison.

En réalité, qu'elle se tourne vers l'Université ou vers l'Église, l'âme moderne ne voit qu'obscurité et incertitude pour tout ce qui touche au problème de sa nature et de sa destinée.

L'éducation que l'on dispense aux générations est compliquée, mais elle n'éclaire pas pour elles les chemins de la vie; elle ne les trempe pas pour les combats de l'existence. L'enseignement classique peut nous apprendre à bien écrire, à bien parler: il n'apprend pas à agir, à aimer, à se dévouer. Il apprend encore moins à croire, à se faire une conception de la vie et de la destinée qui développe les énergies profondes du *moi* et oriente nos élans, nos efforts vers un but élevé.

Francisque Sarcey, ce modèle accompli de l'universitaire, l'avouait sans détours : « Je suis sur cette terre. J'ignore absolument comment j'y suis venu et pourquoi on m'y a jeté. Je n'ignore pas moins comment j'en sortirai et ce qu'il adviendra de moi quand j'en serai sorti. »

Voilà donc le résultat de tant de siècles d'étude et de labeur! La philosophie de l'école n'est encore qu'une doctrine sans lumière et sans vie. L'âme de nos enfants, ballottée entre des systèmes divers et des théories contradictoires : le positivisme d'Auguste Comte, le naturalisme d'Hegel, le matérialisme de Stuart Mill, l'éclectisme de Cousin, etc., flotte incertaine, sans idéal, sans but précis.

De là le découragement précoce et le pessimisme dissolvant, maladies des sociétés décadentes, menaces terribles de l'avenir, auxquelles s'ajoute le scepticisme amer et railleur de tant de jeunes hommes qui ne croient plus qu'à la fortune, n'honorent que le succès et se jugent vaincus avant d'être descendus dans l'arène.

On remarque que notre pays ne fournit plus assez d'âmes viriles pour disputer aux autres nations les chemins et les marchés du monde; on se plaint de ne plus voir surgir les hommes d'initiative capables d'accroître la puissance de rayonnement et le prestige de la France. D'où vient cela? N'est-ce pas de ce que notre enseignement n'en produit plus?

Pour former des âmes nouvelles et fortes, il faut des méthodes et des principes nouveaux; il faut préparer les esprits aux nécessités, aux combats de la vie présente et des vies ultérieures; il faut apprendre à l'être humain à se connaître, à développer, en vue de ses fins, les forces latentes qui dorment en lui.

Ce que l'enseignement classique à tous les degrés ne peut donner, l'enseignement religieux est-il capable de le fournir? Le croire serait une illusion.

Les Églises elles-mêmes sont atteintes par une crise profonde. Dans l'Eglise catholique, ce n'est plus seulement du dehors que viennent les attaques; c'est au sein même du sanctuaire que grandissent les efforts dissolvants. La vieille foi est ébranlée, et les dogmes vacillent sur leurs bases. Un vent d'indépendance souffle parmi le clergé. Des prêtres, nombreux, ne pouvant plus enseigner ce que leur raison réprouve, abandonnent le sacerdoce et désertent l'Eglise. Les religions voient s'affaiblir chaque jour leur empire sur les âmes. Le nombre se réduit de plus en plus de ceux qui croient sincèrement au péché originel, à la Rédemption ainsi qu'aux peines éternelles ou au salut par la Grâce.

Si, comme vous l'avez dit, Monsieur le Président, si la science conduit à l'idée religieuse, elle ne conduit pas à la religion sous ses formes actuelles. La religion, pour redevenir vivante, doit sortir de son immobilité séculaire, apprendre à évoluer, à s'élever vers une compréhension plus haute de l'Être infini, éternel, et de son œuvre.

Puisque l'enseignement classique, ni les vieilles croyances ne suffisent plus aux besoins moraux de notre temps, à qui demanderons-nous cette conception spiritualiste de la vie et de la destinée, basée sur la raison et la justice, dont aucune société ne saurait se passer, puisqu'elle est le soutien, la consolation suprême aux heures d'épreuve, la source des mâles vertus et des hautes inspirations?

Aujourd'hui, on ne saurait se contenter de pures spéculations métaphysiques. Aux exigences modernes, il faut offrir une doctrine



appuyée sur des preuves sensibles, sur des faits d'observation et d'expérience. Mais quelle est la doctrine spiritualiste qui pourra réunir ces conditions?

Ici, Monsieur le Président, mon devoir est de vous dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas et d'attirer votre attention sur le développement qu'ont pris, de nos jours, les sciences psychiques. Elles constituent, dans leur ensemble, ce que l'on nomme le *Spiritualisme moderne*, et leurs déductions philosophiques reposent sur des phénomènes innombrables et sans cesse renouvelés.

Ces sciences, si injustement décriées autrefois, mieux connues, plus équitablement appréciées aujourd'hui, offrent déjà à la psychologie des ressources suffisantes pour donner une base expérimentale au principe d'immortalité. Grâce à elles, la survivance de l'âme et ses manifestations par delà la mort, ont cessé d'être une simple hypothèse, un pur concept, pour devenir une certitude.

Vous le savez, Monsieur le Président, ce n'est plus seulement des rangs des chercheurs obscurs que s'élèvent maintenant les affirmations, les témoignages ; c'est du sein des corps savants. Ce sont de doctes membres des Facultés, des hommes occupant de hautes situations dans le monde scientifique qui attestent, en tous pays, la réalité des communications avec l'Au-delà. Nommerons-nous, parmi les plus connus : W. Crookes, Russel Wallace, O. Lodge, le colonel de Rochas, le docteur Paul Gibier, le professeur Ch. Richet, etc. ?

Un fait considérable se dégage des expériences poursuivies depuis cinquante années : la coexistence de deux humanités, l'une visible, et dont nous faisons partie, l'autre, invisible à nos sens, qui se renouvellent toutes deux par de perpétuels échanges, au moyen de la naissance et de la mort.

Ces humanités se pénètrent, s'influencent, évoluent vers des fins communes. Entre elles, une communion de plus en plus étroite s'établit et, par là, des enseignements qui s'harmonisent et constituent un contrôle universel. Peu à peu la vie future se dévoile, avec l'appareil imposant des lois qui la régissent, lois de progrès et *d'éternelle justice*, comme vous l'avez si éloquemment affirmé.

Nous savons maintenant que l'être se retrouve par delà la mort, dans sa pleine conscience et son entière responsabilité, avec tous les résultats intellectuels et moraux accumulés dans la succession des vies qu'il a parcourues. Nous savons que toute âme doit subir, à chaque retour dans la chair, les conséquences de son passé, ce qui fait de la destinée, heureuse ou malheureuse, une simple loi de cause à effet, et que nous construisons nous-mêmes, à travers le temps, notre personnalité grandissante. Artisan de son propre avenir, l'homme poursuit son évolution au moyen d'existences nombreuses, à la surface des mondes, s'élevant graduellement vers un infini de grandeur, de puissance, de beauté.

C'est notre devoir, Monsieur le Président, d'appeler votre attention sur l'importance de tels éléments au point de vue de l'éducation nationale, afin de procurer à nos fils une connaisance plus précise des lois de la vie ; de leur inspirer plus de confiance en la destinée : de les mieux armer pour les luttes morales et la conquête de l'avenir.

Alors que les Universités enseignent tant de systèmes philosophiques enfantés par la pensée de l'homme, pourrait-on considérer comme méprisables des enseignements dispensés par les hautes intelligences de l'espace?

Et quand bien même des esprits timorés croiraient devoir faire abstraction de ces révélations, il n'est pas moins évident que la loi des vies successives, à travers lesquelles chacun de nous poursuit, dans les conditions les plus variées, par l'étude, le travail, la souffrance, sa propre éducation ; cette loi reste la seule explication satisfaisante des diversités infinies d'aptitude, de caractère, de condition qui différencient les hommes. Elle seule résout le problème de la destinée, celle-ci n'étant plus que le développement progressif de l'être moral, lequel se retrouve dans toutes les phases de son ascension, tel qu'il s'est fait lui-même par ses mérites et ses efforts.

C'est en même temps le retour à nos véritables traditions ethniques, aux principes philosophiques de la Gaule, le retour au génie celtique, qui est le pur et clair génie de la France.

Il vous appartient, Monsieur le Président, dans votre haute sagesse, de régénérer l'enseignement universitaire par cette notion des existences successives de l'âme, à travers lesquelles le Progrès se poursuit et la Justice trouve sa réalisation.

En provoquant, au début du vingtième siècle, cette rénovation nécessaire, vous faciliterez l'œuvre de paix et d'harmonie sociale entreprise sous l'égide de la République. Vous le savez, il n'est pas de progrès social sans progrès individuel, et le plus puissant facteur du progrès, c'est l'éducation. Elle contient en germe tout l'avenir. Mais aucune éducation ne sera efficace, suffisante, si elle ne s'inspire de l'étude complète de la vie, la vie sous ses deux formes alternantes, terrestre et céleste ; la vie dans sa plénitude, dans son évolution ascendante vers les sommets de la nature et de la pensée.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments respecteux.

Léon Denis.

Tours, 5 février 1903.

POÉSIE ET SPIRITUALISME

Notre sympathique et vaillant confrère Fabre des Essarts, dont la haute science religieuse est connue de tous et qui ne manque aucune occasion d'affirmer dans sa noble prose comme dans sa vibrante poésie ses inébranlables convictions spiritualistes, vient encore de proclamer *urbi et orbi* que l'âme est immortelle. Nous voulons parler de la manifestation qui a eu lieu, le 1er mars à Paris, sur la tombe d'Edgar Quinet. Toute la presse de la capitale et de la province a parlé de ces beaux vers, mais aucun journal ne les a reproduits, que nous sachions.

Ces vers, composés depuis plusieurs années déjà, avaient mérité à Fabre des Essarts la superbe lettre qu'on va lire et qui n'a pas non plus été publiée. C'est là, pour nous, une double bonne fortune, dont nous sommes heureux de faire profiter nos lecteurs de la *Paix Universelle* :

Monsieur,

« C'est ici, à Épinal, que je reçois vos beaux vers ; je les lis avec émotion et reconnaissance. L'élévation des pensées, le souffle poétique, le pur patriotisme me les font aimer, et combien plus les espérances, les certitudes immortelles, que vous affirmez ! C'est un genre de courage nouveau et bien digne d'être inspiré par la mémoire d'Edgar Quinet. Je vous remercie en mon nom, au nom de la municipalité de Bourg, à qui je viens de les transmettre. Excusez-moi de vous répondre si mal : je suis très souffrante. L'air des Vosges me remettra. Encore une fois mille remerciements affectueux, Monsieur, et l'assurance de ma gratitude.

« Vve Edgar Quinet. »

Cette poésie, ainsi que le laisse entrevoir une phrase de la lettre de Mme Quinet, était destinée à l'inauguration de la statue du maître, dans la jolie petite ville de Bourg. Je ne sais s'il en est des vers comme du vin, mais il est bien certain qu'en vieillissant, ceux de



Fabre des Essarts n'ont rien perdu du charme savoureux et de la haude couleur de la première heure. Nos lecteurs vont juger.

A. BOUVIER.

EDGAR QUINET

Non! tout ne périt point avec nous. J'en atteste
Les hymnes et les fleurs de ce jour immortel;
A défaut de la foi, l'espérance nous reste;
L'enfer essaie en vain de briser son autel.
Le malheur la connaît, l'univers la proclame.
Comme du sein des nuits l'aube blanche renaît,
Cette douce espérance, aube pure de l'âme,
Sort du tombeau d'Edgard Quinet.

Non! ce souffle puissant qui remuait les foules,
Non! ce cœur, de justice épris éperdûment,
Cette voix, flot terrible aux grandissantes houles,
Non! tout cela n'est pas mort éternellement!
Dieu qui fait les soleils et forge l'atome
Ne détruit pas demain ce qu'il crée aujourd'hui:
Dans ce frêle embryon qui devient le grand homme,
Il met quelque chose de lui.

Et ce germe divin, que rien ne peut dissoudre,
Vit par delà l'espace, et le nombre et le temps;
Qu'importe que les vents mettent son aire en poudre,
Lorsque l'aigle s'enfuit vers les cieux éclatants?
Qu'importe qu'il n'ait plus l'asile de la terre,
Si Quinet a trouvé des horizons meilleurs?
Le rêve qu'il rêvait sur son roc solitaire,
Sans doute il le poursuit ailleurs.

Son multiple génie en ses fécondes veilles,
A la moisson du beau mêlait celle du vrai;
Tantôt la poésie, ou pays des merveilles,
Emportait son grand cœur de mystère enivré;
Tantôt sur l'océan des musiques profondes,
Sa belle âme voguait comme l'oiseau dans l'air;
Tantôt son vaste esprit allait sonder les mondes
Avec Galilée et Kepler.

Mais c'est surtout l'histoire, Isis grave et sacrée,
Qu'entre tous ses amours, ce penseur adora;
De quels puissants rayons, sous sa plume inspirée,
Le front de la déesse austère s'éclaira;
Quels trésors découverts, sous les plis de son voile!
Que de secrets trouvés! Que d'efforts à bénir!
Quels chemins lumineux préparés pour la voile
Des Tacites de l'avenir!

Saint-Just, Marat, Danton, ces énigmes vivantes!
Palpitent, tout saignants, sous son rude scalpel;
Il a faim d'équité. Ses pages émouvantes
Sont l'évangile ardent du peuple. A son appel,
Des malédictions et des apothéoses,
La sainte vérité se dégage. Sa main
Du chaos des effets sait arracher les causes,
Et sa voix parle au genre humain.

Un jour, le sombre exil, ce creuset du génie,
Ouvrit son âpre abîme à l'or pur de son cœur;
Après vingt longs hivers de lutte et d'agonie,
Il en sortit brisé, mais superbe et vainqueur!

Comme Victor Hugo, l'inébranlable athlète,
Il resta jusqu'au bout calme, grave et serein,
Sans qu'arrêt qui condamne ou pardon qui soufflette
Ait pu courber son front d'airain.

Plus d'une fois sans doute, en ces heures fatales,
Sa pensée a volé vers le champ des aïeux:
Il revoyait alors les verchères natales,
La Bresse bien-aimée et son printemps joyeux;
Là, les pampres grimpants du côteau de Certines;
Là, les croulants débris du castel de Mortmort,
Et les saules mordus par les chèvres mutines,
Et Léchère, où plane la mort.

Puis, comme tout s'enchaîne, en l'âme du poète,
Il revoyait aussi sa mère, ange béni,
Le rappelant, le soir, sous son aile inquiète,
Chéri, gâté, parfois grondé, jamais puni:
Blanche, sa jeune sœur, sémillante compagne,
Qui mêlait à ses jeux sa touchante bonté;
Et mille souvenirs embaumant la campagne,
Le bonheur et la liberté!

La liberté! ce fut son immuable culte,
Son premier idéal et son premier drapeau!
Quand, au joug détesté de sa police occulte,
Le vainqueur de décembre eut soumis le drapeau,
Dédaigneux des hommes, c'est elle qu'il encense;
Sur la terre d'exil, c'est son royal trésor;
Et quand la mort déjà le tient sous sa puissance,
C'est elle qu'il célèbre encor!

Mais c'était peu pour lui de lutter de la plume;
Comme Zwingle et Byron, il ceignit l'autre fer,
Le fer vengeur, le fer qui rugit et s'allume,
Et du ciel des tyrans sait faire un sombre enfer;
On le vit se mêler à l'auguste phalange,
A l'heure du réveil glorieux des esprits,
Quand le roi de juillet s'abîma dans la fange,
Sous la révolte du mépris.

Toi qui fus l'assembleur des profondes idées,
Géant olympien, qui pus voir sans pâlir
Les dogmes ameuter leurs fureurs débordées
Et ton seuil foudroyé sous tes pieds tressaillir,
Toi, qui sais maintenant le mot du grand problème
Et planes, éperdu, dans le gouffre azuré,
Fais du moins que la foi sourie au penseur blême
Et l'espoir au désespéré!

Et vous, charmante fée, apparue en son rêve,
Dont la main lui versa l'ambroisie et le miel,
Vous qui, vingt ans, l'avez suivi de grève en grève,
Partageant son calvaire et sa coupe de fiel,
Vous, l'ange inspirateur, la sainte Béatrice,
Qui guidiez son essor vers les divins sommets,
Du grand inconsolé douce consolatrice,
Oh! soyez bénie à jamais!

FABRE DES ESSARTS,
Patriarche de l'Église gnostique de France.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(Suite.)

Le 28 février, reçu à nouveau de M. EMMANUEL VAUCHEZ, un 48e envoi de listes venant de divers départements contenant ensemble . . . . 559 signatures.

N° 2435. Liste recueillie par Mme Bichon, à Lyon	13	—
	572	—
Listes précédentes	234.885	—
Total	235.457	signatures.

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. BOUVIER, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé. A. B.

SOUSCRIPTION NATIONALE

Pour continuer le pétitionnement en faveur du massage et du magnétisme et réclamer des Chambres (suivant l'exposé des motifs de la loi du 30 novembre 1892) l'inscription dans le texte d'un article autorisant les pratiques du massage et du magnétisme par toutes les personnes aptes à le faire, dans le but de soulager ou de guérir leurs semblables.

Listes recueillies par M. G. Toupet à Lyon.

Liste n° 1.

Mme Bouttier	1 fr.	»
Anonyme	0	35
G. Toupet	1	»
Mme Lessard-Dumay	0	15
Anonyme	0	35

Liste n° 2.

Mme Boule	0	50
M. Raymond	0	50
Société Fraternelle	4	35
Mme Gandy	0	25
Mme Viallaz	0	50
M. Prosper Brunellieri	0	50
Anonyme	0	70
H. S.	1	»
Mme Mandet	1	»
Mme Carlet	1	»
A reporter	13 fr.	15

Report	13 fr.	15
Mme Raymon	1	»
Mme Rochefort	0	30
M. G. Toupet	1	»

Liste n° 3.

M. Cornu, J. M.	1	50
M. Rosalie Chapot	1	»
M. Guyon Pierre	0	25
M. Guerrier	0	25
M. Drevon, Joseph	0	25
M. G. Gayet, Pierre	0	30
M. Toupet, Georges	1	»
Total	20 fr.	»
Listes précédentes	7.841	60
Total général	7.861 fr.	60

AVIS. — Toutes listes de pétitions et les souscriptions recueillies doivent être adressées au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. BOUVIER, directeur de *la Paix universelle*, 5, rue Gambetta, à Lyon (Rhône). A. B.

LIVRES ET REVUES

WILLIAM CROOKES, *Discours récents sur les recherches psychiques*, traduits par M. Sage. P.-G. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques. Prix : 0 fr. 60.

Beaucoup de personnes se demandent pourquoi depuis trente ans William Crookes n'a plus rien écrit sur les Recherches psychiques. Elles se hâtent d'en conclure qu'il veut, par son silence, condamner ses propres travaux de jadis et ses propres conclusions.

Elles se trompent grandement. William Crookes ne s'est pas tu autant qu'elles le croient. Il a parlé toutes les fois que l'occasion le demandait.

M. M. Sage a trouvé très utile de présenter aux lecteurs français, en une brochure, les derniers discours du grand physicien sur les Recherches psychiques. Le lecteur y verra que Crookes n'a pas varié d'opinion depuis trente ans, et pourquoi il s'est refusé judicieusement à ne pas répondre à la critique « pour ne pas perdre un temps précieux ». Le lecteur trouvera aussi dans ces discours des développements d'une ampleur et d'une majesté étonnantes sur les conceptions auxquelles nous a amenés le psychisme, cette science qui avant peu « arrivera à dominer le champ entier de la pensée humaine ».

* * *

Le Gérant : A. BOUVIER.

21-3 03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



Verlag
von
Oswald Mutze
in
Leipzig.

Leipzig, Datum des Poststempels.

P. P.

Vor Kurzem ist erschienen:

ANIMISMUS UND SPIRITISMUS.

Versuch einer kritischen Prüfung der mediumistischen Phänomene

mit besonderer Berücksichtigung

der Hypothesen der Hallucination und des Unbewussten.

Als Entgegnung auf Dr. Ed. v. Hartmann's Werk: „Der Spiritismus".

Von

Alexander N. Aksákow,

Kaiserl. Russ. Wirkl. Staatsrath und
Herausgeber des Monats-Journals **„Psychische Studien"** in Leipzig.

Zwei Bände.

Mit dem Portrait des Verfassers und 10 Lichtdruckbildern.

Zweite vermehrte und verbesserte Auflage.

52 Bogen gr. 8⁰. auf gutem holzfreiem Papier in eleganter Ausstattung.
Preis: in eleg. Umschlag brosch. M. 12.—, in eleg. Halbfranzband geb. M. 15.—.

Für die Gediegenheit und Absatzfähigkeit dieses Werkes spricht nichts deutlicher, als dass sich nach einigen Jahren vom Erscheinen der ersten Auflage schon die Nothwendigkeit der Herausgabe einer **zweiten Auflage** herausstellte, welche von dem hochgestellten Herrn Verfasser unter Berücksichtigung der gemachten Fortschritte und der neusten Erscheinungen auf dem Gebiete des Spiritismus und des Seelenlebens gewissenhaft ergänzt wurden.

Eine speziell auf diesem Gebiete anerkannte und hoch angesehene Autorität, Herr Dr. ***Carl du Prel*** in München, hat das Werk in der „Sphinx", sowie in — „Der Spiritismus" — („*Reclam*'s Universal-Bibliothek Nr. 3116") höchst anerkennend besprochen. Er schreibt daselbst u. A.: —

„Aksakow „Animismus und Spiritismus" ist zu einem Handbuche geworden, das aus der hochangeschwollenen spiritistischen Litteratur das Wissenswertheste vereinigt bietet. Wer sich also die Mühe nicht geben will oder nicht geben kann, durch diese Litteratur sich hindurchzulesen, hat wenigstens — will er überhaupt gehört werden — die Verpflichtung, dieses Handbuch durchzulesen, das eine eigentliche Phänomenologie des Spiritismus bietet" . . . .

„In der Geschichte des Spiritismus hat dieses Buch die Bedeutung eines Ereignisses, und mich persönlich befreit es aus einer grossen Verlegenheit; denn ich kann nun die häufig erbetenen Rathschläge, den Spiritismus betreffend, in einer Weise geben, die an die Zeit und Mühe der Fragenden nicht zu grosse Ansprüche stellt, — ein Beweis, wie sehr das Buch von *Aksakow* einem vorhandenen Bedürfnisse entspricht. Auch wer durch seine Berufsgeschäfte sehr in Anspruch genommen ist, hat doch Zeit, ein paar Bände durchzulesen, um über diese wichtigste Frage unseres Jahrhunderts sich ein Urtheil bilden zu können; und wenn er nicht etwa vorweg entschlossen sein sollte, den Spiritismus um keinen Preis zuzugeben, wird er das Buch mit der Ueberzeugung, dass derselbe eine Wahrheit sei, selbst dann hinweglegen, wenn ihm jede eigene Erfahrung in diesem Gebiete fehlen sollte. Es giebt Leute genug, welche erklären, nur der selbsterlebte Augenschein könnte sie vielleicht zu Spiritisten machen, — als ob nur sie ganz allein im Besitze eines kritischen Augenpaares wären! — diese werden, wenn sie das Buch von *Aksakow* durchlesen, die Erfahrung machen, dass man auch durch Lektüre allein eine Ueberzeugung gewinnen kann." —

Umwenden!

Selbst einer der grössten Gegner der spiritistischen Erscheinungen, Herr Professor Dr. ***Wilhelm Wundt*** in Leipzig, der vor ca. 15 Jahren den Spiritismus in Bann und Acht erklärte und schrieb: — „Ich werde niemals einen solchen Fall zu Gesicht bekommen, weil ich dergleichen Experimente grundsätzlich niemals ansehe", — ist jetzt wohl etwas anderer Meinung geworden, denn in seiner Schrift — „Hypnotismus und Suggestion" — (Leipzig, 1892) schreibt er:

„Die Hinneigung zum Occultismus ist ein hervorragender Bestandtheil der geistigen Strömungen unserer Tage."

. . . Ferner: — „Die grösste der philosophischen Zeitschriften Frankreichs, die vortrefflich geleitete 'Revue philosophique', öffnet gleich bereitwillig Berichten über hypnotische Experimente, wie solchen über Telepathie, thierischen Magnetismus und Verwandtes ihre Spalten. Und diese Dinge werden hier nicht etwa als Curiositäten oder in kritisch skeptischem Sinne, sondern zumeist von überzeugten Vertretern dieser magischen Wirkungen, oder mindestens als höchst discutirbare, einer gründlichen Prüfung würdige Fragen behandelt. Auch die deutschen philosophischen Zeitschriften scheinen diesem ihnen von so ausgezeichneten Organen des Auslandes gegebenen Beispiele nicht mehr sich entziehen zu wollen und mit dem Hypnotismus allmählich auch den Spiritismus salonfähig zu finden." . . . . „Wenn Organe, die ich hier im Auge habe, nicht bloss den hypnotischen Erscheinungen, sondern auch den ihnen nun einmal affiliirten Gebieten des Spiritismus ihre Spalten öffnen, so darf man aber darin gewiss einen Beweis dafür erblicken, dass es heute nicht mehr möglich ist, an diesen Dingen schweigend vorüberzugehen, sondern dass es für Jeden, der sich irgendwie mit Psychologie abgiebt, nothwendig wird, zu ihnen Stellung zu nehmen."

Die Zeit schreitet eben vorwärts, und nichts wird das Vordringen des Spiritismus aufhalten. Das Uebersinnliche bildet ja einen wesentlichen Theil des Sinnlichen, nur vermisste man bisher den Zugang zur experimentellen Methode; jetzt ist sie gefunden, einerseits im Hypnotismus, andrerseits im Mediumismus, welcher nothgedrungen zum Animismus und Spiritismus hinführt.

In allen gebildeten Kreisen, die dem wahren Fortschritte nach jeder Seite und Richtung hin ohne Vorurtheile huldigen, wird das Buch gewiss eine freundliche Aufnahme finden, weil es eine gediegene Belehrung über die interessantesten und verwickeltsten Probleme der Seelenforschung darbietet. Man überzeuge sich selbst!

Gleichzeitig erschien:

Christenthum und Spiritismus

und

Die Gleichartigkeit ihrer Beweise.

Von

Leopold von Schwerin.

$6\frac{1}{2}$ Bog. gr. 8°. In eleg. Umschlag geheftet Preis M. 2.—.

Da die Geistlichkeit aller Confessionen, beunruhigt durch die rapide Zunahme der spiritualistischen Bewegung in allen Ländern, bei jeder Gelegenheit gegen den Spiritismus zu Felde zieht, ihn für gottloses Teufelswerk hält und behauptet, er stehe nicht auf dem Boden der heiligen Schrift, hat es der belesene und gebildete Verfasser unternommen, zu beweisen, wie der Spiritismus sich mit dem Christenthum und den Lehren der heiligen Schrift vereinbaren lässt. Er bringt unzählige Nachweise aus der Bibel und löst seine vorgeschriebene Aufgabe in zutreffender Weise. Man scheut sich heutzutage nicht mehr, in allen Kreisen den Spiritismus anzuerkennen und mit grossem Interesse dieses Thema zu behandeln. Bei Theologen und gebildeten Lesern wird die Schrift entschieden eine gute Meinung erwecken.

„Harald Gert"

oder

Vom Unglauben zum Glauben.

Ein Traumgesicht. Mitgetheilt von **Laudamus.**

$7\frac{1}{2}$ Bogen gr. 8°. In eleg. Umschlag geheftet M, 2.—, geb. M. 3.—.

Durch einen merkwürdigen Traum wird hier ein starrer und alles Christenthum verlästernder Materialist ins Gegentheil bekehrt. In einer edlen, klaren und beweiskräftigen Rede zwingt ihn sein Seelenarzt „Harald Gert" rechtzeitig zur Umkehr, führt ihn wieder in die Arme seiner verloren gewesenen Braut und in ein neues glückliches Leben zurück.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 297. 10 Centimes. 1er-15 [redacted] 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

LE STOICISME

Lorsqu'il y a 2.200 ans *circum circa*, le philosophe Zénon, éprouvant le besoin bien naturel, d'ailleurs, de se distinguer des sophistes et rhéteurs qui florissaient alors à Athènes, découvrit, en se promenant sous les frigides ombrages du Portique, la théorie qui fit son chemin, sous le nom héroïque de *stoïcisme*, il dut pousser un *Euréka* triomphant, et certes il y avait de quoi. Songez donc, contemporains, mes frères, découvrir, entre autres perles : que la douleur n'est qu'un vain mot !

Ce que j'en dis ici, sur ce ton badin, n'est certes pas pour railler le stoïcisme. Loin de moi cette pensée sybarite, lorsque, surtout, je me remémore que des philosophes comme Marc-Aurèle, l'empereur, et Epictète, l'esclave, l'appliquèrent avec tant d'éclat.

Mais j'oserai dire que ces stoïciens étaient bien excusables, dans l'état des connaissances d'alors, et cela aussi pour d'autres raisons, de considérer, par exemple, comme négligeable en leur système le fait de l'existence de Dieu.

Mais qu'aujourd'hui, on préconise purement et simplement ces théories philosophiques (?). Cela semble raide.

Et pourtant, on rencontre encore assez souvent des personnes à l'esprit cultivé qui n'hésitent pas à vous dire :

Voyons, vous prêchez une morale issue, dites-vous, d'une philosophie spiritualiste que vous considérez comme certaine, avec critérium à l'appui, et vous commencez par l'établir sur un fait non expérimentalement prouvé : l'existence de Dieu. Mais laissez donc l'incognoscible où il est et ne vous occupez pas d'un avenir *post mortem* problématique. Songez au présent, à la vie, telle que vous la connaissez et contentez-vous de dire aux humains : Soyez bons, justes, équitables, courageux et virils ; faites le bien, parce que c'est le devoir, chose qui n'est que la nécessité absolue de l'ordre général et du bon fonctionnement de la société en particulier.

Et voilà, ce n'est pas plus difficile que cela.

Ah ! certes, stoïcien, mon ami, ce ne serait pas difficile, en effet, mais le moraliste qui dégoiserait de la sorte, outre qu'il ne serait pas compris des masses, ferait un joli fiasco comme résultat final.

Et pour attester l'exactitude de cette dernière proposition, nous n'avons qu'à envisager l'état psychique, mental, intellectuel, social et moral de notre société sans Dieu.

Ce sera chose jugée.

Eh bien, non. Nous, spiritualistes modernes, déistes par essence, nous ne pouvons courtoisement laisser passer de semblables théories :

Premièrement. Parce qu'elles sont erronées : l'existence d'un principe supérieur, ordonnateur, loi consciente et suprême des mondes, étant largement prouvée, établie et conçue par toute intelligence éclairée par l'étude, la science et la conscience intime ;

Deuxièmement. Parce que, sans l'idée divine, tout l'échafaudage de la morale et de la philosophie moderne s'écroule parce qu'il manque d'assises, rien en ce monde n'ayant alors de sanction, ni même de raison d'être ;

Troisièmement. Et que nous pouvons dire aux gens : Soyez bons, justes, équitables et courageux, parce que tout cela ne sert qu'à vous donner du mal, à vous priver de jouissances égoïstes et que la vie, qui est un phénomène éphémère n'a pas de cause connue et ne saurait, dès lors, avoir de sanction possible.

Non, vraiment, il est impossible de soutenir une telle morale.

Ah ! certes, si le monde et la société étaient tout autres que ce qu'ils sont ; si, d'autre part, nous étions au vingtième siècle dans l'état mental où se trouvaient Zénon et plus tard Marc-Aurèle et Epictète ; si nous étions parfaitement ignorants de toutes les sciences, nous pourrions, au sein de cette nuit mentale, recommander, faute de mieux, le stoïcisme et dire, comme Laplace le fit avec orgueil : « L'hypothèse (!) de Dieu n'est pas nécessaire pour expliquer la mécanique céleste, MOI je suffis, et c'est assez ».

Tout de même, sans être un génie transcendant, comme était Laplace, il est peut-être permis de penser et de dire que, plus une

mécanique est belle et plus il y a lieu de croire qu'un mécanicien habile y coopéra, et cela en vertu de cet axiome scientifique inébranlable : Pas d'effet sans cause.

Mais le monde et la société ont changé depuis Epictète et même depuis Laplace. La vie est devenue une lutte sans merci ; le prolétaire est plus prolétaire qu'il ne fut jamais, les peines morales se sont aggravées de tout le poids des appétits et des besoins, multipliés par une civilisation intense et, s'il n'est pas en notre pouvoir d'infuser aux masses souffrantes les connaissances qui éclairent, du moins avons-nous le devoir de leur enseigner les vérités qui consolent.

Et c'est en leur disant, ce qui est divinement vrai : « La vie, qui n'est qu'un passage, est toujours une épreuve, même dans les rares et fugitifs bonheurs que nous y trouvons quelquefois. Elle a sa raison d'être dans la volonté divine qui veut absolument notre bien, par notre élévation. Enfin, l'existence subséquente à la vie présente est certaine et en sera la sanction inévitable. »

Ce faisant, nous ne serons pas stoïciens, mais nous serons logiques et vrais, ce qui vaut mieux.

J. Bearson.

L'Extériorisation de la Pensée [1]

L'étude des manifestations spirites nous met fort souvent en présence de certaines particularités des phénomènes qui ont besoin d'être étudiées, afin d'essayer de comprendre comment elles peuvent se produire. Une question que l'on fait très souvent est celle-ci : d'où proviennent les objets qui accompagnent les apparitions d'Esprits ? Nous savons bien que l'âme est toujours associée au périsprit qui reproduit la forme du corps, de sorte qu'après la mort l'esprit conserve son type terrestre, ce qui permet de le reconnaître. Mais il se présente presque toujours revêtu soit de draperies, soit de costumes semblables à ceux qu'il portait sur la terre, de sorte qu'on est conduit à se demander à quel vestiaire il emprunte ses vêtements posthumes. Dans d'autres cas, le fantôme, qu'il soit celui d'un vivant ou d'un désincarné, apparaît avec certains objets dont il a ou avait l'habitude de se servir, tels que canne, pipe, chandelier, etc. Dans les séances de matérialisations, le phénomène est encore plus complexe, car l'esprit est parfois paré de bijoux ou de fleurs qui semblent aussi réels que lui, mais qui disparaissent subitement ou graduellement lorsque la manifestation est terminée. D'où viennent ces accessoires ?

Evidemment, ils n'ont qu'une existence temporaire, mais, pendant tout le temps que le fantôme reste visible, ils sont solides ; on peut les toucher, ils ont un poids et toutes les apparences d'objets ordinaires semblables à ceux qui nous entourent.

Dès les premiers temps du spiritisme, diverses hypothèses furent imaginées pour expliquer ces faits. On supposa d'abord que tous les corps ont une sorte de doublure fluidique et que l'esprit se servait de ces simulacres, comme il l'eût fait de l'objet lui-même. Mais, très souvent, les circonstances qui accompagnent les apparitions ne permettent pas de supposer qu'il en est ainsi, au moins dans beaucoup de cas. Alors on interrogea les Esprits, et ils donnèrent une explication qui paraît rationnelle. Nous allons l'exposer d'après Allan Kardec (2), et nous mettrons ensuite sous les yeux du lecteur les faits qui semblent l'appuyer très fortement.

Suivant l'enseignement spirite, la pensée serait la cause originelle de ces créations temporaires, car elle possède le pouvoir de former

(1) Extrait de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*.
(2) Allan Kardec, *la Genèse*, p. 310 et suiv.

des images fluidiques qui ont pour l'esprit autant de réalité que les objets matériels. Voici ce que nous trouvons d'abord dans le *Livre des Médiums* (1) :

L'esprit agit sur la matière ; il puise dans la matière cosmique universelle les éléments nécessaires pour former à son gré des objets ayant l'apparence des divers corps qui existent sur la terre. Il peut également opérer sur la matière élémentaire, par sa volonté, une transformation intime qui lui donne des propriétés déterminées. Cette faculté est inhérente à la nature de l'Esprit, qui *l'exerce souvent comme un acte instinctif, quand cela est nécessaire, et sans s'en rendre compte*. Les objets formés par l'Esprit ont une existence temporaire, subordonnée à sa volonté ou à la nécessité ; il peut les faire ou les défaire à son gré. Ces objets peuvent, dans certains cas, avoir aux yeux des personnes vivantes toutes les apparences de la réalité, c'est-à-dire devenir momentanément visibles et tangibles. Il y a formation, mais non création, attendu que l'esprit ne peut rien tirer du néant.

Afin d'éviter toute équivoque, nous adoptons la définition d'Allan Kardec. Lorsque nous parlons des créations de l'âme, nous entendons simplement, par le mot *création*, l'objectivation d'une idée de l'Esprit. Poursuivons.

L'existence d'une matière élémentaire unique est à peu près généralement admise aujourd'hui par la science, et confirmée, comme on l'a vu, par les Esprits. Cette matière donne naissance à tous les corps de la nature : par les transformations qu'elle subit, elle produit aussi les diverses propriétés de ces mêmes corps ; c'est ainsi qu'une substance salutaire peut devenir vénéneuse par une simple modification ; la chimie nous en offre de nombreux exemples. Tout le monde sait que deux substances inoffensives combinées en certaines proportions peuvent en produire une qui soit délétère. Une partie d'oxygène et deux d'hydrogène, tous deux inoffensifs, forment l'eau ; ajoutez un atome d'oxygène et vous avez un liquide corrosif. Sans changer les proportions, il suffit souvent d'un simple changement dans le mode d'agrégation moléculaire pour changer les propriétés ; c'est ainsi qu'un corps opaque peut devenir transparent et *vice versa*. Puisque l'Esprit a, par sa seule volonté, une action si puissante sur la matière élémentaire, on conçoit qu'il puisse non seulement former des substances, mais encore en dénaturer les propriétés, la volonté faisant ici l'effet d'un réactif.

Sous le titre : *Action des Esprits sur les fluides. Créations fluidiques, photographie de la pensée*, Allan Kardec, dans *la Genèse*, complète ainsi sa pensée :

Les fluides spirituels, qui constituent un des états du fluide cosmique universel, sont, à proprement parler, l'atmosphère des êtres spirituels ; c'est l'élément où ils puisent les matériaux sur lesquels ils opèrent ; c'est le milieu où se passent les phénomènes spéciaux, perceptibles à la vue et à l'ouïe des Esprits, et qui échappent aux sens charnels impressionnés par la seule matière tangible ; où se forme cette lumière particulière au monde spirituel, différente de la lumière ordinaire par sa cause et par ses effets ; c'est enfin le véhicule de la pensée, comme l'air est le véhicule du son.

Les Esprits agissent sur les fluides spirituels (2), non en les manipulant comme les hommes manipulent les gaz, mais à l'aide de la pensée et de la volonté. La pensée et la volonté sont aux Esprits ce que la main est à l'homme. Par la pensée ils impriment à ces fluides telle ou telle direction ; il les agglomèrent, les combinent et les dispersent ; ils en forment des ensembles ayant une apparence, une forme, une couleur déterminées ; ils en changent les propriétés

(1) Allan Kardec, *Livre des Médiums*, p. 161.
(2) Rappelons que par le terme : *fluides spirituels*, Allan Kardec désigne ces états très raréfiés dans la matière qui constituent, au-dessus de l'éther, le monde fluidique dans lequel vivent les Esprits.



comme un chimiste change celle des gaz ou autres corps en les combinant suivant certaines lois. C'est le grand atelier ou laboratoire de la vie spirituelle.

Quelquefois ces transformations sont le résultat d'une intention : souvent, *elles sont le produit d'une pensée inconsciente* : il suffit à l'esprit de penser à une chose pour que cette chose se produise, comme il suffit de moduler un air pour que cet air se répercute dans l'atmosphère.

C'est ainsi, par exemple, qu'un Esprit se présente à la vue d'un incarné doué de la vue psychique, sous les apparences qu'il avait de son vivant à l'époque où on l'a connu, aurait-il eu plusieurs incarnations depuis. Il se présente avec le costume, les signes extérieurs — infirmités, cicatrices, membres amputés, etc., — qu'il avait alors ; un décapité se présentera avec la tête de moins. Ce n'est pas à dire qu'il ait conservé ces apparences ; non, certainement, car, comme Esprit, il n'est ni boiteux, ni manchot, ni borgne, ni décapité ; mais, sa *pensée* se reportant à l'époque où il était ainsi, son périsprit en prend instantanément les apparences, qu'il quitte de même instantanément dès que sa pensée cesse d'agir. Si donc il a été une fois nègre et une fois blanc, il se présentera comme nègre ou comme blanc, selon celle de ces deux incarnations sous lesquelles il sera évoqué et où se reportera sa pensée.

Nous donnerons plus loin des exemples d'une semblable action s'exerçant, même ici-bas, sur certains sujets qui peuvent être replacés temporairement à une période quelconque de leur vie antérieure.

Par un effet analogue, continue Allan Kardec, la pensée de l'Esprit crée fluidiquement des objets dont il avait l'habitude de se servir : un avare maniera de l'or, un militaire aura des armes et son uniforme, un fumeur sa pipe, un laboureur sa charrue et ses bœufs, une vieille femme sa quenouille. Ces objets fluidiques sont aussi réels pour l'Esprit, qui est lui-même fluidique, qu'ils étaient à l'état matériel pour l'homme vivant ; mais, par la même raison qu'ils sont créés par la pensée, leur existence est aussi fugitive que la pensée.

Les fluides étant le véhicule de la pensée, celle-ci agit sur les fluides comme le son agit sur l'air ; ils nous apportent la pensée comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire, en toute vérité, qu'il y a, dans ces fluides, des ondes et des rayons de pensée, qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

Il y a plus : la pensée créant des *images fluidiques*, elle se reflète dans l'enveloppe périspritale comme dans une glace : elle y prend un corps, et s'y *photographie* en quelque sorte. Qu'un homme, par exemple, ait l'idée d'en tuer un autre, quelque impassible que soit son corps matériel, son corps fluidique est mis en action par la pensée, dont il reproduit toutes les nuances ; il exécute fluidiquement le geste, l'acte qu'il a le dessein d'accomplir ; la pensée crée l'image de la victime, et la scène entière se peint, comme dans un tableau, telle qu'elle est dans son esprit.

C'est ainsi que les mouvements les plus secrets de l'âme se répercutent dans l'enveloppe fluidique ; qu'une âme peut lire dans une autre âme comme dans un livre, et voir ce qui n'est pas perceptible pour les yeux du corps. Toutefois, en voyant l'intention, elle peut pressentir l'accomplissement de l'acte qui en sera la suite, mais elle ne peut déterminer le moment où elle s'accomplira, ni en préciser les détails, ni même affirmer qu'il aura lieu, parce que des circonstances ultérieures peuvent modifier les plans arrêtés et modifier les dispositions. Elle ne peut voir ce qui n'est pas encore dans la pensée; ce qu'elle voit, c'est la préoccupation habituelle de l'individu, ses projets, ses desseins bons ou mauvais (1).

Pour que cette théorie soit acceptable, il faut établir d'abord :

1° Que toute pensée est une image;

2° Que les images mentales peuvent s'extérioriser, c'est-à-dire être projetées dans l'espace de manière à y exister pendant un certain temps ;

3° Que ces images sont capables d'acquérir un degré de matérialisation suffisant pour être visible normalement.

Etudions séparément ces différents points.

LES IMAGES MENTALES

On appelle idée, ou image, le souvenir d'une ou plusieurs sensations simples ou associées. Chaque pensée est donc un phénomène de mémoire, le réveil, la reproduction d'une sensation antérieurement perçue. Il existe autant de groupes d'images que nous possédons de sens. C'est dire qu'elles sont visuelles, auditives, tactiles, olfactives, gustatives ou motrices. Ce sont ces images qui constituent avec les sensations les matériaux de toutes nos opérations intellectuelles; la mémoire, le raisonnement, l'imagination sont des actes qui consistent, en dernière analyse, à grouper et coordonner des images, à en saisir les rapports déjà formés et à les réunir dans des rapports nouveaux. « De même que le corps est un polypier de cellules, dit Taine, l'esprit est un polypier d'images (1). »

Le cerveau ou, plus exactement, pour nous, spirites, le périsprit, renferme une innombrable multitude de clichés de toute nature qui sont prêts à reparaître sous l'incitation de sensations semblables, perçues à nouveau, ou lorsque le jeu de l'association des idées les tire momentanément de la nuit de la subconscience. On croyait jadis que les idées n'avaient pas de corrélatifs physiologiques, qu'elles n'exigeaient pas un substratum physique pour se manifester. On sait maintenant qu'elles occupent dans le cerveau la même place que les sensations, autrement dit qu'une pensée n'est qu'une sensation spontanément renaissante, en général, plus simple et plus faible que l'impression primitive, mais capable d'acquérir, dans des conditions données, une intensité si grande qu'on croirait continuer de voir l'objet extérieur.

C'est surtout pendant le rêve que se révèle nettement à nous cette fantasmagorie des images mentales. Lorsque l'on dort, toutes les parties du cerveau ne sont pas également engourdies ; quelques-unes conservent leur activité, de sorte que l'esprit assiste à un défilé d'images, de tableaux qu'il ne peut modifier. Les images du rêve dominent l'attention et la volonté et, par ce motif, elles nous apparaissent comme des créations objectives, comme des produits qui n'émanent point de nous et que nous contemplons de la même manière que les choses extérieures. Ce sont, non pas seulement des idées, mais des images sensibles, des fac-similé rigoureux de la réalité, et ce caractère d'extériorité est précisément la cause qui nous fait croire à leur réalité.

Même pendant la veille, lorsque l'attention a été fortement portée sur un ordre particulier de recherches, des images mentales qui ont peuplé l'esprit ont parfois le pouvoir de se substituer aux images réelles fournies par les sens, pour peu que l'association des idées puisse intervenir. En voici un exemple que nous empruntons à M. Binet :

(1) Cette faculté pour une âme de lire dans une autre âme est subordonnée, comme Allan Kardec le fait remarquer ailleurs, au degré d'évolution de l'Esprit. Ce ne sont que les Esprits très supérieurs qui possèdent ce pouvoir ; les âmes ordinaires ne pénètrent pas plus dans l'intimité de la conscience de leurs semblables, qu'ici-bas nous ne devinons la pensée de nos voisins, quand elle ne s'exprime pas par la parole, l'écriture ou le geste.

(1) Voici sur ce sujet une étude de M. Alf. Binet dans son livre : *La Psychologie du raisonnement*, p. 15 et suiv. Nous en résumons quelques passages. Voir aussi Taine ; *De l'Intelligence*, livre II; et Galton, *Inquiries into human faculties*, p. 83.

« Je dois, dit-il, à un de mes amis, le récit suivant : Un jour qu'il remontait la rue Monsieur-le-Prince à Paris, il crut lire sur la porte vitrée d'un restaurant les deux mots : « *Verbascum thapsus* ». On sait que c'est le nom scientifique d'une scrofularinée de nos pays, qu'on appelle vulgairement le bouillon blanc. Mon ami avait passé les jours précédents à préparer un examen d'histoire naturelle ; sa mémoire était encore surchargée de tous ces mots latins qui rendent l'étude de la botanique si fastidieuse. Surpris de l'inscription qu'il venait d'apercevoir, il revint sur ses pas pour en vérifier l'exactitude, et alors il vit que la pancarte du restaurant portait le simple mot bouillon. Ce mot avait suggéré dans son esprit celui de bouillon blanc, qui à son tour avait suggéré celui de *Verbascum thapsus*. »

C'est surtout chez les personnes qui appartiennent au type visuel, que ce caractère d'image apparaît nettement comme caractéristique de la pensée. Il existe des joueurs d'échecs qui, les yeux fermés, la tête tournée contre le mur conduisent une partie d'échecs. « Il est clair, dit Taine, qu'à chaque coup, la figure de l'échiquier tout entier, avec l'ordonnance des diverses pièces, leur est présente comme dans un miroir intérieur ; sans quoi ils ne pourraient prévoir les suites du coup qu'ils viennent de subir et du coup qu'ils vont commander. »

Signalons, en passant, la presque identité qui existe entre l'expression d'Allan Kardec qui dit « que la pensée se réflète dans l'enveloppe périspritale comme dans une glace » et celle de Taine qui écrit que la pensée leur est présente « comme dans un miroir intérieur ».

Galton rapporte qu'une personne de sa connaissance a l'habitude de calculer avec une règle à calcul imaginaire dont elle lit mentalement la partie qui lui est nécessaire pour chacune de ses opérations. — Beaucoup d'orateurs ont leur manuscrit placé mentalement devant leurs yeux, quand ils parlent en public. Un homme d'Etat assurait que ses hésitations à la tribune provenaient de ce qu'il était tracassé par l'image de son manuscrit portant des ratures et des corrections.

Certains peintres, dessinateurs, statuaires, après avoir considéré attentivement un modèle, peuvent faire son portrait de mémoire. Horace Vernet et Gustave Doré possédaient cette faculté. Un peintre copia un jour, de souvenir, un *Martyr de saint Pierre* de Rubens, avec une exactitude à tromper les connaisseurs. Un peintre anglais, cité par Wigan, peignait un portrait en pied après une seule séance du modèle. Il prenait l'homme dans son esprit, le plaçait mentalement sur la chaise, et toutes les fois qu'il regardait la chaise, il voyait la personne assise.

On peut citer pour le type auditif les mêmes exemples d'intensité de l'image mentale. C'est par exemple Mozart notant de mémoire, après deux auditions, le *Miserere* de la chapelle Sixtine ; Beethoven sourd, composant et se répétant intérieurement d'énormes symphonies.

Mais la pensée n'est pas simplement la résurrection de sensations antérieures. L'imagination a le pouvoir de combiner les images pour en former de nouvelles. Elle fait preuve d'une véritable initiative intellectuelle, d'une certaine liberté vis-à-vis de l'expérience, par suite de son pouvoir d'abstraction et de comparaison. Elle est l'origine de toutes les inventions. Dans des sciences elle suggère les hypothèses et les moyens de les vérifier, comme dans l'art elle est l'inspiratrice de l'Idéal. Ces images mentales sont innombrables. Elles sont des représentations fidèles de la réalité extérieure, elles peuplent notre esprit et elles ont une existence certaine, car la science l'établit aujourd'hui par des preuves indiscutables.

Notre périsprit est le réceptacle dans lequel ces idées sont emmagasinées et conservées d'une manière indélébile. Nous savons que l'on peut démontrer la pérennité de tous nos états intellectuels passés grâce aux expériences de l'hypnotisme, comme nous le rappellerons plus loin ; actuellement, il nous faut aborder le second point de notre étude, c'est-à-dire montrer que les images mentales sont capables d'être extériorisée dans l'espace ; c'est ce que nous verrons dans le prochain numéro.

(*A suivre.*) GABRIEL DELANNE.

Extrait des Cours de Magnétisme

DOUZIÈME LEÇON (*Suite*).

Somnambulisme.

Mais ici, de même qu'en toutes choses il y a les extrêmes, il est donc facile de concevoir comment et pourquoi certains organismes peuvent être plus ou moins aptes ou plus ou moins rebelles à entrer dans le sommeil provoqué et par suite dans le somnambulisme sous l'empire d'une action magnétique quelconque. Personnellement, je crois que tout le monde est susceptible d'entrer dans cet état suivant en cela ce qu'est le tempérament de chaque individu, les uns presque instantanément, d'autres par suite d'un long entraînement ; néanmoins, de part et d'autre, que le sommeil soit naturel ou provoqué, il permet à l'âme d'entrer dans cet état de suractivité lorsqu'elle y est sollicitée par des forces supérieures qui sont en réalité le propre de l'esprit, mais je dois avouer pourtant que tous les somnambules ne sont pas lucides au même degré ; il y en a même qui semblent n'avoir aucune lucidité. Il y a là une foule de raisons qui font que tel sujet verra ou fera ce qu'un autre ne verra ni ne pourra accomplir.

Je n'ai pas à revenir sur les moyens à employer pour provoquer ces différents états. Vous avez pu les constater maintes fois pendant le cours de mes expérienees, tous les moyens sont également bons et chaque expérimentateur se crée généralement une méthode personnelle qu'il croit plus parfaite ou meilleure que celle du voisin ; il s'y attache et réalise ainsi les phénomènes qu'il cherche à produire, c'est donc là une chose sur laquelle je ne crois pas devoir m'arrêter ; nous nous contenterons pour l'instant de voir ce que sont en général les facultés somnambuliques, nous pourrons ensuite être un peu moins crédules lorsqu'un dormeur nous donnera des renseignements ou plutôt voudra nous renseigner sur toute chose.

Cahagnet, déjà cité, qui paraît s'être occupé de la question d'une façon assez sérieuse, auquel j'emprunte le passage suivant, dit (1) :

« Le meilleur somnambule est celui qui se trompe ou vous trompe le moins, et non pas celui qui remplit telle ou telle condition.

« On aime ordinairement rencontrer, dans cet état, un repliement des sens vers l'interne de l'être au lieu de les voir étendus, c'est-à-dire voir le lucide isolé, n'entendant que les personnes avec lesquelles il se met en rapport par le contact ou la pensée.

« Quelque bruit qu'on fasse autour de lui, on préfère qu'il n'en entende aucun, et qu'il joigne à un peu d'insensibilité physique une part de liberté d'appréciation assez grande pour ne point se laisser abuser jusqu'à croire, goûter, sentir ou toucher telle substance pour telle autre comme se plaisent à le lui faire faire les personnes présentes ; ce genre d'expérience ouvre la porte aux erreurs, qu'on devrait, au contraire, chercher à éviter par tous les moyens possibles.

« Ces conditions ne sont cependant pas indispensables, puisqu'on trouve de très bons lucides qui ne les possèdent pas, mais elles sont recherchées.

(1) Cahagnet, *Thérapeutique du magnétisme et du somnambulisme*.

« Il en est une autre qu'il est indispensable de trouver chez un lucide qui traite de maladies, ou de questions d'intimité, qui est celle de la perte, à son réveil, du souvenir de ce qu'il a fait, vu ou dit pendant son sommeil ; l'on sent toute l'importance de cet oubli, il faut bien s'assurer par tous les moyens possibles si ce lucide se souvient ou ne se souvient pas, car on en voit journellement paraître ignorer, à leur rentrée dans l'état normal, ce qu'ils ont vu, dit ou fait pendant leur sommeil, et posséder ainsi des secrets qu'ils ne doivent pas connaître. Cette question est très sérieuse et délicate ; nous appelons avec force l'attention des intéressés sur elle. Nous avons possédé plusieurs sujets ayant cette faculté dont la vue seule était *somnambulisée*, les autres sens restent à l'état normal ; ils se souvenaient à leur réveil de tout ce qu'ils avaient pu connaître pendant leur sommeil, et se réveillaient au moment où nous nous y attendions le moins. Ces somnambules nous ont donné des preuves d'une très grande lucidité par des vues à distance rétrospectives et prophétiques.

« Nous en possédons encore deux en ce moment qui sont dans les mêmes conditions. Qu'on sache qu'on ne doit attendre rien d'identique dans cet état sans que nous sachions ni le pourquoi ni le comment.

« Oui, le somnambulisme est un état qui comprend une infinité de facultés dévolues chacune à autant d'êtres différents.

« Ce que l'un peut, l'autre ne le peut pas. Chacun a ses aptitudes et ses puissances d'études ; ainsi, si l'on peut dire que cet état conduit à la connaissances universelle des sciences humaines, on doit ajouter que cette connaissance est répartie, comme dans l'état matériel, entre un nombre infini d'individus.

« Tel lucide peut connaître et traiter les maladies.

« Un autre voir à travers les corps opaques, sans pour cela voir à travers tous les corps opaques.

« Un troisième voit auprès de lui et non à distance.

« Un quatrième voit à des distances très grandes, et ne voit pas auprès de lui,

« Un cinquième voit mieux le passé que le présent.

« Un sixième voit mieux le présent que le passé.

« Un septième voit très bien l'avenir et ne voit ni le présent ni le passé.

« Un huitième voit vos pensées.

« Un neuvième les sent par une espèce d'attouchement inexplicable.

« Un dixième en a l'intuition.

« Un onzième sait sans voir ni sentir ce qu'il sait.

« Un douzième parle des langues qui lui sont étrangères.

« Un treizième poétise, sans connaître les règles de la versification.

« Un quatorzième est musicien, et exécute très bien un instrument qui lui est inconnu.

« Un quinzième résout instantanément des difficultés algébriques, sans connaître les chiffres.

« Un seizième dessinera très bien sans notions de dessins.

« Un dix-septième raisonnera chimie sans connaître les substances.

« Un dix-huitième fera de même en mécanique et en physique, etc.

« D'autres lucides ont des affections très prononcées, par conséquent des moyens très étendus pour traiter des sciences occultes, opérer des prodiges incroyables et inénarrables. Celui-ci se plaît à prendre des positions contre toutes les lois connues de l'équilibre et de l'anatomie du corps.

« Tel autre présente un genre de stigmatisation qui n'est pas moins curieux qu'inexplicable.

« Un troisième se gonflera subitement le ventre, au point d'imiter un hydropique ou une femme enceinte.

« Un quatrième se rendra pesant au point que vous ne pourrez le lever.

« Un cinquième fera le contraire en se trouvant suspendu en l'air, sans aucun point d'appui.

« Un sixième fera des tours d'adresse, qui, s'il ne vous fascine pas, vous paraîtront inadmissibles.

« Un septième opèrera des apports, sans qu'on puisse se rendre compte comment les objets qu'il saisit dans l'air devant vous, sont entrés dans l'appartement fermé.

« Un huitième brisera un anneau d'or et le ressoudera sans que vous sachiez comment.

« Il brûlera votre mouchoir, et des cendres le reproduira tel qu'il était.

« Il vous donnera sa chemise à tordre, sans que ses autres vêtements soient humides.

« Il vous montrera son corps couvert d'éraillures sanglantes sans que sa chemise soit déchirée, ni que vous sachiez comment ces blessures ont été faites sous vos yeux. Il pourra avoir un membre cassé qui se ressoudera dans trois jours à pouvoir s'en servir. Ces phénomènes vous paraîtront être des contes ; mais nous pouvons vous affirmer qu'ils ont eu lieu en présence d'individus qui nous en ont certifié la réalité. Si vous voulez fouiller dans les annales des saints, des possédés vous y trouverez des faits non moins merveilleux, la possibilité des uns fait admettre celle des autres, nous avons assez traité de ces matières dans la *Magie magnétique* à laquelle nous vous renvoyons pour les apprécier, ainsi qu'aux manifestations spirituelles des médiums qui ont lieu de nos jours.

« Un neuvième se rendra invisible, et ira vous chercher des objets à tel endroit, dans une heure de temps, quand l'espace demande matériellement quelques jours pour le franchir.

« Un dixième se dira inspiré par tel saint, tel sage ou tel savant.

« Un onzième ne voit que des décédés et vous donne des preuves irrécusables de leur existence.

« Un douzième ne traite que de théologie, etc.

« Nous n'en finirions pas si nous voulions descendre dans toutes les subdivisions des spécialités et des facultés qu'ont les somnambules.

« Le faible aperçu que nous venons de citer doit donner une idée de l'immensité d'études qu'il nous est réservé de faire ; mais, aussi, il doit nous donner une semblable idée de méfiance ; car plus il existe chez l'homme de moyens de connaître ou de produire, plus il doit exister de moyens d'errer et de tromper. C'est de cette question que nous désirons traiter un moment

« Lorsque nous avons dit, il y a un instant, de ne croire à la lucidité d'un somnambule ainsi qu'à son véritable état qu'après un fait irrécusable, c'est que nous savions que le trop de confiance en de certains lucides, comme en de certains jongleurs, est une grande faute et peut conduire aux plus fâcheux désordres. C'est que nous savons que sur cent dormeurs, il y en a cinquante dans de mauvaises conditions et un grand nombre dans les autres, cinquante dont la rectitude d'esprit et le dévouement aux êtres qu'ils semblent affectionner sont très suspects.

« Le lucide n'est comme nous qu'un être plein de fatuité et de vices, il ne pense pas les amoindrir devant les puissances mises à sa disposition. Au contraire, son orgueil en est généralement très flatté, et il est souvent très aise de se jouer de notre bonne foi, comme vous pouvez vous-mêmes vous jouer de la crédulité d'un enfant.

« A côté de son besoin de prouver plus de savoir qu'il n'en possède parfois, il se trouve des erreurs qui ne sont pas de son fait, et

dont il serait peu juste de l'accuser ; nous traiterons de la source involontaire, pour lui, de ces erreurs.

« Il se trouve également, à côté des lucides dont la supériorité est prouvée, les dormeurs par métier. Oh ! ceux-là pullulent comme les faux médecins en tous les lieux, ce sont les plus en renom, les plus clairvoyants, ou pour parler plus vrai les plus adroits et les plus fourbes. Aidés de compères ou de commères, par certains mots dits sans réflexion ni souvenance, certaines questions adroitement faites et surtout certaines grimaces frisant des attaques nerveuses, arrivant à propos pour répondre à certaines questions qui embarrassent leur fausse lucidité, ils se tirent par ce fait adroitement de ce mauvais pas, en vous fourrant vous-mêmes plus avant dans le bourbier de leur supercherie. Nous n'osons vous dire ce qui se fait en ce genre, nous respectons trop l'espèce humaine pour lui dévoiler ces faits.

« Il est vrai que notre respect est forcé : mais il est nécessaire pour le bien de nos études. Nous dirons : plus vous clorez d'yeux, plus vous devez ouvrir les vôtres. »

(*A suivre.*) V. A. Bouvier

CAS D'OBSESSION DE Mme JOURDE

Le 28 mai 1902, Mme Jourde, sur les recommandations de Mmes Troussel et Flasselières, vint me voir. Elle me raconta que, depuis huit ans, elle était sujette à des crises qui la faisaient souffrir et l'empêchaient de vaquer à ses affaires. Dans ses crises, qui étaient très fréquentes, la pauvre dame étouffait, sa langue sortait de sa bouche, ses yeux roulaient dans leur orbite, elle se tordait, à terre, dans des convulsions violentes et poussait des cris comme si elle avait été victime de strangulation.

Ne sachant à quoi attribuer les causes de ce terrible mal, je priai cette dame de revenir le 2 juin, à 8 heures et demie du soir, me proposant de faire une séance intime de spiritisme afin de demander, à nos chers guides, de nous expliquer ce cas.

Cette réunion intime comprenait :

M. Vacheron, officier d'administration du Génie, chevalier de la Légion d'honneur, médium guérisseur; Mme Flasselière, présidente du groupe Béranger; Mlle Mondel, Noémie, sage-femme, médium écrivain ; Mme Verdier, ma femme, médium écrivain mécanique et moi.

Au jour convenu, Mme Jourde vint, accompagnée de son mari et de sa jeune fille.

A peine la séance fut-elle commencée que la pauvre femme roula à terre, en proie à son terrible mal.

M. Vacheron lui prodigua ses soins et elle se remit.

Pendant ce temps, ma femme recevait une communication dans laquelle on nous disait que Mme Jourde était sous le coup d'une affreuse obsession, tandis que Mlle Mondel obtenait la communication suivante, de l'esprit obsesseur.

« Eh bien, que vous importe, Madame, c'est moi qui souffre. Oh ! comme elle est venue trop tard ! Je me suis attaché à elle, à ses pas, à sa vie.

« Je souffre, je souffre, je souffre !...

« Eh bien, cela ne regarde personne si j'ai fait ce que je ne devais pas faire.

« Quelle horreur au sortir de cette vie terrestre ! Lancé dans l'immensité, quelle horreur, quel tableau effrayant !

« Ah ! priez pour moi, afin que je puisse me réincarner.

« Pardon, Madame, si je suis attaché à vos pas. Mes fluides sont liés à votre sort. Si je puis me réincarner, je vous rendrai au centuple du bien pour le mal involontaire que je vous ai causé.

« Priez pour moi, car involontairement j'attaque Madame pour me sortir de l'horreur du néant où je suis depuis mon départ ; priez, priez pour ma réincarnation. Bolland. »

J'essayai de raisonner cet esprit malheureux, mais ce fut en vain. Nous en restâmes là pour cette soirée.

Le 4 juin, dans une séance, nous eûmes la communication ci-après du même esprit.

« Ce jour qui vient heureusement pour moi, où mes yeux voient des êtres compatissants, porte un peu de soulagement à mon âme.

« Hélas ! le regret d'un suicide me hantait ; maintenant me voilà plus tranquille. Je remercie le groupe Béranger des prières qu'il voudra dire en ma faveur, car je souffre encore beaucoup. Merci, Madame la Présidente et aussi M. Verdier et les médiums. Si je pouvais m'incorporer dans cette dame, cela me ferait du bien. Merci. Je prierai avec vous tous.

Votre dévoué,

Bolland, suicidé mais repentant. »

Je fis mon possible pour le raisonner et je vis que la résistance était moins grande.

Le 7 juin, dans une autre séance, nous eûmes du pauvre esprit obsesseur la communication ci-après :

« Commençons par moi d'abord, car j'ai hâte d'être incorporé. Je crois qu'on ne m'entend guère, cependant j'ai fait tout ce qu'un Esprit souffrant peut obtenir ; j'ai lâché ma victime qui a tant souffert de mon départ clandestin et de mon affreux suicide, que j'ai commis faute d'énergie. Je remercie le groupe de Béranger entier et prie Mme la Présidente Flasselière et M. le Vice-Président Verdier d'engager un médium de m'appeler, car je veux parler ; ensuite je pourrai me réincarner. »

« Je vous salue, Mesdames, Messieurs, le plus respectueusement.

Votre tout dévoué et reconnaissant,

Bolland. »

Cette fois l'Esprit m'écouta avec attention et je vis que mes raisons l'avaient ébranlé. Ce que voulait surtout le pauvre Bolland, c'était nous parler. Aussi à la séance du groupe Béranger du 25 juin, il s'incorpora dans notre médium, Mme Roca. Il eut son agonie et ne put encore rien nous dire.

Mais le 7 juillet, Mme Jourde étant venue à la séance du groupe, elle tomba en sommeil somnambulique ; l'Esprit obsesseur s'incorpora en elle et nous parla longuement. Il comprit sa situation, reconnut qu'il était bien mort et se rendit compte que l'amour qu'il disait avoir pour elle faisait à celle-ci le plus grand tort puisqu'il la rendait malade. Il promit dès lors de la quitter et de ne plus la faire souffrir. Il deviendrait, disait-il, son protecteur après avoir été son bourreau.

En effet, ce brave Bolland a tenu sa promesse et Mme Jourde a recouvré la santé ; ses crises ont complètement cessé. Bien mieux il veille sur celle qu'il affectionne toujours, mais d'un amour pur : il la conseille et la guide. Il est entré résolument dans la voie du progrès et de la réparation et a voulu qu'un procès-verbal de son cas soit rédigé.

Voici, du reste, la communication intéressante qu'il m'a faite, à ce sujet, le 19 octobre 1902, dans laquelle il raconte sa triste fin.

Cher Monsieur Verdier,

« Je vais vous donner les renseignements que vous désirez sur la



cause qui m'a entraîné à mettre si tristement fin à mes jours. Cela vous permettra d'établir un procès-verbal sur le cas de Mme Jourde et servira à ouvrir les yeux des incrédules.

« J'étais ingénieur de la compagnie P.-L.-M. aux ateliers d'Oullins, à une demi-heure de Lyon. J'habitais cette dernière ville rue d'Enghien, n° 5, au troisième étage, et la chambre où je me suis suicidé était sur le derrière de la maison, donnant sur l'immeuble des Jésuites. J'avais alors 37 ans.

« Il y avait dix mois que j'avais Mme Jourde à mon service, comme femme de ménage quand, au bout de deux mois, j'ai constaté quelle grande place elle occupait dans mon cœur qui, jusque-là, n'avait jamais rien ressenti si ce n'est un amour très fort pour ma bonne et sainte mère.

« Ma mère étant venue à mourir, je me trouvai alors dans le néant, sans affection, sans amitié, lorsque je rencontrai cette dame qui voulut bien soigner mon petit intérieur. Un beau jour, je sentis que j'avais pour elle un sentiment qui était plus fort que de la sympathie, mais je n'osais pas le lui avouer. Je fis d'abord le malade pour l'éprouver et je reconnus en elle un grand cœur et une fermeté qui me plurent? J'aurais voulu lui parler, lui faire connaître mon amour, mais ce fut impossible. Je la questionnai sur les vicissitudes de la vie ; elle me répondit avec une logique qui aurait étonné les plus grands savants. Mon amour, pour elle, augmenta. J'écrivis alors des lettres, à son intention, que je mis dans mes poches, car je lui avais bien recommandé de les vider lorsqu'elle brossait mes vêtements. Mes lettres étaient pliées de façon à m'apercevoir de suite si elle les avait lues. Mais, hélas ! jamais elle n'en prit connaissance. Désolé, je pris le parti de voyager pour essayer de l'oublier. Quand je partis, elle avait sa fille aînée à l'hôpital de la Charité, bien malade de la fièvre typhoïde. Croyant la toucher, je lui dis : « C'est bien, je trouverai bien d'autre travail qui me permettra de vivre. » Je partis donc le cœur ulcéré. Pendant trois mois je parcourus l'Angleterre, la Hollande et la Belgique et je revins à Paris avec la ferme intention de demander mon changement. Mais le cœur fut plus fort que la volonté : je brûlais du désir de revoir celle qui était l'objet de mon affection et le tourment de ma vie. Je revins donc à Lyon. Ah ! quel serrement de cœur je ressentis lorsque je la revis, toujours souriante car, malgré ses peines, elle conservait son caractère enjoué et ouvert, toujours bonne et affable, mais aussi toujours indifférente. Je lui demandai comment elle me trouvait et si j'avais changé. Elle me répondit que j'avais l'air bien portant, et cela avec un ton et une grâce qui me firent voir qu'elle n'avait réellement aucune affection pour moi. Alors voyant que je n'obtiendrais jamais rien d'elle, je résolus d'en finir. La voir si brave et si vaillante aurait dû me donner du courage, mais j'étais un lâche !

Donc le 10 octobre 1894, à 5 heures du soir, après avoir fait monter du charbon chez moi, je fumai trois cigarettes en pensant à elle. Je mis dans la salle à manger ma salamandre remplie d'anthracite et charbon, ainsi que ma rôtissoire ; je pris une échelle pour fermer toute les issues. A 8 heures du soir, après avoir allumé le charbon et bu de l'éther et du chloral, je me déshabillai et m'étendis sur un petit lit : à ce moment ma montre marquait juste 8 heures et quart. A 8 heures trois quarts je commençai à sentir les impressions de la mort, et ce n'est qu'à minuit que j'ai perdu complètement les sens, quoique le docteur ait constaté que c'est à 1 heure du matin ; il s'est trompé d'une heure. Si on m'avait photographié, on aurait trouvé, dans mon regard, son image. Le lendemain, à une heure de l'après-midi, quand elle est venue faire le ménage et qu'elle est rentrée dans la chambre voir si j'étais fatigué, je n'ai pas voulu que ce soit le valet de la maison qui ouvrit les fenêtres, car mon Esprit étant attaché à la matière, je croyais la voir encore et pouvoir lui parler, mais, au lieu de cela, je me suis agrippé à elle et l'ai fait horriblement souffrir. Oh ! c'était affreux. Pauvre femme ! ses souffrances n'étaient autres que le supplice que j'endurais dans l'au-delà, moi qui croyais, par le suicide, en finir avec les souffrances ! Oh ! plaignez les pauvres suicidés, car ils sont sous le coup du plus affreux de tous les supplices. On se croit toujours en vie et on cherche toujours le charbon. Donc, cher Monsieur Verdier, faire se reconnaître ces pauvres malheureux suicidés, c'est travailler à votre avancement spirituel. Voilà la fin de ma vie. »

— Cher Esprit, après votre désincarnation aviez-vous conscience de votre situation ?

— Non, je n'en avais pas conscience, mais comme je m'étais attaché à cette pauvre dame, ma souffrance, elle la ressentait aussi. Sa triste situation aurait été abrégée si elle avait écouté M. Bouvier directeur du journal spirite *la Paix Universelle* qui, l'ayant vue dans une crise, l'engagea à aller le voir, car il avait compris la cause du mal qui la torturait. Il l'aurait endormie et je me serais incorporé, car je voulais parler et je voyais que personne ne pouvait me répondre. Oh ! quel douloureux supplice que celui de vouloir parler et de ne pouvoir se faire entendre de personne ! Mme Jourde écouta plutôt les conseils de sa belle-mère qui lui dit qu'on voulait l'endormir pour abuser d'elle.

Le 28 mai 1902 ma victime alla chez Mme Flasselières et le soir chez vous. Le 2 juin elle y revint et assista à une séance à laquelle vous l'aviez convoquée. Etant attaché à elle, je m'y trouvais évidemment aussi, je me suis communiqué à vous par l'intermédiaire d'un médium écrivain. Mais vous n'avez pas pu me faire entendre raison, pas plus que les 4 et 7 juin où je vous fis encore des communications écrites.

Le 25 juin, je me suis incorporé dans un médium somnambulique ; j'ai eu mon agonie, mais vous n'avez pu arriver à temps pour me faire reconnaître, car je suis parti mon agonie faite.

Ce n'est que le 7 juillet, en pleine séance, que, m'étant incorporé dans ma victime, je me suis reconnu mort et ai compris toute mon erreur et ma lâche conduite.

Paul Bolland.

Pendant huit ans, Mme Jourde a été en proie à des crises terribles provoquées par des fluides d'un esprit souffrant et obsesseur.

A Lyon qu'elle habitait, lorsqu'elle a été prise du mal, elle a consulté plusieurs médecins, entre autres MM. Debauge et Cotton. Aucun n'a pu reconnaître la cause de ses souffrances qu'ils attribuaient tantôt à l'épilepsie, tantôt à de l'hystérie, même à de la catalepsie. Enfin, ne sachant plus que penser, ces praticiens prétendirent que le climat brumeux de Lyon était contraire à Mme Jourde et qu'elle ferait bien d'aller habiter le Midi.

La famille Jourde quitta donc Lyon le 6 août 1895, pour aller habiter Marseille.

Mais là comme à Lyon, les crises continuèrent. Mme Jourde consulta dans cette ville les docteurs Martin et Icard qui, pas plus que leurs confrères de Lyon, ne surent reconnaître ce qu'elle avait. Ils lui ordonnèrent des drogues qui lui fatiguèrent l'estomac sans produire de guérison parce que le mal était spirituel et non corporel.

Découragés, M. et Mme Jourde décidèrent d'aller encore plus au Midi et vinrent s'établir à Alger, où ils arrivèrent le 28 novembre 1901.

Dans cette ville, le mal continuant, Mme Jourde consulta le médecin maure, qui de même que les autres, ne put lui rendre la santé.

C'est quelque temps après qu'elle vint me voir et que, grâce au Tout-Puissant et à nos bons amis de l'Espagne, nous avons pu la délivrer de son terrible mal.

Le spiritisme avait triomphé là où la prétentieuse science était restée impuissante!

Les soussignés affirment, sur leur honneur, la véracité des faits exposés dans ce procès-verbal.

Alger, le 7 février 1903.

On signé :

H. Verdier, directeur d'école à Alger; Mme Verdier; Vacheron, officier d'administration du Génie à Alger; Mme Jourde, M. J. Jourde, Agnès Longuès, veuve Flasselière, Mme et M. Jehel, E. Troussel, 41, rue Daguerre, Mustapha; M. Troussel; Rose Verdier, rue Médée, 11, Alger; Veuve C. Bassières, fort de la Casbah; J. Déroulède, rue Rovigo, 38; Veuve Chaniot, Mustapha Belcourt; Veuve Aumas; J. Laniray, Rampe Valée, 46.

Tout ce qui passe est rêve

La vie est un remous, une incessante épreuve,
Un va-et-vient constant de joie et de douleurs;
Le repos qui la suit, seul, refait l'âme neuve
Pour de prochains labeurs.

Condamnée à gémir des jours, des nuits, sans trêve,
Nous nous crûmes, Seigneur, par toi dans l'abandon,
Mais je sais maintenant que ce qui passe est rêve,
Et que toi seul est bon.

Si mon œil a pleuré, ma bouche a pu sourire,
Pensant que des chagrins pour jamais avaient fui.
De cette erreur, j'ai ri. Pouvais-je la maudire
Quand j'avais ton appui?

Notre âme, pour grandir, a besoin qu'on la berce,
Que la joie et l'amour protègent son matin.
Une fois dans la vie, où la vertu s'exerce,
L'épreuve est son butin.

Comme l'arbre des monts, dont se durcit l'écorce
Sous les autans rageurs qui viennent l'assaillir,
L'âme reçoit des coups; mais la lutte renforce
Et nous aide à vieillir.

Préjugés, doute, foi, parti pris qui garotte
L'homme et son jugement, font vivre en ennemis.
Seigneur, en ton amour, et quoi qu'il se complote,
Rends nos cœurs affermis.

Se complaire en la haine et même oser le dire;
Etre ennemi d'un mot, d'une chose, d'un rien;
De notre humanité, presqu'un homme proscrire
Pour être ou non chrétien!...

Tous s'accuser d'erreurs et, sectes contre sectes,
Rééditer la Fable, où des dieux mécontents
Combattaient Jupiter en lions, en insectes
Et se montraient les dents?

Ce ne peut être un but dont l'avantage éclate
Pour les amateurs vrais des nobles libertés,
Affirmant leur respect pour Jésus ou Socrate:
Ces grands persécutés!

Un destin passager nous caresse ou nous foule.
En vain protestons-nous contre une telle loi:
A la mer, où tout va, le Mal enfin s'écoule,
Apaisant nos douleurs qu'il emporte avec soi.
Mais tous les dons, Seigneur, que l'*Avenir déroule*:
Ces biens viennent de toi!

28 février 1903.

Mme CORNÉLIE.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(Suite.)

Le 49ᵉ envoi de M. EMMANUEL VAUCHEZ, en date du 20 mars, nous donne à nouveau 13 listes et	1.805	signatures.
Liste de M. G. Mahon, à Château-du-Loir	11	—
Total. . . .	1.816	—
Listes précédentes	235.457	—
Total général	237.273	signatures.

SECOURS IMMÉDIAT ET VIEILLARDS NÉCESSITEUX

Du 14 mars du docteur Gloppe	5 fr.
Du 19 — Mme Botto pour misère connue . .	2 fr.
Du 23 — du docteur Gloppe.	5 fr.
Total. . . .	12 fr.

LIVRES ET REVUES

Vient de paraître : deux brochures très suggestives dues à la plume de Mlle Ambroisine Dayt, Lyon. L'une, *Argumentation*, ayant en vue d'éclairer tout être sur des besoins indéniables déniés à la femme depuis l'apparition de l'homme sur la terre. Prix 5 centimes.

L'autre, *Code Humain*, basé sur le Décret national de 1789, mis à la portée de toute intelligence et formant une des bases de l'enseignement primaire des filles et des garçons. 10 centimes.

Les deux brochures par poste, 20 centimes.

S'adresser à l'auteur, 11, rue Claude-Joseph-Bonnet, Lyon.

L'Épreuve est la plus belle est la plus artistique des Revues d'Art européennes; chaque numéro mensuel reproduit en gravures hors texte, grand format, plusieurs chefs-d'œuvre anciens ou modernes dont la collection formera un merveilleux Musée d'art.

Le numéro de ce mois contient une étude sensationnelle de M. Victor Thomas sur l'exposition projetée des *Primitifs français* qui laissera loin derrière elle celle des Primitifs flamands; cette étude est accompagnée de reproductions du plus haut intérêt artistique. C'est la meilleure réponse aux critiques étrangers qui prétendent que « *l'art primitif français n'existe pas* ».

Ce numéro exceptionnel contient en outre une étude sur *Frans Hals*, des gravures hors texte de toute beauté et une *eau-forte inédite de Charvot* d'une valeur de 15 francs.

Le numéro est envoyé *franco* contre 2 francs adressés à l'Administrateur de *l'Épreuve*, 30, rue Bergère, Paris.

Abonnement: 20 francs pour la France et 24 francs pour l'étranger.

Le Gérant: A. BOUVIER.

1-4-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cⁱᵉ, 6, rue de la Préfecture.





TREIZIÈME ANNÉE. — N° 298. 10 Centimes. 16-30 AVRIL 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Nos lecteurs voudront bien rectifier eux-mêmes la date de notre dernier numéro et mettre 1-15 avril au lieu de mars.

L D

Conférences de M. Gabriel Delanne à Lyon

Le dimanche, 22 février dernier, la salle d'études de M. Bouvier était archicomble. Bien que le nombre de places fût limité par les cartes distribuées, plus de 150 personnes tenant à entendre le conférencier se sont vu refuser l'entrée.

En raison de la trop grande clarté pour les projections, force fut de modifier le programme de la soirée, et M. Bouvier, après avoir présenté le conférencier, fit toute une série d'expériences des plus intéressantes avec différents sujets, au nombre desquelles il nous fut donné de remarquer cette merveilleuse puissance qui permet à un homme de dominer toute une collectivité d'individus par un simple geste. En effet, après avoir prié les trois hommes les plus forts de l'assemblée de bien vouloir prendre son admirable sujet, M. Benoit Revol, par la taille pour l'empêcher d'avancer en faisant les plus grands efforts pour cela ; après quelques secondes de résistance, la grappe humaine s'avançait malgré elle vers M. Bouvier, qui eût pu agir sur un bien plus grand nombre si la place l'eût permis. M. Bouvier fit à ce sujet une théorie des plus rationnelles et parfaitement compréhensible, d'où il ressort que précisément la force développée est en raison directe de la masse à entrainer.

La partie expérimentale, trop tôt terminée au gré de l'assistance, M. Bouvier donne la parole à M. G. Delanne, qui, profitant des expériences faites, donne une explication des faits magnétiques nous permettant d'entrer en rapport avec le monde invisible, lequel doit tout particulièrement faire le sujet de sa conférence, puisqu'il s'agit de la *photographie des esprits*.

Le conférencier, après avoir démontré l'extériorisation de la force psychique par des radiographies, allant progressivement du moins au plus, arrive ainsi à la démonstration réelle du fantôme humain et de ceux que nous appelons improprement les morts.

Au fur et à mesure que l'orateur développe son sujet, M. Bouvier fait passer sous les yeux des auditeurs attentifs et charmés les projections de clichés obtenus par les savants qui se sont livrés à la recherche de ces phénomènes merveilleux ; à notre grand regret, nous ne pouvons que résumer cette conférence, qui ne s'appuie que sur l'expérimentation pour démontrer la réalité du monde des esprits et ses manifestations.

Le Spiritisme, dit M. Delanne, est une science nouvelle qui a pour objet la démonstration de l'existence de l'âme pendant la vie et après la mort. Par âme, il faut entendre ce qui pense, ce qui sent, ce qui veut.

Jusque vers le milieu du dix-neuvième siècle, cette étude était restée confinée dans le domaine métaphysique et c'est le grand mérite des Spirites d'avoir montré qu'elle pouvait en sortir pour entrer dans celui de la science. Longtemps raillés par les incrédules ou accusés de charlatanisme, les Spirites ont persisté dans leurs affirmations, et ils ont aujourd'hui la satisfaction de constater que la science s'est vue dans l'obligation de s'occuper de leurs recherches. Le temps de la négation *a priori* est passé. Comme le dit un éminent psychologue, F. W. H. Myers : « L'étude de l'âme humaine est une branche de la psychologie expérimentale. »

C'est aux travaux de la *Société anglaise de recherches psychiques* que nous devons, en grande partie, ce revirement. Recrutée parmi les membres des hautes classes de l'Angleterre et de l'Amérique, elle compte dans son sein des hommes de la plus grande valeur, tels que William Crookes, Alfred Russel Wallace, Lodge, membres de la Société royale, les professeurs Sidgwick, William James, Barrett ; des psychologues comme Myers, Gurney, Podmore, Hodgson,

Hyslop, etc., en un mot des illustrations dans toutes les branches des sciences.

Elle a publié dix-huit volumes dans lesquels sont renfermés des trésors d'observations bien contrôlées et des expériences faites avec toute la précision désirable. Les phénomènes de clairvoyance, de télépathie, d'apparition de vivants et de morts qui y sont consignés ont donc la valeur de documents scientifiques sur lesquels on peut se reposer entièrement.

Une étude attentive de ces faits nous montre que l'observation et l'expérience s'accordent pour établir que certains êtres humains possèdent la faculté de voir, à distance et sans le secours des sens, même pendant la nuit, des événements qui se passent au loin et de les décrire avec exactitude. Cette faculté, nommée *clairvoyance*, montre en nous l'existence d'un principe différent de la matière et qui en est indépendant dans des conditions spéciales que l'on trouve parfois réunies, pendant la veille, dans le sommeil ordinaire, ou magnétique ou hypnotique, etc.

On constate, en second lieu, que la pensée peut s'extérioriser et agir à distance sur un autre individu, relié au premier par des liens de sympathie ou de parenté, quelle que soit la distance entre les deux opérateurs. La pensée produit chez le percipient une hallucination, mais celle-ci est véridique, en ce sens qu'elle coïncide avec un événement réel (maladie, accident, etc.), survenu à l'agent. De très nombreux exemples, plus de 700, contenu dans l'ouvrage intitulé *Phantasms of the living* (les fantômes des vivants) le démontrent avec certitude. Une discussion méthodique établit que ces hallucinations ne sauraient être attribuées au hasard ou à une coïncidence accidentelle.

Lorsque l'on étudie attentivement les faits rapportés par cette Société, on s'aperçoit que l'explication précédente est insuffisante pour expliquer tous les cas. Souvent l'apparition a un caractère objectif : 1° parce qu'elle est vue simultanément par plusieurs personnes ; 2° parce qu'elle est perçue aussi par des animaux ; 3° parce qu'elle laisse des traces matérielles de son passage ; 4° parce qu'elle se souvient des événements survenus pendant sa sortie du corps et en même temps qu'elle est vue, au même moment, par des étrangers.

Ce dédoublement de l'être humain a été mis hors de conteste par les expériences entreprises depuis quinze ans par des savants tels que Lombroso, Schiapparelli, Finzi, Broffério, Carl du Prel, Aksakof, de Rochas, Flammarion, etc., les récits de ces expériences se trouvent principalement dans le livre intitulé : *L'Extériorisation de la Sensibilité*, de M. de Rochas.

Avec le médium Eusapia Paladino, très souvent, l'âme extériorisée a laissé des traces matérielles sur de la farine, de la terre glaise, du noir de fumée, et ces empreintes produites par le fantôme sont la reproduction physique absolue du corps du médium.

D'ailleurs, la photographie confirme d'une manière absolue ce dédoublement de l'être humain, comme l'ont établi les expériences du docteur Hasdeu et de M. Istrati, directeur de l'enseignement public en Roumanie, ainsi que les expériences du capitaine Volpi.

Les manifestations intellectuelles de ces fantômes de vivants prouvent que c'est la partie intelligente, pensante et sentante de l'homme qui s'est extériorisée, le corps restant pendant ce temps dans une atonie absolue. L'âme est donc toujours associée à une forme spéciale de la matière qui reproduit le type du corps charnel. C'est à cette enveloppe que les Spirites donnent le nom de *Périsprit*.

Il s'agit de montrer maintenant que les mêmes phénomènes ont lieu après la mort, c'est-à-dire que les âmes désincarnées peuvent témoigner de leur existence, soit par des manifestations intellectuelles : typtologie, écriture mécanique, apparition, etc., ou bien en se faisant photographier, en laissant des preuves durables de leurs manifestations, ou en se montrant enfin aux yeux de tous les assistants pendant les séances de matérialisation.

Passons très rapidement en revue ces différents ordres de preuves.

Pour qu'on puisse obtenir la photographie d'un esprit invisible à l'œil, il faut qu'un individu particulier, nommé *médium*, extériorise une forme spéciale de l'énergie à laquelle on a donné le nom de force psychique.

Les expériences de M. de Rochas, de Beattie, de Slaver, etc., montrent visiblement cette force, toutes les précautions étant prises pour éviter les fraudes ou les erreurs d'observation. On constate par l'étude des clichés obtenus : 1° Que cette force existe ; 2° qu'elle a une action chimique ; 3° qu'elle a assez d'opacité pour masquer les objets situés derrière elle ; 4° qu'elle est parfois modelée par l'intelligence qui s'en sert. Son objectivité résulte encore de ce fait que ces formes invisibles étaient décrites exactement, avant que la plaque fût développée, par deux médiums en état de trance.

Maintenant que nous comprenons le mécanisme du phénomène, arrivons aux expériences démonstratives de la survivance. Elles sont renfermées en grand nombre dans le livre magistral d'Aksakof intitulé : *Animisme et Spiritisme*. On y voit que très souvent des photographies d'esprits morts depuis longtemps ont été obtenues et reconnues vraies. Parmi celles-ci, signalons particulièrement le portrait de la mère de l'illustre naturaliste, Alfred Russel Wallace, identifiée par toute sa famille. Les fourberies des charlatans, tels que Buguet, n'infirment pas les phénomènes réels.

Ici, une objection se présente. Ces photographies ne seraient-elles pas des projections de la pensée ? Celle-ci pouvant, comme nous l'avons vu, être extériorisée et modelée par la pensée, ces images pourraient être des créations véritables de la pensée, et non des représentations des défunts.

Les faits eux-mêmes répondent à cette hypothèse, car on a obtenu la photographie de personnes décédées depuis longtemps, en l'absence de toute personne les ayant connues ici-bas. Telles sont les photographies de Mme Bonner et celle du docteur Thomson.

Ce ne sont pas des « clichés astraux » parce que les êtres dont elles sont la représentation annoncent d'avance qu'ils se montreront avec des formes déterminées, qui ne sont pas toujours les mêmes, dans les différentes photographies. Enfin le phénomène atteint le summum de son intensité dans les cas de matérialisations où l'esprit est visible pour tous les assistants, où on peut l'entendre parler, le toucher, s'assurer en un mot, par le témoignage de tous les sens, de son objectivité, comme dans les expériences relatées par William Crookes, le docteur Gibier, le professeur Varley et tout dernièrement encore par le professeur Morselli, l'astronome Porro au circolo Minerva, etc.

Ces matérialisations ne sont pas dues à un dédoublement du médium, car elles diffèrent du médium physiquement et anatomiquement.

Ce ne sont pas des hallucinations collectives : 1° parce que l'on peut parfois conserver des témoignages matériels de la réalité temporaire de ces apparitions ; 2° parce que la photographie reproduit l'image exacte de ces matérialisations.

En résumé, nous pouvons affirmer que l'âme existe comme unité réelle, indépendante du corps. Nous avons des preuves certaines, scientifiques, de la survivance de cette âme après la mort. Celle-ci n'est pas synonyme d'anéantissement de l'être spirituel. C'est simplement une phase de transition pour permettre à l'âme d'accéder à un second mode d'existence, aussi réel et aussi normal que la vie terrestre. Ce sont là des vérités de la plus haute importance qui doivent être vulgarisées, car elles ouvrent aux chercheurs les plus vastes et les plus sublimes horizons. La philosophie spirite les a fait connaître au



monde et ils peuvent et même ils doivent, indépendamment de tout culte et de tout dogme, changer l'orientation de l'humanité, en lui montrant la splendeur de ses destinées immortelles.

Ces paroles, soulignées par de longs applaudissements, nous montrent une fois de plus combien l'âme humaine, avec sa soif de savoir, se trouve réconfortée à l'étude de ces troublants problèmes qui montrent en quelque sorte le secret de la vie.

Le lundi 23 février, M. Delanne se faisait entendre à Cusset, dans la grande salle du café des Terrasses, sous les auspices de la Société l'*Amicale des anciens élèves de l'école de Cusset.*

A 8 heures et demie la séance est ouverte par M. Bonnard, directeur de l'école. M. Bouvier présente le conférencier, dont la tâche sera d'autant plus difficile qu'il se trouve dans un milieu peu préparé aux questions qui vont être traitées; malgré cela il est certain du succès puisqu'il s'agit de la vérité.

La parole est ensuite à M. G. Delanne, qui aborde ainsi son sujet:

Le problème de la destinée humaine a préoccupé tous les penseurs depuis l'origine des sociétés. Bien des hypothèses ont été formulées pour expliquer cette énigme. On peut les classer en deux grandes catégories: les hypothèses matérialistes et les hypothèses spiritualistes. Examinons brièvement chacune de ces conceptions.

L'hypothèse matérialiste est assez simple: L'univers tout entier est matériel. Les planètes, les soleils, les étoiles, les nébuleuses nous montrent les états divers que cette matière revêt successivement et simultanément. Notre terre offre aussi une très grande diversité; mais tout ce qu'elle renferme : gaz, minéraux, végétaux, animaux, hommes sont des produits d'une même cause: la matière. La vie, l'intelligence, à tous les degrés, résultent des propriétés de cette matière. A la mort, la forme individuelle se décompose, ses éléments constituants rentrent dans le grand laboratoire universel pour former d'autres êtres, et ainsi se poursuit la transmutation incessante des atomes et des molécules. Il ne saurait donc exister pour l'homme d'existence après la mort, puisque le cerveau, générateur de la pensée, est détruit.

L'hypothèse spiritualiste admet que l'âme est différente du corps et qu'elle lui survit. Elle nie que le parallélisme que l'on observe entre l'évolution du cerveau et celle de l'intelligence soit une relation de cause à effet; elle n'y voit qu'un accord nécessaire entre le principe intelligent et l'agent qui sert à sa manifestation. Les spiritualistes font encore observer que si l'intelligence existe dans l'homme, elle doit provenir d'une intelligence universelle, en vertu de cet axiome que rien ne saurait sortir du néant. De plus, l'unité et l'identité de l'être pensant se maintenant pendant toute l'existence, malgré le renouvellement incessant de la matière du corps, se concilie difficilement avec la supposition qu'il n'existe en nous que de la matière.

Les Religions ont tenté d'expliquer la nature de cette intelligence suprême, mais leur diversité, ainsi que les dogmes édifiés par les théologiens, ont engendré un scepticisme universel.

Qui donc se prononcera au milieu de ce chaos? Quelle autorité sera assez haute pour apporter la lumière dans ces ténèbres? La science, car seule elle possède une rigueur démonstrative assez efficace pour imposer la certitude. C'est en suivant ses enseignements que l'homme est parvenu à réaliser ces véritables miracles qui s'appellent: la machine à vapeur, le télégraphe, le téléphone, la spectroscopie, les rayons X et les ondes hertziennes.

Mais, dira-t-on, la science peut-elle aborder directement l'étude de l'âme hnmaine? Oui, répondrons-nous, car depuis un demi-siècle *le Spiritisme* est venu doter l'humanité d'une branche nouvelle de connaissances. A ceux qui nient l'existence individuelle du moi conscient, la télépathie, les dédoublements, la photographie des fantômes de vivants et de morts, démontrent irrécusablement la survivance de l'esprit après la mort. C'est avec un véritable luxe de preuves que ces faits sont établis, car ils ont maintenant la sanction de beaucoup de notabilités scientifiques: William Crookes, Alfred Russel Wallace, Zollner, Hodgson, etc., dont le nom est connu dans le monde entier.

Ceci établi, deux questions s'imposent à notre attention : D'où vient l'âme au moment de la naissance et quel doit être son avenir après avoir quitté la terre?

Le témoignage des faits établit que l'âme survit à la désagrégation corporelle, c'est donc qu'elle est indépendante du corps et qu'elle existait dans l'espace antérieurement à la naissance. L'incarnation n'a eu pour résultat que de lui permettre l'accès dans le monde phénoménal en lui fournissant le moyen d'entrer en relation avec la matière physique de notre monde. Dans ces conditions, la vie terrestre n'est qu'une partie de la vie totale de l'esprit. Les existences sont multiples. Chacune d'elle n'est que le développement de la série antérieure et, dans l'infini de l'espace et du temps, les âmes évoluent progressivement en donnant un essor toujours plus grand aux facultés latentes qu'elles contiennent toutes en germe.

Cette grande idée d'évolution a été entrevue dans le passé par les penseurs de l'Inde, de l'Egypte, de la Grèce, par Pythagore et Platon et dans la Gaule par les Druides. Mais la conception moderne n'admet aucune rétrogradation, ce qui différencie la loi de réincarnation de la métempsychose. Les théories scientifiques de Darwin, Wallace, Hœckel se concilient facilement avec les vies successives, pourvu que l'on admette que l'âme n'est pas le produit de l'organisme et qu'elle revient sur la terre pour se perfectionner.

Cette grande théorie explique admirablement les inégalités intellectuelles et morales qui différencient si profondément les peuples qui habitent notre globe, et chez ces peuples les différents individus.

La création étant éternelle, tous les êtres ne sont pas arrivés en même temps à l'existence, les plus vieux sont les plus avancés. Il n'existe donc entre les hommes que des différences de degré, mais tous doivent arriver au maximum de l'évolution, d'abord sur notre terre, ensuite dans les autres mondes de l'Univers et enfin dans l'espace, lorsque les incarnations physiques ne sont plus nécessaires. Mais toute théorie a besoin de s'appuyer sur des faits pour être autre chose qu'une simple spéculation métaphysique. Sans doute, nous ne pouvons encore en offrir un grand nombre, vu le peu de temps qui s'est écoulé depuis que ces études ont été entreprises, cependant nous en possédons quelques-uns que l'on peut diviser en deux grandes classes :

1° Certains hommes possèdent le souvenir de quelques épisodes de leurs vies antérieures;

2° Des Esprits ont annoncé à l'avance qu'ils viendraient se réincarner et ont spécifié dans quelles conditions aurait lieu cette vie nouvelle.

Pour que ces faits aient toute la valeur probante nécessaire, il faut démontrer qu'ils ne sont pas produits par ce que l'on a nommé *la fausse reconnaissance* ou *paramnésie*. Le détail des faits rapportés par Lamartine, Méry et d'autres, écarte complètement cette objection.

De même, dans les cas d'incarnations prédites à l'avance, il faut bannir la supposition que ce serait à *la clairvoyance* du médium qu'il faudrait attribuer le phénomène.

Ecartons encore une objection qui se présente naturellement. Pourquoi, dira-t-on, si les vies successives sont une réalité, tout le monde ne se rappelle-t-il pas son passé? Cette absence de mémoire tient aux conditions mêmes dans lesquelles l'esprit se trouve placé pendant l'incarnation. Il pense et se souvient avec un organisme nouveau; dès lors, tout le passé est renfermé dans la subconscience à l'état latent. On le retrouve en rentrant dans l'espace lorsque l'esprit

a suffisamment évolué. Cette explication se confirme par l'observation des mémoires alternantes chez certains sujets hystériques et se démontre expérimentalement par certaines expériences d'hypnotisme (*ecmnésie*).

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de ces connaissances nouvelles ?

Une magnifique conception du monde et de la vie s'offre à nous. Plus d'enfer ou de paradis, mais l'existence intégrale se poursuivant dans la création tout entière, avec une égalité parfaite pour tous les êtres de l'univers. Nous avons et nous aurons dans nos vies futures les situations que nous nous sommes faites nous-mêmes. Nous sommes les arbitres de nos destinées ultérieures, qui s'accomplissent en vertu de la grande loi des conséquences qui régit le cosmos entier. Chaque effort que nous tentons pour nous améliorer, pour développer en nous l'altruisme laisse sa trace ineffaçable et lentement, mais certainement, nous nous acheminons vers un état toujours supérieur au précédent.

Travailler à l'amélioration du sort de nos frères, c'est préparer notre bonheur futur, puisque c'est dans cette société plus parfaite que nous devons revenir. Ces faits bien démontrés auront des conséquences sociales de la plus haute importance, car ils donnent des bases solides à la doctrine de la fraternité entre tous les êtres, qui n'est plus une vague aspiration philosophique, mais une réalité absolue qui doit pénétrer dans tous les cœurs pour les régénérer.

M. Bonnard, prenant ensuite la parole, remercie l'auditoire de l'attention avec laquelle le conférencier a été suivi et il fait remarquer avec juste raison que ces idées, nouvelles pour la plupart, peuvent ne pas être acceptées par tous; dans ce cas, il invite les personnes qui le désireraient à présenter leurs objections. Alors deux auditeurs posent plutôt des questions que ne font des objections. M. Delanne y répond à la satisfaction générale, et lorsque l'un de ceux-ci dit ne pas vouloir ou ne pas pouvoir se soumettre à la loi parce qu'il répugne à sa conscience d'y être soumis, le conférencier lui répond : Boire et manger est aussi une loi inhérente à la vie, de même il faut la subir.

Vu l'intérêt de cette conférence, et à la demande de nombreux intéressés, M. G. Delanne nous a promis, dans un prochain voyage, de s'étendre davantage sur ces questions troublantes du devenir de l'être humain.

Nous pouvons donc dire une fois de plus que le spiritualisme suit sa voie à pas de géant.

HONORÉ.

CHEZ UN PRÉCURSEUR

M. Edouard Petit, inspecteur général de l'enseignement primaire, qui a consacré la semaine dernière à une inspection de nos écoles normales et de nos écoles primaires supérieures, n'a pas voulu quitter la Vendée sans rendre un hommage sympathique et cordial à M. Emmanuel Vauchez.

Voici dans quels termes M. Edouard Petit, dont on connaît l'infatigable dévouement aux œuvres post-scolaires, parle de notre éminent concitoyen aux lecteurs du *Radical* :

A la veille du jour où vers Tunis la Blanche vont partir le bateau, ou plutôt les bateaux emportant la Ligue de l'enseignement et sa fortune... morale, représentée par six cents délégués, et où la puissante Fédération d'œuvres laïques inscrit sa trois-millième Société adhérente, je suis allé rendre visite à l'homme qui, avec Jean Macé, a été le fondateur de l'Association enseignante, à Emmanuel Vauchez.

Il vit, en philosophe, aux Sables-d'Olonne. Il y habite une maison blanche, qui rit dans le soleil, face à l'Océan, le long du classique Remblai, promenade favorite des Sablaises aux rouges jupons, aux sabots blancs, fières, et à bon droit, de leur teint mat de brunes et de leurs doux et larges yeux d'antilopes.

Il aime la mer et se laisse bercer au bruit du rivage. Il aime la forêt et, sous les pins, promène sa rêverie. Après tant de luttes, il se repose, au contact de la nature révigorante et berceuse.

Mais le fougueux propagandiste ne saurait prendre qu'une demi-retraite. Même passé la soixantaine, il continue à prémouvoir des idées, à se lancer dans la mêlée.

Précurseur hier, quand il réclama et obtint les lois scolaires, quand il eut la volonté de préparer l'adolescence urbaine et rurale au métier militaire avant l'entrée à la caserne, il l'est encore aujourd'hui. N'a-t-il pas été un des principaux artisans de l'agitation féconde, du mouvement d'opinion d'où est sortie la loi sur les associations? Articles sur les congrégations, enquête, liste de collaborateurs : en tacticien habile et expérimenté, il a multiplié les formes de la propagande, exercé une influence qui a contribué à enlever les obstacles. Que de volontés hésitantes il a ralliées ! Que de concours il a groupés en solide faisceau de formes agissantes !

Emmanuel Vauchez me parle du passé. Il me rappelle le prodigieux pétitionnement d'où est sortie la loi sur la gratuité, l'obligation scolaire. Il remémore ses campagnes à l'intérieur, ses démarches, ses voyages, sa longue collaboration avec Jean Macé. Et à l'entendre, si résolu, si ardent, je me dis que ces deux hommes se complétaient, étaient faits pour harmoniser leurs efforts victorieux : Vauchez, de vigueur, d'obstination jurassiennes; Jean Macé, de douceur, de finesse, d'amabilité parisiennes, et tous deux si convaincus, si transportés de foi sociale, si démocrates et républicains !

Les anecdotes se succèdent. Vauchez me conte le départ pour l'assemblée de Versailles des quatre « laïques » qui allaient remettre aux députés les papiers et registres où s'alignaient les seize cent mille signatures obtenues par le formidable pétitionnement en faveur de l'Ecole. On partit en une tapissière dont les essieux ployaient sous le poids des paperasses libératrices. On allait chantant, épris de joie. L'on s'arrêta à Sèvres, où eut lieu un déjeuner dont le souvenir amuse encore le narrateur, qui évoque avec feu ces scènes pacifiquement historiques.

Vauchez m'interroge sur l'avenir de l'Ecole, de la chère école laïque. Il constate avec plaisir que la Ligue de l'enseignement marche dans les voies où naguère il l'a engagée. Ce n'est pas chose banale, en effet, que d'avoir fondé une Œuvre qui dure en ce temps d'éphémères improvisations.

EDOUARD PETIT.

Extrait des Cours de Magnétisme

DOUZIÈME LEÇON (*Suite*).

Somnambulisme.

D'après Cahagnet, et par suite de mes expériences personnelles, je crois en effet qu'il ne faut pas toujours se fier à un même individu pour connaître toute chose, et je dirai mieux, si l'on veut réellement savoir, c'est d'apprendre par soi-même ou, si vous préférez, s'entraîner à la voyance, et ce point acquis vous pourrez toujours par vous-mêmes prendre connaissance de choses qui vous intéressent directement ou qui intéressent les autres lorsque surtout c'est pour leur bien.

Où l'état de somnambulisme peut rendre des services inappréciables, c'est par la personne elle-même sur elle-même, lorsqu'elle est

dans cet état particulier : bien conduite, comme elle a un intérêt direct à savoir ce qu'elle est, ce qu'il lui faut, c'est rare quand elle se trompe, mais aussi c'est là un cas qui ne se présente pas journellement à l'observation, et lorsqu'il se présente, souvent la curiosité étant avivée, bien vite on veut entrer dans un domaine qui n'est pas du ressort du sujet et on est mystifié. Ce qu'il faut, je le répète, c'est agir prudemment, avec beaucoup de discernement et de circonspection, laisser au besoin le lucide livré à lui-même, le redresser lorsque cela est nécessaire, mais ne jamais l'obliger à voir quand même, tendance qui fait actuellement un tort énorme dans les milieux où l'on croit qu'un sujet somnambulique doit, par le seul fait de sa vue *de l'âme*, posséder la science infuse.

Nos maîtres dans l'art magnétique ont toujours fait de sérieuses recommandations à ce sujet; suivons donc leurs sages conseils et nous nous en trouverons bien.

Savoir interroger et conduire les sujets somnambulisés, tout est là.

Je dois dire néanmoins que des sujets bien entraînés peuvent voir différentes choses et même réunir plusieurs des facultés énumérées par Cahagnet, j'ai pu le constater maintes fois par moi-même, mais encore chez ces derniers rien n'est absolu, ils ne voient pas toujours. Si les causes qui permettent de voir à l'état de somnambulisme sont nombreuses, celles qui en empêchent ne le sont pas moins ; il suffit souvent d'une violente préoccupation sur une chose quelconque pour que nous ne puissions non seulement nous occuper des autres, mais aussi voir en elle-même la chose qui nous intéresse ; la fatigue de l'esprit est aussi préjudiciable à la lucidité que la fatigue du corps l'est à l'état de santé.

Dans ces conditions, comme le corps et l'âme agissent et réagissent l'un sur l'autre, l'état de lucidité est donc en raison directe de la santé physique de l'un ou du calme moral de l'autre ; ce sont là des choses qu'il ne faut pas oublier.

Je n'entrerai pas aujourd'hui dans le détail de tous les faits relatifs à l'état de lucidité somnambulique, mais comme nous nous occupons plus spécialement de thérapeutique que de ce que je pourrais appeler la bonne aventure, c'est-à-dire ce qui concerne le passé et l'avenir ou bien encore tel ou tel événement de notre vie comme de la vie des nations ou des peuples, je citerai simplement quelques cas de guérisons de malades dus à leur propre croyance, après qu'au préalable, sous l'empire du magnétisme, le corps trouvait le repos et l'âme le calme nécessaire, pour pouvoir juger et définir les causes et les effets en ce qui avait trait à leur état de santé.

Le docteur Huguet, du Var, dans ses observations présentées au Congrès international de 1889, pages 36 et suivantes, s'exprime ainsi :

« Mlle Irma B..., âgée de 14 à 15 ans, bien constituée, blonde, gencives et lèvres décolorées, tous les symptômes de la chloro-anémie. Elle porte au sommet de la tête une tumeur grosse comme uu œuf de poule. Cette poche molle, plus ou moins réductible par la pression, contient un liquide. Dès la première séance de traitement, j'obtins le sommeil magnétique et pus promettre, à la mère de cette jeune fille, une guérison complète. Voici la cause de mon pronostic et de mon affirmation. Après un certain temps de calme, tout à coup se déclare une gymnastique du cou, des mouvements spontanés et autonomes portant alternativement et régulièrement la tête d'une épaule à l'autre.

« Ce phénomène faisait sourire la mère.

« Madame, lui dis-je, ce que vous voyez est la mise en jeu des « forces vitales de Mlle votre fille, sous l'influence du magné- « tisme. Ces forces sont dirigées par l'intelligence instinctive et con- « servatrice de l'être. »

« Le traitement fut quotidien et dura plusieurs mois. Les premiers actes du drame curatif eurent pour théâtre et champ d'action les organes végétatifs qu'il fallait mettre en bon état pour obtenir une bonne assimilation des éléments nutritifs, une facile et complète élimination des matériaux de rejet. Un jour, pendant le sommeil magnétique, Mlle Irma me pria de la frapper, avec le poing, au creux de l'estomac.

« J'hésitai un moment, connaissant la sensibilité de cette région, mais je dus bientôt céder à son insistance.

« J'arrivai même, sur sa demande, à exercer des percussions d'une très grande énergie.

« Plus fort, plus fort! » me disait la malade quand elle me sentait faiblir. Tout allait de mieux en mieux : les lèvres se coloraient en rose, les chairs prenaient de la fermeté; tout nous indiquait que nous marchions vers la guérison. Restait la fameuse tumeur de la tête. Rien ne nous faisait prévoir comment elle serait guérie, malgré le travail qui se produisait dans les cellules organiques de l'économie,

« Un jour, vers la fin du traitement, Mlle Irma me pria de percuter le front comme je l'avais fait pour le creux de l'estomac. Je ne pouvais qu'obéir, guidé par cette première expérience. « Plus « fort, plus fort ! » disait toujours Mlle Irma, ne craignez rien. » Je frappais si bien avec mes deux poings qu'on entendait, sous le choc, claquer les dents. Quelques instants après ce mode de traitement, que je n'aurais pas inventé, Mlle Irma me demanda s'il y avait un conduit allant de la tête au ventre. « Un conduit direct, je n'en con- « nais pas, répondis-je, mais l'intelligence conservatrice de l'être, « dans l'exercice de ses fonctions curatives, a des moyens qui « échappent à la science et dont on peut, quelquefois, se rendre compte « par une étude complètement impartiale. Pourquoi me demandez- « vous cela? ajoutai-je. — C'est que, Monsieur le docteur, il me « semble qu'un liquide coule le long de mon cou pour gagner le « ventre. »

« Je ne pouvais rien dire, ne sachant encore rien dans cet ordre de phénomènes ; mais je n'attends pas longtemps la preuve de la justesse de vue de la malade ; elle me dit avoir rendu une certaine quantité de liquide. Ce liquide pouvait n'avoir aucun rapport direct avec la tumeur, sans doute, mais je constatai bientôt que la tumeur n existait plus.

« Force nous fut de reconnaître, une fois de plus, les merveilles de la nature lorsque rien ne vient la troubler dans ses œuvres et lorsqu'on sait mettre de côté tout orgueil pour lui venir franchement en aide. »

De son côté, le docteur Charpignon (1) s'étend longuement sur la médecine somnambulique.

« Au point de vue médical, dit-il, le somnambule est celui qui voit ses organes malades et qui a l'instinct des remèdes convenables. Par extension, le somnambule magnétique applique à autrui cette faculté. — L'important, c'est de constater une lucidité qui soit infaillible ; on pourra la croire telle toutes les fois que le malade enseignera spontanément un moyen curatif, ou bien qu'étant interrogé il demandera les remèdes qu'il dit *voir* ou *entendre* dicter par une voix étrangère.

« Ces formes de l'instinct médical sont toujours certaines quand on a affaire à un somnambule nouveau ; car je ne parle pas ici des somnambules consultés pour d'autres. Ce n'est pas qu'un somnambule qui raisonne le traitement qu'il veut s'appliquer ne doive pas être ponctuellement écouté, je dis seulement qu'un somnambule entrant dans la sphère de la réflexion et du raisonnement m'inspire plus de doute que celui qui reste dans celle de l'instinctivité. »

(*A suivre.*) A. Bouvier.

(1) Charpignon. *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, pp. 206 et suiv.



Lo spiritisme en Algérie

Nous recevons la note suivante de la Société spirite algérienne :

Alger, 29 mars 1903.

MONSIEUR A. BOUVIER, directeur de *la Paix Universelle*, à Lyon.

Je viens, au nom de Monsieur le Président et au nom des membres de la Société spirite algérienne, vous remercier de la large hospitalité que votre journal nous a accordée.

Cependant je dois vous signaler une petite erreur. Votre numéro du 1-15 mars, dans son article « le Spiritisme en Algérie », donne nos statuts comme étant ceux de la Fédération spirite algérienne. Un peu plus loin, il est vrai, vos lecteurs ont pu rectifier d'eux-mêmes, mais nous ne voudrions pas que la moindre équivoque subsiste, car on pourrait croire que la Fédération des spiritualistes modernes est entrée dans la voie des réformes, ce qui n'est pas.

La Société spirite algérienne a été fondée par un groupe de spirites démissionnaires de la Fédération, ce qu'il est nécessaire que l'on sache, parce qu'ils ne trouvaient point au sein de cette assemblée la pratique de la morale spirite et que, d'autre part, rien n'était fait pour l'instruction pratique des foules et la mise en pratique de la belle devise : Hors la charité, pas de salut.

Nous avons la certitude que vous voudrez bien rectifier cette petite erreur. C'est en vous renouvelant nos remerciements que nous vous prions d'agréer, cher Monsieur et F. T. C., nos fraternelles salutations et l'assurance de notre entier dévouement.

J. BOUILLY, *vice-président*,
22 *bis*, rue Valentin-Agha, Alger.

Ne voulant pas faire d'impartialité afin que nos frères se jugent eux-mêmes, nous donnons ci-dessous une communication signée de divers membres du comité de la Fédération spiritualiste et que nous n'avions pas voulu faire paraître précédemment, pour des raisons que nous fîmes connaître à Mme E. Henricet, dans le seul but de voir la doctrine dominer les individualités. Comme la scission paraît définitive, nous n'hésitons plus.

Le conseil d'administration de la Fédération spiritualiste moderne, en l'absence volontaire de son président effectif, envoie à son éminent président d'honneur, M. Léon Denis, l'expression de sa fidélité et de son affectueuse reconnaissance pour les conseils qu'il lui prodigue et qui lui sont si précieux dans l'accomplissement de la tâche qu'il a entreprise.

Il remplit un devoir en lui faisant connaître qu'un groupe de vingt-sept membres s'est détaché de la Fédération à la suite de la dernière réunion générale, après une discussion passionnée dans laquelle ces membres ont employé des procédés de réunions électorales et ont montré de la haine, accusant M. Foix d'être sorti, par sa conférence « sur la tolérance et sur les causes des phénomènes psychiques » de la formule étroite et intolérante de leur spiritisme ; lui reprochant, en dehors de toute justice, de n'avoir pas voulu faire la prière publique aux obsèques de deux membres décédés, attendu que les statuts de la Fédération sont muets sur ce point et qu'il avait le devoir de les respecter.

Ces attaques mal fondées semblent inspirées par tout autre sentiment que l'intérêt de la doctrine, puisque les modifications apportées aux statuts, en assemblée générale, étant de nature à donner satisfaction aux protestataires, ceux-ci se sont quand même séparés bruyamment, violemment, avec des propos désobligeants, témoignant de leur seul désir de nuire au Président.

C'est pourquoi le Conseil d'administration tient à donner à M. Foix le témoignage de ses sympathies et l'assurer qu'il lui conserve son concours le plus absolu dans l'accomplissement de sa tâche ardue et difficile.

Il est d'accord avec lui pour déclarer et vouloir que la doctrine du spiritisme soit présentée au public algérois dans la formule généreuse, large et progressive des Kardec, Léon Denis, Delanne, et non sous les dehors d'un système personnel quelconque sans compétence et sans autorité devant l'opinion.

Les instigateurs de ce mouvement sont MM. X... et Z...

Le Conseil, par charité, ne veut apprécier ni ces personnages, ni leur conduite ; mais il tient à assurer à M. Léon Denis qu'ils sont sans influences sur les destinées du spiritisme dans le milieu algérois.

La Fédération, plus unie, parce que plus homogène, poursuivra sans trêve l'œuvre de vulgarisation, de progrès et d'union qu'elle a entreprise.

Alger, 27 janvier 1903.

Vice-Président, E. CUENIN.	*Vice-Président*, LOVÉRA.	*Secrétaire général*, E. HEURICEL.
Secrétaire adjoint, A. LIÉBERT.	*Trésorier*, VERDIER.	*Trésorier adjoint*, TROUSSEL.

Membres du Comité :

Veuve Flasselière, E. Troussel, Ch. Galais, M. Lafontaine, Laniray, Léveilley, Rofast, M. Vigouroux, R. Saliba, veuve Chaniot, Saint-Paul, Ducasse et Quennessan.

Il est vraiment regrettable que tant de bonnes volontés de part et d'autres, poursuivant un même but, animées des mêmes sentiments, ne puissent arriver à s'entendre par rapport à quelques personnalités aimées des uns, indifférentes aux autres. Pourquoi ne pas s'entendre et marcher d'un commun accord la main dans la main, les uns à la recherche scientifique des phénomènes, les autres en en développant les conséquences morales et philosophiques qui doivent conduire l'espèce humaine au mieux. Ne savez-vous pas, mes frères, que tout est dans tout et que le travail individuel prépare le travail collectif. Inutile de se séparer. C'est au contraire par les échanges d'idées, par les divergences de vues, par une analyse sérieuse qu'une synthèse est possible. Si vous croyez que le spiritisme soit et reste une *vérité*, ne le diminuez pas en vous séparant les uns des autres. Montrez par vos actes que vous êtes à la hauteur des enseignements que vous préconisez, ou bien ne vous dites pas spirites.

Il faut toujours savoir pardonner, et si « hors la charité il n'y a pas de salut », hors l'amour et la bonté il n'y a pas de bonheur.

A. BOUVIER.

Lettre adressée à M. Colin, député, par le Président de la S. S. A.

Monsieur COLIN, député d'Alger, Paris.

La Chambre des députés vient d'adopter le projet de loi tendant à modifier le code pénal et le code criminel au sujet de la répression de la traite des blanches.

Certes, la Chambre et le Sénat, qui votèrent ce projet, méritent des félicitations, mais c'est surtout à vous, Monsieur le Député, que les Spirites d'Alger et de l'Algérie envoient leurs sincères félicitations



pour l'initiative que vous avez eue. Ce projet est votre œuvre; en en obtenant le vote, vous avez fait œuvre éminemment morale et, grâce à vous, la femme sera mieux protégée contre les infâmes chenapans qui exploitent sa faiblesse.

La femme est sacrée. D'autres avant nous l'ont dit, mais beaucoup l'oubliaient, et vous les en avez fait souvenir. Cela comptera, Monsieur le Député, comme le plus bel acte de votre mandat.

Les Spirites, Monsieur, sont heureux d'applaudir quiconque travaille au progrès, quiconque veut le bien, la morale, le respect des droits de chacun, mais aussi le respect de chacun aux lois et à la liberté individuelle de son prochain.

Oui, le vingtième siècle sera bien le siècle des réformes, des libertés, de la justice, de la paix et de la fraternité.

Heureux seront ceux qui pourront dire : « J'ai travaillé dans ce siècle. J'ai donné ma somme de pensées et d'actes. J'ai fait acte de bon citoyen. J'ai fait le bien. »

Chaque fois qu'un homme aura accompli son devoir, les Spirites seront là, non pour le relever, non pour l'applaudir et l'acclamer seulement, mais pour l'aider, car le Spiritisme veut la lumière, la saine morale, la liberté de conscience, surtout cela. Le Spiritisme applique cette belle devise du philosophe de Nazareth : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'il te soit fait à toi-même. »

Donc salut et félicitations à vous, Monsieur le Député, à tous les représentants du peuple qui, dans ce vote récent, ont suivi la voie droite et sans ornières de la justice et du devoir qu'éclaire, resplendissant et immortel, le flambeau de la vérité.

Aux hommages des Spirites de l'Algérie je joins et vous prie d'agréer, Monsieur le Député, mes salutations et l'assurance de mon dévouement.

A. Cieutat,
Président de la Société Spirite algérienne.

POUR ET CONTRE

(Suite).

— Avez-vous sensation du globe terrestre ?

— Autant que nous le désirons.

— Avez-vous perception de la gravitation ?

— Non, ce n'est que par assimilation que nous vous sentons attachés au sol, et, lorsque nous vous pénétrons, nous sommes sous le coup de cette immobilité qui vous fait si forts en équilibrant vos mouvements.

— Voyons, d'après vous, ce que nous avons gagné jusqu'alors à vos communications.

— Préparation des temps futurs, satisfaction pour le temps présent, amélioration des fibres communicatives; raisonnement sain basé sur des considérations progressives; lointain entrevu dans un mirage révélateur; propos succincts et toujours en raison des forces dispensatrices.

— Ça vaut-il des rentes, tout cela ? Et vous, qu'avez-vous gagné à vous communiquer ?

— Dans les voies éthérées l'esprit prend un caractère par trop contemplatif; toujours vivifiés à des sources nouvelles de chaleur et de magnificences, nous nous laissons glisser dans la mollesse qui nous ôte parfois la conscience de l'état heureux dans lequel nous nous trouvons. Stimulé par votre compagnie et les questions que vous me posez, je suis obligé de sortir de mon enivrement qui deviendrait latent; la vivacité me pénètre et je suis plus apte à jouir de l'état fortuné qui toujours me comblera de lueurs sacrées et immortelles.

— Alors nos questions sont du sel jeté dans votre soupe ! Mais, quand plusieurs groupes vous questionnent en même temps en des points éloignés, comment faites-vous pour répondre partout ?

(Je cherchais ici à faire tomber l'Esprit dans un piège; mais il n'y mord pas.)

— Sans compliment, votre sel est des plus fins, je n'appartiens qu'à votre groupe, ou tout au moins je suis en grande partie avec vous.

Si ma grande élasticité (si je puis employer ce mot) me permet d'étendre mes fibres collectives, je suis tout à vous et j'immobilise ma puissance auditive pour me faire le centre de votre réunion, le condensateur, le modérateur, le moteur de vos fibres communicatives.

Je ne puis qu'exprimer faiblement toutes mes intentions bienveillantes, toutes les pensées que je désire vous faire naître ; faiblesse médianimique, cause de la médiocrité de mes communications; l'image est présentée trop faiblement par la voix étroite que je pénètre; valeurs non cotées, richesses perdues, sources diminuées, soleil dérobé par les nuages, printemps sans fleurs, été sans verdure, automne sans fruits, tel est mon pouvoir restreint; les sens de l'homme ne sont pas mis en jeu, et par conséquent l'homme croira toujours à une mystification résultant du néant.

37. — Le 7 mars 1889, je partis pour la Tunisie, où je devais aller diriger des travaux de route; le jour de mon départ, je me rendis au siège de la Société spirite, afin de voir si quelque étude expérimentale nouvelle avait été publiée. On me proposa un ouvrage qui venait de paraître : *Cosmogonie nouvelle sous la dictée de trois dualités différentes de l'espace, par l'écriture médianimique de trois dames lyonnaises.*

J'emportai ce livre et je fus étonné d'y trouver des concordances étonnantes avec ce qui précède. Que le lecteur se le procure et compare, il sera frappé de la rencontre des idées, des expressions mêmes.

Après mon départ, mon médium fit des séances plus rares, mais rien ne fut modifié dans le genre des communications.

J'ai plusieurs fois tenté l'expérience de correspondre à distance, mais je n'ai pas réussi d'une façon précise ; par contre, le phénomène a fourni spontanément des indications qui concordaient avec mes pensées, et voici deux faits dans une même séance :

Dans le courant de juillet, un ami habitant vers Tunis m'écrivit à Sfax pour me dire qu'un individu de la Goulette lui avait prêté l'ouvrage de Nus, et il me dit en même temps qu'il n'adoptait pas cette théorie d'après laquelle l'homme aurait à se préoccuper d'une vie future, qu'il avait assez de mal à s'occuper déjà de celle-ci.

Etant de son avis, j'écrivis chez moi, de Sfax, pour faire part à l'Esprit de nos vues, mais sans souffler mot de ce qui avait été dit au sujet de l'ouvrage de Nus.

En outre, à cette même date, j'avais rédigé un article sur les coïncidences et les transports d'idées à distance, en vue de l'insérer dans le présent ouvrage, mais je n'écrivais absolument rien chez moi de ce travail, ni de mes réflexions.

Or, je fus assez supris de recevoir une communication d'une séance du 19 août 1889 renfermant ceci :

— *Ami Goupil.* La vie future est de la roupie de singe, dites-vous, vous êtes bien dégoûté. Mais malgré et quand même, je suis assuré que les germes semés dans votre esprit porteront leurs fruits. Laissez se choquer votre ami F..., ce vieux philosophe qui travaille, ne l'en déplaise et sans s'en douter, tout aussi bien que vous, à la vie future.

— Nus a compris nos théories et a su nous apprécier; apôtre de notre doctrine, il a su faire de nombreux prosélytes; il a courageusement défendu notre cause, honneur à son ardeur, à sa délicatesse ; le problème a été posé par lui d'une façon si précise que sa solution s'impose d'elle-même à la fin de son livre.

Nul ne peut lire son œuvre sans que le doute, tout au moins, s'in-

troduise dans son âme; il fait rêver à l'inconnu, à la suprématie s'imposant par nous dans ce monde nouveau où le progrès est la loi, progression grandiose sans transition apparente. Le souvenir lointain d'un état moins parfait, mais ne pouvant s'apprécier que par l'intuition, les impressions fugitives ressenties au contact des humains, le monde dans lequel vous vivez, est pour nous le rêve d'antan; le complément direct de cette phase est notre développement actuel, une nouvelle halte dans l'univers.

Mon médium ayant lu bien antérieurement l'ouvrage de Nus, le hasard pouvait faire que cette dictée ait concordé en époque avec ce qui avait été écrit entre F... et moi au sujet de cet ouvrage; mais voici un autre paragraphe plus surprenant qui suivait :

— Il existe des courants d'idées parfois très bizarres; une idée germe dans plusieurs cerveaux simultanément; vous vous êtes demandé (?), ami Goupil, ce qui produisait ce phénomène; eh bien! c'est le choc produit par le travail d'un cerveau conformé d'une façon particulière; ce travail rayonne au dehors et se transmet à l'aide d'un certain fluide, ce qui donne l'éclosion simultanée de la même idée, qui peut voyager rapidement et s'arrêter pour habiter plusieurs intellects sans aucune déperdition.

Les fluides jouent un grand rôle dans l'univers, et l'humanité se développera rapidement quand le grand système fluidique sera découvert.

(A suivre.) A. GOUPIL.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(Suite.)

Reçu à nouveau de M. E. Vauchez, de divers endroits	211 signatures.
Listes précédentes	237.273 —
Total.	237.484 signatures.

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. Emmanuel Vauchez, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. Bouvier, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé. A. B.

ALFRED ERNY

La Paix Universelle vient de perdre un de ses collaborateurs dévoués en la personne de M. A. Erny, dont les articles, toujours intéressants, révélaient un état d'âme particulier et sa foi en l'Au-delà. Nous ne saurions mieux le faire connaître qu'en donnant les lignes suivantes, dues à la plume du docteur Foveau de Courmelles (*la Vie nouvelle*, 22 mars dernier), ainsi conçues :

« Les *Annales des sciences psychiques*, du docteur Darieix, ont renfermé en ces dernières années maints articles d'Alfred Erny, qui vient de mourir. Ancien auteur dramatique, comme Nus, il fut empoigné, les dernières années de sa vie, par le merveilleux et l'Au-delà.

A propos de Nus, un souvenir personnel me revient. Au café Soufflet, au quartier Latin, une réunion, dite des *Pourquoi pas?* — car aucune question ne lui paraissait impossible *a priori* : Pourquoi pas? — avait lieu le vendredi. M. Ch.-M. Limousin, du *Bulletin des sommaires*, créé par lui plus tard, y avait amené Victor Considérant, Nus, Papus, Albert de Rochas, F.-K. Gaboriau, Giraud, Godde-Montière... Je ne connaissais Nus que par ses *Choses de l'Autre Monde*, grâce à un ami spirite qui me les avait fait lire; lui qui avait fait courir tout Paris à ses pièces fut bien étonné d'apprendre que je les ignorais... Mon jeune âge — alors! — était mon excuse. Je connus Erny de même... La science laisse peu le temps d'aller au théâtre et je reçus un jour de lui, il y a quelques années, avec un mot charmant sur mon livre l'*Hypnotisme* paru en 1890, son livre sur la *Force psychique*. Je l'en remerciai, puis l'allai voir.

Il sortait peu, préoccupé d'ailleurs de sa santé chancelante. C'était déjà un petit vieillard vif, à l'esprit alerte et convaincu, et un brave homme. Il me raconta maints phénomènes psychiques, il m'amena même chez moi un médium pour me convaincre, mais nous n'obtînmes absolument rien, malgré que les expériences fussent répétées trois fois. J'avoue que, d'ailleurs, malgré toute la bonne volonté possible de ma part, je n'ai pas été heureux dans ce domaine. Je reste donc, comme nous disons en médecine, *expectant*, et fidèle à l'appellation de notre réunion amicale aujourd'hui dispersée, et dont quelques-uns des membres, comme Paul Gibier, sont morts, je me dis : *Pourquoi pas?*

La vérité passionne tous les nobles esprits, les uns la croient tenir, d'autres la recherchent, Louis Alfred Erny était un fervent et un convaincu. Bien que voisins, lui sortant peu, moi très occupé, nous nous étions peu vus ces temps derniers, et sa mort arrivée chez lui, rue La Bruyère, le 11 mars dernier, à l'âge de 65 ans, m'a surpris et profondément désolé. Je lisais régulièrement ses travaux, qu'il m'envoyait, voire d'autres qu'il me communiquait...

Encore un croyant qui s'en va, un de ces êtres privilégiés et confiants dont la race disparaît de plus en plus. Que sa famille, des cousins, reçoivent ici l'assurance de notre vive sympathie pour la perte de cet homme de bien et de cœur.

D[r] FOVEAU DE COURMELLES.

APPEL

Les possesseurs de photographies et de gravures représentant *des manifestations occultes, des lieux hantés, des apparitions de fantômes, des états somnambuliques, hypnotiques et magnétiques, des moments intéressants de séances de materialisations, des effluves magnétiques des appareils de recherche ou de contrôle, ainsi que des médiums et des personnages connus dans le mouvement occulte*, sont priés de bien vouloir nous les envoyer, avec une collection des gravures occultes.

Nous avons l'intention de rendre ces matériaux, plus tard, accessibles au public, au moyen de vues cinématographiques et de conférences explicatives, et d'exciter ainsi l'intérêt pour l'occultisme.

Les photographies seront imprimées par nous-mêmes, pour offrir toutes les garanties pour être retournées à l'expéditeur.

Il est inutile de faire ressortir la valeur d'une telle collection, à part l'usage de propagande qu'on lui destine, pour l'histoire du développement de la médianité, du spiritisme et de l'occultisme, et c'est pour cela que nous espérons qu'on mettra un grand nombre de gravures à notre disposition.

Le Gérant : A. BOUVIER.

16-4-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et C[ie], 6, rue de la Préfecture.



Treizième Année. — N° 299. 10 Centimes. 1er-15 Mai 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

Vérité Raison Justice — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — Lumière Sagesse Amour

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

Abonnements : Un an { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

L'APOSTOLAT D'UN VAUDEVILLISTE



Extrait du *Français*, 28 mars.

Comment Albin Valabrègue est devenu spirite. — Lettre aux lecteurs du « Français ». — A leur tour d'écrire.

Le rédacteur en chef du *Français* m'a demandé d'expliquer aux lecteurs de ce journal comment je suis devenu spirite...

Mais, de la façon la plus simple du monde. On le serait à moins : en voyant défiler sous mes yeux des preuves, des preuves et encore des preuves de la vérité spirite ; en observant pendant trois années consécutives un médium non salarié qui me prouvait tous les jours que les intelligences extérieures à la sienne, les esprits *totalement différents* du sien et du mien, par le style, l'écriture, la science et la philosophie, lui dictaient les communications étonnantes que j'avais sous les yeux ; en constatant que les faits annoncés comme devant se produire se produisaient !

Ce qu'il y a de plus stupéfiant dans le spiritisme, c'est le nombre considérable de gens qui n'y croient pas, étant donné le dossier extraordinaire et public que nous possédons.

Les spirites ont à lutter contre trois sortes de préjugés :

Les préjugés religieux,

Les préjugés scientifiques,

Et les préjugés mondains.

Rien n'est plus comique que de voir le spiritisme combattu par ceux-là même qui canonisent Jeanne d'Arc !

Si les « visions » et les « auditions » de Jeanne d'Arc, suivies de sa glorieuse et sainte épopée, ne sont pas du spiritisme, qu'est-ce que c'est, je vous prie ?

Et l'on ose demander à quoi sert le spiritisme ?

Mais, dans ce cas-là, *ça sert* à sauver la patrie !

* * *

Qui peut nier l'importance colossale du christianisme ? Ce fut la grande religion du renoncement.

D'où tire son origine cette religion ?

De Jésus, qui fut spirite, dans toute la force du terme.

Ici, la démonstration est éclatante et défie toute réponse.

Le spiritisme affirme la réalité de l'apparition des morts. Ouvrez l'Evangile. Jésus est apparu à ses disciples, en chair et en os, comme Katie King est apparue à William Crookes.

Saint Thomas a touché les plaies comme Crookes a piqué, de sa lancette, le bras de Katie.

Moïse et Élie sont apparus au Christ et aux apôtres, comme Mme Livermore est apparue, pendant des années, à son mari, écrivant sous ses yeux et lui *laissant de son écriture*, comme preuve qu'il n'était pas halluciné !

Actuellement, à la villa Carmen, à Alger, un esprit se matérialise, deux ou trois fois par semaine, sous les yeux du général Noël, de sa femme, très noble et très vaillante spirite — et de leurs invités.

Cela est attesté sur *l'honneur* et imprimé, avec la signature des témoins, sur les procès-verbaux.

Hallucination collective ? L'appareil photographique a répondu péremptoirement, en prouvant l'objectivité des apparitions.

* * *

Ne trouvons-nous pas dans l'Évangile :

La lévitation,

Les apports,

Les guérisons,

Le don des langues,

La double vue,

La télépathie,

L'expulsion des démons,

Etc., etc...

Faits vérifiables aujourd'hui même et attestés de nos jours par des

milliers et des milliers de témoins, confirmés par *des douzaines de savants !*

En nous combattant, l'Église fait fausse route. Elle se combat elle-même.

La vérité spirite la submergera, comme la vérité chrétienne a submergé la vérité juive.

Le catholicisme et le protestantisme — qui fut un christianisme pasteurisé — n'ont pas vécu du NOUVEAU Testament.

Ils ont vécu de l'Ancien.

Le spiritisme construit le pont qui sépare l'humanité incarnée des humanités désincarnées, mais, sur ce pont, il convient de mettre des *garde-fous*.

Jusqu'à nouvel ordre, il faut laisser le spiritisme aux savants, aux gens de sang-froid et à ceux que les esprits viennent chercher pour développer leur médiumnité dans l'intérêt général.

Le courage du *médium*, qui donne sa santé à la cause humaine, n'est pas inférieur au courage du soldat, du médecin, du savant. Le progrès veut encore des sacrifices. Mais n'est-ce pas augmenter le nombre des héros que de prouver scientifiquement l'immortalité de l'âme et l'éternelle progression des vies !

⁂

Les esprits se sont appliqués, surtout depuis trente ans, à mettre en lumière les phénomènes dus :

A la télépathie,
A la subconscience,
A l'hypnotisme,
A la fraude,

c'est-à-dire à d'autres causes qu'au spiritisme. Ce sont là les garde-fous !

Ils se sont appliqués surtout à nous prouver, d'une façon irréfutable, que nul ne doit demander au spiritisme autre chose que son avancement moral et l'avancement de ses frères.

Les victimes du spiritisme *personnel*, du spiritisme pratiqué dans un but de gain matériel ou de malfaisance, ne se comptent plus.

Quiconque veut une âme plus belle peut appeler les esprits sans crainte.

Le bien attire le bien.
Le mal attire le mal.

Telle est la loi — implacable — qui sera, demain, aussi évidente, aussi scientifique que le téléphone ou le chemin de fer.

La solidarité est un fait *chimique* et physique.

Toutes les âmes s'interpénètrent, et les humanités invisibles agissent sur nous constamment.

Le spiritisme a moralisé des millions d'êtres qui ne trouvaient, dans aucune religion, ce facteur de moralisation.

Beaucoup de spirites s'attardent à la philosophie religieuse d'Allan Kardec.

Ils ont raison, puisque cette philosophie répond à leurs aspirations.

Notre génération tout entière appartient au passé, et les idées s'en ressentent. Les athées matérialistes n'ont pas encore compris que l'idée du *devoir* est *inséparable* de la religion et que la science n'apporte pas l'ombre d'une raison pour justifier l'idée de devoir. Bien au contraire.

Alors, où allons-nous ?

Tandis que, dans les églises, il ne tombe plus, de la bouche des prêtres, que des paroles mortes, nous allons aux paroles vivantes. Elles ont, elles aussi, leur source sacrée dans l'Évangile. Si les premières ne font plus que des chrétiens d'attitude, les secondes feront des chrétiens d'*altitude*, ceux qui *vivront* du sermon sur la Montagne ; ceux qui aimeront leurs ennemis, afin de désarmer leurs ennemis et parce qu'ils trouveront du BONHEUR à le faire.

Tout le futur christianisme est là.

Joseph de Maistre fut prophète, en annonçant que nous aurions un jour la révélation de la *révélation*.

Les religions seraient incompréhensibles, leur développement serait de la démence, comme l'a écrit Nietzsche, si l'idée de *devoir* qu'elles ont apportée ne devait pas être remplacée, dans l'âme perfectionnée, évoluée, par l'idée de BONHEUR, par l'altruisme-jouissance.

C'est ce que la Bible, avant l'Évangile, annonce formellement par la voix des prophètes et surtout par celle du grand Isaïe. C'est pourquoi le Christ de demain, le Christ glorieux, le Christ *décloué* est le Christ du judaïsme spirituel, celui qui nous apporte la terre promise, dans laquelle *Moïse ne devait pas entrer*.

Et voici la divine théorie de la Grâce ! Voici l'heure où Dieu met « de son esprit dans toute chair », l'heure où « la sagesse des sages et la science des savants seront confondues ».

L'homme « aimant son prochain comme lui-même » trouvera, dans ce sentiment, *des jouissances* qui dépasseront de beaucoup toutes les joies d'hier.

Ne pas voir cette belle vérité, dont la preuve peut se faire, dès aujourd'hui, grâce à l'éducation spiritualiste, c'est aller à la révolution, à la plus terrible des catastrophes.

Je fais appel à toutes les bonnes volontés, à toutes les sincérités, à tous les secours, pour conjurer ce péril. Et si l'on n'y parvient pas, j'aurai, du moins, montré — par delà la tourmente — le port où entreront nos enfants, qui devront leur bonheur à nos labeurs et à nos souffrances.

Nos larmes auront baptisé leurs berceaux !

ALBIN VALABRÈGUE.

P.-S. — Mon ami Pierre Giffard m'a prié d'écrire aux lecteurs du *Français*. Je l'ai fait.

A mon tour, je prie les lecteurs du *Français* d'écrire à mon ami Pierre Giffard.

Qu'ils lui adressent des centaines de lettres, dans lesquelles ils lui demanderont de mettre sous leurs yeux le dossier du spiritisme, et je jure ici qu'ils ne le regretteront pas.

Les expériences de William Crookes, en Angleterre, avec Florence Cook, Home, Mlle Fox, etc., les travaux de Hodgson et d'Hyslop, en Amérique, avec l'étonnante Mme Piper, suffiront — et au delà — pour leur faire écrire d'autres centaines de lettres contenant ces mots : Encore ! encore ! Et à cet : Encore ! il faudra répondre non seulement par les témoignages des savants, mais par de grandes et décisives expériences, faites par une demi-douzaine de commissions, avec le concours des médiums les plus fameux du monde entier.

Le *Français* ne sait pas si ce projet est réalisable, mais il prend date. A. V.

Les Morticoles

S'il est une manifestation de l'esprit humain qui soit aimée de tous et qui fasse vibrer tout au long de nos nerfs des impressions aux ondulations sympathiques, enthousiastes et reconnaissantes, c'est l'art, l'art sous toutes ses formes, tous ses aspects les plus inattendus, les plus joyeux, comme les plus tristes, les plus légers, comme les plus solennels. L'art, en un mot, qui jouit de ce privilège précieux, autant que rare, de pouvoir être ce qu'il est sans s'attirer l'anathème ou l'ostracisme des masses, mais à cette condition d'être franc et honnête.



Parmi les arts, et Dieu sait s'ils sont nombreux, il en est un, le plus utile peut-être, la médecine, qui, depuis Hippocrate et Galien, a donné lieu à bien des controverses, sans parler des railleries, et inspiré entre autres, ce vers fameux :

Hippocrate dit oui, mais Galien dit non,

comme pour fixer dans la mémoire la vanité des connaissances humaines, en matière de médecine.

Or l'homme, immergé qu'il est dans le relatif, a soif inextinguiblement d'absolu. Eh quoi, se dit-il, en son angoisse égrotante, la médecine ne serait qu'un art, c'est-à-dire une chose soumise aux fluctuations de la fantaisie, une chose accessible à tout individu témoignant d'aptitudes, de connaissances et d'expérience réelles en la matière. Non, ce n'est pas assez. Il lui faut une consécration absolue ; il faut que la médecine cesse d'être un art et devienne, par définition, une science et même une science officielle.

On disait jadis : L'homme de l'art ne s'est point encore prononcé sur l'état du malade ; on dit aujourd'hui : Cet homme est condamné par la science.

Or, cet art et cette science, c'est tout un, puisque c'est toujours du médecin qu'il s'agit.

Et tous les jours nous voyons déambulant en belle santé d'anciens condamnés de cette science (?). Mais qu'importe, c'est la science quand même.

Tot capita quot sensus : autant d'opinions que de personnes. C'est bien pour les médecins que fut créé ce proverbe, lequel, s'il consacre quelque chose : c'est l'éclectisme, c'est-à-dire le contraire de la science dans la réelle acception du mot. D'ailleurs est-il un fait plus connu que celui de la stupéfiante variété des diagnostics, lancés *ex cathedrâ*, par les prétendus princes de la prétendue science médicale, concernant un même individu, les consultant alternativement sur son cas particulier. Cela en devient banal, à force d'être fréquent.

Or ça, une science varie-t-elle ?

La mathématique, la chimie, la physique d'aujourd'hui ne seront-elles pas celles de demain, abstraction faite, bien entendu, des découvertes nouvelles, venant, non pas contredire, mais étendre, éclairer, agrandir les précédentes ?

Est-ce que si un mathématicien, un chimiste, un physicien vous déclarent, par exemple :

Le mètre est la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre, les os de l'homme sont du phosphaste de chaux, l'air est un composé d'oxygène et d'azote, est-ce qu'ils vous déclareront le lendemain : Voyez-vous, mon ami, nous nous sommes trompés, le mètre, les os et l'air sont tout autre chose que ce que nous vous avons enseigné hier.

Non. Il y a une certitude scientifique, certitude relative à l'étendue présente des connaissances, mais qui, bien que partielle, n'en est pas moins exacte.

Pour cette simple raison, qui est péremptoire, cela peut s'appeler science, le reste, non.

C'est pourquoi nous voyons de temps à autre des médecins d'une très haute valeur morale et intellectuelle qui, par des études acharnées, une pratique consciencieuse et aussi ce *mens divinior*, apanage du petit nombre, qui projettent sur leur art un éclat tellement remarquable, que, d'enthousiasme, le monde reconnaissant les proclame des savants, donc des hommes de science.

Mais à côté d'eux, combien d'autres qui ont fait se créer le mot railleur : médicastre ! Combien d'autres passent leur vie à être les pourvoyeurs de la mort, des morticoles, ainsi qu'un spirituel écrivain les qualifie !

Et cependant c'est ainsi. Impossible de le nier, puisque ce sont précisément ceux que l'imbécillité ou plutôt le puffisme fait appeler les princes de la science, qui, énervés de leur impuissance, profèrent des aveux dont nous devons, malgré tout, leur être profondément reconnaissants.

Ecoutez plutôt.

L'illustre Claude Bernard, commençant son cours par ces paroles dénuées d'artifice :

« La médecine scientifique, que je suis chargé de vous enseigner, n'existe pas. »

Vulpian déclarant en pleine Académie, lors de la mort du comte de Chambord : qu'on ignorait l'art de diagnostiquer.

Bichat, dans son *Anatomie générale*, expose, p. 46 : « Incohérent assemblage d'opinions, elles-mêmes incohérentes, la matière médicale est peut-être de toutes les sciences physiologiques, celle où se reflètent le mieux les travers de l'esprit humain ; que dis-je? *ce n'est point une science* pour un esprit méthodique : c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. »

J'espère que messieurs les médicastres et morticoles modernes n'oublieront pas que c'est une autorité en la matière qui dit ces écrasantes vérités : Bichat. Après celui-là il faut tirer l'échelle.

Et pourtant, il dit encore au tome VI, page 18 de l'ouvrage cité : « On dit que la pratique de la médecine est rebutante, je dis plus : elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable, quand on puise les principes dans la plupart des matières médicales. »

Et nunc paulo minora canamus :

Dans *la Médecine des villes*, le docteur Minaret gémit, page 485 :

« Un total de plusieurs milliers d'années d'études, d'essais, de discussions, qu'ont-elles rapporté à la médecine? Une vérité pour mille erreurs tout au plus : temps perdu à rêver de présomptueux et d'insensés systèmes, temps perdu à les propager, temps perdu à les croire et à les éprouver, temps perdu à les combattre, temps perdu à les ressusciter sous un autre nom, etc... *Oh! que de temps perdu!* »

Nous rappellerons enfin ce que disait à ce sujet M. Oliver dans le dernier numéro de février, car ces citations ne sauraient être trop répétées :

Le docteur Hecher a dit : « Nous n'avons pas encore de physiologie, nous ne savons pas ce que c'est que la maladie, nous ignorons comment les remèdes agissent, comment les malades se guérissent. »

Le docteur Germain Sée a dit : « Le public n'a pas la moindre confiance dans la médecine, cela se comprend ; nous pouvons le dire entre nous, mais ne le disons pas trop haut, car alors on appellerait les homéopathes. »

Et le professeur Elderton : « Nous sommes tous des charlatans, des drogueurs, des empiriques ; nous dissimulons notre grande ignorance derrière des expressions incompréhensibles pour le malade. »

On ne lui fait pas dire à ce digne morticole : tous des charlatans ! Entre nous, je crois qu'il exagère un peu, tout comme l'excellent et célèbre docteur Georget, lorsqu'il avouait que : « Dans les maladies bénignes, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et, dans les cas graves, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. »

Quel écrasement, messeigneurs ! En vérité, c'est fâcheux à dire, mais on n'est jamais trahi que par les siens.

Après ces témoignages plus ou moins éclatants et concluants ; après les citations de sommités médicales modernes, qui donc osera nier que loin, bien loin d'être une science, la médecine n'est qu'un art, ainsi, d'ailleurs, qu'elle a toujours été dénommée jusqu'à notre époque de puffisme, où l'hyperbole est devenue la monnaie courante des appréciations intéressées des hommes et des choses?

C'est là ce que nous voulions prouver indéniablement.



Donc, la médecine n'étant et ne pouvant prétendre, de l'aveu même de ses représentants les plus autorisés, à être une science, reste un art purement et simplement.

Or, un art est le domaine de tous, de tous les artistes ou praticiens, bien entendu.

Le monde ne s'y trompe pas, attendu qu'en pareille circonstance, il juge sur les faits. C'est bien simple : lorsqu'un médecin soigne sérieusement, c'est-à-dire qu'il guérit ou soulage, il est bon ; sinon, non.

Encore une fois, c'est de l'art.

Dès lors, de quel droit inhumain peut-on exciper pour interdire à des personnes qui, sans médicaments, sans pharmacopée et même sans rétribution, soignent leurs contemporains par des moyens reconnus inoffensifs, tels que les magnétiseurs ?

Il y a là un crime réel, qui serait assimilable à un meurtre, si les juges étaient autorisés à appliquer non pas seulement la lettre, mais l'esprit de l'article 295 du Code pénal.

En effet, est-on en droit de dire au médecin diplômé qui, n'ayant pu diagnostiquer la véritable cause d'une maladie, dénonce un magnétiseur appelé à la rescousse et qui, lui, réussit comme *toujours* au moins à soulager, sinon à guérir le malade, est-on en droit, disons-nous, de dire à ce dénonciateur :

Vous êtes un véritable meurtrier, car non seulement, vous qui avez le droit et le devoir de guérir, vous aggravez le mal, mais encore vous m'empêchez de le soigner, moi qui soulagerais certainement et qui guérirais peut-être ? Votre action est d'autant plus méprisable qu'elle n'est, vous le savez bien, provoquée que par deux mobiles honteux, la vanité et l'esprit de lucre.

Et, puisque de toutes parts on se réclame de liberté, de justice, de philanthropie, est-ce que vraiment il ne serait pas temps de considérer que le meilleur et le plus simple moyen d'apporter ces belles choses aux hommes, c'est de leur permettre de vivre afin d'en profiter ensuite.

On frémit lorsqu'on songe que le premier étudiant venu, parce qu'il vient de recevoir son diplôme, a le droit absolu et exclusif de dépêcher à une mort anticipée un malheureux que quelques passes magnétiques auraient sauvé !

Ambroise Paré, dont le talent comme médecin-chirurgien brilla d'un si vif éclat à la fin du seizième siècle, disait simplement lorsqu'il venait de sauver un malade :

« *Je le soignai, Dieu le guérit !* »

Digne et modeste praticien, malgré ta renommée si justement méritée, combien de nos modernes morticoles te traiteraient d'idiot si tu t'exprimais ainsi devant eux : Dieu — guérir ? — Quelles blagues !

Ah ! si nous mettions de l'acrimonie dans notre argumentation, que de choses plus ou moins acerbes ne dirions-nous pas, concernant toutes ces prétendues maladies nouvelles, tous ces virus nouveaux, toute cette microbiologie empirique, cette sérothérapie à outrance, ces charcutages odieux et incohérents, ces opérations extravagantes, prétextes à des honoraires invraisemblables.

Non, tel n'est point notre but.

Mais nous déclarons simplement ceci, à cela autorisés largement par les aveux plus haut rappelés, des susdites sommités médicales :

Nous, partisans de la liberté du droit de soulager nos semblables lorsqu'ils souffrent, nous ne demandons pas que ceux des docteurs diplômés qui, se trompant de diagnostic, tuent leurs malades, soient condamnés à la même peine qu'ils ont infligée si doctoralement aux susdits infortunés, mais nous demandons aux Chambres françaises de prendre en due considération la pétition colossale qui leur est soumise dans le but sus-indiqué et de permettre, au moins, que d'honnêtes gens, qui n'ont pas le droit de tuer leurs contemporains, jouissent de celui de les guérir.

Et ce sera justice. J. BEARSON.

LA FIN !!! LE COMMENCEMENT !!!

Le catholiscisme né de la profanation du christianisme, et dont le but unique fut de tout temps la domination, ploie enfin, se meurt sous les coups de l'athlète indomptable qu'est la raison. Le duel tire à sa fin, le dernier coup a été porté, c'est la chute finale, c'est la mort ! Quand sonnera, au beffroi de la destinée humaine, la dernière heure du vingtième siècle, l'exode totale des congrégations sera un fait accompli, comme sera un fait accompli l'évanouissement de tout ce que la catholicité aura pu sauver de prestiges, comme sera un fait accompli l'affranchissement de l'homme sur la surface européenne.

La France, ce foyer de tout progrès occidental, point de départ, centre rayonnant de toute réforme sociale, s'affranchit enfin des liens du monstre qui la retenait captive ou tout au moins enrayait ses efforts évolutifs. Après avoir subi pendant plus de dix-huit siècles les assauts les plus rudes qu'elle ait eu à soutenir, déjoué ruses et malices, elle a enfin pris l'offensive, et sapé l'édifice à sa base, atteint son ennemi au cœur. C'est la fin du combat ; réjouissons-nous-en !

Les pays où les fugitifs se rassemblent ne tarderont pas à s'apercevoir combien déplacée a été leur tendance hospitalière, elle ne tardera pas à nuire à leur propre organisation. Les souverains qui, par condescendance, ou peut-être pour consolider leurs trônes chancelants, leur ont fait appel, sont loin de se douter qu'en cet acte inconscient que couvre l'indulgence, ils préparent leur chute, leur déchéance, l'effondrement de leur dynastie, de tout leur édifice de pouvoirs, d'autorité absolue. C'est à brève échéance l'évanouissement de leur prestige, de leur souveraineté sur les peuples. Ne nous en plaignons pas !

« Tout arbre qui ne porte pas de fruits mérite d'être coupé et jeté au feu. » Ainsi Dieu, par le simple déchaînement des éléments, vient d'abattre cet arbre gigantesque dont les rameaux abritaient l'univers entier en son nom, mais dont les seuls fruits furent, de tout temps, l'hypocrisie, le mensonge, la cupidité et la chaine, engendrant au sein de l'humanité les pires ferments de discorde sociale.

On n'abuse jamais en vain du libre arbitre dont le maître des mondes gratifia les êtres de la nature : tôt ou tard, sa justice immanente se fait sentir pour arrêter en cet endroit le flot destructeur des basses intrigues qu'engendre l'infériorité de certains.

Dix-neuf siècles de domination catholique, dont dix-huit de pouvoir absolu, avaient porté le genre humain à penser que c'était bien là la seule religion qui pouvait satisfaire sa foi ; d'autre part, ils avaient non moins porté les faux disciples du Christ à croire à la tolérance divine, à l'impunité, et, le plus souvent, leur avaient inspiré la négation de tout pouvoir, de toute autorité divins. Mais qu'est-ce donc que dix-huit et vingt siècles comparativement à l'Eternité ? Que peuvent être des milliers d'incarnations pour un être relativement à son éternelle existence ?

Le temps, n'ayant été imaginé que par l'homme, ne saurait exister ! Celui-ci s'en va de globe en globe en participant pour sa part à la grande transformation des éléments, court dans le domaine infini des mondes sans jamais savoir où commence, où se termine la vie, où s'arrêtera son évolution. A peine si celui qui pense trouve, dans l'observation positive, des subjectivités donnant satisfaction à sa raison, mais limitant bien en deçà de ses aspirations les certitudes sur ce point mystérieux. Faut-il s'en plaindre ? Certes non : nous n'au-



rions plus à penser, et par cela même serions privés de la jouissance unique entre toutes.

Le temps n'existant pas dans la vie universelle, les siècles par milliers ne sauraient y compter, et bien naïfs ont été ceux qui, sous prétexte que la catholicité en avait vécu un certain nombre, lui accordaient confiance absolue, en faisaient une nécessité, voyaient avec satisfaction les âmes ployer sous ses contraintes par l'intermédiaire de gens réfractaires à tout devoir social, accapareurs de biens matériels d'abord, « sauveurs d'âmes » ensuite.

Le duel touche à sa fin, la raison a terrassé son ennemie. Seule, sans entrave, elle va pouvoir s'aventurer dans le domaine de la vie, y puiser les certitudes du savoir qui, librement, la guideront désormais vers sa destinée. Saura-t-elle les y trouver ? J'aime à le croire, non toutefois sans réserve.

En effet, l'homme détruit à propos ce qui lui nuit, mais sait moins remplacer que détruire, et là n'est pas son moindre défaut. A l'heure actuelle, enhardi à la vue de ses succès sur les préjugés, du triomphe de l'esprit laïque sur l'esprit religieux, il s'autorise à nier tout ce qui est du domaine divin, comme si seul l'esprit religieux d'aujourd'hui, hier officiel, avait qualité pour nous y conduire en exploration. « Tout dans la religion vécue nous montrait Dieu comme un épouvantail, ce Dieu ne peut pas être », et dès lors toute crainte disparaît, et avec elle toute morale s'enfuit.

Telles sont les tristes conséquences du déplorable exemple de ceux qui s'étaient fait un monopole de la divinité ; mais imprudence tout aussi triste, commise par ceux qui ont été conduits à d'aussi piètres conclusions. Peu conséquents avec eux-mêmes, ils accordent au souvenir de ce qu'ils supprimaient hier l'autorité de supprimer une vérité que les faux disciples exploitèrent avant de l'enseigner ; qu'ils tronquèrent, vilipandèrent, pour ne jamais la montrer sous son véritable jour.

Il est très admissible, il est logique et prudent pour l'homme de s'inspirer des leçons du passé pour l'avenir, mais rien en elles ne peut l'autoriser à repousser une vérité sous le prétexte qu'elle a pu être méconnue par ceux-là mêmes qui avaient pris à charge de l'enseigner. Rien en elles ne peut l'autoriser à se montrer absolu, pas plus dans l'ordre métaphysique que dans l'ordre scientifique.

La pensée comme l'infini est infinie : son domaine est l'éternité; elle est une et universelle, elle est inséparable de la vie universelle sans fin, et la raison trouve en elle l'instrument le mieux approprié à ses recherches, à l'assimilation des connaissances qui lui deviennent de plus en plus indispensables.

Non, les erreurs des religions vécues, leurs crimes même, ne peuvent avoir pour prix la négation de tout principe religieux moral ; ils n'ont été que des manifestations de l'infériorité terrestre à l'aveuglement des hommes, et les leçons que l'humain y puise doivent au contraire l'élever de plus en plus dans le domaine de l'inconnu, où résident les vraies connaissances, le savoir véritable.

La nature aux mamelles intarissables fournit au corps les aliments qui le fortifieront, mais elle ne néglige jamais d'offrir à l'âme ses beautés idéales, ses magnificences ; celle-ci n'a qu'à vouloir accepter, et tout en elles lui sera donné pour son plus grand bonheur.

La science, nous conduisant de découverte en découverte, nous montre qu'il y a de l'esprit partout ; il n'y a pas jusqu'à la Monade la Mime, en qui nous ne soyons en droit de soupçonner l'intelligence. Et qui donc oserait nous dire qu'il n'y a pas continuité de vie dans la nature en toutes ses espèces qui y grouillent, s'y meuvent, s'y agitent pour y penser, par une incessante transformation, et qui donc encore oserait nous affirmer que le type humain de la terre est le seul unique dans l'universalité des mondes et qu'il représente la dernière phase de la transformation matérielle, trouvant son point terminus à la mort ? Quoi donc dans la nature nous autorise à affirmer que là s'achève la vie des êtres ? Quoi donc en elle nous autorise encore à affirmer qu'après l'alliance du Corps avec Mme Vermine, l'âme, selon ses mérites ou ses fautes, aura atteint la béatitude ou la souffrance éternelle ? Tout en elle réfute ces erreurs grossières, que seule la bêtise humaine pouvait engendrer.

Il appartenait à la catholicité de se conformer à ces enseignements naturels, de s'inspirer de cette loi d'évolution, qui veut que tout soit transformé dans les acquits antérieurs, à elle seule il appartenait de modifier ses dogmes, de les rendre acceptables : il en coûte si peu à celui qui ne veut que le bien des autres de reconnaître ses erreurs ! Mais non, elle a continué à enseigner ses billevesées, telles que le déluge universel, où l'habile marin Noé seul se sauve, Jonas restant trois jours dans le ventre d'une baleine pour en sortir tout guilleret, Josué arrêtant le soleil, etc.

La raison s'est révoltée contre elle. Ce n'était que justice, et elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même si elle s'est montrée sévère !

Je voudrais que ceux que cette disparition de la religion catholique a autorisés à nier toute nécessité du sentiment religieux, a conduits à l'athéisme, ou a par trop attristés, par crainte de ne plus pouvoir satisfaire leur foi, je voudrais, dis-je, que tous se ravisent et disent bien qu'au lieu d'avoir tout perdu, ils ont tout retrouvé s'ils le veulent bien. Il est des données philosophiques que le spiritisme expérimental nous apporte, comme étant de nature à satisfaire pleinement leur raison et leur foi, à les conduire vers le toujours mieux, vers cet idéal de bonheur auquel tout le monde aime bien à soupirer, quelle que soit la croyance. Ces mêmes données apportent en outre en le cœur de l'homme ce sentiment de moralité que l'on nous enseigna si mal par l'exemple et qui peut satisfaire pleinement toutes les aspirations.

Il y a danger, pour la société, à ne pas la voir adapter à son organisation cette morale qui découle de l'observation rigoureusement positive des faits psychiques. Il faut à tout prix que les programmes universitaires en soient imbus, que l'enfance, par l'enseignement qui en ressortira, ne soit plus nourrie par des fictions que sa raison aura grand'peine à repousser plus tard, mais bien par des réalités positives ; il faut qu'elle sache que l'homme est éternel, qu'il survit à la tombe, pour revenir prendre place dans cette société dont il n'est que l'invisible ou l'absent.

A ceux qui savent de dire haut et ferme, de proclamer cette nécessité qui assurera à la raison humaine sa liberté, son salut !

Célestin Brémond.

L'Extériorisation de la Pensée [1]

(Suite.)

Les images mentales.

C'est surtout au moyen de la suggestion que l'on peut étudier les propriétés de l'image mentale et montrer combien ces productions de l'esprit ont de réalité. Les sujets hypnotiques sont particulièrement aptes à créer ainsi des images internes qui acquièrent pour eux une intensité aussi grande que celles des sensations ordinaires. Il suffit d'affirmer à un sujet suggestible qu'un serpent est devant lui, pour qu'immédiatement il voie le reptile et s'enfuie terrifié par cette hallucination.

Au début de mes recherches sur le somnambulisme, dit M. P. Janet (2), n'étant qu'à demi convaincu de la puissance de ces com-

(1) V. *Paix Universelle*, 1er-15 mars 1903.
(2) P. Janet, *l'Automatisme psychologique*, p. 149.



mandements, je commis l'étourderie grave de faire voir à une somnambule un tigre entrant dans la chambre. Ses mouvements convulsifs de terreur et les cris épouvantables qu'elle poussa m'ont appris qu'il fallait être plus prudent, et depuis je ne montre plus à l'imagination de ces personnes que de belles fleurs et des petits oiseaux. Mais, si elles ne font plus de grands gestes de terreur, elles n'en font pas moins d'autres mouvements adaptés à ces spectacles plus doux : les unes, comme Marie, caressent doucement les petits oiseaux; d'autres, comme Lucie, les saisissent vivement à deux mains pour les embrasser; d'autres, comme Léonie, qui se souvient de sa campagne, leur jettent du grain à la volée ; aucune femme ne peut voir une fleur par hallucination sans la porter à son nez, puis la mettre à son corsage.

En ce qui concerne l'origine de ces images, l'expérience suivante est bien significative :

Léonie, dit le même auteur, est capable de relire par hallucination des pages entières d'un livre qu'elle a lu autrefois, et elle distingue l'image avec tant de netteté qu'elle remarque encore des signes particuliers, comme les numéros des pages et les numéros des feuilles au bas de certaines pages : l'hallucination est identique, dans ce cas, à une sensation.

Lorsque l'œil du sujet est normalement constitué, l'image transmise au cerveau est une production fidèle et complète de la réalité ; et alors même que l'attention de ce sujet n'aurait pas été fixée sur certains détails de l'objet qui est devant ses yeux, l'impression mentale n'en contient pas moins l'image intégrale jusque dans ses plus petites parties. Voici deux exemples de réminiscences d'impressions sensorielles enregistrées inconsciemment que l'on fait renaître grâce à un artifice opératoire (1) :

Le docteur Scripture, de l'université de Clark, a montré que dans l'acte de vision le plus ordinaire nous devons distinguer entre ce que la conscience superficielle se rappelle et ce qui reste caché dans quelque profondeur obscure, mais susceptible d'en être extrait. Cet expérimentateur montre au sujet une carte avec une image au milieu, et une petite lettre de l'alphabet imprimée au-dessus. La présentation est si courte que le sujet observe seulement l'image et n'a aucune connaissance consciente de la petite lettre. Cependant, quand ensuite on lui montre la lettre, celle-ci souvent lui rappelle — graduellement, mais à la fin distinctement — la représentation d'étoile ou d'éléphant ou d'autre chose qui occupait le centre de la carte au coin de laquelle la lettre était imprimée. Il arrive souvent que le sujet ne peut pas dire de quelle manière cette obscure association entre la lettre et l'image s'est effectuée. Il sent seulement qu'il y a connexion, par exemple, entre la lettre M et l'éléphant. On assiste ici à l'impression inconsciente dans le cerveau d'une lettre, mais la vue de celle-ci réveille ensuite, par association d'idées, le souvenir de la gravure.

Voici un second exemple concernant cette fois les sensations auditives :

Une expérience de Desseoir, déjà signalée dans les *Proceedings*, montre que les sons qui passent inaperçus à l'oreille peuvent être tout le temps conservés précieusement, et d'une façon intelligente, dans la subconscience. M. X..., absorbé par la lecture au milieu d'amis qui causent, eut subitement son attention éveillée en entendant prononcer son nom. Il demanda à ses amis ce que l'on avait dit de lui. On ne lui répondit pas ; on l'hypnotisa. Dans son sommeil il put répéter toute la conversation qui avait échappé à son moi éveillé. Encore plus remarquable est le fait signalé par Edmond Gurney et d'autres observateurs, que le sujet hypnotique peut saisir le chuchotement de son magnétiseur, même lorsque celui-ci est au milieu de personnes qui causent à haute voix.

Il existe encore un autre procédé au moyen duquel on peut évoquer dans la mémoire ces images mentales et leur donner un puissant relief, une réalité apparente, aussi bien déterminée qu'une sensation, c'est l'emploi de la boule de cristal (1). Certaines personnes — environ 20 p. 100 — lorsqu'elles fixent les yeux sur une boule de cristal légèrement éclairée, voient d'abord leur figure, puis le reflet vague des choses environnantes, les couleurs de l'arc-en-ciel, un point lumineux en un mot, les reflets que présente d'ordinaire une boule de verre. Au bout d'un certain temps, les choses changent, c'est-à-dire que la boule s'obscurcit de plus en plus : elles ne distinguent plus rien ; le reflet, les objets, tout s'efface ; tout devient sombre ; la boule semble se recouvrir d'une vapeur ; c'est le bon moment. Le nuage s'épaissit de plus en plus et, au milieu de ce nuage, elles voient apparaître des dessins, des figures d'abord très simples, des étoiles, des lignes, par exemple, des barres noires sur fond blanc, mais aussi quelquefois des lignes plus précises et plus intéressantes, comme des lettres, des chiffres. Au bout de quelques instants encore, elles aperçoivent des figures colorées, des personnages, des animaux, des arbres, des fleurs. Elles regardent avec émotion, elles se complaisent dans ce spectacle, d'autant plus qu'il y a des variantes. Avec quelques observateurs, les images sont immobiles ; chez d'autres, elles remuent, disparaissent, réapparaissent, se saluent, parlent ; il y a même des sujets qui entendent ces conversations, ce qui devient très intéressant.

Quelle est l'origine de ces tableaux ? On peut répondre que, neuf fois sur dix, la subconscience est le réceptacle auquels ils sont empruntés. C'est dans le formidable amoncellemunt d'images que recèle notre périsprit que sont puisés les matériaux qui composent ces visions. C'est, dans le fond, le même phénomène que le rêve : mais c'est un rêve partiel. Un état hypnoïde léger produit par la fixation de la boule amène une diminution de l'attention du sujet, en même temps qu'un affaiblissement général de toutes les sensations extérieures, ce qui permet à l'association des idées de jouer automatiquement et de donner aux idées qui passent dans le champ de la conscience une intensité plus grande qu'à l'ordinaire, un relief inusité, une réalité saisissante pour celui qui les perçoit. Ce sont, en somme, de véritables hallucinations, et elles frappent d'autant plus le sujet qu'il n'a pas conscience d'en être l'auteur et qu'il ne se doute pas que c'est de lui-même que ces images sont extraites. Citons quelques exemples (2) :

Une jeune fille raconte qu'en regardant un miroir, elle était obsédée par une image, toujours la même : c'était une maison avec de grands murs noirs, sombres, tristes, sur lesquels brillait une touffe merveilleuse de jasmin blanc. Pourquoi cette personne s'en étonne-t-elle ? « C'est, dit-elle, parce que je n'ai jamais vu une maison pareille dans la ville où je suis depuis longtemps. » C'est inattendu et inconnu : voilà pourquoi le fait paraît surprenant et nous retrouvons ce caractère partout. Voici, en effet, un autre exemple : une personne, mise en présence de la boule de verre, y voit apparaître un numéro. C'est un numéro quelconque, qui apparaît subitement. Vous direz : « C'est insignifiant. » — Je le veux bien. — « C'est un souvenir. » — Mais de quoi ? « Ce numéro, je ne l'ai jamais vu », dira cette personne. Pourquoi est-ce au 2344 que j'ai affaire, plutôt qu'à un autre ? Que signifient ces chiffres ? Quels sont les souvenirs qu'ils rappellent ?

Les exemples apparaissent de plus en plus surprenants. Voici

(1) Docteur Scripture, *Ueber der associativen Vorland der Vortellungen*, p. 90 et suiv.

(1) Pour les détails, consulter l'ouvrage de M. P. Janet : *Névroses et Idées fixes*, p. 407 et suiv., auquel nous empruntons quelques descriptions, en les citant librement. Voir également les *Annales psychiques*, 1901, 1902 et 1903.

(2) P. Janet, *Névroses et idées fixes*, p. 415.



une observation que j'emprunte à un des articles de Miss X... (1) Une personne, un peu mystique, voit apparaître dans la boule de verre un article de journal. Elle trouve cela bizarre; mais elle cherche à lire, y parvient : c'est l'annonce de la mort d'une personne de ses amis. Elle raconte ce fait : les personnes présentes sont stupéfaites. « C'est absolument ridicule, c'est faux », dit-on; mais, quelques heures après, la nouvelle est confirmée officiellement, et on est forcé d'admettre une prévision miraculeuse.

Comment établir que ces visions sont des souvenirs oubliés ? Par une enquête soigneuse sur les circonstances dans lesquelles le sujet s'est trouvé à un certain moment de sa vie. En voici la preuve :

Reprenons nos exemples. Vous vous rappelez cette personne qui avait vu une touffe de jasmin blanc sur un mur noir, auprès d'une grande maison ? Or, d'après une enquête minutieuse de la Société psychique de Londres, il fut démontré qu'il y avait en effet, à Londres, une maison qui avait tout à fait cet aspect, et que la personne en question l'avait vue. Quant à l'histoire du numéro, il fut démontré que dans la journée, la personne avait changé un billet de banque, et que ce numéro était celui du billet. Il est bien probable que ce numéro avait été vu, mais il n'avait pas laissé de souvenirs conscients, parce que, d'ordinaire, on ne se préoccupe pas du numéro d'un billet de banque.

Arrivons enfin à cette révélation singulière de la mort d'un ami. Cette pauvre voyante dut perdre un peu de son orgueil, lorsqu'on trouva dans la maison un numéro d'un journal accroché devant la cheminée comme paravent. Or, sur le côté visible s'étalait en toutes lettres l'article en question, avec les mêmes caractères, la même forme qu'il avait revêtue dans le cristal : voici donc une sensation qui a été enregistrée dans le souvenir et qui réapparaît.

Ce sont là des coïncidences, direz-vous. Mais, dans certains cas, lorsqu'on a affaire à des malades, on arrive à des résultats encore plus précis. Voici quelques-unes de mes expériences personnelles : Un malade, un somnambule, se lève la nuit de son lit, fait toutes sortes de sottises, et en particulier écrit une lettre menaçante à une personne, etc. La lettre lui est prise ; on me donne ce document à l'insu du malade. D'ailleurs le malade, à son réveil, ne se rappelait plus rien. Ce ne fut que quelques jours plus tard que j'eus l'occasion de répéter sur lui l'expérience de la boule de verre. Comme il prétendait voir des lettres écrites : « Vous allez, lui dis-je, prendre une plume et du papier et copier ce que vous voyez dans le miroir. » Il copia mot à mot, en passant seulement des mots qu'il ne pouvait pas lire. Il avait l'air de copier des phrases sans les comprendre le moins du monde, et il le disait, d'ailleurs. Or le résultat fut qu'il écrivit exactement, en paraissant copier, la lettre qu'il avait déjà écrite pendant l'accès de somnambulisme nocturne et que j'avais déjà en ma possession.

Nous avons déjà cité dans notre ouvrage : *Recherches sur la Médiumnité*, le cas de Maury, qui, chargé d'un travail sur un point d'économie politique, perdit son manuscrit. Deux mois après, il recommença ce travail et s'imagina avoir trouvé une nouvelle entrée en matière. Quel ne fut pas son étonnement plus tard, en retrouvant son écrit primitif, de constater que le second mémoire contenait les mêmes phrases, et presque mot à mot, le même texte que le premier.

Tous ces faits, et bien d'autres, nous montrent que rien de ce qui est entré dans l'esprit ne peut plus en sortir. Toutes nos pensées sont gravées en nous d'une manière indélébile ; et si l'oubli est une condition du bon fonctionnement de l'esprit, ce mot ne veut pas dire qu'il y a destruction des souvenirs, mais simplement diminution de leur intensité. Qu'une circonstance fortuite vienne à se produire, — association des idées, rêve, délire toxique, alcoolique, hypnose, etc., — alors, ils reparaissent et reprennent une intensité qui parfois les rend aussi réels que les sensations ordinaires.

Sous le nom de médiumnité au verre d'eau, les Spirites connaissent ces faits depuis longtemps. Ils sont décrits déjà dans la Revue d'Allan Kardec, mais, et c'est en ceci que consiste la nouveauté, l'on peut constater souvent que les visions ne sont pas invariablement des souvenirs oubliés. Parfois les scènes décrites ont trait à des personnes ayant vécu sur la terre, mortes depuis longtemps, et inconnues du voyant. D'autres fois les scènes du verre d'eau correspondent à des événements véridiques qui se passent au loin, et alors c'est une influence télépathique ou la clairvoyance du médium qui entre en jeu, car celle-ci est favorisée par la fixation du regard sur le verre d'eau qui amène l'état hypnoïde pendant lequel le dégagement de l'âme est plus facile à se produire que dans l'état normal. Bien des faits établissent cette vérité. Ici encore, nous sommes donc en présence d'un mélange d'automatisme, d'animisme et de médiumnité qu'il faut toujours chercher à distinguer.

Malgré son scepticisme bien connu, M. Janet ne peut s'empêcher, devant le nombre des témoignages, de signaler, oh ! bien légèrement, avec beaucoup de réticences, ces faits de double vue. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« Donc, par toutes sortes de procédés, on peut constater que ces phénomènes (les visions dans le cristal) ne sont pas réellement du domaine de l'inconnu. Est-ce vrai pour tous les cas ? Messieurs, c'est à vous de faire des recherches : si vous voyez des choses merveilleuses, cherchez si c'est aussi merveilleux que vous le croyez, si c'est vraiment une découverte. Peut-être le miroir permet-il à quelques personnes de manifester une lucidité étonnante... Généralement, ce n'est pas la règle ; mais, enfin, des faits de ce genre sont souvent décrits. Voici un cas. Une personne voit apparaître un petit tableau très délicat : trois narcisses blancs réunis par un ruban et placés sur un fond bleu. A cela, elle ne trouve pas d'explication. Quinze jours plus tard, à l'occasion d'une fête, elle reçoit d'une de ses amies intimes une peinture sur satin bleu figurant trois narcisses réunis par un ruban. Dans l'ouvrage où cet exemple est cité, on le représente comme une transmission de pensée merveilleuse : c'est possible ; quelquefois le sentiment fait des miracles. Mais peut-être s'agit-il tout simplement d'une petite indiscrétion aggravée et amplifiée par la boule de verre. En tous cas, le champ des recherches est ouvert. »

On assiste ici à ce petit jeu des savants officiels qui consiste à semer adroitement le doute, même sur les faits les mieux établis. On décrit l'expérience ; puis on se livre à de légères variations, on balance agréablement les arguments pour et contre, on n'ose nier carrément, mais on insinue qu'il s'agit peut-être « d'une petite indiscrétion », aggravée et amplifiée par la boule de verre. Puis le correctif : mais le champ des recherches est ouvert. Oui, il est bien et largement ouvert, et les documents surabondent aujourd'hui. Encore un peu de patience, et à côté des faits de la psychologie classique viendront se ranger ceux de la psychologique intégrale, comprenant les manifestations de l'animisme et du spiritisme, que seuls l'ignorance ou le parti pris veulent reléguer dans le domaine du merveilleux.

(*A Suivre.*) GABRIEL DELANNE.

La Ligue de l'Enseignement

HOMMAGE A M. EMMANUEL VAUCHEZ

Le Congrès de la Ligue de l'Enseignement, réuni à Tunis, a inauguré ses travaux en adressant un télégramme à M. Loubet, un autre

(1) Miss X..., *Récent expériment in Cristal Vision*. Dans les *Proceedings*, vol. V, 1889, p. 486.



à Mme Jules Ferry et un troisième à M. Emmanuel Vauchez, l'ancien et dévoué secrétaire général. Les congressistes ne pouvaient, en effet, dans cette circonstance solennelle, oublier celui qui, s'instituant le collaborateur infatigable de Jean Macé, fut pendant si longtemps l'âme et la cheville ouvrière de la Ligue, celui qui lui donna l'activité et la vie, le vaillant initiateur du vaste pétitionnement qui aboutit au triomphe légal de l'instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque.

Voici le texte du télégramme que M. Léon Robelin, secrétaire, au nom du Congrès, a adressé à l'ancien secrétaire général :

Emanuel Vauchez, Sables-d'Olonne.

Tunis, 12 avril 1903, 7 h. 55 matin.

La pensée du Congrès se tourne vers les absents, auxquels salut cordial est envoyé.

LÉON ROBELIN.

M. Emmanuel Vauchez a répondu par le télégramme suivant :

Léon Robelin, Congrès de la Ligue, à Tunis.

12 avril 1903.

Quoique absent, je suis avec vous pour appuyer les droits de l'Etat à l'instruction et à l'éducation des citoyens.

EMMANUEL VAUCHEZ.

(*Agence Havas.*)

LE LEGS D'AKSAKOFF

M. A. Aksakoff, dont la vie a été toute de dévouement à la cause de la vérité, a voulu, même après sa mort, contribuer à faciliter et à encourager les recherches psychiques. Dans ce but, il a légué à la « Society for psychical Research », la somme très importante de *quatre-vingt-quinze mille francs*. N'est-ce pas d'un noble exemple ? Si d'autres, qui ne sont pas moins riches que lui, qui le sont peut-être davantage, marchaient sur ses traces, quels progrès ne réaliserait-on pas dans l'immense champ, encore si peu exploré, des sciences psychiques ? Mais existe-t-il chez nous, en France, une société assez haut cotée pour qu'on puisse sans crainte lui faire des legs pareils ? Je me suis souvent fait cette question : Si quelqu'un avait la générosité de vouloir consacrer cent ou deux cents mille francs à une œuvre de cette nature, à quelle organisation actuelle pourrait-il sûrement les confier ? Je sais bien que quelques nouvelles sociétés se sont fondées ces dernières années, qui promettaient beaucoup. Mais se sont-elles assez fait connaître, par le sérieux de leurs travaux, pour donner la certitude que les fonds seraient utilement et strictement employés aux investigations précises dont il s'agit ? Je souhaite de tout mon cœur qu'elles s'imposent à l'attention publique, et qu'il se rencontre des amis de la vérité assez enthousiastes ou assez convaincus pour faire en sa faveur des sacrifices semblables à celui dont M. A. Aksakoff vient, après quelques autres, de donner un si remarquable exemple.

DANIEL METZGER.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(*Suite.*)

Reçu de M. Emmanuel Vauchez un cinquante et unième envoi de.	209	signatures.
N° 2452 de M. Paresser, à Lyon	4	—
	213	—
Listes précédentes. . . .	237.484	—
Total général. . . .	237.697	signatures.

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. Emmanuel Vauchez, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. Bouvier, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé.

A. B.

Les Morts

Nous apprenons la désincarnation du docteur Salomon, avec lequel nous eûmes une polémique aigre-douce dans les colonnes de *la Paix universelle ;* il vient de succomber des suites d'une appendicite. Nous prions Dieu pour le repos de son âme endolorie par le doute où l'avait plongé son sectarisme. Puisse-t-il être éclairé sur les questions qui le troublaient tant ici-bas !

LES LIVRES

LES VILLES INITIATIQUES. I. *Lourdes*, étude hiérologique par GRILLOT DE GIVRY. Un volume in-16 ; prix : 3 fr. 50. Envoi franco contre mandat-poste adressé à la Bibliothèque CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Lourdes est le premier volume d'une série d'études transcendantes sur les villes saintes d'Occident et d'Orient. Avec une science théologique et hermétique consommée, et dans un style d'une rare saveur, l'auteur a dressé une monographie du sanctuaire des Pyrénées, où il réduit au néant les théories de l'auto-suggestion, chères à la science contemporaine. L'ouvrage est divisé en deux parties ; la première contient l'examen des phénomènes occultes de Lourdes, la seconde est consacrée à l'exposition de théories esthétiques d'une haute importance. Ces pages, d'une force étrange et troublante, où les mystères de l'Au-delà sont scrutés avec profondeur et érudition, forment la contre-partie nécessaire des doctrines déjà vieillies de l'école naturaliste.

Livre d'un illuminé et d'un mystique, qui deviendra désormais indispensable à ceux qui accompliront le pèlerinage de Lourdes.

Quelques essais de Médiumnité hypnotique, par MM. F. ROSSI-PAGNONI et Docteur MORONI, traduit de l'italien. Nouvelle édition, prix : 2 francs. — P.-G. LEYMARIE, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, 1903.

Les bons médiums sont rares. C'est pourquoi les savants, ne pouvant reproduire les phénomènes du spiritisme à volonté, ne veulent pas y croire. Mais un moment ne viendra-t-il pas où nous pourrons produire des médiums pour ainsi dire expérimentalement et en aussi grand nombre que nous voudrons ?

Pour ceux qui auront lu attentivement le travail dont le titre précède, une réponse affirmative ne saurait faire de doute. Les auteurs de cet ouvrage ne sont pas les premiers venus : l'un est un professeur, l'autre un médecin distingué. Tous deux sont rompus à l'expérimentation scientifique exacte. Ils n'affirment qu'après avoir acquis une certitude absolue.

Leur succès est fort encourageant. Il est regrettable qu'on ne cherche pas davantage à marcher sur leurs traces. Aussi croyons-nous rendre service en conseillant de lire leur ouvrage à tous ceux que ces passionnants problèmes du spiritisme intéressent.

Le Gerant : A. BOUVIER.

29-4-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 300. 10 Centimes. 16-31 MAI 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Aux fédérés spirites du Sud-Est de la France

Le bureau fédéral vient de décider que la fête annuelle de l'association des spirites du sud-est de la France aurait lieu cette année, le dimanche de la Pentecôte, 31 mai, à Pont-Saint-Esprit.

A 2 heures, réunion générale de tous les fédérés au local habituel.

A 4 heures, visite à la tombe du vénéré M. Violès, qui fut le premier Président de la Fédération.

A 6 heures, banquet fraternel. Les adhésions doivent être adressées avant le 25 mai à MM. Violès frères, à Pont-Saint-Esprit.

Pour des raisons majeures, la réunion d'octobre de 1902 n'ayant pu avoir lieu, le bureau a décidé de donner à cette fête annuelle un caractère tel que la plus grande partie en soit consacrée à l'étude de divers projets, entre autres celui d'une propagande plus active, plus étendue, en faveur du moderne spiritualisme. Le travail, n'est-ce pas la douce réjouissance du penseur ?

L'oligarchie règne partout à tous les degrés de la hiérarchie sociale; la morale se meurt avec le dogme qui l'a si longtemps compromise, la raison s'égare, les passions déchaînées font entendre de sourds mugissements ; l'humanité est à un des tournants de son histoire ! Que va-t-il se passer ? Toutes les prévisions de la terre et du ciel ne sauraient l'établir. Toujours insondables restent à l'homme les desseins de Dieu !

Devant cette incertitude troublante, il est du devoir des spirites de déployer leur drapeau, de montrer ce que vaut leur doctrine et ce dont ils sont capables à l'égard de la société; notre ami et Vice-Président, M. Gaillard, l'a dit en termes très éloquents sur la tombe du grand apôtre que fut Allan-Kardec; MM. Léon Denis et Gabriel Delanne le montrent et le disent avec une autorité, un dévouement qui font à juste titre l'admiration de tous et que nous devons seconder de tous nos efforts, par tous les moyens en notre pouvoir ; pour ma faible part, libre enfin des liens qui parfois entravèrent mon action, je n'hésite plus à leur dire publiquement que tout en moi est acquis à leur œuvre. Seules mes fouilles dans le domaine de l'inconnu, mes résultats acquis, ont créé ma conviction ; ils me convient à l'action, rien ne me le fera oublier.

Spirites fédérés du Sud-Est, des divers points de la France nous arrivent les échos des clameurs de frères nouvellement fédérés; le Sud, l'Ouest, l'Algérie ont suivi notre exemple : tous les spirites de ces contrées, sur les exhortations des apôtres cités, s'y sont unis pour une action commune; il convient de répondre à ces clameurs par d'autres clameurs, à ces réjouissances par des réjouissances; réunissons toutes nos forces, et, dans un élan de solidarité parfaite, adressons-leur l'expression de notre reconnaissance, de notre joie.

Arrière les préjugés, les personnalités, que ne manquent jamais d'invoquer les passions humaines dégradantes ; unissons-nous pour la vérité, rien que pour la vérité ! Ainsi nous le commandent les principes fondamentaux de notre doctrine, établie sur les bases immuables de la modestie, de la charité et de l'amour.

L'heure des actes exemplaires a sonné, il faut, au moment même où croulent les temples religieux, où semble vouloir s'implanter l'athéisme grossier, montrer aux humains la valeur des sciences psychiques, toute l'étendue de leurs subjectivités dans l'ordre métaphysique. Nous pouvons cela, Fédérés du Sud-Est, en répondant tous, sans exception, à cet appel.

Si le vice obsédant a pu opérer ailleurs la désagrégation de certains groupements, retarder la constitution d'associations similaires à la nôtre, si de soi-disant spirites se sont faits prématurément juges sévères de leurs frères, reniant ainsi les paroles de Christ : « Aimez-vous les uns les autres », montrons, nous, que notre fédération, vivant d'union et d'amour, établie sur des bases que nous sommes prêts à consolider, chaque jour, est faite pour vivre, résister à toutes les atteintes, devenir un modèle d'association humaine, et, se perfectionnant toujours, constituer enfin une véritable famille.

Nos chers invisibles, le bureau fédéral nous convient au banquet de famille, à Pont-Saint-Esprit; répondons à leur appel : sous la protection des uns, les lumières des uns et des autres, nous ferons

œuvre utile, et nous en emporterons ce réconfort qui apaise les souffrances chez l'âme qui lutte, la comble d'espérance, assure son bonheur futur.

CÉLESTIN BRÉMOND,
De la Fédération spirite du sud-est de la France.

LA MORALE SANS DIEU

Je pense le plus grand bien de la philosophie spirite, elle nous fait comprendre mieux que la physiologie et les sciences économiques, le pourquoi des inégalités humaines ; elle nous donne une explication assez rationnelle des manifestations si diverses de la vie ; mais, malgré cela, et quoique je sois un spirite convaincu, je crains toujours que l'idée déiste, qui imprègne si profondément cette doctrine, ne soit le poison qui se dissimule dans le parfum exquis de cet élixir de vie.

La profonde empreinte dans notre race de l'éducation du passé nous fait et nous fera encore longtemps considérer Dieu comme un Souverain, comme un Maître, s'occupant de notre vie, se mêlant à nos affaires, traçant de sa volonté et de son doigt le signe irrévocable de notre destinée. Conclusion : courber la tête, résignés, fatalistes, ou bercés par la vision égoïste et déprimante d'une jouissance future, fruit de notre résignation.

Oui, il est bon d'adoucir les peines des hommes, de leur faire entrevoir un état de Justice et de Vérité plus grand que celui que nous possédons aujourd'hui, mais il faut qu'ils sachent aussi, qu'ils n'y parviendront qu'autant qu'ils auront travaillé ici-bas à sa réalisation : le Paradis futur, nous le créons chaque jour en nous et autour de nous ; il sera la résultante de nos efforts généreux.

J'ai dit dans un précédent article (1) que l'idée de Dieu n'était pas éducatrice : c'est que j'ai présent à l'esprit l'usage ordinaire que l'on fait de cette idée, les conclusions qu'on en tire ; c'est que je vois les religions les plus purement déistes, comme la musulmane par exemple, frapper de mort les peuples qui y sont convertis. C'est au nom de Dieu que dans notre histoire passée on a commis les plus grands crimes, qu'on a fait couler des ruisseaux de sang innocent ; et, dans le présent, malgré la science qui nous a habitués à raisonner avec méthode, nous voyons encore les peuples divisés, se haïssant dans le seul but de plaire à Dieu, et considérant comme des barbares indignes de vivre ceux qui adorent ce Dieu d'une manière différente.

Plus nous étudions, plus nous sommes convaincus que l'Univers est vivant, que cette vie universelle a ses lois comme les vies particulières qui le composent, que ces lois concourent d'elles-mêmes, par le jeu naturel des forces qui le composent, à l'harmonie de l'ensemble : unité de substance, force et matière, voilà les conclusions de la science.

Toute la vie universelle a donc pour point de départ une impulsion initiale très simple, qui est son principe et que nous pouvons appeler Dieu.

De l'unité de substance découlent tous les corps, qui ne sont que des combinaisons infiniment variées de quelques corps simples issus de la substance unique et travaillés par l'infini des siècles passés dans le formidable creuset des forces cosmiques. Et, de même que la vie physique s'est manifestée ici par une simple cellule, sans aucun organe, ni sens, de même la vie morale naît lentement de sensations obscures, dont la répétition de plus en plus fréquente, à mesure que se développe la sensivité, créent l'instinct, d'où doivent naître à leur tour, dans l'infini du temps, la pensée et le jugement. De partout une échelle de formes existe pour servir à la manifestation de la vie et de l'intelligence à leurs différents degrés d'avancement, et ce ne doit être que parvenue à l'animalité dans ses formes supérieures que la vie morale naît et s'individualise ; que cette vie morale, qui n'est dans l'homme qu'un instinct agrandi, va s'exercer à travailler sur un plan plus vaste, pour organiser autour d'elle le concours des forces auxiliaires et détruire et supprimer tout ce qui peut être une occasion de souffrance.

(1) N° 295, 1er-15 mars.

Toute morale est utilitaire et de conception humaine : la civilisation et le progrès naissent des expériences vécues, ils sont le fruit des efforts humains, et, pour revenir à ma première idée, ils ont pour principal adversaire l'idée de Dieu, ordonnateur des choses humaines.

Aussitôt que Descartes rejette loin de lui toutes les sciences fondées sur les révélations bibliques pour ne s'éclairer que de sa propre raison partant d'une idée toute simple, le mouvement est donné, la philosophie rationnaliste va naître, et, avec elle, les transformations sociales les plus inattendues, les découvertes scientifiques les plus extraordinaires. Du jour où le doute pénètre dans l'homme la science y rentre ; il n'apprend à connaître la nature que s'il en chasse Dieu, du moins le Dieu que je combats ici : hélas ! le seul que la majorité des croyants connaissent.

Les forces morales qui nous inspirent, et parfois nous dominent, ne sont point la volonté de Dieu, mais le résultat de volontés humaines convergentes en contact avec notre propre volonté; il en est de même pour la marche des sociétés humaines vers le progrès, qui est dans la science et la justice ; là encore, la volonté divine n'est autre que la raison humaine s'exerçant librement à la recherche de l'utile.

Laissons donc aux religions du passé le Dieu créateur, maître et justicier, soutien d'une morale fondée sur la crainte de ses colères et de sa vengeance, ordonnateur de toute choses, par conséquent, éminemment conservateur de ce qu'il a une fois ordonné ; pour nous, affirmons hautement la liberté pour les hommes de se créer eux-mêmes leur loi morale en dehors de toute autorité autre que celle de leur conscience, qui est le produit lentement amassé d'innombrables vies passées; et travaillons à dégager la philosophie spirite du fatalisme, qui rayonne comme une pestilence mortelle de toutes les vieilles religions; comprenons, enfin, que Dieu ne peut être un être s'ajoutant à la série des êtres, que la croyance en l'immortalité des âmes n'affirme ni n'infirme en rien l'existence de Dieu, qui reste un problème insoluble pour les plus vastes intelligences.

JOSEPH BLAIN.

Conférence salle Paul-Bert

Le mercredi 1er avril, M. Brémond, de la Fédération spirite du Sud-Est, marquait sa venue au milieu des spirites lyonnais par une conférence, salle Paul-Bert, où, à l'appel du directeur de *la Paix Universelle*, au nombre de 300, ils s'étaient réunis.

Dès 8 heures la salle s'emplissait, et le nouveau venu parmi nous, après nous avoir exposé succinctement — trop succinctement — les résultats de ses observations dans le domaine expérimental, a su nous faire vibrer de cette chaleur communicative qui lui est si naturelle, signe d'une conviction aussi ardente que raisonnée et entièrement positive.

Dans ses conclusions, M. Brémond s'est attaché à stimuler fortement, en ses auditeurs, les sentiments de solidarité purement fraternelle, qui, seuls, peuvent rendre durables les associations de toutes

sortes ; il a insisté sur la nécessité qu'il y avait pour les spirites de prêcher par l'exemple : « Ne nous entredéchirons pas, s'est-il écrié, mais aimons-nous ! l'amour étant la seule loi naturelle reliant les âmes entre elles éternellement. Avant-garde du progrès social, soyons l'image vivante de cette société future, de cette humanité à venir, qui brisera ses frontières, se passera d'armée, de magistrature, de clergé, de législation même, pour ne former qu'une seule et même famille en Dieu et par Dieu, son seul et unique Père et Maître. »

Nous avons applaudi chaleureusement ce nouvel ami qui, au début de sa conférence, nous a salués en frères ; nous l'avons applaudi comme tel, espérant bien qu'il ne s'arrêtera point à un aussi heureux résultat.

Nous formons le vœu que ces réunions entre spirites soient plus fréquentes et tout autant fréquentées, car, outre que l'on y puise des connaissances nouvelles, on y trouve le réveil de facultés engourdies et la stimulation, toujours si nécessaire, du devoir de répandre autour de soi ce que l'on sait.

On traque à cette heure tout ce qui en apparence était religieux (quiconque sème le vent récolte la tempête) ; on tente de supprimer la croyance ; mais on ne paraît pas empressé à remplacer la morale, laquelle, quoique indispensable à l'homme qui pense, se meurt peu à peu sous l'action de lois sociales imparfaites. On hésite, on ne sait pas, on est destructeur avant tout, qu'importe la rénovation !

Il nous appartient donc, à nous spirites, d'indiquer la croyance seule de nature à satisfaire la pensée et le cœur de l'homme, à remplacer celle qui se meurt sous les coups de l'inconscience, peut-être de la haine et du mépris. Unissons-nous donc, « serrons nos rangs », selon la propre expression du conférencier ; « faisons trêve » comme il nous l'a dit : « Aux questions personnelles, ne nous arrogeons point le droit de juger les actes de nos semblables : chacun en étant responsable n'a à en répondre que devant Dieu ; montrons enfin aux hommes que le spiritisme est bien la science, la religion de l'avenir, celles où la nature se révèle avec tout ce qu'elle a de bien et de beau. »

A l'issue de la conférence, une quête, qui a produit 30 francs, a été faite au profit de Mme Mandin et M. Mandin fils, cultivateurs à Pierrelatte, condamnés par le tribunal de Montélimar, pour exercice illégal de la médecine, à 250 francs d'amende chacun.

Au nom de ces deux victimes, merci aux généreux donateurs, merci au conférencier.

X...

Extrait des Cours de Magnétisme

Douzième leçon (*Suite*).

Somnambulisme.

La confiance dans la lucidité est tellement indispensable au magnétiseur, que sans elle il peut compromettre la vie du malade : car, s'il veut modifier les prescriptions du somnambule, il dérange complètement leur effet. On ne saurait donc trop chercher les caractères du somnambulisme lucide.

Une fois la confiance acquise, il faut irrévocablement se rendre esclave des volontés du somnambule qui prescrit un traitement. Je sais combien on se trouve parfois embarrassé, car dans des maladies graves les somnambules demandent souvent une médication toute opposée aux connaissances de la médecine classique, et qui, selon ses règles, devrait inévitablement causer la mort. Il n'y a pas de transaction : possible c'est à vous de consulter vos forces morales avant d'entreprendre un traitement magnétique. Je pourrais citer des faits nombreux de cette opposition de la médecine somnambulique avec la médecine ordinaire ; mais l'espace me limite et je dois être bref.

J'avais magnétisé, pour ce qu'on appelle une gastrite, une dame qui, dans son somnambulisme, avait déclaré que l'inflammation de l'estomac était produite par des eaux âcres et nullement par le sang, ce qui avait aussitôt mis mon traitement en contradiction avec le sien. Six mois après la guérison, elle fut prise d'une hémorragie utérine qui, malgré les soins les mieux dirigés, l'amena en quinze jours à un état alarmant.

La faiblesse était grande, l'estomac redevint malade, et la perte de sang continuait avec abondance. Je mis cette dame en somnambulisme ; elle me pria de l'y laisser trois heures sans lui parler. Après ce temps, elle me dit d'écrire ce qu'elle allait me dicter.

« Demain, trois lavements à la pariétaire (6 juillet).

« Le 7, à 4 heures du matin, une cuillerée à bouche de vin blanc, dans lequel on mettra deux grains d'émétique.

« Le 8, à 4 heures, me purger avec du jalap et du séné, de manière à provoquer une dizaine d'évacuations.

« Le 9, même chose que le 8, la dose un tiers plus forte.

« Me laisser en repos le 10 ; et le 11 me donner le vomitif du 7.

« Le 12, me purger comme le 8 ; alors le sang sera arrêté. »

A ce traitement je bondis de frayeur, et j'objectai la faiblesse, l'irritation intestinale ; mais j'eus beau dire, la somnambule m'ordonna de l'éveiller et de faire ce qu'elle avait prescrit. J'obéis à tout, mais comment rendre ce que j'éprouvais en voyant la malade trois heures après la prise d'émétique ?

Je frémis devant ce corps livide et crispé par les atroces coliques et la fréquence des vomissements. Le mari m'accusait presque d'avoir empoisonné sa femme ; pour moi, je le craignis un instant... Le soir, quand elle fut calmée, je la magnétisai vite, et ce fut pour voir le sourire d'une somnambule qui se moquait de son médecin : « Continuez, me dit-elle, et ne vous faites pas tant de mal. » Je continuai, et le 14 elle était parfaitement rétablie.

Le docteur Charpignon donne ainsi une quantité de cas toujours suivis d'heureux résultats, et, après avoir parlé d'une hydropique, il s'écrie :

« Mon Dieu, que sommes-nous donc avec nos prétentieux systèmes ? Quel médecin ne m'eût écrasé, en me voyant soigner jusqu'à défaillance cette hydropique presque sans pouls ?

« Soyons donc fermes et sans hésitation quand un somnambule que nous connaissons indique *pour lui-même* un traitement qui semble meurtrier ou irrationnel. Laissons l'instinct parler, et ne proposons jamais un médicament ; ce serait alors donner au somnambule une impulsion dans un sens, et cela ne doit pas être. La médecine naturelle doit être dégagée de nos idées et de nos systèmes. Les homéopathes ont donc tort en disant qu'un somnambule parcourt la route où on le place ; c'est précisément ce qu'il faut éviter, sous peine de rendre bientôt les somnambules aussi imparfaits que nous. »

De son côté, le baron du Potet cite au nombre des merveilles accomplies par le somnambulisme le cas de Mlle L. Lahaye, qui fut une véritable martyre. De nombreux savants avaient donné leurs soins à la malade sans aucun résultat, et le savant BROUSSAIS, consulté, en face des insuccès croissants, conseillait le *magnétisme*. Plus de trois ans s'écoulèrent cependant avant qu'on exécutât *sa dernière ordonnance*, car il devait être bientôt rayé du nombre des vivants ; les médecins qui suivirent la malade ne partagèrent pas les idées de Broussais, et c'est en déclinant chaque jour, sans cesser

d'user de nouveaux remèdes et de nouveaux régimes, qu'elle était arrivée au dernier degré de marasme et de faiblesse.

« Lorsque je la vis pour la première fois, dit le grand magnétiseur, ce fut le 4 décembre 1841. Elle avait alors de nombreuses syncopes ; la chute du corps le plus léger sur le carreau suffisait pour produire cette crise ; le bruit de la fermeture d'une fenêtre dans un des appartements voisins la déterminait également. Elle ne jouissait que par instant de son état normal, et, de temps à autre, il survenait des mouvements convulsifs. La langue était rouge, ulcérée sur les bords, et d'un brun foncé vers le milieu. L'haleine était aigre et fiévreuse ; des douleurs vives, entretenues par d'anciens ulcères, se faisaient ressentir dans les intestins. La région moyenne de la colonne vertébrale était également douloureuse ; la malade y éprouvait des picotements insupportables ; elle ne pouvait plus même se dresser et se mettre sur son séant. Sa position était demi-fléchie ; des étouffements fréquents, des palpitations augmentaient son état d'angoisse ; elle avait, en outre, de violentes douleurs de mâchoires, car toutes les dents avaient été altérées jusque dans leurs racines par les acides qu'on lui avait fait prendre. Les mains étaient si glacées que, lorsqu'il m'arrivait de les tenir dans les miennes, cette sensation d'un froid de cadavre me glaçait moi-même pendant plusieurs minutes. La mort, certainement, n'eût pas altéré davantage le face et tout le corps de cette malade. Je n'hésitai pas cependant à commencer mon traitement. Je voulais essayer si, dans un cas extrême, je pourrais communiquer une assez grande quantité de principe vital pour venir efficacement au secours de la nature. Je n'ignorais point qu'il me faudrait un temps très long et supporter beaucoup de fatigues ; je n'ignorais point que ma santé même aurait à souffrir de ce traitement. Mais où donc est le dévouement, si ce n'est dans des actes semblables ? Triste charité, que celle qui se borne à donner quelque peu de superflu (1). »

Après avoir vaincu les répugnances de la malade, qui ne voulait pas être magnétisée, et l'avoir endormie du sommeil magnétique, sa lucidité se développant peu à peu, elle ordonna ce qui lui était nécessaire et annonça sa guérison pour le 3 mars 1842, ce qui arriva à l'heure fixée.

« Voilà quarante-cinq ans d'écoulés, dit Du Potet, et rien n'est venu déranger sa santé, mais tous ses médecins sont morts. »

Ne pouvant donner tous les détails de ces curieux cas de guérison, nous renvoyons nos lecteurs aux sources où nous les puisons nous-mêmes. Nous nous contenterons pour l'instant de passer à un autre ordre de faits.

Nous venons de voir des maladies guéries par les malades eux-mêmes, une fois entrés dans l'état de somnambulisme *lucide*, en préconisant la marche de leur traitement.

Voyons maintenant des guérisons opérées par des somnambules lucides sur d'autres malades. Ici encore, je n'ai que l'embarras du choix pour les citations ; ne voulant pas abuser, je me contenterai de rapporter le cas suivant, dû à la plume du docteur Léopold Albert, dans la *France Méridionale*.

UNE CONSULTATION MAGNÉTIQUE (2)

« Décidément, je vais scandaliser certains esprits forts. »
Docteur ASTRIÉ (*les Trois Médecines*).

« Monsieur, je crois devoir, dans l'intérêt de la science, de la vérité et de l'humanité, vous faire part d'un fait dont je viens d'être témoin ; l'esprit d'équité qui préside à la rédaction de votre estimable journal me fait espérer que vous voudrez bien donner une place à ma lettre dans un de vos prochains numéros.

« Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que ce fait extraordinaire doit vivement intéresser non seulement les hommes qui s'occupent sérieusement de philosophie et de psychologie physiologique, mais encore tout le monde, puisqu'il émane d'une doctrine nouvelle qui ne tendrait à rien moins qu'à guérir les maladies qui, jusqu'à ce jour, ont été regardées incurables par les plus célèbres médecins.

« Vous avez déjà compris, Monsieur, que je voulais vous parler d'un *fait magnétique*.

« Je ne crois point devoir entrer ici dans des considérations scientifiques sur la validité de la doctrine de Mesmer, en laquelle je n'ai pas encore une foi bien robuste ; je vais me contenter de dire simplement, et avec la plus fidèle exactitude, ce que *j'ai vu*.

« Voici le fait dont je vous garantis l'authenticité :

(*A suivre.*) A. BOUVIER.

L'ÉDUCATION PACIFIQUE

Dans le n° 297 de la *Paix Universelle* nous avons publié une lettre ouverte de M. Léon Denis à M. Combes, Président du Conseil des Ministres, qui a fait une grande sensation ; nous publions ici, comme corollaire des idées et pensées de M. Léon Denis, le discours de la princesse Wiszniewska au congrès des Arts et Métiers féminins du 8 août 1902.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suis heureuse de nous voir réunis ici pour délibérer sur une question qui touche si fort aux intérêts supérieurs de l'humanité, c'est celle d'élever les enfants dans les idées de la paix et de la solidarité fraternelle des peuples.

Depuis les six années d'existence de notre Alliance, nous avons été à même d'étudier la question de la paix et de la guerre, et nous avons constaté, à notre grand regret, que les Congrès de la Paix, trop absorbés par la politique, ont négligé la question *de l'éducation pacifique, qui est la source même de la paix*. C'est donc à celle-ci que le Congrès de notre Alliance, à l'Exposition de 1900, *a consacré, exclusivement, ses travaux, pour attaquer le mal dans la racine et habituer les hommes dès leur enfance à envisager la guerre comme le pire des fléaux, et la paix comme le plus grand des bienfaits.*

Alors, comment élever nos enfants en vue de l'évolution actuelle de l'humanité vers la paix et la fraternité des peuples ? Comment, dès leur plus tendre enfance, préparer leur esprit à la compréhension de ce qui est juste, bon et équitable ? Ce sont autant de problèmes qui ont été discutés dans notre Congrès de 1900 par les femmes de France, de Pologne, d'Angleterre, d'Allemagne, de Russie, d'Italie, de Suède, de Norvège, de Danemark, de Roumanie, d'Egypte et des Amériques du Nord et du Sud, qui y sont venues, et nous nous sommes séparées affermies dans la conviction que ce n'est que par l'éducation qu'on pourra fonder la paix universelle. Ce mouvement se fait sur une vaste échelle aux États-Unis d'Amérique, où on vient de célébrer *le Jour des Mères*, le 6 juin dernier, aux environs de Philadelphie.

M. Alfred Love, membre d'honneur de notre Alliance, y a cité les paroles d'une des plus célèbres femmes auteurs de l'Amérique, Mme *Julia Ward Howe*, qui avait proclamé le « Jour des Mères » en 1873. Elle a dit qu'un jour viendrait où les femmes diraient aux hommes : « Nous ne mettons pas les enfants au monde pour qu'ils

(1) *Manuel de l'étudiant magnétiseur*, par DU POTET, p. 307 et suivantes.
(2) V. RICARD, *Traité de magnétisme animal*, p. 243 et suivantes.



portent les armes et fassent le contraire de ce que nous leur avons appris pour le bien. » M. Love a ajouté : « Je ne puis croire qu'il y ait deux codes de moralité ; les filles restent à la maison, où elles ont appris, comme chrétiennes, à aimer leurs ennemis, et les garçons vont à la guerre et à eux on leur demande de haïr leurs ennemis. Il est temps que nous n'ayons qu'un seul code et que celui des garçons soit aboli.

« Les mères, elles aussi, ont beaucoup à apprendre et, avant de faire usage de leur vote, il convient déjà qu'elles enseignent aux enfants à devenir arbitres. Nous, nous avons une grande espérance dans les femmes, et quand elles seront écoutées, la paix s'établira dans le monde. »

Mme Thomas a dit : « Nous devons commencer à faire apprendre la paix dans la famille, et à lutter aussi contre les préjugés qui exigent autant de courage qu'il en faut pour affronter les balles. »

Imitons donc, dans notre travail vers le bien, ces Américaines au noble cœur, *afin d'arriver à transformer l'être humain en un être supérieur, et lui faire bien comprendre que lui aussi participe sans le savoir à l'évolution vers le bien, la charité et la paix!* Les différences de peuples, de langues, de gouvernements, les divisions et les différences religieuses se dressent et entravent ce mouvement ; mais le jour viendra où le progrès matériel et moral de l'humanité se fera par le mélange, la fusion des races et des peuples, et surtout par le lien moral ; alors la paix universelle sera établie sur la terre.

En attendant, que se passe-t-il aujourd'hui ?

« Une lutte fratricide de l'homme contre l'homme, engagée depuis cinq cents siècles, continue, le spectacle hideux de la guerre se dresse toujours devant nous, on élève des monuments aux grands tueurs de troupeaux humains, qui ont aidé le fort à opprimer le faible et ont laissé la liberté se débattre dans les fers !

« C'est ce spectacle de cette fausse civilisation, anti-chrétienne, qui se présente aux yeux de l'enfant dès son berceau !...

« Comment voulez-vous qu'une génération élevée dans ces idées, qui lui sont inoculées dès l'enfance, puisse comprendre *que ne pas faire le mal, c'est être juste, et qu'il faut même souffrir, se dévouer, prier, travailler pour les autres* ? Le goût de la guerre prédomine dans leur éducation, il asservit les bons instincts de la nature humaine et arrête tout progrès. *La lutte du bien avec le mal est inégale, l'éducation est faussée, les passions dégradantes du matérialisme, d'où naissent les hypocrites, les jouisseurs et les égoïstes, y dominent...* »

Qu'entend-on dans la famille ?

L'apothéose de la guerre, des conquêtes. On y apprend la haine des autres nations, auxquelles on prête tous les vices ; on enseigne qu'il faut massacrer, piller et conquérir en ruinant.

Voilà ce que l'enfant entend, dès que sa raison commence à s'éveiller. Une telle éducation nous fait rétrograder vers les siècles barbares. La guerre sans fin est leur idéal et les idées de la paix sont rejetées comme des utopies.

« C'est contre cet abaissement, contre cette perversion de l'humanité, contre cette survivance des époques barbares, que doivent lutter la mère et, plus tard, l'instituteur, pour développer le moral de l'enfant, dès son berceau. C'est donc par l'éducation qu'il faut déraciner ces plantes vénéneuses.

« Mais l'éducation exige des éducateurs. Comme c'est la mère qui doit être la première à instruire l'enfant dans les notions de la paix, il faut qu'elle soit préparée elle-même, qu'elle soit instruite sur la question pacifique, ignorée d'elle pour la plupart du temps. C'est cette science qu'il lui faut pour remplir son devoir d'éducatrice et faire pénétrer dans le cerveau de l'enfant la douce harmonie du Bien, du Beau et du Juste.

« Alors, après la mère, c'est l'instituteur et l'institutrice qui doivent poursuivre cette éducation pacifique de l'enfant.

« Ici s'arrête l'ingérence directe de la femme, vu que le corps enseignant est hiérarchique, qu'il dépend de l'inpecteur d'académie, du ministère de l'Instruction publique, qui, suivant les caprices de la politique, peut être contraire ou favorable à l'éducation pacifique dans les écoles. Constatons à notre grande joie que les autorités enseignantes sont, dans beaucoup de pays, favorables à la propagande pacifique dans les écoles. »

La République française a fait de grands sacrifices pour la réforme de l'enseignement. Elle a trouvé l'Université hypnotisée par le miroir du passé ; elle a vu qu'en continuant comme au moyen âge à élever des bacheliers qui n'avaient jamais vu de charrue que dans Virgile, elle produisait des savants pédants, ou des hommes d'État incapables, ne connaissant rien de la vie réelle.

Faire disparaître cet esprit de tradition et d'imitation servile, en tenant compte de la différence des temps et des mœurs, remplacer les connaissances de luxe, comme le grec et le latin, par les langues vivantes, la scolastique par les études professionnelles, rendre l'enseignement accessible à tous les enfants, riches ou pauvres, telle a été la noble tâche qu'ont remplie les hommes éminents comme : Jules Simon, Buisson, Bardoux, Briyon, Léon Bourgeois, Paul Beurdelay et tant d'autres.

La réforme qu'ils ont réalisée est un grand événement qui sera gravé en lettres d'or dans l'histoire.

C'est surtout dans le pays du vote universel qu'il faut introduire, par l'éducation, *la vérité dans la science, la bonté dans la religion, l'idéal dans l'art, la justice dans le code, et la lumière de la vérité pour dissiper la domination étrange, effroyable, de l'ignorance et de la superstition.*

« En face des agitations, des crises douloureuses de l'humanité, du découragement et du doute d'un meilleur avenir obscurci par les folles chimères des ambitions humaines et par l'ignorance, nos yeux anxieux se tournent du côté de l'*École nouvelle* qui a fait sortir l'humanité de son long sommeil, mais elle demande à être complétée par l'initiative privée, et surtout par les femmes, qui doivent remplir cette mission par leur intervention active, dégagée de toute ambition, de toute vaine gloire, jalousie ou vanité qui entravent souvent leurs nobles travaux. »

Le Gouvernement a largement fait son devoir, mais l'État ne saurait tout faire, un large champ est ouvert à l'initiative privée. Pour se rendre compte de l'immense progrès qu'a fait la nouvelle école, il faut se rappeler que l'ancienne méthode a survécu jusqu'à nos jours, tellement l'homme est esclave de la routine !!!

« Permettez-moi de vous dire à ce sujet qu'un des grands savants du XIXe siècle, Michel Wiszniewski, mon beau-père, a combattu ardemment contre cette éducation surannée, aussi bien dans ses nombreux ouvrages d'histoire et de philosophie que dans l'enseignement, ayant été dix ans le doyen de l'Université et directeur de l'instruction publique dans la République de Cracovie.

« La méthode scolastique enserrait les hommes dans une cotte de mailles étroite et les formait à sa guise, tandis que la nouvelle école a reconnu que l'homme en naissant apporte en lui des facultés innées qui deviendront une force si on les laisse se développer en liberté.

« Les enfants ne se ressemblent pas plus dans leurs facultés que les feuilles d'un arbre, qui ne sont jamais de même dimension. L'égalité n'existe ni moralement ni intellectuellement ; il faut donc savoir découvrir ces trésors qui sont cachés au fond de l'âme de l'enfant et diriger en conséquence ses forces intellectuelles par l'éducation, qui ne se mesure que par les facultés qu'elle développe et non par les connaissances qu'elle donne. Il faut former le cerveau de

l'enfant et non le remplir, et ses facultés apparaîtront alors successivement comme les étoiles au ciel. Mais il ne suffit pas de lui donner l'instruction, de susciter en lui l'énergie qui trempe l'âme, sans laquelle ne peut se former dans l'homme ni la volonté, ni l'intelligence, ni la conscience, *il faut encore lui enseigner la morale en paroles et en actions, par la mère d'abord et ensuite par l'école.»*

La famille, à quelques exceptions près, ne s'est pas suffisamment inquiétée de cette éducation; *l'élève sort de l'école sans aucune notion de ses devoirs moraux, de la grave responsabilité qu'il a de ses actions sur la terre et dans l'Au-delà. L'enfant n'a rien compris au but de son existence*, il ne songe qu'à son corps, il a soif de toutes les jouissances qu'on peut lui donner et qu'on peut acquérir par n'importe quel moyen. De là est née cette effrayante augmentation de la criminalité parmi les jeunes gens de 15 à 20 ans. N'est-il pas nécessaire, mesdames, de faire un effort pour sauver l'enfant de pareils dangers?

C'est une mission sublime que nous devons remplir. Nulle part l'action individuelle n'a plus belle occasion de s'exercer, toutes les mères de famille qui s'intéressent à l'enfance peuvent apporter leur concours et, ce qui vaut mieux encore, leur affection.

L'enseignement est une amitié, a dit Michelet.

Si chaque femme voulait seulement sacrifier une heure par jour à cette mission de l'éducation pacifique, en appelant à son aide tous ceux qui savent, qui peuvent enseigner, bientôt serait créé le milieu nécessaire pour compléter le développement moral de la jeunesse.

Nous souhaitons que les femmes n'hésitent pas à accepter leur part de responsabilité dans l'œuvre de l'éducation pacifique afin d'exercer leur influence pour obtenir du ministère de l'Instruction publique l'autorisation de distribuer dans les écoles nos livres de la paix, nos appels et brochures, ce qui a déjà été fait par les Sociétés contre l'alcoolisme.

C'est là la résolution que je propose de mettre au vote. Quant à notre Alliance, elle remplira sa mission en coopérant avec celles qui travaillent maintenant sur divers champs, en réunissant tous les efforts individuels pour arriver à une œuvre solidaire, qui éclairera de sa grande et pure lumière l'esprit de l'enfant devenu homme.

C'est ainsi que nous aiderons à dissiper les ténèbres et à élever les cœurs de nos enfants vers la conception vraie du patriotisme, de la liberté et de la paix universelle.

Princesse WISZNIEWSKA.

CORRESPONDANCE

Le Spiritisme en Algérie

Alger, le 10 avril 1903.

Monsieur Bouvier, à Lyon.

CHER MONSIEUR ET F. E. C.

Le 34ᵉ anniversaire d'Allan-Kardec a été célébré en Algérie avec un certain éclat, et nous nous empressons de vous adresser quelques lignes de compte rendu.

Notre banquet d'Alger réunissait une quarantaine de convives, et durant tout le repas la gaîté la plus franche régna autour des tables. Au dessert, trois discours furent prononcés : 1° par M. Bouilly, vice-président de la Société Spirite Algérienne, qui dit ce qu'est le spiritisme, ce qu'il offre de consolant, de réconfortant. Il fit un exposé de la situation morale de la Société ; il dit combien la corruption envahit le monde et montre que seul le spiritisme peut tout réparer. Il engage les spirites à s'unir plus que jamais pour enrayer le mouvement matérialiste. Il montre le devoir du spirite. La biographie détaillée d'Allan-Kardec termine ce discours fréquemment applaudi. Après lui, M. Moatty parle de la marche ascendante du spiritisme et le montre comme la religion de l'avenir, la religion universelle. Les applaudissements ne sont pas ménagés à l'orateur.

M. Davin lit un remarquable article de M. Déchaud, paru dans votre estimable journal.

M. Boukayo, jeune spirite de 26 ans, adresse quelques paroles aux jeunes, aux nouveaux venus dans la nouvelle armée spirite, et les engage à s'instruire pour mieux propager ensuite la sublime doctrine.

M. Henlin, François, nous chanta ensuite un hymne à Allan-Kardec, sur l'air du *Noël* d'Adam.

Chacun a pu admirer la beauté de cette poésie et l'ampleur de la voix du jeune ténor.

Les malheureux eurent aussi leur part dans cette fête familiale. Une quête faite par Mlle Moussy produit 13 fr. 40 au profit de la Bouchée de pain et du Refuge de nuit.

Les monologues et chansonnettes ont aussi charmé les assistants. Toutefois, à 3 heures et demi, le sérieux succéda au gai, et la réunion générale statutaire fut tenue. La bibliothèque spirite est désormais fondée et elle recevra toujours avec reconnaissance les dons en nature et en espèces que l'on voudra bien lui adresser, 22 *bis*, rue Valentin, Alger, Agha, au siège.

Dans le département d'Oran, à Sainte-Barbe-du-Tlélat, Allan-Kardec fut aussi fêté par un groupe important de spirites.

Une séance solennelle fut tenue au cours de laquelle M. Ginès Macia, notre associé, lut un discours envoyé par M. Cieutat, notre président.

Tout cela vous prouve, cher Monsieur et Frère, que le spiritisme s'est enfin établi en Algérie et que la jeune Société Spirite Algérienne peut prendre pour devise : *Excelsior...*

Aux fraternelles salutations de M. le Président, je joins et vous prie d'agréer, Monsieur et F. E. C., l'assurance de mon dévouement.

Vice-Président, AGHA.

Pour le Président : J. BOUILLY.

POUR ET CONTRE

(*Suite.*)

Il peut se faire qu'il n'y ait eu là que deux coïncidences, mais elle se retrouve souvent, cette coïncidence !

38. — Voici quelques autres détails sur les facultés des Esprits, détails qui nous ont étonnés.

Nous n'avons pas de mémoire, à proprement parler : nous avons des lueurs qui nous retracent certains faits ou certaines communications. Mais ces durées sont extrêmement variables, et, la notion du temps nous faisant défaut (! ?), il devient difficile de vous fournir des données exactes sur nos facultés de mémoire. En principe, je me souviens parfaitement des sujets qui ont été traités dans nos entretiens et dans quel sens j'ai désiré vous faire parvenir mes instructions.

Quant aux détails, aux époques, il m'est impossible de m'en rendre compte.

— Mais il est à noter que ceci correspond précisément avec l'état intellectuel du médium qui ne se souvient pas des dates ou des discours. Si donc les Esprits n'ont de facultés intellectuelles que par l'intellect des médiums, c'est comme s'ils étaient les médiums ; c'est le double moi de M. Liégeois, mais non l'Esprit, être spécial, fini et libre, rêvé par les spirites.



Les Esprits ne peuvent rien nous dire de précis sur leur état : ils ne savent guère, sur le nôtre, que ce que nous en savons : alors que conclure ?

— Nous sommes des lueurs qui s'éteignent subitement lorsqu'elles veulent atteindre le maximum de leur intensité. Toujours animés du zèle sacré dont nous sommes les dispensateurs, nous nous efforçons de satisfaire l'homme. Mais la force qui nous anime nous impose des limites qui ne peuvent être enfreintes, et notre bonne volonté échoue contre ce mur d'airain.

Cette force universelle règne en nous, et elle ne découle pas d'un ordre supérieur tel que vous le comprenez, c'est-à-dire donné par un être qui veut que nous restreignions nos communications. Cette volonté fait partie de notre être; c'est une double vue, un entraînement général qui sollicite toute notre caste.

En résumant tout ce qui précède, il me semble impossible de nier que, par un mécanisme naturel, fort complexe et inconnu, un phénomène intelligent peut s'accomplir par un médium, comme si ces facultés étaient renforcées, et cela que ce médium soit seul ou en compagnie d'autres personnes.

Comme, en l'état actuel de nos connaissances, nous ne comprenons le rendement de ce produit qu'on nomme intelligence, que par un être organisé animiquement comme nous, nous avons donc tendance, en procédant par analogie, à nous figurer les Esprits comme des personnalités invisibles.

Il est possible que telle soit leur nature, mais nous pouvons être dans une grave erreur en affirmant qu'il en est ainsi, bien que la théorie réflexe soit impuissante à tout expliquer.

Quoi qu'il en soit, le jour où la science aura pu se mettre en possession de fils conducteurs, permettant d'approfondir les choses à un degré plus avancé, on fera d'étonnantes découvertes sur la constitution intime de l'homme, et, que les spirites soient ou non dans l'erreur dans leurs déductions actuelles, leurs études expérimentales, leur ténacité et leur foi, auront été la source féconde de grandes découvertes sur les forces de la nature et les lois qui les régissent.

Constamment heurtés par le scepticisme de leurs adversaires, ils seront maintenus dans une voie plus directe, et crédules et sceptiques, matérialistes et spiritualistes concourront à l'œuvre vers laquelle marche sans cesse l'humanité.

La science a trouvé moyen de renforcer la force humaine avec les machines, l'ouïe avec le microphone et autres appareils, la vue avec le télescope et le microscope, la voix avec le téléphone. Qu'elle parvienne à renforcer également les facultés psychiques et les facultés intellectuelles, on aura alors des phénomènes plus fréquents, plus développés en puissance et *en durée surtout*; et si des apparitions ne peuvent subsister que peu de temps et à une faible distance des médiums actuellement, à quelles étranges conséquences aboutira-t-on, si l'on peut augmenter cette durée et cette distance ?

39. — On va voir que mon absence ne modifiait en rien l'allure du phénomène, et je dois ajouter que les trois personnes qui sont avec le médium lui sont inférieures en production littéraire.

Voici une communication du 13 mars 1889 :

L'espérance est le lien qui unit l'homme à sa destinée ; souvent elle est le trait d'union rapprochant les parties dissociées qui, sans elle, ne se réuniraient jamais.

L'homme sera toujours l'arbitre tranchant, affaiblissant, ou continuant cette vitalité qui doit survivre à la matière et sera due à son énergie; l'espérance joue alors un grand rôle dans cette solution de continuité.

Un ferme vouloir, une pensée bien arrêtée de la continuation de l'être, cela est indispensable à la vie future. Quiconque ne désire pas survivre à l'existence actuelle, meurt réellement; le désir vif et soutenu est toujours accompli; l'homme est réellement ce qu'il a désiré être.

Mme G... — Que dites-vous de l'invention de l'ange déchu ?

— L'ange déchu est l'image de la décadence des êtres appelés à revenir à l'humanité; êtres inférieurs qui, par leur constitution et leur essence même, forment une légion toujours prête à reconquérir sa place dans la cité toujours ouverte à toute vie, à tout vouloir ferme de se reconstituer.

40. — Du 30 juin, j'extrais ceci qui m'est adressé en réponse à une objection que j'avais formulée par une lettre écrite de Sfax.

Ami Goupil, vous êtes incrédule parfois tout comme votre femme. Il est vrai que nous, Esprits, paraissons agir à notre aise ou manquer de pouvoir. Mais que discuter en semblable matière ? Vous aurez, physiquement, toujours raison en dépit de nos efforts; est-il admissible que notre manière de faire puisse être comparée à vos actes ?

O mortels ! Toujours nous étonnerons, toujours nous plongerons les cerveaux dans l'idéal, et la nuit qui nous couvre ne sera dissipée que par les efforts de l'homme qui, par son manque de foi, recule le moment solennel. Mais la nature humaine est ainsi conformée, il lui faut des preuves palpables, des actes ressemblant aux siens, sans tenir compte de l'abîme qui nous sépare.

41. — Le 21 septembre 1889, je rentrais à Vitry, et, le 23, nous fîmes une séance.

Moi. — Vous avez un style à vous, dont vous semblez ne pouvoir vous départir; cela tendrait à indiquer que vous avez appartenu à notre espèce.

— Je suis dans le cas d'un navigateur qui, ayant perdu sa boussole, serait transporté au caprice du vent. Je réfléchis la pensée présente de ceux qui m'entourent; ou alors, pouvant vous intéresser par ma propre pensée, je vous la donne sans prétention. Je suis l'énigme non vivante mais dématérialisée, je suis un être complexe sans examen possible. Tout en étant moi, je suis ce que je veux et parfois ne suis rien, je puis me personnifier autant que je le désire, et vous ne me saisirez jamais complètement. Mon style est plus changeant que vous ne le dites: en examinant bien tout ce que je vous ai déjà dit, vous y retrouverez le style de chacun de vous.

Parfois la communication débutait comme la suite d'un discours déjà commencé.

Exemple (il n'y avait pas eu de question posée) :

— ... de votre monde, ne doivent être dus qu'à vous seuls, la matérialité nous est indifférente, et nous ne pouvons que vous pousser dans la voie du progrès spirituel; l'indifférence en cette matière prend naissance dans notre impuissance et notre défaut d'assimilation.

L'esprit prié de s'expliquer sur le début, le médium n'obtint rien. Après avoir bien examiné, nous avons supposé qu'il a voulu dire : Les progrès de votre monde...

Dans certains cas, le médium ébauchait des mots mal compris ; ainsi je m'étonnais sur ce que l'Esprit nous avait dit de son inconscience du temps ; il répondit :

— Rien ne nous le rappelle; vos actes et votre matérialité, se soudant, peuvent vous faire apprécier la durée. Si l'isolement se produisait pour vous, il vous serait plus difficile de vous rendre compte du temps écoulé; similitude de spiritualité, mais différence essentielle de sintétiste rigoureuse.

Quand je pris connaissance de cette réponse, je dis au médium : *Sintétiste* ! qu'est-ce que ça veut dire ? — « Ma foi, dit le médium, je n'ai pas compris ce qu'il a voulu me dire, je ne sais pas ce qu'il a baragouiné. » L'esprit prié de s'expliquer, rien ne fut répondu.

Il me vint à l'idée que ce pouvait être *synthétique*; mais, n'ayant jamais employé ce terme, je doutais de son existence; je fus donc au

dictionnaire; on dit bien *une synthétique*, et ce terme s'applique bien à ce qui précède.

— Vous nous avez dit que vous fonctionniez par nos pensées; si vous ne fonctionniez que par nos rêveries, si vous ne constatez rien de positif par vos sens propres, c'est pour nous comme si vous n'existiez pas et vous ne nous apprenez rien en fait, sinon ce que nous pouvons rêver.

— Le positivisme accessible à l'humanité nous est parfois nécessaire; mais les illusions ne gênent en rien nos êtres supranaturels. Que nous servirait le positivisme ?

Notre existence a-t-elle tous vos besoins ? Notre état de calme connaît-il vos angoisses ? Nos corps absents souffrent-ils vos douleurs ? Encore une fois, positif est synonyme d'humanité, et l'humanité ne comprend que l'homme.

(*A suivre.*) A. GOUPIL.

EFFLUVES PRINTANIERS

Le temps est beau. Sous des battements d'ailes,
Des cris joyeux disent : Gloire au Soleil !
Saison d'amour, toi qui nous renouvelles,
C'est ton réveil :
L'heure suprême où Mars est dans l'attente
Du renouveau. Les vents pernicieux,
Ici, lassés de leur humeur méchante,
Changent de cieux.

L'Hiver va fuir. Quand la branche bourgeonne,
L'Astre éclatant s'apprête à nous fêter ;
Et son regard, qui rougit l'anémone,
Fait tout chanter.
Sous l'arbre en fleur, chaque timide plante
Dresse sa tige et va s'épanouir ;
Car le printemps, qui, pour nous charmer, chante,
Veut en jouir.

Il va flotter dans l'air une autre neige :
Pétales blancs de nos grands amandiers,
Fraîche corolle, où l'amour tend son piège
Aux cerisiers.
Sa vie aspire et sa sève puissante,
En s'élançant, abreuve et vient nourrir ;
Par sa magie, elle sème, elle enfante
Et fait mûrir.

La brise aidant, la semence s'envole ;
Ou, dans sa botte, entassant son butin,
L'abeille prend aux fleurs, à l'herbe folle,
Le pollen fin.
Pour l'avenir incertain, prévoyante,
Elle compose et la cire et le miel,
Rude au travail, tant que le Printemps chante
L'hymne éternel !

Très sémillant, l'oiseau jaseur babille,
Empli de joie en attendant l'amour ;
Il veut un nid pour loger sa famille
Au prochain jour.
Ruisseau d'argent, entraîné sur ta pente,
Miroir fuyant qui reflète le ciel,
Ton flot léger, c'est le Printemps qui chante
Un gai Noël.

Ta route est sûre, et, quoique tortueuse,
Elle conduit à l'immense bassin.
Notre âme aussi, comme toi voyageuse,
Suit son destin.
Triste, contrit, quand le Soleil s'absente,
Par un temps gris, le ciel semble confus ;
Alors, sans voix, le beau Printemps qui chante
Ne chante plus.

Mais quand la nuit, couvertes de ses voiles,
Pour les broder, étale dans les cieux
Eblouissants tous ses dessins d'étoiles,
Aux mille feux ;
Quand tout se tait, et qu'en ce vaste temple
L'œil voit filer des étincelles d'or
Au ciel profond, l'âme éprise contemple
Et chante encor !

13 mars 1903.

Mme CORNÉLIE.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(*Suite.*)

Reçu de M. EMMANUEL VAUCHEZ un cinquante-deuxième envoi de	467	signatures
N° 2455 de M. Froment, à Lyon	12	—
	479	—
Listes précédentes. . . .	237.697	—
Total général. . . .	238.176	signatures.

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. BOUVIER, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé. A. B.

SECOURS IMMÉDIAT
ET VIEILLARDS NÉCESSITEUX

M. Desvarennes, Roanne.	1 fr.	
Produit d'une quête à la conférence de M. le pasteur Fulliquet	36	10
Total.	37. fr.	10

VIENT DE PARAITRE

ALBERT D'ANGERS, *le Magnétisme curatif devant l'Église*, appréciation des médecins et des savants sur le magnétisme thérapeutique. Une brochure, 36 pages; 50 centimes, chez l'auteur.

Le Gérant : A. BOUVIER.

14-5-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

Treizième Année. — N° 301. 10 Centimes. 1er-15 Juin 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

Vérité Raison Justice — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — Lumière Sagesse Amour

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

Abonnements : Un an { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

LA ROUTINE INVÉTÉRÉE

Et la rapacité des fruits secs de la médecine officielle

Malgré que tout incite à la liberté de guérir et de soulager les malades et tous ceux qui souffrent, le sanctuaire de l'Académie de la médecine repousse brutalement toute intervention étrangère à sa caste. Ces potentats inhumains semblent oublier qu'une foule de découvertes et des aptitudes innées existent en dehors de leur corporation et de leurs pratiques, produisant des effets merveilleux et éclaircissant bien de prétendus mystères dans l'art de guérir et de soulager les malades. La méthode réactionnaire de l'enseignement médical, faussée surtout par une routine erronée, écarte impitoyablement tous les autres moyens de guérir, résultant des investigations et des découvertes des chercheurs de la vérité, restée cachée à leurs systèmes illusoires et routiniers.

Tout ce qui ne sort pas de la piscine des facultés de médecine est considéré comme erroné et condamné à être banni de la pratique de la médecine. Les grands prêtres de cette science routinière crient au blasphème, de suite qu'un profane intervient dans l'art de guérir ou de soulager les malades. Ces monopoliseurs de la santé publique, préoccupés uniquement de leur vénalité, oublient ou méconnaissent tout sentiment humain. Pour eux, l'intérêt rapace prime tous les autres sentiments de compassion et les rend sourds, aveugles et sans pitié, en face des maux innombrables qui frappent l'humanité dans sa santé.

Les monopoles sont, en général, des fléaux qui entravent le progrès, mais surtout dans l'art de guérir et de soulager les malades. Ces privilèges, attribués à certains diplômes, créent l'inertie et l'inaction parmi ceux qui les possèdent, qui ne font alors aucun effort de travail pour développer et augmenter leurs connaissances. Il résulte de cette situation anormale que le peu de savoir que ces fruits secs possèdent finit par se réduire à bien peu de choses.

Le goût, qui est le sentiment de l'art, et le savoir profond, qui émane du travail, ne peuvent être limités dans des formules banales qui s'oublient rapidement ; car toutes les connaissances humaines se perfectionnent par un travail assidu et se développent par l'intuition.

La médecine, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, ne repose que sur des conjectures, permettant rarement au médecin de connaître, d'une manière certaine, la maladie qu'il soigne. Dans cette situation douteuse, les erreurs les plus regrettables sont souvent commises, au préjudice des malheureux malades qui en sont victimes.

Tous les médecins de bonne foi reconnaissent d'ailleurs que la science de la médecine ne repose que sur des conjectures et des contradictions.

Amédée Latour a écrit dans *la Science médicale* : « La médecine actuelle, ayant dévié ses voies naturelles, a perdu son noble but : celui de guérir. »

Le même auteur a écrit dans *l'Union médicale* : « La médecine est la seule profession où le mensonge est un devoir. »

Tout donc concourt à prouver que la médecine pratiquée de nos jours est impuissante pour guérir la plupart des maladies.

Mais il en est des médecins comme de toutes les nullités qui se prévalent des titres universitaires qu'ils possèdent pour ne pas travailler à augmenter leurs connaissances. Ces abus se répercutent parmi tous ceux qui possèdent des titres leur attribuant des privilèges.

Tous les diplômes ont pour programme un chaos indigeste de faits, de formules banales, de connaissances ébauchées, et mal coordonnées, qu'on a fait entrer pêle-mêle dans la mémoire des jeunes gens destinés à certaines pachalités ou à servir de titres, comme dans le monopole de la médecine.

La magnétisme, qui est reconnu aujourd'hui comme un puissant moyen de guérir, est entravé par les facultés, qui tendent à en obtenir le monopole. Malgré que les morticoles n'ignorent pas que le

magnétisme ne peut être pratiqué, dans toute sa puissance, que par les personnes qui en ont la faculté innée, ils ne repoussent avec pas moins d'acharnement les magnétiseurs qui possèdent ces précieuses facultés. Ces entraves apportées à la pratique du magnétisme curatif paraissent un des plus puissants moyens de guérir, sans danger, une foule de maladies.

Cette faculté de guérir les malades appartenant à la nature et non à l'art de guérir par les moyens enseignés par les facultés, il est donc urgent que la loi rende, dans son intégralité, la liberté de guérir au magnétisme curatif.

Les guérisons obtenues par le magnétisme curatif ne peuvent être niées ni contestées ; car les effets bienfaisants des fluides magnétiques sont merveilleux, lorsqu'ils sont émis par des personnes aptes à ces sortes d'opérations.

Mais il faut bien se persuader que l'action hyperphysique repose avant tout sur des pensées de bienfaisance, sur le désir vif et ardent de guérir ou tout au moins de soulager les malades de leurs souffrances.

Le magnétisme, qui a été cependant méconnu et même combattu par la science officielle, pendant de longs siècles, a pourtant existé dans tous les temps chez la plupart des peuples, car son ancienneté se perd dans la nuit du passé.

Le savant M. Fontanier écrivait à M. Joubert, de Téhéran, en 1824, pendant son voyage en Asie :

« Que diriez-vous, si je vous annonçais que la théorie du magnétisme animal était connue en Orient bien avant qu'on y eût songé en Europe. Il y a en Asie des magnétiseurs depuis un temps immémorial qui vivent de ce métier. »

La liberté du magnétisme curatif s'impose à tous égards ; car magnétiser c'est user d'une faculté innée et toute naturelle à l'homme qui la possède.

Les résultats curatifs obtenus par ce moyen sont incontestables, toutes les fois que les magnétiseurs peuvent disposer de leurs temps et qu'ils sont animés de sagesse et d'un dévouement absolu ; car magnétiser pour guérir, c'est secourir son prochain avec sa vie pour soulager un être souffrant.

Aux États-Unis, en Allemagne, en Angleterre, dans quelques cantons de la Confédération suisse et dans d'autres états, non seulement la pratique du magnétisme curatif n'est pas entravée, mais encore la liberté de la médecine y règne sans aucune restriction.

En France, la loi du 30 novembre 1892, sur l'exercice de la médecine, est d'une sévérité draconienne. Loin donc de protéger les malades, elle protège à outrance le monopole des médecins, auxquels elle leur livre sans merci la santé publique, puisque les malades ne sont plus libres de se faire soigner par qui bon leur semble. Ils sont astreints de s'abandonner à la rapacité des docteurs diplômés, qui ont droit de vie et de mort sur les malades qui leur sont confiés.

Disons toutefois que, si le corps médical est affligé de nombreux fruits secs qui exploitent la santé publique, il y a parmi les membres de cette corporation importante de véritables savants, des hommes d'un mérite réel et d'un profond dévouement, qui n'ont pas besoin d'être protégés par une loi inconciliable avec la civilisation actuelle. Ceux-là déplorent assurément qu'il se trouve parmi leurs confrères des hommes dépourvus de mérite, qui ont besoin d'être protégés par une loi dont la sévérité forme un point noir dans la corporation médicale.

La persécution des magnétiseurs guérisseurs a pris des proportions tellement abusives qu'il est urgent que le Parlement y mette un frein, en édictant un amendement à la loi du 30 novembre 1892, dans lequel seront compris les conclusions du rapport de la commission de cette loi, formulées par M. le docteur Chevandier, rapporteur de cette commission, dans lequel il est spécialement déclaré que les masseurs et les magnétiseurs sont autorisés à user de leurs pratiques et de leurs moyens pour guérir et soulager les malades, conformément aux dispositions contenues dans le rapport de M. le docteur Chevandier.

Le Parlement tiendra à compléter cette loi spéciale, dont l'application a donné lieu à des erreurs d'appréciation.

Déchaud,
Publiciste à Oran.

CONFÉRENCE

Le samedi 2 mai, à 8 heures et demie du soir, M. le pasteur protestant Georges Fulliquet, docteur ès sciences, a fait une conférence salle Paul-Bert, laquelle avait pour titre : « Des dispositions de l'homme à l'égard de Dieu. »

Ce sujet, passionnant entre tous les sujets à traiter, avait attiré rue Paul-Bert un public d'élite, et appartenant au monde des penseurs; nos amis, spirites lyonnais, y occupaient un bon nombre de places.

Dès 8 heures, la salle qui contient plus de 300 personnes était comble; M. Bouvier, en quelques mots, présente le conférencier, remercie les personnes présentes qui ont bien voulu en si grand nombre répondre à son appel, et se hâte de donner la parole au conférencier, à seule fin qu'il ait tout le temps nécessaire au développement de son sujet.

Avec un remarquable talent d'érudition, M. Georges Fulliquet, qui est aussi le causeur agréable, développe son sujet, montrant tout d'abord quel fut de tout temps le but du catholicisme quand il enseigna une divinité vindicative : but de domination de pouvoir absolu qui l'éloigna de plus en plus de tout esprit de science critique, ce qui lui permit de pouvoir imposer le dogme et la loi par la crainte, la terreur, créant l'athéisme avec toutes les affreuses conséquences que nous apporte l'heure présente, sans qu'il nous soit possible de prévoir ce que nous réserve demain.

L'homme a cessé de voir Dieu dans le chaos des religions, mais il ne cesse de le sentir partout ailleurs : tout ce qui est bonté et beauté dans la nature le lui montre, et quiconque ne le voit point, ne le sent point, c'est qu'il ne veut ni le voir ni le sentir. A toute heure du jour l'homme éprouve le besoin de se mettre en relation avec Dieu, et quand il tarde trop d'éprouver ce besoin par reconnaissance, le danger est là pour le lui faire éprouver par peur.

Oui ! ce grand Inconnu fait bien souvent l'objet d'attentions humaines, même chez le monde matérialiste, où on feint de le nier. On appelle un grand quelqu'un, on ne sait qui, on ne sait où, mais on l'appelle, c'est là une constatation permanente que l'on peut faire dans tous les milieux, je le répète, même les plus revêches; et à l'heure de la mort, à l'heure que va s'éclaircir le grand doute, tous sentent la nécessité d'une réconciliation avec lui.

Le conférencier, à ce moment, vivement ému par le courant de sympathie qui se manifeste dans l'auditoire, avoue se sentir heureux au milieu des spirites, à cette heure, dit-il, où la foi spiritualiste semble s'éteindre. Je me réjouis de voir que le nouveau spiritualisme qu'est le spiritisme compte de nombreux et fervents adeptes, qu'il pourra être pour moi un centre nouveau d'investigations, et qu'il deviendra, à l'aide de vos ardentes volontés, un moyen de rénovation de cette même foi spiritualiste tant indispensable à l'homme, sans laquelle ne sauraient trouver à se satisfaire les cerveaux et les cœurs. Je ne jette pas le froc aux orties, je ne renonce pas à mes fonctions particulières de pasteur protestant, mais je viens vous dire que, volontiers, je vous suivrai dans vos aspirations philoso-

phiques, espérant bien acquérir vos certitudes par l'observation de vos travaux.

En toutes les circonstances qui l'ont amené là, en l'existence des groupements spirites, en leurs aspirations, M. Georges Fulliquet voit l'intervention divine; il la voit dans les sentiments généreux qui nous animent, dans les soulagements que les spirites s'efforcent d'apporter là où il y a misère et souffrance, il la voit dans tout ce qui est juste et bon, l'homme seul ayant créé le mal.

Votre religion, dit-il, est surtout consolante, parce qu'elle vous maintient en relations constantes avec Dieu. Élevez souvent vos pensées vers ce grand inconnu en perpétuelle manifestation au milieu de vous, remerciez-le de tous ses bienfaits, particulièrement de celui qui consiste à savoir et duquel il vous gratifia de bonne heure.

M. Fulliquet n'est pas spirite, dit-il, parce qu'il ne sait pas, quoique docteur ès sciences; mais il condamne et blâme ce procédé de la science officielle qui consiste à nier nos croyances, à railler nos travaux, sans autre autorité que celle d'un savoir incomplet, sans avoir pris la peine d'étudier, d'observer; je condamne surtout ce procédé de prétendus spiritualistes profès qui vous combattent, sous prétexte que la réforme les offusque, les horripile, compromet considérablement leurs projets de domination absolue.

Au sujet des expériences faites dans les milieux spirites, le conférencier recommande de n'admettre que ce qui est scientifiquement prouvé et conforme aux lois naturelles. Il interrompt quelques minutes sa conférence pour permettre à M. Bouvier de faire une quête au profit des vieillards nécessiteux; elle produit la somme de 36 fr. 10, ce qui inspire à celui-ci quelques bonnes paroles de remerciement au public, pour la générosité dont il est inspiré, à l'égard de ceux devenus comme les enfants de leurs enfants; en qui les forces physiques épuisées, le fardeau des ans et des chaleurs, demandent assistance et secours.

M. Fulliquet termine sa conférence en démontrant combien peu est justifié chez les hommes ce sentiment de terreur qu'inspire chez certains le nom de Dieu. Nous ne devons pas plus avoir peur de Dieu, dit-il, que vous devez avoir peur de vos parents, vos amis qui viennent nous entretenir des choses de l'espace. Oh! je comprends combien vous devez vous sentir heureux de constater cette continuation de la vie au delà de la tombe, et quelle doit être votre joie lorsque vous êtes parvenus à faire partager votre bonheur à d'autres.

Heureux de revenir souvent parmi vous, nous trouverons ensemble, je l'espère, dans le spiritisme, cette religion tant désirée qui éclairera enfin la raison humaine, nous conduira tous vers cet idéal de concorde, d'harmonie sociale, de fraternité, où, nous rapprochant de Dieu de plus en plus, nous jouirons du vrai bonheur.

Des applaudissements chaleureux ont souligné cette péroraison, prouvant à M. Georges Fulliquet combien avaient été goûtées, appréciées ses démonstrations, ses paroles empreintes du plus pur loyalisme, de la plus grande sagesse; ils ont montré combien peu les spirites nourrissent de l'hostilité à l'égard des divers représentants du culte. Leur plus grand désir serait de les voir venir tous à leurs croyances positives et, sous l'action de la réforme, marcher avec eux dans la voie du progrès de la vérité.

Que M. Fulliquet nous permette de le remercier de son intervention, et de le féliciter hautement de ses déclarations nettes et franches. La sympathie qu'il nous a manifestée nous a été douce et agréable; au nom de tous les spirites, je l'en remercie et l'assure par avance qu'il trouvera toujours dans nos milieux cette aménité de la famille, ce rayonnement affectueux qui élève l'âme, la réjouit, lui inspire les grands actes, lui assure un bonheur durable.

Célestin Brémond.

L'Extériorisation de la Pensée

(Suite.)

LES HALLUCINATIONS HYPNAGOGIQUES

Ce n'est pas seulement au moyen de la suggestion, ou par l'emploi de la boule de cristal, que se produisent ces révivifications des images sensorielles, ces hallucinations fortes qui font reparaître dans la conscience des sensations aussi vives que celles produites par l'action des agents extérieurs, il est certaines personnes qui éprouvent des hallucinations au moment où, les yeux fermés, elles se trouvent dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil qui précède la perte complète de la conscience. On a donné à ces impressions le nom d'*hallucinations hypnagogiques*.

M. Alfred Maury, qui était fort sujet à éprouver ces sortes de visions, en a fait une étude intéressante dans son livre *le Sommeil et les Rêves*, et nous lui emprunterons quelques-unes de ses descriptions (1). Suivant lui, l'allucination hypnagogique est un indice que, durant le sommeil qui se prépare, l'activité sensorielle et cérébrale ne sera que légèrement affaiblie. En effet, quand ces hallucinations débutent, l'esprit a cessé d'être attentif; il ne poursuit plus l'ordre logique et volontaire de ses pensées, de ses réflexions, il abandonne à elle-même son imagination et devient le témoin passif des récréations que celle-ci fait naître et disparaître incessamment. Mais il n'est pas nécessaire que cette absence d'attention soit de longue durée pour que l'hallucination hypnagogique se manifeste, il suffit qu'elle ait lieu seulement une seconde, ou moins peut-être. En voici une preuve:

« Le 30 novembre 1847, dit Maury, je lisais à haute voix le *Voyage dans la Russie méridionale*, de M. Hommaire de Hell; à peine avais-je fini un alinéa, que je fermais les yeux instinctivement. Dans un de ces cours instants de somnolence, je vis hypnagogiquement, mais avec la rapidité de l'éclair, l'image d'un homme vêtu d'une robe brune et coiffé d'un capuchon, comme un moine des tableaux de Zurbaran; cette image me rappela aussitôt que j'avais fermé les yeux et cessé de lire; je rouvris subitement les paupières, et repris le cours de ma lecture. L'interruption fut de si courte durée, que la personne à laquelle je lisais ne s'en aperçut pas. »

Très souvent ces images mentales, comme nous l'avons déjà observé, sont des souvenirs anciens qui reparaissent. Ce sont des exhumations d'un ou de plusieurs de ces innombrables clichés qui sont enregistrés dans nos archives périspritales. En voici quelques preuves empruntées au même auteur:

« Je me souviens encore qu'étant à Florence, je vis, peu de temps avant de m'endormir, un tableau de Michel-Ange, qui m'avait frappé aux Loges, et je le revis ensuite en rêve. Une autre fois, à Paris, je reconnus en rêve deux figures bizarres de chasseurs à cheval qui m'étaient apparues dans mes hallucinations. Enfin, pour citer un dernier fait, je vis, il y a un mois, en m'endormant, un lion qui me rappelait celui en compagnie duquel j'étais revenu, douze ans auparavant, de Syra à Trieste, et l'aperçus en rêve avec une pose identique à celle qu'il avait, placé de même dans sa cage. L'image de ce lion m'avait été suggérée, j'en suis convaincu, par une lecture que je venais de faire sur l'instinct des animaux.

« Un soir, après une journée où j'avais beaucoup lu de livres anglais imprimés sur papier satiné, je vis, à l'instant où mes yeux se fermaient et où je m'apprêtais à dormir, un papier brillant sur lequel étaient écrits trois mots anglais que j'eus le temps de lire et de comprendre.

(1) Maury, *le Sommeil et les rêves*, ch. IV. *Les hallucinations hypnagogiques*, p. 42.



« Une autre fois, je m'étais regardé à plusieurs reprises dans un miroir pour me faire la barbe, ce qui m'avait occasionné une certaine fatigue de la vue. Le soir, étendu dans mon lit, je revis distinctement ma figure sur un fond brillant, telle que me l'avait offerte mon miroir. »

Exactement comme dans le rêve, les hallucinations hypnagogiques peuvent parfois représenter des paysages, des scènes variées qui sont purement imaginaires, ou d'autres fois des reproductions exactes et fidèles de choses vues antérieurement. Citons le témoignage de notre auteur :

« Les paysages qui se sont dessinés devant mes yeux fermés m'ont paru tantôt des compositions de fantaisie, tantôt la représentation de lieux, de sites que j'avais visités ou dont j'avais vu les tableaux. Ainsi, la première nuit que je couchai à Constantine, ville dont l'aspect pittoresque avait fortement excité mon admiration, je revis distinctement, étant dans mon lit, et les yeux fermés, le spectacle que j'avais contemplé en réalité l'après-midi. J'ai éprouvé le même phénomène à Constantinople, deux jours après mon arrivée.

« Etant à Barcelone, l'hallucination donna seulement lieu à une reproduction partielle ; je vis, dans mon lit, une maison du quartier de Barcelonnette, qui n'avait pourtant que peu appelé mon attention. Enfin, à Edimbourg, à Munich, à Brest, se sont retracés, à mon œil fermé, des paysages qui m'avaient frappé durant mes excursions aux environs de ces villes. C'est particulièrement en voyage ou le soir d'une excursion à la campagne, que je suis sujet à ces hallucinations pittoresques. Après divers séjours au château de F..., situé à dix lieues de Paris, et où j'ai passé quelques heureux moments, je le contemplais fréquemment dans mes visions nocturnes, presque chaque fois sous un nouvel aspect. »

L'imagination puise dans cette intarissable réserve pour en extraire les matériaux qui servent à la construction de ces tableaux imaginaires que le rêve enfante si souvent. C'est avec les éléments du *déjà vu* que nous engendrons nos rêveries; souvent des sensations internes sont la cause efficiente qui met en action ce mécanisme mental des images, et nous donne la raison de leur choix. Les faits suivants sont instructifs à cet égard :

« Une fois, dit encore Maury, sous l'empire d'une faim due à une diète que je m'étais imposée par raison de santé, je vis, dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil, une assiette et un mets qu'y prenait une main armée d'une fourchette. Endormi, quelques minutes après je me trouvai à une table bien servie, et j'entendis dans ce rêve le bruit des fourchettes des convives. » — Voici encore d'autres exemples :

« Un des jours de février 1862, j'éprouvais des tiraillements d'estomac avec une saveur aigre dans la bouche. Quelque temps après, je m'asseois sur mon fauteuil, et je tombe dans une torpeur avant-coureur du sommeil. Le sang me montait au visage. Je vis alors, dans une hallucination hypnagogique, un plat couvert d'un ragoût à la moutarde d'où s'exhalait une odeur qui me rappela la sensation gustative éprouvée par moi auparavant. Une autre fois, sous l'empire d'une excitation dans les organes génitaux que j'avais constatée, étant encore éveillé, m'apparut une figure de femme avec les signes d'un hermaphrodite.

« Bien des visions, dont il est question dans la vie d'anachorètes et de mystiques, doivent avoir été des hallucinations du même ordre.

« Dans l'état de méditation, d'oraison, l'état d'immobilité où tombe la pensée amène une disposition au sommeil, et des images en rapport avec les préoccupations antérieures de l'esprit et du corps doivent alors se produire. C'est ainsi que les solitaires chrétiens de l'Égypte, tels que saint Paul et saint Antoine, voyaient des images fantastiques qu'ils prenaient pour des apparitions démoniaques ; des figures obscènes étaient appelées devant leurs yeux par l'excès même de continence qu'ils s'imposaient. De pareilles illusions tourmentaient les ascètes hindous ; seulement ils attribuaient aux Rakchasas ce que les moines chrétiens mettaient sur le compte de Satan. »

Ce ne sont pas seulement les images visuelles qui peuvent acquérir un aussi vif caractère de réalité, toutes les autres sensations sont capables d'être ainsi évoquées ; mais il est évident que la classe d'images qui se montrera le plus fréquemment dans les hallucinations hypnagogiques sera celle du type auquel appartient l'observateur, puisque nous savons que chacun de nous pense plutôt par images visuelles, ou par images auditives, ou par images motrices, comme nous l'avons précédemment indiqué.

Chez les sujets prédisposés aux hallucinations hypnagogiques de l'ouïe, ce sont quelquefois des mots, des phrases qui surgissent tout à coup dans la tête, quand ils s'assoupissent, et cela sans être aucunement provoqués.

« Il y a quelques années, raconte Maury, j'éprouvais un mal de tête par suite de douleurs rhumatismales accompagnées d'une légère congestion dans la région pariétale. Il était 10 heures et je venais de me mettre au lit ; vingt ou trente secondes après m'être laissé aller au vague de la pensée, avant-coureur du sommeil, j'entendis très distinctement, quoique non cependant avec la même clarté et surtout la même *extériorité* que si j'eusse entendu une voix réelle, une phrase exclamative répétée plusieurs fois de suite. L'hallucination fut assez forte pour rappeler mon attention et me faire sortir complètement de cette somnolence commençante. La pesanteur que je ressentis au voisinage des oreilles tendait à s'accroître, et, réfléchissant sur la voix que je venais d'entendre, je reconnus parfaitement l'intonation, le rythme du verbe d'une personne qui m'avait parlé quelques jours auparavant. Le timbre de cette voix m'avait frappé dans le moment comme le souvenir m'en revint alors.

« Un matin suivant, un phénomène du même genre s'est reproduit ; bien qu'au moment de me lever, je demeurais sous l'empire d'une rêvasserie qui ne s'empare de moi ordinairement que le soir. Soudain, l'oreille de mon esprit, qu'on me pardonne une métaphore sans laquelle je ne saurais rendre ce que j'éprouvais, est frappée par le bruit de mon nom ; j'entends très distinctement ces mots : *Monsieur Maury*, *Monsieur Maury* ; et cela avec une netteté de son et un accent tellement particuliers, que je reconnus du premier coup la manière dont un de mes amis, avec lequel je m'étais entretenu la veille au soir, avait prononcé mon nom. »

Dans d'autres occasions, Maury a entendu plusieurs jolis passages de mélodies qu'il avait entendu improviser dans la soirée chez le peintre Paul Delaroche, par le compositeur Ambroise Thomas. Dans une autre circonstance, étendu les yeux fermés pendant l'après-midi sur le pont d'un steamer, il entendit de nouveau un air joué la veille, près de lui, par un aveugle.

Ces hallucinations sont fugitives ; mais on peut, par la volonté, les fixer dans l'esprit assez longtemps pour les contempler et même il est possible de les évoquer ou d'en faire naître d'une nature particulière en concentrant sa pensée sur une image spéciale.

« Un soir, dit-il, voulant tenter l'expérience, je pensai fortement à un portrait de mademoiselle de La Vallière que j'avais vu naguère à la Pinacothèque de Munich ; au bout de quelques minutes, comme je m'endormais, je vis la figure charmante de cette femme célèbre, mais sans pouvoir distinguer son vêtement ni le bas de son corps. Une autre fois je songeai aux clefs de l'écriture chinoise que j'avais apprises, et je ne tardai pas, en m'endormant, à voir trois de ces clefs. »

Les images visuelles peuvent aussi réapparaître spontanément



pendant l'état de veille et être aussi réelles que celles des objets environnants ; on donne à ces images le nom de consécutives.

LES IMAGES CONSÉCUTIVES

On sait que nos sensations, pour devenir conscientes, exigent un minimum de durée et un minimum d'intensité. Si ces deux conditions ne sont pas réunies, l'impression produite sur nos sens n'est pas perçue (1). Une lumière trop rapide, un son trop faible ne nous influencent pas consciemment. Mais en revanche, lorsqu'une sensation est trop souvent répétée elle acquiert une force très grande et, fréquemment elle persiste longtemps après que la cause qui l'a produite n'existe plus ; elle peut même renaître avec toute la vivacité d'une sensation immédiate. Newton, par un effort d'attention, arrivait à reproduire une image consécutive produite par la fixation du soleil plusieurs semaines auparavant.

Taine, dans son livre sur l'intelligence (2), cite les observations de M. Baillager qui dit : on sait que les personnes qui se servent beaucoup du microscope voient quelquefois reparaître spontanément, plusieurs heures après qu'elles ont quitté leur travail, un objet qu'elles ont examiné très longtemps. M. Baillager ayant préparé, pendant plusieurs jours et plusieurs heures par jour, des cerveaux avec de la gaze fine, vit tout à coup la gaze couvrir à chaque instant les objets qui étaient devant lui, et cette hallucination se reproduisit pendant plusieurs jours.

M. Pouchet a eu également de semblables hallucinations. En se promenant dans Paris, les images de ses préparations au microscope se superposaient aux objets extérieurs. Ces visions venaient inopinément et n'étaient suscitée par aucune association d'idées. C'est en se promenant en voiture et en causant avec une personne tout à fait étrangère aux sciences que l'image de ses préparations microscopiques a surgi devant ses yeux (3).

Ces hallucinations ont une netteté particulière, car l'intensité de l'image consécutive est si grande qu'on peut la projeter sur un écran ou sur une feuille de papier et l'y fixer par le dessin. Cette réviviscence de l'image longtemps après que la sensation excitatrice a cessé d'agir, exclut complètement l'idée que l'image consécutive s'est conservée dans la rétine ; c'est dans le cerveau que cet emmagasinement a eu lieu et très probablement, lorsque l'image renaît, elle n'implique pas une nouvelle mise en activité des cônes et bâtonnets de la rétine (Binet).

Nous savons d'ailleurs, et nous aurons occasion d'y revenir, que les images du souvenir, les images accidentelles, les hallucinations sont des sensations spontanément renaissantes et elles sont produites par l'excitation des mêmes centres que ceux où la sensation est enregistrée. « L'idée, a dit Bain, occupe les mêmes parties nerveuses et de la même façon que l'impression des sens. » MM. Binet et Ferré ont démontré expérimentalement cette vérité au moyen d'expériences intéressantes sur des sujets suggestionnables, comme nous le verrons dans la suite.

LES HALLUCINATIONS VOLONTAIRES

Dans la vie ordinaire, tous les souvenirs sont des images faibles, indécises, obscures, plus ou moins vagues, dont le peu de vivacité ne permet guère de se rendre compte de leur véritable nature. Mais, nous l'avons déjà signalé, il est des exceptions nombreuses; tous les hommes de génie dont l'imagination créatrice a enfanté des chefs-d'œuvre possédent une vision mentale intense, qui leur permet de voir intérieurement les produits enfantés par le travail de leur esprit.

Dans une étude sur Balzac, Taine disait : « Il s'enivre de son œuvre, il en comble son imagination, il est *hanté* de ses personnages, il en est *obsédé, il en a la vision*, ils agissent et souffrent en lui, si présents, si puissants, que désormais ils se développent d'eux-mêmes avec l'indépendance et la nécessité des êtres réels. Réveillé, il reste à demi plongé dans son rêve. »

C'est parce que les grands écrivains sont créateurs qu'ils ont le pouvoir de susciter en nous des représentations exactes de leurs personnages fictifs. La vision violente d'un Victor Hugo, d'un Shakespeare ou d'un Dickens crée en nous la figure des objets matériels ou des tableaux, des acteurs, que leur esprit a eus devant les yeux en écrivant leurs pages immortelles. Il suffit d'ailleurs de consulter la biographie de plusieurs hommes illustres, pour acquérir la preuve que l'acte de la conception devient chez eux hallucinatoire, ou, plus exactement encore, que leur pensée s'est revêtue réellement d'une forme sensible. Brierre de Boismont est un des premiers parmi les physiologistes du siècle dernier qui ait connu la véritable nature de l'image mentale et qui ait soutenu que l'hallucination, c'est-à-dire la vision objective d'un état d'âme, est parfaitement compatible avec la santé la plus parfaite. C'est pour combattre l'école matérialiste dans ses excès, qu'il a écrit son livre sur l'hallucination, et il a réussi à établir ce que le bon sens nous indique, avec évidence, à savoir : qu'en supposant même que le génie de Socrate, les voix de Jeanne d'Arc, les apparitions d'un Moïse ou d'un Mahomet ne fussent que des hallucinations, celles-ci n'avaient pas réussi à troubler leur esprit et qu'il était absurde de déclarer fous ces êtres supérieurs qui ont si puissamment agi sur les destinées de leurs contemporains et sur celles de l'humanité.

Chez les artistes, le pouvoir d'évoquer mentalement des figures ou des groupes, des paysages ou des monuments, précède toujours la réalisation matérielle de leur œuvre (1).

« Raphaël voyait devant lui, dit Abercombie, le tableau de la transfiguration au moment de le peindre. Dans une de ses lettres à son ami Castiglione, il dit que l'impossibilité de trouver des modèles qui pussent poser pour ses madones le forçait *à prendre dans son esprit* les types de ses créations. »

« Nous avons lu quelque part que Michel-Ange restait des journées entières à regarder dans les airs, où il voyait se refléter l'image de sa gigantesque coupole.

« Léonard de Vinci, chargé par le prieur de Santa Maria della Grazia de faire le tableau de la Cène, après avoir travaillé avec une grande ardeur, s'arrêta tout à coup. Le prieur, mécontent, s'en plaint tant à Louis le Maure, que celui-ci enjoint à Léonard de terminer son œuvre. L'illustre peintre ne répond pas directement au duc, mais il se met à causer d'art avec cette verve qui faisait dire qu'il peignait en parlant, puis quand il voit le prince conquis, il lui démontre que les pensées se forment dans le laboratoire du cerveau, et non pas seulement sur la toile, et que souvent un artiste peint bien plus, immobile, que le pinceau à la main. »

De même que les produits de l'imagination qui, toujours, sont composés avec des sensations antérieures, les souvenirs, chez les visuels, peuvent arriver par l'exercice, par la volonté, jusqu'à être rendus aussi visibles que les objets ordinaires. M. Brierre de Boismont possédait cette faculté. Voici comment il rend compte de ce phénomène :

« Fréquemment nous apercevons la figure d'un ecclésiastique de nos amis que nous avons choisi pour sujet d'expérience, à cause de son caractère très prononcé. Or, voici ce que nous avons constaté :

(1) Voir sur ce sujet l'étude détaillée de ces phénomènes que nous avons faite dans *l'Évolution animique*, p. 186.
(2) TAINE, *l'Intelligence*, t. I, p. 101.
(3) *Société de biologie*, 1882, 29 avril, cité par M. Binet.

(1) BRIERRE DE BOISMONT, *les Hallucinations*, p. 405.



Dans les commencements, cette image se présentait dès que nous l'appelions; aujourd'hui elle se montre de temps en temps, à notre insu. Elle a la grandeur et les attributs du modèle ; nous distinguons ses traits, la coupe de ses cheveux, l'expression de son regard, son costume et tous les détails de sa personne. Nous le voyons sourire, parler, prêcher, nous notons même jusqu'à ses gestes habituels. Cette représentation mentale est visible pour nous, que nos yeux soient ouverts ou fermés. L'image nous paraît extérieure et antérieure dans la direction du rayon visuel ; elle est vaporeuse, d'une autre nature que la sensation objective, mais nous la voyons délimitée, colorée et ayant dans son mode spécial tous les caractères qui existent dans la réalité. Il est donc impossible dans ce cas de nous servir d'une autre expression que celle du mot *voir*. En vain affirmera-t-on que voir un objet ou se le représenter sont deux choses dissemblables, qu'il y a un abîme entre ces impressions, nous répondrons que nous avons la sensation d'une idée-image si bien dessinée, que si nous étions peintre, ce ne serait pas seulement la ressemblance, mais encore un rayon de la lumière intérieure que nous reproduirions sur la toile. »

En concentrant son attention sur une image mentale, en répétant souvent cet exercice, on arrive, comme on le dit maintenant, à *visualiser*, c'est-à-dire qu'on parvient à donner à la représentation mentale assez d'intensité pour qu'elle atteigne le degré de réalité d'une véritable sensation visuelle. Un professeur de dessin, M. Boisbeaudran, avait habitué ses élèves à bien examiner un modèle, puis il l'enlevait et faisait ensuite dessiner ce modèle de mémoire. En interrogeant ses élèves, il constata que chez presque tous l'image du souvenir, qui était d'abord confuse et disparaissait rapidement, pouvait ensuite être rappelée : « D. — Voici quatre mois que vous vous exercez, éprouvez-vous toujours autant de peine ? — R. Non, l'image est beaucoup plus distincte que dans les premiers temps, et, si elle s'en va, je la fais revenir presque à volonté. » Cette réponse a été confirmée par tous les autres élèves. M. le docteur Judée, qui a rapporté ces expériences, dit que son frère, professeur de dessin dans un séminaire, a obtenu les mêmes résultats de ses élèves.

Voici deux exemples où cette puissance de vision mentale atteint le plus haut point, cette limite où le souvenir volontaire se confond presque avec l'hallucination proprement dite (1) :

« Un peintre qui avait hérité en grande partie de la clientèle du célèbre sir Josué Reynolds, et se croyait un talent supérieur au sien, était si occupé qu'il m'avoua, dit Wigan (2), avoir peint dans une année trois cents portraits grands et petits. Ce fait serait physiquement impossible ; mais le secret de sa rapidité et de son étonnant succès était celui-ci : il n'avait besoin que d'une séance pour représenter le modèle. Je le vis exécuter sous mes yeux, en moins de huit heures, le portrait en miniature d'un gentleman que je connaissais beaucoup; il était fait avec le plus grand soin et d'une ressemblance parfaite.

« Je le priai de me donner quelques détails sur son procédé. Voici ce qu'il me répondit : Lorsque le modèle se présentait, je le regardais attentivement pendant une demi-heure, esquissant de temps en temps ses traits sur la toile. Je n'avais pas besoin d'une plus longue séance. J'enlevais la toile et je passais à une autre personne. Lorsque je voulais continuer le premier portrait, *je pensais l'homme dans mon esprit, je le mettais sur la chaise, où je l'apercevais aussi distinctement que s'il y eût été en réalité*; et je puis même ajouter avec des formes et des couleurs plus arrêtées et plus vives. Je regardais de temps à autre la figure imaginaire, et je me mettais à peindre ; je suspendais mon travail pour examiner la pose, absolument comme si l'original eût été devant moi ; *toutes les fois que je jetais les yeux sur la chaise, je voyais l'homme.* »

Mais peu à peu ce peintre en arriva à confondre ses visions imaginaires avec la réalité, et il devint fou. C'est précisément parce que nos souvenirs n'ont jamais l'intensité des sensations, que nous distinguons toujours parfaitement, à l'état normal, les images mentales des objets extérieurs, alors même que ces créations de l'esprit auraient une très grande vivacité. L'intensité des sensations est de beaucoup supérieure à celle des souvenirs ; mais lorsqu'une image surgie dans le cerveau arrive jusqu'au degré d'objectivité où on ne peut plus la discerner des impressions sensorielles, alors s'impose à l'esprit la conviction que cette image est aussi réelle que les autres, qu'elle existe dans l'espace, et ainsi naît la véritable hallucination.

De tout ce que nous avons vu jusqu'alors, et de l'étude approfondie de la question faite par les psychologues, il résulte que la nature cérébrale des images n'est plus contestable. « On a établi, dit M. Binet (1), que chaque image est une sensation spontanément renaissante, en général plus simple et plus faible que l'impression primitive, mais capable d'acquérir, dans des conditions données, une intensité si grande qu'on croirait continuer à voir l'objet extérieur. On trouvera dans les ouvrages spéciaux la démonstration complète de ces vérités, qui ont fini par devenir banales; elles ne servent plus qu'à défrayer les traités psychologiques de second ordre. »

Nous pensons qu'on peut aller beaucoup plus loin dans l'étude des images mentales et qu'il ne suffit pas d'affirmer simplement leur origine cérébrale. Les faits nombreux que nous possédons aujourd'hui permettent de croire à la matérialité de l'image mentale, à sa substantialité, qui paraît établie par les déductions que l'on peut tirer de l'étude des hallucinations provoquées au moyen de la suggestion. C'est sur ce point que nous allons faire porter la discussion.

(*A suivre.*) GABRIEL DELANNE.

(1) BRIERRE DE BOISMONT, *Les Hallucinations*, p. 26 et 451.

(2) WIGAN, *New wiew of insanity. The duality of the mind*, p. 123.

(1) BINET, *La psychologie du raisonnement*, p. 17.

Nous sommes disposés à croire en Dieu

Parce que notre éducation religieuse repose en entier sur la foi en un Dieu, créateur et juge, qui nous a fait à son image.

Parce qu'il existe une grande quantité d'inconnaissable que la science ne réussit pas à diminuer, au contraire : nous avons l'habitude d'appeler cet inconnaissable du nom de Dieu.

L'homme rêve d'un idéal de beauté morale qu'il sent ne pouvoir jamais atteindre, il est heureux de pouvoir placer cet idéal dans une créature, idéale elle-même, qu'il appelle Dieu.

Nous ne pouvons concevoir Dieu que sous la forme humaine, parce que c'est dans cette forme que nous concevons notre propre intelligence, dans laquelle l'Univers, toutes nos connaissances se reflètent et vivent.

Si l'Infini, si l'Univers vivant *a un moi*, où il se synthétise et se connaît, où aboutissent tous les rapports, toutes les lois, et d'où part l'impulsion de vie créatrice et immortelle, à coup sûr ce Moi universel de l'Être total n'a aucun rapport direct et particulier avec la conscience de tous les êtres, dans le sens indiqué par l'enseignement de toutes les religions : ce n'est plus la volonté personnelle, arbitraire qui intervient, mais simplement la loi vivante du Tout, qui travaille à l'harmonie de sa propre existence.

Si vous voyez Dieu autrement, si vous enseignez qu'il crée chaque créature au fur et à mesure de leur apparition ici-bas, si vous le faites intervenir dans tous les actes de notre vie, vous le chargez de toutes les laideurs, de la généralité des crimes ; vous le faites, sinon l'instigateur, du moins le complice de toutes les iniquités sociales, des catastrophes brutales, des fléaux aveugles.

De la conception de ce Dieu découle le fatalisme, la résignation, l'inertie en face de tout ce qui nous atteint ; et si les hommes ont pu supporter et supportent encore, sans révolte, tant d'iniquités, c'est que leur conception d'un Dieu, dont la puissance est semblable à celle des plus odieux tyrans, leur enlève la foi en leur propre force morale et leur fait croire que le mal est fatal et indestructible.

L'homme a-t-il un penchant naturel et irrésistible à la croyance en Dieu ? Au milieu des forces aveugles qui l'entourent, dans les peines et les afflictions, l'homme cherche un soutien, un confident, et s'il ne trouve pas autour de lui un être en la force duquel il puisse croire, il s'adresse à l'Inconnu, à Dieu.

Le sentiment religieux est naturel, surtout dans les cœurs sensibles qui ont besoin d'aimer, qui ne trouvent pas toujours à se satisfaire pleinement autour d'eux ; ce sentiment peut acquérir une véritable puissance créatrice s'il est dirigé par des connaissances, par une éducation en harmonie avec le réel.

En résumé, nous avons trop de disposition à croire en un Dieu anthropomorphe, créant tous les êtres terrestres au moment de leur naissance, veillant sur tous leurs actes et les punissant ou les récompensant, suivant sa bonne volonté ou sa fantaisie, sans tenir compte que les fautes et les penchants vicieux résultent souvent de l'influence du milieu et des dispositions physiologiques. Le monstre Jéhovah hante toujours notre imagination : le travail de tous les éducateurs doit tendre à faire disparaître ce tyran céleste qui ne survit que par l'effort de ceux qui désirent nous faire accepter des tyrans terrestres.

Les études du spiritisme montreront de plus en plus comment nos pensées, nos désirs, nous créent une atmosphère ambiante de forces morales, quelle action cette atmosphère a sur nos déterminations et sur celles de ceux qui nous entourent ; quelle action puissante a aussi la volonté de ceux qui, ayant quitté cette vie, sont appelés un jour à y revenir, parce qu'ils font partie de notre humanité, qu'ils sont aussi intéressés que nous à voir grandir cette humanité, à la voir marcher d'un pas toujours plus sûr dans la voie de la Justice.

C'est vers l'humanité supérieure, vers les grands esprits qui travaillent au progrès de notre humanité que nous devons élever nos cœurs, car ceux-là s'occupent de nous ; un lien les rattache à nous par le fait de la grande loi de solidarité qui rapproche les semblables et rend leur évolution solidaire ; notre intelligence peut les comprendre et notre cœur les aimer ; ils forment la puissance de bien à laquelle nous pouvons nous adresser : appelons-les du nom générique de Providence.

J. Blain.

Lettre à M. Célestin Brémond

Collaborateur au journal *la Paix universelle*, de Lyon.

Cher Monsieur, il est beau de bien penser ; mais il est encore plus salutaire d'avoir le courage d'initier les autres à nos idées, lorsque nous avons la conviction fondée que nous sommes dans le vrai, ayant pour appui des faits concluants, qui ne peuvent être démentis.

En votre article du 1er au 15 mai : « La Fin ! ! ! Le Commencement ! ! ! » vous avez pris le mors aux dents ; vous avez osé traduire devant l'opinion publique une Église séculaire, et dont le chef est infaillible ! C'est hardi ! il faut avoir fait table rase des préjugés, pour critiquer si sciemment les abus d'une Église, qui vit encore de la bêtise humaine, en ce siècle de lumière ! Audace, selon Danton !

Vous nous avez gagnés à votre cause par votre logique. Nous admettons vos dires : que cette Église ne vit que d'absurdité : que sa morale est nulle et néfaste ; que sa bouche ne s'ouvre que pour mentir à la raison, *urbi et orbi*. Néanmoins, vous avez de la chance d'être Français, sous une République qui reprend 1789, et en fait sortir l'égalité des citoyens ; car on eût senti griller votre chair sur le bûcher, après les tortures traditionnellement endurées pour cause d'hérésie ! Bref, il n'en est plus ainsi, à regret pour la vengeance de la Curie. Nous voulons aussi apporter notre obole à l'œuvre, pour encourir l'anathème, comme Garibaldi. L'Église de Rome veut le monopole religieux, car elle nous sert ce beau dicton : *Hors de l'Église, point de salut !*

Christ disait : *Aimez-vous les uns les autres, car vous êtes tous frères !* (Saint Mathieu.) *Vous connaîtrez le Père comme Je le connais !* (Saint Jean.) *Le Père ne veut pas qu'un seul périsse, mais il veut que tous fassent pénitence et qu'ils vivent !* (Saint Mathieu.)

Les éternelles sont éteintes par ces citations.

Mais le Souverain Pontife n'entend pas de cette oreille. Il est infaillible, malgré le dicton : *omnis homo mendax* (tout homme est faillible et menteur ! (Christ disait : *Mon royaume n'est pas de ce monde !* Le Pape dit : Je suis le Pontife-Roi ! le successeur de Pierre — qui ne vit jamais Rome.) Il dit : Je possède les clefs du ciel et de la terre ; j'ouvre ou je ferme les cieux, à volonté, par mon absolution ou mon refus. Je porte la triple couronne, celle des cieux, celle de la terre et je commande à l'enfer ! Christ a dit : J'ai le pouvoir de remettre les péchés, et à ses apôtres (seuls) : Je vous lègue ce même pouvoir.

Donc l'Église de Rome est une usurpatrice de pouvoir, que seuls les disciples avaient reçus du Messie. Christ disait en saint Mathieu : *Donnez gratuitement les dons du ciel que vous n'avez payés !* Et l'Église ne donne rien sans argent. Elle vend des indulgences pour crimes, comme aussi des os de saints, etc.

Christ n'avait de logis propre, ni de serviteurs, et il disait : *Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir les autres ;* et il lava les pieds de ses apôtres. Lui, le Souverain-Pontife, fait baiser son pied. Quel contraste entre le Maître et le serviteur ! Christ disait à son disciple Jacques : *Donnez donc l'obole à cette pauvresse !* Celui-ci de répondre : *Seigneur, la sacoche est vide !* La papauté, malgré les milliards et les 200 millions reçus du cardinal Antonelli, laissa gémir 250 mille Siciliens qui se mouraient de faim sans délier les cordons de sa bourse.

Serait-ce là le successeur de ce Christ miséricordieux et charitable ? Et lorsqu'on constate que Paul II (1464 à 1471) eut une tiare qui fut estimée à 10 millions de francs ! Quel faste, quel orgueil !

Christ disait : *Allez, guérissez vos frères qui souffrent, donnez-leur la santé en imposant la main sur leurs plaies !*

Est-ce l'Église de Rome qui ferme les plaies, ou bien les ouvre ?

Christ disait à Pierre : *Remets ton épée dans le fourreau, car quiconque s'en sert en périra !* Au contraire, l'Église papale a porté l'épée partout, le bûcher, la torture et la malédiction. L'Église du Christ est l'Église de la paix ; celle de Rome est celle de l'horreur et du sang fratricide ! Tout cela est connu en ces jours ; le peuple aspire à la Liberté. Mais l'Église ne désarme pas, l'esprit de la tradition la hante encore. Les preuves abondent partout : Espagne, Italie, France, Autriche. Et qui mieux que la République française éprouve leur résistance en toute chose. Ce sont les ennemis du foyer.

Non, la religion catholique n'est plus une philosophie, mais une charte politique, qui travaille contre ceux qui nourrissent cette



monacaille. Leur patrie est à Rome, et leur étendard, c'est l'oriflamme pontificale.

Grâce aux philosophes métaphysiciens, aux érudits scientistes qui expérimentent consciencieusement le domaine occulte, la lumière se fait sur les ténèbres (selon saint Jéan). Christ disait encore : *Tout arbre que mon Père n'a pas planté sera arraché et jeté au feu de la destruction.*

Certes l'Église catholique servira de tronc à ce bûcher, car elle mérite cet honneur. Séparation des Églises et de l'État, voilà un dernier devoir de l'État républicain. Nous restons confiants en la belle attitude des chefs actuels ; et bientôt la paix règnera en la vieille Gaule, et son épanouissement fera la gloire de la grande héroïne : Jeanne la Pucelle ! ainsi que de grands esprits qui furent victimes de cette race de l'obscurantisme. Qu'ils soient frappés d'ostracisme, comme ils le firent, pendant qu'ils ont régné sur les âmes obtuses. Ce sera logique, la loi du Talion !

Merci, cher Monsieur Brémond, de la suggestion de votre article, plein de feu sacré, pour celui qui a des oreilles pour entendre. Persévérez en cette voie, et vous aurez droit à la reconnaissance et à la sympathie des hommes bien pensants.

Cordialement à la *Paix Universelle* et à vous.

PIERRE ENGEL.

Seraing (Belgique), le 9 mai 1903.

CORRESPONDANCE

30 avril 1903.

MONSIEUR BOUVIER, Cher F. E. S.

Les nombreuses lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire depuis plus de 2 ans, au sujet de la Fédération algérienne des spiritualistes modernes, avaient dû, sans nul doute, vous faire comprendre que je n'étais pas seul à déplorer l'inaction de cette Société.

La scission qui s'est produite à l'assemblée générale du 10 janvier n'a donc pas dû vous étonner, et la formation, le lendemain, de la Société spirite algérienne, était la conséquence naturelle de ce qui s'était passé la veille.

Si, ainsi que je vous en avais fait part, je m'étais tenu à l'écart des spiritualistes modernes, pour les raisons dont je vous ai entretenu, il était naturel que je fasse partie de la nouvelle association, dont je suis secrétaire.

Lors de la formation de la Société spirite algérienne, il fut bien entendu que nous ne nous posions pas en antagonistes de la Fédération, bien au contraire. Nous voulions, nous inspirant des principes du maître, faire œuvre plus spécialement spirite, et mettre en pratique la plus large tolérance et les principes d'Allan-Kardec : Hors la charité point de salut. Principe que nous avons mis en pratique, presque immédiatement, en faisant parmi nous, sur la demande du trésorier de la Fédération, une souscription en faveur du médium d'un groupe de la Fédération, le groupe Béranger.

Pourquoi l'état maladif du vice-président de notre Société lui a-t-il, sous prétexte de faire une légère rectification, fait écrire cette malheureuse lettre du 29 mars, que vous avez publiée ? Question insoluble ! Rien ne la motivait : contraire aux sentiments de la Société ; écrite sans consulter personne, et qu'il a eu la maladresse de vous adresser au nom du président et des membres de la Société.

J'ai été péniblement impressionné en la lisant. Je lui en ai fait de vifs reproches, et sa réponse inconsciente a été celle-ci : *Je n'y ai pas attaché tant d'importance. Puis, en outre, c'est une réponse à la leur du 27 janvier.*

Je déplore, cher frère en croyance, les diffamations lancées contre des personnes ne partageant pas tout à fait ma manière de voir en spiritisme, mais, en tout cas, d'une honorabilité à laquelle je me plais à rendre hommage.

En mon nom personnel, je viens décliner toute solidarité avec M. Bouilly, vice-président de la Société spirite algérienne, en ce qui concerne la lettre insérée dans la *Paix Universelle* du 16-30 avril, datée du 29 mars à Alger.

J'affirme, derechef, qu'il a pris la chose sous son bonnet, et que ni le Conseil ni aucun membre de la Société n'a été consulté par lui à ce sujet.

J'émets, en terminant, l'espoir que la Fédération des spiritualistes modernes, qui connaît l'auteur de ces divagations d'un esprit maladif, n'y attachera que l'importance qu'elles méritent.

Avec prière d'insérer la présente dans le numéro prochain de la *Paix Universelle.*

Je me dis votre dévoué ami et frère en spiritisme.

DAVIN,
Secrétaire de la Société spirite algérienne.

Annales des Sciences psychiques, recueil d'observations et d'expériences directeur M. le docteur DARIEX, 13e année, 1903.

Les *Annales des Sciences psychiques* paraissent tous les deux mois. Chaque livraison forme un cahier de quatre feuilles in-8° carré, de 64 pages.

Elles ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées, relatives aux faits, soi-disant occultes, de *télépathie*, de *lucidité*, de *pressentiment*, d'*apparitions objectives*. En dehors de ces recueils de faits, sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter, des *Analyses*, *Bibliographies*, *Critiques*, etc.

Prix d'abonnement : Un an (à partir du 15 février), pour tous pays : 12 francs.

La livraison : 2 fr. 50.

On s'abonne : au bureau des *Annales*, chez Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris ; chez tous les libraires, et dans tous les bureaux de poste.

***

Les Parfums Magiques, par E.-N. SANTINI DE RIOLS.

La librairie Genonceaux et Cie (4, place St-Michel), met en vente un volume que nous recommandons aux lecteurs curieux des choses de l'antiquité et du moyen âge. Il s'agit des *Parfums Magiques*, de ces parfums qui inspiraient les prêtresses sur leur trépied, qui donnaient de l'amour à ceux ou celles qui n'en avaient pas, et qui, au besoin, envoyaient dans un monde meilleur les gens qui avaient cessé de plaire.

La lecture en est très instructive. Sous sa forme plutôt familière, ce livre ne laisse pas que de toucher à certaines questions d'une haute importance. Ce qui, jadis, était miracle, est aujourd'hui du ressort des cabinets de physique et de chimie, et M. Santini de Riols l'explique tout simplement, sans grandes phrases, et avec la bonhomie que nous aimons à retrouver tous les mois dans les articles du *Naturaliste*, où l'auteur nous parle des animaux et des plantes de l'antiquité

Nous signalons tout particulièrement, dans les *Parfums Magiques*, le chapitre consacré au *parfum de la femme*, à l'*odor feminea*. Jamais encore on n'avait osé aborder ce sujet. M. Santini de Riols le fouille à fond et a su trouver des mots très heureux pour tourner les difficultés de certains détails scabreux qui pourraient effaroucher les lectrices timorées ; elles en feront leur livre de chevet, et y connaîtront le pourquoi de leur puissance.

Un volume in-18 : 3 francs.

Le Gérant : A. BOUVIER.

29-5-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 302. **10 Centimes.** 16-30 JUIN 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDEPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — **PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE** — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

HOMMAGE AU MÉRITE

La modestie chez l'homme de bien ne justifie que mieux son droit à l'admiration, à la reconnaissance publiques ; c'est le cas de celui que je me propose de faire mieux connaître aux lecteurs de *la Paix*, particulièrement aux spirites du Sud-Est.

Il est pour tous un devoir sacré consistant à encourager les talents et la vertu ; comment pourrions-nous mieux remplir ce devoir qu'en distinguant les hommes célèbres, qu'en rendant justice au mérite ?

M. Emmanuel Vauchez, s'inspirant sans cesse de la devise : vouloir c'est pouvoir ! fut et demeure un des rares parmi les penseurs, les écrivains, qui eurent le noble courage de consacrer leur vie tout entière au relèvement du niveau intellectuel de l'humanité.

Né à Courtans, dans le Jura, en 1836, de parents modestes — sa mère, d'un jugement sain bien supérieur à l'instruction reçue, savait à peine lire et écrire, — M. Emmanuel Vauchez s'occupe de bonne heure de commerce, se fixe à Paris après un long séjour en Algérie.

En 1866, un soir, il lit dans un numéro de *l'Opinion nationale* que le hasard place en ses mains (que le hasard fait parfois de bonnes choses !) l'appel que Jean Macé, revenant de Belgique, où il avait assisté à une réunion de la ligue belge de l'Enseignement, adressait aux hommes de bon vouloir pour la fondation d'une ligue française de l'enseignement.

Enthousiasmé par ce projet, M. Emmanuel Vauchez entre en relations avec Jean Macé, sacrifie sa position commerciale pour se consacrer à sa réalisation.

Dès la première heure, il reconnaît qu'un lien moral et central sera nécessaire aux différentes Sociétés qui se constitueront dans les départements ; il fonde le Cercle Parisien de la ligue d'enseignement, lequel, en quelques années, voit accroître le nombre de ses adhérents de plusieurs milliers, et le mouvement des fonds atteindre le chiffre prodigieux de deux millions de francs.

La guerre de 1870, rejetant au dernier plan toutes les questions de progrès et d'humanité, le Secrétaire général du Cercle parisien devient soldat ; — les instants de pareils hommes sont comptés dans l'histoire des peuples ; — à l'idée que la Patrie est en danger, il fait appel au patriotisme français, demande au Ministre de la Guerre de mettre des sous-officiers et des caporaux de l'armée de Paris à la disposition des hommes de bonne volonté qui voudront apprendre le maniement du chassepot ; tous les matins, à 6 heures, il se rend à la caserne de la rue Blanche pour y faire l'exercice, joignant ainsi, toujours, l'exemple au précepte. Quel contraste étrange pour l'homme tant avide de paix, de civilisation !

Le 16 août, il s'engage comme volontaire au 1er zouaves, est envoyé en Algérie ; il réclame immédiatement des Pouvoirs publics l'installation en France, pendant la durée de la guerre, des dépôts provisoires du régiment d'Afrique.

Malgré les marches continuelles de son régiment, M. Emmanuel Vauchez s'occupe de l'intérêt du pays, il réclame la formation de l'armée de l'Est.

Après la bataille d'Orléans, étant à l'arrière-garde, il est frappé du nombre considérable de soldats isolés encombrant les routes ; il écrit au Ministre de la Guerre, à Bordeaux, pour lui proposer l'organisation des bureaux mobiles où ces hommes seront groupés et renvoyés sur leurs régiments.

La paix signée, il reprend sa tâche comme Secrétaire général du Cercle Parisien de la ligue de l'enseignement avec la même foi robuste, avec cette dose égale de dévouement et de sagesse qui lui avait toujours donné le succès.

Il agrandit son cadre d'action par la création de bibliothèques militaires ; sa popularité dans l'armée s'accroît à un point tel, que 200 bibliothèques régimentaires se créent pour permettre désormais aux générations qui se succéderont à la caserne d'en sortir non écœurées, mais imbues des principes qui font le citoyen français, l'électeur instruit.

C'était enfin le point de départ de cette grande transformation républicaine de l'armée, jetant le trouble dans les hauts rangs, mais

donnant aux cœurs des humbles un peu plus d'espérance ; c'était le couronnement de tout notre système d'écoles publiques.

En 1878, le Cercle Parisien de la ligue d'enseignement s'impose par les œuvres dont il a provoqué la fondation, au cœur même de l'Exposition.

A ce moment il existait 876 Sociétés d'instruction ou bibliothèques créées par association, comptant plus de 70.000 membres, 121 bibliothèques pédagogiques d'instituteurs.

Un pétitionnement avait été fait en faveur de l'instruction obligatoire gratuite et laïque. Près de 150.000 signatures avaient été recueillies.

Le Cercle avait fourni gratuitement aux œuvres mentionnées ou écoles communales :

86.600 volumes.
24.042 exemplaires de géographie illustrée.
408 atlas.
900 séries de tableaux synoptiques.
1.306 albums d'enseignement divers, etc.

Le jury de l'exposition décerna au Cercle Parisien, pour une œuvre aussi vaste, aussi grandiose, une simple médaille d'argent.

Nous ne dirons pas ici toutes les tracasseries, les menaces dont il fut l'objet de la part des deux Gouvernements soi-disant d'ordre moral ; laissons ces souvenirs s'ensevelir de plus en plus sous les décombres du passé, ne leur accordons que notre pitié.

La direction générale à imprimer au sein des écoles laïques et à la création nécessaire des bibliothèques pédagogiques, plus particulièrement destinées aux instituteurs, a imposé à M. Emmanuel Vauchez un redoublement de travail presque au-dessus des forces humaines ; il ne sut pas s'en plaindre, sa véritable récompense étant dans ce qu'il a déjà fait, et sa seule ambition consistant à faire plus encore.

Nous pouvons le dire sans exagération, M. Emmanuel Vauchez entretient encore une correspondance dans le monde entier, et le Cercle Parisien de la ligue de l'enseignement, reconnu depuis 1880 comme Société d'utilité publique, compte des adhérents en Belgique, en Italie, en Angleterre, en Égypte, en Amérique, etc.

L'œuvre de M. Emmanuel Vauchez ne devait point s'arrêter là : après la campagne de l'enseignement obligatoire gratuit et laïque, qui dure douze ans, il entreprend, de concert avec le Gouvernement, l'éducation militaire de la jeunesse française. Sur ses exhortations ou conseils se créent 2.000 Sociétés d'éducation gymnastique et militaire.

Dans une circulaire qu'il adressait aux Chambres, voici comment il s'exprimait : « Si dans mon pays il n'existait personne qui voulût prendre la responsabilité d'appliquer à l'armée des réformes sérieuses, ni un peuple capable de les comprendre, alors il faudrait laisser à d'autres nations plus dignes l'honneur de marcher en tête de la civilisation. »

Plus de deux cents revues ou journaux, français ou étrangers, réclament, après son intervention, à leurs Gouvernements l'obligation de l'éducation militaire gymnastique, marche et tir, le dimanche, pour les jeunes gens à partir de l'âge de dix-sept ans jusqu'à l'entrée au régiment.

Cet apôtre de la civilisation humaine, ce génie de la pensée ne pouvait ne pas partager nos vues, nos croyances spirites, j'en avais bientôt la certitude en lisant dans *le Monde musical*, journal populaire et international, beaux-arts et littérature, du 26 mars 1865, sous sa signature, les passages suivants d'une lettre qu'il adressait au rédacteur en chef :

« En accordant dans votre journal l'hospitalité au spiritisme, vous avez annoncé que cette science nouvelle comptait de nombreux adeptes et qu'elle donnait l'explication rationnelle de bien des faits et des choses qu'on avait en vain tenté d'expliquer logiquement jusqu'à ce jour, que le *nouveau venu* méritait une étude sincère et sérieuse. Tel est aussi mon avis sur tous ces points.

« Lorsque messieurs les savants ne diront plus comme M. Babinet : « Quand même je verrais, je ne croirais pas, parce que je sais que c'est « impossible », et se placeront au point de vue convenable pour faire leurs expériences, ils acquerront les preuves que nous avons eues nous-même. N'est-il pas rationnel d'admettre que l'âme prend son origine au plus bas degré de la création et parcourt successivement les règnes pour arriver à l'homme ?

« Pour celui qui étudie patiemment et minutieusement le monde spirituel, le progrès continu et infini, à partir de l'homme, est démontré.

« Ce système trouvera de nombreux contradicteurs, mais cette opposition ne doit pas nous arrêter dans notre marche ; les raisons que l'on nous opposera seront plus spécieuses qu'exactes. »

On sait qu'après le pétitionnement sur l'Instruction obligatoire gratuite et laïque, M. Emmanuel Vauchez entreprit sa fameuse enquête sur les congrégations, dont les résultats transformèrent le Sénat. Elle représentait par les signatures des Conseils municipaux et généraux environ les deux tiers de la population française.

M. Emmanuel Vauchez est aussi l'auteur de nombreux ouvrages ; plus de 250 compte rendus ont été faits sur : *La Terre*, en France, en Italie, en Australie, au Brésil, en Amérique, en Angleterre, en Espagne. Cet ouvrage a été tiré à 6.000 exemplaires.

Il faudrait des mois pour analyser l'œuvre de cet écrivain, de ce propagandiste, de cet apôtre de la vérité, de la science, de la raison.

Tel est l'homme qui, en ce moment, recueille par centaines de mille des signatures en faveur de la libre pratique du magnétisme. A la satisfaction qu'il éprouve pour tant de bien accompli, joignons l'expression de notre admiration, de notre reconnaissance éternelles.

Célestin Brémond,
De la Fédération spirite du Sud-Est.

Fédération spirite du Sud-Est de la France

Le dimanche 31 mai, les spirites du Sud-Est de la France se réunissaient à Pont-Saint-Esprit, pour fêter l'anniversaire fédéral et s'entretenir de la haute philosophie révélée par le monde invisible.

A 2 heures, M. le docteur Bertrand Lauze, président de la Fédération, faisait une conférence que nous nous faisons un devoir de reproduire dans ses grandes lignes ; de son côté, M. Brémond montrait, dans un langage clair et précis, la marche en avant des fédérés du Sud-Est tout en faisant ressortir les avantages qu'il y avait pour chacun et pour tous à s'unir pour la défense de la vérité.

Cette première partie de cette fête de la grande famille des spirites, venus de tous les points du Sud et du Sud-Est, se termina par un ordre du jour, voté à l'unanimité, pour envoyer par dépêche les saluts fraternels des fédérés à M. LÉON DENIS, président d'honneur, faisant ce même jour une conférence à Paris sur la grande héroïne française, Jeanne d'Arc, ainsi qu'à M. EMMANUEL VAUCHEZ, pour les services qu'il rend chaque jour à la cause.

A cette dépêche libellée ainsi :

Spirites fédérés du Sud-Est adressent témoignages d'admiration, vive reconnaissance, meilleurs vœux de fédération des fédérations.

M. E. Vauchez répondit ainsi :

Fédération du Sud-Est, à Pont-Saint-Esprit.

« Le monde invisible ne tardera pas à être démontré par la science, préparons les voies, ce sera l'affranchissement de l'humanité. »

A 4 heures et demie, les fédérés se dirigèrent en masse au

cimetière, vers la tombe du regretté frère Violès, premier Président et fondateur de la Fédération. Là, en termes émus, avec sa pénétration d'âme habituelle, M. Brémond prononça un discours que nous nous ferons un devoir de publier prochainement.

A 6 heures et demie, banquet où discours et toasts se succèdent au milieu d'un entrain des plus charmants.

La soirée s'est terminée par une série d'expériences magnético-spirites, présentées par M. Bouvier, au cours desquelles il fut possible de constater une fois de plus l'action de l'âme sur le corps pendant et en dehors de la vie ; puis chacun s'est retiré en emportant les meilleurs souvenirs de cette inoubliable journée, tout en faisant des vœux pour se retrouver l'année prochaine.

HONORÉ.

Conférence de M. le Dr Bertrand Lauze

Au point de vue de l'espèce, la femme est plus conservatrice, l'homme plus progressiste.

L'homme plus que la femme indique la direction du développement, et il l'indique en s'y engageant ; c'est pourquoi il dessine, par son attitude, les caractères futurs des *réformes en incubation*.

L'exhibition en public, au sein de la société contemporaine, d'un costume sacerdotal, devient de plus en plus un anachronisme. Jadis, au temps de saint Louis, ou à l'époque de la guerre de Cent ans, il est très plausible que ce vêtement fut de mise et exerça un certain empire dans l'ambiance de la société d'alors ; mais le monde a évolué, et ce vêtement, reflet de l'esprit clérical, est resté figé dans sa forme ancestrale, stationnant sur des principes d'une rigidité étroite dans la forme, mais d'une élasticité surprenante dans leur moralité.

Le progrès, continuant à se produire aux quatre coins du monde, malgré les moines et la caste, les voies et moyens de communication *de la matière et de la pensée*, voyant tous les jours leur domaine affranchir l'homme de toute distance, l'esprit humain s'est coudoyé à toutes les possibilités de la vie, et il en arrive à une étape de l'existence, où il est convaincu plus que jamais que *l'habit ne fait pas le moine*.

C'est pour cela qu'il assiste presque indifférent à cette crise actuelle.

Mais ceux qui savent que la philosophie une et indivisible garde ses droits et ses devoirs, qu'elle domine de sa stature éternelle les étroites conceptions monacales ; ceux-là savent que si le passé s'éteint, la philosophie une et indivisible, ayant encore des réalisations de solidarité sociale à remplir, ne mourra pas, mais elle évoluera, elle sera émondée, amendée, remplacée par un christianisme où le réalisme de l'Idée recevra, en applications pratiques, des arcanes de vie nouvelle, que le Verbe universel déversera sur notre civilisation, la frappant ainsi pour les siècles à venir DU SCEAU *de son cycle nouveau*.

C'est pour cette raison que la société contemporaine, dans son essence, c'est-à-dire dans la partie quintessenciée de sa constitution, *les deux Extrêmes, le peuple et les intellectuels*, s'affranchit de tous les rites de l'idéal scolastique et moyen-âgeux pour voguer vers les horizons qu'elle entrevoit.

Aussi, peuple et intellectuels, passent-ils indifférents devant les quelques rares vétérans *de l'habit monacal*, qui traversent encore nos places et nos rues, noyés et perdus qu'ils sont dans le flot de la vie fiévreuse qui agite les peuples, dont ils ne représentent que les quelques curieux spécimens d'une génération, d'une méthode, d'une école dogmatique qui fut peut-être jadis florissante et utile, mais qui, à vouloir se figer résolument dans son dogme, dans ses pratiques, s'est laissé dépasser par tous les secrets de la science, qu'elle se plaisait à voiler à la masse, mais dont rien ne saurait arrêter aujourd'hui la diffusion magistrale et extraordinaire en vue d'une définition nouvelle de l'infini de la vie.

Et alors le « Frère il faut mourir » retentit à leurs oreilles, et ils ont beau vouloir Romaniser la plaine, non, malgré eux, nous resterons *Frank.....çais*.

Sur le pont du vaisseau d'Isis, une phalange, pénétrée sinon de l'Esprit saint, au moins de l'Esprit moderne, *Esprit de Vérité*, tiendra la barre ferme et dirigera le vaisseau, voiles déployées, sur une mer qui embrassera toutes les nations, et les dirigera vers une paix féconde, où l'arbitrage international remplacera l'antique alliage (alliance) du trône et de l'autel, du sabre et du goupillon.

Le monde est ainsi fait, les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; ils peuvent avoir des analogies, mais il n'y a pas *identité* au sens absolu du mot.

Il est des hommes aujourd'hui qui, bien qu'ils aient été bercés dès leur enfance automatiquement et systématiquement par le symbolisme enchanteur du dogme et de ses vêtements, entrevoient la nécessité d'une orientation nouvelle, la nécessité d'une diffusion au sein des masses, le clergé n'étant plus fétiche par le temps qui court.

Il en est aussi qui conçoivent très bien que le clergé, n'ayant pas obéi à la loi d'évolution intellectuelle, étant resté à l'Enseignement imposé de la philosophie scolastique, soit aujourd'hui de par cette éducation *sans niveau*, par rapport à celle de la nation, dans l'impossibilité de jouer le rôle qui lui appartenait. Aussi demandent-ils, dans l'espoir de ressaisir le pouvoir et l'opinion, un enseignement plus libéral, *plus général*, plus adéquat à l'Ambiance. Mais voilà les empanachés Romains, l'esprit alourdi, obnubilé par les aumônes de la chrétienté (aumônes qui sont des dols à la masse souffrante et laborieuse de la nation), ancrés dans une adoration passive et lascive, déteignent sur les empanachés français et, dès lors, la réforme ne vient pas.

Pendant ce temps-là du sein du sacerdoce s'échappent, sans se cacher, les intellectuels impatients, tandis que d'autres attendent patiemment *l'heure marquée* où ils pourront enfin de leur robe s'affranchir ; et c'est en attendant encore que l'indifférence et le scepticisme rongent les autres, se chargeant de les préparer à la transformation fatale.

D'autres vieillissent, se meurent ; nés et instruits dans le formalisme ancestral, ils croient, dans leur intransigeance, représenter la race pure. Ils en sont peut-être, en effet, les types vivants, fixant encore l'espèce en voie de dégénérescence atavique. Ils sont, dans la société actuelle, la représentation exacte d'un de ces musées, où les célébrités figées dans la cire, et sous leur costume d'apparat, ridiculisent ces grandes figures, rendues passives et momifiées par un amalgame qui, pour avoir été exprimé des arbres ou par les abeilles, est sans expression vivante pour la pensée.

La mort tour à tour les happe et diminue le nombre de ces vieux irréductibles, au point de les réduire en une troupe misérable, submergée, dominée par de jeunes physionomies, les nouvelles troupes, qui ont respiré l'air des contacts modernes, aspirant à vivre la vie de leur vie.

Voilà l'Etape au pied de laquelle *les dogmes actuels battent la semelle*.

Le christianisme, qui a vécu des milliers d'années, se meurt-il ?

Non, il ne meurt pas, il se transforme ; il marche à grands pas vers des réalisations modernes, *car il fut de toute époque et de tous les temps : bien avant de s'appeler christianisme, il régnait*, forme philosophique, verbe éternel, au sein des races précédentes, *mais il s'appelait d'un autre nom, voilà tout* !



Voilà pourquoi, pendant que les vieux dogmes fondent, *d'autres se fondent*, retenant, développant au passage la pensée philosophique, le verbe éternel.

A leur tour, ils créent; leur adaptation au sein des foules fait tâche d'huile, parce que pour elles, il en découle le bien-être physique et moral.

Le christianisme du nouveau cycle ne sera ni juif, ni *Romain*, ni mahométan, ni protestant, il sera laïque, il sera une synthèse et par cela même *vraiment universel*.

Quel est l'avenir réservé au moderne spiritualisme?

Cette conception philosophique de la vie, que dis-je, de nos vies passées et futures, connue des sages initiés de tous les âges passés, va-t-elle par sa vulgarisation progressive au sein des masses, éveiller de nouvelles espérances morales, qui nous inviteront à la réalisation de conceptions idéales, où la loi d'amour recevra un développement intensif par la création de nouvelles œuvres de solidarité sociale.

J'ai tout lieu de penser qu'elle est appelée à jouer un rôle important dans les transformations qui se préparent; je n'en veux pour preuve que le nombre toujours croissant des nouvelles recrues que notre doctrine *s'attache librement*, par le seul concours de la raison consciente, à l'exclusion de tous ces procédés de force, dont les dogmes usent pour retenir ou augmenter leurs troupes, car nous sommes pénétrés du respect dû à la personnalité humaine.

Les années 1901, 1902 et 1903 ont donné naissance, sous l'action impulsive de conférenciers diligents et fervents, le vénéré L. Denis, le sympathique G. Delanne, voire même notre dévoué H. Brémond et d'autres encore, à l'organisation de fédérations similaires de la nôtre; nos frères d'Algérie, du Sud-ouest et du Lyonnais viennent de se fédérer.

Il est à désirer qu'une organisation d'ensemble, une fédération des fédérations, centralise nos efforts individualisés et épars, en vue d'une action plus productive.

Il est à désirer que des délégations légalement désignées par tous les groupes fédérés se réunissent et délibèrent.

Une foule de questions intéressant la vitalité et le développement ultérieur de notre idéal commun attendent une solution.

Il faut résolument les envisager en face et les faire nôtres par une application journalière.

C'est ainsi que je mets au premier plan le devoir pour chacun de nous de vivre et de mourir conformément à nos convictions.

De vivre en instruisant nos fils *à l'âge de raison* et aussi, dans une certaine mesure, dans l'Éducation familiale de tous les jours, à la compréhension de notre doctrine.

Aussi faut-il que ceux d'entre nous qui ont besoin d'un guide pour se livrer à cette instruction éducative, le trouvent dans une série d'ouvrages directeurs, livres conseils, faits avec éclectisme, dépouillés de tout dogmatisme et élaborés par les intellectuels et les savants, partisans de notre doctrine.

Il faut également désirer que, dans nos familles, toutes nos décisions pour l'heure de la mort soient prises et respectées, de telle sorte que notre dépouille retourne à la terre accompagnée simplement mais avec conviction, sans apparat, à son lieu de repos, tandis que nos esprits, nos âmes, assisteront, demi-conscients ou conscients, à cette étape où les nécessités de l'évolution la séparent d'incarnés toujours aimés pour les rapprocher de l'affection de désincarnés dont le revoir sera la compensation et comme un baume cicatrisant des liens brisés par *le nouvel Être*.

En un mot, il est de notre devoir de suivre l'exemple que nous a donné le frère Violès, notre regretté président : avoir le courage, par le dernier acte de notre vie, d'affirmer hautement que nous ne saurions mentir à notre idéal de fraternité, d'amour universel, et qu'à ce titre, débarrassés de tout apparat dogmatique *classificatif quel qu'il soit*, notre moule retourne à la terre et notre âme dans l'espace auprès du Verbe infini, avec nos actes pour tout bagage et les vœux et les prières *non salariées, gratuites*, de nos frères encore rivés ici-bas.

Que sur la tombe des nôtres, l'un d'entre nous s'avance, affirme hautement la croyance en une vie supérieure, à la survivance progressive de toutes les mânes de nos aïeux, et par quelques paroles simples, dites avec le cœur, adresse une dernière prière et un au revoir au cher disparu.

Laissant à Dieu, âme des mondes, seul et unique juge infaillible, le soin de juger nos actions passées, d'où découleront nos actions futures.

Je propose donc, chers frères, pour l'étude de ces questions et de quelques autres, la réunion d'un Congrès des délégués de toutes les fédérations de France et de nos colonies.

A cet effet, informez notre président d'honneur, *l'apôtre* L. Denis de ce désir, afin qu'il le fasse sien et lui donne les suites qu'il comporte.

Il me reste enfin à remercier tous les membres du bureau sans exception de l'appui bienveillant qu'ils ont bien voulu me prêter au cours de ces deux dernières années; permettez-moi, ne serait-ce que pour obéir aux lois de la galanterie française, de témoigner à notre vice-présidente, l'infatigable et toujours jeune Mme Thivollier, toute l'admiration que nous impose son activité dans la propagation de notre doctrine.

A vous tous, enfin, mes frères, le cordial témoignage de mon affectueux dévouement et mes vœux les meilleurs pour toutes vos familles.

LA MORALE AVEC DIEU

M. Joseph Bain termine son article : *La morale sans Dieu*, par par cette phrase : « L'existence de Dieu reste un problème insoluble pour les plus vastes intelligences. » Très bien. Peu de penseurs, je crois, le contrediront. Quiconque a essayé de plonger dans l'infini en est revenu, accablé sous le sentiment profond de son impuissance. Nous ne pouvons résoudre, à notre entière satisfaction, aucune des grandes questions qui, dès l'origine, ont occupé et préoccupé la conscience humaine. Dieu existe-t-il, n'existe-t-il pas? Absolument, nous n'en savons rien. Nous ne sommes guère plus avancés, quant à la matière. D'où vient-elle? Qu'est-elle? Est-elle même quelque chose? Si l'on admet l'affirmative, quelles sont ses propriétés et ses puissances? Se suffit-elle à elle-même? Le mouvement lui est-il co-éternel, ou aurait-elle eu besoin, dans le principe, d'une « impulsion initiale très simple, qui est son principe et que nous pouvons appeler Dieu »? En présence des problèmes qui, de toutes parts, surgissent multiples, innombrables, devant notre entendement, un aveu d'ignorance, si toutefois nous sommes sincères, est notre seule réponse possible. A ce point de vue, nous sommes entièrement de l'avis de M. Joseph Bain.

Mais où notre logique est en pleine déroute, où nous ne sommes plus du tout d'accord avec lui, c'est quand il nous vient dire que « l'idée déiste » pourrait être « le poison qui se dissimule dans le parfum exquis de cet élixir de vie », la doctrine spirite. Je passe sur le plus ou moins de justesse de la comparaison. C'est affaire d'appréciation personnelle. On sait d'ailleurs que comparaison n'est pas raison. Mais si le problème de Dieu est insoluble; s'il nous est impossible de décider, sûrement, de son existence ou de sa non existence, ne se pourrait-il pas, en fin de compte, qu'il fût? Et si, par hasard — car tout est possible dans l'insoluble — Dieu était, il



serait nécessairement l'infini. Oserait-on accuser l'infini dans lequel et duquel nous vivons, d'être « un poison »? Nous serions, je le crains, bien près du blasphème. Il me semble, en tout cas, qu'une certaine humilité, qui n'est que le sentiment de notre ignorance, convient excellemment à notre extrême petitesse, noyés que nous sommes dans les immensités qui nous enserrent.

∴

Faut-il croire que la cause, quelle qu'elle soit, qui régit l'univers où nous vivons, se désintéresse entièrement de nous? Où serait alors l'espérance de justice? Le spectacle dont nous sommes les témoins attristés, soit que nous envisagions l'un ou l'autre règne de la nature, ne nous en donne aucune garantie, ni directe, ni immédiate. Si quelque chose, au contraire, s'impose, avec une invincible évidence, à l'intelligence humaine, c'est le triomphe de l'iniquité, le triomphe au moins apparent et provisoire. Pour oser, malgré tout, croire au règne à venir du bien, il est nécessaire d'avoir la conviction intime de la victoire finale des puissances de justice sur celles d'injustice. Or, précisément, cette assurance nous vient de ce que, dans les replis les plus secrets de nos cœurs, nous affirmons un Principe, une Conscience, une Puissance que nous parons du haut idéal en la réalisation lente, progressive duquel nous avons foi. Enlevez à l'homme cette idée consolante; montrez-lui la matière seule maîtresse, dans sa fatale inertie et sa suprême indifférence, de nos destinées, et je vous défie d'appuyer la justice à venir sur quelque chose de solide. Rien, rien absolument ne pourra lui donner la certitude d'une réparation future. La pensée d'une volonté sage et bonne donne plus de courage dans les malheurs de la vie, est plus « éducatrice » que celle qu'on voudrait lui substituer et qui nous laisserait, faibles et désarmés, comme perdus, au sein de forces qui sont infinies, sans doute, mais qui nous semblent hostiles.

Il s'entend de soi que croire à une force bienveillante et bienfaisante dans l'univers n'est pas un motif pour s'endormir dans une béate et inutile quiétude, attendant d'en haut, sans nul effort de notre part, un bonheur qui, dans ces conditions, pourrait bien ne pas venir à notre vain appel. Le proverbe sera vrai, toujours : Aide-toi, le ciel t'aidera. Mais l'idée déiste elle-même ne contient très certainement pas ce que prétend M. Joseph Bain. Elle est bien plutôt fonction de bien que fonction de mal. Et ce qui le prouve bien mieux que tous les arguments plus ou moins rationnels qu'on pourrait invoquer, c'est ceci : Les vrais hommes de Dieu, les soutiens du divin dans le monde sont ceux aussi qui ont travaillé avec le plus d'ardeur et de succès au bonheur de l'humanité.

∴

Si l'on a fait, et qui ne le reconnaît? abus du nom de Dieu pour la satisfaction des haines humaines; si les hommes se sont entr'égorgés pour ne pas être d'accord sur la manière de le servir; si, trop souvent, son nom a servi de passe-port aux iniquités les plus odieuses, direz-vous que c'est la faute de l'idée de Dieu? Mais Jésus, pour qui Dieu était Père, n'a-t-il pas dit : Aimez-vous les uns les autres. Ne lisons-nous pas ailleurs ces paroles significatives? A ceci, on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. N'a-t-il pas, enfin, résumé toute la loi et toute la religion en ces deux thèses lapidaires : Amour de Dieu, amour du prochain? Donc, n'accusons pas l'idée de Dieu d'avoir été l'origine et la cause des méfaits des hommes. Plaignons plutôt la faiblesse et la misère humaines de les avoir conduits à une conception de Dieu qui est, très certainement, méprisable et indigne. Dès les premiers temps, hélas! l'homme a été un être de proie. Par ce qui se passe autour de nous, nous jugeons qu'incontestablement il l'est encore. Même, à nous examiner de près, nous pouvons sans grand risque affirmer que de longs siècles s'écouleront avant que l'homme se dépouille entièrement de son enveloppe animale. Le mal est en lui. Il jaillit des sources intimes de son être. Nous n'avons pas besoin de chercher en dehors de lui l'inspiration des crimes dont il s'est rendu coupable. S'il a abaissé l'idée de Dieu jusqu'à l'infime stature de son être moral, à lui, c'est que, tout simplement fixé à la matière, il n'a pas su s'élever aux régions sublimes du souverain bien.

∴

Mais M. Joseph Bain y tient et n'en démord pas. Le progrès et la civilisation ont, suivant lui, pour principal adversaire, l'idée de Dieu, ordonnateur des choses humaines. Accusation sur accusation. Il faut, de toute nécessité, pour le salut des hommes, que Dieu, que l'idée de Dieu, disparaissent du milieu de nous. Si notre auteur avait catégoriquement nié Dieu, s'il avait, à l'exemple de tant d'autres, franchement affirmé l'athéisme, on aurait, à la rigueur, compris son langage. Si Dieu, en effet, n'est pas, il est absurde de rien baser sur lui. Ce serait baser sur le néant. Or, on n'édifie rien sur rien. Mais, je le répète, M. Joseph Bain déclare le problème de l'existence de Dieu insoluble. Qu'est-ce à dire, sinon que les deux alternatives de l'existence et de la non-existence restent possibles. Cela suffit pour ruiner de fond en comble la thèse de l'auteur.

∴

J'aurais voulu prendre une à une les idées de : *Morale sans Dieu*. Cela nous eût, malheureusement, entraînés trop loin. Il eût fallu, en effet, traiter le problème scientifique de l'univers; chercher à nous reconnaître dans les affirmations trop souvent contradictoires qu'on se permet sous prétexte de science; montrer quelles en sont les limites nécessaires; le but précis qu'elle poursuit sans l'atteindre jamais; signaler la légèreté avec laquelle on en parle; comment on lui prête des assertions sans nombre qu'elle n'a jamais articulées, et ainsi de suite. Il me suffit aujourd'hui de prendre acte de « l'insolubilité du problème de l'existence de Dieu » pour rassurer les déistes, les croyants en Dieu, qu'auraient pu troubler l'article de M. Joseph Bain.

Toutes ces questions sont autrement complexes et autrement difficiles qu'il ne le semble au premier abord. On ne les résoud pas en quelques lignes, ni en quelques pages, pas même en quelques volumes. Voilà pas mal de milliers d'années que tous ceux qui pensent dans l'humanité tournent et retournent sans grand succès les problèmes que nous agitons à notre tour. Ils n'ont guère avancé dans le passé. Nous n'y changerons pas grand'chose. Leur solution n'est pas seulement affaire d'intelligence. Ils se résolvent par le sentiment et la conscience autant que par la raison. On l'oublie trop. Et peut-être est-ce cet oubli qui entrave le plus le progrès. Quoi qu'il en soit, ayant la morale avec l'idée de Dieu, vous l'aurez plus sûrement, plus profondément que sans cette idée. Car Dieu c'est, pour les âmes bien nées, l'idée morale et l'idéal moral élevés à la perfection.

Daniel Metzger.

Le Spiritisme en Algérie

Extrait du journal *les Nouvelles*.

Conférence spirite.

La conférence donnée par M. Verdier, directeur d'école à Alger, au Petit-Athénée, a obtenu un très grand succès. Tout ce qu'Alger



compte de personnalités scientifiques ou simplement mondaines assistait à cette soirée, dont tout le monde gardera un inoubliable souvenir. Depuis les conférences de Sébastien Faure, le Petit-Athénée n'avait vu autant de personnes se presser dans sa vaste enceinte ; on y pouvait remarquer le même imposant silence, le même recueillement et aussi les mêmes chaleureux applaudissements.

Nous regrettons vivement que l'abondance des matières nous oblige, aujourd'hui, à passer sous silence une semblable conférence, dont nous ne voulons pas donner que de simples extraits.

Nous aurons, du reste, l'occasion d'y revenir, puisque M. Verdier a l'intention de développer le même sujet à la loge du Delta.

ACTUALITÉ SPIRITE

Le mercredi 20 mai 1903, M. Célestin Brémond, de la Fédération spirite du Sud-Est, faisait une conférence sur *la situation spiritualiste actuelle et la nécessité de former le bloc spirite.*

250 spirites lyonnais, appartenant aux différentes Sociétés ou groupes, avaient répondu à l'appel de M. Bouvier, directeur de la *Paix Universelle*.

Le conférencier, après avoir exposé la situation actuelle du spiritualisme et le danger qu'il y avait à voir disparaître la foi et la morale du sein de la société, a fait un chaleureux appel à toutes les bonnes volontés, à toutes les convictions sûres, pour créer à Lyon une Fédération de toutes les sociétés, groupes et isolés spirites.

Son appel a été entendu et nous nous en réjouissons pour la doctrine et la défense de ses grands principes rénovateurs.

Avec un enthousiasme que seule une foi vivace peut justifier, les spirites lyonnais ont d'un commun accord demandé que l'on ne se séparât point sans avoir pris une décision ferme.

Répondant à leur désir, le conférencier a alors proposé le vote de l'ordre du jour suivant qui a été acclamé à l'unanimité :

« Les membres des Sociétés et Groupes spirites de Lyon, réunis salle Paul-Bert, le mercredi 20 mai 1903, à 8 heures du soir, au nombre de 250, après avoir entendu M. Brémond dans l'exposé de la situation spiritualiste actuelle et la nécessité de former le bloc spirite, décident la constitution de la Fédération spirite lyonnaise, prennent l'engagement de communiquer à leur société ou groupe la décision prise et de les exhorter à nommer des délégués appelés à former le Comité d'organisation, lesquels devront se trouver réunis salle Paul-Bert, mise entièrement à leur disposition par M. Bouvier, le mercredi 3 juin prochain, à 8 heures du soir. »

Les spirites qui ont voté et la plupart signé cet ordre du jour appartiennent aux sociétés et groupes ci-après :

La Fraternelle — Société spirite lyonnaise — groupes *Thibaudier — Desormiers — Bornet — Saint-Clair — Bouttier — Lanthome — L'Hôpital — De la Romanichère — L'Amical de la Guillotière — L'Indépendant* et *M. Bouvier*, répondant pour *quinze groupes différents.*

Comme nous l'a dit avec beaucoup de raison le conférencier, « disparaissent les personnalités pour faire place à la vérité universelle en marche ! Unissons-nous ! Montrons ce que nous sommes, ce que nous voulons, remplaçons ce qui se meurt, par la religion, la morale que les sciences psychiques nous apportent comme devant seules conduire l'humanité vers plus de bien, de beau, de juste, vers le bonheur.

LE BUREAU.

Extrait des Cours de Magnétisme

DOUZIÈME LEÇON

Somnambulisme (*suite*).

Je fus appelé en consultation, le dimanche 27 janvier, auprès d'un malade qui était atteint depuis longtemps de violentes coliques, pendant lesquelles le ventre se tuméfiait considérablement. A ces coliques se joignaient instantanément une forte oppression de la poitrine, une grande difficulté de respirer et des spasmes, des crampes d'estomac, qui lui faisaient éprouver des douleurs intolérables.

Ces symptômes avaient paru suffisants aux nombreux médecins que M. X... avait consultés antérieurement pour pronostiquer une affection nerveuse de l'estomac et des intestins, et ils l'avaient traité en conséquence, c'est-à-dire par les antispasmodiques.

Et la maladie allait toujours en empirant.

Dégoûté d'un traitement allopathique impuissant contre ses douleurs, M. X... voulut recourir au magnétisme, et je l'accompagnai chez M. Ricard, professeur de cette science, dont les immenses et prodigieux effets ont pu frapper mon esprit et dissiper mes doutes, sans créer en moi cependant une entière conviction.

M. X... fut *mis en rapport* avec le somnambule, et voici ce qui se passa. (J'écrivais, à mesure qu'ils les faisaient, les demandes de M. Ricard et les réponses du somnambule.)

« D. — Voyez-vous la personne qui est près de vous ?

« R. — Oui, je la vois. (Le somnambule a eu les yeux constamment fermés pendant tout le temps qu'a duré la séance.)

« D. — Cette personne est-elle en état parfait de santé ? »

A cette question, le jeune somnambule porta ses deux mains sur sa tête, la palpa en tous sens, comme eût fait un phrénologiste cherchant une *bosse caractéristique*, et de là les descendit lentement jusqu'aux pieds, s'arrêtant à chaque organe qu'il rencontrait sur son passage. Cette opération dura environ de dix à douze minutes.

M. Ricard, pensant sans doute que le somnambule *n'y voyait pas assez*, lui demanda s'il voulait être *mis en extase.*

« R. — Non, c'est inutile, j'y vois assez à *l'état somnambulique* ; laissez-moi tranquille, je trouverai ce que vous demandez. »

Il continua son exploration, en remontant ses mains tout le long de son corps, et il s'arrêta longtemps à la région du cœur. Alors les muscles de la face se contractèrent horriblement, sa bouche fit une affreuse grimace, et sa respiration devint pénible et haletante.

« — Oh ! s'écria-t-il, le cœur de M. X... est bien malade. »

Cette réponse, faite après un quart d'heure d'attente et de silence religieux, cette réponse, faite d'un ton qui avait à la fois quelque chose de solennel, de naïf et de douloureux, impressionna profondément le malade, qui, se retournant vers moi, me dit :

« — Docteur, c'est la vérité... je souffre très souvent au point qu'il désigne... Oh ! c'est bien étonnant... Je me sens tout ému. »

Alors le professeur continua ses questions :

« D. — Que voyez-vous de particulier au cœur ? »

Et, sans hésiter, le jeune somnambule répondit :

« — Les gros vaisseaux sont pleins d'un sang épais et noirâtre qui ne peut pas bien circuler... On dirait même que ce sang *est pris...* »

Et, aussitôt, il porta vivement sa main à la région du foie, exécutant les mêmes contorsions et donnant les mêmes signes de douleur que précédemment.

« D. — Voyez-vous quelque chose de particulier au foie ?

« R. — Le foie ne remplit pas bien ses fonctions... j'y vois une



surabondance de bile... *le fiel est trop plein*... il ne peut plus recevoir de *bile*... »

Je crois utile de faire observer que, mon rôle de narrateur impartial ne me permettant de rien changer aux réponses du somnambule, je n'entends nullement accepter la responsabilité de ses expressions. En médecine le mot *fiel* est synonyme *de bile*; il se dit spécialement de la bile des animaux quoiqu'on dise néanmoins *vésicule de fiel*, chez l'homme. C'est sans doute de la vésicule que le somnambule voulait parler en disant que le *fiel* était trop plein.

M. X... pria alors M. Ricard de demander si son estomac était malade.

Nouvelles contorsions et grimaces du somnambule, qui, portant sa main sur la région épigastrique, répondit :

« — L'estomac souffre parfois ; mais ce n'est qu'une affection sympathique et tout accidentelle.

« D. — Le ventre est-il malade ?

« R. — Oui, il est souvent malade ; et alors il est tendu et ballonné. »

Et, à chaque réponse du somnambule, M. X... disait : C'est vrai... c'est juste... oh ! c'est bien étonnant !...

« D. — Pourriez-vous nous dire la cause de cette douleur et de ce ballonnement ?

« R. — La circulation du sang ne se faisant pas bien, le ventre souffre et se boursouffle. »

M. X... dit alors à M. Ricard que toutes les réponses du somnambule, relatives aux symptômes de sa maladie, étaient parfaitement exactes, mais qu'il serait bien aise de savoir si les nerfs étaient pour quelque chose dans l'affection qui le tourmentait, ainsi que le lui avaient assuré les divers médecins qu'il avait consultés.

« — Non, Monsieur, répondit le somnambule, vous n'êtes atteint d'aucune affection nerveuse.

« D. — Pourriez-vous nous dire d'où provient la maladie de monsieur ?

« R. — Monsieur prend habituellement des liqueurs trop spiritueuses, des vins vieux et étrangers qui sont trop alcoolisés ; il garde trop longtemps le lit et ne fait pas assez d'exercice. »

Et M. X... s'écriait toujours : C'est vrai !... c'est très juste !... oh ! c'est bien fort !...

« D. — Monsieur pourra-t-il guérir aisément de sa maladie ?

« R. — Oui.

« D. — Quels sont les moyens thérapeutiques qu'il devra employer ? »

Le somnambule indiqua alors, et sans la moindre hésitation : des magnétisations à grands courants, afin, dit-il, de liquéfier le sang ; des bains généraux domestiques pendant l'hiver, les eaux de Barège en bains et en boissons à la belle saison, une application prompte de sangsues à la région épigastrique, des lavements émollients, quelques laxatifs doux et une infusion de feuilles de pervenche en boisson.

Après avoir terminé ces indications, il lâcha brusquement la main de M. X... en disant :

« — Voilà... c'est fini... maintenant éveillez-moi.

Telle est, Monsieur, l'étrange scène à laquelle j'ai assisté. Je désirerais bien vivement sans doute pouvoir vous donner l'explication de ce que j'ai vu ; mais je préfère avouer mon ignorance de la doctrine de Mesmer. Je craindrais trop d'ailleurs de tomber dans quelque hérésie scientifique et de soulever contre moi un *tolle* général.

Mais, si j'avoue mon ignorance, je rougirais de taire la vérité. Je ne suis pas de ces hommes qui reculent devant la crainte du ridicule et des préjugés ; ce que je crois, je le proclame hautement ; ce que j'ai vu, je l'affirme, quoi qu'il en puisse résulter pour moi.

Cependant, je ne dirai pas à ceux qui sont encore étrangers à la doctrine magnétique, croyez parce que je crois : croyez parce que *j'ai vu*. Non, mais je leur dirai : venez voir, venez observer des phénomènes qui dépassent le cercle de notre intelligence, qui tendent à renverser les croyances et à détruire les idées que nous avons reçues peut-être sans examen ; venez voir, et jugez par vous-mêmes. Je ferai un appel à tous les médecins de Toulouse, à tous mes confrères du Midi, et je leur dirai aussi : venez, associons-nous ; observons attentivement et sans idée préconçue les effets du magnétisme ; *mettons en rapport* nos malades avec les somnambules de M. Ricard, et si nos observations et nos expériences nous prouvent la fausseté et l'impuissance de la doctrine de Mesmer, si nous acquérons la conviction que cette science n'est qu'une perfide et adroite jonglerie, que ses apôtres ne sont que des dupes ou des charlatans, eh bien ! oh ! nous pousserons alors un cri puissant et solennel, qui aura du retentissement et qui ébranlera les parois du monde scientifique.

Mais si, au contraire, la réalité du fluide magnétique nous est démontrée ; si nous arrivons, par l'expérience, à la certitude que cet agent mystérieux peut déterminer des effets salutaires et être d'un puissant secours à l'art de guérir, ne nous laissons point arrêter par une crainte stupide et indigne d'un homme d'honneur. Levons hardiment la tête, sachons braver les sarcasmes des sots et des ignorants, rallions-nous tous en un faisceau que rien ne pourra rompre et travaillons ensemble au grand œuvre, à l'émancipation intellectuelle et sociale de l'humanité, à laquelle le magnétisme veut aussi concourir. LÉOPOLD ALBERT, D. M. M.

Il est à remarquer que le sujet, dit M. Ricard, ne sait pas lire et qu'il ne se rendait auprès de lui que lorsqu'il devait être magnétisé.

Il ressort donc de tous ces faits que la lucidité somnambulique n'est pas un vain mot. Sans cependant être absolu, nous pouvons affirmer qu'elle existe, et je dirai mieux, qu'elle existe à l'état latent chez tous les individus, mais je dois dire aussi qu'il est très sage de ne pas croire tout ce que disent les prétendus lucides, car nous pourrions souvent en devenir les dupes.

Je l'ai déjà dit et me plais à le répéter, nous possédons en nous toutes les facultés possibles à l'état latent, c'est à nous par un entraînement spécial à les développer si nous ne voulons ni tromper ni être trompés.

Pour être magnétiseur, il faut s'étudier soi-même d'abord, et, lorsqu'on se connaît suffisamment, on peut dire qu'il est possible de connaître les autres ; là on arrive à des vues, à des pouvoirs, à des facultés qu'il est donné à bien peu d'hommes d'exercer ici-bas. Les sages seuls peuvent prétendre à ces connaissances; malheureusement, étant donnés tous les travers de l'existence, nous sommes encore bien loin d'atteindre ces sommets.

(*A suivre.*) A. BOUVIER.

POUR ET CONTRE

(*Suite.*)

— Enfin, quand nous irons dans la barque à Caron, nous ferons peut-être votre connaissance.

— J'ai cet espoir, et la réunion sera pleine et entière si vous me sollicitez et pensez à moi souvent(! ?).

— Que dites-vous des apparitions de mains de fantômes, faits cités par nombre d'expérimentateurs ?

— Croyez bien que ces phénomènes sont réels. La nature possède des forces qui, dans certaines conditions, se développent et produisent des effets visibles aux humains. Mais n'attribuez pas à ces

formes la réelle manifestation des défunts ; ils ne coopèrent nullement à ces phénomènes, ils ne peuvent se matérialiser de nouveau. Mais la nature, qui les a enfantés une première fois, peut bien, dans ses épanchements étranges et bizarres, renouveler en parodie et pour un instant, en leur donnant les apparences, ces formes qui s'évanouissent et semblent se dissiper au moindre souffle ; cette classe bizarre de phénomènes peut être dénommée « rapsodies humaines ».

— Que pensez-vous de la politique ?

— La politique m'importe peu et j'aime autant que ce soit l'un ou l'autre des pékins qui jonglent avec vos écus, qui soit sur le trône ; c'est toujours vous, contribuables, qui payez ces règnes factices. Les peuples seront toujours avides de nouveautés gouvernementales et la révolution sera toujours la bienvenue par la foule des va-nu-pieds. Enfin le monde gouvernemental est une pétaudière et le gouvernant un fantoche. Toujours les peuples seront tyrannisés et les tyrans seront toujours à la merci du caprice des peuples.

— Diable ! vous ne prévoyez guère le progrès en ce moment ! Où avez-vous puisé ces idées si décourageantes ?

— Vos discours m'ont fait pressentir ce que pouvait être la bosse gouvernementale ; il est facile à notre secte immatérialisée de saisir la fausseté de vos institutions.

Mais que peut bien faire l'humanité ? Pour obtenir l'idéal, il faudrait supprimer toutes les passions bonnes ou mauvaises ; il faudrait tomber dans l'apathie, dans le marasme et l'idiotisme, et, vraiment, le progrès découle seul de ces anomalies. Il faut donc que ces choses s'accomplissent, et les siècles passeront sur la tête des hommes sans les rendre ni plus fous, ni plus sages. Mais ils apportent le progrès, ils les rendent plus intelligents, plus aptes à s'analyser et à travailler à leur vie future ; mais leurs passions, tout en changeant d'aspect, seront indestructibles.

La nature a créé l'homme à peu près inintelligent au début, non parce qu'elle ne pouvait faire autrement, mais elle voulait que l'homme fût l'œuvre de son propre ouvrage.

S'élevant de lui-même, il a plus conscience de sa dignité et de ses actes personnels ; il peut reconstituer son histoire, il peut, en regardant dans le passé, voir de quel point minime il est parti, pour se voir grandissant d'une manière ininterrompue ; fier, à juste titre, de son élévation, il cherchera toujours à augmenter cette perfection qui est pour lui un besoin suprême.

La nature a bien compris que la perfection n'est pas l'œuvre d'un moment, ou alors elle ne se soutient pas. Voilà pourquoi l'homme est susceptible de progression et d'augmentation de ses facultés.

— Parlez-nous de la peur.

— La peur est un sentiment vague et irraisonné, naissant d'une suite d'idées fausses ; concordances funestes faisant ressortir les appréhensions et les doutes, les confirmant par d'étranges coïncidences, s'unissant par un lien invisible autant qu'invincible pour faire sombrer la raison de l'homme, ou faire naître des déviations fatales à la coordination de ses pensées. C'est ainsi que la partie intellectuelle, ce faisceau si bien lié par des attaches harmonieuses et délicates, se trouve faussé à jamais par cet invisible, ce grand fatal, cette puissance aveugle, qui frappe, inconsciente, pour ces détails qui ne troublent en rien l'unité.

Mme Goupil. — Dites-nous ce que vous voudrez.

(*A suivre.*) A. GOUPIL.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(*Suite.*)

2456e	liste recueillie par	M. Lapendery	42	signatures.
2457e	—	M. Mouroux, Angers.	11	—
2458e	—	— —	34	—
2459e	—	— —	39	—
2460e	—	M. Dezay, Le Mans.	14	—
2461e	—	M. Bonnefond, Lyon	15	—
2462e	—	M. Chollé, Lyon . .	15	—
2463e	—	Mme Guillouët, Montargis	69	—
			239	—
		Listes précédentes. . . .	238.176	—
		Total. . . .	238.415	signatures.

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. BOUVIER, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé. A. B.

BIBLIOGRAPHIE

L. REVEL. — *Les Mystiques devant la Science ou Essai sur le mysticisme universel.* — Paris, LUCIEN BODIN, éditeur, 5, rue Christine, 1903, un vol. in-12 broché, 2 francs.

Cette étude mérite l'attention de tous ceux qui s'intéressent au problème religieux et à celui de la destinée humaine. C'est une analyse très condensée de la question mystique faite à un point de vue impartial et complètement dégagé de toute confession religieuse. L'auteur édifie sa thèse en s'appuyant sur l'opinion des plus illustres penseurs, tant anciens que modernes, et met en lumière la différence essentielle qui existe entre les traditions religieuses et la tradition ésotérique. Il cherche aussi à démontrer qu'il existe un lien secret et mystérieux entre toutes les écoles mystiques et que celles-ci reposent sur un fond commun de dogmes essentiels qui forment un fond permanent de mysticisme spéculatif.

C'est ainsi qu'après avoir recherché l'origine du mysticisme catholique et alexandrin, il fait un très curieux rapprochement entre les doctrines mystiques des Gnostiques, des Bardes gallois et des Hindous.

L'auteur n'a fait qu'esquisser ces rapprochements, voulant sans doute laisser au lecteur le soin de les établir lui-même ; mais on reste frappé de l'identité, quant au fond, de ces diverses conceptions. Qu'importe que la sphère divine s'appelle *Ceugant* chez les Bardes gallois, *Plérôme* chez les Gnostiques, ou *Atmique* chez les Hindoux ; que le cercle d'Abreb soit celui des transmigrations ou de la réincarnation chez les Gnostiques et autres mystiques, que le cercle de la félicité (Gwynfyd) des Bardes soit celui des Pneumatiques, des Gnostiques, ou encore la sphère bouddhique ou nirvanique des Hindous, qu'importe enfin la forme des idées, si toutes expriment, sous différents aspects, les rayons de la vérité une et indestructible.

L'Éditeur.

Le Gerant : A. BOUVIER.

15-6-03. — Tours. Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 303. 10 Centimes. 1er-15 JUILLET 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Très recommandé !

A ceux qui pensent encore que la folie est le privilège des spirites, ou que l'étude des sciences psychiques entraîne vers les défectuosités de jugement, je recommande la lecture, la méditation de l'article que j'emprunte au numéro du journal *le Français* du 25 avril 1903.

LE SPIRITISME ET LES SAVANTS

Au Rédacteur en chef du « Français ».

Vous avez, Monsieur, publié récemment une lettre de M. A. Valabrègue, qui nous révèle comment et pourquoi il est devenu spirite.

La peau du vaudevilliste abriterait-elle un philosophe ?

Est-ce le philosophe qui nous parle du spectacle de l'Au-delà, ou est-ce encore le vaudevilliste qui traite la question philosophique ? Faut-il rire une fois de plus avec M. Valabrègue ou convient-il de s'incliner gravement devant ses affirmations ?

Sur un point spécial.

Je ne viens pas vous soumettre une appréciation personnelle. Mais, puisque vous voulez bien associer libéralement vos lecteurs à l'étude des questions d'actualité qui défilent devant l'opinion, je vais vous communiquer une impression sur un point spécial : l'attitude de la science ou plutôt des savants devant le spiritisme. Je parle des savants et non de la science, parce que la solution scientifique du problème n'est pas élaborée. La question en vaut la peine. C'est l'angoissant problème de la destinée qui se pose.

Le spiritisme donne comme réels un ensemble de phénomènes desquels se dégagerait cette double affirmation :

1° Le phénomène spirite met en jeu des états de la matière et des modes de l'énergie encore mal connus ou méconnus ;

2° La mort n'est qu'un changement d'état. Le moi humain survit.

Or, quelle position les hommes de science ont-ils prise devant le phénomène spirite ? Où en sont les savants ?

Trois catégories.

Les savants, à ce point de vue, peuvent être classés en trois catégories :

Première catégorie. — Les savants qui nient la réalité du phénomène spirite.

Deuxième catégorie. — Les savants qui reconnaissent la réalité du phénomène et qui admettent l'interprétation spirite de ce phénomène.

Troisième catégorie. — Les savants qui reconnaissent la réalité des faits, mais qui n'admettent pas l'interprétation spirite. On le voit, c'est là une opinion intermédiaire.

Les savants de la première catégorie sont généralement des hommes qui n'ont pas eu occasion d'étudier les faits personnellement. Ils ont entendu dire, par leur concierge, qu'il avait eu, la veille, une conversation avec Napoléon Ier... et cela leur a suffi. Plus d'un pourra comprendre cela.

Les savants de la troisième catégorie sont généralement des matérialistes ou des positivistes qui ont été violemment surpris de se trouver en face de phénomènes inattendus. Ils ne se sont rendus que devant l'évidence réitérée.

Ce sont des chercheurs — tel M. Richet, de l'Académie de médecine — qui se sont dit : La question n'est pas de savoir si ces faits sont absurdes, mais s'ils sont réels. — Eh bien ! oui, ces faits sont réels.

Ce sont des chercheurs — tel l'anthropologiste Cesare Lombroso — qui se sont dit : La question n'est pas de savoir, pour le moment.

si ces faits ont pour cause déterminante les esprits ou telle autre force, mais ils sont réels. — Eh bien! oui, les faits sont réels. L'interprétation spirite est pour ces expérimentateurs une simple hypothèse parmi quelques autres. On cherchera et on trouvera l'explication plus tard... si on la trouve.

Intéressante nomenclature.

Les hommes de science qui ont étudié et expérimenté dans cet ordre d'idées sont plus nombreux qu'on ne croit. Certains d'entre eux gardent le silence sur leurs expériences. Ils ont pour cela des raisons personnelles. Je vais écrire ici une liste de savants (certainement fort incomplète) qui *tous reconnaissent la réalité des phénomènes*. Ces chercheurs sont presque tous des professeurs de faculté ou d'université.

Professeur Ch. Richet, de l'Académie de médecine;

Docteur Paul Gibier, ancien interne des hôpitaux de Paris, lauréat de la Faculté de médecine, directeur de l'institut Pasteur à New-York (mort en 1900);

Colonel de Rochas, ancien administrateur de l'École polytechnique;

Sabatier, professeur à la faculté des sciences de Montpellier;

Camille Flammarion;

Docteur Dariez, directeur des *Annales psychiques*;

De Watteville, docteur ès sciences;

Docteur Segard, médecin en chef de la marine;

Docteurs Baraduc, Montin, Chazarain, Bonnet, Gyel, Dusart;

William Crookes, de la Société royale de Londres;

A. Russell Wallace, de la Société royale, président de la Société d'anthropologie;

Olivier Lodge, de la Société royale de Londres, recteur de l'université de Birmingham;

Hodgson, professeur de psychologie à l'université de Cambridge;

Frank Hales, professeur à l'université de Cambridge;

F.-J.-W. Myers, professeur à l'université de Cambridge;

Challis, professeur à l'université de Cambridge;

Oxon, professeur agrégé de l'université d'Oxford;

Auguste de Morgan, président de la Société mathématique de Londres et secrétaire de la Société royale astronomique;

Cromwell Varley, de la Société royale, ingénieur en chef des lignes télégraphiques anglaises et des câbles transatlantiques;

Barkas, président de l'institut géologique de Newcastle;

Zollner, professeur d'astronomie à l'université de Leipzig;

Le professeur Ulrici;

Baron Carl du Prel, docteur en philosophie;

Aksakof, conseiller privé du tsar Nicolas II;

Wagner, professeur de zoologie à l'institut anatomique de Saint-Pétersbourg;

Docteur Boutlerof, professeur de chimie à l'université de Saint-Pétersbourg;

Docteur Danilewski, professeur à l'École de médecine de Saint-Pétersbourg;

Docteur Ochorovicz, professeur agrégé de philosophie physique à l'université de Lemberg;

Professeur don Manuel Otero Acevedo, de Madrid;

Hasdeu, président du conseil supérieur de l'Instruction publique à Bucarest, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg;

Professeur Istrati;

Flournoy, professeur de psychologie à la Faculté des sciences de Genève;

Schiaparelli, directeur de l'observatoire de Milan;

Lombroso, professeur d'anthropologie à la Faculté de médecine de Turin;

Falcomer, professeur à l'institut d'Alexandrie;

Brofferio Angelo, professeur de philosophie;

Gerosa Giuseppe, professeur de physique à l'École royale supérieure de Portici;

Enrico Morselli, directeur de la clinique des maladies mentales à l'université de Gênes;

Silvio Venturi, directeur de l'asile d'aliénés de Girifalco;

Professeur Augusto Tamburini;

Professeur Ercole Chiaia, de Naples;

Professeur Porro;

G.-B. Ermacora, docteur en physique;

Professeur Lapponi;

Giorgio Finzi, docteur en physique;

Alexander Alfred, professeur à l'université de Rio-de-Janeiro;

Docteur Hyslon, professeur de logique et de science mentale à l'université de Columbia (Etats-Unis);

Ch.-W. Elliott, président de l'universisé d'Harvard (Etats-Unis);

W. James, professeur de psychologie à l'université d'Harvard;

Newbold, professeur de psychologie à l'université de Pensylvanie;

Robert Hare, professeur de chimie à l'université de Pensylvanie;

Denton, professeur de géologie;

Jean Mapes, professeur de chimie, à New-York;

Edmonds, ancien président du Sénat des Etats-Unis;

Professeur Elliot Cones, qui a présidé le congrès international des sciences psychiques à l'exposition universelle colombienne, à Chicago.

On peut y ajouter d'autres noms.

Les personnes qui figurent sur cette liste sont presque toutes vivantes. A cette liste il serait possible d'ajouter des noms considérables ou même illustres : V. Hugo, Aug. Vacquerie, Sully-Prud'homme, V. Sardou, Eugène Nus, Jean Reynaud, Esquiros, Henri Martin, Ch. Fauvety, etc... et, à l'étranger, Balfour, l'homme d'Etat anglais, Vassalo, le directeur du *Secolo XIX*, le plus important journal de Gênes... etc... Mais je veux m'en tenir aux hommes de science, aux expérimentateurs. La liste de savants que j'ai mentionnés ne me semble pas un document négligeable. Elle donne à penser. Surtout si l'on sait que presque tous ces hommes ont abordé l'étude des faits avec des idées préconçues, avec la secrète intention de débarrasser le terrain scientifique d'un fatras de faux phénomènes. Ils ont eu des surprises, des doutes, des angoisses. Ils ont persévéré pendant des années et ils ont fini par se rendre, subissant la contrainte et l'étreinte du fait.

C'est M. Richet qui se rend à regret.

C'est Hodgson (de Cambridge) qui, après avoir passé une partie de son existence à démasquer les médiums, et converti par le fait.

C'est Lombroso qui, après avoir nié les faits pendant toute une vie, se rétracte enfin, et, dans une lettre du 25 juin 1891, reconnaît la réalité des phénomènes et regrette d'avoir presque insulté les spirites qu'il avait rangés parmi les *pazzi e anormali*.

Conclusion.

Ces savants, qui sont l'honneur de la science contemporaine et l'orgueil de leur pays, savent conduire une expérience. Presque tous sont des professionnels du laboratoire. Ils connaissent les causes éventuelles d'erreur; ils ont pris toutes les précautions possibles pour éliminer les risques d'erreur ou de fraude. Et ils se sont trouvés



vaincus par le fait. Le fait, toujours le fait! « Rien n'est obstiné comme un fait! » s'écrie Wallace, l'émule de Darwin.

« Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est », écrit Crookes comme conclusion à son livre.

Alors que peuvent penser et dire ceux d'entre nous qui, sans avoir pu expérimenter dans de bonnes conditions, ont néanmoins fait d'importantes lectures?

Il semble qu' « il doit tout de même *y avoir quelque chose* ».

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, avec mes excuses pour cette trop longue lettre, mes sentiments de haute considération.

Un qui cherche.

Les lecteurs de *la Paix* me sauront gré de leur avoir fourni un tel document, appelé à servir de bouclier contre toutes les attaques, les railleries de l'incrédulité et à les encourager à poursuivre leurs études, à multiplier leurs observations, en attendant que l'on finisse par reconnaître et admettre que ne sont fous et insensés que les ignorants volontaires.

Célestin Brémond.

DISCOURS

prononcé par M. Célestin BREMOND sur la tombe de M. VIOLÈS, premier président de la Fédération spirite du Sud-Est.

Il m'est particulièrement doux d'apporter sur cette tombe un témoignage de profonde vénération, l'expression d'un inoubliable souvenir.

Ce n'est point à la dépouille mortelle que ce grand esprit laissa aux ronces de la vie terrestre que je m'adresse, mais bien au souvenir de l'exemple qu'il ne cessa jamais de nous donner.

M. Violès, la modestie personnifiée, était peu connu selon sa réelle valeur morale à la dissimulation de laquelle il apportait le plus grand soin. Toutefois, le titre de : brave homme! lui fut de tout temps conféré par tous les milieux, dans tous les clans sociaux ; quiconque le connaissait se plaisait à l'appeler : le brave père Violès!

Après avoir mené une vie exemplaire, après avoir pris malgré son grand âge une part des plus actives à la formation de notre Fédération, il se désincarna au milieu de l'affection des siens, emportant nos regrets unanimes, malgré l'assurance intime que nous avions tous d'une vie bien meilleure pour lui.

Nous fûmes cinq cents hommes représentant trois écoles: Libre-pensée, Cercle national républicain, spirites du Sud-Est qui accourûmes pour accompagner sa dépouille, pour témoigner à l'homme de bien que la destinée nous arrachait de notre profonde admiration, de notre respect; ses obsèques, purement civiles, furent le couronnement de sa vie exemplaire. Comme les vrais penseurs, il avait su vivre libre, être le politique avisé, le spirite convaincu; tel il était resté jusqu'à la désincarnation.

M. Jules Gaillard, vice-président de la Fédération, en l'absence du président, retenu par des soins urgents à donner à sa famille, vint d'Avignon pour retracer la vie du disparu, lui dire au revoir. Sa tâche lui était rendue facile par une aussi grandiose manifestation; avec le talent oratoire qui lui est particulier, il fit revivre ce grand exemple de bien, cet acquis d'actions méritoires toujours cachées. Son discours impressionna profondément tous ceux qui, quoique ne partageant pas toujours les vues du défunt, avaient tenu à accompagner au champ de transformation la dépouille de celui qui avait si bien vécu.

J'eus le grand avantage de bénéficier pendant ses dernières années de l'affection de notre premier Président; elle me valut d'en recevoir à maintes reprises certaines confidences que, sur sa demande, j'ai dû jusqu'à ce jour vous laisser ignorer, et qui me permirent d'apprécier l'homme à sa juste valeur, de reconnaître sa grandeur d'âme. M. Violès était médium écrivain quoique presque illettré, mettait parfois 15 jours, un mois, pour obtenir une communication de quelques lignes. Sur la promesse que je lui fis de ne point en divulguer le contenu, il me remit cet écrit que je vous ai toujours tenu caché, pensant bien que tôt ou tard il aurait son heure de publicité; on y trouve la preuve évidente d'une action psychique sur la matière, ou l'effet d'une réminiscence des acquis antérieurs. Si par modestie il voulut que cela fût ignoré de son vivant au milieu de nous, il me pardonnera de le divulguer aujourd'hui, à une heure où, quoique là présent pour assister à une de ces fêtes qui lui étaient si chères, l'orgueil n'a plus de prise. Je cite textuellement l'original et appelle sur lui l'observation de ceux qui, doutant encore, cherchent.

« Parlon de la vertu. (Nous *respectons* l'ortographe.)

« Je ne prendrai pas la lyre des *ange* pour chanter la vertu. Je *veue* la voir sur la terre Belle et souriante, Grande et sereine. La vertu, c'est la force de l'âme. L'homme vertueux résiste aux coups du sort parce qu'il est *cuirressé* solidement contre la destinée. La vertu, c'est l'amour répandu sur toutes les souffrances humaines, c'est le travail acharné, le devoir accompli malgré toutes les difficultés de la tache acceptée.

« La vertu! Comme ce mot est grand et doux! Il fait penser à une haute montagne que le zéphir caresse; il fait penser à une colonne de granit sur laquelle flotte l'étendard de la paix entre les hommes.

« Le soldat, *lecrivain*, le philosophe *peuve* à des titres divers connaître la vertu. Les impressionnabilités différentes des *ettres* provoquent des degrés de vertu qu'il serait bien difficile de classer. Aller au devant du danger avec courage, surtout quand on le fait pour défendre sa patrie, son foyer, c'est un signe de mâle vertu.

« Accepter l'humiliation, toutes les ironies, tous les sarcasmes, pour faire *trionephé* l'idée qu'on porte en soi quand on la croit belle et juste c'*est* aussi de la vertu.

« Soumettre ses passions au contrôle de la raison, *nécouter* le sentiment que quand il est pur, n'est-ce pas encore de la vertu? Il y a beaucoup de vertus ici-bas. Les plus belles, les plus *touschantes* sont celles qui se cachent le plus.

« Les grands hommes n'ont pas généralement cette vertu qu'on appelle la modestie. Cependant, rien ne serait plus doux que de s'envelopper d'obscurités soi-même quand on a pu donner au monde une *euvre* brillante ou solide digne *d'êttre* recueillie par la postérité.

« Oh! voir ses ouvrages lus et médités et que le *non* de l'auteur en soit effacé pour les générations futures, c'est *la* le bonheur que les âmes simples recherchent et que les âmes orgueilleuses ne sauraient point comprendre.

« C'est peut-être ce qui domine dans la vertu des belles âmes. Cette modestie, cette *simplisité* qui est un diamant pur explique par le bonheur *quelle* donne la facilité de la vertu.

« *Parleron*-nous de *lamour*.

« Personne ne le comprend ou presque personne ici-bas.

« Appelez-vous amour cette fièvre intense qui brûle les veines et s'adresse au cerveau plus *queau* cœur? Appelez-vous amour ces partialités qui vous font souvent préférer un être inférieur et même *mauvait* à une généreuse et fière nature.

« Appelez-vous amour ces mièvreries sentimentales débitées avec un *entousiasme* d'apparat et qui ont si souvent de si graves et si terribles conséquences?

« Non, la passion règne sur la terre laissant dans *lombre* l'amour!

L'amour savez-vous ce qu'il est, ô hommes, mes frères? Savez-vous où il puise son feu généreux? Ce n'est pas seulement dans les *contour* délicats d'une main *finment* gantée, ni dans les splendeurs de deux beaux yeux d'azur fixant les vôtres, non, non, *lamour* n'est pas *la* tel que nousle voyons, nous, *esprit* dégagés des volontés de la matière.

« L'amour c'est le dévouement absolu, c'est la foi absolue en l'être aimé. L'amour vit du bonheur qu'il donne et non de celui qu'il se procure. L'amour, c'est la communion idéale des êtres sur ce sommet élevé que Dieu offre aux âmes noblement éprises et que ne peuvent jamais *attaindre* les basses voluptés. Fièvre du génie, combien as-tu compté de beaux élans fraternels dans tes pulsations? Combien cachez-vous d'amour sous vos dentelles parfumées, ô jeunes filles, qui. *indiférentes a* vos parures luxueuses, allez visiter le taudis des pauvres gens?

« Ah! certes! nous croyons à l'amour entre deux âmes d'élite qui se complaisent à se regarder *lune lautre* pour se deviner, se compléter, s'unir.

« Certes! la fièvre des sens est naturelle et légitime entre ces deux âmes incarnées. Nous ne faisons fi ni des loi naturelles ni des ambitions secondaires qu'elles déterminent, la loi des corps existe comme la loi des âmes. Mais quand *celle-ci* sont élevées au-dessus de la matière par une sensibilité exquise et cette profondeur grave et douce qui caractérise les esprits d'élite, alors seulement l'amour peut leur offrir ses ailes et les transporter dans ses paradis enchantés. »

(*Signature Illisible.*)

Frères et sœurs du Sud-Est inspirons-nous de ces grandes pensées philosophiques et chaque année revenons en ce lieu glorifier la mémoire de celui qui les transcrivait en son cœur pour mieux savoir les mettre en pratique. Cette communication nous dit bien haut combien était méritant M. Violès. Les grands esprits collaborant à l'œuvre de régénération humaine descendaient jusqu'à lui, c'est donc qu'ils trouvaient en son principe psychico-matériel l'état propice à leurs manifestations, toujours si rares en nos groupes d'expérimentations.

Vénéré frère Violès! Heureux de nous rappeler votre grand souvenir, au nom des membres fondateurs de la Fédération spirite du Sud-Est, je vous dis au revoir.

Du haut des sphères éthérées, faites descendre sur nous les saintes inspirations qui vous hantaient sur terre. Qu'à l'ombre de votre souvenir la Fédération du Sud-Est grandisse, à seule fin qu'en plus grand nombre nous venions sous peu glorifier encore votre mémoire.

CÉLESTIN BRÉMOND,
De la Fédération spirite du Sud-Est.

La vraie fête des spirites.

Les spirites ont décidé de fêter le grand médium Jeanne d'Arc. J'ai la satisfaction d'être un des spirites qui ont le plus souligné la médiumnité glorieuse de notre héroïne nationale. Mais il est une fête qui doit être mise au-dessus de celle du *grand* médium, c'est celle du MÉDIUM SUBLIME, celle de Jésus de Nazareth, de CELUI que nous adorons, PARCE QU'IL a été un homme, comme nous, et qui disait, affirmant le spiritisme, proclamant sa médiumnité :

« JE NE PARLE PAS DE MOI-MÊME! »

Les spirites d'aujourd'hui ont la mission de mettre en son vrai cadre l'Homme de la Croix, celui qui a donné tout le sang de sa chair, tous les sanglots de son âme, tout l'infini de sa douleur, pour proclamer la Vérité Eternelle et pour apporter à toute l'Humanité le secret de la Vie Spirituelle, qui est le BONHEUR.

L'Avènement, la Résurrection, la Rédemption seront compris grâce au spiritisme.

Ce sont les nuages accumulés par le catholicisme que le Christ percera.

L'heure est venue de mettre l'Evangile, en Esprit et en Vérité, sous les yeux de tous les chrétiens et de leur opposer JÉSUS SEUL.

Nous sauverons la France du catholicisme, par le vrai christianisme, et nous la sauverons aussi du matérialisme, plus stupide, *dans ses conclusions*, que les croyances les plus absurdes de n'importe quelle religion primitive.

Pour cette croisade sainte, qui servirait non pas seulement le spiritisme, mais toute l'humanité, il faudrait un Mécène.

En attendant que la Foi Nouvelle inspire cet homme — cet inconnu — je propose que les spirites fêtent, une fois l'an, le Fils de l'homme, le Médium de Dieu. Nous lirons l'Evangile de la Fraternité et nous signerons les pétitions pour qu'on en affiche des extraits dans les Eglises!

ALBIN VALABRÈGUE.

M. A. BOUVIER, directeur de la "Paix Universelle", à Lyon.

La bienveillance avec laquelle vous avez accueilli nos articles nous anime, pour continuer notre correspondance, en nous adressant à Messieurs les collaborateurs de votre estimable revue, et leur soumettons notre appréciation sur le chaos qui étreint notre humanité, afin, qu'unis en dévouement, on puisse éclairer les ténèbres intellectuelles et morales, qui poussent à la décadence inévitablement. Nous remarquons avec bonheur, que les lutteurs, pour la bonne cause, augmentent sans cesse; nous admettons que cela vous revient en partie, au moins. Vous servez la vérité avec amour et désintéressement matériel. Vous servez le pain de Vie aux affamés de Vérité; vous travaillez, dans la paix de vos consciences, au bonheur de l'humanité. Tâche d'apôtres et de médecins de corps et d'âmes. Courage! La tâche est laborieuse, le terrain est aride à défricher, mais la moisson promet la récompense.

Nous ne sommes point prophètes; nous ne parlons que selon les oracles évangéliques, tout en nous appuyant sur notre raison.

Les temps prédits sont à leur commencement : la terre tremble sur sa base; les événements se dessinent par les luttes à outrance, des erreurs et des mensonges, contre la Vérité une et sacrée.

L'Antechrist se révolte contre la lumière qui perce les ténèbres de son obscurantisme, et ne veut pas perdre son royaume. Il luttera contre ciel et terre, et ne cédera qu'à la force des événements. Les pharisiens du dogme, les matérialistes, athées comme positivistes, tous sont ligués contre la Vérité, qui les éblouit et travaille contre leurs intérêts immédiats. Tous ouvrent le feu de peloton contre l'arche d'alliance de l'Esprit logique et scientifique, qui cherche à régénérer les mœurs et à établir les responsabilités de chacun et de tous selon leurs œuvres. On crie : Utopie de philosophes! Leur égoïsme les aveugle, les passions de la jouissance du bien-être les attirent, à tel point que rien, en dehors de leurs us et coutumes, ne les touche. Le nombre des aveugles, sourds et muets, est très grand, comme volontaires. L'Egoïsme et la présomption du savoir, en écartant même les orgueilleux, conduisent la majorité du monde; sans être illettrés, leur ignorance est profonde, au point de vue spirituel.



Ceux donc qui admettent la fraternelle solidarité, qui croient en une cause première, immuable, de laquelle nous émanons et vers laquelle nous remontons, doivent s'armer d'une virilité inébranlable, pour résister aux chocs des ténèbres contre la lumière. — Les temps prédits où doit, plus ou moins, régner l'abomination de la désolation : le Volcan de l'incrédulité, réuni aux réactionnaires du dogmatisme, et quelques autres palmés, formeront corps autour de la Vérité, pour l'étouffer sous la masse.

On rira de l'amour, de la fraternité, et plus encore de l'égalité! L'Evangile nous dit : *que les hommes de bonne volonté s'arment contre ces temps, afin de ne pas être surpris au dépourvu, en ces heures de calamités*, qui doivent surgir, afin que la force reste à la Vérité. La bonne foi, la parole d'honneur et l'équité, sont lettre morte. Les grands du siècle sont les premiers à violer tout serment. — Nous voyons donc que l'heure approche, où Nation s'élévera contre Nation; et l'on ne parlera que guerres, révendications, qui entraînent au fractricide. Jamais, du temps jadis, le Moloch ne fut plus en honneur! Ni foi, ni lois ne sont plus respectées, parce que les responsabilités sont ignorées. Oui, la tâche des nouveaux apôtres est dure, pour récolter le bon grain; mais, si les difficultés augmentent, le mérite des combattants se consolide. Nous, qui avons le bonheur de posséder quelques lumières sur notre devenir, soyons généreux, dépensons nos connaissances.

Donnons, donnons encore, le meilleur de notre cœur : l'*amour solidaire* !

Qu'importent au vrai patriote les blessures reçues, les armes et bagages perdus dans la lutte, si la patrie est sauvée ! Notre tâche est bien autrement grande et sainte : nous travaillons à sauver les âmes du naufrage de l'obscurantisme. Nous qui comprenons, nous sommes les pilotes de notre humanité présente et invisible, solidairement reliés les uns aux autres. Le Maître nous confie cette tâche de sauveur, pour atterrir sur le rivage de la terre promise. Là aussi, se trouve notre responsabilité comme notre récompense. *Laboremus* ! Travaillons unis, en pensées et en actions ; c'est la vraie adoration, *en Esprit et en Vérité !*

Que doit nous importer la haine déchaînée contre nous, de quelle part qu'elle nous vienne ! Nous, nous aurons assez de sagesse, de prudence, de tolérance et de charité, de prendre les grands enfants en pitié. Ils riront d'abord de notre naïveté; la réflexion leur suggérera plus de retenue. Notre stoïcisme, la bienveillance, et la vérité présentée sous forme de faits irréfutables et du désintéressement matériel confondront les plus rebelles. Le plus grand obstacle, pour un progrès rapide, c'est la fausse éducation. Il est de toute nécessité qu'une éducation rénovatrice entre en ligne directe avec l'instruction obligatoire et laïque, et soit promulguée par l'État ; séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Instruction uniforme pour les deux sexes, afin que les futures mères, comme les pères, aient une éducation solide, morale et scientifique. Pour réaliser les énumérations il n'y a qu'un état conscient comme la France, après une dernière purge des parasites qui empêchent l'épanouissement de la vieille Gaule. Sans le rechercher, la France est race à part, tous les pays du monde jettent leurs regards sur elle, et en tirent l'exemple. Voir 1789 ! Récemment les droits de l'homme ! Balayage de la vermine parasitaire. Elle fut sous le 1er Empire, malgré les torts qu'on pourrait lui imputer, la vraie civilisatrice de l'Europe. Son Code, toujours en honneur. Quel pays eût pu faire face à tant de désastres ? Jadis, l'affreuse guerre de 70; et aujourd'hui elle fait la guerre aux vainqueurs, par ses belles réformes économiques et évolutives, vers un avenir prospère !...

En remontant les âges vers nos grand-pères gaulois, albigeois, vaudois, cevenoles et *tuti quanti*, que n'a-t-elle pas souffert pour conserver sa foi !!!

C'est le retour de l'orage qui retombe sur ses persécuteurs d'autrefois. Loi du Talion !

La terre de France est maculée de sang fratricide; elle fut morcelée, reconstituée, persécutée à nouveau ; mais ses fils restent sur la brèche, ils ont du vieux sang des ancêtres en leurs veines, et l'infusent à leurs générations. Et, sans exagération, elle est appelée, et sera élue : *la Patrie des grands, des vaillants.*

Revenons vers le travail qui incombe à ceux qui veulent les peuples heureux, et qui, pour cette cause, doivent se dépenser largement, contre les hordes endurcies qui se ruent avec acharnement, éteignoir en main, sur la lumière qui luit dans les ténèbres, pour éteindre la flamme trop vive pour leurs intelligences obscurcies, par un travail séculaire de l'obscurantisme monacal. Oui, chers collaborateurs, nous l'avouons, qu'il faut un courage héroïque pour ne point faillir à cette tâche laborieuse et souvent ingrate.

Pour se tenir en haleine il faut voir au delà de ce qui touche nos sens matériels ; il faut posséder une foi robuste en l'avenir, et un désintéressement peu commun, pour ne point se lasser dans une lutte constante, et ne recevoir souvent que mépris, et même subir la persécution. Mais lorsqu'on envisage la grandeur de l'œuvre, et les conséquences inéluctables du bien qui doit en sortir, la tâche s'adoucit, le fardeau devient léger. Telles sont nos expériences et nos convictions. Nous savons que l'idéal de nos aspirations n'est réalisable qu'en partie ici-bas ; mais une conscience pleine d'altruisme résume, en son for intérieur, ce que notre monde ne contient pas, en bonheur intime : celui qui a pour base la charte du christianisme. Il jouit de la foi éclairée et comprend que le Code moral seul est capable de régénérer le monde, socialement et moralement parlant.

Le spiritisme n'est autre que l'ésotérisme de cette doctrine ; sa science métaphysique est transcendantale. Unie à l'expérimentation, elle ouvre un champ vers l'infini, et nous prouve l'immortalité de l'âme ! C'est cette doctrine rénovatrice qui servira de point de ralliement à toutes les croyances spiritualistes, et sera la pierre angulaire. Jésus l'annonce en Saint Jean : « *Il y a encore beaucoup de* « *brebis qui ne sont de ma bergerie, il faut que je les amène pour* « *ne plus former qu'un seul troupeau et un seul Pasteur. Dieu* « *est Esprit, il veut des adorateurs en esprit et en vérité !* » Disons-le donc, à ceux qui ont des oreilles pour entendre : *que chacun sera jugé selon ses œuvres* (Saint Math.). S'il n'était ainsi, la justice immanente n'existerait pas. Mais puisqu'il y a survie de l'être, il y a responsabilité ; c'est logique.

Il nous reste la douce espérance que tous ceux que nous visons resteront sur la brèche, et qu'ils lutteront pour la médecine des corps comme pour celle des âmes : Magnétisme et Spiritisme se tendent les mains, pour la régénération, quoi que puissent dire les Esculapes, les incrédules et les réactionnaires de tout clan. A la direction de la *Paix Universelle* et à vous, nos frères, courage ! Cordialement à tous. Pierre Engel.

Seraing (Belgique), 11 juin 1903.

La Fête de Jeanne d'Arc

Quelle que soit l'interprétation donnée aux événements qui ont fait de Jeanne d'Arc l'héroïne nationale de notre chère France, il est impossible de ne pas reconnaître, en elle, à la lueur de la science que nous étudions, un médium remarquable, puissant et d'un caractère élevé. A ce titre, elle appartient à notre Société plus qu'à toute autre et nous devons hautement revendiquer l'honneur de la fêter dignement.

D'un autre côté, la Société que nous avons fondée doit rester sur

le terrain scientifique d'une manière prédominante : cela a été convenu entre nous dès le premier jour; mais le caractère de ses études, d'une portée morale et sociale si incontestable, ne doit-il pas nous inciter à chercher ce qui peut contribuer à augmenter son rayonnement en vue d'une élévation du sentiment et de l'idéal de la conscience publique ?

Or, la Société française d'études des phénomènes psychiques a pris une initiative, à notre avis, noble et généreuse. C'est de commémorer l'anniversaire de la mort de notre grande patriote et inspirée, à cette époque charmante de l'année où tout semble indiquer un changement et une espérance nouvelle.

Je propose de suivre son exemple et de consacrer chaque année, à pareille époque, une séance sollennelle dans laquelle notre grand médium sera étudié et célébré avec tous les moyens dont nous pourrons disposer.

Le bon exemple est parfois contagieux. Qui sait si d'autres Sociétés similaires ne nous imiteront pas, comme nous aurons imité la Société de Paris ? Dans ce cas nous aurions le plaisir d'assister à l'éclosion d'un mouvement de réveil du sentiment populaire, souhaité ardemment par tous les esprits d'élite, et qui, aboutissant tôt ou tard à une fête légale et commune à tous les Français, témoignerait enfin du relèvement moral et social de notre belle Patrie!

(Extrait d'une délibération du Comité de la Société d'Études psychiques de Marseille. Communication du Président, approuvée le 3 avril.)

A Monsieur le Directeur de la "Paix Universelle"

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je viens de lire, dans votre numéro du 1er-15 mai, un extrait du *Français* du 28 mars dernier, dû à la plume de M. A. Valabrègue, devenu spirite convaincu après vus et entendus.

Tout en m'associant bien volontiers à l'appel adressé aux lecteurs du *Français* d'avoir recours à son ami Pierre Giffard, pour être, comme eux, bientôt convaincus, au vu du dossier spirite, de la tangibilité des esprits de l'Au-delà et de leur action sur les générations actuelles, surtout depuis trente ans, veuillez bien, je vous prie, me permettre une simple, oh ! une bien simple question.

Tout d'abord :

Pourquoi, depuis si peu de temps ?

Et, après : cette matérialité si contestée et probativement prouvée, que peut-elle bien ajouter aux citations évangéliques, celles-là même rappelées dans ledit *extrait*, article qui conclut : *Que la vérité spirite submergera l'Église, comme la vérité chrétienne a submergé la vérité juive...*

Vraiment, je demande, et bien sincèrement, à M. A. Valabrègue d'où il vient et où il va, si sérieusement il entend nous ramener à l'Ancien ou même au Nouveau Testament, exclusivement à toute donnée scientifique acquise : *la science, dit-il, étant impuissante à justifier le devoir.*

Mais, monsieur Valabrègue, le spiritisme, c'est de la science occulte des mages de l'Inde, d'Égypte, des Chaldéens, des Grecs et des Romains...

J'ajouterais, volontiers, ne pas voir la vérité idéale du Nazaréen : *Aimer son prochain comme soi-même*, non seulement possible, mais nullement démontrée par aucun fait de son auteur et, de beaucoup moins encore, par tous ceux qui en reçurent mission expresse, par lui et les siens.

Allez et enseignez les nations, c'est-à-dire, allez et enseignez, par la parole et les actes, tout ce que je vous ai appris moi-même.

Autrement dit : *Allez et faites que cet amour surhumain*, donc irréalisable, devienne, tout d'abord, une réalité tangible, démontrée et acquérant force de loi.

Aujourd'hui, improbativement expérimenté, tant sur la terre, par une fraction non négligeable, que dans l'Au-delà, par tous les humains qui s'y perpétuent, ou en reviennent.

Ceci me ramène à une répétition, sous d'autres termes, des questions posées dans ma correspondance du 1er au 15 février dernier, que je vous demande, ainsi qu'à vos abonnés et lecteurs, de vouloir bien tous vous remémorer.

Et, je dis :

1° Si Jésus fut un spirite, il n'est point Dieu, Monsieur A. Valabrègue.

2° S'il n'est pas Dieu, il n'est pas davantage fils de Dieu — Archétype — la cause des causes.

Donc, l'Évangile, son œuvre, traduite, corrigée, augmentée ou diminuée par des personnages qui, tous, ont reçu le Saint Esprit, mais qui, après, ont dû réfléchir un certain nombre d'années, très considérable, 30 et 40 ans, et dans des lieux et des milieux très différents, ***ne peut qu'être, essentiellement, œuvre humaine*** et, comme telle, soumise à toutes les investigations de la science, à toutes les vicissitudes de la vie.

Pourquoi, dès lors, spirites naissants, vous recommander de cet Évangile, de cette doctrine orale, en paraboles et similitudes, plutôt que de toute autre écrite, elle, et éclairant, également, d'autres fractions de cette même humanité, et qui, toutes, elles aussi, ont une part égale ou supérieure à la satisfaction *idéale* de tous les humains, groupés ou non, qui est dans une vie future, qui doit combler tous les vœux et aspirations de leurs élus, aussitôt parvenus, purifiés, à leur Au-delà orbital ?

Je dis orbital, parce que le septième ciel entrevu n'est qu'une fraction infinitésimale du grand Ciel interplanétaire des constellations. Dix-neuf siècles, dont quinze de puissance absolue dans notre fraction et région catholiques, nous aident à résumer, à apprécier la force rayonnante de cet idéal... nazaréen.

Et, vous-mêmes, spirites, aussi nés d'hier, de 50 ans, sans occuper aucune chaire, ni charges publiques parmi nous, comme les évangélistes, vous nous annoncez la puissance de la vérité de votre doctrine, à peine éclose, comme devant submerger un jour l'Église infaillible du Ressuscité : de celle catholique des Papes, je veux préciser.

Vous n'apercevez donc pas, pas plus que vos précurseurs, devanciers de dix-neuf siècles, qu'une idée pousse l'autre ; que rien n'est nouveau sous le soleil ; qu'entre deux idées de même ordre il n'y a guère qu'une petite différence de vibration, dont la puissance échappe toujours à leur auteur, de même qu'à beaucoup d'autres entraînés, quant à son rayonnement et quant à sa durée, même à cinquante ans de distance, où le plus simple incident, prévu ou imprévu, peut également ou la diminuer, ou la renforcer, sinon la détruire.

Simple effet du hasard, changeant le rôle du calcul des probabilités humaines !... ou de l'inconnaissable à toute créature de ce monde.

∴

Jésus fut un sympathique, un généreux, un grand fils de l'homme, dans sa nation.

Il s'imposa l'étude, l'abnégation, le sacrifice des jouissances de la vie. Il s'exposa volontairement, librement, à la mort, pour le rachat, le salut de ses frères, Israélites : 144.000 âmes.

Que votre volonté soit faite, et non la mienne ! dit-il à son Père, tous les deux bien convaincus qu'il était préférable qu'un homme mourût que d'exposer toute une nation à périr, ou à être démembrée.



En cela il ne fut ni le premier, ni le dernier, à en décider ainsi : *Déborah et Judith !...* dans sa nation, des femmes...

Dès lors, il annonça sa mort et dit : *Fais, et fais vite*. Il fut mis en croix.

Le drame accompli, le *tout est consommé* prononcé, deux hommes d'élite le descendirent de la croix et le transportèrent au sépulcre du Champ du Potier, où il fut aussitôt mis dans un bain aromatique, embaumé...

C'était annoncé, et, le troisième jour, il était ressuscité.

Les femmes qui s'y intéressaient reçurent de l'Ange cet avis : « *Jésus est ressuscité et vous le trouverez au Jardin des Olives...*

Des Anges, toujours, dans le merveilleux de l'Ancien et du Nouveau Testament et, toujours, en chair et en os !

— *Jardinier, mon beau jardinier, combien mes deux yeux ont pleuré !...*

— *Il n'était pas temps encore de le toucher !...*

Gloire au Père, au Fils et au Saint Esprit, maintenant et dans la suite des siècles !

— *Galiléen, tu as vaincu ! Tu monteras au ciel et tu ne reviendras que sur une nuée éclatante de gloire et de majesté, assis à la droite du Père, pour y juger les vivants et les morts... à la Vallée de Josaphat...* — c'est-à-dire d'Israël !... »

Hélas ! trois fois hélas !

L'homme propose et Dieu seul dispose.

Heurts et malheurs !

Mais c'est là toute la vie.

Le Bien attire le bien.

Le mal attire le mal.

Toujours la même attirance ; mais, toujours également, négative, dans toute situation sphérique des milieux.

Telle est la loi, *implacable*, et qui ne détruira, ni demain, ni après, pas plus qu'aujourd'hui ni hier, celle de la polarité, qui existe depuis que les atomes s'attirent ou se repoussent ; *sans rien changer à cette autre loi, implacable aussi, et qui régit les semblables qui se repoussent et les contraires qui s'attirent !...*

La solidarité est un fait chimique et physique bien scientifiquement acquis ; moralement aussi, n'est-il pas vrai, monsieur A. Valabrègue ?

*
* *

Saint Jean, philosophe solitaire de l'île de Pathmos, le bien-aimé du Maître, le seul autorisé pour annoncer l'avènement aux sept Églises d'Asie, trente ou quarante ans après le Golgotha, eut garde d'oublier le langage du Maître, apocalyptique des initiés de l'Orient Essénien.

Les temps seront proches, quand vous verrez...

En effet :

En ces temps-là, les Juifs avaient repris la ville sainte. Elle fut reprise et détruite ; puis, les Juifs dispersés.

Vengeance des dieux d'Homère, de Cicéron et de Jésus !!!

Pierre et Paul, pendant ces mêmes temps, disaient aux Romains : *Nous sommes ici d'hier, trente ou quarante ans, et nous sommes un peu partout, dans vos charges publiques, même au Sénat...*

Ils en périrent !...

Dieu d'Abraham, de Moïse et d'Élie !!!

Et le Maître, le philosophe de Pathmos, à loisir, pouvaient disserter et suivre les événements : *Ils étaient à couvert !*

Jésus apparut à ses apôtres en chair et en os, sans aucun doute historique ; mais, parce que ressuscité et bien vivant. Ne l'était-il plus sur le chemin de Damas, sur celui de Rome : *Quo vadis ?* à l'île de Pathmos ??? *Écris aux sept Églises d'Asie ce que tu vois et entends.*

Le fils de la Veuve de Naïme était-il en chair et en os, lorsque ressuscité ?...

Et la fille de Jaïre ?

Lazare, débarrassé de ses bandelettes, était-il en chair et en os ? Et, lorsqu'il fut mitré et évêque d'Avignon, avant qu'il y mourût, ainsi que Marthe et Marie, ses sœurs, toutes deux bien-aimées !...

*
* *

Spiritualistes, occultistes, spirites et mages modernes, à vous tous la parole et la plume...

La question vaut la peine d'être étudiée, élucidée ; en ce moment de liberté de réunion, d'association et de presse, de communications si promptes, si affirmativement contrôlées par des commissions savantes...

Les rituels magiques des anciens, des nouveaux thaumaturges-thérapeutes de toute école, ne sont point à la portée du vulgaire.

Moïse et Élie apparurent au Christ, c'est écrit. Mais, c'est à son père qu'il répondit : non, à ceux-là, sans chair ni os.

Ils apparurent également aux apôtres, mais toujours sans chair ni os, que je sache.

Moïse et Élie ont fait bien des choses de leur vivant, c'est certain. Mais, au nom de Jéhovah, Dieu d'Abraham ! de Sabaoth, le Dieu puissant de Sion !

Ce dernier, aujourd'hui encore, reste celui de Rome et du Sacré-Cœur, mais sans chair ni os !... aussi sans effets appréciables !...

D'autre part, monsieur A. Valabrègue, est-ce Pythagore, le Père des nombres, des mathématiques et du calcul, lequel, en son temps, enseignait la *métempsychose* ; Socrate, avec ou sans son démon, qui enseignait également par la parole : *qu'une seule chose était nécessaire, la connaissance du Devoir*, cinquième et sixième siècles avant Jésus-Christ, étaient, eux aussi, des spirites ?...

Si oui, à quoi bon, à quoi peut bien nous servir, plutôt la religion de l'un que celle de l'autre, en cours de la durée du temps, puisque toutes... enseignent et... prescrivent... une morale, un devoir ?

Caraïbes et Caraïtes, Chrétiens et Catholiques, Chinois et Péruviens, vous avez tous... une morale et des devoirs !

Le devoir est donc bien reconnu, bien établi.

Il est d'intuition, ou fatal, à l'esprit humain, où qu'il se trouve placé.

La religion l'enseigne, si elle existe ou est en formation. A son défaut, la nécessité l'impose à toute agglomération d'individus par la solidarité instinctive, commune à toutes les espèces du règne animal déjà.

Pourquoi donc vouloir en exclure l'homme, né susceptible de raison, le seul apte à des connaissances scientifiques se perpétuant au delà des générations et dont les preuves subsistent de ses longues et pénibles observations recueillies et conservées par son langage, toujours transmises ou déposées par des signes, l'écriture, que l'étude, la mère de la science nous a réservée et nous réserve encore ?

Cependant, rien ne prouve jusqu'ici que, consciemment, son esprit ait pu choisir, avant son incarnation, ni sa réincarnation, le temps, le lieu, le milieu où son évolution doit, devra se développer pour réparer ses retards, ou progresser dans son avancement physique, ni spirituel.

De là, je conclus :

Que les grands esprits qui ont successivement pérégriné sur la terre, ont dû, tous, avoir eu de nombreuses réincarnations avant d'être : Hénoc, Abraham, Moïse, Élie, Jésus, Pythagore, Socrate, Aristote, Luther, Victor Hugo, Allan-Kardec, etc.

Car, métempsychose et réincarnation, évocation des morts et spiritisme, c'est tout un ; et ne sont pas d'hier, ni d'aujourd'hui, mais bien de tous les temps de la durée, entrevus et constatés par la science, dont l'infaillibilité papale ne saurait plus contester, ni nier l'évidence.



Il nous paraît donc bon d'aboutir, si vous le voulez bien, amis lecteurs, à des faits plus précis, mieux comparés et *scientifiquement* reconnus et, surtout utiles, à la masse des humains, toujours vouée à l'exploitation de quelques-uns d'entre eux, souvent les pires, avant d'exprimer une préférence marquée pour un idéal quelconque, fût-il même celui de la secte la plus nombreuse, la plus puissante et la plus autorisée par sa douceur, sa bonté, sa justice, et dire à la plus haute antiquité de ses ancêtres désincarnés et réincarnés : *Ce qui n'apparaît qu'en partie dans le cas qui fait l'objet de cet article.*

Panthéistes, Monothéistes, Matérialistes, Athées, Spiritualistes et Spirites, vous représentez tous une idée bien différente, c'est-à-dire une des formes que prend la pensée humaine chez l'homme conscient et qui veut être utile à soi, et aux autres, dans la limite de ses forces et dans le milieu qu'il occupe.

La catholicité seule fait exception à cette règle générale.

Aussi n'est-elle qu'une expression fictive, d'une irréalisation absolue et, géographiquement, complètement ignorée de son Dieu!

Mais, que pouvez-vous bien en conclure de cette religion ainsi établie de l'alpha à l'oméga, nonobstant la certitude des antiquités disparues, des continents surgis, des fouilles révélatrices d'un passé qui réduit à néant tout l'esprit de votre *Genèse*, si savamment combinée et traduite par vos écritures, — fruits d'une réminiscence niée, *puisque révélée!...*

Laissons donc, tout d'abord, pour compte à ses inspirés toutes ses absurdités, toutes ses tueries, du sacrifice à l'hécatombe, de l'hégémonie des Israélites à celle des Papes, à charge de ses dieux, de leurs anges exterminateurs, qui n'ont jamais eu rien de commun avec le Dieu juste et bon, créateur des Cieux infinis, pas plus qu'avec l'inspiration de l'idéaliste Jésus de Nazareth.

Mais retenons bien que les mystères du Nouveau Testament n'ont fait que transposer les termes de la même foi biblique; de même que l'Évangile, *la Loi conservée* chaque jour depuis sa naissance, a été et est interprétée, selon l'idée initiale du temps et des lieux :

1° Par les apôtres et, en Concile, par les Pères de l'Église ;

2° Par les Conciles et les Papes ;

3° Par les sous-diacres, diacres et laïcs qui, tous, paraissent avoir fait, ou vouloir faire, des miracles, des prodiges, qui entraînent toujours les masses inconscientes, autant qu'impuissantes, à les contester avec fruit et les uns et les autres.

Les églises et les chapelles sont de tous les temps ; elles ont eu, et ont toutes, leur raison d'être.

Toutes ont été et sont savamment exploitées par les hiérophantes et autres initiés ; mais toutes se combattent, s'excommunient et s'entre-détruisent avec le même acharnement. Le *Pater*, le *Credo*, l'Évangile, la grâce, les apparitions, les promesses, les supplications, les sacrifices les plus autorisés, les mieux suivis par les foules les plus nombreuses, croyantes ou non, ne font rien, ni pour l'un, ni pour l'autre ; je veux dire : n'ajoutent rien à la force initiale de l'idée de l'une, ni de l'autre.

Qu'en penser, homme de bonne volonté, sinon que toutes ces théories, dont l'absurde est ici et là la pierre angulaire, ne sont, en réalité, que des solécismes de la langue religieuse universelle et inscrite dans le cœur de chacun de nous.

Langue sans maîtres autorisés, pour un groupement quelconque.

Celui qui l'a inscrite ainsi a voulu également qu'elle soit interprétée et parlée en toute liberté individuelle et de groupe progressiste, et c'est pourquoi sa Loi unique est le Bien, le Bon, le Juste à rechercher par tous dans tous les temps et dans tous les lieux *sans maître absolu.*

Origine et destinée de l'homme, vous ne serez jamais pour lui que des probabilités toujours des plus incertaines.

Contentons-nous donc, les plus humbles comme les plus savants, de suivre les traces de nos meilleurs devanciers connus, d'en tirer le meilleur parti pour le groupe et dans le milieu où la sagesse du Créateur, ou le hasard, nous a placés.

Qu'importe, au meilleur ou à la masse des fruits du plus bel arbre que nous admirons, d'où il vient, où ils iront?

Il se contente d'être, de s'épanouir aux rayons de celui qui lui a donné vie et puissance. Vie et puissance toujours très éphémères, eût-il des siècles et des siècles.... lesquels ne sauraient le garantir, ni lui, ni les siens, contre le cataclysme de demain. Il en est de même pour nous, bien heureux et également bien malheureux humains!

Nos racines ont tremblé plus d'une fois au souffle du Puissant! Nos branches, nos feuilles et nos fruits tressaillent, à nouveau, à la douce brise des vents, sous les rayons charmeurs de sa Providence, toujours pareille.

Que tous, agités sur la terre et dans l'espace, nous sachions reconnaître et subir sa grande Loi des transformations dans le calme, le recueillement utiles à nos observations ; nous n'aurons jamais que la responsabilité due à nos efforts de volonté et dans la mesure du milieu que nous occupons.

Son heure à Lui, la Cause des causes, c'est toujours, et jamais plus définitive aujourd'hui que demain.

Il a été, il est, il sera : c'est tout ce que nous pourrons jamais obtenir de nos efforts pour le mieux connaître et l'aimer.

BRUNIA.

Il est venu !

Printemps, salut!... Puisque tu viens encore
Chasser le froid qui nous fit murmurer,
Nos matins gris, que ton regard décore,
Vont se dorer.

De frais rameaux la forêt se couronne,
Et, sous l'air pur, vont respirer nos champs;
Des fleurs d'avril, de l'arbre qui bourgeonne
Monte l'encens.

Malgré le vent qui follement s'agite,
Déjà s'entend l'hôte chéri des bois ;
Il vagabonde, il veut trouver un gîte
Près de nos toits.

Tout un orcheste est en l'oiseau qui chante
Comme amateur, et semble s'écouter ;
Sa voix déclame ou se fait suppliante,
Pour mieux capter.

Fraîcheurs des nuits, abris sous le feuillage,
Sommets légers, qui reposez son vol,
Guidez chez moi, par votre souple ombrage,
Le rossignol.

En nos villas, nul jamais ne se lasse
D'ouïr, ravi, les trilles de ses chants ;
Et l'âme oublie, avec le vent qui passe,
Tous les méchants!

Il est venu, selon son habitude,
Chanter l'amour, les nids dans les buissons ;
Il est venu charmer ma solitude
Par ses chansons.

Durant des mois, la vie, en ses méandres,
Pourra rêver heureuse en ma villa;
Parfums des fleurs, belles nuits et voix tendres :
Tout vient d'Allah!...

Mme CORNÉLIE.

15 avril 1903.

Le Gérant : A. BOUVIER.

26-6 03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 304. 10 Centimes. 16-31 JUILLET 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Réorganisation de la Fédération Spirite Lyonnaise et Régionale

Le comité provisoire chargé d'élaborer les statuts de la Fédération spirite lyonnaise et régionale a décidé, dans sa séance du 23 juin, que la réunion générale des spirites lyonnais et régionaux aurait lieu dans l'après-midi du dimanche 2 août ; l'heure en sera donnée par les convocations spéciales adressées à cet effet à chacun d'eux.

Pour le Comité :
Le Président,
C. BRÉMOND.

Alliance Spirite Universelle

En fondant l'*Alliance Spirite Universelle*, moyennant un droit d'entrée d'*un franc* par personne, et SANS COTISATION, j'étais en droit d'espérer que les spirites s'empresseraient d'adhérer à cette fondation peu coûteuse et que cinquante mille membres donneraient, la première année, 50.000 francs à la propagande PAR LE FAIT.

Il n'en a rien été.

On a discuté, objecté et peu adhéré.

Merci aux adhérents ; sans rancune pour les autres. L'*Alliance Spirite Universelle* vivra quand même.

Lorsqu'elle n'aura pas de pain, elle ne mangera pas... Seulement elle se débaptise.

Il est absurde de s'appeler *Alliance Spirite Universelle*, quand on n'est que quelques-uns.

Nous nous appelons désormais... la SALLE D'ATTENTE.

Je vais vous dire tout de suite ce que nous attendons. Nous attendons un monsieur ou une dame qui voudra bien s'intéresser assez à la question spirite pour donner la forte somme, la très forte somme, la somme colossale.

Y aura-t-il, de par le monde, un être qui comprendra que la Société de demain est tout entière dans l'Evangile et que l'Évangile contient le Spiritisme et le Magnétisme dans les termes et dans les faits les PLUS FORMELS ?

Si oui, il est temps de répandre la *bonne nouvelle*.

En France, on ignore TOTALEMENT le Spiritisme.

Il nous faudrait le quotidien à un sou. Somme demandée : 500.000 francs.

Toutefois j'aimerais mieux convertir à la cause spirite un homme comme Berthelot que deux cent mille inconnus. Pourquoi ? Parce que la conviction des deux cent mille ne convaincraient pas Berthelot, tandis que la conviction de Berthelot convaincrait les deux cent mille... et plus ! Crookes a fait un million de spirites et il n'est pas spirite ! (*Zuze* un peu, mon bon, s'il l'était !)

C'est donc là qu'il faut viser : convertir *le savant célèbre*. Quel est le moyen d'y arriver ? Il n'y en a qu'un : LE FAIT. Appelez vos meilleurs médiums à Paris, mettez-les en présence de commissions composées de savants et vous créerez autour du spiritisme une publicité immense.

Le monde entier n'a-t-il pas les yeux fixés sur Paris ?

Les grands journaux de l'univers n'y ont-ils pas leurs correspondants ? Somme demandée : 50.000 francs. C'est pour rien !

La France est positiviste, le spiritisme l'est aussi. Ces deux posis tivismes doivent arriver à s'entendre.

Spiritualisme, spiritisme, magnétisme sont les trois premières marches d'un escalier qui ne s'arrête pas plus que l'échelle de Jacob.

L'œuvre dite chrétienne a pris fin.

L'œuvre matérialiste n'est pas viable.

La parole est à la science spirite.

La victoire définitive est certaine. Elle est prochaine, si un mil-

lionnaire vient à nous, les mains pleines : l'argent est le véhicule de l'idée.

Puissent les Esprits, qui travaillent activement au progrès humain, donner à notre génération la force de voir le drapeau spirite flotter victorieusement sur l'Académie des Sciences.

Albin Valabrègue.
Chemin Sautter, 10.

Genève, 13 juillet 1903.

LE PRINCIPE DIVIN

Nos lecteurs ont suivi, sans doute, dans les derniers numéros, les articles de M. J. Blain sur la morale sans Dieu et la réponse de M. Metzger. Nous-même, dans un article intitulé « Stoïcisme », avions déjà (nº 297, 1-15 mars) combattu la théorie de la morale sans Dieu.

Il ne saurait s'agir de polémique dans une Revue comme la *Paix universelle*, surtout sur un sujet de l'envergure que comporte la question de l'existence de Dieu.

Nous demandons simplement aux lecteurs de leur exposer ici la façon de concevoir Dieu, propre aux spiritualistes modernes et penseurs libres, que nous sommes à peu près tous.

Par définition, l'Incognoscible est indémontrable scientifiquement et métaphysiquement. Il ne saurait en résulter qu'il soit inadmissible et que l'idéal, c'est-à-dire le domaine de la pensée pure, puisse se passer de Lui, au contraire.

Or, l'école positiviste, dont Littré fut la dernière personnalité supérieure en vue, loin de nier Dieu — ainsi que le prétendirent sottement les orthodoxes — le reconnaît si formellement, qu'elle le désigne sous le nom d'Incognoscible ou Inconnaissable.

On ne saurait être à la fois plus prudent, plus logique et plus vrai.

Tout, autour de nous, dans le temps et l'espace, porte le caractère auguste et prestigieux de l'infini. Mais ce vocable même n'est qu'une façon d'exprimer notre effarement en présence de l'indicible grandeur qui frappe notre entendement, en présence d'une continuité sans limite.

Car, à proprement parler, nous ne comprenons pas quelque chose d'infini, quelque chose d'éternel, puisque notre intellect, limité à nous-mêmes, qui sommes essentiellement finis, dans le temps comme dans l'espace, se heurte à son contraire, qui lui est inconnu.

Pourtant, qu'arrive-t-il lorsque notre conscience prétend se faire une conception du phénomène de la vie, par exemple, dont nous sommes une des manifestations les plus ordonnées ?

Il arrive que, nous trouvant sans cesse en présence d'effets variés dont la cause initiale nous échappe, nous essayons de remonter à cette cause première ; il arrive enfin que le théorème invincible de toute logique se présente de lui-même à notre pensée et lui crie : « Pas d'effet sans cause, tu es manifestement un effet, donc une cause t'a produit. »

Vient ensuite la série des questions subsidiaires. Qui ? Comment ? Pourquoi ?

Auxquelles notre sens intime reste muet tout d'abord, écrasé par les ténèbres qui l'enveloppent.

Puis, peu à peu, la Raison chasse ces ténèbres et par induction, déduction et conclusion, le même sens intime se répond :

Qui ? Un inconnu, dont la puissance ne peut être qu'adéquate à son œuvre, coordonna la Nature dont je suis partie intégrante quoique infinitésimale.

Comment ? Les causes secondes sont manifestes : les causes premières m'échappent, mais elles existent évidemment.

Pourquoi ? Puisqu'il n'y a pas d'effet sans cause, ce ne peut être qu'en vue d'une réalisation générale, collective et individuelle que l'être est doué de vie. Puis le seul fait que je me pose, ce problème atteste qu'il a une solution, sinon un effet serait qui n'aurait point de cause, ce qui est mathématiquement impossible.

Tel paraît être un des modestes sentiers qui mènent la raison humaine vers la grande route de la Connaissance.

Mais la Raison humaine sait bien que par définition elle n'arrivera jamais à connaître l'Incognoscible. C'est précisément pourquoi elle s'affirme qu'Il est puisqu'elle ne peut se nier elle-même, sous peine de démence.

De ce point à l'idée de Dieu, il n'y a qu'un pas et le rationalisme l'a franchi : *Deus, ecce Deus !*

Mais si, descendant de ces hauteurs, nous prétendons créer un fétiche ; si nous nous imaginons de donner à l'Incognoscible des qualités, des défauts, des vices ; si même nous tentons d'expliquer son essence ou sa personnalité, en admettant qu'Il en ait une, alors nous dévalons dans l'absurde, nous faisons de l'anthropomorphisme, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus funeste, de plus abject, voire de plus coupable, car nous créons de toutes pièces et par contre-coup l'athéisme pour la gent moutonnière et sans cervelle qui se fait à elle-même ce raisonnement lumineux :

« Moloch et Teutatès étaient des monstres.

« Jéhovah est un personnage qui serait un criminel, s'il était un homme.

« Quant au prétendu Bon Dieu des bonnes gens — et de quelques autres aussi — ce serait simplement un despote égoïste qui ne jouirait certainement pas de l'estime publique s'il s'aventurait ici-bas, puisqu'il est — au dire de la Bible et selon la théologie : cruel, vindicatif, injuste, capricieux, sanguinaire et que sais-je encore . »

Tout cela n'est pas sérieux.

Résumons-nous.

Lorsque nous autres spiritualistes modernes, très véhémentement imbus de rationalisme scientifique, nous disons que nous sommes déistes, lorsque nous préconisons hautement l'existence de Dieu et l'action de ses lois sur les mondes, nous nous faisons de Lui — si indéterminée soit-elle — une autre idée que celle d'un être anthropomorphe. Il est pour nous, répétons-le à satiété, l'Incognoscible inévitable. Il est la cause des causes, la raison consciente de l'Univers.

Il est enfin, parce que notre raison est indéniable et que s'Il n'était pas, notre raison ne serait pas, car enfin nous n'avons pas produit notre raison ni personne non plus... sinon Lui ! Cette inconnaissable lumière n'est pas non plus l'œuvre universelle, puisque les masses tout entières, on ne le sait que trop, sont les adversaires de la raison.

Théoriciens de l'athéisme, tâchez de briser ce syllogisme :

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

Comprenez-vous ?

Voilà notre Dieu.

Vous n'en ferez pas :

« Un poison qui se dissimule, ni un souverain qui s'occupe de nos petites affaires, ni un maître plus ou moins rigide, ni un être *s'ajoutant à la série des êtres* . »

Non vraiment, notre Dieu, encore une fois, ne s'explique pas comme un théorème ou une version.

Que si, cependant, votre pensée a faim d'un essai de déterminisme, nous pourrons vous dire en terminant :

Niez-vous l'existence de l'univers ?

— Non.



— Niez-vous qu'il ne saurait exister d'effet sans cause ?

— Non.

— Reconnaissez-vous que, puisque l'univers existe, il a nécessairement une cause ?

— Évidemment.

— Connaissez-vous cette cause ?

— Non.

Eh bien, pour nous, cette cause ne saurait être que l'Inconnaissable, notre Dieu, cause des causes et Raison consciente de l'Univers.

T. BÉARSON.

Facultés précoces et prématurées de certains enfants

JUSTIFIANT LA PLURALITÉ DES EXISTENCES DE L'AME HUMAINE

On constate avec admiration des précocités prématurées et merveilleuses chez certains enfants exceptionnellement bien doués, qui produisent des chefs-d'œuvre à un âge où les facultés humaines ne sont pas généralement encore développées.

La science n'a pu jusqu'ici expliquer ces étranges phénomènes, qui, assurément, ne peuvent se produire sans une cause rationnelle et explicable. Mais pour se convaincre de cette cause, il faut la chercher dans les principes de la marche générale des divers événements du monde universel.

Dieu, qui est la raison consciente de toutes choses, n'a rien créé d'inutile. La vie de l'homme sur la terre forme une étape de sa vie générale. La pluralité des existences constitue donc une vérité essentielle qui s'impose à la raison humaine.

Presque tous les philosophes, fondateurs de religions et autres, ont admis ce principe essentiel et rationnel, comme un point fondamental de leurs enseignements.

D'après les principes enseignés par Pythagore, formulés par Fabre d'Olivet, dans l'explication des *Vers dorés* de cet éminent philosophe, en ces termes : « Le présent qui nous frappe et l'avenir qui nous menace ne sont que l'expression du passé, qui a été notre ouvrage dans les temps antérieurs. Ainsi, suivant cette doctrine, cette nécessité fatale, dont l'homme ne cesse de se plaindre, c'est luimême qui l'a créée par l'emploi de sa volonté. »

Les enseignements de Pythagore, corroborés par ceux des grands philosophes et des savants des peuples anciens ainsi que par la plupart des hommes éminents de la société moderne, sont conformes à la raison et à la justice.

La pluralité des existences justifie, d'une manière rationnelle, les inégalités intellectuelles et physiques, qui se manifestent chez certaines personnes en bas âge ; car les facultés extraordinairement prématurées qui se manifestent chez certains jeunes enfants, dont la précocité est merveilleuse, résultent de la pluralité des existences.

Sans ce principe rationnel et équitable, comment se justifierait la différence, souvent énorme, des conditions dans la naissance et les situations sociales des enfants et des divers membres de la société ?

Pourquoi, en effet, des enfants naîtraient-ils difformes, infirmes, pauvres et affligés d'une foule d'infortunes humaines, tandis que d'autres naîtraient sains de corps et d'esprit, dans l'opulence, les richesses, les honneurs et dans tous les avantages de la nature?

Une telle différence de situation constituerait une injustice flagrante de Dieu, qui donnerait aux uns toutes les faveurs et aux autres toutes les infortunes et les malheurs, si la pluralité des existences ne venait expliquer et justifier ces différences de situations de la vie humaine.

Suivant les principes de la renaissance ou préexistence, expliqués par Pythagore et la plupart des philosophes de tous les temps et de tous les pays, les inégalités de naissance et de conditions sociales sont la conséquence de nos vies précédentes ; car nous reprenons notre existence terrestre au point où nous l'avons laissée à la fin de la dernière vie.

Les inégalités des âmes qui arrivent sur notre globe, par la naissance, ne proviennent donc pas d'inégalités d'essence, ni de la volonté de Dieu, mais uniquement des résultats naturels des existences passées plus ou moins méritoires et progressives. En principe, chacun emporte et remporte à la fin de chaque fin et commencement d'existence la somme de mérite qu'il a acquise par sa conduite.

Le progrès moral accompli dans nos existences précédentes forme donc le point de départ de la vie actuelle et des éventualités qui composent les événements qui s'y déroulent, puisque chaque existence représente une page blanche que nous devons remplir au mieux de notre avancement moral.

La précocité merveilleuse de certains enfants et les différences de situations sociales et des aptitudes corporelles sont donc prouvées et justifiées par la loi des préexistences humaines.

Le spiritisme, comprenant l'importance de ces principes, aussi vrais que rationnels, et la vérité divine qui s'en dégage, en a fait un des points essentiels de ses enseignements.

A l'appui des principes que nous venons d'expliquer sommairement, nous donnons ci-après la nomenclature d'un certain nombre de ces précocités, qui sont réellement prodigieuses.

Nous reproduisons, d'un des précédents numéros du *Phare de Normandie*, sous la signature de Démophile, la précocité suivante :

Jean Baratier, né en Bavière le 19 janvier 1721, à l'âge de trois ans, savait lire et écrire. A quatre ans, il parlait latin avec son père, français avec sa mère et allemand avec la domestique. A sept ans, il savait le grec et l'hébreu. A neuf ans, il composa un dictionnaire en hébreu, contenant les mots les plus difficiles de l'Ancien Testament, avec des réflexions critiques qui annonçaient déjà une remarquable maturité d'esprit ; il acheva aussi de transcrire en hébreu la *Biblia parva* d'Opitius et en composa une traduction latine à onze ans. Il composa une traduction française d'un manuscrit hébreu du douzième siècle, ainsi que l'*Itinéraire* de Benjamin de Tolède, avec des notes et des dissertations qui remplissaient un volume, étonnant tous les commentateurs par la force de la logique du jeune auteur.

A dix-sept ans, il adressa à l'Académie des sciences de Paris un projet de découverte des longitudes fondé sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, projetant, dans ce but, une boussole qu'il avait inventée.

A dix-neuf ans, il publia l'histoire abrégée de la dispute entre Clément XI et le roi des Deux-Siciles.

La précocité merveilleuse de Jean Baratier était véritablement prodigieuse. Il avait approfondi la littérature de toutes les langues, de tous les temps et de tous les pays. Ses investigations s'étaient portées sur les inscriptions, les médailles et les antiquités égyptiennes, chinoises, grecques et romaines. Il connaissait l'explication des hiéroglyphes, lorsqu'il mourut à l'âge de dix-neuf ans, le 5 septembre 1740.

Un aveugle de naissance, nommé Toni, habitant les États-Unis, jouissait d'une précocité merveilleuse. A l'âge de deux ans, il traduisait par le chant tout ce qui frappait son oreille avec une justesse et une facilité incomparables.

A l'âge de quatre ans, entendant pour la première fois le piano, il en joua avec une perfection infinie. Il passait des nuits entières à exécuter les plus belles harmonies et tous les morceaux qu'il entendait.

A l'âge de cinq ans, entendant le bruit d'un orage, en traduisit toutes les nuances que produisaient les bruits du vent, du tonnerre et de la pluie.

Un congrès de soixante-dix professeurs fut réuni à Philadelphie, pour procéder à l'examen musical de ce musicien improvisateur.

Voici le résumé de son rapport :

« Les soussignés ne peuvent expliquer les prodigieux résultats de ce musicien étrange qui dépasse toutes les lois de l'art musical ou de la science .»

En admettant toutes les exagérations dont les Américains sont coutumiers, il doit quand même y avoir quelque chose de vrai dans cet étrange récit.

Les cas de précocité extraordinaire sont d'ailleurs très nombreux sur la plupart des connaissances humaines, pour ne pas trop s'étonner des facultés merveilleuses de Jean Baratier.

Encore un merveilleux calculateur. Maurice Frankel, âgé de cinq ans, né à Funkirchen (Hongrie) faisait les calculs les plus compliqués et résolvait les problèmes les plus difficiles avec une facilité merveilleuse. Toutes les questions qui lui étaient posées étaient résolues avec une sûreté et une facilité étonnantes. Il calculait, en outre, de mémoire, des millions et des milliards avec une rapidité prodigieuse.

La *Nouvelle Presse Libre* de Vienne (Autriche) donnait, dans un de ses numéros de 1878, les détails les plus circonstanciés sur ce calculateur phénoménal.

Un enfant de six ans, né à Florence, en 1664, nommé Mathieux Le Coq, qui ne savait ni lire, ni écrire, résolvait les problèmes les plus difficiles à l'instant même, sur les racines carrées, les racines cubiques et sur toute sorte de difficultés, de suite qu'on les lui avait posés.

Un jeune Anglais, nommé Jedediah Buxton, né à Elmeton (Angleterre) se jouait des nombres les plus élevés et les plus difficiles. Jeune encore et tout à fait illettré, il fut présenté à la Société royale de Londres, comme calculateur prodige.

Un jour il assista à une représentation au théâtre de Drury-Lane où l'on jouait *Richard III*. Comme il avait écouté très attentivement la pièce, on lui demanda à la sortie ce qu'il pensait des ballets et de la musique. Il répondit simplement, à ses interlocuteurs étonnés, que les danseurs et les danseuses avaient fait 5.202 pas et que les acteurs avaient prononcé 12.445 mots sur lesquels l'artiste Garrick en avait articulé un certain nombre qui fut reconnu exact.

Zerah-Colburn, né à Cabut, dans l'Etat de Vermont (États-Unis), en 1812, donnait instantanément la douzième puissance d'un nombre et extrayait de même la racine cubique d'un nombre quelconque des chiffres avec la plus grande facilité.

En 1837, un berger sicilien, nommé Vito Mangiamel, avait une facilité prodigieuse pour résoudre les problèmes les plus compliqués, comme celui-ci : « Quel est le nombre qui satisfait à la condition que son cube, plus cinq fois son carré, égale quarante-deux fois ce nombre, plus quarante ? »

Vito répondit en moins d'une minute : C'est le nombre cinq.

Un pâtre français, nommé Henri Madeux, se présenta à l'Académie des sciences, le 16 novembre 1840, pour être examiné comme calculateur prodigieux.

La Commission chargée de cet examen présenta un rapport dans lequel il était constaté la grande part que prenait la mémoire dans les calculs de cet enfant de 14 ans, qui calculait avec la plus grande rapidité et donnait la solution des problèmes les plus difficiles.

Voici encore un phénomène véritablement prodigieux : Le petit Henri Hainaut, à l'âge de 21 mois, faisait des prodiges au point de vue musical.

Le père de cet enfant prodige, professeur de musique, habite à Paris, rue Boinod.

La dictée musicale n'a plus de secret pour cet enfant qui n'a pas encore deux ans. Quel que soit l'instrument qu'on lui présente, le jeune Henri énonce les notes émises avec la plus grande exactitude. Sa science musicale lui permet d'indiquer les dièzes et les bémols avec la plus grande facilité.

Henri Hainaut surpasse Mozart, qui ne devint musicien qu'à l'âge de sept ans, ce qui était déjà bien joli.

On applaudissait à Paris, il y a quelque temps, un violoniste de quatre ans, qui maniait l'archet de main de maître et qui faisait l'admiration de tous ceux qui l'entendaient jouer.

Mlle Adeline Germain, âgée de sept ans, joue du piano avec un art consommé ; elle compose même de charmantes mélodies pleines de sentiments exquis. Elle accueille chez ses parents, à Paris, avec une amabilité charmante les personnes qui désirent l'entendre.

Un auteur dramatique de dix ans.

Mlle Champmoyat, sous le pseudonyme de Carmen d'Assilva, vient d'être admise comme membre de la Société des auteurs dramatiques.

Elle a été accueillie de la manière la plus aimable par M. Victorien Sardou. Elle est née à Paris, le 5 mars 1892.

Elle a écrit plusieurs pièces qui ont été représentées, telles que *Quand l'amour nous tient, l'amitié perd ses droits ; la Nourrice ; Brouillés depuis un an ; la Baignoire ; l'Avocat.*

Elle écrit couramment l'anglais sans l'avoir appris.

Dès l'âge de neuf ans, la célèbre Thérésa enthousiasmait toutes les capitales de l'Europe par les sons qu'elle tirait de son violon. Billot disait d'elle : « On croirait qu'elle a joué du violon avant de naître. »

Pope composa l'ode *la Solitude* à l'âge de douze ans, et à seize ans il fit paraître *les Pastorales*.

Meyerbeer jouait très bien du piano à six ans ; il donnait des séances publiques de piano.

Raphaël était déjà renommé à l'âge de quatre ans par ses ravissantes peintures.

Weber, à quatorze ans, fit représenter son premier opéra.

Beethoven, à treize ans, composa trois sonates d'une beauté admirable.

Claude Vernet dessinait très bien à l'âge de sept ans.

Pascal était géomètre à onze ans, et à douze ans il avait résolu les trente-deux propositions d'Euclide.

Dante écrivit à neuf ans son sonnet pour Béatrice.

Victor Hugo était lauréat des Jeux Floraux à Toulouse, à l'âge de quatorze ans.

Ovide, Pétrarque, Molière, Boileau, Schiller, Voltaire, produisaient des chefs-d'œuvre de sept à douze ans.

Les précocités merveilleuses de certains enfants sont très nombreuses, mais nous pensons que celles que nous avons données suffiront pour appuyer les nombreuses preuves de la pluralité des existences.

Ces enfants prodiges, véritables phénomènes par leurs connaissances prématurées, avaient apporté d'autres existences les merveilleuses facultés qu'ils possèdent.

La pluralité des existences explique donc toutes les inégalités intellectuelles, physiques et les diverses situations, souvent si différentes, qui favorisent certaines personnes et qui en affligent d'au-



tres, puisque chaque homme fait lui-même sa destinée, qu'il prépare d'une existence à l'autre.

La préexistence, cette loi inéluctable du monde universel, donne clairement la solution des causes qui produisent les inégalités que subit l'humanité.

La palingénésie, dans les existences humaines, a toujours existé. Les croyances des anciens peuples de tous les temps et de tous les pays le confirment d'une manière absolue.

Déchaud,
publiciste à Oran.

L'ÉTAT FLUIDIQUE

Energie magnétique, positive et négative. — Son rôle.

Les fluides sont positifs ou négatifs.

La contagion : en l'espèce, les maladies, sont le résultat d'une incorporation physique, psychique ou animique de fluides négatifs ; sous l'action d'un phénomène émotif, d'un excès physique ou moral, ou d'une faute physique, psychique ou animique déterminant la porte d'entrée aux fluides contagieux négatifs, qui viennent se substituer ou se juxtaposer aux positifs, en troubler le jeu vibratoire, les désharmoniser dans leur constitution trinitaire.

La contagion peut aussi être le résultat d'une force astrale fluidique, positive ou négative *agissante*, naturellement plus puissante que nos forces incorporées et *en dominante sur les nôtres*.

Les excès, les peines, les chagrins, fautes, émotions, troubles variables et variés sont à l'âme, au corps psychique et physique *comme un court-circuit*.

Les fluides sont des essences ; les essences sont positives ou négatives, bienfaisantes ou nocives.

Ces essences fluidiques, tous les corps en extériorisent, et toutes sont *sui generis*.

Les astres, la terre, l'eau (le sang de la planète) saine ou malsaine, les plantes vivantes ou mortes, animaux inférieurs ou supérieurs en extériorisent.

Ces fluides, positifs et négatifs, absorbés par la série des êtres, suivant leur état natif et constitutif, leur densité permanente ou du moment psychologique, suivant leur dynamisme médiat ou immédiat, sont absorbés ou éliminés en plus ou moins grande quantité, et il en résulte des coassociations transformatrices de l'état constitutionnel permanentes ou passagères, bonnes ou mauvaises, qui réalisent l'intoxication isolée ou générale, *l'endémie ou l'épidémie*, LA CONTAGION.

Or, comme l'émotion, la peur, la crainte, la lâcheté *sont des états d'âme* qui, déterminant des courts-circuits sur *le cœur et le sympathique*, désharmonisent l'équilibre fluidique vibratoire trinitaire ; il résulte que dans les périodes de contagion toutes les personnes qui feront des excès, auront des émotions quelconques, créeront la porte ouverte à la contagion ; elles établiront un *locus minoris resistentiæ* (lieu de moindre résistance) dans leur organisme.

D'autre part, aux heures de contagion épidémique, il y a aussi dans l'atmosphère ambiante une condensation agglomérative, *associée*, de fluides négatifs d'essence planétaire, végétale, aviaire, zoologique inférieure et supérieure humaine, qui réalisent *des formes, des Bouquets*, diraient les distillateurs-parfumeurs, qui sont d'un dynamisme négatif puissant, qui ne pourra être inversé vers et par des radiations d'essences positives *que par la voie astrale supérieure* venant apporter son consensus positif aux essences fluidiques de la lourde et vile matière grouillante d'ici-bas.

Le plus lourd, c'est-à-dire les essences de la zone astrale planétaire n'auront leur ambiance modifiée, transformée, que par l'adjonction d'essences astrales positives venant corriger les densités négatives des lourdes essences décomposantes et décomposées de la zone planétaire.

Chaque Être a son odeur, son essence fluidique de désassimilation organo-psychico-animique ; chaque organe a son essence fluidique désassimilatrice qui se fait :

1° Par la voie pulmonaire ; 2° par la voie cutanée générale ; 3° par la voie cutanée locale de l'organe même.

Chacun de nos sens extériorise à l'état de repos, comme à l'état d'activité fonctionnelle, des forces fluidiques positives et négatives, qui sont d'un dynamisme dont la positivité ou la négativité simple ou associée sont contingentes de notre état physique constitutionnel, psychique et animique ancestral et acquis par nos actes.

Le passé pèse sur l'avenir ; s'en dégager est possible, mais il est nécessaire d'y travailler patiemment, en quelque sorte à jet continu, par l'effort de notre volonté coordinatrice de tous les actes de notre corps, de notre psychique, de notre âme.

De ce que je viens de dire, il découle que les sens et les moindres organes de notre corps extériorisent des fluides de décomposition négative, produits par l'effort, l'usure désassimilatrice et incorporés aussi par les assimilations négatives planétaires diverses qui se trouvent dans notre ambiance et que le jeu même de nos organes vitaux et l'état de densité de notre constitution trinitaire *nous oblige à assimiler malgré nous, en mélange avec les positifs*.

Tous ces fluides extériorisés sont des essences, *des Bouquets*, dont il importe au vingtième siècle de dégager enfin *l'action individuelle et accompagnée*, suivant le milieu.

Cette étude peut être entreprise, et, dans les laboratoires où elle le sera, elle donnera des résultats plus sérieux pour l'humanité que ces travaux physiologiques modernes auxquels s'emploient nos physiologistes, qui s'amusent à créer des maladies en inoculant à dose massive, contre nature, des résidus humains organiques dans des conditions tout à fait contraires aux lois de la nature.

Les essences fluidiques dont les bouquets sont la manifestation *objectivée à l'odorat* sont encore *l'expression de nos expressions* organo-psychico-animiques et des expressions trinitaires solides, liquides, gazeuses, éthérées, de la planète, de tous les états vivants de la matière constituée dans son sein, sur son plan et autour de son plan.

Mais nos expressions planétaires fluidiques, dans leur vie propre et isolée, ne sont rien et tendraient *à devenir globalement négatives*, si elles n'étaient rénovées sans cesse par l'adjonction, dans leur ambiance, de forces fluides, essences, bouquets des planètes astrales, célestes de l'infini, qui gravitent autour de nous, comme autant de soleils diurnes et nocturnes, *ainsi circonférenciels*, destinés à autopoly-suggestionner de forces radio-actives évolutives notre ambiance ; en la dégageant ainsi des expressions négatives (essences, fluides, bouquets) que l'usure et l'esprit du mal répand à pleins bords dans notre habitat intérieur et extérieur.

Ce ne sont pas là des contingences dépendantes d'une rêverie idéale ; non, c'est du réalisme quintessencié, *du domaine de l'observation et de l'expérimentation*, que la science du vingtième siècle doit envisager, étudier, aborder résolument, sous peine de faillir à sa mission.

Que tous ceux que n'aveugle pas l'esprit de dogme, que tous ceux qui ont l'âme assez haute pour jeter par-dessus bord le protocole étroit des églises et des chapelles, se liguent et entrent de pied ferme dans la nouvelle science, bien décidés à ne se laisser enchaîner par

aucun dogmatisme quel qu'il soit, et nous verrons bientôt l'esprit humain, libéré des entraves du passé, de découvertes en découvertes, assurer au cycle nouveau sa marche ascensionnelle, où l'esprit humain se libérera des relations électro-magnétiques par fils conducteurs, pour se servir des radiations fluido-électro-magnétiques radiaires de l'espace éthéré, ondes astrales de types divers, dont le réseau multicolore, bienfaisant quoique rayons obscurs, emplit notre ambiance pour nous dégager davantage des liens de la vile matière et nous faire accomplir une étape nouvelle, toute de paix, de fraternité, de solidarité *sociale*, sociale *parce que plus astrale*.

Aromes. Fluides. Essences.

Trois termes d'une même ENTITÉ ASTRALE :

LE FLUIDE MAGNÉTIQUE UNIVERSEL BIPOLAIRE.

Eclaireurs, artisans, travailleurs du nouveau cycle : A l'œuvre !
C'est à l'œuvre qu'on connaît l'artisan.

C'est par nos œuvres que la reconnaissance de ces trois termes dans leur type *trinitaire* s'imposera à toutes les oppositions du dogmatisme scientifique ou théocratique.

A. B. L.

Extrait des Cours de Magnétisme

DOUZIÈME LEÇON

(Suite.)

Manifestation de l'âme.

MESSIEURS,

Dans mes dernières leçons je vous ai parlé de somnambulisme, je vous ai montré comment, dans des accès de lucidité, des malades trouvaient les remèdes à leurs maux et donnaient des détails très circonstanciés en recommandant ce qui leur était nécessaire, préconisant tout particulièrement le magnétisme. S'il me fallait vous citer tous les cas de guérison dus à la thérapeutique somnambulique je n'en finirais plus : les annales du magnétisme en fourmillent ; néanmoins, pour bien vous démontrer ce que peuvent certains sujets pendant le sommeil, je ne peux résister au plaisir de vous citer un fait rapporté par M. Goupil, ingénieur en chef de l'État, dans *Pour et Contre*.

Parlant d'un des élèves-maîtres de l'École normale de Guéret qui, presque chaque soir, entrait en somnambulisme et exécutait dans cet état des actes qui excitaient la stupéfaction de ses professeurs et de ses camarades, actes dont un certain nombre d'habitants de la ville ont été sur leur demande rendus témoins, il dit, d'après un rapport du directeur de l'Ecole :

« Une nuit, malgré la surveillance attentive dont il était l'objet, Janicaud sortit du dortoir sans que le maître adjoint de service ni aucun élève s'en aperçût. Le lendemain matin, au moment du lever, notre somnambule était dans son lit comme les autres élèves ; mais son oreiller avait disparu ainsi que sa montre. A la fatigue qu'il éprouvait, à l'altération de ses traits, il devint évident pour tout le monde qu'il avait dû se lever pendant la nuit. Des recherches minutieuses furent faites dans tout l'établissement et dans les jardins qui l'entourent, mais sans résultats. On prit des informations dans le voisinage sans pouvoir rien découvrir. Enfin, dans la journée, on remarqua quelque chose de blanc sur la toiture en zinc de l'infirmerie ; c'était l'oreiller de Janicaud, qu'il y avait déposé la nuit avec sa montre et un bouquet de fleurs cueillies dans le jardin.

« Les dangers que pouvaient avoir pour Janicaud ses pérégrinations nocturnes nécessitèrent bientôt des mesures de sûreté que, du reste, il fut le premier à provoquer, et que je m'empressai de prendre. Chaque soir le somnambule fut attaché par le poignet au moyen d'un collier fermant à cadenas et fixé à l'extrémité d'une chaîne de fer, rivée à son lit. Mais cette précaution fut bientôt reconnue insuffisante ; car, dans ses moments de crise, la main du somnambule se contractait au point de passer avec la plus grande facilité dans le collier, et bientôt il fallut l'attacher par la jambe au-dessus de la cheville du pied.

« Un soir, vers 11 heures, Janicaud, échappé du dortoir vient frapper à la porte de ma chambre à coucher : « J'arrive, me dit-il, « de Vendôme, et je viens vous donner des nouvelles de votre « famille, M. et Mme Arnaud sont en bonne santé et votre petit « garçon a quatre dents.

« — Puisque vous les avez vus à Vendôme, pourriez-vous y retourner et me dire où ils sont en ce moment ?

« — Attendez... M'y voici... Ils dorment dans une chambre du premier étage ; leur lit est au fond de la chambre à gauche. Le lit de la nourrice est à droite, et le berceau d'Henri touche le lit de la nourrice.

« L'indication de l'appartement et la disposition des lits étaient parfaitement exactes et le lendemain je recevais une lettre dans laquelle mon beau-père m'annonçait que mon enfant avait sa quatrième dent.

« Quelques jours après Janicaud revient vers la même heure m'annonçant encore qu'il arrive de Vendôme et qu'un accident est survenu dans la journée à mon enfant. »

Effectivement ce que disait le somnambule était exact.

Une nuit il voit un chat dans l'atelier de reliure qui, en mangeant la pâte, fait tomber le plat qui la contenait et s'est brisé en cinq morceaux.

La nuit suivante, il voit sur la route de Gleny le cadavre d'un homme qui s'est noyé en se baignant dans la Creuse et qu'on ramène à Guéret dans une voiture.

Dans une autre circonstance il désigne un vin qu'il désire goûter et il va lui-même le chercher dans la cave sans aucune lumière. Ailleurs c'est un lièvre qu'il voit dans un champ de blé noir, indique son passage, où il a laissé du poils, il veut le poursuivre. Reprenant le chemin de sa maison — car il est dehors — il arrive vers un passage étroit et dangereux sur le bord de la rivière, son beau-frère lui crie de bien faire attention où il met le pied.

« Soyez sans crainte, répond Janicaud, j'y vois plus clair que vous et la preuve c'est que vous ne voyez pas une allumette qui est près de vous. Tenez, arrêtez-vous, et si vous n'y voyez rien, tâtez avec la main et sous votre pied gauche. Il est vrai que vous n'y verrez guère plus clair quand vous l'aurez trouvée, car cette allumette n'a pas de phosphore. »

L'allumette était bien en effet sous le pied gauche de son beau-frère qui l'a trouvée en tâtonnant. Or, non seulement l'obscurité était très grande, mais encore Janicaud s'en trouvait éloigné d'une trentaine de pas et de plus n'avait point cessé, suivant son habitude, d'avoir son éternel bonnet de coton enfoncé jusqu'au bout du nez.

Tous ces faits sont d'une rigoureuse exactitude, et de même que ceux que nous avons déjà vus, ils nous incitent à méditer un instant sur la valeur de nos sens matériels. Ils nous poussent à pénétrer davantage à travers le monde invisible où nous pourrons bientôt étudier les manifestations de l'âme d'une façon assez sérieuse.

En effet, nous avons déjà vu, au cours de nos études, comme nous venons de le voir encore, que ce principe spécial que nous pouvons appeler l'*Ego*, *le moi* individuel, l'entité intelligente unie au corps pendant les manifestations de la vie, peut, par expansion de ses



facultés animiques, de son principe plus particulièrement spirituel, voir, sentir, entendre tout ce qui ne tombe pas immédiatement sous les sens matériels et, s'il en est ainsi, nous pouvons donc dès à présent être certains que l'individualité humaine est un composé de deux choses absolument distinctes, c'est-à-dire le principe intelligent que certains philosophes appellent l'âme, d'autres l'esprit et le corps proprement dit, l'un soumis aux volontés ou aux caprices de l'autre.

Nous savons en effet que tous les mouvements du corps obéissent, en principe, à la pensée qui, elle, est le propre de la personnalité psychique, c'est-à-dire de l'âme. Mais nous savons aussi que, dès que l'heure de la mort arrive, le corps n'est plus soumis aux manifestations intelligentes qui faisaient sa raison d'être ici-bas pendant le cours de son existence.

Soumis à la loi de transformation qui est le propre de la matière, le corps, après avoir conservé quelque temps les formes qu'il avait pendant la vie, se décompose peu à peu pour ne plus former qu'un amas informe appelé à disparaître entièrement dans un temps plus ou moins long, mais nulle trace de vie, nulle trace de cette entité plus ou moins intelligente qui apparaissait dans le mouvement ne peut plus apparaître, plus de manifestations, la pensée de cet être est rentrée dans le grand creuset universel. Qu'il ait été homme de génie ou crétin, le corps qui repose dans la tombe ne peut plus répondre à la voix de ceux qui l'appellent. Le principe intelligent que nous avons vu, l'âme s'est envolée et Dieu seul peut-être connaît sa destinée.

Mais cette âme dont je parle ne pourrait-elle pas se manifester en dehors du corps d'où elle est partie?

(*A suivre.*) A. Bouvier.

DEUX MOTS DE PHILOSOPHIE

De tous les systèmes de philosophie élaborés jusqu'à nos jours, la philosophie spirite est celle qui contente le plus le cœur de l'homme et satisfait le plus sa raison.

Laissant loin derrière elle l'idéal hypothétique des différentes religions, elle se base sur des preuves, et la vérité qui en découle ne saurait être mise en doute par l'homme de bonne foi qui pense et médite sur les grands problèmes de la destinée spirituelle.

Prenons comme exemple le fond même de cette philosophie : j'ai parlé de la réincarnation ou vies successives. Le critérium de la bonté et de la justice divine éclate dans la croyance à la transmigration des âmes. Dieu ne peut pas avoir créé et sans but les inégalités morales que nous rencontrons à chaque pas dans la vie.

Ou Dieu existe dans toute sa perfection, ou il n'existe pas. Or, comme nous, spirites, nous avons des raisons de croire à son existence et à son incommensurable justice, nous ne pouvons admettre que la vie si courte que nous traversons durant un temps de plus ou moins longue durée, soit le commencement et le point terminus de notre évolution morale.

Pourquoi, si notre vie devait se restreindre à quelques années parcourues en une étape unique, à la poursuite d'un seul but, pourquoi, dis-je, ne naissons-nous pas tous avec les mêmes penchants, la même intelligence et les mêmes facultés morales développées à un égal degré? Au point de vue physique, tous les hommes possèdent les mêmes organes, les mêmes viscères ; à la naissance, le cœur bat dans chaque poitrine humaine. Mais au point de vue moral en est-il ainsi ? Je crois que l'observation nous conduit à la négative. Et c'est en observant un peu que nous voyons certains enfants se révéler, dès leur bas âge, avec des qualités morales plus ou moins affinées. Il n'y a pas à alléguer la théorie de l'atavisme, si chère à l'école matérialiste, car dans nombre de cas l'on a vu souvent des enfants d'une intelligence transcendante naître de parents d'un niveau intellectuel bien au-dessous de la moyenne et vice versa. Comment, sans le principe des vies successives, admettre ces contrastes que nous voyons chaque jour ? Deux enfants jumeaux, par exemple, normalement constitués tous les deux et ayant, ce me semble, puisé à la même source le principe de la vie organique, sont presque toujours diamétralement opposés quant aux caractères. Au point de vue physique, il y aura ressemblance mais non au point de vue moral.

L'Histoire nous révèle des cas d'enfants doués de qualités morales surprenantes pour leur âge ; qu'il me soit permis en passant d'en citer quelques-uns. C'est parmi ces petits prodiges que nous rencontrons Pascal, découvrant à l'âge de douze ans, et sans aucune teinture de calcul, la plus grande partie de la géométrie plane ; c'est Rembrandt, dessinant magistralement avant de savoir lire ; c'est Mozart, exécutant une sonate de piano à quatre ans et composant un opéra à huit ans ; c'est Thérésa Milanollo jouant du violon à quatre ans avec tant d'art et de supériorité que Baillot disait qu'elle avait dû jouer du violon avant que de naître ; c'est Victor Hugo, qualifié par Châteaubriand d'enfant sublime ; c'est, de nos jours, il y a quelques mois à peine, Mlle France Darget concevant et écrivant des poésies dignes des plus grands maîtres du Parnasse. Tout le monde a le souvenir de ces exemples ; qu'il suffise au lecteur de savoir que ces faits ne constituent pas des exceptions, mais ne sont que la traduction de faits généraux poussés assez loin dans ces divers cas pour attirer l'attention publique. Je crois que pour le penseur la preuve d'une existence antérieure éclate là dans toute son évidence. Il est certain qu'à quatre ans un enfant ne peut avoir appris la musique, et qu'en dehors de l'admission d'une réminiscence due à une vie terrestre antérieure, l'explication d'un semblable phénomène ne peut être fournie.

Pour quiconque croit à l'incarnation unique, telle que l'enseigne l'Eglise catholique, apostolique et romaine, l'injustice de Dieu est flagrante, puisqu'il comble les uns de ses dons et déshérite les autres. Mais, comme je le disais plus haut, Dieu ne peut être injuste, il veut que l'homme soit lui-même l'artisan de sa propre destinée. Toutes les âmes ont été créées à l'état neutre. Suivant nos efforts nous ferons plus ou moins fructifier, et plus ou moins vite, le germe de l'intelligence déposé par Dieu dans nos cœurs. L'Être humain est semblable au collégien qui, suivant ses mérites, monte d'année en année à une classe supérieure ou la redouble si les efforts qu'il a pu faire pour s'élever ont été insuffisants. Tout, dans la nature, progresse et monte vers l'idéal : la fleur sauvage greffée à la fleur domestique devient plus riche en parfum et gagne en forme et en couleur. Pourquoi l'homme, sommet de l'échelle hiérarchique terrestre, se soustrairait-il à cette loi ? L'univers est régi par des lois immuables, et rien ne saurait déranger l'harmonie qui préside à l'évolution des mondes.

Pourquoi, au lieu de se perdre en conjectures, d'ergoter sur des phrases et des mots, de s'égarer dans le dédale d'une philosophie nébuleuse, pourquoi ne pas admettre, avec Allan Kardec, que l'homme naît, meurt et renaît pour mourir encore autant de fois qu'il lui sera nécessaire pour atteindre le degré supérieur dans la hiérarchie spirituelle. Je parlais tout à l'heure de l'Eglise catholique. Prenons, par exemple, le dogme de la récompense ou du châtiment, tel que cette même Eglise nous l'enseigne. D'après l'Eglise, l'âme, aussitôt après sa mort, paraît au tribunal divin, qui la juge sans retour et l'envoie pour l'éternité au ciel, séjour des bienheureux, ou en enfer, lieu de tortures, habitacle des damnés. Alors, d'après ce même dogme et d'après l'incarnation unique de cette même Eglise, un enfant baptisé n'ayant vécu que quelques heures ira tout droit au ciel, tandis qu'un vieillard mort à un âge avancé sera damné pour une faute de quelques instants, commise au déclin de sa vie. Non,

cela ne peut être, et la raison la plus rudimentaire se refuse à admettre pareille monstruosité et semblable injustice. Du moment que dans les deux cas de cet enfant et de ce vieillard il y a inégalité de responsabilité, Dieu ne peut, dans sa justice, récompenser l'un et punir l'autre éternellement ou, dans le cas où tous les deux seraient morts en état de grâce, les faire bénéficier des mêmes prérogatives. C'est avec des dogmes aussi absurdes que monstrueux, tels que le dogme de l'enfer et du purgatoire, que l'Eglise est arrivée à détacher l'homme de la croyance en Dieu, et je prétends que par la foi à la réincarnation, l'homme reviendra à cette croyance, qui émane du principe même de Dieu qui est l'amour. L'Humanité croira, non par crainte du châtiment, mais en vertu d'un devoir impérieux de reconnaissance que chaque créature doit rendre à son créateur. Du jour où la réincarnation servira de base à la philosophie religieuse, l'exploitation ne sera plus l'apanage des castes sacerdotales, et alors le Christ de l'Evangile nous dictera ses préceptes dans toute leur beauté et, comme sur le Calvaire, ouvrant ses bras à l'humanité entière, l'avancement moral de chaque homme ne dépendra non plus de la chance qu'ont certains d'appartenir à telle ou telle religion, mais simplement de l'observation de cette grande et noble vertu : la Charité.....

EDMOND DUBOIS,
Secrétaire de la Fédération spirite du Sud-Ouest.

VIRGILE KABBALISTE

Virgile, dans le sixième livre de l'*Énéïde*, donne clairement une définition de la lumière astrale.

Voici la traduction de ces vers sublimes :

Enée, aux enfers, interroge son père Anchise.

« O mon père, est-il vrai que dans des corps nouveaux,
De sa prison grossière une fois dégagée,
L'âme, ce feu si pur, veuille être replongée?
Ne lui souvient-il plus de ses longues douleurs!
Tout le Léthé peut-il suffire à ses malheurs ? »
« Mon fils, dit le vieillard, dans leur source profonde
Puisque tu veux sonder ces grands secrets du monde,
Ecoute-moi. D'abord une source de feux,
Comme un fleuve éternel répandue en tous lieux,
De sa flamme invisible échauffant la matière,
Jadis versa la vie à la nature entière,
Alluma le soleil et les astres divers,
Descendit sur les eaux et nagea dans les airs.
Chacun de cette flamme obtient une étincelle,
C'est cet esprit divin, cette âme universelle
Qui, d'un souffle de vie animant tous les corps,
De ce vaste univers fait mouvoir les ressorts,
Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde
Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre et sous l'onde.
De la Divinité ce rayon précieux
En sortant de sa source est pur comme les cieux! »

Remarquons que cette citation de la définition de la lumière astrale nous conduit à la transmission des âmes :

« Mais, s'il vient habiter dans des corps périssables,
Alors dénaturant ses traits méconnaissables,
Le terrestre séjour le tient emprisonné :
Alors des passions le souffle empoisonné
Corrompt sa pure essence; alors l'âme flétrie
Atteste son exil et dément sa patrie!
Même quand cet esprit, captif, dégénéré,
A quitté sa prison du vice invétéré,
Un reste impur le suit sur son nouveau théâtre;
Longtemps il en retient l'empreinte opiniâtre
Et, de son corps souffrant éprouvant la langueur,
Est lent à recouvrer sa céleste vigueur.
De ces âmes alors commencent les tortures :
Les unes dans les eaux vont laver leurs souillures;
Les autres, s'épurer dans des brasiers ardents,
Et d'autres dans les airs sont les jouets des vents;
Enfin, chacun revient, sans remords et sans vices,
De ces bois innocents savourer les délices.
Mais cet heureux séjour a peu de citoyens!
Il faut, pour être admis aux champs élyséens
Qu'achevant mille fois sa brillante carrière,
Le soleil à leurs yeux ouvre enfin la barrière.
Ce grand cercle achevé, l'épreuve cesse alors.
L'âge ayant effacé tous les vices du corps,
Et du rayon divin purifié les flammes,
Un dieu vers le léthé conduit toutes ces âmes;
Elles boivent son onde, et l'oubli de leurs maux
Les engage à rentrer dans des liens nouveaux. »

Virgile, émerveillé dans un autre passage de l'admirable instinct des abeilles, suppose qu'elles ont reçu une parcelle de l'esprit divin :

Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé.
Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde;
Dieu circule partout, et son âme féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer;
Et, retournant aux cieux en globe de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.

J.-B. ROCHE.

ŒUVRES DE Mlle FRANCE DARGET

Poésies Nouvelles, precédées de *Premières Poésies*, par FRANCE DARGET. Un vol. in-18 de 216 pages avec portrait de l'auteur. En vente chez les éditeurs, E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture, Tours, et chez tous les libraires de Tours. Prix : 2 fr. — Franco : 2 fr. 40.

Sully-Prudhomme écrivait le 4 avril 1900 au commandant Darget, du 5e cuirassiers, au sujet de quelques poésies de sa fille qu'il lui avait envoyées :

« Vous m'écrivez qu'elle a seulement 13 ans. Je ne puis revenir « de mon étonnement!.....

« Je n'hésite pas à déclarer que la vocation du langage poétique « est éminente chez elle...

« Je ne me rappelle pas avoir rencontré encore une disposition, « une aptitude à la versification aussi évidente à pareil âge. »

Depuis, France Darget a fait paraître, en novembre 1901, un premier volume de poésies avant sa 15e année; cet ouvrage a obtenu le 1er prix de poésie — médaille d'or — à l'Académie Nationale de Bordeaux.

L'édition de mille exemplaires a été épuisée en peu de temps, et cette vente subite a été un vrai succès de librairie.

Maintenant France Darget fait paraître un 2e volume, *Poésies Nouvelles*, précédées de ses *Premières Poésies*. Les *Annales Politiques et Littéraires*, dans le numéro du 9 novembre 1900, l'avaient appelée « Une enfant prodige ». Sept journaux illustrés ont déjà donné son portrait. *La Revue* (ancienne *Revue des Revues*) disait de cette jeune fille, dans son numéro du 25 septembre 1902, en citant les premiers vers de Victor Hugo et ceux de France Darget :

« Que l'on compare ces vers exquis à ceux que Victor Hugo écri- « vait à 15 ans, alors qu'il était un peu plus âgé que France Darget. « Eh bien ! je ne crains pas de le dire, avec toute la révérence qui est « due aux Dieux, mon choix est fait entre les vers de France Dar- « get à 12 ans et ceux de Victor Hugo à 15 ans. »

Sans permettre à notre enthousiasme d'aller si haut, nous constaterons seulement que le nom de France Darget a déjà pris place parmi ceux de la littérature contemporaine et que ses œuvres sont de celles qu'il faut connaître.

LES ÉDITEURS.

Le Gérant : A. BOUVIER.

15-7-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 305. **10 Centimes.** 1er-15 AOUT 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — **PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE** — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Réorganisation de la Fédération spirite Lyonnaise.

La réunion générale des spirites appartenant à la région lyonaise ou aux départements limitrophes, fixée au dimanche 2 août, aura lieu dans la salle des réunions du comité provisoire, rue Paul-Bert, 6, à 3 heures du soir.

Tous les chefs de groupements spirites voudront bien y apporter la liste avec noms et adresses très exactes des membres de leurs groupes désireux de se fédérer.

Si pour une raison quelconque des chefs de groupements ne croyaient pas devoir faire partie de la Fédération, les membres de ces mêmes groupements pourront se fédérer sans préjudice des obligations pécuniaires ou autres qui les lient à leur groupe. Ceux-ci devront remettre au comité provisoire lors de la réunion générale leur adhésion écrite comportant simplement leur nom et adresse.

Enfin, tous les spirites désireux de se fédérer, qui ne pourront assister à la réunion générale du 2 août, devront faire parvenir avant ce jour au président du comité provisoire, cours Gambetta, 5, leur adhésion, conformément aux indications ci-dessus.

Aux 250 spirites qui en nous nommant président du comité provisoire nous confièrent le mandat de réorganiser la Fédération spirite lyonnaise, nous venons dire : Vous qui le 20 mai 1903 avez si hautement manifesté le désir de rompre avec l'isolement, l'inaction ; de marcher enfin la main dans la main à la conquête du vrai, d'y goûter les bienfaits de l'union, de la concorde dans la fraternité, venez salle Paul-Bert, le dimanche 2 août, pour y entendre le compte rendu du mandat que vous nous avez confié, et y donner l'approbation, qui fera son autorité ; venez y apporter votre adhésion ferme à une association qui, en laissant à nos groupements toute initiative, liberté entière, vous permettra de dire selon vos désirs : « Nos forces se sont réunies pour le bien général, le bonheur de l'humanité est leur but commun. »

Nous comptons sur toutes les bonnes volontés spiritualistes modernes pour mener à bien cette œuvre de la Fédération spirite lyonnaise et régionale qu'à tout prix nous devons rendre durable. Assez de ces groupements fictifs. Des hommes et des actes, les uns pour défendre la vérité, les autres pour la confirmer.

CÉLESTIN BRÉMOND.
Président du comité provisoire.

CONFÉRENCE

Conférence aux sièges des Sociétés la Fraternelle et la Société Spirite Lyonnaise les 27 juin et 5 juillet 1903.

SUJET :

De la situation spiritualiste actuelle.

MESDAMES, MESSIEURS,

Qu'il me soit permis avant toute chose d'adresser un hommage de vénération, de vive gratitude aux spirites qui fondèrent cette société, au sein de laquelle, pour la première fois, il m'est donné de me trouver.

Plus que beaucoup d'autres, peut-être, j'ai éprouvé les difficultés, les âpretés de la lutte pour le bien, pour la vérité ; il est même des tourments qu'elle procure — en outre de la faiblesse des moyens dont on dispose — que l'on ne peut, que l'on ne doit divulguer ; c'est bien ce qui en fait l'amertume.

M'étant heurté, et certes ! me heurtant encore sans cesse, par mon esprit d'initiative, à tout ce qui est entrave, je comprends, je sens bien tout le mérite de ceux qui me précédèrent dans cette voie,



à une époque où, les bûchers à peine éteints, les cachots à peine refermés sur les dernières victimes de l'ignorance humaine, n'hésitèrent pas, conscients du vrai, à se consacrer à cette œuvre de diffusion que, sans entrave — si ce n'est celles que nous nous occasionnons nous-mêmes — nous continuons aujourd'hui.

Que ceux donc d'entre les fondateurs de cette Société qui vivent de la vie de l'espace, et qui sans nul doute continuent à inspirer ses travaux, reçoivent mon témoignage d'admiration et de vive gratitude; quant à ceux qui, restés sur la brèche, ont continué avec persévérance à défendre le terrain conquis, qu'ils reçoivent mes meilleurs encouragements; des forces viriles sortent des rangs de la société indifférente, pour venir soutenir à vos côtés le bon combat; elles seront là, pour prendre lieux et places quand vous serez tombés sous le poids du fardeau des ans.

Le propagateur, s'il connaît mieux que tout autre les âpretés de la lutte, connaît aussi, et mieux sans doute, les jouissances intimes que procure une conscience satisfaite; c'est en ces jouissances, vibrations divines, qu'il trouve l'oubli complet de tout ce qui fut peine et tourment en cours de route. L'éternelle pensée du bien pour tous et dans tous le guide, elle est son phare indicateur, elle est sa vie, elle est son tout. Heureux l'homme dont le cerveau et le cœur sont accessibles à la pensée du bien, aux sentiments généreux qu'elle inspire! Inspirons-nous en tous de cette éternelle pensée, elle sera le grand vivificateur de nos âmes, le stimulateur de nos facultés, la source des sentiments généreux propres à assurer notre bonheur, celui de la grande famille humaine, nous assurer la vie meilleure de l'espace, le repos bien mérité et le délassement qu'y retrouvent les grandes âmes.

Mais, j'abuse, car sûrement cette pensée du bien vous hante tous, et je m'en voudrais d'avoir insisté. Je suis surtout venu ici pour examiner avec vous la situation spiritualiste que nous avons à cœur de voir améliorer, développer dans le sens vrai du mot, et les moyens les plus sûrs pour atteindre le résultat.

« Chacun récolte ce qu'il a semé! On juge l'arbre à ses fruits, dit l'Evangile. »

Voyons si le catholicisme — la seule religion dont il faille parler, puisqu'elle est la religion d'Etat — chargé de recueillir, de propager les enseignements du Christ, a su accomplir cette sainte mission, et quel est le jugement que la société humaine paraît être en droit de porter contre lui.

Qu'a-t-il fait des paroles du Christ? Comment les a-t-il propagées?

Par la fausse interprétation qu'il en a faite, il n'a cessé d'amonceler sur elles dogmes sur dogmes, lesquels sont autant d'outrages faits à la science et à la raison.

Sans l'extrême pureté des enseignements du Christ, sans leur caractère divin, qui les fait parvenir du fond des erreurs, des ruines dogmatiques jusqu'à la pensée humaine, on ignorerait pour toujours l'intervention du Nazaréen parmi les hommes.

Je ne m'attarderai pas à vous faire aujourd'hui la discussion des dogmes, elle fera l'objet d'une prochaine conférence. Sachez seulement que le premier soin du catholicisme a été de s'ériger en gouvernement autocratique, dominateur, pour pouvoir pendant 12 siècles, disent certains auteurs, mais je dis pendant 19 siècles et trois quarts, pétrir à sa guise l'âme humaine, la société entière, faire de celle-ci sa bête de somme, son troupeau à production.

Tous les pouvoirs ont été dans sa main ou émanaient de lui. Il régnait sur les esprits et les corps par la parole et le livre, puis par le fer et le feu, lorsque la conscience humaine indignée faisait entendre ses légitimes protestations. Aucun frein, aucune borne ne limitait son action. Il lui était facile de mener à bien la grande œuvre de Christ, œuvre de paix et d'amour par l'instruction, le travail et la sagesse.

Oui, qu'a-t-il fait de cette société dont il avait la garde, et qu'il a pétrie à sa guise, sans pouvoir l'y façonner, faute d'avoir compté avec les forces psychiques qui l'animaient, commandant toujours à la matière, ne voulant être nourries que de vrai, de naturel? Cette société s'est soudain transformée en meutes de tigres et le dévore sans pitié, sans indulgence!

« Chacun récolte ce qu'il a semé. »

En dominant la raison humaine par un pouvoir tyrannique, en se couvrant d'or et de pourpre pour se mettre en prière, en substituant des palais somptueux au dénûment de Bethléem, en prêchant l'abstinence par l'exemple de bonne chère, en consacrant son vœu de pauvreté par le denier de Saint-Pierre et le milliard des congrégations, elle semait le vent, elle ne pouvait tôt ou tard que récolter la tempête. De même que les entrailles du sol éprouvent le besoin, après des millions de siècles de captivité souterraine, de voir le jour, de même la pensée humaine, retenue captive par les erreurs du passé, l'instinct de la domination, éprouve de temps à autre le besoin de s'affranchir, de s'illuminer. Toutes les éruptions volcaniques sont à craindre, et, quand le catholicisme trouvait celle du mont Pelé si justifiée, il était loin de se douter que la libre pensée aurait sa revanche.

« On juge l'arbre à ses fruits! » Voyez cet arbre dont les ramifications abritaient par millions les fidèles; ploie-t-il sous le poids des fruits que pouvaient y amonceler l'« aimez-vous les uns les autres »? Hélas! tout y respire la haine, la méfiance, on n'y trouve plus la croyance en l'immortalité, l'homme ne s'y abrite plus, craignant d'y être dévoré par les parasites qui l'étouffent, le rongent, en précipitent la décomposition. Il fuit son ombre comme étant un rêve sinistre, il s'en va, errant, vivre de scepticisme, désorienté, ne sachant plus où commence, où finit son existence. L'idée de Dieu l'épouvante, le terrifie, il chasse de son esprit ce fantôme effrayant dont la négation s'impose désormais à sa raison, il appelle comme un bien le néant. Il n'y a pas jusqu'au bon prêtre des campagnes qui tremble devant sa responsabilité, et, sans les nécessités innées à l'existence, il cesserait d'être conducteur d'aveugles.

Voilà, mesdames, messieurs, exposée succinctement l'œuvre du catholicisme, l'œuvre des pharisiens, hauts dignitaires du clergé, princes des prêtres, tyrans de l'humanité, sacrifiant le salut des âmes, dont ils avaient pris charge devant Dieu, au maintien de leur prestige hors raison.

Il est écrit dans la partie des évangiles imaginée par l'Église de Rome: « Pierre, tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirais mon église et les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre toi! » Or, la société se dit: « Mais il prévaut l'enfer, à cette heure, où, au nom de la salubrité intellectuelle, je chasse de mon sein cette même église, j'en disperse les ministres aux quatre coins du globe, malgré toutes leurs prières, leurs sermons, leur résistance, leurs souillures même à l'égard de mes lois.

« Serais-je donc cet enfer? Dieu se jouerait-il de son Église, de sa peine, de ses plus fidèles collaborateurs? Non! non, tout cela est invraisemblable; le plus exact, c'est qu'il n'y a ni enfer, ni Dieu, ni ciel. Dès lors à moi la puissance et la force, il n'y a que cela de bon! Tous les avantages dans l'existence ne peuvent appartenir et n'appartiennent qu'à ceux qui sont le mieux armés, qui sont le plus impitoyables, les plus égoïstes, les moins accessibles aux sentiments de douleur, d'humanité et de justice aussi. »

C'est, vous le voyez, mesdames, messieurs, la négation de tout bien, de toute morale, comme complément à l'œuvre du catholicisme.

Comment tirer la société de ce chaos? Comment lui éviter les conséquences terribles d'un tel état d'esprit, d'une telle conception de la vie?

Nous lisons dans l'évangile selon saint Jean, chapitre XIV pages 16 et 17 : « Et quand les temps seront venus, je prierais mon Père qui vous donnera un autre consolateur afin qu'il demeure avec vous éternellement, savoir : l'esprit de vérité que le monde ne peut recevoir encore parce qu'il ne le voit point, ne le connaît point, ne peut le comprendre. »

Cet esprit de vérité est venu, c'est le spiritisme ; il est venu non en un pays, mais sur toute la surface du globe, il s'est fait entendre, s'est affirmé dans tous les milieux : le palais, la mansarde ont retenti des échos de sa voix, ont tressailli de ses enseignements remplis d'espérance et d'amour.

Il est venu dire à cette société : « Sors de l'aveuglement où des siècles de domination impie t'ont retenue captive. Désormais, si tu le veux, l'esprit du Seigneur sera en toi et tu auras la liberté. »

La société, défiante, non encore bien affranchie du joug de l'esprit clérical, dont elle avait eu tant à souffrir, s'est longtemps refusée à croire à la sincérité de l'esprit de vérité ; il n'a fallu rien moins que la certitude écrasante des faits spirites pour l'amener, non à une conviction sûre, mais à un examen rigoureux ; elle a fait appel à ses hommes de science, qui ont en son nom poussé leurs investigations jusqu'aux bornes où, de par notre évolution lente, s'arrête le concept. C'est alors que des savants éminents, tels William Crookes, l'illustre chimiste, membre de la Société royale de Londres, revenant de ses explorations, est venu dire au sein de ladite Société au sujet du phénomène spirite : « Je ne dis pas que cela puisse être, je dis que cela est. » On lui objecta qu'il avait pu être halluciné même pendant les trois années que durèrent ses recherches. A cela il répondit qu'il pourrait jusqu'à un certain point croire à un phénomène constant d'hallucination personnelle, mais expliquerait-on l'hallucination chez les appareils photographiques, les balances automatiques, les enregistreurs Harvey.

Aussitôt il se fonde une Société de recherches psychiques, qui elle-même se livre à des enquêtes : la première lui permet de constater 800 cas d'apparitions, la deuxième lui en apporte 1.652. Parmi les signataires des rapports, on trouve des noms comme ceux de Glastonne, de Balfour, hommes d'État anglais. Puis ce sont les docteurs Myers, Podmore, Guerney, qui, indépendamment, se livrent aux recherches et sont contraints de reconnaître la réalité du fait spirite.

Un savant américain, Robert Dale Oven, ancien ambassadeur des États-Unis à Naples, consacre six années aux expériences; il déclare avoir vu des centaines de formes d'esprits.

En Russie, c'est Aksakoff, conseiller d'État, qui se livre lui aussi aux recherches, dans son livre *Animisme et Spiritisme*, écrit en réponse aux allégations par trop hasardeuses du docteur Hartmann, appropriant bien des phénomènes à l'âme du médium plutôt qu'à un esprit ; il cite un cas de matérialisation célèbre ; l'esprit matérialisé Abdullah était de type oriental et sa forme dépassait six pieds de haut, tandis que le médium Eglinton était de petite taille et de type anglo-saxon très accusé. Que devient ici l'hypothèse animique du docteur ?

En Italie, c'est le chevalier Chiala, César Lombroso qui observent les phénomènes spirites.

Une Commission réunie à Milan constate leur réalité sans intervention possible de fraude ; les expériences ont lieu soit dans l'obscurité, soit en pleine lumière ; ladite Commission se composait de MM. Aksakoff, Schiaparelli, directeur de l'observatoire astronomique de Milan ; Carl du Prel, docteur en philosophie; Angelo Brofferio, professeur de philosophie ; Gérosa, professeur de physique à l'école royale supérieure de Portici ; Ermacora et Jinzi, docteurs en physique.

A Varsovie, c'est le docteur Ochorowicz qui organise des séances où assistent dans un but de contrôle huit médecins, un ingénieur électricien, un photographe et un prestidigitateur.

En France, c'est M. Charles Richet, membre de l'Académie de médecine, c'est le colonel de Rochas, c'est Camille Flammarion, Gabriel Delanne, Léon Denis, qui se livrent à des recherches.

Charles Richet reconnaît le phénomène psychique, mais il le fait « avec douleur ».

Le colonel de Rochas dit : « Avec les méthodes expérimentales nous pénétrons aujourd'hui dans ce monde de l'au-delà que nous n'avions entrevu jusqu'ici qu'à travers les enseignements simplistes des religions et les mythes obscurs de l'Orient. »

Camille Flammarion, dans son livre *l'Inconnu ou les problèmes psychiques*, conclut en ces termes :

« 1° L'âme existe comme être réel indépendant du corps ;

« 2° Elle est douée de facultés encore inconnues de la science ;

« 3° Elle peut agir à distance sans l'intermédiaire des sens;

« 4° L'avenir est préparé d'avance, déterminé par les causes qui l'amèneront.

« L'âme le perçoit quelquefois. »

En dehors de tous ces savants qui sont venus nous affirmer la réalité du fait spirite, il en existe bon nombre qui, s'ils n'ont pas comme eux observé le fait, en pressentent les conséquences philosophiques, ce qui revient au même.

Comme le disait M. Emmanuel Vauchez : « Le monde invisible ne tardera pas à être démontré par la science, préparons les voix, ce sera l'affranchissement de l'humanité. »

Voyons comment s'exprimait, il y a peu de temps encore, le comte de Franqueville, président de l'Académie des sciences morales et politiques.

« Il est des hommes qui ont le triste courage de vouloir enlever, à ceux qui ne possèdent rien, la seule chose qui leur puisse rester, je veux dire la foi dans un meilleur avenir. Ils enseignent aux malheureux que la terre est cette demeure horrible dont la porte est marquée de la devise désolée de l'Enfer de Dante : « Renoncez à toute espérance, vous qui entrez. »

Soyons moins cruels, messieurs, et soyons plus vrais. Toute créature humaine est vouée à la souffrance physique et à la torture morale, mais combien ces maux sont plus affreux, lorsqu'ils frappent des êtres dont la douleur n'est jamais tempérée par un moment de joie. A ces pauvres, à ces déshérités, qui sont nos frères, répétons la divine parole qui retentit jadis sur une montagne de la Galilée et qui depuis dix-neuf siècles a séché tant de larmes : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

Messieurs, depuis le jour où pour la dernière fois nous étions réunis dans cette salle, le siècle qui nous a vu naître s'est englouti dans le gouffre toujours béant de l'éternité, et nos yeux ont contemplé l'aube d'une ère nouvelle dont ils ne verront pas le crépuscule. L'heure qui marque la fin d'une période centenaire est en réalité semblable à toutes les autres et pourtant elle a quelque chose de particulièrement solennel.

En une minute, notre esprit, évoquant le passé, donne un mélancolique souvenir à tout ce qui n'est plus et, interrogeant avec anxiété le mystérieux avenir, il cherche à pressentir ce qu'il en peut espérer ou craindre. Cette angoisse nous étreint particulièrement à l'heure actuelle.

L'horizon est sombre, et ce n'est pas sans inquiétude que nous songeons aux écueils que peut cacher l'océan de nos destinées.

Nous pouvons être assurés en effet que le vingtième siècle sera différent de ceux qui l'ont précédé.

L'espèce humaine est en continuel mouvement, on pourrait dire en perpétuelle ébullition, et de même que, entre le moment de la naissance et celui de la mort, notre corps est en état de transformation

incessante, de même aussi notre esprit est animé d'un mouvement ininterrompu.

De Leibnitz donne cette constatation : « La proportion de la partie de l'univers que nous connaissons se perd dans le néant en comparaison de ce qui nous est inconnu. »

Le mystère nous environne de toutes parts ; nous ne savons ce qui se passe, ni dans les abimes souterrains du sol qui porte nos pieds, ni dans les astres qui brillent au-dessus de nos têtes, nous connaissons encore moins les arcanes de l'âme humaine, nous ignorons même et peut-être ne saurons-nous jamais comment l'impression que les nerfs transmettent au cerveau se transforme en idée.

Tel est l'inéluctable destin de l'homme.

Enfermé dans un cercle étroit, son corps ne peut pas plus s'enfoncer sous la terre que s'élever dans les airs ; entouré d'un voile intangible, son esprit tente vainement de s'élancer au delà de sa sphère. Toute lumière que son intelligence fait jaillir lui fait mieux entrevoir la désespérante profondeur de ce qui demeure caché.

Celui qui a dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin », a également donné des bornes à notre science ; il n'en a pas mis à nos désirs et c'est là ce qui fait tout ensemble notre tourment et notre grandeur. En vain nous répétons, éperdus, la parole de Gœthe : « De la lumière, encore de la lumière! » le nuage ne se dissipe pas.

Il se dissipera un jour, à l'instant même où, suivant l'énergique image de Shakespeare, notre corps épousera Mme Vermine, notre âme immortelle, dégagée de la poussière qui ravit à sa vue les splendeurs de l'infini, connaîtra ce que des siècles ne révéleront jamais à la triste humanité.

Voilà un discours, mesdames, messieurs, pleins de réserve, mais très significatif pour quiconque lit entre les lignes. Il avait sa place dans une académie de savants, j'ai pensé qu'il pourrait la trouver ici, et que vous y puiseriez un nouvel encouragement.

Pour être plus récent, écoutez les conclusions que M. Duhen, professeur de physique à la Faculté des sciences de Bordeaux vient de donner à son remarquable ouvrage où il revise toutes les théories du mouvement, atome, chaleur, électricité, rayonnement, corps simples et composés. « Nos sens perçoivent seulement la surface des choses ; cette surface recouvre un fond qui, sans doute, nous demeurera toujours inconnu, que probablement nous ne pourrions comprendre si quelque intelligence supérieure voulait nous le révéler, ni exprimer, si l'ayant compris nous voulions le faire connaître à nos semblables, enfin qui nous serait peut-être inutilisable si nous le concevions, car nos moyens d'action coordonnés à nos moyens de connaître ne nous permettent pas plus de modifier l'essence des corps que de la comprendre. »

Toujours des réserves, mesdames, messieurs, mais elles sont plutôt dues à ce que Argenord de Gasparin appelait « de la tenue, de la convenance » qu'à une sincérité de conviction.

Écoutez encore les conclusions que fit au sénat un de ses membres les plus éminents, M. Clémenceau, à la suite d'un discours qu'il prononça en faveur de la suppression du budget des cultes.

« Qu'importe, l'humanité se meut ; elle évolue vers des destinées supérieures ; l'Église, pour justifier une parole d'un général juif, avait prétendu fixer la planète dans l'espace ; à quelques pas d'ici, dans une église désaffectée, Foucault donne sa revanche à Galilée.

« Il n'est pas possible à l'Église d'arrêter la marche de l'humanité en route vers des destinées supérieures.

« L'homme partout arrive à la pleine conscience de lui-même, fait éclater les liens dans lesquels l'Église l'enserre pour l'immobiliser, le momifier dans le dogme.

« Des masses aujourd'hui libérées par nous — c'est notre honneur — une sourde rumeur monte de créatures révoltées. C'est le conflit formidable et grandiose de ce qui fut et de ce qui veut être. La justice, toute la justice pour l'homme du travail ; la liberté, toute la liberté pour la pensée humaine. »

Il est certain, il est incontestable que l'incrédulité aura toujours ses adeptes, mais le peu d'autorité qu'elle s'est donnée à travers les âges nous autorise à ne plus compter avec elle.

En effet tout a été nié, et tout n'en existe pas moins pour se développer, malgré les persécutions mêmes.

Les Pythagoriciens furent appelés toqués pour s'être élevés à la notion du mouvement diurne de notre planète. « C'est votre tête qui tourne », leur disait-on.

Socrate boit la ciguë pour s'être affranchi des superstitions de son temps.

Anaxagore est persécuté pour avoir osé enseigner que le soleil est plus grand que le Péloponèse.

Galilée est persécuté pour avoir affirmé la grandeur du système des mondes.

En 1806, Mercier publie un ouvrage contre le mouvement diurne de la terre.

Lavoisier, faisant l'analyse de l'air et découvrant qu'il se compose principalement de deux gaz, l'oxygène et l'azote, fit dire au chimiste Baumé, membre de l'Académie des sciences, qui croyait fermement aux quatre éléments de la science antique, le feu, l'air, l'eau et la terre : « qu'il n'était pas présumable qu'on puisse donner comme certains des procédés pour décomposer l'eau et l'air. »

La découverte de Galvani est accueillie par un immense éclat de rire, c'était l'homme au bouillon de grenouilles.

L'Académie des sciences, l'Académie de médecine nient le magnétisme jusqu'au jour où Jules Cloquet opère sans douleur, d'un cancer au sein, une femme magnétisée.

Jouffroy, appliquant la vapeur à la navigation, se fait appeler Jouffroy la pompe. « Comment pouvez-vous concilier l'eau et le feu », lui disait-on!

Philippe Lebon invente le gaz, il meurt sans avoir vu utiliser sa découverte. « Il n'est pas possible, disait-on, de pouvoir s'éclairer avec des lampes sans mèche. »

A la création des chemins de fer, des ingénieurs ont la folle prétention de démontrer que les roues des machines tourneront sur place. Thiers, Arago ne peuvent croire aux grandes lignes. Proudhon ne peut admettre qu'ils serviront à la circulation des idées.

En 1878, le physicien du Moncet, présentant le phonographe d'Edison à l'Académie des sciences, se voit saisir au collet par M. Bouillaud, membre de cette assemblée, et chasser comme ventriloque.

« On ne peut admettre, dit l'académicien, qu'un vil métal puisse remplacer le noble appareil de la phonation humaine. »

Je pourrais citer ces exemples à l'infini ; ceux-ci suffisent amplement à nous démontrer que l'incrédulité ne mérite que la pitié des chercheurs.

Dans l'exposé que je viens de vous faire, mesdames, messieurs, vous avez dû voir sous son véritable jour la situation spiritualiste ; d'une part des savants, spirites convaincus, ayant rompu avec tous les vains préjugés, n'hésitant pas à proclamer vrai le fait spirite et ses conséquences au point de vue philosophique, d'autre part, d'autres savants, ayant affirmé la réalité du phénomène, mais faisant des réserves quant à l'hypothèse donnée par les premiers, enfin une troisième catégorie de chercheurs, n'affirmant rien, mais laissant pressentir une ère de transformation physique d'évolution morale ; mais tous, d'un commun accord, reconnaissant l'inanité des religions, leur effet néfaste au point de vue social.

Devant cette situation où préside l'équivoque, il est, ce me semble, un devoir rigoureux pour toutes les forces spirites de s'affirmer, de s'affirmer par le nombre, non dans le cercle restreint des sociétés ou groupes, mais dans tous les milieux quels qu'ils soient, puis au grand



jour. Dans le sud-est, dans l'ouest, dans le sud, en Algérie, des Fédérations spirites ont été organisées, il faut qu'à Lyon soit réorganisée celle embryonnaire qui exista jadis. Il faut qu'ici, comme partout ailleurs, nous serrions nos rangs, nous les grossissions et montrions enfin que les sprirites ne sont plus quantité négligeable, que notre philosophie est bien celle dont on semble entrevoir l'apparition, est bien celle qui doit remplacer toutes celles que les âges nous ont léguées, avec leur ignorance, leur obscurité.

Au nom de nos amis de l'espace qui m'entendent à cette heure, je vous convie à l'union, à l'union indissoluble. Trêve aux questions personnelles, s'il en fut parmi vous, plus de jugements téméraires, arrêtons la folle du logis si elle devait s'y laisser entraîner, et vivons en frères des jouissances fécondes que procure la connaissance du vrai. Allons la main dans la main à la conquête du plus beau, du plus juste, et entraînons-y le plus grand nombre possible de frères, nous aurons ainsi rendu gloire à Dieu et hommage à la vérité.

CÉLESTIN BRÉMONT.

Au mérite.

Tout dernièrement encore le Gouvernement de la République française a su y rendre hommage en accordant la rosette d'officier de l'instruction publique au grand penseur, ce grand remueur d'idées, l'infatigable pionnier du devoir et de l'humanité qu'est M. Emmanuel Vauchez.

Ceci n'est du reste que le complément du passé en raison des efforts qu'il fit pour éclairer les masses aveuglées par l'ignorance du beau et le fanatisme de l'erreur, car, après avoir livré bataille et remporté la victoire au côté de Jean Macé, pour l'instruction obligatoire et gratuite, ce qui lui valut la croix d'honneur pour cet immense service rendu au peuple tout entier, il ne cessa un seul instant de se consacrer tout entier à une amélioration de l'humanité plus grande encore sous toutes les formes, et cela au prix de combien d'efforts !

Pour nous rapprocher davantage de nos jours, c'est lui qui en 1897 commença la campagne en faveur du vote de la loi sur les associations (le chemin parcouru en est immense). Aujourd'hui, c'est lui également qui, au nom de l'humanité, livre un combat de tous les instants à l'empirisme officiel en soutenant une cause vraiment humaine et charitable en face de la douleur que la science officielle est souvent impuissante à soulager et dont elle veut conserver le monopole au milieu du plus grand ridicule.

Nous pouvons donc dire que son mérite est de beaucoup supérieur à la récompense ; mais Vauchez, dans sa modestie, s'il a fait beaucoup, n'a jamais sollicité ni l'honneur, ni la récompense, le devoir accompli semble être pour lui la plus grande satisfaction. Dans un tel cas, la récompense n'en a que plus de valeur.

Au nombre de ses multiples travaux pour le bien des générations présentes et futures, son ouvrage *la Terre* nous inspira des sentiments généreux et profonds, aussi le groupe angevin d'études magnétiques et spirites se fait-il un devoir de lui adresser ses bien vives félicitations, certain que l'homme est et restera dans l'éternité des temps un véritable porte-fanion de la Justice et du Progrès ; son autorité ne saurait périr, le Gouvernement français l'a quelque peu comprise et nous, magnétiseurs spirites, nous devons non seulement la comprendre, mais surtout la sentir : elle est pour notre cause la meilleure garantie que nous puissions avoir, car nul mieux que Vauchez était capable de mener à bonne fin l'œuvre entreprise en faveur de la libre pratique du magnétisme.

C'est donc avec un ferme espoir dans l'avenir que nous le prions de vouloir bien agréer notre sincère reconnaissance et nos sentiments respectueux de bonne fraternité.

Pour le Groupe :

A. GUILLARDEAU.

Nota. — Dans le n° 302, 16-30 juin de la *Paix universelle*, sous ce même titre *Hommage au mérite*, plusieurs erreurs se sont glissées. A propos de l'œuvre de M. E. Vauchez, tout d'abord au lieu de 150.000 signatures pour l'instruction obligatoire, il faut lire plus de *quinze cent mille* signatures, l'écart est assez sérieux pour mériter une rectification.

Comme l'œuvre du grand lutteur n'est pas terminée, nous espérons pouvoir y revenir : les véritables énergies doivent être données comme exemple. (NOTE DE LA RÉDACTION.)

Testament d'un Libre Penseur.

PRÉAMBULE

La libre pensée est le droit au libre examen, elle n'exclut ni l'hypothèse, ni même l'erreur.

Refuser à l'homme l'hypothèse, c'est lui interdire la recherche scientifique des lois qui lui sont encore inconnues ; lui refuser le droit de se tromper, c'est se croire naïvement en possession de la vérité absolue, se déclarer infaillible, se conférer à soi-même sa petite papauté.

La Libre Pensée admet quiconque fait appel, pour établir ses théories et ses croyances, à sa propre intelligence et les soumet au contrôle de l'intelligence des autres. Elle exclut ceux qui s'excluent eux-mêmes par leur prétention de s'établir au dehors et au-dessus de la raison.

La Libre Pensée veut qu'il n'y ait plus d'opinions suspectes ou privilégiées, qu'on puisse être athée sans être traité de scélérat et croire en Dieu sans être traité d'imbécile.

(Extrait et imité de Séailles.)

CREDO

Je crois que le monde où nous vivons est double ; qu'il est composé de deux mondes, l'un qui est invisible, c'est le Monde de l'Energie, et l'autre qui est accessible à nos sens, c'est le Monde de la Matière. Toutefois ce monde est pourtant *un*, car la matière et l'énergie ne peuvent être séparées dans la manifestation : la matière ne se manifeste pas sans l'énergie, et l'énergie ne se manifeste pas sans la matière.

Le monde de la matière nous fait connaître les manifestations du monde de l'énergie.

La matière se présente sous des états très divers : solide, liquide, gazeux, radiant, etc., qui mis en vibration produisent le son, l'électricité, la chaleur, la lumière, les ondes hertziennes, les rayons X, etc.

On peut admettre d'autres états hypothétiques de la matière, par exemple l'état éthérique, que M. de Rochas a pu extérioriser et qui, en vibrant, produit la sensibilité physique.

Pourquoi n'admettrait-on pas, par analogie, d'autres états supérieurs à l'état éthérique, vibrant la sensibilité morale, la volonté, et enfin l'intelligence. Ces états correspondraient aux trois facultés qui forment l'âme.

Cette triple énergie consciente, qui fait vibrer les trois états correspondant à nos facultés, est une parcelle de l'énergie universelle qui s'est agglomérée et qui forme un centre ou une entité appelée esprit chez l'homme. Cette entité peut recevoir le même nom d'esprit quand il s'agit d'un minéral qui s'éveille à la vie par la cristallisation, — d'une plante qui emprunte la vie aux minéraux — et des animaux qui vivent des plantes et des minéraux. Cette entité obéit dans son développement à la loi du progrès ; elle passe par les formes adéquates vivantes, d'abord par le minéral cristallisé, puis par la plante et les animaux jusqu'à l'homme, formes qui sont pour elle des instruments temporaires et passagers qui lui permettent de se développer indéfiniment en cherchant à atteindre l'idéal de la perfection.

L'esprit de l'homme est ainsi formé des énergies qui constituent les facultés de l'âme, comme l'atome d'or est formé par un groupement d'atomes primaires que la science n'a pas encore déterminés. L'esprit en progressant arrive à concevoir les formes supérieures de l'énergie, le Beau, le Vrai et le Bien ; il arrive ainsi à se rapprocher de l'Idéal, de la Perfection.

L'hypothèse possible est que l'esprit, pour tendre vers ce but, doit persister après la mort comme *moi conscient* et par suite réincarner indéfiniment. C'est à cette condition que la justice peut être satisfaite. D'ailleurs, même sur cette terre, il n'est pas un homme, quelque pervers qu'il soit, qui ne prenne de temps à autre la résolution de faire moins mal, de faire mieux même, enfin de devenir meilleur. C'est dans un de ces moments que l'esprit désincarné prend lui aussi la résolution de devenir meilleur, de recommencer une épreuve dans un nouveau corps et qu'il choisit le milieu il où doit se réincarner pour réparer les fautes du passé et s'améliorer afin de s'élever pour se faire admettre dans les groupes d'esprits meilleurs, absolument comme nous le faisons sur la terre lorsque nous cherchons à nous élever et à nous faire admettre dans des familles ou des groupes mieux considérés et plus honorables.

La vie, même dans ce qu'on appelle l'Au-delà, reste donc pour nous à peu près la même que sur la terre, avec une conception plus nette de notre état et de notre devenir. Cette conception hypothétique d'un perfectionnement certain, d'autant plus rapide que je serai volontairement meilleur, me satisfait pleinement et me permet de rejeter sans aucune arrière-pensée la conception d'un enfer éternel qui pour moi est incompatible avec l'idée d'une cause première intelligente, parfaitement bonne et juste qui se manifeste par les lois immuables et merveilleuses qui gouvernent la Nature et l'Univers.

Si notre intelligence est impuissante à définir la cause première, notre esprit la conçoit juste et parfaite. C'est elle qui est Dieu et c'est elle qui est le but vers lequel je m'efforce de me diriger, aidé dans ce travail par les amis de l'espace avec qui j'ai pu être en relation sur la terre et pour qui j'ai conservé un affectueux souvenir.

Je crois aussi que les hommes supérieurs comme Baddha, Moïse, Orphée, Pythagore, Jésus, Mahomet, Luther, sont des amis de l'espace qui sont venus modifier par l'exemple et par la parole l'impulsion morale d'une contrée de notre petit monde terrien.

CONCLUSION

Pour ces raisons, je demande à ma femme, à mes enfants, à toute ma famille et à mes amis d'accompagner mon corps au champ du repos sans la pompe officielle des ministres d'aucun culte, mais avec le recueillement qui calme et adoucit l'émotion pénible de ceux qui restent pour terminer leur épreuve et qui leur permettra d'en envisager la fin avec moins de crainte qu'on ne le fait habituellement.

Je demande en outre que ce testament soit remis, après la cérémonie funèbre, à ma femme que j'aime très affectueusement, ou si elle m'avait quitté la première, à l'aîné de mes enfants, qui en donnera copie aux deux autres, car ils me sont tous également chers.

Extrait des Cours de Magnétisme

TREIZIÈME LEÇON (1)

(Suite.)

Manifestation de l'âme.

Partant de cette hypothèse que la vue pendant le sommeil est une émancipation de l'âme, nous pourrions admettre jusqu'à nouvel ordre que, la mort étant un sommeil d'une autre nature, l'émancipation du principe intelligent peut se continuer en vertu de sa nouvelle condition d'existence, si toutefois l'existence de ce principe se continue en dehors de la vie. Et pourquoi ne s'y continuerait-il pas et ne se perpétuerait-il pas par d'autres manifestations ? Si jusqu'ici rien n'en prouve la réalité, rien non plus ne prouve le contraire ; nous sommes toujours dans le domaine des hypothèses, peut-être arriverons-nous à la certitude.

Laissons momentanément ce qui se passe, ou doit se passer en dehors de la vie pour ne nous occuper que de ce que l'analyse peut nous faire concevoir.

Il ne faut pas oublier en effet qu'en dehors des phénomènes de somnambulisme, de voyance, de lucidité, il en existe d'autres de caractères différents qui ont plus de tendance encore à nous montrer le dualisme individuel, c'est-à-dire la lutte constante entre la partie psychique et la partie organique, entre l'âme et le corps.

Soumis aux besoins ou aux désirs l'un de l'autre, ils agissent et réagissent l'un sur l'autre jusqu'à ce qu'une harmonie parfaite existe entre les deux, mais tant qu'il y a lutte, il y a manque d'équilibre et, partant de là, manque de santé. Ce n'est que lorsque ces deux principes sont parfaitement équilibrés que l'être, quel qu'il soit, peut réellement jouir des bienfaits de l'existence, mais que de luttes, que de souffrances parfois pour arriver à s'entendre ! Ici le principe intelligent peut dompter la matière, là c'est la matière qui enchaîne et empêche l'essor ; de ce principe et de cette lutte constante naissent les différents maux qui accablent notre triste humanité.

Quelquefois dans cette lutte gigantesque de l'esprit sur la matière le corps succombe ; du reste, c'est une chose fatale, puisque, à un moment donné et malgré tous les soins, l'un retourne à la terre et l'autre dans le néant ou dans les libres espaces pour continuer son existence. C'est là un point sur lequel tout le monde est loin d'être d'accord, bien que personnellement je sois fixé depuis longtemps sur la survivance de ce qui en chacun de nous pense, souffre ou jouit, c'est-à-dire de l'âme.

Trouver les preuves de ce dualisme et de cette lutte constante entre esprit et matière, nous n'avons que l'embarras du choix.

Si nous fouillons à travers les légendes ou encore mieux à travers l'histoire du passé, nous retrouvons constamment la trace de ces luttes formidables.

Ici, l'âme, voulant rétablir l'équilibre dans les fonctions du corps, fait des efforts désespérés pour l'assouplir et le rendre plus apte à son travail d'épuration ; des crises terribles apparaissent qui parfois semblent suspendre la vie, en d'autres circonstances, par une éman-

(1) Lire dans le numéro 304, à *Extrait des cours de magnétisme :* TREIZIÈME leçon au lieu de DOUZIÈME.



cipation momentanée, elle va puiser à une source plus profonde les éléments vitaux qui lui sont nécessaires.

D'autres fois encore, c'est à l'aide de forces invisibles puisées dans le domaine de l'inconnu que le corps est soumis à des convulsions affreuses, qui n'ont d'autres résultats que le retour d'un équilibre plus parfait.

Ce que j'avance ici n'est ni le fait d'un rêve creux, ni le fruit d'une imagination en délire, mais bien une réalité qui peut tomber sous les sens de chacun en se mettant en face de tous les phénomènes de la vie.

En face de ces cas d'apparence surnaturelle, la science ne reconnaît qu'une névrose générale, qu'une hystérie complaisante, mais elle se garde bien de pénétrer dans le domaine de l'esprit. Et cependant, quoi qu'elle en dise, les martyrs du passé qui payèrent de leur vie leur foi, leur croyance ou la nature de leurs maux, ne devaient pas être tous et fatalement des hystériques ni des névrosés.

Lorsque l'on voit les Camisards des Cévennes, les Ursulines de Loudun, les miraculés de Saint-Médard, je crois qu'il faut remonter à une cause plus haute que des accès de névropathie.

Lorsque de malheureux êtres voués à une souffrance sans nom se trouvent guéris presque instantanément, je crois qu'il doit y avoir une cause autre que celles résidant simplement dans la chair et aussi autre chose que de simples hallucinations.

Je sais bien que, pour beaucoup, les faits dont je veux parler paraissent miraculeux et qu'il faut avoir recours aux anges ou au démon pour leur donner une explication possible. Ici, c'est Dieu qui intervient pour défendre sa cause ; là, c'est Satan qui lutte à force égale pour soutenir la sienne ! Mais, s'il en est ainsi, l'homme n'est que le jouet perpétuel de deux antagonistes qui s'en disputent la possession, et certes, dans ce cas, ces deux personnalités acharnées après l'espèce humaine doivent être indignes de la crainte et du respect que doit avoir toute conscience honnête pour ce qui est beau ou laid, bon ou mauvais. Si le mal existe, symbolisé par un mot qui fait peur, Dieu ne doit pas être l'être circonscrit et limité imposé à l'humanité par des sectes intéressées.

Car s'il en était ainsi, qu'il y eût lutte constante entre le prince des ténèbres et l'esprit de lumière, le diable serait bien préférable à Dieu. Si celui-ci console et soulage de suite pour mieux tromper après, il montre au moins ce qu'il peut faire tout en se combattant lui-même, et dans ce cas même il est préférable de jouir de l'instant que d'attendre l'inconnu, le mystère réservé à quelques élus par ce Dieu sourd et aveugle en face de tant d'appels désespérés.

Le Dieu bon et adorable par-dessus tout n'est certes pas celui imposé aux hommes, c'est là un point que nous étudierons plus tard ; pour l'instant, poursuivons notre étude.

Le passé fait intervenir les puissances occultes pour l'explication des faits d'apparence surnaturelle.

Jésus chassait les démons du corps des possédés, le moyen âge brûlait les sorciers, de nos jours les bûchers n'existant plus, sainte science se prononce et fait enfermer comme fous bon nombre de malheureux qui ont le tort très grave d'être trop sensibles à différentes manifestations de phénomènes qu'elle ne peut expliquer malgré tout son savoir, ce qui pourtant n'empêche pas les faits d'être partout et toujours les mêmes dans leurs différentes manifestations.

La science en effet s'efforce de ne croire qu'aux manifestations de la matière, alors qu'il n'y a que transformations sous l'empire des différents modes de l'énergie, cette *puissance agissante* que nous pourrions au besoin appeler l'âme des êtres ou des choses.

Personnellement, faisant ici une profession de foi, je crois aux manifestations de l'âme sur le corps, suivant que ses rapports le lui permettent plus ou moins directement.

Comment cette âme, ce principe intelligent, agit-il sur le corps? Je l'ai déjà dit, c'est par son inertie, son activité ou son émancipation momentanée, lorsqu'elle le peut, qu'elle va puiser aux sources de vie les éléments nécessaires à la conservation de son corps ou encore les connaissances voulues pour agir directement sur ce corps en le tordant par tous les moyens qui ont pour but d'y ramener l'équilibre un instant disparu.

C'est ainsi que notre vénéré maître, le baron du Potet, s'efforçait, quand la chose était possible, de ramener les crises les plus violentes lorsqu'il voulait combattre l'épilepsie, mais c'est là un cas particulier tandis que l'histoire nous parle de toutes sortes de guérisons dues à la toute-puissance du psychisme sur l'organisme ; nous allons voir des preuves évidentes de ces guérisons réputées miraculeuses où l'esprit peut enfin dompter la matière.

Bien que tous les phénomènes dont je veux parler se passent encore de nos jours, soit dans les hôpitaux, où la plupart des cas sont observés d'une façon toute particulière au point de vue scientifique, soit dans les lieux saints, Lourdes, la Salette et vers différents temples ou fontaines miraculeuses au point de vue mystique, soit encore vers certains thaumaturges, guérisseurs, etc., où ils sont observés au point de vue purement réaliste, nous pouvons affirmer que partout à chaque heure ces faits se renouvellent sous différentes appellations.

Donnons-nous la peine de remonter un peu dans le passé et nous verrons encore les conséquences de ce dualisme réalisant une partie du drame de la vie, drame formidable se déroulant à travers les siècles et toujours le même, bien que chaque jour tourne un feuillet du livre éternel.

(*A suivre.*) A. BOUVIER.

CORRESPONDANCE

A Monsieur A. BOUVIER, directeur de la *Paix universelle*, à Lyon.

« Monopolisation du savoir guérir. »

On s'efforce de monopoliser, entre des mains, souvent inhabiles, l'art de guérir les souffrants, comme on veut mettre la pensée évolutive en cage. On croit même, en haut lieu, que ce qui ne sort d'un cerveau diplômé ou palmé ne peut-être qu'hallucination ou naïveté. On a pris feu sur cette église, qui s'arrogea le monopole de la pensée véridique, et on nous lance : *Hors de Moi tout est Vain !* Mort donc aux idées transcendantales !!!

Il n'y a plus que trust-monopole, parmi les hobereaux du syndicat médical et les scientistes décorés du nom pompeux de savants, d'érudits ès sciences. Certes, il y a des exceptions à la règle. Déjà plusieurs, les plus sensés, nous apportent journellement de belles découvertes ; ceux-ci sont les humanitaires, travaillant sans orgueil et pour l'honneur de la science.

Ils nous disent : Usez-en pour le bien-être de tous.

Ils sont loin des agissements de ceux qui se targuent d'un savoir souvent mesquin ou nuisible pour ceux qui en usent.

Mais les temps sont bien changés ; les uns savent ce que d'autres ignorent. Cela n'est plus de doute. Les esprits s'équilibrent, les preuves abondent. Nous avons déjà dit ailleurs que, sans être diplômés, maints magnétiseurs ont donné la santé là où la clinique perdait son latin ; c'est public.

En parlant selon la métaphysique, que de gens nous avons rencontrés sur notre route, que leur âme était plus malade que leur corps. Les remèdes de la clinique n'ont réussi qu'à aggraver leurs malaises en général.

Nous avons parlé d'âme ! répétons le mot, non admis par plusieurs.

Oui, leur moi de ces malades indiquait que le siège du mal était plus intense en leur esprit qu'en leur corps.

C'est grâce à cet enfant prodigue du magnétisme que corps et âme ont repris vigueur et santé. Le magnétisme soulage toujours, si parfois il arrive qu'il ne guérit pas de suite. Il rétablit l'équilibre pathologique et moral. Ces cas précités se chiffrent par milliers pour notre observation. Tout est mystère dans la nature.

L'écolier peut arriver, par une étude soutenue à rendre des points à son maître! Nous savons que les non diplômés sont une grande gêne pour ceux qui croient tout savoir. Pourtant que de prodiges sont sortis des cerveaux ordinaires, et que de savants ont blanchi sur leur travail sans pouvoir dire : Euréka!

Nous tenons pour oracle les paroles évangéliques, où il est dit : « Je confondrai les savants orgueilleux, et j'élèverai les humbles qui travaillent. » Abaissons tous notre orgueil, notre amour-propre exagéré. Admettons que tout être est un petit univers en son âme; et que le Tout-Puissant nié peut faire sortir des géants hors des nains!...

Rappelons quelques mots d'un article précédent, où nous dîmes : que les apôtres, presque tous illettrés, firent des miracles, selon ce temps, en se servant de leur volonté de guérir, rien qu'en imposant leurs mains sur les malades; ils priaient du cœur et changeaient le magnétisme animal en spirituel. Ah! pardon, messieurs les médecins, nous vous parlons métaphysique et de foi en l'art magnétique, comme si vous étiez de nos adeptes; ne soyez pas scandalisés, c'est un non diplômé qui vous parle.

Il vous est connu, messieurs, qu'aucune science n'est complexe par elle-même. L'art de guérir l'est moins encore; c'est un tâtonnement sans fin. Cette science demande la circonspection la plus absolue, pour ne pas empoisonner les malades; ou bien on leur donne des drogues qui leur coûtent la vie! Il est heureux pour vous, messieurs de la clinique médicale, que la justice se confie en votre diplôme, et se contente de recevoir vos bulletins dans des cas scabreux, car vous auriez souvent maille à partir avec dame Thémis! soit faute de savoir ou de légèreté.

Mais pourquoi use-t-elle tant de rigueur à l'égard de ceux qui ne font que de guérir? Mystère! Ou seriez-vous pour quelque chose là dedans? Eh bien, en ce cas : égoïsme et pas d'humanité! Voilà notre sentence à votre égard.

C'est rare qu'un médecin ait la pudeur d'avouer son incapacité. Mais nous nous sommes trouvé en présence d'hommes de cœur, et qui l'ont avoué. Nous leur demandâmes s'ils voulaient bien nous laisser agir par le magnétisme, et ils consentaient. Nous parvînmes en peu d'heures à ramener la vigueur où était le râle et la santé au moribond condamné par vos confrères! Nous appelons cela solidarité entre hommes sensés.

D'autres encore, après avoir épuisé leur savoir, nous ont envoyé leurs clients, en disant : je me perds en conjectures; allez trouver un tel de ma part, peut-être lui vous aidera.

La danse de Saint-Guy, le mal caduc, là vous ne pouvez rien, je vous l'affirme, car ces maux sont du domaine occulte, et vous perdez encore votre temps, et votre savoir n'est pas à hauteur, ceci est avéré : seul le magnétisme peut agir avec efficacité sur le moi du patient. Vous le savez, nous travaillons gratuitement; nous apprécions que c'est votre gagne-pain que l'art que vous professez; mais au moins soyez plus honnêtes à notre égard et ne cherchez pas à ruiner ceux qui font le bien avec désintéressement.

Voilà votre devoir, si vous voulez le comprendre.

Nous l'affirmons, il y a autant de maladies de l'âme que du corps; et vous ne pouvez rien pour elle, puisque vous n'y croyez en majeure partie. Vos études s'arrêtent à la matière.

Ces maladies occultes reviennent donc aux magnétiseurs spiritualistes. Le moi du magnétiseur peut être comparé à la pharmacopée du fluide animal, qui reçoit par la volonté de celui-ci des qualités selon les besoins du malade.

Je suppose que nous parlons un langage que vous rejetez d'emblée, comme utopie ou hallucination. Soit, mais les faits sont des faits! Nos études métaphysiques sont en opposition avec vos théories. Vous savez cependant que la pensée est toute la force de l'homme; lorsqu'elle est pondérée, bien dirigée, elle produit des merveilles; pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour les magnétiseurs? Nous l'avons dit : que la pensée est un univers qui commande aux fluides ambiants.

Plusieurs prétendent que la pensée est sécrétée comme la bile du foie; cependant l'une se pèse comme matière. mais la pensée échappe au pesage, au mesurage et au calcul. Elle est donc une puissance intrinsèque.

Nous répétons encore, pour finir, que le magnétisme est une panacée pharmaceutique que rien ne pourra détrôner. Si nous vous endormons à nous lire, puisse votre sommeil être un sommeil magnétique, peut-être vous éveillerez-vous transformés d'idées. Et si vous cueillez le loyalisme pendant ces heures de repos, nous pourrons vous tendre la main pour le bien-être de l'humanité.

Cordialement à tous les lutteurs pour la vérité.

PIERRE ENGEL.

Seraing (Belgique), le 11 juin 1903.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(Suite.)

Reçu à nouveau les listes suivantes :

2464ᵉ	liste recueillie par M. Mouroux, à Angers. .	28	signatures
2465ᵉ	— — —	47	—
2466ᵉ	— — —	22	—
2467ᵉ	— — —	8	—
2468ᵉ	— M. Rogès, de Moriax . .	47	—
2469ᵉ	— M. Chapot, Laverpillière.	17	—
	Total.	169	—
	Listes précédentes . .	238.415	—
	Total. . . .	238.584	signatures

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. Bouvier, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé. A. B.

SECOURS IMMÉDIAT
ET VIEILLARDS NÉCESSITEUX

Du 8 juillet, de Mlle Dayt . . . . 5 francs.

Le Gérant : A. BOUVIER.

28 7-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 306. 10 Centimes. 16-31 AOUT 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

L'extériorisation de la Pensée.

(*Suite.*)

L'HYPOTHÈSE DU POINT DE REPÈRE

L'image mentale hallucinatoire peut être attachée à un signal convenu, à un objet spécial. Si l'on dit au sujet qu'au moment où l'opérateur frappera dans ses mains, il entendra les cloches ou la musique militaire, l'hallucination ne se déclare qu'à ce moment précis. Si on lui affirme qu'un chat gris est couché sur un fauteuil, il ne le verra que lorsque ses yeux se dirigeront de ce côté. En un mot, l'image mentale est attachée à un point de repère, à une sensation réelle, et elle est capable de se modifier, de persister ou de disparaître comme ce point de repère lui-même.

MM. Binet et Féré ont très bien étudié ces phénomènes et il nous paraît que les expériences qu'ils ont faites établissent clairement que l'image mentale n'est pas virtuelle, qu'elle a une objectivité mentale incontestable, car elle se comporte absolument comme les sensations véritables. Nous allons résumer quelques-unes des expériences les plus démonstratives sur ce sujet, afin de montrer que les sujets ne sauraient nous tromper par des affirmations mensongères (1). La plus connue est l'hallucination du portrait que M. Charcot a souvent répétée devant ses auditeurs. On suggère à un sujet la présence d'un portrait sur un carton blanc, que l'on confond ensuite avec une douzaine de cartons tous semblables, au moins en apparence. Au réveil, on prie le sujet de parcourir cette collection de cartons, il le fait sans comprendre pourquoi ; puis, quand il aperçoit le carton sur lequel la suggestion a été attachée, il y retrouve le portrait imaginaire. Comment expliquer ce fait ? M. Binet a proposé une hypothèse qui paraît assez plausible.

Il est probable, suivant lui, que le carton particulier sur lequel on a créé l'image hallucinatoire présente sur sa surface un point, un grain, un détail quelconque qui a été remarqué par le sujet et qui lui sert de repère, de sorte que l'hallucination se reproduit quand le sujet reconnaît le carton sur lequel est fixé ce point de repère. Un détail de ces expériences est bien insignificatif. Au lieu de remettre le paquet de cartons entre les mains de l'hypnotique, si on lui fait voir le portrait imaginaire en le tenant environ à 2 mètres de ses yeux, à cette distance le carton paraît tout blanc, tandis qu'une photographie réelle paraît grise. Si on rapproche progressivement le carton, le portrait imaginaire finit par apparaître, mais il faut qu'il soit beaucoup plus rapproché qu'une photographie ordinaire, pour que la malade en reconnaisse le sujet. Cette particularité s'explique très bien avec la supposition que l'image hallucinatoire est évoquée par la vision des points de repère, et que ces points ne sont visibles qu'à une faible distance. Sans doute, l'image mentale n'existe que lorsque les points de repère sont reconnus, mais une fois que cette condition est réalisée, l'hallucination recouvre la sensation et elle est perçue dans les mêmes conditions que si elle existait extérieurement. Si, par exemple, on renverse le carton suivant ses bords, en dehors de la vue du sujet, le portrait est cependant vu par lui la tête en bas.

« Avec un prisme, on peut doubler l'image mentale, comme on double un objet réel. Si pendant le sommeil hypnotique on inculque à la malade (1) l'idée qu'il existe sur la table de couleur sombre, qui est devant elle, un portrait de profil, à son réveil elle voit distinctement le portrait. Si alors, sans prévenir, on place un prisme devant un des yeux, immédiatement le sujet s'étonne de voir deux profils, *et toujours l'image fausse est placée conformément aux lois de la*

(1) BINET et FÉRÉ, *le Magnétisme animal*, p. 166 et suiv.

(1) MM. Binet et Féré faisaient leurs expériences sur des hystériques de la Salpêtrière.

physique. Deux de nos sujets peuvent répondre conformément dans l'état de catalepsie ; ils n'ont aucune notion des propriétés du prisme. D'ailleurs, on peut prendre des précautions en dissimulant la position précise du prisme en masquant ses bords. Si la base du prisme est en haut, les deux images sont placées l'une au-dessus de l'autre ; si la base est latérale les images sont placées latéralement.

« Avec une lorgnette, l'image hallucinatoire paraît se rapprocher ou s'éloigner suivant qu'on place devant l'œil du sujet l'oculaire ou l'objectif, même en prenant la précaution de dissimuler le bout de la lorgnette qu'on présente à son œil, et d'éviter qu'il y ait des objets réels dans le champ de la lorgnette.

« Avec une glace, il est possible de faire réfléchir l'objet imaginaire. Par exemple, on suggère à la malade la présence d'un objet quelconque sur le coin d'une table ; si on place derrière ce point un miroir, la malade voit aussitôt deux objets. L'objet imaginaire réfléchi paraît au sujet aussi réel que l'objet imaginaire suggéré. »

Nous reviendrons plus loin sur ces phénomènes afin de savoir si l'hypothèse du point de repère est celle qui convient le mieux à tous les cas. Il nous suffit actuellement de faire remarquer que des sujets ignorant les lois de l'optique ne pourraient pas donner des indications aussi conformes aux lois physiques. Nous en conclurons encore une fois que leurs hallucinations sont positives.

Si, comme nous le pensons, toute hallucination est réelle, en ce sens qu'elle consiste en une image mentale substantielle, elle doit posséder les mêmes propriétés que l'image produite par les sens. Nous avons vu déjà qu'elle a des contours déterminés, qu'elle masque les objets extérieurs qui sont devant elle, nous allons constater qu'elle a les mêmes suites physiologiques que les sensations.

M. Parinaud, chef du service ophtalmique de la clinique des maladies nerveuses à la Salpêtrière, a montré *que l'hallucination d'une couleur peut développer des phénomènes de contraste chromatique aussi bien, et même d'une manière plus intense, que la perception réelle de la couleur*.

Pour bien comprendre la valeur de cette affirmation, il faut savoir ce qui se produit normalement lorsque l'on fixe pendant quelque temps une surface colorée juxtaposée à du blanc, et qu'ensuite on reporte le regard sur une surface blanche. Voici l'expérience de M. Parinaud (1) :

« Un carton moitié blanc et moitié vert sur une de ses faces, complètement blanc sur l'autre, porte à son centre, sur les deux faces, un point destiné à immobiliser le regard. Voux fixez pendant une demi-minute la face blanc-vert, puis, retournant le carton, le point central de la face complètement blanche. Vous voyez sur la moitié qui correspond à la surface verte une teinte rouge qui n'est autre que l'image consécutive définitive, et sur l'autre moitié la teinte verte complémentaire (2). L'image consécutive rouge a donc développé, par induction, la sensation du vert dans une partie de la rétine qui n'a été impressionnée que par du blanc. Cette expérience, que l'on peut varier de différentes manières, de façon à bien établir qu'il ne s'agit pas d'erreurs de jugement, mais bien de sensations positives, démontre que toute sensation de couleur se produit par une modification plus ou moins persistante des éléments nerveux, qui donne lieu à l'image consécutive, et que cette modification détermine, dans les parties non impressionnées, une modification de sens contraire, qui développe la sensation complémentaire par un phénomène analogue à ce qui se passe dans un corps que l'on aimante. »

(1) *Société de biologie*. Juillet 1902.

(2) Deux couleurs sont dites *complémentaires* lorsque, mélangées, elles donnent la sensation du blanc. Le vert et le rouge sont complémentaires. Helholtz groupe ainsi les couleurs simples complémentaires deux à deux : Violet et jaune verdâtre, indigo et jaune, bleu et orange, bleu verdâtre et rouge.

Maintenant, si l'on répète la même expérience avec un sujet suggestionnable, mais en ne mettant devant ses yeux qu'un carton blanc divisé en deux parties par une ligne, et qu'on lui donne sur une des moitiés l'hallucination du vert, elle accuse sur l'autre moitié la sensation du rouge complémentaire. Si la sensation du vert persiste après le réveil, celle du rouge persiste aussi.

Ainsi, l'image hallucinatoire du vert a les mêmes propriétés physiologiques que l'image réelle du vert. Nous pouvons donc en inférer légitimement que ces deux phénomènes ont le même emplacement cérébral, la même objectivité, et que considérées au point de vue interne, ces deux images sont identiques. Il en est de même pour l'image visuelle du souvenir, car Wundt a montré que la simple image d'une couleur, longtemps contemplée en imagination, donne lieu à la sensation consécutive d'une couleur complémentaire. Si l'on regarde fixement dans son esprit, pendant quelques instants, l'image du rouge, on aperçoit en ouvrant les yeux sur une surface blanche une teinte verte.

Ces faits montrent l'étroite parenté qui relie la sensation à l'image du souvenir et à l'hallucination. On peut en conclure ceci : soit qu'on ait la sensation du rouge, ou qu'on ait le souvenir du rouge, ou qu'on voie le rouge dans une hallucination, c'est toujours la même partie des tissus nerveux de la couche corticale des hémisphères qui vibre et, par conséquent, la même partie du périsprit, puisque celui-ci est le substratum, le canevas fluidique du corps.

On peut encore trouver un signe objectif de la réalité de l'hallucination en observant les modifications de la pupille chez les hallucinés. M. Ch. Féré avait observé que dans les hallucinations qui accompagnent la troisième période de la grande attaque hystérique, le diamètre de la pupille varie avec la distance présumée de l'objet hallucinatoire. Ce fait intéressant se retrouve dans les hallucinations provoquées de l'hypnotisme (1).

« Chez deux hystériques avec lesquelles on peut entrer en communication par la parole pendant la catalepsie, voici ce que nous avons observé : lorsque nous leur ordonnons de regarder un oiseau au sommet d'un clocher ou s'élevant tout en haut dans les airs, la pupille se dilate progressivement jusqu'à doubler, ou peu s'en faut, son diamètre primitif ; si nous faisons redescendre l'oiseau, la pupille se rétrécit graduellement ; et l'on peut reproduire le phénomène autant de fois que l'on évoque l'idée d'un objet quelconque qui se meut.

« Ces modifications de la pupille que l'on provoque ainsi chez une cataleptique, qui ne cesse pas d'ailleurs d'offrir tous les phénomènes propres à la catalepsie, montrent que, dans cette hallucination, *l'objet fictif est exactement vu comme s'il existait*, et PROVOQUE PAR SES MOUVEMENTS *des efforts d'accommodation suivant les mêmes lois que si c'était un objet réel.* »

En somme, une image hallucinatoire se comporte absolument comme une sensation. Elle existe dans l'esprit et l'on peut en conclure que les deux phénomènes mettent en action les mêmes touches du clavier cérébral. Il n'existe qu'une seule différence : c'est dans le mode d'excitation. Quand une sensation visuelle se produit, c'est qu'une excitation partie de la rétine arrive au centre de la vision en suivant les voies conductrices visuelles, le nerf optique, le chiasma, les bandelettes, etc., tandis que l'hallucination suggérée par la parole (ou image hallucinatoire) résulte d'une excitation qui part de l'oreille et se réfléchit dans le centre des sensations auditives avant d'arriver au centre visuel. Mais, sauf cette différence dans le parcours de l'excitation, il semble bien, nous le répétons, que l'hallucination et la sensation correspondent à la même impression mentale, car

(1) Ch. Féré, *Société de biologie*, oct., nov., déc. 1881.



sans cela on ne comprendrait pas pourquoi, dans les deux cas, les suites physiologiques sont les mêmes.

L'image suggérée peut être plus ou moins flottante dans l'atmosphère mentale. Si l'on dit au sujet qu'un papillon voltige dans la salle, il le voit aller et venir dans toutes les directions, il le suit des yeux, car l'image imite les mouvements capricieux de l'insecte. Si on attache l'hallucination à un point fixe, elle y demeure stable; si on affirme à la même personne que le papillon est posé sur la cheminée, elle ne verra son image que lorsqu'elle fixera son regard sur la cheminée.

Ce sont là des hallucinations partielles qui se mélangent aux sensations. Mais on peut aussi facilement envahir l'esprit tout entier du sujet et substituer à la vision réelle des paysages ou des scènes imaginaires. A la voix de l'expérimentateur, la chambre où se font les expériences devient une rue, un lac, une forêt, un désert, etc., et toute la réalité extérieure a disparu pour faire place aux images hallucinatoires.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les sensations réelles sont abolies. Elles arrivaient toujours à l'esprit, mais celui-ci, accaparé par l'image mentale suggérée, ne les voit plus. C'est en somme l'exagération de ce qui arrive normalement pour chacun de nous lorsque, plongé dans une réflexion profonde, nous suivons le cours de nos idées sans voir ce qui nous entoure, sans entendre sonner l'heure, etc. Le monde extérieur continue d'agir sur nos sens, mais l'esprit absorbé par son travail néglige de transformer en perception les sensations ordinaires.

Une autre preuve de la réalité de ces images suggérées, c'est qu'elles laissent dans la mémoire du sujet des traces ineffaçables. En étudiant les changements de personnalités par suggestion, M. P. Janet a été à même d'observer cette persistance du souvenir hallucinatoire chez un de ses sujets nommé Léonie. Voici ce qu'il dit à cet égard (1) :

« Quand on la métamorphose en grande dame ou en princesse, elle étale majestueusement sa robe sur un canapé, remue un éventail imaginaire et parle en minaudant de la cour, de ses terres et des marquis insolents. J'étais étonné de la perfection de cette comédie, quand j'appris, en causant avec elle dans cet état, qu'il n'était pas provoqué pour la première fois et qu'autrefois, il y a vingt ans, son premier magnétiseur la changeait déjà en princesse. Elle se souvenait d'avoir eu une belle robe « toute pareille » et d'avoir reçu dans son grand salon M. le docteur Perrier. Ce médecin était un de ceux qui la magnétisaient souvent vers 1865. Ce serait là, s'il le fallait, une preuve de plus de la connaissance qu'avaient les magnétiseurs de tous ces phénomènes de suggestion. »

Le souvenir de cette transformation est oublié à l'état normal, mais persiste dans les différents états somnambuliques que ce sujet présentait. On sait que M. Janet a numéroté ces états divers en donnant à l'état ordinaire le nom de Léonie 1, au premier somnambulisme le nom de Léonie 2 et au second somnambulisme le nom de Léonie 3.

« Quand l'hallucination est terminée, quand elle cesse d'être princesse, Léonie revient à son somnambulisme ordinaire, sans passer par aucun intermédiaire, ni léthargie, ni catalepsie. Le plus souvent, quoique ce ne soit pas constant, Léonie de retour garde le souvenir du changement de personnalité. « Quel singulier rêve j'ai fait!... J'avais une robe de velours et je causais avec un marquis... Vous n'étiez pas là. » Si quelquefois ce souvenir manque complètement dans le souvenir de Léonie 2, nous sommes certains de le retrouver dans le second somnambulisme. Léonie 3, qui se souvient de tout le reste de sa vie, se souvient aussi de ses hallucinations : « Est-elle assez bête, cette pauvre Léonie, dit-elle; elle a cru être une princesse, c'est vous qui lui faites croire cela. »

(1) P. Janet, *L'Automatisme psychologique*, p. 162.

RÉSUMÉ

Nous nous sommes appuyés surtout sur les images visuelles, parce que ce sont celles qui ont été le mieux étudiées, mais toutes les propriétés que nous avons reconnues appartenir à cet ordre d'images sensorielles appartiennent aussi à toutes les autres.

1° Nous avons constaté que l'image visuelle ordinaire est produite d'abord sur la rétine par la lumière. A ce moment, elle n'est pas encore perçue; il faut que les mouvements ondulatoires des tissus nerveux arrivent jusqu'à un endroit déterminé de la couche corticale pour que l'image soit consciente. C'est en ce point seulement et à ce moment précis que l'image extérieure est vue.

2° Quand le moi prend connaissance de cette image, il y a perception. Mais cet acte de voir qui paraît si simple est en réalité très compliqué, comme l'ont montré les psychologues. Au moment ou l'esprit voit, il se produit une série d'opérations intellectuelles par lesquelles nous apprécions que l'objet vu est extérieur à nous; qu'il est situé à une certaine distance, dans une direction déterminée; il est reconnu pour appartenir à une classe spéciale d'êtres ou d'objets; et, en même temps, grâce aux images fixées en nous antérieurement, l'image est complétée plus ou moins. C'est une synthèse active qui fait entrer en nous la sensation provenant de l'extérieur en lui imprimant ce caractère spécial d'individualité qui la fait nôtre.

3° L'image hallucinatoire prend naissance dans l'intérieur du cerveau. Quand elle est très nette, l'esprit la voit aussi positivement, aussi réellement que l'image visuelle qui provient du dehors et il lui attribue faussement toutes les notions d'extériorité qui appartiennent aux images visuelles, car Helmholtz a établi ce principe: que toute sensation subjective est perçue, extériorisée et localisée de la même façon que si elle correspondait à un objet extérieur. L'hallucination est donc une maladie, un désordre de la perception.

4° Cette erreur de l'esprit se comprend, parce que l'image hallucinatoire est réelle; elle existe mentalement, comme le démontrent:

a. — Les expériences avec le prisme, la loupe, le miroir, etc., dont les sujets ne connaissent pas les propriétés si diverses, et dont cependant les indications sur les dédoublements, les déformations, les renversements de l'image hallucinatoire, etc., sont toujours conformes aux lois de l'optique.

b. — Ces images ont la même substantialité que les sensations ordinaires, non seulement parce qu'elles sont perçues de la même manière par l'esprit, mais encore parce que l'image hallucinatoire a les mêmes propriétés physiologiques que l'image visuelle ordinaire. La sensation hallucinatoire d'une couleur a une image hallucinatoire consécutive, aussi réelle que l'image consécutive d'une image visuelle ordinaire.

c. — Les images hallucinatoires ont une substantialité suffisante pour neutraliser les vibrations nerveuses provenant des agents extérieurs. Autrement dit, l'image hallucinatoire masque l'image réelle qui est derrière elle.

d. — Les images hallucinatoires visuelles réagissent sur le mécanisme physiologique de la vision, comme les images sensorielles ordinaires, en faisant varier l'ouverture de la pupille, conformément à la distance suggérée de l'image hallucinatoire.

5° Les hallucinations s'enregistrent dans la mémoire, exactement comme le font les perceptions ordinaires.

Nous aurons l'occasion de rechercher dans quelles limites on peut connaître le genre de substantialité de ces images; quelle sorte de matière est employée pour la fabrication de ces images. Actuelle-

ment, il nous paraît que nous avons démontré clairement que *toute idée est une image*, puisque l'hallucination n'est que le grossissement, l'exagération d'une idée ordinaire. Ce qui distingue le souvenir, l'hallucination et la sensation, ce sont les états secondaires qui accompagnent la perception de l'image. Dans le souvenir, ces états consistent en jugements qui localisent l'image dans le passé. Dans l'hallucination et dans la sensation, ces états consistent en jugements qui localisent l'image dans le monde extérieur. Mais ces localisations dans l'espace et dans le temps sont des actes secondaires, accessoires, surajoutés.

Tout ce que nous avons dit jusqu'alors se rapporte à des images mentales. Malgré la conviction du sujet, c'est bien dans son cerveau seulement qu'existe l'image réelle hallucinatoire ; il s'agit de montrer maintenant qu'elle peut en sortir, s'extérioriser réellement, c'est-à-dire quitter le cerveau, se projeter en dehors de lui, de manière qu'on puisse constater sa présence à l'extérieur. Cet exode d'une idée matérialisée est tout à fait neuve dans la science, et nous pouvons dire qu'ici encore le Spiritisme a devancé de beaucoup dans ses théories les travaux des savants contemporains, qui sont venus ensuite, sans le vouloir, lui donner l'appui de leurs expériences.

L'EXTÉRIORISATION DES IMAGES MENTALES

Le Spiritisme, en donnant la preuve expérimentale que l'âme existe après la mort, a démontré clairement que le principe de la sensibilité n'est pas attaché au corps matériel et qu'il réside dans la partie spirituelle de nous-même, dans l'esprit. Sans doute, pendant la vie, le corps et l'âme sont unis si intimement que toute modification du corps est sentie par l'âme et que, réciproquement, tout état de l'esprit réagit sur l'organisme, mais c'est dans l'âme que réside le pouvoir de sentir, et rien ne met mieux en évidence cette grande vérité que les troubles de la sensibilité qui résultent directement de l'imagination.

Sans que le corps physique éprouve aucune blessure, l'âme, sous l'influence d'une vive émotion, peut ressentir des douleurs très fortes, bien que la cause de ces douleurs soit purement imaginaire. En voici quelques exemples empruntés à un auteur très sérieux, le docteur Hack-Tuke (1), qui en a réuni un grand nombre.

« Gratiolet relate un fait assez connu qui se produisit à Paris, dans une émeute, qui prouve fort bien l'effet d'une impression psychique sur la sensibilité. Une compagnie de soldats et de gardes nationaux engagés dans la rue Planche-Mibray étaient depuis un moment exposés de tous côtés à un feu meurtrier. Un des combattants reçut à l'épaule une légère contusion produite par une balle déviée, et il y fit à peine attention. Après l'escarmouche, néanmoins, éprouvant de la douleur à l'endroit qui avait été atteint, et s'imaginant avec effroi qu'il avait reçu une blessure bien plus grave, il sentit un flot de sang qui coulait de la plaie sur le côté de la poitrine. « Il le sentit réellement, bien que la peau n'eût pas même une égratignure (2). »

« Gratiolet parle encore de deux étudiants en médecine occupés à disséquer, dont l'un donna en jouant un coup de manche de scalpel sur le doigt allongé de son camarade. Effrayé, s'imaginant qu'il était coupé, celui-ci poussa un cri terrible ; et quand il reconnut son erreur, il affirma avoir ressenti une douleur si vive, qu'il croyait que l'instrument avait pénétré jusqu'à l'os. »

Dans ces deux exemples, un choc physique sur la peau a été le support de l'idée imaginaire, de l'auto-suggestion. Mais il arrive parfois qu'aucun contact direct n'a été ressenti et cependant l'impression est aussi forte :

« Le professeur Benett raconte qu'un boucher, voulant suspendre une lourde pièce de viande, glissa et se trouva suspendu par le bras au crochet. On le dégagea, et on le conduisit terrifié chez un pharmacien ; il dit qu'il souffrait cruellement. Le crochet n'avait traversé que le vêtement ; le bras était indemne, et cependant le boucher ne cessait de crier qu'il souffrait beaucoup, pendant que l'on coupait la manche pour examiner le bras. »

On pourrait multiplier ces exemples ; mais il nous paraît plus utile de montrer que si une idée fausse peut causer une douleur, une autre idée, non moins imaginaire, peut supprimer une douleur réelle, causée, par exemple, par une maladie ou par une opération chirurgicale. Voici un exemple de guérison par autosuggestion. Dans ses *Leçons sur l'hystérie et l'hypnotisme*, M. le professeur Pitres écrit (1) :

(*A suivre*.) GABRIEL DELANNE.

(1) Hack-Tuke, *Le corps et l'esprit*, p. 164 et suiv.
(2) Gratiolet, *De la physionomie*, p. 286.

(1) Voir p. 416, t. I.

Les Bienfaits du Magnétisme

Cures à distance – Psychisme.

Dans un pays de liberté et de progrès comme l'est la France, après les preuves que vient de donner le gouvernement de la République de son intention de vouloir y maintenir en honneur ces hautes qualités, on est en droit de s'étonner de la lenteur qu'apporte le Parlement à donner à la pétition déposée en faveur de la libre pratique du magnétisme, la sanction qu'elle comporte.

J'avais cru que les hommes appelés à s'occuper de la destinée d'une nation, d'un peuple, ayant pour principal devoir la gloire de cette nation, le bonheur de ce peuple, devaient ne négliger aucune des revendications sociales pouvant les conduire à cette gloire, vers ce bonheur, particulièrement quand 250.000 citoyens appartenant à toutes les classes, à tous les rangs, à la science, à la philosophie, venaient attirer leur attention sur une de celles qui peuvent le mieux satisfaire les idées de liberté et de progrès.

Je ne ferais pas ici l'historique du magnétisme, je ne rappelerai pas ce que fut le procès Mauroux, la sentence de la Cour de cassation, toujours revisable, pas plus que je ne veux accuser le Parlement de se fourvoyer en présence des revendications populaires, non ! Ce que je veux c'est dire au citoyen libre que les droits de chacun doivent être respectés, dans tout État républicain, que toute liberté individuelle ne portant aucune atteinte à l'intégrité sociale doit l'être également ; de plus, que quand une liberté comme celle de pratiquer le magnétisme est réclamée, avec autant d'autorité, et doit avoir pour effet d'apporter plus de bonheur parmi les hommes, les pouvoirs publics se rendent coupables à la retarder.

J'ai souvent dit ici dans ces colonnes tout ce que je pensais, « trop ce que je pensais », a-t-on dit, je ne me départirai pas de cette règle de conduite ; je crois encore que, quand l'on dit vrai, quand l'on ne fait que croire dire vrai, on ne nuit pas à la société.

Si les représentants d'un peuple ont des devoirs envers lui, chaque citoyen n'en a pas moins à remplir à leur égard, et le premier entre tous est celui de les éclairer par ses desiderata, son savoir même, aussi restreint soit-il.

Au cours de mes expériences personnelles dans l'ordre de la théra-



peutique magnétique, j'ai eu à me rendre compte de la puissance de cet agent fluidique curatif que la nature révèle chez certains êtres; moi-même j'ai eu l'audace d'analyser mon rayonnement et d'obtenir par lui des résultats très concluants.

Depuis que j'ai le grand avantage de suivre à Lyon les travaux de M. Bouvier, soit à son cabinet du cours Gambetta, soit à sa clinique de la rue Paul-Bert, je suis parfois étonné des résultats obtenus, surtout par l'action magnétique à distance. Aussi bien, souvent au cours de la journée je jette ce cri du cœur : comment peut-il se trouver encore des gens qui croient devoir se montrer hostiles aux pratiques magnétiques ?

« Cri d'emballé », diront les esprits forts, « cri de naïf », diront les scientistes officiels; voyons un peu jusqu'à quel point justifié !

Parmi les 100 à 120 malades qui se succèdent journellement dans le cabinet de M. Bouvier, cours Gambetta, 5, la plupart ont des malades alités dans leur famille, quelquefois des amis, des voisins pour lesquels ils demandent des soins.

M. Bouvier leur prescrit de reporter vers eux leur pensée, il intervient lui-même mentalement et l'action se produit.

A la clinique de la rue Paul-Bert, c'est autre chose. Là, tous les mercredis et vendredis soir, plus de 100 malades viennent recevoir des soins : le droit d'entrée, fixé à dix centimes pour la location et l'éclairage, en est la seule rétribution, tous sont soignés gratuitement.

D'ailleurs, à son cabinet, M. Bouvier ne demande rien à personne, chacun donne selon son bon plaisir. J'en ai vu bon nombre ne rien donner du tout, ce qui ne les empêche pas de revenir le lendemain, d'être soignés et guéris pour le même prix.

Pour les soins gratuits du vendredi, M. Bouvier est aidé de plusieurs personnes placées par lui à l'état de sommeil et à qui les malades n'ont souvent pas besoin de faire connaître leurs maux, tous savent en découvrir le siège.

Tous ces sujets après le départ des malades sont réveillés et n'éprouvent aucune lassitude, tous se trouvent très bien.

Chacun se retire emportant de ces soirées le meilleur souvenir, les forces nécessaires au labeur du lendemain, et l'assurance que le parent, l'ami, le voisin qu'ils ont recommandé à M. Bouvier ou aux sujets endormis se trouvent mieux.

Du 15 juin à fin juillet j'ai bien lu trente lettres attestant l'efficacité des soins à distance. Je ne veux en citer que quelques-unes pour fixer mes lecteurs. Elles pourront intéresser, je l'espère, plus d'un profane, aimant bien à sourire quand on lui parle choses fluidiques, guérisons à distance, sans pour cela être obligé de connaître le malade, son domicile.

Lyon, le 26 juin 1903

M. Bouvier,

Mlle B... va toujours de mieux en mieux, les pertes sont moins abondantes. je pense que malgré qu'il n'y ait plus de séance le mercredi pour que je puisse vous rappeler cette malade, vous ne l'oublierez pas.

M. B... va mieux aussi.

Recevez, Monsieur, etc., etc.
M. et Mme B., rue Cottin, 4.

Lyon, le 29 juin 1903.

M. Bouvier,

M. G..., qui ignorait les soins qui lui ont été prodigués par vous, était avant l'action à distance d'une très grande faiblesse, toussant beaucoup, ayant la voix très voilée, donnant en un mot de très grandes inquiétudes à sa famille, que l'opinion du docteur ne rassurait guère.

Très vite après l'action magnétique à distance un changement favorable s'est produit, et le mieux que nous avons remarqué continue en s'accentuant.

Veuillez agréer, Monsieur, etc., etc.
S. P., 27, cours Morand.

Grenoble, le 30 juin 1903.

M. Bouvier,

Je vous prie de m'excuser du retard que j'ai mis à vous répondre, je pensais aller à Lyon cette semaine et vous rendre compte moi-même de l'état des malades dont vous vous êtes occupé à distance.

Ils vont mieux et sont dans un état plus régulier quoique n'étant pas guéris; la mère l'est presque. Samedi elle était tellement bien qu'elle a chanté à maintes reprises, et le soir du vendredi elle avait encore ressenti la fièvre qu'elle ressent tous les vendredis au moment où vous la soignez, c'est alors le lendemain qu'elle a chanté à maintes reprises dans la journée.

Agréez, Monsieur, etc., etc.
G...

Lyon, le 5 juillet 1903.

M. Bouvier,

Je vous remercie des soins que vous avez bien voulu donner à ma sœur, rue Juiverie, 22; vous m'avez promis, lorsque je suis allée chez vous, cours Gambetta, que ma sœur pourrait agir et descendre de chez elle; eh bien, Monsieur, je vous rend un grand témoignage de reconnaissance, elle est descendue de chez elle, chose qui était impossible d'après l'avis des médecins les plus expérimentés.

Recevez, Monsieur, etc., etc.
Y. L., rue de la Loge, 1 *bis*.

Saint-Roman de Mallegarde (Drôme), le 9 juillet.

M. Bouvier,

Il est temps que je vienne enfin vous remercier des bienfaits que le magnétisme vous a permis d'accomplir sur moi. J'avais déjà apprécié en d'autres circonstances ces mêmes bienfaits; cependant, à une si grande distance, cela me paraissait impossible.

J'étais alitée depuis dimanche 21 juin, lorsque la bonne idée m'est venue de vous faire écrire pour que vous me prodiguiez vos soins. Je ne sais à quel instant vous êtes intervenu, mais je dois vous dire que dans la nuit du jeudi au vendredi j'ai passé une bonne nuit, l'enflure a commencé à disparaître, et dans la journée j'ai pu me lever et boire sans difficulté; le soir, entre 9 heures et 10 heures (heure de l'intervention, salle Paul-Bert), on aurait dit une foule de mains invisibles me pétrissant tout le corps, la secousse a été si brusque que j'ai passé la nuit dans une grande agitation.

Le lendemain les deux abcès que j'avais dans la bouche ont beaucoup diminué et en 5 jours le rétablissement était complet.

Il me reste donc à vous remercier et féliciter d'avoir agi sur moi aussi promptement.

Recevez, Monsieur, etc., etc.
I. G.

Sainte-Maxime (Var) le 15 juillet.

Cher Monsieur,

Comme c'était à prévoir, les habitants de Sainte-Maxime et des villages voisins qui depuis très longtemps voyaient ma femme souffrir et ne pouvant marcher que très péniblement appuyée sur un bâton, la voyant aujourd'hui vaquer à ses affaires sans bâton et sans souffrance, lui demandent ce qu'elle a fait pour se guérir.



Il est tout naturel que la réponse est toujours la même : que vous l'avez guérie sans la voir et sans drogue par le magnétisme à distance ou tout autre fluide que vous possédez à un haut degré et dont je ne puis pas expliquer la nature.

Je serais heureux, monsieur, de pouvoir vous faire un peu de bien pour celui que vous nous avez fait.

Cordialement, je suis, etc., etc.
F. P.

L. S. Charente, 27 juillet 1903.

MONSIEUR BOUVIER,

Je vous suis infiniment reconnaissant de vous occuper quotidiennement de moi ; j'en ai encore besoin. Mais je tiens à vous dire, et j'en suis bien heureux, que depuis une dizaine de jours je vais vers la guérison d'une manière étonnante.

Le cordon du canal de l'urèthre devient de plus en plus souple. La miction de l'urine se fait de mieux en mieux et bien complètement et je ne me lève plus qu'une ou deux fois la nuit, au lieu de trois, quatre et cinq fois comme précédemment.

Vous allez me guérir très complètement avant longtemps, j'en suis persuadé. Je vous tiendrai de temps à autre au courant des progrès qui surviendront. Soignez bien aussi mon état général.

Veuillez agréer, monsieur, etc., etc.
H. C.

En outre des expériences curatives il en est fait d'autres salle Paul-Bert qui ne manquent pas d'intérêt : ce sont des expériences de spiritisme. Hors la saison des fortes chaleurs, très souvent le mercredi, à l'aide des médiums de bonne volonté, on fouille le domaine de l'inconnu ; voici ce que j'ai pu y observer le dernier mercredi de séance expérimentale. Soixante-huit personnes étaient présentes. Après quelques paroles de M. Bouvier, il est décidé que l'on fera des expériences de typtologie ; cinq médiums, deux messieurs, trois dames, viennent se placer autour de la table en bois blanc, placée sur l'estrade. Je m'assieds à l'extrémité droite de la salle et j'attends.

Deux minutes se passent quand la table sur laquelle sont réunies les dix mains se meut. On demande qui est là, l'esprit qui la fait mouvoir s'annonce comme étant un esprit familier du groupe auquel appartiennent deux médiums servant à la manifestation. Aussitôt je prie ces derniers de vouloir bien se retirer de la table, et l'esprit de continuer sa communication. Quoique entièrement inconnu des trois autres médiums, ce dernier n'en continue pas moins à communiquer, à donner son nom et prénoms et d'autres renseignements attestant son identité, cela à la satisfaction générale ; il paraît tout heureux de son succès, manifeste sa joie en faisant mouvoir la table de droite et de gauche, et promet de faire tous ses efforts pour nous produire des phénomènes.

On le prie de vouloir bien produire des coups frappés sur le tableau noir suspendu au mur ; il demande quatre minutes d'attente et exactement à la quatrième tout le monde a pu entendre distinctement plusieurs coups frappés sur le tableau.

Au cabinet du cours Gambetta, on a aussi à observer bien des phénomènes. En ce moment une personne destinée aux douceurs de l'internement, selon messieurs les docteurs toujours très forts en pareille circonstance, reçoit les soins de M. Bouvier. Pendant dix jours et dix nuits nous avons observé et noté les préliminaires de sa guérison : ils feront l'objet d'un prochain article.

A quand donc la création d'Instituts magnétiques où des savants qui ignorent, ou feignent d'ignorer, pourront se rendre compte dans l'expérimentation de la réalité des cures, comme de celle des phénomènes spirites. Il est temps que l'Etat intervienne en face de cette situation équivoque faite par l'incrédulité officielle au magnétisme au spiritisme. La liberté, le progrès le lui commandent, le bonheur de l'humanité le lui impose.

CÉLESTIN BRÉMOND.

De l'intervention divine dans les choses humaines.

Je m'excuse de ne pas avoir donné plus tôt à M. Metzger quelques explications nécessaires pour que le malentendu qui existe entre nous disparaisse. Ouvrier agricole, je n'ai de loisir en cette saison que les jours de pluie, et, fort heureusement pour les intérêts de ma profession, il n'y a eu que de beaux jours depuis qu'a paru l'article de M. Metzger : la Morale avec Dieu. Cet écrivain distingué, que tous les spirites connaissent et estiment, a donc pu croire que je dédaignais l'interprétation qu'il donnait à ma pensée.

A coup sûr, je m'incline devant son talent d'écrivain, et j'estime profondément les services qu'il n'a cessé, depuis longtemps, de rendre à la cause spirite ; je n'ai nul désir d'engager une polémique avec lui ; je suis certain que si mon ardeur peut égaler la sienne, mes moyens sont bien inférieurs aux siens, et c'est, sans doute, ma maladresse à m'exprimer qui a causé une part du malentendu qui nous divise.

M. Metzger dit que nous ne sommes plus d'accord quand nous disons que « l'idée déiste peut être un poison qui se dissimule dans la doctrine spirite. Pourtant, il ne pourrait nier que l'idée de Dieu, telle que la grande majorité des hommes la conçoivent, n'est autre que la foi en l'intervention personnelle d'un Être souverain dans nos affaires. »

Eh bien ! si l'on admet cette intervention, peut-on faire qu'elle ne soit injuste, arbitraire, impuissante même, puisque de l'aveu de M. Metzger : « Quelque chose s'impose avec une invincible évidence à l'intelligence humaine, c'est le triomphe de l'iniquité. » La foi en l'intervention divine aboutit au dogme de la prédestination, au choix, à l'arbitraire, aux fantaisies tyranniques et injustes d'un Être tout puissant. Elle habitue l'homme à se résigner, à supporter l'injuste, à tout attendre d'En-Haut, à demander à Dieu de faire ce qu'il devrait faire lui-même.

Si Dieu intervient et se mêle à nous, nous ne sommes plus libres, plus méritants ; que devenons-nous ? les simples organes d'une volonté unique et supérieure. Où sont nos œuvres ? Si tout le bien vient de lui, à quoi bon lutter et souffrir !

L'idée de Dieu, ordonnateur des choses humaines, a créé, ici-bas, le droit divin, le principe théocratique, qui est la base et la raison d'être des religions, le terrain sur lequel elles se placent pour prétendre dominer et gouverner le monde. Vous croyez à l'intervention divine ? Eh bien ! pour être logique avec vous-même, vous êtes obligé de croire à l'infaillibilité du Pape : cet homme est désigné à Dieu pour servir d'intermédiaire à son intervention. N'est-ce pas le seul moyen d'éviter l'erreur et d'avoir besoin de recourir à la raison humaine pour juger ce qui vient de Dieu ? Car, si l'intervention divine peut être jugée par la raison humaine, vous faites cette dernière supérieure à l'autre, qui, dès lors, devient inutile.

« Faut-il croire que la cause, quelle qu'elle soit, qui régit l'univers où nous vivons, se désintéresse entièrement de nous ? »

D'abord quel sens donnez-vous ici à ce « qui régit », et qu'est-ce que vous entendez par l'univers où nous vivons ? Voulez-vous par-



ler seulement du globe terrestre ? Quelle que soit exactement votre pensée, vous ne vous représentez pas Dieu comme un être fini, circonscrit ? Pour être le Moi conscient de l'univers infini, il faut qu'il soit relié à la vie universelle comme notre âme est reliée à notre corps ; dès lors, il devient l'Être total au sein duquel tout vit et tout se meut. Pouvez-vous, dans ces conditions, admettre la nécessité d'une intervention pour défendre tel individu ou telle cause, dont le triomphe n'est nullement nécessaire à l'ensemble de la vie ?

L'univers vivant se manifeste à nous par des formes en perpétuel changement, qui semblent être les immenses étapes, le processus de vie, par où passe l'être qui aboutit, ici-bas, à l'homme, type supérieur, ailleurs à l'ange, etc., jusqu'à la perfection suprême dans l'infinie variété.

Tout cela se meut et grandit dans un temps qui est pour nous l'infini, et par l'exercice naturel d'une loi de vie, qui est le Progrès.

Tout ce qui vit, souffre, aspire, et, par là, grandit.

Pour l'animal, c'est d'abord la loi toute physique d'adaptation au milieu : instinct, choix des sensations, qui, en se développant, donnera naissance à la raison, qui s'exercera en premier lieu à réglementer l'instinct, à l'art, qui, à son tour, est la transformation du milieu pour l'adapter aux besoins nouveaux de l'individu, et à la moralité, cet exercice volontaire de la raison.

Le bien et le mal sont relatifs, c'est nos besoins qui les créent, notre jugement qui les différencie : la loi morale naît de là, elle grandit avec nous, elle devient, peu à peu, pour notre moi intime, un besoin impérieux comme le boire et le manger le sont pour notre corps. La vie universelle a ses lois, qui ne sont qu'une suite de conséquences, qui toutes tendent, malgré leur diversité, vers un but unique que nous ignorons, mais que l'observation de ce qui nous entoure nous porte à considérer comme la perfectibilité sans fin.

Les spirites, plus que tous autres, peuvent et doivent étayer leur morale, leur doctrine, en dehors de toute idée d'un Dieu juge, maître et souverain ; d'un Dieu anthropomorphe, intervenant personnellement dans nos affaires, nous punissant, nous récompensant, en un mot, nous jugeant. La foi en l'antérieurité de la vie terrestre, à la pluralité des existences, à l'immortalité, ainsi que la communication possible des vivants avec les morts : l'inspiration par les invisibles, affirmant la loi de solidarité, suffisent amplement pour nous faire comprendre la progression, la permanence et le triomphe des lois morales.

Si l'idée de Dieu était si moralisatrice qu'on veut le dire, les peuples qui en seraient les plus imprégnés seraient les plus moraux.

Cela est-il ? Un exemple seulement : à Fez, ville sainte du Maroc, cinq fois par jour le muézin, du haut du minaret, appelle, pour la prière, les fidèles à la mosquée, et, cinq fois, les affaires sont suspendues, les magasins fermés, les demeures abandonnées pour prendre part à la prière en commun, adressée à Dieu seul, et Fez est un repaire de bandits, où sont, à chaque instant, violées toutes les lois morales.

L'idée de Dieu a le tort grave d'être ce que les hommes la font ; dès lors, ce n'est pas l'idée déiste qui moralise les hommes, mais les hommes qui moralisent cette idée.

Ne voyez-vous pas que si nous admettons l'intervention divine dans les choses humaines, nous faisons de Dieu l'autorité suprême : la théocratie, le droit divin deviennent le principe nécessaire de toute organisation sociale et de toute éducation individuelle. Intervention divine, théocratie, droit divin, ne sont-ils pas une seule et même idée exprimée différemment ?

Rejetons donc ce principe d'autorité, qui étant extérieur à l'homme est destructeur de son énergie et de sa dignité, et ne le reconnaissons ni dans la personne des papes et des rois, ni dans la conscience des individus. A la souveraineté de Dieu, principe théocratique, opposons la souveraineté humaine, principe démocratique : la liberté et l'égalité dans le droit, la libre recherche du Devoir.

Croyons énergiquement que toute la somme de bien-être, de civilisation, de justice que nous possédons, nous la devons à l'effort humain : elle est le fruit de nos souffrances, de nos luttes, de nos efforts dans le passé et dans le présent ; et, sachant ce que nous avons déjà conquis sur l'erreur et la barbarie, qu'avons-nous besoin de croire à l'intervention divine pour avoir foi en l'avenir, pour espérer la réalisation de l'idéal le plus élevé ; sachant aussi que par nos vies antérieures nous avons participé à réaliser les conquêtes de la vie présente, combien ne nous efforcerons-nous pas à préparer les joies de nos vies futures.

Soyons nous-mêmes, si nous voulons conquérir l'avenir, humains, précis, rationnels. Les spirites ont autre chose à faire qu'à bêler le nom de Dieu et attendre de sa volonté toute chose, comme les troupes moutonnières des autres religions ; et à venir, par leurs affirmations d'un déisme mal défini, renforcer le principe sur lequel les religions du passé ont affermi leur domination et ont pu enfermer le cerveau humain dans un cercle de crainte et de superstition, en berçant leur ignorance et leurs misères d'une chanson, d'un idéalisme dangereux comme les fleurs superbes du mancenillier.

Joseph Blain.

LE BIEN D'AUTRUI

A Monsieur Bouvier, directeur de la Paix Universelle, *à Lyon.*

Cher Frère en croyance,

La lecture de votre numéro du 1er-15 courant m'a procuré une surprise assez rare.

Vous publiez dans ce numéro un discours prononcé par M. Célestin Brémond sur la tombe de M. Violès.

Je relève dans ce discours le passage suivant :

« J'eus le grand avantage de bénéficier pendant ses dernières années de l'affection de notre premier Président ; elle me valut d'en recevoir, à maintes reprises, certaines confidences que, *sur sa demande*, j'ai dû jusqu'à ce jour vous laisser ignorer, et qui me permirent d'apprécier l'homme à sa juste valeur, de reconnaître sa grandeur d'âme. M. Violès était médium écrivain, *quoique presque illettré*, et mettait parfois quinze jours, un mois, pour obtenir une communication de quelques lignes. *Sur la promesse que je lui fis de ne point en divulguer le contenu*, il me remit cet écrit que je vous ai toujours tenu caché, pensant bien que tôt ou tard il aurait son heure de publicité ; on y trouve la preuve évidente d'une action psychique sur la matière, ou l'effet d'une réminiscence des acquis antérieurs ; si par modestie il voulut que cela fût ignoré de son vivant au milieu de nous, il me pardonnera de le divulguer aujourd'hui, à une heure où, quoique là présent pour assister à une de ces fêtes qui lui étaient si chères, l'orgueil n'a plus de prise. Je cite textuellement l'original (en en respectant l'orthographe) et appelle sur lui l'observation de ceux qui, doutant encore, cherchent. »

Suivent deux communications, l'une sur la *Vertu*, l'autre sur l'*Amour*, dans lesquelles M. Brémond voit « de saintes inspirations, de grandes pensées philosophiques qui nous disent bien haut combien était méritant M. Violès. »

Et M. Brémond d'ajouter :

« Les grands esprits collaborant à l'œuvre de régénération humaine descendaient jusqu'à lui ; c'est donc qu'ils trouvaient en son prin-



cipe psychico-matériel l'état propice à leurs manifestations, toujours si rares en nos groupes d'expérimentations. »

.˙.

Je ne demanderais pas mieux que de souscrire, pour ma part, à un tel éloge de la médiumnité par le canal de laquelle ont eu lieu ces manifestations du monde invisible. Malheureusement je ne le puis, car ce serait reverser sur ma propre faculté médianimique une admiration sans doute, d'ailleurs, fort exagérée.

En effet, je suis bien obligé de dire, dans l'intérêt de la vérité, que les deux communications en question font partie d'un recueil de dictées médianimiques que j'ai publié en 1888, sous le titre de : *Les Pensées de Carita.*

La communication sur la vertu est à la page 37, et celle sur l'amour (qui lui succède immédiatement) à la page 39, de cette brochure. Le texte en a été absolument respecté par M. Violès, d'un bout à l'autre ; il n'y manque pas une ligne, pas un mot. Seules, les différences dans la ponctuation, les majuscules au lieu de minuscules et les fautes d'orthographe furent la légitime propriété de notre frère en croyance désincarné.

Que conclure de cet incident ? Je laisse à M. Brémond le soin de répondre à cette question.

Veuillez agréer, cher Frère en croyance, mes biens fraternelles salutations.

A. LAURENT DE FAGET.

Réponse à M. L. de Faget.

Je remercie M. Laurent de Faget qui a cru devoir attirer l'attention des lecteurs de la *Paix* sur ce qui pourrait bien être un « ravissement du bien d'autrui ».

Jamais, en effet, nous ne saurions trop nous défier de ce qui tendrait à abuser de notre bonne foi ; nous ne devons accepter comme venant des esprits que ce qui est rigoureusement contrôlé.

Il ne faudrait pas pourtant, sous prétexte qu'une communication déjà donnée par eux, imprimée et encore dictée médianimiquement, en conclure que le médium se l'ait appropriée subrepticement dans le but de s'en faire un tremplin de gloire.

J'aime à croire que la longue expérience du directeur du *Progrès spirite* n'est pas de nature à inspirer une telle conclusion et que sa pensée a été dépassée involontairement quand il a dit, en parlant de la communication par moi lue et publiée : « Le texte en a été absolument respecté par M. Violès d'un bout à l'autre. »

Moi qui n'ai ni le savoir, ni l'expérience, ni la valeur de M. Laurent de Faget, et qui de plus m'emballe parfois, je me serais demandé, avant de faire cette affirmation, si les esprits élevés qui dictèrent les *Pensées de Carita* ne pourraient pas, n'auraient pu les dicter à d'autres et même textuellement en les relisant même sur le recueil imprimé; signaler le fait à mon sens était fort sage, mais s'abstenir de conclusion, d'affirmation, l'était peut-être plus encore. On n'accuse pas avec autant de hardiesse un homme dont la vie toute entière — je suis heureux de le redire et je remercie M. Laurent de Faget de m'en avoir fourni l'occasion — fut un exemple constant de modestie, d'honnêteté et de vertu.

Dans mes expériences avec le médium Reynaud, expériences qui durèrent six ans, j'eus à observer bien des faits de nature à justifier ma prudence.

C'était un soir d'octobre 1896, mes amis Fabre et Moulins d'Avignon, venus à la séance pour se rendre compte de l'étendue des facultés du médium, écrivain mécanique, assistèrent à la donnée d'une longue communication obtenue sans arrêts, sans ratures, en moins de dix minutes, traitant des devoirs réciproques dans la famille ; certainement on ne pouvait trouver mieux et soit que par notre manière d'y vivre, nous la trouvâmes justifiée, soit que les pensées élevées qu'elle contenait, nous démontrèrent une intervention étrangère au médium, nous en fûmes émerveillés.

Pas plus tard que le lendemain mes amis Fabre et Moulins se présentent chez moi, les poings fermés presque et me disent : « Monsieur, en passant près du kiosque, nous avons pu lire sur le journal *la Libre Parole,* qui y est affichée la communication obtenue hier soir, et me tendant un exemplaire du journal je pus en effet y lire textuellement, elle était signée Lamennais. « Vous comprenez, me disent ces messieurs, on ne se fout pas du monde comme cela. »

Je les conviai à une nouvelle séance le soir même. Aux explications que nous demandâmes, voici ce qu'il fut répondu : « La leçon était nécessaire pour tous, en particulier pour le médium, qui sans s'en apercevoir filait à toute pédale à la rencontre de l'orgueil, il s'attribuait déjà mes communications. Les dernières qui nous ont été données sont toutes des fragments du grand spirite Lamennais, de celui qui enseigna, malgré toutes les attaques faites contre lui, l'amour de Dieu et du prochain, les droits et les devoirs de tous les incarnés à tous les degrés et de tous les âges.

Où pouvez-vous trouver enseignements aussi grands et aussi imprégnés de la lumière divine que les siens ? tout au plus si vos intelligences ont pu bien les comprendre et les apprécier étant donné l'infériorité dans laquelle vous vivez. Donc, enseignement plus noble ne pouvait vous être donné et mis à la portée de vos intelligences, leçon plus douce et mystification plus légère ne pouvait vous être appliquée; ne vous plaignez donc pas mais remerciez l'Eternel de sa grande bonté, de sa sublime miséricorde et de ses lumières sans borne, que votre cœur se dilate en cet instant, que ceux qui ont des yeux voient, et que ceux qui ont des oreilles entendent, afin que le Dieu tout puissant les éclaire et les réconforte de sa parole.

En d'autres circonstances, des esprits nous donnèrent par l'intermédiaire du même médium des paragraphes entiers d'ouvrages non connus de lui, avec pages et alinéas.

Le 19 courant, je recevais des frères Violès les renseignements suivants :

« Nous avons cherché la brochure dont vous nous parlez, nous ne l'avons pas trouvée, nous ne nous rappelons pas l'avoir vue dans la maison, nous ne savons pas si notre père en a eu connaissance. »

Il serait difficile d'expliquer comment M. Violès, ayant eu en sa possession les *Pensées de Carita* les ait laissées ignorer à ses enfants, qu'il avait tout intérêt à initier de plus en plus à la morale spirite.

On n'expliquerait pas davantage les nombreuses fautes qu'il aurait faites en les copiant.

Au lieu d'une usurpation, je ne vois donc là que l'un de ces nombreux faits que j'ai observés, à savoir, que les esprits peuvent, parfois, donner médianimiquement des communications qu'ils prennent sur tel ou tel ouvrage, à leur choix et à leur gré. A eux seuls donc peut s'en prendre l'auteur médianimique des *Pensées de Carita.*

CÉLESTIN BRÉMOND.

Le Gérant : A. BOUVIER.

12 8-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 307. **10 Centimes.** 1er-15 SEPTEMBRE 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — **PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE** — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B. | **Directeur : A. BOUVIER** | **Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.**

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr. | **SIÈGE :** 5, cours Gambetta, 5 LYON | Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Fédération spirite lyonnaise et régionale

HISTORIQUE. — SES STATUTS. — SON BUREAU.

A la suite de Conférences faites aux sièges des divers groupements spirites lyonnais, un Comité provisoire fut nommé avec mission d'élaborer, sous la présidence de M. Célestin Brémond, un projet de Fédération ; huit séances de délibération eurent lieu au cours desquelles, non sans difficultés, il put être établi les statuts que nous publions ci-dessous.

Une minorité par trop infatuée d'un passé, d'un présent ne répondant plus aux aspirations évolutives des masses, crut devoir faire une opposition que le caractère uniquement systématique, personnel, devait rendre impuissante en face de la majorité ; de là toutefois la lenteur des travaux du Comité provisoire, soucieux avant tout d'union, de conciliation.

Le 2 août, cent dix délégués représentant pour Lyon, les groupes Désormier — Bornet — St-Clair — Bouttier — Lanthaume — Lhôpital — L'Amical de la Guillotière — L'Indépendante de la Guillotière — Malosse — Ravinet — Ginestet — Sicard — Rogès — Etienne — Royanney — Cusset — Villeurbanne ; pour la région, les groupes de Chambéry — Bourgouin (3 groupes) — Grenoble — Dardilly — Saint-André-en-Royans — Beaujeu — Villefranche — Vassieux — Ruy — Valence — Voiron — Ambérieu — Bourg — de La Pacaudière, de la Verpillière, de Roanne, de Genas, de Vienne, se réunissaient pour sanctionner l'œuvre du comité provisoire et élire le bureau de la Fédération.

Après de légères modifications, les Statuts furent votés à l'unanimité des délégués :

MM. Alphonse Bouvier, Directeur de *la Paix Universelle*, *Président*.
Célestin Brémond, retraité militaire, publiciste, *Secrétaire général*.
Charles Perrugat, agent commercial, *Vice-Président*.
Frédéric Fenouillet, licencié en droit, inspecteur d'assurances, *Vice-Président*.
Mme Suzanne Peters, *Vice-Présidente*.
MM. J.-B. Roche, chimiste, *Secrétaire-Adjoint*.
Clément Théron, professeur, *Trésorier*.
Joanny Malosse, industriel, *Trésorier-Adjoint*.

STATUTS

ARTICLE PREMIER. — Il est fondé à Lyon la Fédération des groupements et des personnes isolées adhérant à l'étude des sciences psychiques et à leurs conséquences philosophiques.

ART. 2. — Elle a pour but de réunir avec toutes les forces spiritualistes modernes, les preuves en faveur de l'immortalité de l'âme, de ses réincarnations obtenues dans les dits groupements ; d'attirer sur elles l'attention des chercheurs et, par leur autorité dans le monde, de propager les idées de concorde, de solidarité, de justice sociale, de paix universelle, de préparer par l'œuvre de propagande constante la Fédération des Fédérations spirites.

ART. 3. — Il est créé une caisse de propagande à l'aide de dons et souscriptions faits dans la Fédération.

ART. 4. — Chaque fédéré est muni d'un carnet d'identité portant l'adresse des groupements et isolés.

ART. 5. — La Fédération s'administre par un Bureau pris dans l'ensemble des fédérés à la majorité des suffrages, lequel peut toujours se faire assister du Comité, dont font partie les chefs de groupements à raison d'un délégué par fraction de dix membres.

Il se compose de :
Un Président ;
Un Secrétaire général ;
Deux Vice-Présidents ;
Une Vice-Présidente ;
Un Secrétaire-adjoint ;

Un Trésorier;
Un Trésorier-adjoint.
Il est élu pour trois ans.

ART. 6. — L'élection des membres du Bureau fédéral a lieu sous la direction d'une Commission prise dans le Comité. Pourront être nommées membres d'honneur toutes les personnes ayant rendu des services à la cause spirite.

ART. 7. — Les fédérés qui ne pourraient assister aux réunions générales seront tenus de s'y faire représenter en donnant plein pouvoir à tel ou tel membre du Bureau ou du Comité.

ART. 8. — Les membres du Bureau, décédés ou démissionnaires, seront remplacés à la plus proche Assemblée générale ; le Bureau, en attendant, assurera leurs fonctions.

ART. 9. — Le Président représente la Fédération dans toutes les circonstances où son autorité pourra y être favorable au but qu'elle poursuit. (Voir art. 2.)

Il veille sur l'Administration, convoque le Bureau, le Comité quand il le juge utile, la Fédération deux fois par an, et lorsque le quart des fédérés lui en fait la demande.

ART. 10. — Les Vice-Présidents, la Vice-Présidente suppléent le Président lors des réunions générales ; ils sont particulièrement chargés de diriger l'organisation des fêtes ou conférences ; la Vice-Présidente reçoit, en outre, toutes les observations ou réclamations des Dames fédérées et les soumet au Bureau fédéral.

ART. 11. — Le Secrétaire général est chargé de la tenue du registre d'inscription des adhérents, de la délivrance des carnets d'identité, des convocations, de la rédaction des procès-verbaux de réunion du Bureau, de la tenue des archives, de la correspondance générale. Il soumet à la signature du Président les carnets d'identité, les procès-verbaux de réunion, il reçoit les demandes et réclamations de tous les fédérés ; ces dernières nécessitant une réponse immédiate devront être accompagnées d'un timbre-poste.

ART. 12. — Le Secrétaire adjoint supplée le Secrétaire général, il est particulièrement chargé des comptes rendus des séances expérimentales publiques, des fêtes et conférences données en faveur de l'œuvre de propagande ou de celle des vieillards nécessiteux.

ART. 13. — Le Trésorier à la garde de la caisse fédérale, il reçoit tous les versemente de quelque nature qu'ils soient, opère les payements, tient le registre des recettes et des dépenses.

ART. 14. — Le Trésorier adjoint supplée le Trésorier, il est chargé particulièrement de recueillir le produit des fêtes ou conférences qu'il remet aussitôt au Trésorier.

ART. 15. — En attendant que la Fédération puisse avoir à elle un organe, elle désigne le journal *la Paix Universelle* pour toute communication la concernant.

ART. 16. — Aucune communication ne pourra être insérée dans l'organe Fédéral si elle n'a eu l'assentiment du bureau.

ART. 17. — Les groupements spirites fédérés ont leur entière liberté d'action, ils s'administrent eux-mêmes à leur gré, et ne sont tenus à aucune obligation pécuniaire à l'égard de la Fédération ; leurs membres et les isolés fédérés n'ont d'autre obligation que celle qui résulte de l'achat du carnet d'identité ;

Il n'est pas perçu de cotisation.

ART. 18. — La Fédération a pour devoir de donner son appui à l'œuvre des vieillards nécessiteux, et à toute œuvre humanitaire dont les groupements auront pris l'initiative. Le Bureau Fédéral assure la distribution des pensions annuelles, en donnant à cet acte de charité collective, le caractère d'une véritable fête de famille.

ART. 19. — Pour toute fête ou conférence les commissaires sont pris parmi les membres du Comité fédéral.

ART. 20. — La Fédération s'engage à venir en aide à tout Fédéré nécessiteux dans la mesure des moyens dont elle dispose. Les secours sont distribués par les soins du Bureau après enquête. A défaut de fonds disponibles, il ouvre immédiatement une souscription.

ART. 21. — En cas de décès d'un Fédéré, des bandes d'adresses des adhérents déposées dans les bureaux de la Paix sont mises gratuitement à la disposition des familles qui en font la demande. La Fédération est toujours représentée officiellement aux obsèques par une délégation de deux membres pris dans le bureau ou le comité. Le drap de la Fédération est, sur sa demande, remis à la famille.

ART. 22. — Les jeunes gens peuvent être admis comme membres de la Fédération dès l'âge de 16 ans.

Fait à Lyon, le 23 juin 1903.

Pour le Comité provisoire.

Le Président.

CÉLESTIN BRÉMOND.

PREMIER APPEL

Pour permettre au Bureau fédéral de donner à la Fédération tout le caractère d'activité que nécessite la vulgarisation des sciences psychiques, la diffusion des grands principes de moralisation qui en dérivent, des personnes bien autoritées, appartenant à la région, n'ont pas hésité à faire abnégation des titres, de la valeur, qui les destinaient aux fonctions délicates de membres du bureau, aussi nous ne saurions trop les féliciter de leur modestie, de leur conduite sage, digne de spirites entièrement convaincus ; ils ont su montrer à ceux qui auraient pu être tentés de l'oublier, que les hommes, quels que fussent leurs titres et leurs mérites, devraient savoir s'effacer devant l'intérêt supérieur d'une grande cause ; les membres du Bureau fédéral en les assurant de tout leur dévouement à cette cause qu'ils servent si bien, qu'ils honorent, les remercient de la confiance dont ils les ont entourés ; ils sauront tous s'inspirer de leur exemple pour mener à bien l'œuvre qu'ils leur ont confiée, et par leur travail constant justifier leur décision.

Et maintenant, tous à l'œuvre, considérons ce qui est fait, non comme la tâche achevée mais comme le simple prélude des grands actes qu'aura à accomplir notre Fédération. Arrière l'indolence, l'apathie, privilège des convictions tièdes, des sentiments égoïstes, des intentions jésuitiques ; employons nos forces viriles, qu'animent la jeunesse, le désir du bien, à rallier autour de nous tout ce qui pense, médite, est avide de vrai ; attachons-nous à inspirer aux favorisés de la vie, les sentiments de solidarité qui les pencheront vers les déshérités, les sentiments de charité qui apaisent les souffrances, rendent les êtres meilleurs, tout en stimulant les énergies.

Tendons nous-mêmes dans l'union, à tous ceux qui souffrent, une main secourable, ouvrons nos cœurs à leur avidité, leur soif de bonheur, transformons cet enfer de Dante qu'est pour eux la terre, en ce lieu de séjour où règneront l'espérance et la paix.

Marchons unis, le front haut, d'un pas ferme et résolu, à la conquête du toujours plus vrai, plus juste et meilleur, réduisons à néant par des actes de plus en plus méritoires, les accusations mensongères. Nous vaincrons, c'est écrit ! comme il est écrit de toute éternité que doit triompher le vrai.

Le Bureau fédéral adresse un premier appel à tous les spirites de a région qui voudront bien se grouper autour de lui, il leur rappelle que pour leur permettre de faire partie de la grande famille, il a cru devoir ne fixer aucune cotisation, il les invite à s'unir en grand nombre autour de ses travaux à seule fin que triomphent pour leur plus grand bonheur les nobles pensées afférentes aux croyances spiritualistes modernes.

Il étudie en ce moment un projet d'inauguration de la Fédération Spirite Lyonnaise et Régionale ; en outre de la grande conférence



publique qui en sera la base, un banquet fraternel aura lieu entre tous les adhérents.

Pour le Bureau Fédéral,

Le Secrétaire général :

CÉLESTIN BRÉMOND.

NOTA. — *Les adhésions doivent être adressées au Secrétariat général, cours Gambetta*, 5. *Leur nombre atteint déjà à ce jour plus de* 300.

Fédération Algérienne et Tunisienne des Spiritualistes modernes.

Conférence du 27 Juin (Salle du Petit-Athénée).

COMPTE-RENDU SOMMAIRE

SUJET TRAITÉ. — *Preuves expérimentales de l'existence de l'âme humaine comme être indépendant du corps : télépathie, dédoublement, clairvoyance, fantôme des vivants. — Projections lumineuses appropriées au sujet.*

Vivement intéressée par l'annonce d'un sujet aussi captivant, la population algéroise avait répondu en foule à l'appel de la Fédération. Et c'est devant un auditoire attentif et sympathique de plus de six cents personnes que le conférencier développe longuement les arguments en faveur de sa thèse.

Il justifie d'abord l'importance considérable de son sujet au point de vue des déductions futures, et rappelle qu'il fit l'objet des premières études du congrès spirite de 1900. « C'est, dit-il, en provoquant et en étudiant les phénomènes entre les esprits des vivants que nous pourrons nous faire une idée des faits qui se passent entre les vivants et les *morts*. »

Rappelant en quelques mots les déclarations athées et matérialistes produites récemment à la même tribune par Sébastien Faure, le conférencier s'élève contre les affirmations doctrinales du célèbre anarchiste. « Nous ne pensons pas, dit-il, que l'éloquence de l'orateur ait suffi à arracher à l'Univers son âme, à chasser Dieu de son domaine, pour instaurer à la place de cette Intelligence universelle, qui règle l'évolution des mondes, nous ne savons quelle machine aveugle et inconsciente, dont les rouages, rapprochés par le Hasard, produiraient cependant ces merveilles de la mécanique céleste, dont la pensée seule incline jusqu'à terre le front du penseur, du véritable savant. Ce que Sébastien Faure a pu atteindre, ajoute-t-il, c'est le Dieu qui trône sur les autels ; c'est cette vieille conception théologique, cette vieille idole de la Bible, aux pieds de laquelle la foi prosterne depuis tant de siècles les foules crédules et asservies. Mais l'autre, Esprit de la nature, Ame et Conscience de l'Univers ; l'autre, Volonté souveraine et toute-puissante, qui par les voies de l'évolution et du progrès, conduit les êtres à leur suprême destinée, celui-là est certainement hors des atteintes des matérialistes, et Sébastien Faure a eu tort de prétendre que la science en avait fait justice. La science reste volontairement muette au seuil de cette grande énigme ; la science reste volontairement sans répondre devant ces interrogations éternelles : qu'est-ce que la matière ? qu'est-ce que la force ? qu'est-ce que la pensée ? qu'est-ce que la vie ? Elle vient, d'ailleurs, de faire les premiers pas à peine dans un monde nouveau invisible, où les formes de l'énergie confondent l'imagination des savants et mettent continuellement en défaut les théories admises. Jamais de pareils horizons ne sont ouverts aux investigations de la science ; jamais elle ne s'est trouvée en présence d'un pareil inconnu, et jamais elle n'a été moins affirmative qu'aujourd'hui devant ce grand problème des « Causes premières et des fins dernières ».

Le conférencier résume brièvement les arguments des deux écoles antagonistes et ajoute : « M. Sébastien Faure est venu rouvrir devant l'opinion publique algéroise le grand débat séculaire entre les écoles spiritualiste et matérialiste. Ce débat, sans solution possible, a creusé un abime toujours plus profond, toujours plus insondable entre les affirmations des positivistes et celles des spiritualistes de toutes les Églises, et il a fallu les manifestations troublantes, les faits spirites de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, pour apporter aux adversaires du matérialisme des fondements solides à leur doctrine.

« Ces faits sont venus surprendre le vieux monde, agiter violemment l'opinion et troubler les savants dans la quiétude de leurs laboratoires. Longtemps raillés, ridiculisés, ils ont fini par s'imposer à l'attention des chercheurs sérieux. Des congrès de savants, de penseurs, de philosophes de tous les pays, les ayant discutés et admis, il était impossible de continuer autour de ces faits la conspiration du silence, et des hommes considérables, en Amérique, en Angleterre, en France, etc., en ont abordé l'étude par une observation rigoureuse, une méthode expérimentale, laborieuse et sûre. »

Le conférencier cite les noms des plus considérables d'entre eux, dont les travaux ou les découvertes honorent l'humanité entière. Pour porter son argumentation sur le terrain le plus solide, il annonce qu'il empruntera à ces savants anglais, français, russes, etc., dont beaucoup ne sont point des spirites, les faits d'observation et d'expérimentation sur lesquels il compte baser ses déductions. « Nous nous permettrons enfin, ajoute-t-il, si l'on veut bien accorder un crédit quelconque à notre parole, d'en citer quelques-uns qui nous sont personnels, ou qui concernent certains de nos amis d'Alger. »

Après avoir catégorisé ces faits sous les quatre rubriques suivantes : clairvoyance, télépathie, dédoublement, fantômes des vivants, le président de la Fédération passe rapidement sur les phénomènes dits de « clairvoyance et de double vue », qui doivent faire l'objet de sa prochaine conférence. Il cite au passage la vision historique de Swedenborg, rapportée par Kant dans le tome III de ses Œuvres, les expériences de Mme Sidgwick, de M. Boirac, du professeur Grégory de l'université d'Edimbourg et du major Bukley, du docteur Ferroul, de Narbonne, etc.

Il aborde ensuite les faits d'ordre télépathique, qu'il présente successivement dans une sorte de progression ascendante. C'est ainsi qu'il cite des faits où l'influence télépathique a provoqué l'angoisse inexplicable, l'impulsion irrésistible, la sensation de coups reçus, la vision d'un mourant, l'audition de certaines paroles, la production de coups sur des objets, etc. Il réfute ensuite les hypothèses à l'aide desquelles on prétend expliquer et justifier ces faits : hasard, hallucinations négatives, personnelles ou collectives, etc. Le conférencier entraîne d'ailleurs son auditoire dans un domaine où ces hypothèses ne présentent pas la moindre vraisemblance, puisque l'action télépathique, au lieu de s'exercer de cerveau à cerveau, se traduit par des faits matériels exigeant pour leur explication le dédoublement de l'être humain, le transport à distance d'un « fantôme de vivant ».

Il emprunte au *Proceeding* et aux *Annales des sciences psychiques* quelques-uns des faits les mieux établis, les mieux contrôlés : coups frappés au loin et réellement entendus, visions de fantômes par plusieurs personnes, effroi produit sur les animaux,

fantômes laissant de l'écriture, vision simultanée de la personne et du fantôme, etc.

Il cite enfin l'opinion d'Allan Kardec, qui connaissait ces phénomènes animiques, et qui, à la page 330 de la « Genèse », s'exprime ainsi : « Le périsprit étant le même chez les incarnés et chez les désincarnés, par un effet complètement identique, un esprit incarné peut apparaître dans un moment de liberté sur un autre point que celui où son corps repose, sous ses traits habituels et avec tous les signes de l'identité. » On trouve même des exemples de dédoublement de vivants dans les Revues Spirites de décembre de 1858, février 1859, août 1859, novembre 1860.

Ces faits, tous ces faits, ajoute le conférencier, sont du domaine physique, puisqu'ils affectent les sens de l'homme ; et rien au monde ne peut faire qu'ils n'existent, et que des milliers et des milliers de personnes n'en soient les témoins. Puis il indique les conclusions qui s'en dégagent, et qu'en ont tirées les auteurs anglais, américains, allemands, etc., et que Flammarion a si bien précisées, dans son dernier ouvrage : *l'Inconnu et les problèmes psychiques*. Ces déductions, d'une importance qu'on ne saurait contester, résultent des investigations des savants dans le domaine de l'observation. Restait à savoir si les faits d'expérimentation scientifique viennent les appuyer, les affirmer à nouveau, ou les détruire. Pour répondre à cette interrogation, le conférencier étudie successivement toutes les manifestations de l'âme humaine en dehors des limites du corps. Les travaux de Richet, de Binet, de Janet, d'Okrowitz, etc., prouvent que la sensation, la pensée, la volonté s'extériorisent malgré la distance, malgré les obstacles pendant le sommeil magnétique. Il cite même le cas de « vivants » endormis de leur sommeil naturel, dont la pensée s'est manifestée dans certaines séances de spiritisme.

La transmission de la volonté à distance avait été affirmée et pratiquée par le baron Du Potet, et, avant lui, par le savant Mesmer, auquel on commence seulement à rendre justice. De sorte qu'après avoir plaisanté les magnétiseurs au sujet de leur prétention d'agir au loin sur leurs malades, les savants de bonne foi admettent aujourd'hui cette action lointaine au rang des vérités définitivement démontrées, puisqu'elle s'exerce même et se manifeste sur des personnes non prévenues et sur des enfants endormis. « Qu'est-ce donc que cette action à distance d'un esprit sur un autre, aussi certaine, dit Flammarion, « que l'existence de Paris, de Napoléon, de l'oxygène et de Sirius ? » Le conférencier cite les hypothèses explicatives des savants, dont aucune ne peut rendre compte exactement du phénomène, surtout dans les faits de télépathie à grande distance. L'insuffisance de ces théories permet donc de déclarer « que des actions s'exercent entre les esprits qui ne peuvent s'exprimer en termes de matière et de mouvement ».

La science matérialiste est ici en défaut et doit introduire un facteur nouveau dans la solution du problème. Le conférencier aborde ensuite l'étude des travaux de Reichimbach et de Rochas sur la polarisation des êtres et les phénomènes d'extériorisation de leur od.

Vus par les sensitifs, les effluves odiques peuvent impressionner aussi la plaque sensible, ainsi que le démontreront les projections finales. L'od peut encore influencer certains instruments : magnétomètre, magnétoscope, biomètre, etc., dans des conditions qui excluent toutes critiques. Cette force d'extériorisation agit sur un levier et exerce une influence dynamique qui peut atteindre plusieurs livres (Expérience de Crookes avec Home). Elle agit sur la surface de l'eau emplissant un verre et le fait déborder. L'extériorisation de l'od est soumise à la volonté qui peut l'intensifier et la diriger. Le docteur Baraduc prétend même que tout homme est entouré d'un nuage odique, qui se modifie avec chacun de ses sentiments et chacune de ses pensées.

Comme l'électricité, l'od s'accumule dans certains corps tels que l'eau, la cire, le bois, etc... Cette propriété explique le phénomène du « rapport » qu'Hippocrate affirmait déjà être le « mélange de deux âmes » et permet de comprendre le phénomène troublant de l'envoûtement, dont la réalité ne peut être contestée, puisqu'il a été renouvelé de nos jours par des expérimentateurs sérieux, et, notamment, par le colonel de Rochas. Le conférencier entre enfin dans le détail des expériences célèbres accomplies par ce dernier, qui ont amené le dédoublement complet de l'être humain et qui sont connues sous le nom « d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité. »

Les travaux du colonel de Rochas, précédemment ceux de Reichimbach et de Carl du Prel ; les phénomènes de dédoublement obtenus avec Home, Eglinton, Eusapia et Lina permettent de conclure que l'être pensant. l'être sensitif peut s'extérioriser ; qu'il peut même revêtir une certaine forme fluidique ou éthérique.

L'od paraît donc être le véhicule de la sensibilité et de la motricité ; et les nerfs ne sont probablement pour lui que « des chemins de moindre résistance ». C'est une forme de l'énergie au service de l'esprit, pour son action sur la matière, et les effets plastiques produits dans les phénomènes d'extériorisation de la motricité semblent confirmer cette manière de voir.

L'od fournie par l'organisme humain rend visible à l'œil du sensitif la forme fluidique imperceptible du périsprit d'un vivant ou d'un « mort ». C'est de l'od que Florence Cook et Mme d'Espérance fournissaient aux apparitions mémorables qui eurent lieu par leur influence. L'od paraît être enfin l'agent intermédiaire entre l'esprit et la matière, entre le monde de l'au-delà et le nôtre, et, en quelque sorte, le point qui relie les deux humanités visible et invisible.

Le conférencier résume son argumentation et en tire les conclusions ultimes :

1°. Le corps et l'âme ne sont pas liés indissolublement ;

2° Les moyens de perception de l'âme ne résident pas exclusivement dans les sens physiques ;

3° L'âme peut agir au loin par des moyens qui lui sont propres ;

4° Les phénomènes de dédoublement momentané de la personne humaine nous préparent à admettre la possibilité de la survivance de l'âme, dont la véritable nature et les virtualités sont encore presque complètement inconnues ;

5° L'âme est donc l'être lui-même, dont les destinées ne sauraient être liées à celles d'une cellule protoplasmique.

Avant de terminer sa conférence, écoutée au milieu d'un profond et religieux silence, le président de la Fédération fait allusion à certaines attaques de presse dont les spirites algérois ont été l'objet dans le courant de l'année. « Nous n'ignorons pas, dit-il, les reproches qu'on nous adresse ; mais ces reproches tiennent aux personnes et non aux choses, qu'il ne faut pas confondre vraiment, si l'on veut rester de bonne foi.

Comme toutes les branches des connaissances humaines, le spiritualisme moderne est impersonnel, ne s'identifie avec personne. Il est, d'ailleurs, toujours le problème ardu et complexe éternellement posé devant l'intelligence humaine, la grande énigme qui plane sur l'univers. Les tâtonnements, les déductions hâtives et hasardeuses de certains ouvriers de cette œuvre difficile entre toutes, ne doivent pas nous surprendre, car nous ne possédons plus les clefs de ce domaine où la science des temples antiques avait su s'orienter et se diriger. Et il n'est pas plus juste de reprocher aux spirites leurs faiblesses et leurs erreurs mêmes que de reprocher à la médecine les « cures merveilleuses (!) » de certains praticiens et, à la libre-pensée, l'intolérance de certains libres-penseurs. Le journaliste algérois a cru, de bonne foi, à une nouvelle forme de ce cléricalisme auquel il fait



la guerre, et pour lequel nous ne saurions être suspects de sympathie.

Ces explications excitent visiblement la satisfaction de l'auditoire, qui vibre littéralement avec l'orateur, quand, dans un mouvement intense de profonde émotion, il s'écrie, en terminant :

« O science de la matière ! nous nous inclinons devant les admirables découvertes dont tu dotas l'humanité. Devant la puissance des grands génies qui t'honorèrent, notre faiblesse s'humilie. Ouvre le cercle étroit de tes recherches; éclaire de ton flambeau ces régions mystérieuses de l'invisible, où l'âme vibre et tressaille, et au seuil desquelles t'a portée l'effort irrésistible de la pensée humaine. On a parlé de ta faillite, marquant ainsi ton front comme d'un stigmate d'impuissance. On t'a dit : « l'étude de l'âme n'est pas scientifique, et l'esprit humain trouvera là ses Colonnes d'Hercule. Ceux-là se trompent : il n'y a pas de limite à la Recherche ; il n'y a pas de questions réservées par des décrets sacrés Le hasard, le merveilleux, le surnaturel n'existent pas ; « les sciences occultes n'existent pas ; il n'y a que des sciences occultées, dit Saint-Yves d'Alveydre.

Tout est contenu dans la nature, l'esprit humain ne saurait rien concevoir en dehors d'elle. Avance donc résolument dans le domaine subtil de cette nature où s'exercent les forces de la pensée. Arrache au sphinx de la vie le secret de son énigme éternelle : « l'humanité, attentive à ta recherche, attend de toi la proclamation de la Vérité. » (*Apploudissements prolongés.*)

Les projections finales, un peu diluées parce que trop grandes, ont excité au plus haut point la curiosité de l'auditoire. Nous n'oserions affirmer que tout le monde ait cru à la sincérité des photographes (taches dans le verre, défectuosités de la plaque, trucs professionnels, etc.), mais il est impossible de ne pas reconnaître l'éloquence poignante d'un pareil genre de démonstration.

L. Henricet.

Extrait des Cours de Magnétisme

Treizième leçon (*suite*)

Manifestation de l'âme.

Transportons-nous un instant au commencement du dix-huitième siècle, de 1728 à 1739, aux environs de Paris, la ville par excellence de toutes les lumières et surtout de toute les excentricités, au cimetière Saint-Médard, sur la tombe du diacre Parès.

Là, nous allons voir se dérouler tout un ensemble de faits des plus curieux et des plus imposants pour l'esprit qui sait envisager les choses froidement et sans parti pris, avec le désir sincère de l'étude, et nous verrons comment, d'une cause fort simple, naissent des effets qui ont leur retentissement d'âge en âge.

François de Paris (1), fils d'un conseiller au Parlement, auteur volontaire ou involontaire de ce que rapporte l'histoire, entrait en pension à Nanterre dès l'âge de sept ans, et là, avec des petits camarades, n'étant sans doute pas précisément maîtres de leurs actions, voulurent se venger et, pour reconquérir un peu de liberté, firent ensemble le plan d'incendier le collège, mais ils n'arrivèrent qu'à roussir un peu la muraille avec une flambée de paille. C'est cet événement, pourtant bien minime dans la vie d'un enfant de sept ans, qui décida du reste de son existence.

Il en conçut un remords si violent que, tout enfant qu'il était, il se mit à faire pénitence et continua ainsi le reste de ses jours.

A vingt ans on voulut lui faire accepter la charge de conseiller au Parlement, mais il refusa obstinément, décidé qu'il était de se consacrer à Dieu. C'est ainsi qu'il entra au séminaire pour y faire ses études qu'il laissait souvent pour se livrer aux austérités.

Son père mort, il partagea son héritage aux pauvres, mettant lui-même sur son dos les meubles qui ornaient la somptueuse demeure, pour les porter aux malheureux qu'il connaissait.

Enfin, ses prières et ses aumônes le firent bientôt remarquer par tous ceux qui le connaissaient et déjà on le prenait pour un saint ; couchant sur la dure, la plupart du temps sans manger, se labourant les chairs avec des plaques de fer garnies de pointes sur lesquelles il frappait à grands coups de poing, il devait fatalement succomber jeune encore aux misères et aux coups qu'il s'imposait. En effet, le 1er mai 1727 il succombait à l'âge de trente-sept ans.

C'est sur le tombeau de ce prêtre mystique que nous allons voir se dérouler les choses les plus invraisemblables, les phénomènes les plus stupéfiants. Le jour de son enterrement est déjà marqué par la guérison d'une paralysie incomplète, ce qu'en termes de médecine on appelle une *parésie*, en la personne de Madeleine Beigny, dévideuse en soie. Le bruit d'un miracle se répand comme une traînée de poudre, bientôt l'affluence devient tellement grande que l'on croirait volontiers à une contagion.

La première guérison qui eut quelque renommée, dit le docteur Reignard, « fut celle d'un jeune Espagnol nommé Alphonse de Polacios. Ce jeune homme, fils d'un ministre du Roi Catholique, souffrait tellement des yeux qu'il était presque aveugle. Le récit détaillé de son état nous porte à croire qu'il s'agissait d'une inflammation des deux cornées, d'une double *kératite*.

« Il était soigné par le chirurgien Gendron, fort célèbre à cette époque.

« Désolé de la lenteur avec laquelle opéraient les remèdes, et ayant entendu parler des miracles qui s'accomplissaient à Saint-Médard, il résolut d'y aller faire une neuvaine. Chose curieuse, il y fut fortement encouragé par le célèbre Rollin, qui était, comme on sait, un janséniste déclaré. Ecoutez la manière dont Carré de Montgeron nous raconte sa guérison miraculeuse :

« Cependant don Alphonse, à mesure que les hommes désespèrent de ne pouvoir le guérir, sent croître sa confiance au médecin tout-puissant. Le soir du 30 juin, il met sur son œil un morceau de la chemise dans laquelle était mort le bienheureux pénitent; il est dans l'instant un peu soulagé. Le dimanche 1er juillet, la relique est de rechef appliquée le soir en se couchant, et peu d'heures après arrive le moment de la visite et des consolations du Seigneur. Cet œil, qu'un rouge enflammé rendait affreux, cet œil qui fuyait la clarté du jour comme une implacable ennemie, cet œil que des principes essentielllement viciés faisaient tendre sans cesse à l'affaissement et à la destruction, cet œil enfin dont la douleur et les ténèbres faisaient tour à tour le supplice et l'ennui, cet œil éprouve bientôt la vertu bienfaisante du linge consacré par l'attouchement du corps de l'illustre pénitent. La guérison commence à s'opérer dans le secret du silence et du sommeil. A 3 heures du matin, don Alphonse se réveille; il s'étonne, il croit rêver en sentant que tous ses maux sont apaisés; que dis-je ? il s'en trouve entièrement délivré. Ses douleurs ne sont plus, ses ténèbres sont dissipées, la source du mal est tarie et évanouie, en un mot l'œil est renouvelé. Quels sont ses transports de joie et de reconnaissance lorsque, ayant relevé la précieuse relique qui couvrait son œil, il aperçoit la fenêtre, les murs de l'autre côté ! La vive impatience que lui cause le sentiment de son bonheur lui fait ôter son bandeau, et lui permet à peine d'attendre jusqu'à 6 heures du matin pour aller avec empressement faire son action de grâce au tombeau du serviteur de Dieu. »

Enfin, don Alphonse est guéri, je passe sur les détails donnés par Carré de Montgeron, qui termine en disant que deux jours après « M. Gendron examine l'œil avec l'attention la plus exacte, et déclare

(1) Docteur Reignard, *Sorcellerie, Magnétisme, Morphinisme.*



que l'intérieur aussi bien que le dehors en est parfaitement guéri. Il s'écrie que M. de Paris a fait dans une nuit ce que ni lui ni le plus habile homme du monde n'auraient pu faire en trois mois. Il déclare enfin qu'il ne doute point que cette guérison soit un miracle. »

Afin de ne pas allonger cette leçon par trop de détails puisque forcément nous aurons à revenir sur des faits semblables, je me contenterai de citer les faits empruntés à Carré de Montgeron par le docteur Regnard (1). Je copie textuellement.

1° *LA DEMOISELLE THIBAUT avait le ventre enflé par un squire d'une grosseur énorme, les jambes grosses côme le corps d'un enfant, les pieds tous ronds, gros comme la tête, le côté gauche en paralisie complète, les doits de la main gauche anchilosez, très écartez, et couverts d'ulcères. La malade en cet état se fait coucher au bas du tombeau de M. de PARIS le 19 juin 1731 sur un drap destiné à l'ensevelir si elle mourait, et fait mettre sur la tombe les pentoufles qu'elle s'était fait faire en cas de guérison. Sa servante incrédule se moque de la foy de sa maîtresse.*

Est guérie sur le champ le dit jour 19 juin 1731. Tous ses membres hidropiques se désenflent à la vue des spectateurs, elle se lève, s'assied sur le tombeau et fait voir en joignant les mains que son bras gauche cy devant paralitique et ses doits cy devant enchilosez et couverts d'ulcères, sont guéris. Sa servante, qui luy met ses pentoufles, est frappée d'étonnement de voir ses pieds si forts et si subitement désenflez.

2° *MARIE ANNE COURONNEAU, dont tout le côté gauche était paralitique, va à Saint-Médard le 13 juin 1731 soutenue sur deux béquilles, elle est obligée à chaque pas de se renverser le corps en arrière et de faire de violents efforts en tirant sa jambe gauche en avant avec une lisière, pour faire avancer par secousses son côté gauche immobile : MM. BAILLY et BOUDON décident que la paralisie de sa jambe gauche est complette et par conséquent absolument incurable;*

Ayant été subitement et parfaitement guérie le dit jour 13 juin 1731 sur le tombeau de M. DE PARIS, monte son escalier avec une vitesse surprenante, portant ses deux béquilles en l'air.

Enfin, c'est *Marguerite-Françoise du Chêne*, c'est la demoiselle Coirin, c'est la demoiselle Hardoin, c'est Catherine Bigot, c'est la demoiselle Fourcroi, etc., qui trouvent leur guérison au cimetière Saint-Médard, la plupart après être tombées dans des crises convulsives effrayantes ayant pour résultat de ramener la santé chez chacun des miraculés.

« Le sol du cimetière de Saint-Médard, dit Louis Figuier (2) et des rues voisines est disputé par une multitude de filles, de femmes, d'infirmes, d'individus de tous âges, qui convulsionnent, comme à l'envi les uns des autres. Ici, des hommes se débattent sur la terre en véritables épileptiques, tandis que d'autres, un peu plus loin, avalent des cailloux, des morceaux de verre et même des charbons ardents ; là, des femmes marchent sur la tête avec autant de décence ou d'indécence qu'en peut comporter un pareil exercice. Ailleurs, d'autres femmes, étendues de tout leur long, invitent des spectateurs à les frapper sur le ventre, et ne se déclarent contentes que si dix ou douze hommes leur tombent sur le corps. C'est le commencement des *secours*; bientôt il y en aura d'autres plus extraordinaires et plus meurtriers... On se cambre, on se tord, on s'agite en mille façons extravagantes. Il y a pourtant certaines convulsions étudiées où l'on affecte des pantomimes et des poses qui représentent quelques mystères religieux et plus spécialement des scènes de la Passion.

« Au milieu de tout cela, on n'entend que gémir, chanter, hurler, sifler, déclamer, prophétiser, miauler. Mais ce qui domine en cette épidémie convulsionnaire, c'est surtout la danse. Le chœur est conduit par un ecclésiastique, l'abbé Bécheraud, qui, pour être aperçu de tout le monde, se tient constamment sur le tombeau du saint. C'est là qu'il exécute tous les jours, avec un talent au-dessus de toute rivalité, son pas de prédilection, ce fameux *saut de carpe* que les spectateurs ne sont jamais las d'admirer. »

. . . .

Il fallait un terme à toutes ces excentricités publiques, aussi le roi, recevant chaque jour du clergé les plus fâcheux rapports sur ce qui se passait au saint lieu, fit-il fermer les portes du cimetière, ce qui fit qu'un plaisant écrivit sur la porte :

De par le roi, défense à Dieu,
De faire miracle en ce lieu.

Je pourrais continuer avec le docteur Regnard l'énumération de tous ces faits qui sont à l'infini et qui, autrefois comme aujourd'hui, se sont produits et se produisent encore dans tous les milieux, et ces guérisons soi-disant miraculeuses, étudiées aujourd'hui d'une façon plus scientifique que mystique, n'en déroutent pas moins la science tout en restant les mêmes.

La pensée s'égare, la raison est confondue, la cause reste toujours.

(A suivre.) A. BOUVIER.

(1) Des détails très complets sont fournis en faisant des projections représentant les différentes gravures empruntées au docteur Regnard. Voir à ce sujet le livre cité.

(2) Docteur Regnard, pp. 171 et suiv.

FRÈRES ENNEMIS

Il y a bien longtemps que je n'ai donné aux lecteurs de *la Paix universelle* quelque échantillon de mes entretiens avec mon ami, le matérialiste. Je veux puiser aujourd'hui dans le carnet où je note au jour le jour mes remarques et en tirer quelques lignes à leur intention.

LUI. — Je voudrais bien savoir sur quoi vous vous basez, mon cher ami, pour trouver une origine commune à l'espèce « médecin » à laquelle j'appartiens, avec l'espèce « prêtre » à laquelle vous pourriez appartenir.

MOI. — La parenté est indéniable, mon pauvre ami. Et si vous voulez bien me permettre de développer mes raisons, vous verrez que ces espèces voisines descendent indubitablement d'un ancêtre unique qui possède leurs traits communs ; tout comme le cheval, le zèbre et l'âne se retrouvent dans le type disparu de l'hipparion...

LUI. — Allez, je vous écoute, car vous m'amusez toujours énormément.

MOI. — L'ancêtre commun des deux espèces que nous nous proposons d'étudier, c'est le sorcier.

LUI. — Le sorcier ?

MOI. — Certainement, le sorcier. Ne voyez-vous pas, aux temps primitifs de l'humanité, le sorcier assumer le double rôle de prêtre et de médecin, soigner — avec un égal insuccès, d'ailleurs — les maux de l'âme et ceux du corps ?

LUI. — Je vous le concède volontiers. Mais ici, nous assistons à un phénomène très ordinaire : la spécialisation. Il en fut de même dans une foule d'applications de l'activité intellectuelle ou physique de l'homme; même de nos jours, dans des pays plus arriérés ou dans des localités écartées, un même individu s'adonne à des métiers divers ou vend des produits disparates.

MOI. — Vous admettez cependant la communauté d'origine des deux espèces « prêtre » et « médecin » ?

Lui. — Comment la nierais-je ? Mais vous, à votre tour, vous conviendrez que la séparation en deux branches de l'art de l'antique sorcier atteste une direction différente des tendances : l'un allant vers la Foi, l'autre vers la Science.

Moi. — N'y voyez-vous pas plutôt une nécessité de cette loi à laquelle vous faisiez allusion tout à l'heure : la spécialisation. N'est-ce pas parce qu'une partie de la clientèle préférait se faire soigner le corps et l'autre, l'âme, qu'il s'est formé des médecins pour l'âme et des médecins pour le corps — tout comme aujourd'hui vous êtes, les uns allopathes et les autres homœopathes ?

Lui. — ...

Moi. — Or, regardez combien vous avez conservé de points de contact. Prêtre et médecin parlent tous deux une langue morte, pensant couvrir du masque des mots solennels le vide de la formule ; prêtre et médecin excommunient l'hérétique qui essaye de concurrencer la secte; prêtre et médecin promettent de miraculeuses guérisons dont ni l'un ni l'autre ne peut donner la certitude ; prêtre et médecin ont des lieux de pèlerinage et des sanctuaires consacrés où s'opèrent des miracles ; prêtre et médecin — je veux être méchant et je taquine un peu — renvoient en un monde meilleur l'exécution de leur promesse.

Lui. —.....

Moi. — Enfin les deux frères, fils de l'antique sorcier, se présentent aujourd'hui en ennemis, l'un au nom de la Révélation théocratique, l'autre au nom de la Science matérialiste.

Lui. — Il est cependant des médecins qui pratiquent une religion — non que je veuille les approuver, je constate seulement !

Moi. — Ce sont ceux en qui l'ancêtre revit intact ! Mais les autres, ceux de la Science et ceux de la Foi, se sont voué une haine sans merci : source miraculeuse contre prétendue station thermale, scapulaires et médailles bénies contre cachets et pilules, chapelle votive contre cabinet de célébrité médicale... la guerre se poursuit et le bon public assiste afin de savoir comment il sera dévoré.

Lui. — Sauf votre conclusion finale, le tableau est assez juste et le puffisme éhonté de l'Eglise essaye de faire concurrence à la science médicale, mais ...

Moi. — Et le puffisme de la médecine ? Direz-vous que vos collègues ne sont pas souvent des marchands d'orviétan ? Je ne parle pas de vous, car je sais — et je ne veux point vous flatter — combien vous êtes consciencieux et loyal... bien qu'un peu entêté.

Lui. — Je ne vous dis pas non, mais le médecin ne se nourrit pas de l'air du temps et il faut aussi qu'il vive ; de là, bien des défaillances. Que voulez-vous qu'il fasse ?

Moi. — Qu'il progresse et s'élève — et le prêtre parallèlement avec lui — au-dessus des superstitions de l'ancêtre, du sorcier ! Qu'il travaille à rechercher la vérité, le bien ; qu'il lutte contre la souffrance et, au lieu d'être un indifférent distributeur d'anodines panacées, qu'il soit le pionnier qui va toujours de l'avant et qui, plus beau que les héros des vieilles mythologies, terrassera les fléaux, les épidémies, les maux qui assaillent sans répit l'humanité souffrante !

Lui. — Votre idéal est magnifique, mais, je vous le répète, les nécessités quotidiennes sont là qui prennent le meilleur de notre activité. Pour réaliser vos aspirations, il faudrait un nouvel ordre social.

Moi. — C'était à l'autre groupe, au corps sacerdotal, qu'il incombait de faire naître cette humanité plus juste, plus libre, dont vous, à votre tour, vous auriez fait une humanité plus heureuse...

Lui. — Si vous comptez sur ceux-là pour faire progresser le monde !...

Moi. — Je n'y compte pas non plus.

Lui. — Alors, la parole est aux hommes de bonne volonté. Nous pourrions peut-être nous entendre pour cette œuvre de salut...

Moi. — Pourquoi pas ?

E.-B. de Reyle.

LE CAMBRIOLAGE D'UN COUVENT

Ce n'est ni au Frigolet ni à la Grande Chartreuse que la scène se passe ; mais il s'agit comme ici et là d'un superbe moutier, aux immenses constructions, tout entouré de murs séculaires et de vastes dépendances. Il se dresse au fond d'un pittoresque vallon, à quelques kilomètres d'une grande ville. Si ce n'est pas suffisamment le désigner, suivez-moi attentivement jusqu'au bout : vous aurez le mot de l'énigme.

Un chasseur qui rentrait bredouille, mais que ses infortunes cynégétiques n'absorbaient pas outre mesure, vint à passer devant l'entrée principale du monastère. La porte se trouvait grand ouverte. Il comprit que la loi de proscription avait fait son œuvre et il pensa, fort rationnellement, que le domicile étant vide, il y trouverait facilement un coin pour se reposer, car il était harassé de fatigue et fort mal en point. Mais à peine eut-il franchi le mur d'enceinte qu'il se trouva au milieu d'un épouvantable monceau de ruines. On eût dit le travail d'un formidable tremblement de terre, tant la rage des démolisseurs avait frappé fort, haut et profond. Le chasseur fit quelques pas de plus, trébuchant dans les gravois, s'embarrassant dans les solives et les poutrelles enchevêtrées sur le sol, dans les gros blocs arrachés aux fondations, dans les arbalétriers et les poinçons provenant des toitures. Pris d'une fièvre de curiosité, il voulut voir plus encore et voici ce qu'il vit :

Une douzaine de gars vigoureux, les manches retroussées jusqu'au coude, armés de pics et de pioches, ivres de vin et de fureur, étaient occupés à déterrer les cadavres du cimetière conventuel.

A peine un cercueil apparaissait-il, un coup de pioche l'éventrait, et la morte (car c'était un couvent de femmes) était tirée par les pieds, par la tête, par les bras. Parfois le membre se détachait du tronc, selon le degré de putréfaction : l'opérateur allait alors s'abattre sur les reins, emportant avec lui son morceau de cadavre. Et les camarades de rire, de rire ! D'autres fois, la tombe était ancienne. On ne trouvait qu'un squelette. C'était moins amusant, mais en revanche on tombait ensuite sur quelque religieuse dont l'inhumation était récente. Dans ce cas, elle était mise à nu, et c'était un assaut de macabres indécences, de lubricités sadiques, dont l'horreur ne peut se décrire.

Le visiteur risqua quelques remontrances. Mal lui en prit : « Nous travaillons pour le compte du Gouvernement ; passe ton chemin, le dégoûté ! ou l'on va te faire ton affaire ! »

Le chasseur jugea prudent de ne pas insister. Il battit en retraite du côté de la chapelle, qui, de tout le monastère, était la seule partie encore debout. Là, il fut témoin d'un spectacle plus affreux encore peut-être que celui qu'il venait de contempler. Les corps y étaient apportés ou plutôt jetés à mesure qu'on les sortait des bières, et ils y formaient déjà un inénarrable magma de chairs livides, de lambeaux de vêtements, de débris informes et sans nom, d'où saillaient çà et là des bras décharnés dressés vers la voûte du temple, comme pour appeler les vengeances du ciel. Et ce jour-là les chiens rivalisèrent de fureur avec les hommes, car le chasseur en aperçut trois ou quatre qui fouillaient dans ce tas d'ordures funèbres et rongeaient en grognant les ossements de ces mortes !

En lisant ce récit dont l'authenticité s'étaie d'indiscutables documents, plus d'un lecteur bien pensant a certainement voué à tous les démons de l'enfer le sinistre Émile Combes, qui commanda et fit perpétrer ces horreurs !

Bonnes gens, rassurez-vous !

Cette page d'histoire remonte à deux cent quatre-vingt-treize ans. Ce que je viens de raconter se passait sous le règne du monarque très chrétien Louis XIV, et le couvent où ces faits se sont accomplis



est la célèbre abbaye de Port-Royal-des-Champs ! Les religieuses dont la maison fut ainsi mise à ras du sol et dont le cimetière subit ces indescriptibles profanations, n'avaient ni outragé la Majesté royale, ni refusé d'obéir à la loi, ni médit du Gouvernement. Mais elles avaient commis le crime de penser autrement que le grand roi sur la question de la grâce actuelle et de la grâce suffisante.

Ah ! petit père Combes, petit père Combes, que n'avez-vous vécu deux siècles plus tôt ? C'est vous qui auriez dirigé les opérations à la place de l'immonde d'Argenson; vous auriez peut-être fait entendre raison à Louis XIV, qui était vieux et gâteux et qui ne demandait pas mieux que d'être bien conseillé.

Et vous, brave Victor Charbonnel, que n'avez-vous été également contemporain du grand roi ? Il vout eût peut-être pris pour aumônier au lieu de cet abominable jésuite de Michel Le Tellier dont Saint-Simon nous a laissé le très vivant portrait que voici : « Le Tellier était de taille médiocre, maigre avec de gros os, l'air et le maintien d'un franc paysan, avec des yeux d'un travers farouche, qui eussent fait peur au coin d'un bois, et qui lui donnaient une physionomie affreuse, fausse, profonde, toute telle enfin qu'il était au dedans ! » Vous eussiez marchandé l'absolution à votre royal pénitent, au cas où il eût persisté dans ses intentions de propagande par le fait, et grâce à votre action combinée, ô mansuète Emile Combes, ô doux Victor Charbonnel, on se serait contenté de gentiment désaffecter les locaux, et aujourd'hui Port-Royal offrirait aux regards du poète et de l'archéologue un ensemble de somptueuses ruines, debout dans la verdure sous le clair rayonnement des cieux, au lieu de cette lamentable solitude, où les destructeurs n'ont pas laissé pierre sur pierre !

Que si maintenant quelqu'un révoque en doute notre récit, qu'il veuille bien consulter les mémoires de Saint-Simon, ou qu'il lise simplement la très intéressante étude de M. Melchior de Voguë sur Port-Royal-des-Champs, qui, certes, n'est pas incriminable de parti pris contre Louis XIV, ou encore le livre de l'abbé Finot : *Port-Royal Magny*.

Et que les âmes pies osent encore se plaindre de la République !

FABRE DES ESSARTS,
Patriarche de l'Église gnostique de France.

BIBLIOGRAPHIE

Lumière et Vérité, par Mme ALEXANDRE MOREAU. Préface de LAURENT DE FAGET. 1 vol. 3 fr. — *Librairie des Sciences psychiques*, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Le Spiritisme éveille un intérêt toujours croissant. Mais si tout le monde en a entendu parler, grâce aux journaux quotidiens, qui daignent parfois en entretenir leurs lecteurs (la plupart du temps pour le ridiculiser), combien d'idées fausses circulent à son égard dans le grand public ?

C'est pour jeter quelque *lumière* sur cette science nouvelle, c'est pour apporter *la vérité* à ce sujet, que Mme A. Moreau a écrit son livre, qui justifie bien le titre qu'il porte.

Tout le monde n'a pas le temps de lire les ouvrages spéciaux, déjà très nombreux, qui traitent du spiritisme avec compétence : Allan Kardec, Gabriel Delanne, Léon Denis, W. Crookes, Aksakoff, E. Nus, docteur Gibier, etc. Mme A. Moreau, qui se les est assimilés, y a fait des emprunts multipliés et intelligemment choisis, qui épargneront peine et temps aux lecteurs de *Lumière et Vérité*.

Elle y a joint quelques-unes de ses propres expériences et un exposé philosophique de la doctrine kardécienne, appelée, pour elle, à remplacer les religions actuelles, si ébranlées et si peu en harmonie avec notre époque.

Tout le monde lira avec intérêt ce livre hautement moral et instructif.

Le journal *le Savoyard de Paris* entreprend une série de publications sur la Savoie et commence par un élégant petit volume illustré de nombreuses et belles reproductions photographiques.

Sous une jolie couverture gris perle, illustrée d'un pittoresque dessin signé Henri Muller, et où se détache en rubrique le titre : *Par routes et par sentiers*, l'auteur, notre collaborateur E.-B. de Reyle parcourt en artiste et en observateur les sites ravissants des Alpes. Tantôt sur les eaux des lacs, tantôt sous les bois embaumés qui couronnent les montagnes, tantôt sur les sentiers escarpés qui longent les torrents bruissants et rapides, il va, voit et note ses impressions. Et, de ces notes éparses, l'auteur fait des descriptions vivantes, pittoresques, qui mettent l'eau à la bouche de ceux qui ne connaissent pas la Savoie, et font renaître les souvenirs de ceux qui l'ont parcourue.

Le Chablais avec Thonon et Evian au bord de l'admirable Léman, Chamounix et Saint-Gervais au pied du Mont-Blanc, Annecy et ses vieilles rues avec son lac, Aix au bord des eaux sombres du Bourget, Chambéry et ses glorieux souvenirs, les cîmes étincelants des glaciers, les gouffres sinistres des tines, sont évoqués en *Par routes et par sentiers*, avec une intensité merveilleuse.

L'ouvrage qui sera l'aîné d'une série remarquable est en vente aux bureaux du *Savoyard de Paris*, 123, rue Montmartre, chez les principaux libraires de Paris et des départements, au prix de 2 francs.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(*Suite.*)

Reçu à nouveau de Mme Guillouët à Montargis :

Une liste	52 signatures
Listes précédentes	238.584 —
Total	238.636 signatures

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. Emmanuel Vauchez, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. Bouvier, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé. A. B.

SECOURS IMMÉDIAT
ET VIEILLARDS NÉCESSITEUX

17 juillet, de Mme Pays.	0,50
1er août, de M. Jeannin, Isère	0,50
14 — d'une quête entre malades à la clinique Paul Bert au profit d'une misère désignée	17,50
	18,50

Le Gérant : A. BOUVIER.

27 8-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 308. **10 Centimes.** 16-30 SEPTEMBRE 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Les Débats d'une grande cause !

Tout à la vérité !

Il n'y a pas longtemps encore, que j'eus ici, dans les colonnes mêmes de ce journal, une altercation fort vive avec feu le docteur S... (paix à sa mémoire), lequel poussa sa haine à l'égard du magnétisme jusqu'au point de traiter ceux qui le pratiquaient de *malfaiteurs*, de les soupçonner capables de commettre le dernier des forfaits.

La destinée fait quelquefois disparaître en leur temps les détracteurs de la vérité.

Je reviens aujourd'hui non pour me défendre contre un ennemi loyalement déclaré, franchement accusateur, mais contre un adversaire aux allures louches, aux intentions dissimulées, quelqu'un comme qui dirait un Rodin de haute école, assez simple toutefois pour ne pas savoir mettre ses actes en rapport avec ses écrits ou ses paroles; ce monsieur se dit « spirite », avoir fait beaucoup plus qu'on ne le pense pour la cause, et demande que l'on s'aperçoive qu'il est là ! c'est un *Moi !!!*

Je connais pas mal de spirites qui jugeront sévèrement mon intervention faisant connaître, étalant aux yeux des profanes les tares dont se nourrissent avec délices certains de nos frères, qu'importe! quoi qu'il advienne, étant attaqué, j'ai à me défendre; je le fais avec l'assurance parfaite que, conscient de mon droit, me montrant soucieux de ma dignité, je fais mon devoir; dès lors pas de restrictions.

D'ailleurs, pourquoi, spirites, hésiterions-nous à montrer ce que nous valons ? Dissimuler nos défauts ne serait-ce pas un piège tendu à ceux qui, ne pensant point comme nous, seraient pourtant tentés de le faire ? Quelle ne serait pas leur déception, en venant assister à nos délibérations, d'y voir, au lieu de frères discutant paisiblement sur les destinés humaines, des hommes prêts à se soupçonner ? Montrons-nous donc tels que nous sommes, évitons-nous d'amers reproches et évitons à ceux qui viennent à nous d'être déçus ; qu'ils sachent bien que nous ne valons pas plus qu'eux, mais que nos efforts, sauf exceptions, tendent à nous rendre meilleurs, et qu'enfin si nos croyances — par notre propre faute — ne l'ont pas fait, elles n'en conduisent pas moins, quand elles sont bien comprises, à l'amélioration.

Vu ces conditions, je me défendrai donc avec toute l'ampleur due à la vérité, en prenant çà et là les armes que m'ont fournies mes adversaires, que me procureront en outre la raison, la saine logique.

Beaucoup me diront : « laissez à la conscience humaine le soin de vous faire justice des accusations dont vous êtes l'objet »; mais comment me justifiera-t-elle si elle n'entend que l'accusation ? Il faut, pour qu'elle puisse juger en connaissance de cause, qu'elle soit éclairée de toutes parts, je pense qu'elle le sera quand elle m'aura entendu. De plus, à tort ou à raison, je ne puis accepter, sans mot dire, une critique non justifiée, ma conscience me le défend, et je dois lui obéir.

A Lyon depuis le mois de mars 1903, je crus bien faire, à mon arrivée, de me consacrer, avec la même activité que dans le Sud-Est, à la vulgarisation de principes philosophiques que je crois vrais, en cherchant à grouper en un faisceau puissant toutes les forces spiritualistes modernes disséminées dans Lyon et la région ; je trouvais pour cela, auprès du directeur de la *Paix Universelle*, tous les éléments d'orientation nécessaires ; en effet qui mieux que lui pouvait me renseigner sur la situation spirite à Lyon ? Depuis vingt ans on le voit employé à soulager les souffrances physiques, les infortunes, et par son journal porter çà et là les paroles de vérité, visant toujours au mieux pour la Société, semant partout, tant par ses œuvres que ses écrits, les grandes idées de fraternité, de charité et d'amour, sans lesquelles un spirite est moins qu'un profane, est un philosophe mercantile. Servir la cause de cet ami de dix ans, le seconder dans son œuvre, tâche aussi ardue que délicate, fut le rêve et la réalité du même moment ; sans regret je quittais les légumes du quai Saint-Antoine et pénétrais, le cœur joyeux, en plein centre de mon élément.

Déjà le 20 mai, à la suite d'une causerie que je fis salle Paul-Bert, 250 spirites appartenant aux différents groupements lyonnais avaient

par le vote d'un ordre du jour manifesté le désir de se fédérer, il me paraît utile de le reproduire: « Les membres des sociétés et groupes spirites de Lyon réunis salle Paul-Bert le mercredi 20 mai 1903, à 8 heures du soir, au nombre de 250, après avoir entendu M. Brémond dans l'exposé de la situation spiritualiste actuelle et la nécessité de former le bloc spirite, décident la constitution de la Fédération spirite Lyonnaise, prennent l'engagement de communiquer à leur société ou groupe la décision prise et de les exhorter à nommer des délégués appelés à former le comité d'organisation, lesquels devront se trouver réunis salle Paul-Bert, mise entièrement à leur disposition par M. Bouvier, le mercredi 3 juin prochain, à 8 heures du soir. En outre, des convocations spéciales sont adressées aux présidents des sociétés. » Tout le monde parut être satisfait et résolu à marcher la main dans la main vers une union plus complète; ce fut là certainement un des bons moments de mon séjour à Lyon. Un comité se forme, les membres en sont pris dans les divers groupes représentés, on m'en donne la présidence.

La première réunion était fixée au 3 juin; quelques jours auparavant, MM. Toupet, Deschamps, de la Société Fraternelle, se présentent chez moi quai Saint-Antoine, que je n'avais pas encore quitté, et me donnent connaissance d'une lettre de M. Henri Sausse, voyageur de commerce, président de la susdite société; je m'attendais à y lire les expressions de joie et de contentement de ce spirite qui, retenu au loin par les exigences de la vie, trouverait en rentrant toute une œuvre accomplie, œuvre d'union, de fraternité d'où l'éloignaient ses occupations. A ma grande stupéfaction, j'y lus « que l'on paraissait vouloir aller bien vite à Lyon en voulant créer une Fédération », etc. En un mot, je pus sans peine y trouver cet état d'esprit: Comment! on parle à Lyon de Fédération spirite sans me consulter! sans attendre mon retour, moi qui suis ceci, cela, qui ai fait ceci, etc. Je ne donnais pas grande satisfaction à ces Messieurs, je me contentais de voir là une opposition.

J'aurais pu par condescendance demander au comité provisoire d'attendre — avant de commencer ses travaux — l'arrivée de M. Sausse; j'en fus empêché, plus par sa suffisance que par l'idée que je pouvais déplaire aux 250 spirites qui nous avaient confié le mandat d'une action immédiate.

Dès la première réunion du comité M. Brun, président de la Société spirite Lyonnaise, à qui on avait fait l'honneur de la vice-présidence, me fait remarquer qu'il n'y a pas lieu de créer une Fédération, qu'elle a existé de tout temps, et me montre des cartes d'invitation à des fêtes ou conférences, où figure le titre de: Fédération spirite Lyonnaise; elles sont signées Chevallier, Sausse, Bouvier.

Décidément je pénétrais dans le monde des surprises, au fur et à mesure que j'avançais vers les dessous du spiritisme à Lyon. Un savoir, me dis-je, se forme de tout; apprenons toujours. Aux explications que je demande sur la contradiction qui existait entre cette situation nouvelle et l'ordre du jour du 20 mai, la grande majorité des membres du comité, MM. Fouillot, de la Société spirite Lyonnaise, Gex, de la Fraternelle, particulièrement (on verra plus tard pourquoi je cite ces deux noms) me déclarent que jamais en fait n'avait existé la Fédération spirite Lyonnaise, qu'à une certaine époque on avait tenté quelque chose dans ce sens, mais que rien n'avait abouti et que la Fédération embryonnaire qui fut un jour se constitua en société sous le nom de Société Fraternelle; on trouva en effet aux statuts de ladite société l'article premier ainsi conçu: « La Société fondée sous le nom de Fédération spirite Lyonnaise prend pour titre: Société Fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme. Les statuts sont complétés et revisés ainsi qu'il suit. »

De ce jour, c'était le 12 mars 1884, la Fédération avait cessé de vivre; l'inscription surmontant les invitations ou convocations n'était donc qu'un titre pouvant leur donner plus d'autorité, c'était la Fédération spirite Lyonnaise sur le papier. Faut-il en blamer les signataires? je ne crois pas! Il y a des heures où, en propagande, des inexactitudes peuvent être utiles à une cause; mais où ils méritent la critique, c'est quand ils n'ont pas cherché à donner plus de réalité à leur œuvre fictive à des heures plus favorables, et on s'explique difficilement pourquoi ce qui fut réalisable ailleurs ne le fut pas à Lyon; poursuivons, trouverons-nous peut-être la vraie cause.

Malgré ces puissants arguments en faveur de l'œuvre à réaliser par le comité, me souciant avant tout d'union, de conciliation, je demandais que l'on ne parlât plus désormais de fondation, mais de réorganisation de la Fédération, que, selon quelques-uns, tout le monde avait dû voir exister, sauf les spirites lyonnais. Voilà que du monde des surprises je rentrais dans celui des concessions, moi, « l'autoritaire », dit-on, en attendant que l'on dise autre chose, car faites le bien en ce monde, vous en trouverez toujours, même parmi ceux qui vous y auront convié, qui seront tout disposés à vous critiquer d'abord, à vous soupçonner et à vous accuser ensuite, et qui sait où ils iraient si vous ne montriez les dents. Oh! triste humanité, que de vices tu renfermes dans ton sein! Si au moins les spirites avaient su s'en préserver; mais, hélas!...

La majorité du comité, partageant mon désir de faire l'union, consentit à accepter la proposition faite, et nous commençâmes l'élaboration des statuts.

Je ne ferais pas même succinctement l'exposé des séances, le journal n'y suffirait pas: les lecteurs en seront fixés quand je dirai qu'il en fallut huit de deux heures chacune, soit seize heures de délibération, pour élaborer vingt articles de statuts; heureusement que c'étaient des spirites qui délibéraient, si c'eût été des profanes, les séances dureraient peut-être encore, ou plutôt disons qu'une seule leur aurait suffit, ce sera plus vrai, à la confusion de la minorité. A chacune d'elles on sentait les effets du mot d'ordre venant de loin, de là-bas, d'en voyage, où le représentant de commerce établissait les instructions fidèlement observées salle Paul Bert. Le *Moi* veillait! A quoi? sur quoi? On va le voir.

Après avoir fait à la minorité concessions sur concessions, après avoir tempéré par des efforts surhumains l'énervement de la majorité, je parvenais enfin à clore l'élaboration des statuts; c'était le 7 juillet.

Il restait à fixer la dernière réunion du comité et la première réunion générale des spirites lyonnais. Ayant hâte d'en finir, ce n'était qu'une impatience légitime, on demande dans la majorité de fixer l'une et l'autre à des dates très rapprochées; dans la première, devaient être présentées les dernières observations des groupements sur les statuts, et dans la seconde on devait les faire adopter par l'assemblée générale des spirites.

La minorité, toujours sous la poussée des instructions venant encore de loin, demanda, sans raison bien valable, que ces réunions fussent renvoyées à plus tard. Alors je crus devoir me départir du calme dans lequel je m'étais efforcé de me contenir: ouvertement j'accusai la minorité de faire non plus de l'opposition, mais de l'obstruction, c'est là que l'un de ses membres s'écria: « Nous vous proposons un moyen de faire l'union, vous le repoussez. » Repousser le moyen de faire l'union, on me disait cela à moi, qui depuis deux mois accomplissais des prodiges de patience. Mais quel est donc ce moyen? que je m'empresse de demander. « Il faut, me dit-on, pour adopter définitivement les statuts, attendre l'arrivée de M. Sausse c'est là un moyen d'union! » C'était pour l'union! tout le monde y consentit. Ce monsieur rentrant le 20 juillet, il fut décidé que la dernière réunion du comité aurait lieu le mardi 28 du même mois. Je n'aurais jamais cru qu'il faille, que ce fut nécessaire quelquefois, que pour un moine tout le couvent souffre.



J'attendais donc ce jour désiré où je pourrais enfin, à l'aide des conseils, du savoir éclairé d'un homme aux prétentions que j'avais mal jugées peut-être, réaliser la grande famille spirite lyonnaise. Je commençais à ne plus regretter mes légumes du quai Saint-Antoine.

Entre temps M. Brun, de la Société spirite Lyonnaise. M. Toupet, de la Fraternelle, me demandent d'aller faire une conférence aux sièges de leur société, dans le but d'en rallier les membres à l'idée d'une Fédération. Décidément, je ne comprenais plus l'opposition, l'obstruction, je m'étais mépris sur leur véritable caractère, tout allait pour le mieux.

Je me rends, aux jours et heures convenus, aux sièges des deux sociétés, je les entretins de mon mieux de la nécessité de se fédérer, — après leur avoir fait un exposé succinct de la situation spiritualiste, — puis des bienfaits de l'union, des jouissances intellectuelles qu'elle procure. Je parus y être compris, et je dois rendre justice à la parfaite correction de tous, comme aux nombreuses sympathies qui m'y furent manifestées ; de part et d'autre, je lisais sur la plupart de ces visages, le désir de s'unir, de se réunir en famille, de vivre de sympathie commune, d'effusions amicales fraternelles, d'un peu plus d'amour.

Le 19 juillet, alors que je me réjouissais pour la cause des résultats acquis, que je me sentais énivré par eux, je recevais une carte-lettre dont voici l'exact contenu :

« Mon cher Monsieur Brémont,

« Notre ami et président, M. Henri Sausse, nous fera, lundi 20 courant, l'historique du mouvement spirite lyonnais depuis 1857 jusqu'à ce jour.

« Cette étude vous paraîtra certainement très intéressante et surtout utile pour vous, le grand apôtre de l'activité fédérale, qui *ignorez complètement l'état de la question à Lyon.*

« M. Sausse est bien mieux placé que n'importe qui pour faire cette causerie étant mêlé au mouvement spirite depuis plus de trente-cinq ans, et cela d'une façon aussi dévouée que *complètement désintéressée.*

« C'est pourquoi j'ai cru vous faire plaisir en vous la signalant et vous invitant à venir l'entendre avec Mme Brémont.

« En attendant le plaisir de vous voir, recevez, Monsieur, mes meilleurs sentiments.

18 *juillet* 1903. « Deschamp. »

Le lundi 20 juillet, j'eus hâte de me rendre à l'invitation ; c'est là que, pour la première fois, j'eus l'avantage de voir et d'entendre mon grand moyen d'union ; quelle ne fut pas ma surprise quand je l'entendis parler, non de la nécessité de créer ou de réorganiser une Fédération, mais de laisser les choses en leur état, en donnant toutefois à la Fédération spirite Lyonnaise un nouvel essort. « Nous accueillerons pour cela toutes les bonnes volontés », dit-il. Le reste de sa causerie fut un vrai réquisitoire contre l'œuvre du Comité.

Je ne crus pas devoir abuser de l'attention des sociétaires par une réponse pourtant nécessaire, je me réservais de le faire à la prochaine séance du Comité, où ne manquerait pas d'assister le contradicteur de son œuvre.

Le 28 juillet, M. Toupet s'étant désisté en sa faveur comme délégué, le Comité put entendre ce que j'avais entendu moi-même, un véritable réquisitoire contre ses travaux ; les statuts dont j'avais adressé un exemplaire à tous les chefs de groupements, n'étant pas son œuvre, ne lui convinrent pas. Dans le but toujours de faire l'union, la majorité consentit à accepter quelques-unes des modifications proposées, n'étant en somme que des changements dans la forme des articles, mais respectueuses du fond ; elle ne protesta que quand ce même fond fut atteint : M. Sausse, président de la Fraternelle, qui fut un jour la Fédération spirite Lyonnaise demandait à ce qu'il fût nommé un simple secrétaire général qui serait chargé de toute la besogne, et lui, du haut de son siège, aurait admiré l'initiative, le dévouement de celui que l'on aurait investi de ces fonctions !

M. Toupet, vice-président de la Fraternelle, peut en dire long sur la manière d'opérer de ce monsieur ; il se rend compte mieux que personne qu'il aime à être le président honoré, pendant que lui, le vice-président, tient rassemblés, au prix de quels efforts, les débris de la Société, assure l'administration, en un mot sauve les apparences.

La majorité du Comité provisoire, ayant supporté pendant toutes les séances l'obstruction caractérisée ordonnée par M. Henri Sausse, ne put supporter longtemps qu'il la continue personnellement : l'un des membres, se levant, proposa que les statuts fussent adoptés tels qu'ils avaient été élaborés par le Comité ; obligé de mettre la proposition aux voix, elle fut adoptée par 16 voix contre 8. Dès lors, la scission était un fait accompli, le grand moyen d'union avait été un moyen de discorde complète ; à M. Henri Sausse j'en laisse toute la responsabilité.

Pendant que la majorité décide que la réunion générale des spirites lyonnais aura lieu le dimanche suivant 2 août, à 3 heures du soir, la minorité, réunie au café voisin, sous la présidence des deux conjoints Sausse-Brun décide qu'elle tiendra elle aussi le même jour, à la même heure, une autre réunion dans le local de la Société spirite Lyonnaise. Oh ! moyen d'union !

Malgré cela, on sait que 110 délégués, représentant 38 groupements de Lyon ou de la région se réunissaient salle Paul-Bert, adoptaient les statuts ramenés à leur forme primitive, nommaient leur bureau ; depuis ce jour, la Fédération spirite Lyonnaise et régionale a vu élever le nombre de ses adhérents à 350, et chaque jour je reçois de nouvelles adhésions.

La minorité, elle, faisait paraître le lendemain de la dernière réunion du Comité, une circulaire que je publie *in extenso* pour que l'on puisse bien se rendre compte de la valeur spirituelle des deux confrères qui l'ont signée, comme de la simplicité, de l'inconscience de ceux qui crurent devoir l'approuver.

FÉDÉRATION SPIRITE LYONNAISE

DÉCLARATION

En raison des incidents et agissements qui se sont produits à la réunion tenue le 28 juillet, salle rue Paul-Bert, les soussignés protestent contre la façon dont la discussion générale a été close et escamotée vers la fin de la séance, alors qu'il leur restait encore à présenter, au nom des sociétés et groupes qu'ils représentent, des motions de la plus haute importance en vue d'assurer l'indépendance de la Fédération spirite Lyonnaise, Fédération fondée en 1883, revisée en 1887, et qu'ils ne veulent pas laisser détourner de la voie de propagande uniquement spirite et désintéressée qu'elle a suivie jusqu'à ce jour.

Le but visé par d'autres, aujourd'hui, n'étant plus conforme à celui que nous poursuivons et auquel, depuis vingt années, nous consacrons nos efforts, nous déclarons : Nous retirer de la nouvelle organisation issue d'un vote de surprise, et reprendre notre entière liberté d'action pour continuer, comme par le passé, l'œuvre de la Fédération spirite Lyonnaise, qu'on peut nier de parti pris, mais qu'on ne saurait empêcher d'être.

En conséquence, nous retirons tous les amendements que nous avions cru devoir proposer au projet de statuts d'une entreprise qui ne répond pas à nos aspirations, et dont nous ne pourrions faire



partie sans renier notre passé et les principes de désintéressement qui ont toujours fait notre force et notre raison d'être.

Nous laissons aux promoteurs de cette tentative la responsabilité de leur plan de division, et nous n'en continuerons pas moins, comme par le passé, l'œuvre de la Fédération spirite Lyonnaise, dont nous sommes les seuls mandataires, et que nous avons à cœur d'empêcher qu'elle soit détournée de son but au profit d'intérêts particuliers.

Pour la Société Spirite Lyonnaise,	Pour la Société Fraternelle,
Le Président,	*Le Président,*
H. Brun.	H. Sausse.

En conséquence de la déclaration qui précède, déclaration approuvée par le Comité, et persuadés que vous aurez à cœur de nous seconder dans la défense de notre Fédération spirite Lyonnaise, nous vous prions instamment d'assister à la Réunion générale qui aura lieu le dimanche 2 août 1903, 14, *Cours Charlemagne, à 3 heures précises, afin d'affirmer la vitalité de notre Fédération et d'empêcher qu'elle soit déviée de son but au profit d'intérêts particuliers.*

Pour la Société spirite Lyonnaise :
Les Délégués : H. Brun, Garin, Fouillot, Carrière.

Pour la Société Fraternelle :
Les Délégués : H. Sausse, Mardon, Deschamps, Gex.

Ordre du Jour :

1° Revision des statuts;
2° Élection du Comité et du bureau ;
3° Propositions diverses.

Réunion dimanche 2 août 1903, à 3 heures, 14, Cours Charlemagne.

Tout ceci est l'œuvre du grand *Moi* entraînant à sa suite son confrère Brun et quelques égarés qui, avec une imprudente inconscience, signent un « petit papier » — nous dit M. Fouillot, un des signataires — qui n'avait rien de semblable tant comme contenu que comme format à la circulaire ci-contre. D'autre part, si je me reporte un instant à la conférence du 20 juillet, rue Terraille, j'y entendrai M. Gex, autre signataire de la circulaire, dire à M. Sausse lui-même, en présence des 50 personnes réunies : « Vous avez cherché à nous démontrer vainement que la Fédération spirite lyonnaise avait de tout temps existé, vous ne nous en avez donné aucune preuve palpable, vous ne nous avez même pas lu un seul procès-verbal de ses délibérations, vous ne nous avez pas indiqué son bureau ; nous ne voulons pas la Fédération d'un seul homme, nous voulons la Fédération de tous, où chacun puisse discuter, exposer ses vues. » Malgré tous mes efforts, je ne suis pas arrivé à concilier ses déclarations avec celles que M. Gex a signées, pas plus que je n'ai concilié celles que M. Fouillot nous fit à chaque séance du comité avec celles qu'il a signées sur la circulaire précitée. Loin de les accuser, j'aime mieux supposer que leur bonne foi a été trompée, que l'on en a abusé même.

J'ai dit que, pour me défendre contre mes accusateurs, je me servirais surtout des armes qu'ils me fourniraient eux-mêmes. Vous allez voir, chers lecteurs de *la Paix*, combien elles sont mieux fournies que toutes celles que peuvent me fournir la raison, la logique.

Parlant de la Fédération spirite lyonnaise, M. Sausse écrit : « Fédération fondée en 1883, revisée en 1887 » ; voilà qui est mensonger ! Ce n'est pas moi qui le dit, ce n'est plus MM. Fouillot et Gex, ce ne sont plus les 250 spirites du 20 mai, ce ne sont pas même les 350 adhérents de la Fédération nouvelle, c'est M. Henri Sausse lui-même, en personne.

Je trouve dans le numéro 34 de *la Paix universelle*, 16-30 avril 1892, sous la signature de M. Henri Sausse, dans un article intitulé : Le 31 mars à Lyon, les déclarations suivantes : « Cette fête de la famille spirite lyonnaise avait pour but d'honorer la mémoire d'Allan-Kardec au jour anniversaire de sa désincarnation, et de créer entre les groupes et sociétés spirites de notre ville et de la région lyonnaise de nouveaux liens d'amitié, de solidarité par la *Fondation d'une Fédération spirite lyonnaise*. Ce double but, à la satisfaction de tous, aura été atteint, nous en avons la ferme assurance. »

Où était donc en 1892 la Fédération spirite lyonnaise de 1883, de 1887, dont vous nous parlez, Monsieur Sausse, dans votre mensongère déclaration ci-dessus ? Vous n'avez pas protesté à cette époque en sa faveur ! vous n'accusiez pas alors ses fondateurs « d'entreprendre une œuvre au profit d'intérêts particuliers; vous disiez de M. Bouvier, au cours même de cet article, 5e alinéa, même numéro de *la Paix*, page 2 : « La tâche qui m'incombe aujourd'hui, c'est de rendre hommage au zèle, à l'ardeur déployés par notre ami M. Bouvier en cette circonstance ; c'est à lui, il faut que nos amis le sachent, que revient la plus large part du succès de cette brillante fête de famille. »

A lire les discours qui furent prononcés au 31 mars 1892, on voit que cette réunion des spirites lyonnais eut quelque chose de mémorable dans l'histoire du spiritisme à Lyon. Voyons comment il y fut parlé de la Fédération spirite lyonnaise et nous serons édifiés sur la valeur de la déclaration Sausse-Brun.

M. Léon Denis s'y exprimait ainsi : « Mes amis, je vous félicite de votre excellente idée au sujet de l'anniversaire d'Allan-Kardec. Donnez à la France un bel exemple en *constituant une Fédération* qui groupe toutes les forces spirites de Lyon en un faisceau. » Donc elles n'étaient pas groupées, donc la Fédération n'existait pas !

M. J. Bouvery, à son tour, s'exprime en ces termes :

« C'est avec la plus grande joie que j'apprends, grâce à notre vaillant ami Sausse, que vous allez profiter de l'anniversaire du grand initiateur Allan-Kardec pour *fonder la Fédération spirite lyonnaise*. Permettez-moi de me joindre à vous de cœur pour une si belle et si bonne pensée. »

Et enfin, comme couronnement et toujours dans le même numéro de *la Paix*, page 6, je lis sous ce titre :

Fédération spirite lyonnaise. Projet de statuts.

Art. 1er. — Absolument convaincus de la nécessité de donner plus de cohésion à leurs œuvres de propagande, une plus grande homogénéité, une plus grande force à leurs moyens d'action, les Sociétés et groupes spirites, représentés au banquet du 31 mars 1892, ont déclaré adhérer à *la formation d'une Fédération spirite lyonnaise*. Ce projet de statuts est signé :

Pour la Société Fraternelle :	Pour la Société spirite lyonnaise :
Le Président,	*Le Président,*
Henri Sausse.	Chevallier.

Pour le groupe indépendant d'études ésotériques :
Le Président,
Bouvier.

Encore une fois où était à ce moment la Fédération spirite lyonnaise de 1883-1887 ? Pourquoi, au lieu de parler de fondation,



de création, ne parliez-vous tout au moins de réorganisation ? C'est que cette Fédération n'existait pas. Qu'elle n'exista dans votre cerveau que le 28 juillet 1903, jour où nous trouvâmes enfin quelqu'un qui osât parler haut et ferme à votre grandeur.

Dans l'historique que vous nous avez fait du mouvement spirite à Lyon, rue Terraille, le 20 juillet au soir, vous avez omis ces importants détails de 1892, il faut que ce soit moi qui, selon votre complaisant ami M. Deschamp, « ignorais complètement la question à Lyon », vienne vous le rappeler; avouez qu'ils avaient ici leur place, pour montrer votre mauvaise foi et votre parti pris de contradicteur, de détracteur d'une œuvre que vous auriez dû créer il y a longtemps et que vous avez eu soin d'étouffer, ou de rendre à sa plus simple expression, chaque fois qu'elle a fait des tentatives pour naître.

« Qui s'élève sera abaissé, qui s'abaisse sera élevé »; je fais appel à la conscience humaine pour juger de ce qui vous revient de cette vérité éternelle.

Songez que pour cela elle n'aura qu'à se servir de vos propres actes et déclararations et, quel que soit son verdict, ne vous en prenez qu'à eux, c'est-à-dire à vous-même. Ce n'est point moi qui suis sévère, c'est votre Moi !!!

Voyons maintenant quelles suites furent données au projet de Fédération de 1892.

Après le 31 mars 1892 on se sépare ; que reste-t-il de ces résolutions, de tous ces discours, de cet enthousiasme d'un instant ? Rien ! Rien ! qu'un doux souvenir.

La droite nature qu'était M. Chevallier quitte notre monde d'infériorité, pour aller dans l'Au-delà y continuer une évolution si bien commencée. Avant de faire de l'opposition, de l'obstruction à notre œuvre, avez-vous consulté cet ami d'autrefois ? Dans son discours du 31 mars 1892, il nous disait à tous en parlant d'Allan-Kardec : « C'est en pratiquant les enseignements qu'il nous donne par ses œuvres, en nous pénétrant de l'amour pour tous que nous lui serons agréable, car la charité et la fraternité dont on parle tant, et que l'on comprend si peu, ont besoin de passer de la théorie à la pratique afin de faire de la morale en action. » Après le départ de M. Chevallier, M. Bouvier se retire pour travailler en indépendant, reste M. Henri Sausse pour continuer l'œuvre.

Comment l'a-t-il continuée ? En restant à la tête de la Société Fraternelle qui, en novembre 1902, lui renouvelait sa confiance par 17 voix, ce qui donne une idée de cette Société, comme importance, pendant que le Vice-Président, M. Toupet, magnétiseur salarié — notons ce détail — en obtenait 19.

C'est au nom de ces 17 voix que M. Henri Sausse vient dire au comité représentant 38 groupements, aux 250 spirites du 20 mai : « Non, il n'y a pas lieu de fonder une Fédération, elle existe depuis 1883, a été revisée en 1887, elle existe encore, regardez-moi ! et cela suffira à la défense, à la vulgarisation du spiritisme, à satisfaire nos aspirations. »

Mais là ne sont pas tous les exploits du spirite (*sic*). Le 20 mai, à l'issue de sa conférence si incomplète volontairement, je viens de le démontrer, il mit aux voix une proposition tendant à exclure du bureau d'une Fédération « tout magnétiseur salarié » dans le but, dit-il, « d'éviter la critique ». Quel cynisme ! Cet élu de 17 voix venait porter un défi aux 250.000 personnes (Deux cent cinquante mille) parmi lesquelles nous reconnaissons les maîtres du spiritisme : Gabriel Delanne et Léon Denis, au milieu des maîtres de la science, de la littérature et des arts. Cette proposition fut adoptée par une quinzaine de voix contre 35 abstentions.

C'était la condamnation de cet excellent M. Toupet, Vice-Président de la société la Fraternelle, que M. Sausse récompensait ainsi de le remplacer en permanence pour la bonne administration, la marche de la Société.

On a dû faire exception pour lui dans le vote de la motion, car, malgré cela, il reste Vice-Président ; ce n'est pas moi qui lui discuterai ce droit, au contraire ; c'est que, que deviendrait sans lui la Société et le titre de Président de M. Henri Sausse ? Le tout s'écroulerait ! Il faut donc qu'il reste ! et s'il avait à suivre mes conseils, je le lui conseillerais fortement.

Encore une fois, je vais montrer M. Henri Sausse — toujours spirite — en contradiction avec ce qu'il a écrit.

Par la motion à l'égard des magnétiseurs, il les gratifie de sa suspicion — laquelle ne les atteindra jamais, — j'ai là sous les yeux un document intitulé :

« *Pétition des partisans du Magnétisme, adressée à la Chambre des députés, au sujet du projet de loi sur l'exercice légal de la médecine.* »

lequel document a été écrit et signé de la main de M. Henri Sausse ; il y est dit :

« Considérant que le magnétisme humain est une influence naturelle au même titre que la lumière, la chaleur, l'électricité terrestre et tant d'autres forces non encore connues ni classées, nous demandons que, dans un but humanitaire, chacun puisse en retirer pour sa santé et celle d'autrui tel bénéfice qu'il lui conviendra. » Suivent d'autres considérants. Ce document se termine par : « Les soussignés demandent qu'il plaise au Corps législatif d'intercaler dans son texte de loi sur la médecine l'article suivant :

Art. 10. — Le massage magnétique étant œuvre exclusivement manuelle reste dans le domaine de la thérapeutique naturelle au même titre que les bains, l'air ou la lumière, les partisans ne tomberont pas sous le coup des articles de loi ci-dessus tant qu'ils resteront dans leurs attributions limitées.

Fait à Lyon, le 17 avril 1892.

Sous les auspices de la Société Fraternelle de la Société spirite Lyonnaise.

Pour la Société Fraternelle :

Le Président,

HENRI SAUSSE.

Suivent les autres signatures.

Les magnétiseurs étaient dignes alors de faire partie de tous les bureaux. Voir le numéro 34 de *la Paix universelle* du 16-30 avril 1892, M. Henri Sausse écrivait : « La tâche qui m'incombe aujourd'hui, c'est de rendre hommage au zèle, à l'ardeur déployés par notre ami M. Bouvier en cette circonstance; c'est à lui, il faut que nos amis le sachent, que revient la plus large part du succès de cette brillante fête de famille. »

Mais là n'est pas encore toute l'œuvre du *Moi* ! On a vu, en lisant la circulaire des deux confrères que « la Fédération spirite Lyonnaise avait de tout temps existé », que malgré cela il y avait lieu de :

1° Reviser les statuts;

2° Elire le Comité et le Bureau ;

3° De faire diverses propositions.

Le tout a été fait à la réunion devant faire échouer celle des spirites Lyonnais, rue Paul-Bert, le dimanche 2 août, et le lundi suivant les statuts étaient déposés à la Préfecture, de crainte que la Fédération spirite lyonnaise et régionale, que nous avions organisée en même temps, ne fasse déposer les siens. Goûtez maintenant, chers lecteurs, encore une fois, la prose du *Moi* — toujours spirite, — oh ! là, mieux qu'ailleurs encore, vous l'apprécierez, et vous, gens de bonne foi, qui avez cru vous rallier à sa parole, admirez ici sa valeur ; si elle doit vous satisfaire, savourez-la, mais comparez, de grâce, avec les principes qu'il prétend représenter, avec même la plus élémen-



taire des convenances. Que la haine conduit à de bien piètres inconséquences !

Lyon, le 30 août 1903.

Messieurs Alphonse Bouvier, Célestin Brémond et consorts, à Lyon.

On nous communique la circulaire que vous avez adressée à une partie seulement des lecteurs de la *Paix Universelle*. Le titre de *Fédération spirite Lyonnaise*, que vous donnez à votre nouvelle entreprise, étant celui sous lequel notre organisation est connue et fonctionne depuis vingt ans à Lyon, nous vous prions de bien vouloir changer ce titre, qui est notre propriété, pour éviter toute confusion entre notre œuvre et la vôtre.

Afin que vous n'en ignoriez, nous vous communiquons l'annonce suivante, parue au *Journal officiel* du mercredi 12 août 1903, page 5203 :

« *La Fédération Spirite Lyonnaise*, ayant pour but : *la défense* « *et la propagation du spiritisme*, et son siège à *Lyon*, 7, *rue Ter-* « *raille*, a fait, le 4 août 1903, à la Préfecture du Rhône, le dépôt de « ses statuts et la déclaration prévue par l'article 6 de la loi du « 1er juillet 1901. »

La Fédération Spirite Lyonnaise, ayant acquis aujourd'hui, sous le couvert de la loi, une existence légale et officielle, ne permettra à personne d'empiéter sur ses droits et prérogatives, dût-elle avoir recours aux mesures coercitives pour faire respecter sa personnalité.

Espérant que vous comprendrez le bien fondé de notre démarche et que vous y ferez droit, nous vous présentons, Messieurs, nos saluts empressés.

Pour la Fédération Spirite Lyonnaise :
Le Secrétaire général, HENRI SAUSSE.

J'ignore si la Fédération spirite lyonnaise et régionale consentira à supprimer ou à modifier son titre ; et si elle me consulte pour cela, je lui dirai : Qu'avez-vous à faire d'un titre qui ne dit rien, qui n'a jamais rien eu d'objectif, qui n'a cessé d'indiquer une œuvre fictive. Supprimez-le entièrement, et donnez-vous à accomplir des actes, qui diront mieux que tous les titres, aussi ronflants soient-ils, ce que vous valez, qui terrasseront vos adversaires, réduiront à néant leurs accusations mensongères, et rendront sans effet leurs manœuvres cupides.

Je devais faire justice d'elles, c'est fait ! Je reste avec la conviction intime d'avoir fait mon devoir à l'égard de la Vérité et de notre cause.

Tant que je resterai sur la brèche lyonnaise, je répondrai à toute attaque, d'où qu'elle vienne et qu'elle que soit sa nature, avec autant d'ampleur que me le permettront mon modeste savoir, mon expérience. Je ne suis pas du bois dont on fait des martyrs, n'ayant encore pu acquérir la vertu — si c'en est une — de la résignation. Qu'on se le tienne pour dit.

Mon opinion réelle — non sur les disciples des Brun-Sausse — leur bonne foi a été trompée, mais sur eux-mêmes, m'a reporté à un article de *Monita secreta* des Jésuites, qui dit :

« Tâcher d'abolir la vérité par tous les procédés possibles, se servir même d'elle pour la détruire plus efficacement. Ne pas craindre de revêtir toutes les apparences, tous les aspects », etc...

On conviendra avec moi que l'opposition faite par ces deux hommes, la conduite surtout du premier à l'égard du spiritisme pendant 30 ans, est en tous points conforme à cette règle de conduite, tracée par cet être immonde que fut Loyola ; or, imiter les affiliés de sa secte, aussi immondes que lui, c'est faire croire que l'on en a les mêmes sentiments.

Je ne ferai pas à ces deux hommes l'injure de les croire affiliés à la congrégation, mais au cas où cela serait, je leur dis hautement : et si ce n'est à eux, c'est à leurs agissements.

Vous sombrerez, Messieurs, comme sombrent les ennemis de la Vérité, comme sombrent toutes les infériorités terrestres, toutes les œuvres sans fruits, vous sombrerez comme sombrent tous ceux dont le plus grand soin fut d'imposer leur fatuité au monde de la pensée dans le but d'y assouvir leur soif des vains honneurs, des gloires chimériques ; je tiens à vous déclarer que vous me trouverez toujours contribuant à la chute, à la disparition de tous ces vestiges d'un passé d'esclavage, de domination, déblayant, selon la mesure de mes forces, le chemin où les peuples de l'avenir, affranchis, viendront enfin vivre de cette vérité que vous étouffiez de plus en plus tout en faisant mine de la défendre.

Par votre opposition, vos accusations, vous avez réveillé en moi des forces engourdies, je les emploierai à défendre cette œuvre qui m'est déjà chère parce qu'elle m'a coûté, parce qu'elle est vraie, et autour de laquelle sont venus se grouper 350 bons vouloirs. Fort de leur appui, qui n'a rien de fictif, qui ne figure pas que sur le papier, comme toutes vos inventions d'autrefois, je reste dans l'arène ; continuez vos attaques, elles m'y trouveront.

Maintenant, Messieurs, si j'ai pu en quelque sorte froisser votre susceptibilité, ne vous en prenez qu'à vous : vous m'avez attaqué, je me suis défendu. Alors que je vous parlais d'union, vous me déclariez la guerre, sans me dire exactement pourquoi ; j'ai cherché, j'ai trouvé que la vérité seule pouvait assurer ma défense, je l'ai dite, avez la persuasion que serait également défendue la cause du spiritisme, toute de justice et de vérité, que j'ai toujours eu à cœur de faire connaître à ceux qui l'ignoraient, de faire respecter par ceux qui la raillaient ou cherchaient, comme vous, à la compromettre. Sachez que je ne me départirai, jamais de cette règle de conduite quelles que soient vos tentatives.

CÉLESTIN BRÉMOND.

La lecture de l'exposé ci-dessus ayant été faite aux membres du bureau de la Fédération spirite lyonnaise et régionale réunis le jeudi 3 septembre au secrétariat général, ceux-ci reconnaissant qu'il était la reproduction très exacte de la vérité, qu'il était en outre urgent de faire cesser la situation équivoque créée chez les spirites lyonnais par une opposition coupable, décident : de donner l'appui de toute leur autorité aux déclarations loyales et franches de M. Célestin Brémond, et d'en prendre avec lui toute la responsabilité. Décident, en outre, que la demande faite par le signataire de la lettre du 30 août sera soumise aux Fédérés lors de leur prochaine assemblée générale, pour qu'ils décident si elle mérite qu'il lui soit donné une suite quelconque.

Vu et approuvé.

Lyon, le 3 septembre 1903.

Les membres du bureau de la Fédération spirite lyonnaise et régionale.

MM. Alphonse Bouvier, Directeur de *la Paix Universelle*, *Président*.
Célestin Brémond, retraité militaire, publiciste, *Secrétaire général*.
Mme Suzanne Péter, *Vice-Présidente*.
Charles Perrucat, agent commercial, *Vice-Président*.
Frédéric Fenouillet, licencié en droit, inspecteur d'assurances, *Vice-Président*.
MM. J.-B. Roche, métallurgiste, *Secrétaire adjoint*.
Clément Théron, professeur, *Trésorier*.
Joanny Malosse, industriel, *Trésorier adjoint*.



Causerie d'été

Si j'étais le grand Lama nouvellement élu, comme celui qui vient, dit-on, de l'être, au fin fond du Thibet, ou d'ailleurs, peu importe, j'adresserais tout de suite, par acquit de conscience, à tous mes fidèles, une circulaire (au Thibet ça s'appelle une *encyclique*, ce qui est synonyme) ainsi conçue :

A nos Biens-aimés fils et filles en N. S. Lahé,
salut et bénédiction.

Comme aux ténèbres obscures succède l'aurore radieuse, les temps présents sortent enfin de la pénombre nécessaire à leur gestation, comme à leur éclosion.

Jadis des mythes et des symboles constituèrent seuls, aux yeux encore obscurcis de nos pères, la lumière trop éclatante de la divine vérité.

Aujourd'hui tous les voiles doivent tomber au grand jour de la science et de la raison, conquises par une longue, patiente et laborieuse élaboration.

Est-ce à dire que, jusqu'à cette heure, nous vous ayons celé la Vérité ?

Loin de là ; mais cette vérité, concrétée en un exotérisme tout cultuel, doit vous être aujourd'hui dévoilée dans toute sa grandeur, dans son auguste majesté, comme elle le fut toujours, dès l'aurore des siècles, aux initiés des Temples et aux Grands Lamas, mes illustres prédécesseurs.

Et d'abord il n'y a plus de Mystères, parce que le Surnaturel n'existe pas.

La Puissance Suprême et divine est toute justice, toute vérité.

En dehors de ces deux attributs générateurs de toutes les puissances bienfaisantes, il serait, désormais, puéril ou blasphématoire de prétendre gratifier le Maître des mondes de nos misérables vertus, de nos qualités sans valeur et plus encore de nos vices ou de nos défauts ; de prétendre, par exemple, qu'Il soit accessible à la joie, à la reconnaissance, à la douceur, ou bien à la vengeance, à la colère ou encore à la soif du sang humain !

Abandonnons à jamais — symboles, mystères et assimilations à l'homme — ce que notre jeune philosophie qualifie avec justesse d'anthropomorphisme — pour ne plus concevoir, vénérer et adorer en notre cœur que le père Céleste, que Celui dont la grandeur et la puissance sont à ce point au-dessus de notre entendement *normal*, qu'il semble que Lui donner un nom soit en quelque sorte une impiété, alors que, du lever du jour jusqu'à son déclin, *a solis ortu usque ad occasum*, la création chante sa puissance et proclame sa grandeur et sa justice dans l'ineffable Vérité.

Adorons désormais du fond de nos âmes l'Etre suprême et Absolu et célébrons son culte par nos pensées, nos désirs et nos œuvres, sans cesse accomplies en vue du Bien, du Juste et du Vrai, seule trinité qu'adopte en ce jour solennel, avec vous fils et filles bien-aimés, si la Lumière vous éclaire — Celui, qui, sous l'anneau d'un *pécheur* comme vous, se dit, par habitude, Le Grand Lama.

∴

Mais vous verrez, chers lecteurs, que le Grand Lama ne publiera aucune encyclique de ce genre.

Non, ce serait, à ses yeux, peut-être un peu hâtif, et puis dam ! non pas sans danger, car il ne doit pas être sans avoir ouï parler d'un certain Grand Lama d'Europe, nommé Ganganelli, lequel eut jadis à regretter amèrememt un acte d'indépendance quelque peu analogue.

Ah ! c'est que si c'est, comment dirai-je bien, très envié, d'être Grand Lama, ce n'est pas toujours rose.

Et voyez, c'est la même chose même chez nous : l'hémisphère n'y fait rien.

Vous rappelez-vous un grand patriote, tribun célèbre, qui, voulant un jour marcher de l'avant, s'empêtra dans ce qu'on appela sa queue..... ce qui le perdit.

Alcibiade, lui, préféra couper celle de son chien. Eh bien ! le peuple souverain... d'Athènes s'en trouva offensé dans sa dignité — où diable la plaçait-il ? — et le digne et prudent Alcibiade fut obligé de faire un voyage de santé, un peu loin de ses lares.

Le sort de cet espiègle Athénien fut pourtant moins amer que le breuvage qu'imposèrent au sublime et infortuné Socrate onze barbares magistrats, pour avoir enseigné à ses contemporains que les dieux de l'Olympe n'étaient que des mythes plus ou moins gracieux et qu'en réalité il n'était dans l'Univers qu'une Puissance unique dont notre âme est le temple.

∴

Mais la Vérité revêt un caractère si majestueux, si grandiose, que les humains s'en trouvent écrasés, s'en vengent, les pauvres ! en persécutant ou persiflant ses adeptes. Si inepte que ce soit, c'est ainsi. Par exemple :

Il ne paraît pas excessif de déclarer que les humains en général ne semblent pas jouir d'une fécilité exagérée et que l'état matériel et moral de la plupart d'entre eux n'a absolument rien de paradisiaque.

Il y a, notamment, une ombre dans leur existence qui les obsède et les angoisse : le pourquoi de leur existence même, de ses luttes, de ses souffrances et enfin son inéluctable brièveté. Les moins inintelligents s'inquiètent en outre d'une sanction posthume... possible, de leurs actes.

Jadis ils professaient des religions qui les consolaient, les réconfortaient, les menaient doucement au seuil du grand inconnu, avec la vision nébuleuse de la sanction tant espérée !

Mais, depuis, un cyclone a balayé toutes les nuées, qu'un rayon supérieur éclairait pourtant de radieuses couleurs.

Autrement dit, les humains ne croient plus, dans notre vieille Europe, ni à Dieu ni à diable, et les malheureux, ils n'en sont ni plus fiers, ni moins humbles pour cela. En fait, ils ne savent plus guère où donner de la tête, à ce point, qu'un grand nombre cherchent dans un suicide immédiat ou différé : alcool, éther ou morphine, un palliatif à leur angoisse de sentir partout le vide, le néant les envahir comme un enlisement.

Eh bien, la Vérité est venue à eux, car, en somme et sans bien s'en douter, ils la cherchaient.

. . . .

Mais ici, je quitte le ton plaisant, car au fond c'est navrant.

∴

Ils appelaient donc en leur cœur, sans le dire, comme honteux de leur pusillanimité, cette Vérité, cette sanction à tant de souffrances morales et physiques, à tant de labeurs, à tant de désillusions aussi. ...

C'est alors que, du sein de l'invisible, se manifestèrent des puissances bienfaisantes, des entités affectueuses qui voulurent panser toutes ces plaies, poser un baume sur toutes les douleurs, faire luire un rayon de lumière et d'espoir dans la nuit lugubre.

A ces ignorants, à ces incultes, à ces mécréants, à ces barbares — pardonnez, lecteurs, à ma brutale franchise — il fallait, n'est-ce pas, présenter des moyens à leur portée, c'est-à-dire simples, primitifs..... non dispendieux non plus, pour atteindre le but sublime. Ce furent les murs, les tables (Quoi de plus vulgaire ?) qui furent choisis comme premiers intermédiaires entre les entités inconnues et les humains.

Croyez-vous que ceux-ci, dans un élan de reconnaissance, tombèrent à genoux pour remercier ces amis invisibles autant qu'inconnus et subsidiairement Celui qui, ainsi, exauçait leurs vœux ?

Ah que non pas !

Voici ce qui arriva.

Les bourgeois s'en amusèrent après boire ; les savants, dans un superbe mouvement de dédain, prétendirent que tout cela était des bêtises dont le seul agent était... je vous le donne en mille, en bien plus que cela — non vous ne trouverez jamais... Eh bien ! ces puits de science déclarèrent *ex cathedrâ*, que le véritable et unique auteur des bruits que vous savez était le nerf craqueur !

Pour un nerf craqueur.....

..... Mais restons sérieux.

Les prêtres, eux, toujours plus avisés, se tirèrent d'affaire en mettant tout sur le dos du diable, lequel, comme chacun sait, l'a solide et large.

Seules les masses intelligentes, avec leur intuition profonde, daignèrent prendre la chose au sérieux, mais pas assez. Puis, effrayés de la responsabilité qu'assumait chacun en étant conséquent et logique avec la nouvelle doctrine qui, timidement, pointait dans les enseignements des entités de l'Au-delà, tous firent comme les susdits bourgeois et savants : ils en rirent...

*
* *

Les années ont passé, déjà nombreuses, sur toutes les niaiseries, tous les rires, toutes les âneries surtout.

La lueur est devenue successivement une timide lumière, puis un éclatant flambeau.

Aujourd'hui, c'est un phare à l'éclat prestigieux et aveuglant.

C'est le spiritisme ou spiritualisme moderne !

Que les temps sont changés !

Les bourgeois n'en rient plus, à l'exception de quelques bons gâteux, vivant loin ou en dehors du splendide mouvement scientifique et intellectuel qui entraîne le monde.

Bien plus : les savants daignent se livrer à des investigations minutieuses et faire des constats. Naturellement, ils procèdent avec méthode et combinent l'hypnose, la suggestion avec les rayons X ou cathodiques, la transmission de pensée, etc., toutes choses qui, naguère encore, ne faisaient point partie du bagage intangible et sacro-saint de la Science ; ces savants, dis-je, vont sans aucun doute faire la lumière... *officielle* sur ces questions..... troublantes, comme ils disent.

Ah ! le nerf craqueur est loin !

Quant aux masses intelligentes, elles sont vite revenues de leur erreur. Leur bonne foi, dénuée d'orgueil et de vanité, les a ramenées à la Vérité, et quand sonnera l'heure prochaine du triomphe de l'idée-mère du spiritualisme moderne, c'est surtout à ces masses intelligentes, à leur persévérance, guidées sans doute par des initiateurs et d'innombrables apôtres, que l'Humanité, enfin éclairée sur ses destinées, devra le bienfait de savoir :

D'où elle vient ;
Où elle est et
Où elle va.

J. BEARSON.

VISION

L'Église romaine était jadis une mer intérieure de notre planète, dont l'impétuosité des vagues se répandait sur les terres et les *théurgies* du voisinage, graduellement les submergeait.

Tant que la volonté lumineuse du destin en a favorisé les marées, celle-ci s'est étendue, s'est développée sur les terres limitrophes ; mais, dès le jour où cette mer voulut, par la puissance de son flot, dominer les autres mers du continent qui évoluaient sous l'œil étincelant du destin, elle devint criminelle : à l'œuvre du temps elle substitua de sa propre autorité la violence, l'infamie, le poison, le crime, les massacres. Des ruisseaux de sang jaillirent de tous côtés, et s'écoulèrent dans cette mer intérieure, en troublèrent l'évolution, arrêtèrent la vie féconde de son milieu. Dès lors le destin détourna sa face d'elle, la laissant se débattre, se corrompre dans les affres de la décomposition de ce sang qu'elle avait *dans son égoïsme répandu* sur elle.

Alors cette mer, qui semblait par le destin désignée pour *l'universalisme*, est frappée d'arrêt ; elle devient *une mer morte*, le destin lui retire progressivement l'appui de ses rayons lumineux, il favorise la science, et celle-ci, sous son égide, crée tout autour de cette mer morte des promontoires, qui progressivement l'enserrent, la refoulent dans des limites de plus en plus étroites, et à cette heure elle n'est plus qu'un marais encore habité çà et là en quelques points d'eau encore pure par de blanches mouettes qui, voyant successivement arriver l'enlisement de ces quelques points restés sains, à leur tour émigrent à tire d'ailes, laissant la place libre aux habitants de la vase montante qui, avant de se sécher définitivement, abritera encore pendant quelque temps escargots et mollusques divers, hôtes rampants et visqueux de cet humide séjour, dont les fébriles émanations éloignent l'homme sage. Celui-ci, cependant, de près, sur le rivage de ce marais boueux qui fut une mer, veille au nom du destin et surveille la désagrégation in égrale des quelques flaques d'eaux stagnantes.

De temps à autre, on le voit s'avancer d'un pas prudent, mais sûr et ferme, sur les points culminants en partie desséchés de ce milieu. D'un regard d'ensemble il scrute l'heure où la dessiccation complète enverra *ad patres* les derniers hôtes, mollusques de ce sol impur, pour aussitôt le livrer à de hardis pionniers qui, sous *l'œil du destin*, par des drainages et des travaux agraires, le livreront à une culture intensive, d'où sortira un monde nouveau de richesses planétaires.

Le marais, c'est pour eux la pauvreté menaçante des chagrins et des peines. *Le feu ardent* au lieu de les éloigner, rayonnant de la sécheresse, activera la dessiccation. Envers tous, contre tout, contre le destin même, *ils défendront leur reste* ; mais, hélas ! c'est *la loi* : en s'incrustant, elle ronge ; bon gré, malgré, vous la subirez : *c'est la loi des lois*.

A. B. L.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(*Suite.*)

Reçu les listes suivantes

N° 2471 Lyon	5 signatures
N° 2472 Savoie	112 —
	117 signatures
Listes précédentes	238.636 —
Total	238.753 signatures

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. Emmanuel Vauchez, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. Bouvier, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé.

A. B.

Le Gérant : A. BOUVIER.

15-9-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 309. 10 Centimes. 1er-15 OCTOBRE 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Fédération Lyonnaise et Régionale des Spiritualistes modernes

C'est sous ce titre désormais que vivra et grandira la jeune Fédération spirite lyonnaise et régionale fondée le 2 août 1903, salle rue Paul-Bert, 6 ; ainsi en ont décidé les adhérents réunis pour la première fois le dimanche 20 septembre, à 4 heures du soir, au nombre de 300.

Dès 4 heures, M. Bouvier, président, ouvre la séance en remerciant les fédérés d'être venus en si grand nombre à cette première réunion, et les dames M. et V., qui, gracieusement, avaient bien voulu en rehausser l'éclat de leur talent musical.

Il donne la parole au secrétaire général, qui expose succinctement ce que nous pourrions appeler les péripéties de l'œuvre, fait un chaleureux appel en faveur de l'union de tous les spiritualistes modernes, pour une action commune vers l'idéalisation — par l'oubli du passé — des grands principes philosophiques qui sont la base même de la doctrine spirite.

Les applaudissements qui ont à maintes reprises souligné l'exposé et surtout les conclusions du secrétaire général ont prouvé surabondamment que tout l'auditoire était de pensée et de cœur avec le bureau fédéral.

Cette journée du 20 septembre 1903, à Lyon, marquera dans les annales du spiritisme. On peut dire, en effet, que rarement on a vu en France une réunion aussi importante de spiritualistes modernes, où régna autant d'enthousiasme et un désir aussi vif de vivre d'union, de concorde et de paix.

La quête et la vente des billets de tombola au profit des vieillards nécessiteux a produit la somme de 61 francs, ainsi repartie : 40 fr. 50 de quête et 20 fr. 50 de la vente des billets, et il a été reçu 42 déclarations d'adhésions nouvelles.

Voilà donc cette Fédération de 50 jours qui compte très exactement 410 adhérents.

Les apôtres du spiritisme, auxquels en cette circonstance solennelle des télégrammes ont été adressés, verront par là que l'œuvre de leurs conférences, de leurs travaux n'a pas été stérile, qu'elle a occasionné des adeptes fervents ne demandant qu'à se montrer à la voix d'une direction les conviant à l'œuvre commune.

Puissent les autres villes de France imiter cet exemple de Lyon et sa région, et bientôt aura vécu le vieil esprit de routine pour faire place au grand esprit rénovateur de la vérité.

LE BUREAU FÉDÉRAL.

LES PHÉNOMÈNES PHYSIQUES

Recherches, Observations et Méthodes

par J. MAXWELL,

docteur en médecine, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux.

Préface de Charles RICHET,

membre de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de médecine de Paris.

Ce volume, que vient d'éditer Félix Alcan dans sa *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, introduit définitivement la science psychique dans le cadre des sciences officielles par le nom et les qualités de l'auteur et du préfacier, ainsi que par la bibliothèque dont il fait partie.

Il y a dix ans, tous les philosophes en titre auraient senti leurs cheveux se dresser sur leur tête si on avait infligé à leurs œuvres une pareille promiscuité. Les physiciens ordinaires de M. Michel Carré n'ont-ils pas imposé à cet éditeur l'obligation de rayer de son catalogue la traduction que j'avais faite des *Effluves odiques* de Reichenbach et de vendre ce qui restait de son édition à l'éditeur Flam-

marion, qui a refait la convention en conséquence et n'a, du reste, pas tardé à rentrer dans ses frais, car l'édition a été rapidement épuisée.

Le livre de M. Maxwell est avant tout une œuvre de bonne foi. L'auteur, qui a beaucoup vu, beaucoup lu, n'a aucun parti pris ; il raconte simplement *les faits dont il a été témoin* lui-même et développe les conclusions qu'il croit pouvoir en tirer.

Pour certains phénomènes facilement contrôlables, comme les mouvements à distance, il conclut nettement par l'affirmative. Il n'a plus de doutes, et c'est là déjà un point d'extrême importance, car il montre l'insuffisance des théories de l'École que défendent, par tous les moyens, les physiciens dont j'ai parlé plus haut.

Pour les phénomènes spirites, il est plus réservé et ne paraît pas convaincu que les communications obtenues soient ordinairement dues à des esprits désincarnés ou autres ; mais, comme il recherche avant tout la vérité, il cite des faits où cette intervention paraît s'imposer et il relate tout au long (p. 232-255) la très curieuse observation d'un agent de change de Bordeaux, qui, après s'être laissé guider heureusement pendant plusieurs années dans ses affaires par des communications obtenues à l'aide d'un médium, finit par être complètement ruiné en suivant le même guide.

Je n'ai pas l'intention d'analyser ici l'ouvrage, mais seulement de le recommander aux lecteurs de *La Paix universelle*, et aussi de remercier publiquement M. Maxwell, au nom de tous les expérimentateurs indépendants et de leurs sujets, des courageuses paroles avec lesquelles il les venge des attaques et des dédains officiels.

« Je ne cherche pas, dit-il (p. 1), à faire des prosélytes et il m'est au fond indifférent que mes contemporains partagent ma manière de voir; mais il ne m'est pas indifférent de voir les braves gens qui vont à la bataille exposer tout seuls leur poitrine aux coups. Il y a quelque lâcheté à croire ce qu'ils enseignent et à les laisser aller seuls au feu pour soutenir une opinion qu'il faut quelque courage aujourd'hui pour affirmer. C'est à eux que je dédie mon livre. »

Et, à la page 314 :

« L'opinion des savants qui, mal informés, enseignent que les médiums sont des hystériques et des névrosés est donc erronée. Elle a en outre les plus déplorables conséquences. Je connais des sujets remarquables qui refusent absolument d'expérimenter en dehors d'un groupe très fermé et très sûr, parce qu'ils redoutent d'être tenus pour des névropathes; ils craignent d'être pris pour des désiquilibrés et de compromettre leur situation commerciale ou leurs intérêts professionnels. Je ne réussirai pas à les convaincre qu'ils sont des individus en avance sur la moyenne, je réussirai encore moins sans doute à accréditer cette opinion ; mais elle est, à beaucoup d'égards, vraie. Si la perfection relative de leur système nerveux rend ces personnes plus impressionnables que la moyenne, on aurait tort d'en conclure qu'elles sont tarées. Ce raisonnement est aussi stupide que celui qui consisterait à considérer l'Européen comme dégénéré, parce qu'il est plus émotif et plus sensible à la douleur que certaines peuplades sauvages. »

ALBERT DE ROCHAS.

La Paix

Notre excellent ami, M. Jules Gaillard, secrétaire de la Société française pour l'arbitrage entre les nations, a bien voulu nous faire parvenir le numéro 7 de *la Revue de la Paix*, du 25 juillet 1903, organe de la susdite Société.

Nous avons pu constater là que des écrivains éminents, appartenant au monde de la science, y livraient un combat acharné contre ces théories stupides qu'un patriotisme étroit imagina de tous temps pour le plus grand malheur des peuples.

Il y a là une œuvre de la plus haute civilisation, répondant non seulement aux nécessités de l'existence de rapports intimes entre nations pour plus de progrès, mais aux aspirations des gens du peuple à quelle contrée ou agglomération qu'ils appartiennent sur la surface du globe. Il n'y a pas jusqu'aux peuples les plus ignorants qui n'aient une horreur profonde de la guerre, de telle sorte que, s'il était fait une consultation générale, nous pourrions assister à ce spectacle singulier — vu l'état de choses actuel — qui consisterait à voir tous les humains même les plus, les mieux armés, poser bas les armes pour tendre leurs mains fraternelles à ceux qu'on leur désigna, qu'ils dénoncèrent par ordre leurs ennemis, cela pendant que quelques rares autocrates, conservant par usurpation de pouvoirs la direction du monde, entretiennent soigneusement le goût des armes, l'esprit de la lutte, l'instinct brutal de la destruction humaine.

Ayant vécu pendant de nombreuses années de la vie des armes, de la préparation à la guerre, serons-nous peut-être bien placé pour formuler une opinion. Au cours des dernières surtout, nous nous sommes attaché à recueillir dans tous les rangs de l'armée les impressions de chacun et nullement nous hésiterons à dire que, à de rares exceptions près, toute la hiérarchie y est infatuée, non plus de ce patriotisme qui savait autrefois la pousser comme une masse compacte et résignée vers le sacrifice, mais de ce patriotisme égoïste qui fait dire : Qui sait quand j'aurai fini ? Qui sait quand on me nommera capitaine, commandant, sergent-major ou adjudant ? N'ai-je pas droit à telle indemnité ? Demandons une permission ! Tâchons d'éviter tel ou tel exercice, telle ou telle corvée !

L'art, chez les grands, d'apprendre à tuer son semblable est plutôt un moyen de bien vivre pour vivre longtemps, que d'apprendre à souffrir pour mieux se préparer au sacrifice de la mort au nom de la Patrie.

Dès lors, que devient l'armée ? La charge la plus lourde, la moins utile pour le pays, où se satisfont des appétits et où chacun apprend à devenir inutile.

Mais si du haut de ces grandeurs militaires lançant des reflets aux éclats du soleil, nous descendons dans des rangs inférieurs, au centre des rassemblements populaires, ce sera pire : là, tous, sans exception, éprouvent une extrême répugnance à servir ainsi leur pays ; c'est là qu'il y a intérêt pour le penseur à observer en se dissimulant aux regards que ne terrorise plus l'aveugle discipline ; telle intelligence qui vous parut bornée se présente soudain développée ; elle discute, elle pérore, évoquant le doux souvenir du foyer, de la grange rustique où le chant du rossignol, les rayons caressants du soleil, le souvenir affectueux des siens viennent le surprendre à la couche du repos paisible. Rien d'autoritaire ne vient, dit-il, troubler les charmes de ce radieux concert de la nature dont les accords mélodieux l'appellent avec grâce à la grande transformation des choses, sous la haute bienveillance d'une permanente liberté. Quel contraste sinistre pour une jeunesse de vingt ans ! Aux heures de la... sieste, comme à l'heure du repos du soir, la chambrée retentit de la protestation générale, sur le triste état de choses qui impose un pareil devoir. Le jeune homme pense, parle, agit quelquefois, quand il y a dix ans il n'osait penser même.

« Voilà, nous disent les chauvins galonnés, le résultat des théories utopistes, des dégradations sociales. » La raison de répondre : Voilà l'effet des lois immuables conduisant inévitablement les humains vers plus d'affranchissement, de liberté et d'amour !

J'ai connu, en 1886-1887, des jeunes gens qui avaient pour leur fusil un soin minutieux ; ils semblaient considérer ce témoin irascible de toutes leurs peines et de tant d'humiliations ; ils semblaient



le prendre pour le symbole du patriotisme. Aujourd'hui, couvert de poussière ou de rouille, le pauvre ami est bien délaissé, en dehors de la manœuvre. Il faut voir avec qu'elle angoisse on l'accroche au ratelier; on ne le pleure plus au départ de la classe: le cher flingot est passé dans l'ordre des choses négligeables. Le dédain que le soldat éprouve au contact des armes lui enlève la notion même de la plus élémentaire propreté; l'expérience acquise me défend contre toute exagération. Que devient alors l'armée, cette soi-disant école de l'honneur et du devoir, sinon une institution nuisible ? Le gradé direct du soldat s'aperçoit mieux que personne, par les difficultés de plus en plus grandes qu'il éprouve dans l'accomplissement de sa tâche, que le patriotisme n'existe pas au cœur du soldat, qu'il est loin de la résignation d'antan, toujours prêt à la maudire et qu'on lui impose au nom de la patrie. On a cherché par des conférences fréquentes, par l'organisation des fêtes anniversaires du régiment, à faire revivre ces qualités primesautières du patriote; tout a été vain : le soldat a écouté avec une indifférence complète, quand il ne souriait pas au récit plus ou moins fantaisiste des actions d'éclat d'antan s'est réjoui aux fêtes avec plus ou moins d'exhubérence, non parce que la date en rappelait une victoire quelconque, mais parce que ce jour-là il vivait un peu plus libre.

Mais, objectera-t-on, tout cela est l'état d'esprit de l'état de paix ! Que se fassent entendre les bruits de guerre et l'on verra toutes ces jeunes natures s'élancer comme un seul homme vers l'honneur des combats. Ceux-là même qui tiendraient ce langage connaîtraient bien mal l'âme de la jeunesse française actuelle. Mieux vaut cent fois ne jamais tenter l'expérience.

Les derniers événements justifient hautement nos craintes; nous avons vu partir mille hommes de notre régiment pour la Chine, seuls étaient gais les dévoyés, qui, affamés, s'étaient faits pour quelques pièces de monnaie défenseurs de la patrie; leur conduite là-bas a été d'un héroïsme à faire tressaillir d'horreur les molusques les moins vertébrés.

De tout le récit de cette campagne, nous avons préféré ne retenir qu'un fait, très significatif en ce qui concerne les rapports intellectuels des divers nationaux qui se sont rencontrés là-bas.

Un sous-officier allemand s'était lié d'amitié avec un sous-officier de ma compagnie: à leur retour dans leur patrie respective, cette amitié continua à se manifester par un échange de photographie et une correspondance assidue; il était vraiment intéressant d'entendre lire par le traducteur ces lettres du Prussien au Français, où étaient exprimés des désirs de paix, de désarmement, de solidarité étroite. Nous vîmes là, en cet incident simple en apparence, le prélude de cette réconciliation, prélude elle-même du règne de travail, d'instruction, de paix internationaux, brisant les frontières, détruisant les races, abolissant les nations pour ne former des peuples du monde qu'une grande et même famille, l'humanité.

Nous avons lu avec un grand intérêt, une douce satisfaction, dans la *Revue de la Paix* la magistrale conférence faite par l'illustre physiologiste Charles Richet; nous ne saurions trop en recommander la méditation aux spiritualistes modernes, trop souvent désintéressés de la paix universelle, ils pourront se la procurer dans les bureaux de la revue, rue de la Sorbonne, 16, à Paris. « La patrie des chrétiens devrait être l'humanité; leur apostolat, la Paix », disait Amo autrefois militant. Il serait à désirer que les paroles de ce penseur fussent mises en pratique par tous ceux qui partagèrent et partagent encore les idées spiritualistes.

Il y a là une œuvre humanitaire entre toutes, à laquelle des humains, se targuant du droit d'être dans le vrai, ne peuvent avoir celui de se soustraire.

Mais travailler à l'œuvre de la paix universelle n'implique pas le soin d'esquiver les devoirs d'un citoyen, quelles qu'en soient les exigences, quand ces devoirs sont comme la manifestation volontaire de la société intégrale. Supporter les infériorités de celle-ci, s'y conformer tout en travaillant à leur disparition est le signe d'une grande âme, d'une mâle vertu, et là où la résignation avisée peut être d'un grand effet salutaire pour le Progrès, la révolte peut en compromettre la marche ascendante.

CÉBRÉLESMONTIN.

OBSERVATIONS

Les hommes, dans leur très grande majorité, croient à Dieu, à l'intervention divine dans le monde. Qu'ils aient raison ou qu'ils aient tort, là n'est pas la question pour le moment. Les négateurs, d'ailleurs, qui font sonner si haut le nom de la science, n'en savent rien, n'en peuvent rien savoir. On ne discute pas, encore moins résout-on le problème de Dieu *scientifiquement*. La science s'occupe des choses contingentes, des phénomènes changeants et sans cesse renouvelés dont la vie et la nature nous offrent le constant spectacle. Dieu n'est donc pas de son ressort. Il est d'un autre ordre et se découvre par d'autres moyens. En raisonnant de lui comme fait M. J. Blain — et avec lui tous les non-croyants — nous tombons dans la lourde faute que nous avons tant reprochée à certains savants. Ceux-ci nient l'âme sous le prétexte, matériellement plausible, qu'ils ne l'ont jamais trouvée au fond de leurs cornues ni sentie sous le tranchant de leurs scalpels. Puisque nous trouvons que les savants ont tort qui argumentent de la sorte, pourquoi verser dans la même ornière en parlant de Dieu? Sans doute, et je le reconnais bien, il ne se découvre pas à l'œil nu, ni sous la lentille grossissante du microscope, ni dans le champ plus vaste du télescope. La chimie ne révèle son existence dans aucune des combinaisons de la matière; la physique ne le pèse pas, et la mécanique n'en évalue pas la force en kilogrammètres. Mais n'y a-t-il donc de réel que ce qui se pèse ou se nombre? Sommes-nous à ce point plongés dans « la superstition de la grosseur » que nous ne concevions rien au delà? Il semble que les expériences psychiques eussent dû nous ouvrir l'entendement sur d'autres réalités, sur les vraies, qui ne sont pas celles considérées par les hommes de science.

Je ne m'étonne pas outre mesure, du reste, qu'habitués à nous contenter d'apparences — toute notre éducation nous y porte — nous en venions à oublier le noumène qui est le soutien du phénomène, à nier Dieu, dont l'univers n'est qu'une partielle manifestation. Cela est logique, d'une logique élémentaire, un peu simpliste même. Ce qui est regrettable, souverainement regrettable, c'est qu'on nie Dieu et l'intervention divine en des termes de mépris qui ne peuvent que froisser, blesser les sentiments les plus intimes, les plus profonds de ceux qui, pensant différemment, prient. C'est ainsi que j'ai trouvé très déplacée, pour le moins, cette phrase de l'article de M. J. Blain : « Les spirites ont autre chose à faire qu'à BÊLER (c'est moi qui souligne) le nom de Dieu et attendre de sa volonté toute chose, comme les troupes moutonnières des autres religions. » Il pouvait dire la même chose en paroles plus respectueuses qui, sans aucunement affaiblir sa pensée, n'eussent pas inutilement contristé les cœurs, ce qui est presque une mauvaise action. La foi des autres, leurs espérances, mieux, leurs certitudes constituent un trésor sacré. S'il nous les faut combattre au nom de nos convictions personnelles, de ce que nous estimons être la vérité la plus positivement démontrée, faisons-le avec la considération, avec la charité que nous devons à tous. « Hors la charité, point de salut. » Nos arguments, bien loin d'en être diminués, y gagneront une nouvelle vigueur. Rien ne donne à réfléchir comme le sérieux, la parfaite convenance, la tenue



dont use l'adversaire dans la discussion. Se sert-il, au contraire, de vocables désobligeants, ironiques, de ces vocables qui débordent de fiel ou de dédain, tout aussitôt on se replie sur soi-même, on se hérisse, et tout l'effort de la discussion est perdu.

∴

Où, d'ailleurs, M. J. Blain a-t-il vu que les adorateurs de Dieu attendent tout de son intervention? Ne parlons pas de Jésus qui, dans sa foi en la paternité divine, a si bien su faire comprendre aux hommes la fraternité humaine, effaçant sous sa parole miséricordieuse toutes les distinctions de juif et de païen, d'esclave et d'homme libre. Mais Paul parcourant la terre pour prêcher et répandre la doctrine de son maître a-t-il tout attendu d'en haut? Luther paraissant tout seul devant la diète de Worms n'a-t-il pas donné un admirable exemple d'héroïsme? La conscience ne se sent-elle pas heureuse et fière devant ce petit moine qui se pose, invincible, irréductible, en face de toutes les puissances du monde ensemble conjurées? Est-ce que saint Vincent de Paul n'a pas agi, merveilleusement, pour son temps et pour les circonstances au milieu desquelles il vivait? etc., etc.

Je sais bien la contre-partie, tout le mal qui s'est fait au nom de Dieu. Mais la seule chose que je veuille ici affirmer, c'est qu'on peut croire en Dieu, en son intervention sans pour cela s'endormir dans une béate satisfaction ou un coupable farniente. La sagesse des nations a dès longtemps concrété cette double pensée dans un proverbe bien connu : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » De fait, toute l'histoire est pleine des hommes de Dieu qui ont su être en même temps des hommes d'action. Sans doute, le progrès a été lent, désespérément lent. Mais croyez-vous vraiment, à écouter les prédications de haine, de révolte, d'envie, toutes les diatribes, toutes les injures, toutes les menaces, toutes les violences que débitent les athées de toutes les écoles et de tous les milieux, que les choses iront mieux, quand ces hommes-là, devenus la majorité, nous gouverneront? Tout ce que je vois autour de moi, tout ce que je sens en moi, m'assure chaque jour davantage que si nous avons peu marché, la faute en est un peu à chacun de nous, à notre nature inférieure, à tout ce qu'il y a en nous d'imparfait et d'injuste. Les institutions exercent assurément leur influence dans les sociétés. Mais les institutions sont, si je ne fais pas erreur, des créations humaines. Nous les acceptons, nous les supportons, parce que nous y trouvons ou nous imaginons y trouver notre intérêt. Un moment vient où, devenues caduques, le souffle révolutionnaire les renverse. Une nouvelle étape commence. Mais combien, dans cette nouvelle étape, la marche est incertaine, hésitante. Combien de retours en arrière! Le progrès ne se réalise qu'au prix de nombreux sacrifices et de cruelles douleurs, ne s'enfante que dans les larmes et, presque toujours, le sang. Pour qu'il fût rapide, il faudrait que nous-mêmes nous fussions désintéressés, bons, meilleurs. Notre nature, où se combattent tant de forces contraires, penche, malheureusement, plus vers le bas que vers le haut, vers le particulier que vers le général, vers le *soi* que vers l'*alter*. L'égoïsme reste la note dominante de l'humanité, et ce n'est pas, je le crains très fort, l'absence de Dieu, d'idée divine parmi nous qui modifiera la situation actuelle dans un sens favorable.

∴

L'idée de Dieu a le tort grave d'être ce que les hommes la font; dès lors, ce n'est pas l'idée déiste qui moralise les hommes, mais les hommes qui moralisent cette idée. L'idée de Dieu, soit, nous n'y contredirons pas. Mais l'idée de Dieu est une chose, et Dieu en est une autre. L'idée peut être fausse, absurde, odieuse, caricaturale, et j'accorde volontiers que celle de Dieu l'a été souvent. Cela change-t-il quelque chose à Dieu lui-même? De ce qu'autrefois les hommes se faisaient de la terre que nous habitons des idées qui, aujourd'hui, nous font sourire, cela a-t-il empêché la terre d'être ce qu'elle est? De ce que le soleil paraissait aux anciens tout petit — les plus hardis lui donnaient la grandeur du Péloponèse — en a-t-il moins éclairé, réchauffé, gouverné notre globe et tous ceux qui lui font cortège? Tout, se figurait-on autrefois, a été créé en vue de l'homme et pour son usage exclusif. Lui seul était doué d'intelligence. Seul entre tous les êtres, il survivait à la mort. Le soleil ne brillait que pour lui. Les feux de la nuit s'allumaient pour son unique satisfaction. Ces enfantillages ont-ils nui à la marche grandiose des étoiles dans l'infini? Ont-ils diminué d'un atome l'immensité de l'univers? L'espérance de l'homme, enfin, son idéal n'a-t-il pas passé par les mêmes phases successives? Faut-il, parce que l'homme a conçu d'abord un avenir tout matériel, la satisfaction de ses besoins physiques, en dehors de toute vue supérieure, dire que l'idée de l'idéal doit être effacée, puisque ce n'est pas l'idéal qui moralise l'homme, mais l'homme qui moralise l'idéal? Il y a ici une pétition de principe. Certainement l'homme est sujet aux conditions de temps, de milieu. Toutes ses conceptions portent la trace de son développement intellectuel et moral. Mais est-ce une raison, vraiment, pour jeter par-dessus bord toute lueur qui le porte plus haut, ne fût-ce que d'un degré, que l'instant où il vit, plus haut que les appétits et les nécessités du moment? Non, évidemment. L'idée peut être puérile, la réalité d'un merveilleux incomparable. S'il en était ainsi de Dieu? Si la distance était infinie entre l'idée que nous nous faisons de lui, et son Être même? Si personne ne peut scientifiquement rien affirmer à cet égard, personne non plus n'est en droit de rien nier. Il échappe aux prises de la science, mais il est saisi pas la conscience. Un seul sentiment nous convient en présence de l'Infini Mystère : l'humilité, mot mal porté, je ne l'ignore pas, mais mot nécessaire. Dieu reste, dans notre esprit, l'idéal de justice et de perfection que poursuivent d'âges en âges, et d'éternités en éternités — sans toujours le savoir — tous les êtres qui pensent, qui sentent, qui aiment. Je ne crois pas, je ne puis pas croire qu'une idée pareille, s'appliquant à l'Être que nous appelons Dieu, doive jamais entraver le progrès humain. C'est tout le contraire qui est la vérité.

Où M. J. Blain me devient tout à fait incompréhensible, c'est quand il dit : « Vous croyez à l'intervention divine? Eh bien! pour être logique avec vous-même, vous êtes obligé de croire à l'infaillibilité du pape : cet homme est désigné à Dieu pour servir d'intermédiaire à son intervention. » Pour de l'inattendu, voilà, certes, de l'inattendu. Quelle est cette nouvelle logique? Quoi! parce que je crois en Dieu, je suis obligé de croire au pape! Vraiment! Si l'article de M. J. Blain était d'allure moins sérieuse dans son ensemble, je croirais qu'il a voulu railler. Quels rapports logiques, je vous prie, voyez-vous, entre ces deux termes : infaillibilité papale, intervention divine? Pour moi, j'ai eu beau faire, y réfléchir plusieurs jours de suite, j'ai été incapable de nouer ensemble, logiquement, ces deux expressions. Elles sont absolument étrangères l'une à l'autre, aucun effort ne les peut rapprocher. Les prêtres, oui, se sont souvent fondés sur l'idée de Dieu — qu'ils prétendaient accaparer — pour établir leur domination sur les peuples. Je vous accorde cela. Mais les prêtres ont-ils eu raison? Ont-ils consulté Dieu ou se sont-ils consultés eux-mêmes? Ont-ils recherché la gloire de Dieu ou leur propre glorification? Dieu est à tous, et non à une catégorie donnée d'hommes. Suivant la parole de l'apôtre : « Vous êtes tous prêtres. » Retenons cela, et ne laissons personne, jamais, s'interposer entre Dieu et nous.

Je conviens que la théocratie a été, à peu près partout et toujours, un gouvernement déplorable. Mais la théocratie n'est pas le gouvernement de Dieu, c'est celui du sacerdoce, qui est le pire ennemi de



Dieu. Ne confondons pas, dès lors, la théocratie avec l'idée de Dieu. Les hommes ont abusé de ce qu'il y a de plus grand et de plus haut, en vue de buts exécrables. Faut-il, à cause de cela, désavouer, rejeter Dieu, la Souveraine Justice, la divine Providence? Combattez les théocraties, à la bonne heure! Faites la guerre aux cléricalismes, à tous les cléricalismes. Il en existe ailleurs que chez les prêtres. Proclamez la liberté, travaillez à son triomphe. Chassez de partout les intermédiaires inutiles ou coupables, tous les parasites qui vivent honteusement des choses saintes. Poursuivez jusque dans leurs repaires les plus cachés tous les prétendus hommes de Dieu — véritables sangsues — qui ne songent qu'à s'approprier nos richesses et qu'à ravir nos libertés. Il y a là une œuvre utile et saine et nécessaire. Dévoilez toutes les bassesses, toutes les turpitudes. Livrez à la réprobation publique toutes les injustices, toutes les violences, toutes les iniquités. Le champ est vaste et la matière immense. Mais quant à l'idée de Dieu, quant à Dieu, croyez-moi, ne l'arrachez pas, n'essayez pas de l'arracher du cœur des hommes. Dieu leur est de toute nécessité, soit dans leurs détresses, soit dans leurs joies. Nous avons besoin de remercier, et nous avons besoin de supplier. Enfantillages d'hommes enfants, dira-t-on. Peut-être! Quoi qu'il en soit, une idée ainsi enracinée au cœur de l'homme depuis le berceau de l'humanité mérite le respect de ceux-mêmes qui s'en sont affranchis, et qui, de ce fait, se croient plus libres, sans l'être réellement.

Et tenez, ce qui s'est passé dernièrement à Lyon, vous sera peut-être matière à réflexion. M. le pasteur Fulliquet, orateur très distingué, homme d'action remarquable, bien que croyant, s'est présenté parmi les spirites, et leur a parlé un langage extrêmement sympathique. Croyez-vous qu'il fût allé à eux dans les mêmes conditions, s'ils eussent fait profession d'athéisme? Il est probable qu'il n'en eût rien fait. Du moins leur eût-il parlé un autre langage. Or, ce qui est vrai de M. Fulliquet, l'est de beaucoup d'autres. Quiconque a entrevu Dieu, quiconque l'a *senti* n'en fera pas le sacrifice aux idées du jour, les spirites déistes, qui sont la masse, moins que quiconque. Dans le même ordre d'idées, vous figurez-vous que Léon Denis aurait le même succès dans ses tournées de conférences, si, au lieu d'affirmer Dieu, il le niait? Croyez-vous que son livre *Après la mort* eût fait le même bien, athée que croyant?

Allan Kardec aussi a affirmé Dieu. Ses ouvrages en sont pleins, soit que vous considériez les premiers, ou que vous envisagiez les derniers. Il a bien fait; c'était son inaltérable conviction. Le dégager de toutes les compromissions coupables a été son effort constant. Combattre les absurdités, mettre à nu les superstitions vulgaires attachées à l'idée de Dieu, son but invariable. C'est la voie dans laquelle, à notre tour, il nous appartient de marcher. Placer Dieu plus haut, toujours plus haut, sans nulles passions humaines. Principe de Toute Justice et de Tout Amour, quel plus haut idéal! Nous placer nous-mêmes sous son regard, afin que rayonne sur nous sa pureté, sa justice, son amour, pour que, de notre côté, nous soyons purs, justes et fraternels: de telles conceptions, assurément, n'ont rien qui puisse retarder le progrès ou le faire rétrograder.

Le plus grand malheur qui pût arriver au spiritisme serait que les spirites, suivant la mode du jour, se posassent en adversaires de Dieu, se déclarassent anti-déistes, athées. Ce qui fait la force des coalitions rétrogrades, ce n'est pas tant leur puissance propre, que l'incrédulité radicale, l'athéisme néantiste de ceux qui sont leurs adversaires. L'humanité se défie de leurs négations. Elle ne veut pas faire ce grand saut dans l'inconnu. Qui pourrait le lui reprocher?

Daniel Metzger.

Genève, ce 26 août 1903.

DU MAGNÉTISME CURATIF

De *la Gazette de Péronne*:

M. Georges Raquet, directeur du *Progrès Agricole*, dans son journal du 9 août, sous la rubrique: *Charcuterie Moderne*, s'élève avec véhémence, en l'assaisonnant de la pointe de malice et de finesse désopilantes qui lui sont propres, contre les procédés nouveaux de la médecine humaine, pour laquelle cependant il n'indique aucun moyen d'y parer ou de la supplanter.

Devant cette lacune, je ne puis résister à parler, sans vouloir en aucune sorte en imposer à qui que ce soit, écrivant seulement avec la ferveur et la chaleur communicative d'un homme convaincu de l'efficacité d'une médication, je ne dirai pas nouvelle, car elle est aussi vieille que le monde, mais remise au jour, débarrassée de tout mystère et de toute superstition: le *magnétisme curatif*, du vieux neuf, en un mot.

C'est, on peut le dire hardiment et sans crainte de démentis, la médecine de l'avenir et la médecine *universelle* pour tous les maux, quels qu'ils soient, à la portée de tous et dans la « main » de tous, car le plus généralement (on se sert néanmoins du pied si l'on veut, ce qui, pour notre civilisation actuelle, serait non moins disgracieux que répugnant), ce sont les deux mains qui ont fonction de guérison, par leur application sur les endroits malades ou douloureux, complétée par des passes longitudinales.

Les effets de soulagement sont souvent surprenants et tellement rapides qu'on doute même de son mal primitif et que l'on est tenté de crier au miracle, lequel, du reste, n'est qu'une manifestation plus grandiose de ce fluide impondérable et invisible (du moins pour la plus grande partie des humains) qui est source de vie et de force.

Exploité longtemps dans l'antiquité et monopolisé dans les temples, il a produit des merveilles et a fait et fait toujours des miracles, au sens propre du mot.

Que sont donc autres que des magnétiseurs très bien doués, les rebouteurs, les renoueux, et les rhabilleurs, entachés, pour certains, de sorcellerie? Pourtant peut-on, malgré la défiance et souvent la déconsidération que beaucoup jettent sur eux par suite de préjugés, tous plus absurdes les uns que les autres, nier leur action manifeste? Parlez-en aux personnes qui ont eu recours à leurs services et vous jugerez d'après ce qu'elles vous répondront!

A part les personnes imbues d'idées erronées et de préventions non moins stupides et obstinées à ne pas suivre le mouvement libérateur, qui le combattent et le bafouent, le Magnétisme a aussi à demander droit de cité à l'Académie de Médecine qui, raisonnant méthodiquement et mathématiquement, ne veut admettre que ce qu'elle peut voir, disséquer ou matérialiser, nie son effet.

De ce que tout le monde n'est pas apte à le produire, il ne s'ensuit pas qu'il n'exite pas et ce n'est pas une raison de nier *a priori* sa manifestation; autant nier les sciences mathématiques qui sont aussi impondérables que lui, pour un homme non versé dans ces sciences, auquel on donne un problème à résoudre, sans qu'il puisse y parvenir.

Néanmoins elle en admet un morceau; *l'hypnotisme*, tel un seul bras au lieu du corps entier.

Aussi est-ce pour réagir contre cet ostracisme qu'une vaste pétition en sa faveur, sous le patronnage d'Emmanuel Vauchez, s'organise pour le réhabiliter et lui donner libre exercice en France, où il est proscrit de par la loi comme médecine illégale, lui qui dans les mains de nouveaux magnétiseurs, va refaire de nouveaux prodiges, laissant à ceux qui le manipulent, comme récompense de leur dévouement et de leur effort, le même sort qu'à leurs devanciers.



Malgré cette lutte contre ce fluide mystérieux, il n'y a aucune hésitation à conseiller aux déshérités de la vie, alors même qu'ils auront tout essayé, d'avoir recours à lui, avec cette certitude absolue que lorsqu'ils en auront éprouvé les effets, ils deviendront ses plus acharnés défenseurs et ses plus fervents propagateurs ; ils forceront ainsi la main aux pouvoirs publics.

Alors que sous notre régime actuel tout tend à rapprocher les diverses classes entre elles et à fusionner le peuple en une seule et même famille, qu'y a-t-il de ridicule à démocratiser aussi les remèdes ?

Liberté, Égalité, Fraternité, voit-on écrit partout aux monuments ! Mais des facétieux s'ingénient à mettre fictivement des points après chaque mot et vous disent sans broncher : Liberté, point ; Egalité, point ; Fraternité, encore moins !

Faisons donc que ces belles maximes entrent naturellement et réellement dans nos mœurs et pratiquons surtout la dernière, source de satisfaction et de jouissance incomparables pour les cœurs généreux.

Hallu, le 10 août 1903.

Ch. Seuffert.

Un Guérisseur-Maire poursuivi

M. Guérin, maire de Pacé. — Le don de guérir et les moyens de s'en servir. — Une ménagère pratique. — L'impression à Pacé.

M. le docteur Leray, agissant au nom du *Syndicat général des Médecins d'Ille-et-Vilaine*, vient de déposer entre les mains du Procureur de la République une plainte en exercice illégal de la médecine contre M. Guérin, cultivateur, maire de Pacé, et l'on annonce que, très prochainement, ce magistrat municipal doit comparaître devant la police correctionnelle.

Quel était donc ce « rebouteux » que la confiance de ses concitoyens avait élevé au premier rang dans son pays ? Quelle était sa manière de guérir ? Dans quel but faisait-il concurrence aux médecins ?

Voilà ce qu'il était intéressant de savoir. Et, dans ce but, je suis allé hier rendre visite à M. Guérin, dont la ferme est située à un kilomètre environ du bourg de Pacé. On y accède par un joli chemin creux bordé d'ajoncs et de pâquerettes ; à droite et à gauche s'étendent des champs verdoyants. Quand j'arrive, vers les 3 heures de l'après-midi, la ferme semble endormie. Un calme immense plane sur toute la nature. Je m'informe auprès de deux servantes qui passent portant de lourdes jattes de lait crémeux. Elles me regardent d'un air méfiant.

— Le patron ?

— Il doit être dans les champs avec les ouvriers !

Et elles s'en vont, me laissant là. J'entre dans la maison. Une personne attend M. le Maire depuis un moment déjà. Je fais comme elle ; puis, impatienté de ne pas le voir, je me mets à sa recherche.

Dans une étable où vingt bœufs et vaches sont installés, preuves vivantes de la prospérité de l'exploitation agricole, je rencontre M. Guérin qui donne le coup d'œil du maître. C'est un homme assez grand, à la figure énergique, dont la rudesse est tempérée par la douceur du regard et un sourire de bonté.

Je me présente, et lui explique mon désir de savoir de sa bouche les faits qui motivent la grande colère des médecins d'Ille-et-Vilaine.

Les déclarations de M. Guérin.

M. Guérin me fait entrer dans la grande salle de la ferme, carrelée et d'une propreté méticuleuse ; il serre la main de la personne qui l'attend ; et, allant chercher au cellier un pot de son meilleur cidre, nous en verse une bolée. Ce n'est que lorsque nous avons bu, qu'il croise les bras sur sa poitrine et nous dit :

— Voilà la chose. Il est permis de soigner les animaux, de les guérir, sans que le vétérinaire s'en occupe, et il n'est pas permis de porter secours à ses semblables. Les gendarmes étaient ici hier, et sur leur petit calepin inscrivaient mes crimes. Pensez si j'en ai commis ! J'ai sauvé des centaines et des centaines d'existences, j'ai fait marcher les boiteux, j'ai redressé les bossus, j'ai réussi là où la médecine a toujours été impuissante. Ces messieurs ne pouvaient supporter ça. Quand je dis : « ces messieurs », c'est plutôt le docteur Leray dont je veux parler. Il pense en m'atteignant atteindre votre maire, M. Pinault. Il en sera, du reste, pour ses frais. Et, si je vais en prison, soyez certain que j'en serai très honoré, et que mes concitoyens continueront à me serrer la main.

Un petit silence a lieu, pendant lequel M. Guérin remplit les bolées.

Je questionne :

— Mais, dites-moi, quelles maladies guérissez-vous ?

— Je ne m'occupe pas des maladies. Je ne soigne que les plaies et les fractures ; je remets les os en place, je resserre les ligaments.

— Avez-vous quelquefois des insuccès ?

— Rarement... à moins que les médecins ne s'emparent de mes malades..

— Et combien demandez-vous d'honoraires à vos clients ?

Le fermier me regarde, stupéfait. Et se levant, avec un accent énergique, s'écrie :

— Je n'ai jamais demandé un sou à ceux que j'ai guéris, riches ou pauvres, pas même un cadeau. Je les soigne, pa[illegible] donné un don dont j'ai le devoir de me servir envers ceux qui souffrent ou qui risquent d'être estropiés pour leur vie !

Le visiteur qui trinque avec nous approuve de la tête les paroles du Maire et finit par me dire :

— Moi, Monsieur, j'ai un enfant qui, soigné par un médecin pour une fracture de la cuisse, m'est revenu boitant. M. Guérin me l'a guéri en quinze jours.

Mme Guérin se console facilement.

A ce moment, Mme Guérin entre dans la pièce et se mêle à la conversation.

— Je suis presque heureuse, dit-elle, de penser que la justice va donner à mon mari un prétexte pour ne plus soigner les gens. Il y a tant de travail dans notre ferme ; et, tout le long du jour, c'était une procession de blessés, qui venaient de 20 lieues à la ronde et qui suppliaient mon mari de les guérir. Devant leurs larmes, devant leurs supplications, il ne savait pas refuser ; et c'était chez nous une véritable invasion d'étrangers, la ferme devenait un hôpital.

Maintenant, ajoute-t-elle, j'espère qu'il ne soignera plus personne. Dimanche, il est venu plus de treize voitures. Les gens sont partis sans voir Guérin.

— Et quelques-uns pleuraient à chaudes larmes, ajoute M. le Maire de Pacé, avec une pointe de mélancolie.

On sent qu'il regrette d'avoir refusé son aide à tous ces gens qui sont partis désespérés.

— Alors, c'est bien fini, Monsieur le Maire, vous ne vous occuperez plus de médecine.

— Il le faut bien ! Tous ces médecins ont le droit avec eux s'ils



n'ont pas la raison. Et regardez le résultat de leur protestation. Ce matin même, la femme d'un cantonnier a la jambe cassée par une vache, qui tombe sur elle. La voilà au lit avec une plaie terrible. Depuis huit heures, on cherche vainement un médecin, et elle est si mal qu'on a dû l'administrer. Si j'avais eu la faculté de la soigner, elle serait peut-être hors de danger...

En quittant M. Guérin, je me rends au bourg de Pacé pour tâter l'opinion publique.

Çà et là.

Je me hâte de dire que tout le monde est d'accord pour défendre énergiquement le maire. C'est un concert de louanges, chacun me cite les guérisons les plus extraordinaires, et les bonnes femmes s'écrient — avec quelque justesse peut-être :

— Tout ça, c'est des affaires politiques !...

Je sonne à la grille du presbytère, et M. l'abbé Forget, recteur de Pacé, veut bien me recevoir.

A mes premières paroles, il s'écrie :

— Ah ! combien vous avez raison d'être venu. Savez-vous que tout Pacé est en révolution, car chacun aime ici notre maire, qui est bien l'homme le meilleur que je connaisse...

Et M. le recteur me raconte qu'il fait le bien sans forfanterie, sans vain orgueil, non seulement guérissant les blessés sans aucune rétribution, mais encore leur fournissant parfois des subsides, les hébergeant, les nourrissant.

— Certes, la loi est là, me dit M. l'abbé Forget, mais il y a aussi les faits, et la vérité me force à convenir que les guérisons que M. Guérin a accomplies sont extraordinaires. Voulez-vous un exemple ? Un ecclésiastique de mes amis se casse un jour une jambe ; le médecin qu'il consulte lui dit : « On va vous placer la jambe dans un appareil, et d'ici deux ou trois mois vous serez guéri. » Mon ami n'a pas de temps à perdre. Il se rend chez Guérin, qui le soigne et, en huit jours, le remet sur pied. Je pourrais vous citer bien d'autres exemples.

— Mais pourriez-vous me dire, monsieur le recteur, si M. Guérin a fait des études en chirurgie ?

— Aucune. On guérissait les fractures dans la famille de père en fils. Pourtant il connaît très bien le squelette humain, et sait la place des os et leurs relations. Il a de plus une douceur de main extraordinaire.

— Les médecins sont pourtant décidés à le poursuivre jusqu'au bout,..

— Evidemment, mais dans le cas de notre maire on peut espérer en la clémence du tribunal, qui jugera qu'il n'a jamais donné de soins pour en recevoir un bénéfice, et qu'au contraire il a dépensé son temps et son argent.

Et tandis que M. le recteur me reconduit à la porte du presbytère il ajoute :

— J'ai appris qu'une pétition est en train de s'organiser ; les 2.000 habitants de Pacé vont intervenir, sans doute, en faveur de leur maire.

Et je suis parti avec l'espoir que les juges de Rennes entendront cette requête des habitants de la jolie commune de Pacé.

ULRIC GUTTINGUER.

(De *l'Ouest-Eclair*.)

Extrait des Cours de Magnétisme

TREIZIÈME LEÇON (*suite*)

Manifestation de l'âme.

Après un très long exposé des miracles de saint Médard, le docteur Regnard termine par la réflexion suivante :

« Ne semble-t-il pas que notre pauvre humanité tourne dans un cercle vicieux ? Il n'y a plus aujourd'hui de convulsionnaires ailleurs que dans nos hôpitaux ; mais les prodiges durent encore, il serait facile de trouver tel endroit où véritablement les *paralysies*, les *ankyloses*, les *hydropisies* guérissent comme par enchantement. Là comme au tombeau du diacre pénitent, on voit nombre de béquilles abandonnées ; là aussi la foule pousse des cris d'admiration.

« Cent cinquante ans de travaux et de découvertes scientifiques n'ont rien changé. Une partie de la société est revenue aux vieilles erreurs, qui lui plaisent et la flattent. Ce sera fatalement notre sort toutes les fois que nous abandonnerons les voies de la science et de la raison. »

Retenons donc bien ces paroles du savant et disons que, puisque les mêmes phénomènes se produisent dans les hôpitaux et que les prodiges durent encore malgré les cent cinquante ans de travaux et de découvertes scientifiques, les voies de la science abandonnées ou suivies n'empêchent en rien la cause qui partout et toujours se manifeste sous mille formes différentes.

Une chose bonne à noter, c'est que, dans la plupart des cas, les malades sont pris de violentes convulsions : les uns se sentent pénétrés par une force surhumaine qui les roule, les enlève et les rejette avec violence par terre ; d'autres se courbent en arc de cercle, et il faut les frapper à coups redoublés avec de fortes massues pour leur donner la santé ; d'autres encore se roulent sur des charbons ardents, mangent du verre pilé ou se font écarteler les membres en tirant dessus avec une très grande force et une fois les accès passés ils se trouvent on ne peut mieux ; la plupart de ces derniers ne se rappellent rien une fois la crise passée.

Avec notre époque de positivisme et de science compassée tous ces phénomènes sont tombés dans le domaine de l'observation journalière, ils peuvent être provoqués à volonté, et lorsqu'un sujet se trouve apte à produire la diversité des phénomènes on s'aperçoit bientôt que des forces encore mal définies existent et révèlent parfois une intelligence bien en dehors de celle du sujet, et comme la force brutale ne peut être intelligente et encore moins agir intelligemment sur la matière, nous sommes forcément amenés à dire que, puisque ce que nous voyons aussi bien dans le domaine purement expérimental que dans la simple observation, se passe d'une façon intelligente, la cause productrice doit forcément être intelligente.

De même que les manifestations de la vie chez l'être humain révèlent la soumission de la matière aux désirs de la partie immatérielle, c'est-à-dire aux idées qui naissent dans le cerveau, de même ces idées ne peuvent venir que de ce principe qui domine et commande le corps, l'âme, qui, elle, semble pouvoir se manifester librement en dehors de la matière qui l'étreint et l'enchaîne pendant la durée de son union avec le corps.

A travers les siècles passés, les génies, les philosophes de toutes les écoles, à peu de chose près, faisaient intervenir dans les actes de la vie des causes supérieures ou inférieures à l'humanité.

Dans les religions, ce sont les saints, les anges, les archanges, les séraphins qui veillent sur les hommes et sur l'humanité pendant que Lucifer les conduit au mal. Dans le monde profane, je l'ai déjà dit, ce sont les sorciers qui ont à leur service les esprits des ténèbres, et tout un monde nous envahit à notre insu, les gnomes, les ondines,



les salamandres, voire même les fameuses larves des occultistes, etc.

Dans la science positive, le tout n'est qu'hallucination et fourberie, c'est le cerveau qui sécrète plus ou moins bien la pensée. Quant à l'âme, il ne faut pas en parler, les cellules du cerveau vibrent sous l'empire de diverses sensations objectives ou subjectives, et c'est tout.

Je dois dire en passant que certains penseurs admettaient et admettent encore de nos jours l'action occulte de nos pensées sur nous, je ne dis pas de notre âme, retenons bien ceci, et ces pensées prennent corps au point de pouvoir s'objectiver et se présenter à nous sous forme de fantôme pouvant nous influencer; nous verrons plus tard ce qu'il y a de fondé dans cette manière de voir.

En attendant, si nous considérons qu'à toutes les époques du monde la généralité des hommes a cru à un principe en nous attaché au corps pendant la vie et libéré par la mort, nous pourrons admettre, jusqu'à un certain point, que ce même principe peut, par un effort conscient, influencer après sa séparation corporelle d'autres êtres de même nature que lui, soit pour les libérer de leur prison de chair, soit pour leur apporter une surabondance de vie; et si j'émets cette hypothèse, c'est parce qu'elle présente beaucoup de réalité, par les phénomènes innombrables qui se passent journellement sous nos yeux.

En effet, après avoir assisté à cette lente éclosion de la pensée qui gémissait sous le joug de l'ignorance à travers les siècles passés, une poussée formidable vient de lui donner une plus large envergure. Ce principe intelligent, cette âme acceptée et niée tour à tour s'impose d'elle-même à nos investigations. Tout un monde nouveau s'ouvre devant nous, les miracles s'expliquent, le surnaturel disparaît. Confondant l'homme et tous ses raisonnements, l'âme humaine s'affirme pendant la vie et après la mort pour nous montrer sa véritable grandeur et nous donner de plus larges conceptions sur nos destinées passées, présentes et futures.

Des messages d'outre-tombe nous arrivent, des conseils de la plus haute sagesse nous sont donnés, des remèdes à nos maux physiques et moraux nous sont apportés. Les crésiaques ressuscitent par l'entrancement de l'esprit, des fantômes s'objectivent devant nous et se font photographier, des traces de l'invisible et intelligente force se moulent dans la paraffine, et alors que quelques intéressés se disputent à qui mieux mieux la cause des phénomènes, le phénomène lui-même se charge de répondre, et sa réponse est celle-ci : « Je suis l'âme humaine, esprit immortel lié à mes frères de la terre et de l'espace. Je puis consoler ceux qui pleurent, soulager ceux qui souffrent, éclairer ceux qui doutent, guider ceux qui cherchent leur route en montrant à chacun que l'existence de l'être se perpétue éternellement, allant sans cesse vers de plus hautes destinées. »

Voilà, messieurs, où nous conduit le magnétisme humain, c'est-à-dire à la connaissance de nous-mêmes, afin d'arriver plus vite à la connaissance des causes d'où proviennent nos maux.

Nous savons maintenant qu'en nous existent deux êtres distincts qui constituent le dualisme individuel, c'est-à-dire corps et âme, l'un sujet aux métamorphoses de la matière, l'autre doué d'une puissance évolutive qui la pousse vers le TOUJOURS MIEUX.

A. BOUVIER.

LES DEUX ÉVANGILES

Il y a dans l'Evangile deux doctrines : celle de l'*homme charnel*, qui va finir, et celle de l'*homme spirituel*, qui va commencer.

Si les contradictions qui se trouvent dans l'Evangile ont dérouté les critiques et porté atteinte à la sainteté du Livre, on ne tardera pas à reconnaître que ces contradictions proclament, au contraire, sa valeur et son ORIGINE EXTRA-HUMAINE, puisque, aux versets du passé, périmés, vont succéder les versets de l'avenir, lumineux, éclatants, trouvant leurs preuves dans l'âme même, dans l'âme enfin heureuse par l'épanouissement des sens psychiques.

Or, ne fut-il pas inspiré de Dieu, celui qui apporta le christianisme d'hier et le spiritualisme de demain ?

L'Evangile est double. IL FALLAIT QU'IL FUT DOUBLE POUR ÊTRE ÉTERNEL.

Les chrétiens qui voient leur religion s'effondrer, doivent, loin de nous combrattre, se réjouir de notre œuvre et crier avec nous : « L'Eglise est morte, *parce qu'elle était humaine*. Le Christ vivra, parce qu'il est divin ! »

ALBIN VALABRÈGUE.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(*Suite.*)

N° 2.473 liste recueillie par Mlle Etienne.	38	signatures.
Listes précédentes	238.753	—
Total. . .	238.791	signatures.

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. Emmanuel Vauchez, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. Bouvier, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé.

A. B.

POUR LA DÉFENSE DU MAGNÉTISME

Reçu de Mme Potworowska. . . . . . . 100 francs.

SECOURS IMMÉDIAT
ET VIEILLARDS NÉCESSITEUX

Du 1er septembre,	de M. André Avignon. . .	0 fr. 30
— 3	—	de MM. Roche et Perruquat.	1 fr. »
— 4	—	de Mme Seignour	0 fr. 50
— 5	—	de M. Fenouillet.	1 fr. 00
— 8	—	Produit d'une quête entre malades dans notre salle d'attente pour une misère désignée.	4 fr. »
— 9	—	de Mme P..., Lyon	0 fr. 20
— 18	—	de M. Sandier, à Salaise . .	5 fr. »
		Total. .	12 fr. »

Pour l'Œuvre Fédérale

22 août, Une dame du Pays	0 fr. 50
1er septembre, La même	0 fr. 50
18 septembre —	0 fr. 50
Total. .	1 fr. 50

Le Gérant : A. BOUVIER.

26-9-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — Nos 310-311. 10 Centimes. 16 OCTOBRE — 15 NOVEMBRE 1903

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Afin de mettre les choses au point et, par suite, donner toute la compréhension désirable aux « Débats d'une grande cause », appelés à être inscrits au livre d'or du spiritisme à Lyon et précieusement conservés aux archives de la *Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes*, en même temps que pour être agréable à notre ancien collaborateur M. Henri Sausse, nous avons doublé ce numéro de notre publication, portant de ce fait n° 310-311, 16 octobre-15 novembre, ce qui nous permettra de mettre à jour de nouveaux travaux pour le prochain numéro.

L. R.

Fédération spirite lyonnaise, 7, rue Terraille

Réponse à l'article : TOUT A LA VÉRITÉ

MM. Alphonse Bouvier et Célestin Brémond ayant eu la délicate attention de nous adresser le n° 308 de *la Paix universelle*, qui contient de leur part contre nous la plus virulente diatribe, nous remercions ces messieurs de leur obligeance sans laquelle nous n'aurions pu prendre connaissance des attaques et des critiques plutôt outrées qu'ils formulent sans preuves exactes. Ayant à maintes reprises cherché leur journal dans les kiosques et chez les libraires où nous n'avons pas pu nous le procurer, ils ont donc été bien inspirés de nous l'adresser, mais ils auraient pu se dispenser de la souligner, cette attaque ne pouvant passer inaperçue.

Tout d'abord nous ferons remarquer à ces Messieurs qu'il est des insinuations et des accusations qui ne blessent que ceux qui s'attardent à les relever. Le bon sens de nos amis ayant déjà fait justice des offenses qui ne visaient que nos personnes, nous repousserons sans y prendre garde tout ce qui ne s'adresse qu'à notre Moi dont le minime intérêt s'efface sans amertume devant celui bien supérieur de la Fédération spirite lyonnaise qui nous a commis à sa garde.

Notre Fédération ayant une tâche plus utile à remplir, une œuvre plus durable à mener à bien est fermement résolue de ne pas se laisser détourner de ses devoirs pour entrer dans la voie toujours pernicieuse des polémiques personnelles, dont le funeste résultat est d'aigrir les caractères, de diviser les bonnes volontés. Malgré notre intention bien arrêtée de ne répondre à aucune provocation visant nos personnes, nous ne pouvons laisser dénigrer notre Fédération, dénaturer nos efforts et nier non seulement son existence, mais l'œuvre accomplie depuis vingt années.

Nous la défendrons donc aujourd'hui, mais, une fois pour toutes pour établir par l'exposé de ce qui a été fait que la vérité n'a besoin ni de haine ni de colère pour s'imposer, la constatation de son évidence doit suffire au chercheur impartial.

Nos contradicteurs n'ayant pu que feuilleter la collection de *la Paix universelle* et nous opposer des coupures d'articles qui semblent leur donner raison, nous leur ferons remarquer qu'il ne manquait pas d'autres sources où ils auraient pu puiser à profusion ces preuves de l'existence de la Fédération spirite lyonnaise, preuves qu'ils ont cherchées avec la ferme volonté de ne pas les trouver.

Ils n'avaient tout d'abord qu'à relire la lettre que leur adressa avant la première réunion du Comité provisoire M. H. Brun, membre du Comité de la Fédération en sa qualité de président de la Société spirite lyonnaise. Pour l'édification de nos amis et adversaires, voici copie de cette lettre dont M. H. Sausse, alors absent de Lyon, n'a pris connaissance que ces jours derniers :

Lyon, le 2 juin 1903.

« MONSIEUR BRÉMOND,

« Je ne sais si je pourrai me rendre demain à la réunion annoncée

et je tiens à vous faire connaître que M. Sausse étant absent de Lyon pour quelque temps, il serait peut-être bon de renvoyer à son retour les décisions importantes à prendre.

« M. Sausse ayant été jusqu'à ce jour le porte-parole de la Fédération spirite lyonnaise, la Fédération existant comme le prouve les invitations faites en son nom pour les anniversaires du Maître, l'œuvre des Vieillards est de même sous le patronage de la Fédération spirite lyonnaise qui remonte à 1883. S'il y a lieu de donner plus de corps, plus de vie à cette Fédération, nous sommes avec les hommes de bonne volonté pour y coopérer mais je crois qu'il est de notre devoir d'attendre le retour de celui qui a tant fait pour le spiritisme à Lyon.

« Quant à mon sentiment j'entends par Fédération une entente des chefs de groupes et des membres des bureaux des sociétés existantes, non pour former une nouvelle société mais pour nommer un secrétaire chargé de convoquer ces organisations lorsque cela lui paraitrait utile ou bien demandé par une des organisations adhérentes. Je vous soumets mes remarques et réflexions, espérant qu'elles seront reçues comme venant d'un frère dévoué à la cause spirite.

« Signé : BRUN,
« Président de la Société spirite lyonnaise. »

Malgré ces sages réserves, M. Brémond aurait voulu que la Fédération nouvelle fût votée sur l'heure et il formula même cette prétention qu'on ne quitterait pas la réunion sans que tout fût terminé. Il répondit à une observation de M. Toupet : M. Sausse n'est pas ici, eh bien ! tant pis, on s'en passera (1). Nos amis surent déjouer cette sorte de mainmise sur l'œuvre qu'ils avaient à cœur d'améliorer et aussi de défendre. M. H. Sausse de retour n'assista qu'à la dernière réunion, celle du 28 juillet, dans laquelle il se borna à rappeler ce qu'avait fait la Fédération depuis sa fondation et à présenter aux statuts en discussion des amendements qui étaient non son œuvre personnelle mais le résultat des délibérations des délégués de la Société spirite lyonnaise et la Société fraternelle.

Si, comme ils le disent trop haut, l'amour seul de la vérité animait nos contradicteurs, ils n'auraient jamais osé affirmer que la réunion du 2 août rue Paul-Bert comprenait 110 délégués, c'est sur la convocation de tous les spirites en Assemblée générale et non seulement des délégués qu'elle devait avoir lieu à 3 heures. Or lorsqu'elle fut ouverte à 4 heures et demie, il n'y avait que vingt-deux « 22 » personnes. M. Brun, qui y assistait pour y lire notre protestation, put constater à son départ vers 5 heures trois quarts qu'il y avait dans la salle de 50 à 55 personnes au plus, y compris les enfants. Où étaient les 250 spirites qui auraient donné à M. Brémond le mandat de fonder une Fédération nouvelle ? Ils étaient réunis, 14, Cours Charlemagne, répondant à notre appel pour défendre leur œuvre commune et nous donner le mandat de la continuer.

Affirmer dans ces conditions la présence de 110 délégués nous paraît un peu exagéré, comme est exagérée aussi la nomenclature des groupes dont on nous affirme l'adhésion. Parmi ces groupes, il en est qui ont protesté contre l'abus de leur nom inscrit sans autorisation, et dont plusieurs font double emploi ; il y a des groupes de une seule et unique personne.

Ces simples constatations suffisant à établir la valeur des arguments de nos contradicteurs, nous allons, pour l'édification de tous les spirites, rappeler, ainsi que l'a fait M. H. Sausse à la réunion du 28 juillet 1903, le travail accompli par la Fédération spirite lyonnaise depuis sa fondation jusqu'à cette dernière date. Ce sera, croyons-nous, la réponse la plus éloquente qui puisse être faite à ses détracteurs.

(1) Il y avait à cette époque quatre mois seulement que M. Brémond était venu se fixer à Lyon.

Extrait du procès-verbal de la réunion du 30 janvier 1883 : « M. H. Brun fait observer qu'une confusion a pu se produire de ce fait que la plupart des délégués des groupes ont reçu le madat formel de réclamer non l'organisation d'un groupe centralisateur mais de former la Fédération spirite lyonnaise. »

A la réunion du 12 avril 1883, les statuts sont adoptés et annexés au procès-verbal.

Nous devons à la vérité de reconnaître que la Fédération, alors constituée, ayant manqué le but qu'on s'était proposé par le seul fait de son organisation intérieure, crut devoir modifier son titre et, à l'Assemblée générale du 4 novembre 1883, prendre celui de Société fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme. Cette nouvelle dénomination fut reconnue par la Préfecture du Rhône et les statuts approuvés par arrêté du 12 mars 1884.

Mais le principe de la Fédération avait si peu été abandonné que le 12 juillet 1885 une conférence publique fut faite sous ses auspices par M. Gabriel Delanne, salle de la Perle, à Croix-Rousse.

Le 26 juillet 1886, nouvelle conférence par M. Gabriel Delanne au siège de la Société spirite lyonnaise, 14, cours Charlemagne.

Le 3 août 1887, une commision de neuf membres est nommée pour organiser les conférences de M. Léon Denis et faire à domicile une souscription pour en couvrir les frais. Cette commission était composée de trois délégués de la Société spirite lyonnaise, trois de la Société fraternelle, et un du groupe Amitié, Solidarité, Progrès.

La souscription produisit.	337 fr. 25
La quête cours Charlemagne.	26
	363 fr. 25
La quête rue Terraille	28 65
— pendant la conférence	173 10
Soit un total de	559 fr.
Nous n'avons dépensé en frais divers que .	396 75
Il restait un reliquat de	162 fr. 25

à l'actif de la Fédération après la conférence de notre ami Léon Denis, conférence qui eut lieu au théâtre de la Scala le second dimanche d'octobre 1887.

En juillet 1886, la Fédération avait fait paraître une petite brochure de propagande *Espérance et Courage* qui fut bientôt épuisée. En février 1888, une nouvelle édition fut tirée à 5.000 exemplaires. Cette dernière édition fut distribuée par la poste chaque semaine de 1888 à 1891, dans toutes les familles où le décès d'un enfant avait eu lieu.

Au mois de février 1888, sous les aupices de la Fédération spirite lyonnaise, M. Metzger fait une conférence dans la salle du grand amphithéâtre du palais des Arts.

Le 26 mai 1887, nouvelle conférence de M. Metzger ; en juin de la même année, une autre conférence est faite par M. B. de Reyle.

L'année de 1889 est marquée par la grande réunion du Congrès spirite à Paris et la Fédération spirite lyonnaise tient à y marquer sa place. Dès le mois de juin, la Fédération réunit ses délégués pour rédiger l'adresse qui serait présentée en son nom au Congrès. Ce travail, qui figure au compte rendu pages 245 à 248, se termine ainsi : « Tels sont les vœux de la Fédération spirite lyonnaise, nous espérons que le Congrès voudra bien les prendre en considération et pour les défendre auprès de lui nous déléguons pleins pouvoirs à MM. Chevalier et Olagnier, de la Société spirite lyonnaise, à MM. Sausse et Pradère, de la Société fraternelle pour l'étude scientifique et morale du Spiritisme, à Mmes Millet et Koch, du groupe Solidarité.

Fait à Lyon, le 19 juillet 1889.

Suivent les signatures.



Les groupes de Dardilly, de Tarare, de Voiron, dont les représentants assistaient à nos deux premières réunions ont donné leur adhésion aux déclarations ci-dessus.

Non seulement la Fédération spirite lyonnaise affirmait de la sorte en 1889 son existence et sa vitalité, mais elle avait organisé en 1888 une œuvre philanthropique qui n'a pas cessé de fonctionner depuis cette époque. La caisse de secours aux vieillards ou infirmes nécessiteux qui, chaque année en décembre, distribue de 300 à 350 francs par fraction de 50 francs aux malheureux qui lui paraissent les plus dignes d'intérêt.

Ouvrons à nouveau le compte rendu du Congrès spirite de 1889 et nous trouvons page 397 :

« Œuvres philantropiques spirites. M. Henri Sausse expose les motifs qui ont porté les spirites de la région lyonnaise à inviter les membres du Congrès à entrer dans cette voie ; il donne quelques détails sur l'œuvre ayant pour but, à Lyon, de distribuer à l'entrée de l'hiver des secours en espèces aux vieillards ou infirmes nécessiteux.

« M. Chevallier ajoute quelques explications complémentaires. »

Les créateurs de cette œuvre furent Mmes Kock et Raffard, Mlles Moissonnier et Dayt, MM. Chevallier, Sausse, Meiffre, Deschamps père, tous membres de la Fédération, sous les auspices de laquelle elle a continué à fonctionner. Depuis cette époque la caisse de secours a distribué à ses assistés un total de 110 pensions à 50 francs, soit . . . . 5.500 fr.

En secours divers et urgents environ. . . . . . 150 —

Soit une dépense totale de. . . . . . 5.650 fr.

En dehors des conférences exposées ci-dessus avec le concours de M. Léon Denis, Gabriel Delanne, D. Metzger, Gaillard, etc., de 1890 à 1901 la Fédération a organisé 19 conférences publiques qui ont entraîné une dépense totale de 1.695 francs.

Au sujet des conférences nous devons rappeler à nos amis que notre tâche fut grandement facilitée par le dévouement à notre cause d'une pauvre ouvrière dévideuse, Mme Levet, qui ayant économisé sou à sou une somme de 600 francs et sentant sa dernière heure proche fit don de cette somme de la main à la main à M. H. Sausse, qui la versa le 10 janvier 1887 à la caisse de la Fédération à qui elle était destinée.

Pour couvrir les frais nécessités par la propagande et la caisse de secours, la Fédération a convoqué, de 1887 à 1903, ses adhérents à plus de soixante fêtes intimes, concerts, tombolas, banquets, etc., qui devaient lui permettre de mener à bien l'œuvre qu'elle s'était assignée.

Et malgré ces dépenses il restait encore en caisse, au 2 août dernier, 154 fr. 60 pour la propagande et la conférence, et pour la caisse de secours aux vieillards ou infirmes nécessiteux un reliquat de. . . . . 308 fr. 35

plus la quête faite le 2 août, cours Charlemagne. . . 8 fr. »

Soit un total de. . . . 316 fr. 35

Voilà les résultats réalisés depuis vingt ans. Nécessitaient-ils la formation sur l'heure d'une nouvelle Fédération ?

Est-ce là le fait d'une œuvre fictive? Est-ce le travail d'un Moi quelconque ? Si infatué soit-il de sa personne, qui donc oserait prétendre en être l'unique artisan ? Non, quoi qu'on puisse en dire, c'est l'œuvre commune de tous nos adhérents, chacun y a coopéré selon ses ressources, selon ses moyens ; tous ont été égaux dans l'effort accompli, tous resteront unis pour continuer la tâche commune sans que jamais la pensée ne vienne à aucun d'eux de vouloir en imposer aux autres et les soumettre à ses caprices. C'est précisément parce que nous ne voulons pas d'un Moi, si importants que puissent être ses mérites, que nous avons supprimé la présidence dans notre Fédération. Ce n'est pas un Moi qui la gouverne, mais autrefois un comité, aujourd'hui un bureau tout entier qui décide après examen des résolutions à prendre et les fait appliquer par qui de droit.

Oser prétendre qu'une tâche d'aussi longue haleine « est le fruit de l'indolence, de l'apathie, privilèges des convictions tièdes, des sentiments égoïstes, des intentions jésuitiques » paraîtra à tout esprit impartial et sincère absolument le contraire de la vérité.

N'ayant jamais eu le besoin ni le désir de suivre les principes des disciples de Loyola, nous n'avons jamais étudié leurs doctrines, nous ne pouvons donc vérifier la citation que leur empruntent MM. Bouvier et Brémond, et comme nous ne voulons pas nous en servir nous la laissons pour compte à ceux qui l'ont reproduite.

Après l'exposé des travaux de la Fédération spirite lyonnaise, il paraîtra étrange que son existence soit niée avec une telle passion, une telle désinvolture. La raison en est pourtant toute naturelle. Elle est méconnue par ceux qui de parti pris en ont été tenu à l'écart, par ceux dont l'initiation au spiritisme est de date trop récente ; elle est surtout dénigrée et reniée par ceux dont elle gêne les combinaisons et qui n'ont fait semblant de l'ignorer que pour pouvoir, plus à l'aise, désorganiser son œuvre et la transformer en un syndicat de magnétiseurs.

Or, c'est précisément cette différence de comprendre et servir la cause du magnétisme et du spiritisme qui a irrité contre nous nos détracteurs.

M. Bouvier, qui en 1901 faisait encore partie de la Fédération spirite lyonnaise, où il représentait les Indépendants lyonnais à la conférence de M. Gaillard, est le seul membre qui se soit retiré de notre organisation emportant comme souvenir de son passage au milieu de nous l'idée de créer dans son milieu une nouvelle caisse de secours aux vieillards ou infirmes nécessiteux, caisse qui, sous le même nom, dans le même but, fonctionne depuis 3 ou 4 ans parallèlement à la nôtre. M. Bouvier est certainement très mal placé pour nier une œuvre dont il ne devrait pas avoir perdu la mémoire, puisque son journal a reproduit chaque fois que nous en avons eu besoin les appels faits à nos adhérents.

Pour nier et dénigrer notre œuvre, M. Bouvier a trouvé dans M. Brémond, installé à Lyon depuis mars dernier seulement, un collaborateur ardent. M. Brémond, n'étant pas embarrassé par une connaissance très exacte du mouvement spirite lyonnais, a cru qu'il n'avait qu'à parler pour se poser seul en chevalier servant du spiritisme et du magnétisme, qu'il veut défendre à sa manière, qui n'est pas la nôtre, mais au contraire en contradiction avec notre passé et nos aspirations.

M. Brémond a eu le tort d'oublier qu'il y avait à Lyon de nombreux militants qui n'avaient pas attendu sa venue parmi nous pour prendre en mains la défense du spiritisme, dont ils ne rougissent pas et dont ils ne changeraient pas le nom contre celui de psychisme, comme on a cru devoir le faire récemment à la *Paix universelle*.

Si ces messieurs avaient arboré franchement leur drapeau de magnétiseurs professionnels, puisque tel est leur cas, nous nous serions bien gardés de nous occuper de leurs combinaisons commerciales. Mais il n'en était plus de même le jour où nous avons pu croire que l'œuvre de désorganisation accomplie par ces messieurs avait un double but intéressé. Donner plus d'autorité à la *Paix Universelle*, devenant l'organe de la Fédération, tout en restant la propriété privée de M. Bouvier, et plus de relief à la clinique magnétique dont M. Brémond allait continuer l'exploitation.

Pour faire comprendre pourquoi, dans le milieu qu'inspirent MM. Bouvier et Brémond, notre Fédération est peu connue et si mal appréciée, il est nécessaire de faire savoir que depuis que M. Bouvier s'est séparé de nous, chaque fois que notre Fédération a donné une fête intime, concert, conférence, tombola, etc., le même jour et à la

même heure, M. Bouvier convoquait ses adhérents, qui, pour la plupart, sont aussi ses clients, à une autre réunion qui avait lieu dans sa salle de la rue Paul-Bert, et cela dans l'unique but de nuire au succès des fêtes que préparait la Fédération et d'écarter ses amis de nos réunions.

Telle est en cette affaire la vérité, et toute la vérité, et rien que la vérité.

Il serait puéril, pour garantir l'exposé que nous venons de faire sans haine et sans colère, d'évoquer le témoignage de nos chers disparus ou celui des frères déshérités à qui notre caisse de secours apporte, chaque année, depuis 1888, avec un morceau de pain un rayon d'espérance. Est-il même besoin d'en appeler aux témoignages des nombreux adhérents qui depuis vingt ans nous ont soutenus de leur appui matériel et moral. Il nous suffira de faire remarquer que, parmi ceux qui nient notre œuvre, M. Brémond n'est à Lyon que depuis sept mois à peine, tandis que, parmi ses défenseurs, Mlle Dayt et M. Brun et beaucoup d'autres étaient déjà sur la brèche en 1883, et que M. H. Sausse a commencé ses premières études au groupe Finet, 74, rue Cuvier, en novembre 1869.

Et maintenant que chacun connaît le pour et le contre, les hommes et les faits, et peut les apprécier à leur réelle valeur, à nos amis de décider de quel côté se trouvent la franchise, la loyauté, le désintéressement et l'amour de la vérité, et de soutenir de leur appui moral et matériel l'œuvre qui répond le mieux à leurs aspirations, celle qu'ils jugent la plus apte à favoriser la diffusion du spiritisme, à le faire non seulement connaître et pratiquer, mais surtout aimer et respecter.

Persuadés que, grâce aux explications que nous venons d'exposer en toute franchise, nos amis ont tous les éléments nécessaires pour établir leur conviction, nous considérerons cette polémique comme terminée et déclarons que nous ne la reprendrons sous aucun prétexte, voulant désormais nous consacrer exclusivement à l'œuvre philanthropique et morale de la Fédération spirite Lyonnaise.

Fait à Lyon, en assemblée de la Commission, le 1er octobre 1903.

Pour la Fédération spirite Lyonnaise :

Le Secrétaire général : H. SAUSSE, *délégué et président de la Société Fraternelle;*

Le Trésorier principal : H. BRUN, *délégué et président de la Société spirite Lyonnaise;*

Le Trésorier adjoint : L. RENAUD, *délégué du groupe du Souvenir;*

Le Secrétaire : J. CHARBONNEL, *délégué du groupe Harmonie;*

Le Secrétaire adjoint : A. DAYT, *délégué du groupe Allan Kardec.*

Aux lecteurs de la " Paix Universelle " A. M. Henri Sausse.

S'il est une chose entre toutes qui produit généralement de bons résultats au point de vue évolutif, c'est, sans contredit, une polémique courtoise entre penseurs, moyen infaillible de former les idées tout en attirant l'attention sur un point déterminé, mais lorsque cette polémique naît de la haine d'un individu contre ce qui n'est pas lui, il faut s'attendre à toutes les turpitudes possibles, et le jésuitisme se révèle sous toutes ses formes. Que le lecteur soit juge.

Notre ancien collaborateur et ami, Henri Sausse, froissé dans son amour-propre parce qu'il trouve un homme capable de le mettre en face de lui-même, défend son procès en se tenant à côté de la question, il s'évertue à montrer qu'il a fait beaucoup pour le spiritisme, ce que je suis loin de nier, puisque, après ma séparation de la Société fraternelle, j'écrivais ces lignes :

« Esclaves du devoir, nos amis ne craignent pas de prêcher par l'exemple, et chaque société, comme chaque individu, persuadés de la valeur de leur doctrine, font chaque jour de nombreux prosélytes, en prêchant par l'action.

« Pendant que d'un côté les sociétés régulièrement constituées font des efforts inouïs pour montrer la valeur des enseignements donnés par le monde des esprits, des spirites indépendants, ne craignant aucune pression par suite de leur situation sociale, agissent aussi par la parole et le fait en provoquant chaque jour et publiquement une foule de phénomènes que n'osent produire les meilleures volontés, attachées qu'elles sont par les besoins du ventre les tenant rivées à l'empire tout-puissant de la fabrique ou de l'atelier, le respect humain tenant les uns n'a plus d'action sur les autres, de telle sorte que, de proche en proche, celui qui ne dépend que de lui-même et qui ose, voit chaque jour ses idées faire tache d'huile, le cercle des convaincus grandit et les désespérés entrevoient la nouvelle aurore qui se lève sur des perspectives qu'ils n'osaient soupçonner, ils s'aperçoivent que tout n'est pas vain dans la vie, ils prennent conscience d'eux-mêmes et, à leur tour, se vouent au bien de ceux qui, las de l'existence, n'aspirent qu'à une fin qu'ils ne sauraient trouver dans l'au-delà, puisque la mort apparente n'est que la continuation de la vie sous une autre forme où l'être conserve aspirations et désirs, de même qu'il éprouve joie ou souffrance suivant la somme de connaissances acquises à travers ses multiples existences tant matérielles que spirituelles.

« Non seulement les spirites lyonnais prêchent par la parole et l'exemple, comme individus ou sociétés, mais aussi bien d'un côté que de l'autre, pénétrés des grandes idées, bases de toute la doctrine, ils s'efforcent de mettre en pratique la noble devise du spiritisme : *Hors la charité, pas de salut.* »

Vous voyez donc bien, ami Sausse, que je suis loin de nier le travail collectif des spirites lyonnais. Mais ce que je nie formellement, et vous le reconnaissez vous-même, c'est une organisation fédérale et partant l'existence de votre Fédération avant le dépôt de vos statuts le 2 août dernier. Relisez, je vous prie, ce que vous avez écrit pendant votre collaboration à *la Paix universelle*, et, si la mémoire vous fait défaut, peut-être la lecture de vos articles vous ramènera-t-elle à plus de sagesse.

Vous savez pertinemment qu'aucun comité autre que le bon vouloir Chevalier-Sausse-Bouvier existait de même que vous savez, ou peut-être l'oubliez-vous volontairement, que nos fêtes anniversaires d'Allan Kardec sont dues à la première initiative des Indépendants lyonnais venus à point en 1892 augmenter votre budget et votre bibliothèque, de même que vous savez et feignez d'oublier que de fédération, à nos fêtes communes de ces dernières années, il n'en était plus question. Oubliez-vous que, le 23 mars 1902, la Société lyonnaise n'ayant plus M. Chevalier à sa tête, vous m'écriviez : « que nos amis avaient tort de vouloir faire une scission ».

Est-ce aussi sous les auspices de la Fédération spirite lyonnaise que M. Gaillard fit sa conférence ? Mais relisez-vous donc !

Enfin, vous avez avoué vous-même que de la Fédération *vous seul* restiez ! et les fédérés, où étaient-ils donc le 28 juillet ? lorsque vous prononciez majestueusement en vous frappant sur la poitrine : *moi seul reste.*

Oh! Fédération! Un seul homme, en ce moment, te contemplait dans ton sein. Ceci pour mettre les choses au point.

Quant à savoir si vous êtes un jésuite, si je dis non, vos actes disent bien haut OUI. Après la lecture de ce numéro, vous serez obligé d'avouer vous-même qu'il en est ainsi, et peut être alors que, pris de folie furieuse, il faudra véritablement faire intervenir la police dont vous nous menacez si charitablement, non pour jeter un regard sur vos occupations journalières, mais bien pour vous ligoter et, comme elle connaît bien notre adresse par suite des soins que nous donnons chaque jour à bon nombre de ses membres, elle n'aura qu'à vous amener près de nous pour nous permettre de vous donner le calme nécessaire, ce que nous ferons avec l'ardeur que nous pourrons déployer en pareille circonstance. Nous oublierons votre MOI pour accomplir notre devoir, ce qui ne m'empêchera pas d'être toujours personnellement

Votre tout dévoué,

A. Bouvier.

Les Débats d'une grande cause !

Tout à la vérité !

A la lettre signée Sausse où, au nom de l'*Officiel* et de la « Préfecture » le signataire nous invitait sous peine de « mesures coercives » à changer le titre de notre Fédération, je répondais :

« Monsieur Sausse, président de la société spirite La Fraternelle, rue Teraille, 7. »

« Le bureau de la Fédération spirite Lyonnaise et régionale vous fait connaître qu'il a décidé, dans sa séance du jeudi 3 courant, de soumettre votre demande, aux Fédérés spirites Lyonnais et régionaux au cours de leur plus prochaine assemblée générale.

Pour le Bureau :
Le Secrétaire général,
Brémond.

Cette réponse, comme tant d'autres choses d'ailleurs, ne convint pas à Monsieur. Que l'on en juge :

Lyon, le 6 septembre 1903.

« Monsieur C. Brémond, Lyon,

« Je viens de recevoir par hasard la lettre que vous m'avez adressé comme président de la Société « La Fraternelle », société de secours mutuels qui existe à Lyon, mais à laquelle je n'ai pas le droit d'appartenir. La société dont je suis le président depuis 1884 (par 17 voix A. G. D. G.) a pour titre Société Fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme, elle n'a rien de commun avec la précédente, et si j'en relève la différence, c'est simplement pour marquer combien malgré vos facultés d'assimilation vous êtes peu au fait du mouvement spirite Lyonnais, puisque vous ignorez le nom exact de notre société qui a été pendant vingt ans à Lyon la seule société reconnue et autorisée par la Préfecture. (Ce n'est pas ce qui lui a porté bonheur.)

La chose d'ailleurs importe peu, parce que ce n'est pas comme président de la Société Fraternelle que j'ai dû vous écrire, mais comme secrétaire général de la Fédération spirite Lyonnaise fondée en 1883, revisée en 1887 (S. G. D. G.) et réorganisée à nouveau le 2 août 1903 (A. G. D. G.) et depuis officiellement déclarée et reconnue par l'autorité préfectorale et annoncée par le *Journal Officiel* de la République française. (C'est ça qui va la faire grandir.)

« Malgré vos dénégations intéressées et celles de M. Bouvier, ainsi qu'en témoignent et nos statuts et le résumé de nos travaux de 1887 à 1903, notre Fédération n'a pas été une œuvre fictive et aujourd'hui moins que jamais elle a l'intention d'assister passivement au *plagiat* (c'est moi qui souligne) de son œuvre, à l'ursupation de son titre et de ses droits. Votre réponse évasive ne faisant droit à aucune de nos réclamations, nous vous réitérons pour la seconde et dernière fois que nous sommes bien déterminés à prendre telles mesures que nécessitera la défense des intérêts qui nous sont confiés, dussent à la suite de nos démarches (attention à ça, dégustez la charité, la fraternité spirite) la Préfecture de police ou le Tribunal jeter un coup d'œil trop indiscret sur vos occupations journalières.

Nous ne voulons pas la guerre, mais si nous y sommes poussés, quoi qu'il advienne nous saurons défendre les droits de la Fédération spirite lyonnaise, qui n'a rien à redouter du grand jour, ayant toujours suivi une ligne de conduite absolument désintéressée de toute préoccupation mercantile et bien décidés à rejeter de nos rangs tous les exploiteurs du spiritisme.

« En terminant cette lettre je vous rappelle Monsieur, que je ne suis l'interprète que de la Fédération spirite Lyonnaise, et que c'est en la seule qualité de secrétaire général de cette Fédération que je vous l'adresse, ainsi que nos statuts, dont ci-joint un exemplaire pour votre édification personnelle. »

Pour la Fédération spirite Lyonnaise.
Le Secrétaire général,
H. Sausse.

Me voilà donc menacé de la police! Le temps des martyrs reviendrait-il sous une nouvelle forme ? Le spirite poursuivant un spirite guérisseur ! Décidément c'est la foire des surprises avec Sausse où fut « fondée, revisée et réorganisée la Fédération spirite Lyonnaise. »

Pour mon édification personnelle, cet endiablé m'envoie un exemplaire des statuts, dit-il. En effet, j'en suis édifié, chers lecteurs, savez-vous ce que j'y remarque d'édifiant, c'est une nouvelle preuve que la Fédération n'a jamais existé; ce n'est pas moi qui le dit, c'est M. Sausse lui-même qui le déclare au préfet. Lisez : « Le préfet du Rhône, officier de l'ordre national de la Légion d'honneur, vu les paragraphes 2 et 3 de l'article 5 de la loi du 1er juillet 1901, relative au contrats d'association, donne récépissé à M. H. Sausse, demeurant à Lyon, 8, rue Rabelais, de la déclaration en date du 3 août 1903, parvenue dans les bureaux du secrétariat général pour la police le 4 du même mois, par laquelle il fait connaître, en qualité de secrétaire général, qu'une association vient de se constituer (pourquoi pas réorganisée ?) sous le titre de Fédération spirite Lyonnaise. Cette association a pour objet, etc., etc. » On ne constitue pas quelque chose qui a déjà existé ce me semble, ou alors c'est toujours la foire.

Veut-on savoir qu'elle importance peut avoir cette formalité qu'a remplie là M. Sausse.

Lisons la loi de 1901, nous serons fixés par l'article 2, ainsi conçu : « Les associations de personnes pourront se former librement sans autorisation ni déclaration préalable, mais elles ne jouiront de la capacité juridique que si elles se sont conformées aux dispositions de l'article 5, puis au règlement d'administration publique qui dit : « La loi du 1er juillet 1901 reconnaît trois sortes d'association :

« 1° Les associations constituées en vertu de l'article 2 par le simple accord des parties.

« 2° Les associations qui, désirant obtenir la capacité juridique prévue par l'article 6, ont souscrit une déclaration préalable ;

3° Les associations qui désirant obtenir une capacité juridique plus étendue, demandent la reconnaissance d'utilité publique.

« Le règlement n'a pas à s'occuper des associations rentrant dans la première catégorie, la loi ne les soumet, en effet, à aucune espèce de formalités. » C'est le cas des Fédérations spirites; celle du Sud-Est, était dans ces conditions avant même le vote de la loi du 1er juillet 1901, elle n'en est pas morte pour cela, jamais la police n'a eu à intervenir dans ses réunions.

La G. D. G. à l'égard d'une œuvre quelconque ne peut être utile qu'à son insuffisance; c'est le cas de celle dont nous parle l'auteur de la lettre ci-dessus, Œuvre qui aurait eu nom « Fédération spirite Lyonnaise », qui aurait été « fondée en 1883, revisée en 1887, constituée en 1903 ».

M'en rapportant toujours aux écrits, aux déclarations de M. Sausse lui-même, je viens encore une fois lui démontrer qu'elle n'existait même pas en 1902. C'était le 31 mars de la même année, on fêtait à Lyon l'anniversaire d'Allan Kardec; dans un magistral discours où l'on ne trouve pas un seul mot faisant allusion à une Fédération quelconque, cet entêté d'aujourd'hui disait (voyez s. v. p. le n° 274 de la *Paix Universelle* du 16-30 avril 1902) : « Cet amour, cette reconnaissance au grand initiateur du spiritisme philosophique, nous vous demanderons bientôt de le mettre en action pour le jour prochain où nous fêterons *tous ensemble* (c'est moi qui souligne) et avec l'éclat qu'il mérite le centenaire d'Allan-Kardec. A cet effet, nous caressons un projet que nous avons le doux espoir et la ferme volonté de transformer en réalité, et cette pensée, que vous voudrez aussi faire vôtre, est de faire placer à l'occasion de ce centenaire une plaque en marbre sur la maison de la rue Salla où naquit Allan-Kardec, afin de rappeler que dans cet immeuble vint au monde, le 3 octobre 1804, un des plus glorieux enfants du siècle qui vient de finir. Cette pensée, j'espère que tous ici vous nous aiderez à la réaliser.

« Le second résultat que nous nous proposons d'atteindre est de faire *naître*, croître et consolider, par des réunions intimes comme celle-ci, les liens de sympathie entre nous, liens qui feront de nous, non seulement des frères en croyance, mais des enfants unis et dévoués de la grande famille spirite. »

Et votre Fédération A. G. D. G. qu'en faisiez-vous donc en 1902, M. Sausse? N'était-ce pas l'occasion d'en parler de façon avantageuse? Réellement vous n'avez pas su profiter des plus heureuses circonstances pour affirmer hautement son existence.

Vous disiez plus loin, toujours sans parler de votre Fédération : « Laissez-moi remercier aussi nos amis de la Société spirite Lyonnaise du précieux concours qu'ils nous ont apporté en cette circonstance, tout en regrettant que, malgré tant d'efforts dévoués, le succès n'ait pas répondu de ce côté à nos espérances. Nous avons fait ce que nous avons pu pour la réussite de nos projets. Dieu fera le reste! (c'est ça, il fallait tout lui laisser faire) Et nous conservons quand même le ferme espoir que, lorsque les mauvais jours reviendront, nous n'aurons pas seulement nos mains vides à montrer à nos frères malheureux. » Et votre caisse si bien garnie d'après votre situation fédérale, où était-elle? et votre caisse de conférence et de secours aux vieillards, qu'en faisiez-vous à ce moment? qu'il ne vous a pas été permis selon vous de « faire imprimer de programme » pour ce glorieux anniversaire.

C'était en 1902, le banquet qui clôtura cet anniversaire comprenait soixante-seize couverts; aujourd'hui la Fédération Lyonnaise et régionale compte très exactement quatre cent quarante-deux adhérents. Comparez lecteurs de la *Paix*, et jugez.

On faisait de l'utile chez les spirites Lyonnais en 1902, mais on faisait surtout de l'agréable.

On offrait « les mains vides aux nécessiteux » au grand jour anniversaire d'Allan Kardec, mais on y chantait : « la cavatine de Faust : si tu m'aimais, au clair de la lune, on y riait aux larmes avec Roustaqua au spectacle — voire même — avec l'Invalide et le Canard marseillais! (Voir le discours de M. Sausse n° 227 de la *Paix* déjà cité.)

Voilà qui devait être agréable au grand penseur, au grand moraliste dont on prétendait glorifier la mémoire!

Je laisse à M. Sausse le temps de ruminer sa réponse, sa justification. Celle de son confrère, M. Brun, m'est déjà parvenue; je la publie *in extenso*, même avec ses explications pour que n'en soient altérés ni le sens ni la portée.

Lyon, le 23 septembre 1903.

MONSIEUR BRÉMONT,

Le 31 mai, il m'était remis à la Société spirite Lyonnaise un appel invitant les sociétés à envoyer des délégués, le 3 juin, salle Paul-Bert, dans le but de constituer la Fédération spirite lyonnaise. Surpris par cette invitation, je vous adressais, le 2 juin, spontanément et sans avis de qui que ce soit, une lettre vous soumettant mes remarques et mes réflexions à ce sujet, lettre que je vous demande de bien vouloir, publier pour établir que dès le premier jour j'ai agi envers vous avec une entière bonne foi. Par la suite, dans le sein de la commission, j'ai fait tous mes efforts pour faire reconnaître le passé que l'on voulait rayer d'un trait de plume, j'ai discuté loyalement les idées émises, fait tous mes efforts pour faire adopter celles que je croyais utiles.

Jusqu'à la dernière minute, vous avez eu en face, non un adversaire, mais un délégué défendant les idées qu'il croyait justes et que le comité provisoire a adoptées pour la plupart, malgré votre opposition et non sur votre demande, comme le dit la *Paix Universelle* du 16-30 septembre.

Dans l'ensemble des faits erronés qu'il appartient à plus autorisé de relever, je rappelle que ce n'est pas sur une question de secrétaire ou de président que notre essai d'entente a été rompu mais sur la reconnaissance de la caisse de la Fédération, qui vous apportait son reliquat, soit: Caisse de propagande 154 francs; caisse de secours aux vieillards, 308 francs, dont je suis aujourd'hui le dépositaire comme trésorier de la Fédération.

Ce fut alors que, sous l'injonction de M. Bouvier, il fut demandé que l'on votât les statuts en bloc. Devant le mauvais vouloir qui se refusait à reconnaître les choses les plus évidentes, il ne nous restait plus qu'à nous retirer pour continuer de notre côté l'œuvre que tous, je l'avais cru jusque-là, nous avions à cœur de fortifier.

Me trouvant attaqué par plusieurs passages de la *Paix* je compte pourtant que vous reconnaîtrez que vous avez eu en moi un contradicteur loyal et que vous voudrez bien insérer cette juste protestation personnelle.

BRUN,

Président de la Société Spirite Lyonnaise.

EXPLICATIONS

Dans la déclaration de fin juillet que je relis dans la *Paix*, la dernière phrase : « Nous avons à cœur d'empêcher qu'elle soit détournée de son but au profit d'intérêts particuliers » est peut-être ce que vous trouvez « accusations non précisées ».

Ma pensée, en signant ce passage de la déclaration, était que, venant d'apprendre que vous deveniez le continuateur de M. Bouvier, il y avait utilité pour vous à précipiter les événements pour que la Fédération fût faite avant que cette succession soit connue, car cer-



tainement nous n'aurions pu sanctionner de nos votes la direction entre les mains d'un professionnel, tout en reconnaissant aux magnétiseurs le droit de trouver salaire dans l'exercice de cette faculté.

Mais nous voulons avant tout respecter la tradition spirite lyonnaise, si bien suivie par M. Chevallier, que vous faites si malencontreusement intervenir dans votre article « Tout à la vérité ».

BRUN,
16, rue de la Gare-Montchat, Lyon.

Bientôt je serai fixé peut-être sur le véritable mobile qui fit agir l'opposition.

D'abord, relevons les inexactitudes de M. Brun ; nous verrons ensuite s'il a été de bonne foi, et, si c'est possible, ce que je désire ardemment, nous lui délivrerons son témoignage de loyauté.

« Je rappelle que ce n'est pas sur une question de secrétaire ou de président que notre essai d'entente a été rompu, mais sur la reconnaissance de la caisse de la Fédération qui vous apportait son reliquat, soit :

Caisse de propagande	154 fr. »
Caisse de secours aux vieillards	308 »
Total	462 fr. »

En effet, cher Monsieur, l'héritage était tentant, mais réellement nous l'avez-vous offert ? Pouviez-vous nous l'offrir puisqu'en 1902 vous « offriez les mains vides aux nécessiteux ». Oui ! M. Sausse nous a parlé dans son réquisitoire contre les travaux du comité d'une situation financière, espérant sans doute nous prendre par le côté faible, nous, « les magnétiseurs salariés ». Je me félicite, Monsieur, de vous voir déclarer que le lot n'ait pu nous subjuguer, susciter notre envie.

Votre mémoire vous fait défaut, mon cher Monsieur Brun ; souvenez-vous bien que la rupture n'a eu lieu entre nous, non pas au moment où M. Sausse faisait miroiter sur le papier les pièces de monnaie de la Fédération, mais bien plus tard, au moment où il nous proposa de nommer un simple secrétaire général au lieu d'un bureau complet, et, pour préciser, permettez que je vous rappelle cette propre exclamation de vous : « Ah ! ici », ce qui signifiait que la majorité avait consenti jusqu'à ce moment à accepter les modifications présentées, mais qu'à celle-là ! ! ! Vous étiez donc au courant des propositions Sausse, vous les connaissiez très bien avant qu'il les soumette, puisqu'elles vous donnaient des haut le cœur que vous ne reteniez pas toujours.

Dès lors, pourquoi m'en vouloir de vous avoir combattu, d'avoir critiqué vos actes opposés à notre œuvre, actes qu'inspirèrent les instructions d'abord, plus tard le contact de votre frère Sausse, bien que vous cherchiez à vous en défendre et à le regretter peut-être.

Vous me demandez de proclamer votre bonne foi. Comment puis-je le faire ? quand vous me dites aujourd'hui seulement : « Ma pensée, en signant ce passage de la déclaration, était que, venant d'apprendre que vous deveniez le continuateur de M. Bouvier, il y avait utilité pour vous à précipiter les événements pour que la Fédération fût faite avant que cette succession soit connue. »

Si avant de me suspecter, de m'accuser injustement, vous m'aviez fait connaître votre pensée par trop simpliste, je pourrais aujourd'hui vous dire : Oui ! j'ai eu en vous un adversaire loyal et de bonne foi, mais me l'ayant tenue cachée avec un soin jaloux, démontrera votre bonne foi et la proclamera qui voudra, votre arrière-pensée le défend à moi-même.

« Publiez ma lettre », me dites-vous. Que démontrera une lettre de laquelle je n'avais à tenir aucun compte, son auteur étant là à mes côtés pour en exposer de vive voix le contenu.

Pas sérieux, Monsieur, que tout cela, et laissez-moi vous dire que les auteurs de vos on-dit n'ont pas eu de flair à l'égard de ma destinée, soumise d'ailleurs aux lois immuables desquelles elle dépend, comme à l'égard de mes pensées. Que faisiez-vous donc à ce moment de vos lucides s'il s'en trouve dans votre société ? Sous l'action des invisibles ils ne pouvaient que très exactement vous renseigner sur une question d'ordre général, avez-vous consulté même, comme le fait si malheureusement votre confrère, vos familiers de l'espace, avant d'écrire votre circulaire stupide, grotesque et mensongère ? Non, vous avez préféré vous en rapporter aux racontars, aux commérages enfantins, résultats d'imaginations surchauffées, où l'emportent toujours les vices, les corruptions terrestres à l'appui d'intelligences non développées, et vous vous êtes laissé entrainer sottement jusqu'aux confins de la bêtise humaine, où l'on ne vous reconnait plus.

Il me reste à relever une deuxième inexactitude contenue dans votre réponse : c'est lorsque vous prétendez que c'est sur la proposition de M. Bouvier que se sont votés les statuts, tels qu'ils avaient été élaborés par le comité. La proposition a été faite par M. Théron, professeur ; il est vrai qu'à ce moment vous frappiez si fort sur la table que j'ai dû comme président responsable vous prier de ne pas la briser ; le trouble que vous occasionna la déroute prévue vous fit confondre sans doute ; on peut être de bonne foi et se tromper. C'est là une de vos grandes qualités : vous pouviez faire erreur là, quand déjà vous aviez commis celle de croire que je devenais le continuateur de l'œuvre de M. Bouvier.

Et alors même que j'aurais prétendu à la continuation de l'œuvre laissée par M. Bouvier, cela aurait donc suffi à vos yeux pour me combattre ? Mais quelle est donc cette œuvre ?

En outre des vingt mille malades inscrits sur le registre du cabinet je trouve dans le n° 291 de *la Paix Universelle* (1er-15 janvier 1903) un compte rendu autrement édifiant sur elle que le « reliquat de votre prétendue Fédération, offrant « les mains vides aux nécessiteux » au 31 mars 1902.

Lisez plutôt :

Fête de la vieillesse.

Fidèle au programme qu'il s'est tracé, M. A. Bouvier tient à montrer chaque année comment il est possible de faire du socialisme en action aussi bien et mieux encore qu'en paroles, lorsqu'il s'agit de travailler au bien de la société.

Sa devise est : *Toujours mieux.*

C'est ainsi que le dimanche 21 décembre dernier, un nombreux public se pressait dans *sa vas e salle d'études*, 6, *rue Paul-Bert*, pour prendre part à la fête de la vieillesse et jouir de la satisfaction éprouvée par les quinze candidats venus en la circonstance toucher la modeste *pension* de 50 francs, qui leur est attribuée chaque année pour les aider à passer la dure saison d'hiver.

Malgré les 350 places assises et bon nombre debout, plus de 150 personnes se sont vu refuser l'entrée de la salle, devenue trop petite.

A 2 heures et demie, M. Bouvier ouvrait la séance en rappelant la genèse de son œuvre, sa naissance, sa vie, sa raison d'être, montrant comment avec un peu de bonne volonté il est possible de faire du bien autour de soi ; après quoi il nous présente diverses expériences de haut magnétisme, où la puissance de l'homme sur l'homme est parfaitement démontrée.

La musique et les fleurs, jouant chacun leur rôle, influencent à leur tour les sensitifs, à la grande satisfaction de tout l'auditoire.

La partie expérimentale terminée, M. Bouvier fait l'appel nominal des pensionnés, heureux de toucher la modeste obole que leur offre



Sainte Charité ; puis il remercie, en son nom et au nom des malheureux, les nombreux bienfaiteurs présents et absents, connus et anonymes, qui participent à son œuvre, dont le bilan, pour l'année 1902, est établi comme suit :

Restait en caisse au 24 décembre 1901	300 fr. 95
Reçu le 15 janvier 1902, anonyme du Gard . . .	200 »
Fin novembre 1902, anonyme 2007-2080, de Villeurbanne	50 »
De divers à ce jour	147 »
Recettes diverses et plateau à la salle d'études . .	121 10
Produit de la tombola	385 75
Total.	1.204 fr. 80
Dépenses :	
Distribué pendant l'année 1902 à ce jour, secours immédiats, locations diverses, charbons, pain, linge, chaussures, etc	272 fr. 75
Quinze secours à 50 francs l'un	750 »
Total . . .	1.022 fr. 75

Reste en caisse au 22 décembre :

1.204 fr. 80 — 1.022 fr. 75 = 182 fr. 05.

Cela est l'œuvre due à l'initiative privée. Savez-vous ce qu'elle peut coûter en sacrifices et labeurs de toutes sortes ? L'auteur — dont je parle parce que vous m'y contraignez — n'avait qu'à garder son temps pour un repos bien mérité et son argent pour constituer des économies que vous lui attribuez dans vos racontars, avec Sausse.

Donc, si j'ai bien compris, vous voulez, vous, spirites inactifs, avoir seuls le privilège de diriger les institutions spiritualistes modernes ; vous en excluez les magnétiseurs salariés professionnels, quoique vous reconnaissiez qu'ils vous sont indispensables pour leur organisation, leur succès. Du sein de votre Fédération n'est-on pas venu en février 1903 trouver M. Bouvier et lui demander de faire ceci, cela pour pouvoir fêter glorieusement l'anniversaire d'Allan-Kardec, et vos mesquineries l'en ayant détourné, ce même anniversaire n'a-t-il pas été lettre morte à Lyon cette année ? Que faisiez-vous de votre fameuse Fédération aux 462 francs de reliquat ? Comme votre confrère, M. Brun, vous avez perdu là une occasion de prouver sa vitalité, d'affirmer son existence.

Avant de prendre dans vos petites chapelles spirites des décisions aussi graves, vous auriez pu réfléchir que la Société d'études des phénomènes psychiques de Paris avait choisi pour présider à ses travaux, à son existence, un docteur magnétiseur, auquel chaque année elle renouvelle sa confiance ; vous auriez pu remarquer que de tous les auteurs spirites, aucun n'avait pu encore, par suite des nécessités de l'existence, semer gratuitement dans la société ses ouvrages ; vous auriez pu remarquer surtout que vous étiez en contradiction absolue avec le grand maître du spiritisme que vous essayez quelquefois de glorifier.

En dehors des invisibles dont vous avez dédaigné l'opinion, avez-vous lu son Testament avant d'adopter l'article 7 de vos statuts ainsi conçu : « En vue de la défense des intérêts supérieurs commis à sa garde, et sans vouloir en quoi que ce soit suspecter la bonne foi ou les intentions des personnes faisant acte de la pratique du magnétisme, la Fédération, tout en admettant leur présence dans sa commission comme délégués des groupes auxquels ils appartiendraient, déclare leur situation de magnétiseur professionnel incompatible avec les fonctions de membre du bureau ». Bravo ! Rodin ! Voilà qui est torché, pour quiconque sait s'attacher à l'esprit et non à la lettre ! On trouve dans les n[os] 6 et 12 de la *Revue spirite* fondée par Allan-Kardec ces pensées par lui transcrites dont la justesse ne saurait pâlir devant vos sentences, messieurs Sausse et Brun.

C'est Allan-Kardec qui parle : « On a beaucoup parlé des produits que je retirais de mes ouvrages ; personne de sérieux, assurément, ne croit à mes millions, malgré l'affirmation de ceux qui disaient tenir de bonne source que j'avais un train princier, des équipages à quatre chevaux et que, chez moi, on ne marchait que sur des tapis d'Aubusson. Quoi qu'en ait dit, en outre, l'auteur d'une brochure que vous connaissez et qui prouve, par des calculs hyperboliques, que mon budget des recettes dépasse la liste civile du plus puissant souverain de l'Europe, parce que, en France seulement, vingt millions de spirites sont mes tributaires, il est un fait plus authentique que ces calculs, c'est que je n'ai jamais rien demandé à personne, que personne ne m'a jamais rien donné pour moi personnellement ; en un mot, que je ne vis aux dépens de personne, puisque sur les sommes qui m'ont été volontairement confiées dans l'intérêt du spiritualisme, aucune parcelle n'en a été distraite à mon profit. Ces sommes s'élevaient à cette époque au total de 14.000 francs, dont l'emploi au profit exclusif de la doctrine est justifié par des comptes.

« Mes immenses richesses proviendraient donc de mes ouvrages spirites. Bien que ces ouvrages aient eu un succès inespéré, il suffit d'être tant soit peu initié aux affaires de librairie pour savoir que ce n'est pas avec des livres philosophiques qu'on amasse des millions en cinq ou six ans, quand on n'a sur la vente qu'un droit d'auteur de quelques centimes par exemplaire.

« Mais qu'il soit fort ou faible, ce produit étant le fruit de mon travail, personne n'a le droit de s'immiscer dans l'emploi que j'en fais ; quand même il s'élèverait à des millions, du moment que l'achat des livres aussi bien que l'abonnement à la *Revue* est facultatif et n'est imposé en aucune circonstance, pas même pour assister aux séances de la Société, cela ne regarde personne. Commercialement parlant je suis dans la position de tout homme qui recueille le fruit de son travail ; je cours la chance de tout écrivain qui peut réussir comme il peut échouer.

« A ceux qui ont demandé pourquoi nous vendions nos livres au lieu de les donner, nous avons répondu que nous le ferions si nous avions trouvé un imprimeur qui nous imprimât pour rien, un marchand qui fournît le papier gratis, des libraires qui n'exigeassent aucune remise pour se charger de les répandre, une administration des postes qui les transportât par philanthropie, etc. En attendant, comme nous n'avons pas des millions pour subvenir à ces charges, nous sommes obligé d'y mettre un prix.

« Sans nous écarter de notre genre de vie, la position exceptionnelle que nous a faite la propagation du spiritisme ne nous a pas moins créé des nécessités auxquelles mes seules ressources ne me permettraient pas de pourvoir. Il serait difficile de se figurer la multiplicité des dépenses qu'elle entraine, et que j'aurais évitées sans cela.

« Eh bien ! messieurs, ce qui m'a procuré ce supplément de ressources, c'est le produit de mes ouvrages. Je le dis avec bonheur ; c'est avec mon propre travail, avec le fruit de mes veilles que j'ai pourvu, en majeure partie du moins, aux nécessités matérielles de l'installation de la doctrine.

« Il est fâcheux, sans doute, d'être obligé d'entrer dans des considérations matérielles pour atteindre un but tout spirituel ; mais il faut observer que la spiritualité même de l'œuvre se rattache à la question de l'humanité terrestre et de son bien-être ; se figurer que nous sommes encore aux temps où quelques apôtres pouvaient se mettre en route avec leur bâton de voyage, sans souci de leur gîte et de leur pain quotidien serait une illusion bientôt détruite par une amère déception. Pour faire quelque chose de sérieux, il faut se soumettre aux nécessités qu'imposent les mœurs de l'époque où l'on vit ; ces nécessités sont tout autres qu'aux temps de la vie patriarcale ;

l'intérêt même du spiritisme exige donc que l'on calcule ses moyens d'action pour ne pas être arrêté en chemin. Calculons donc, puisque nous sommes dans un siècle où il faut compter. »

Que devient la sentence de l'union Sausse-Brun devant ces déclarations du grand maître? Fallait-il même en tenir compte? J'ai pensé qu'il y avait utilité, non pour confondre l'alliance G.D.G. mais pour que chacun fût fixé sur cette sotte accusation d'exploiteurs du spiritisme, qu'elle nous adressa.

J'aime à penser que l'incident ne sera pas clos; une réponse sera suivie d'une autre réponse. Quoi qu'il en soit, la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes compte à ce jour 442 adhérents; c'est là la meilleure réponse à faire à toutes les accusations, à toutes les critiques. Parfaitement décidé à aller de l'avant, le bureau fédéral ne redoute pas les entraves; ses efforts communs, son union parfaite assureront à la nouvelle fédération défense sûre et longue vie; pour mon compte personnel n'étant l'homme que de la grande idée, j'irai toujours là où m'appelle la voix du destin, où il y aura à défendre une vérité, une justice.

Je regrette vivement que le dimanche 20 septembre M. Sausse, qui ne craint pas le grand jour, que M. Brun, qui est de bonne foi, ne se soient pas rendus à l'invitation du président de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes; ils auraient pu, là, au milieu des 300 adhérents réunis, répondre aux critiques que j'ai dû faire à regret en leur absence, leur conduite a été celle de vrais tartufes.

Toujours la peur du fantôme effrayant qu'est la vérité.

Selon la lettre de M. Sausse adressée d'après lui au nom de sa Fédération, dont on ignore encore le nombre d'adhérents tant elle exista si bien, et pour quiconque a bien compris la signification du mot « plagiat », je suis donc un pillard, tous les membres du bureau sont des pillards, les 442 adhérents de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes sont des pillards distribuant aux vieillards nécessiteux ce qu'ils ont pillé aux autres.

Il y a bon nombre d'odieux diffamateurs condamnés sévèrement par la correctionnelle qui en ont bien moins dit que cela. Nous ne ferons pas à notre insulteur l'honneur du prétoire, attachant fort peu d'importance à ses dires : ceux-ci l'ont plus diminué qu'ils ne nous ont atteint.

Vu les hauts cris que quelques rares réservés de l'école spirite avaient poussés en lisant mon premier article « Tout à la vérité », je m'étais promis d'en rester là, quand j'ai appris que ce grand personnage à qui il ne fallait pas toucher, celui-là même, j'ai dit : Sausse, qui parada dans les congrès au nom d'une Fédération qui n'exista jamais, où il s'était délégué lui-même, se sentant piqué là où cela le démangeait le plus, j'ai appris, dis-je, qu'il avait écrit lettres sur lettres, aux apôtres du spiritisme, à ses quelques disciples les plus autorisés, Mme Leymarie entre autres, et que l'esprit de ses lettres, leur laideur, leur venin à mon adresse étaient tels qu'elles soulevèrent l'indignation de leurs lecteurs. Prétendant se justifier, le sycophante avait eu recours à l'outrage; il ne comptait pas avec la vérité, sachant se faire jour même à travers la fange. Dès lors, je n'avais plus à hésiter, je devais tout dire, de la vérité seule pouvait sortir une justification.

Oh! je sais que l'on va dire encore là où on vit de béatitude dans l'expectative, que je n'avais qu'à me taire au nom de la charité; il est plus facile de tenir ses propos en dehors de toute lutte, que de ne pas se défendre au combat. A ceux-là je dis: tentez l'expérience.

Mais on a donc bien intérêt en haut lieu à cacher les tares de certains spirites! Prétend-on à l'infaillibilité pour notre école? Est-ce que les groupes spirites, aussi fermés qu'ils soient, n'ouvrent pas quelquefois leurs portes aux brebis galeuses? Et quand celles-ci sont démasquées, ne doit-on pas applaudir à leur expulsion? Voilà deux mille ans bientôt que Christ, le plus grand des apôtres du spiritisme, parla amour, cela a-t-il fait que les hommes s'aimassent davantage?

Depuis 1850 des esprits sont venus sur tous les points du globe parler amour. S'aime-t-on davantage qu'alors chez les spirites? On m'a fait un crime de vouloir faire marcher un œuvre paralytique et d'en créer une nouvelle devant l'impossibilité de la guérir; certains qui m'honorèrent de leur considération, m'ont aussitôt gratifié d'un mutisme complet, ne répondant même plus à mes lettres, comme si c'était un dévoyé qui les eût écrites. Tout cela parce que j'ai étalé au grand jour des vérités, parce que je suis venu dire aux profanes : nous ne valons pas plus que vous, mais nous cherchons à nous améliorer, notre doctrine nous y convie; pour peu je resterais seul avec ma conscience. Oh! Qu'ai-je dit! Il n'en est rien! Si des hommes dont je tais à peine le nom, tant j'aime à tout dire, ont cru se montrer sévères, d'autres, par contre, m'ont apporté en des encouragements chaleureux le réconfort qui m'était indispensable; ceux-là me reconnaissaient mieux et savaient que mon seul et unique but était le triomphe de la vérité par la justice. Je remercie ceux, tous ceux qui, m'ayant bien compris, m'ont conservé leur sympathie, m'ont manifesté leur amitié. Je remercie surtout les invisibles qui, par l'intermédiaire des quatre principaux médiums avec lesquels j'expérimentai dans le Sud-Est, ont bien voulu me faire parvenir les messages d'encouragements, de conseils sages.

Tous ces conseils et encouragements des invisibles étaient d'un même fond : « aller de l'avant au nom de la vérité et de la justice, détruire les obstacles, vaincre l'opposition, asseoir l'œuvre nouvelle sur des bases solides. »

Ais-je rempli ma mission? L'ais-je bien remplie? La réponse de ma conscience, quoique affirmative, ne me satisfait pas; non je ne suis pas satisfait, quoique les hommes, quoique les 442 fédérés, quoique les invisibles déclarent qu'il fallait qu'il en soit ainsi. J'aurais voulu rallier tout le monde dans le nouveau temple fédéral et là jouir de ce spectacle consolant de voir de nombreux spirites s'aimant en frères; puis me retirer ensuite, et aller ailleurs recommencer l'œuvre.

C'était trop tôt! L'illusion devait encore longtemps rester utopie; toutefois, je croirais être ingrat de ne pas me réjouir des résultats acquis, en attendant que l'utopie devienne réalité. Un grand pas est fait, la Fédération lyonaise et régionale des spiritualistes modernes va grossissant ses rangs de nombreux adhérents.

Les encouragements adressés au bureau fédéral sont nombreux; parmi ceux-là, nous devons citer ceux du colonel de Rochas, du docteur Bertrand Sauze, d'Emmanuel Vauchez, à qui des télégrammes furent adressés lors de la première réunion des fédérés; les deux conférenciers Delanne et Léon Denis seuls ne crurent pas devoir répondre aux 368 spiritualistes modernes qui leur adressaient un vif témoignage d'admiration; quelle en a été la raison? C'est que leur ami Sausse s'est trouvé molesté sérieusement, non par mes attaques, je n'ai encore attaqué personne, mais par ma défense, dont on a paru méconnaître le droit. Le bureau fédéral n'hésitera pas à demander les explications que comporte une pareille abstention, dès que l'occasion lui en sera donnée. L'amitié même, ce nous semble, doit savoir s'effacer devant l'intérêt général. Bien nous aimer ne saurait impliquer d'être indifférent à la cause. Quels que puissent être les racontars d'un affolé, on ne peut y ajouter une telle foi que quand ils sont justifiés.

PRÉCISIONS

Voilà donc enfin le véritable mobile qui fit agir l'opposition, en vue de compromettre l'union complète des spiritualistes modernes lyonnais, c'est M. Brun qui nous le fait connaître un peu tardivement, que dis-je, beaucoup trop tard. Il nous dit : « Ma pensée, en



signant ce passage de la déclaration, était que, venant d'apprendre que vous deveniez le continuateur de M. Bouvier, il y avait utilité pour vous à précipiter les événements pour que la Fédération fût faite avant que cette succession soit connue. » La voilà bien la folle du logis, toujours à l'affût d'une nouvelle sottise! Et pendant six mois, j'ai donc lutté sans trêve ni repos, je lutte encore sans savoir où s'arrêtera l'imagination, par ce seul fait que, moi, presque un Marseillais, je n'ai pas fait savoir mes affaires personnelles à ces bons messieurs. Mais que ne le disiez-vous donc plus tôt! et, soit à l'aide de mon tempérament, soit dans l'intérêt de la cause, je vous aurais tout dit, à savoir : 1° que jamais M. Bouvier ne m'avait honoré d'une semblable proposition, conscient sans doute de ce qu'il occupait encore fort bien sa place; 2° qu'alors même qu'il me l'aurait faite, je ne pouvais l'accepter, étant lié depuis trois ans par des engagements maintes fois renouvelés à un futur vulgarisateur des sciences psychiques; 3° que, avant de quitter le régiment, je m'étais assuré, en homme avisé, outre ma retraite, un emploi dans l'une des administrations de l'État et que, conséquemment, je venais de recevoir une notification ministérielle m'annonçant que je venais d'être classé pour l'emploi de receveur des postes et télégraphes avec le n° 41. Que, dès lors, je n'avais pu nourrir l'idée de succéder à M. Bouvier, pas même celle de devenir magnétiseur professionnel sur la place de Lyon. Ce qui, toutefois, n'aurait pu me diminuer, quoi qu'en disent vos suspicions maladroites.

J'aurais pu vous faire connaître aussi mon opinion sur la pratique professionnelle du magnétisme, vous auriez appris par elle que j'étais parfaitement disposé à attendre le vote d'une loi en sa faveur au cas où j'aurais eu par la suite à m'y consacrer uniquement; vous auriez connu aussi mon entière désapprobation de vos suspicions, de vos haines à l'égard du magnétiseur professionnel, parce que ceux que vous appeliez « salariés », s'inspirant de l'exemple des leçons du grand maître Allan-Kardec, peuvent nous dire en vertu de la logique serrée qui l'inspira toujours : Quand nous trouverons des propriétaires nous logeant gratuitement, quand des tailleurs, des chapeliers, des cordonniers, des chemisiers consentiront à nous habiller de même; quand la société aura l'esprit assez charitable pour se charger philanthropiquement de l'instruction, des soins à donner à nos enfants, nous assurera le pain pour nos vieux jours, alors seulement nous pourrons refuser ce que, sans leur demander, nous donnent nos malades. Comment! — vous aurais-je dit encore — vous dédaigneriez la direction d'un magnétiseur qui, en deux ou trois années, a distribué en aumônes ou en produits de quêtes ou fêtes plus que vous en aviez distribué vous-mêmes dans votre prétendue « Fédération » en vingt ans; vous refuseriez le concours éclairé de celui qui, dans un but de propagande, entretient, au profit de la doctrine, avec un énorme déficit, un journal lu dans le monde entier! Justifiez! de grâce, Justifiez! vous aurais-je dit! et toujours à l'aide de vos « je viens d'apprendre, j'ai entendu dire » vous auriez tenté en vain de discréditer l'homme pour arriver à atténuer ma considération pour lui. Alors je vous aurais dit encore — sans doute pour conclure — chacun étant responsable de ses actes : il faut laisser à la destinée seule le soin de les juger, de plus, que l'attention, l'importance que vous aviez accordée aux tripots, aux racontars, aux commérages ne prouvaient pas en votre faveur.

Maintenant, messieurs Sausse-Brun, puisque vous avez été si mal renseignés sur mon compte par vos lucides, permettez-moi de vous indiquer un médium de votre « Fédération » qui pourra, dans pareille circonstance, vous être d'une grande utilité : c'est la dame d'un des signataires que vous avez recrutés pour votre circulaire; elle demeure rue Paul-Bert, n° 3, au 3°. Une simple précaution est à prendre : se munir de pièces de monnaie en rapport avec la tenue.

CÉLESTIN BRÉMOND.

Prochainement, je tirerai de ces débats les conclusions qu'ils comportent.

C. B.

Réponse à M. Henri Sausse.

Je répondrai à la lettre de M. Sausse que, si la lettre de M. Brun n'a pas été insérée dans le numéro du 1er-15 octobre de la *Paix Universelle*, c'est uniquement parce qu'il a commis la maladresse de nous la faire parvenir trop tard, maladresse qu'il aurait dû lui éviter, lui qui, il y a peu de temps encore, était un des rédacteurs fidèles du journal, sachant s'y faire apprécier et m'ayant fourni par cela même les meilleurs arguments pour assurer la défense du vrai; il n'a pas oublié certainement que les manuscrits sont adressés à l'imprimerie de 10 à 15 jours à l'avance!

Quant au caractère « diffamatoire » qu'il attribue à mon exposé rigoureusement exact des faits, où dans mes conclusions je fais allusion aux agissements jésuitiques ressemblant en tous points aux siens, aux leurs, puisqu'ils sont deux, je laisse aux lecteurs le soin de juger où pourraient se trouver les offensés, les diffamés, si les vilenies pouvaient atteindre les défenseurs opiniâtres de la vérité.

M. Sausse semble être satisfait de l'occasion que je lui ai fournie de se relire, je désire qu'il soit sincère, pour sa plus parfaite tranquillité d'esprit; tranquillité qui paraît être bien compromise, ou alors il retombe dans les errements jésuitiques. Voyons! « MM. Alphonse Bouvier et Célestin Brémond ayant eu la délicate attention de nous adresser le n° 308 de la *Paix Universelle*, etc., nous remercions ces messieurs de leur obligeance, sans laquelle nous n'aurions pu prendre connaissance des attaques et des critiques, etc., etc. »

Je déclare franchement que je n'ai pas voulu accomplir là une action délicate, je sais me réserver pour où je crois rencontrer tout au moins un semblant de réciprocité; j'ai voulu tout simplement montrer à ceux qui m'avaient attaqué, que j'aimais dans une défense à me montrer au grand jour, devrais-je y commettre des imprudences, attirer sur moi les jugements les plus sévères; j'ai voulu leur montrer que j'aimais à dire à un adversaire là présent, tout ce que ma conscience avait de réprobation pour ses actes contraires à la vérité; en un mot, que j'avais horreur de tout ce qui se dissimulait, sentait Tartufe ou sycophante.

C'est donc grâce à cette attention délicate, nous dit M. Sausse, qu'il a pu lire la *Paix Universelle*; quelle astuce! Savez-vous, chers lecteurs, le moyen autre qu'il avait pour la lire : depuis treize ans chaque quinzaine il est déposé au siège de la Société la Fraternelle. dont il est président depuis plus de vingt ans, de 15 à 20 numéros de ce journal; le 29 septembre seulement, alors que mon article « Tout à la vérité » y avait été lu et relu, M. Toupet, vice-président de la même Société, nous en retourna 15 numéros, en nous déclarant « que l'on n'en voulait plus ». La joie qu'avait éprouvée M. Sausse à se relire avait valu au pauvre journal cette boutade. Dès lors quelle utilité y avait-il à ce que je lui adresse à domicile? Que devenait pour lui l'impossibilité prétendue de ne pouvoir être renseigné?

« Le bons sens de nos amis ayant déjà fait justice des offenses qui ne visaient que nos personnes, nous repousserons sans y prendre garde tout ce qui ne s'adresse qu'à notre Moi, dont le minime intérêt s'efface sans amertume devant celui bien supérieur de la Fédération spirite Lyonnaise, qui nous a commis à sa garde. »

Voilà une fort belle déclaration, certes! Si elle est sincère, elle est toute à l'honneur de son auteur! Malheureusement elle est un peu tardive. Si elle l'avait inspiré le 28 juillet, lors de la dernière réunion

du comité, nous n'aurions pas à regretter aujourd'hui la perte de celui qui l'a écrite, ni même celle de son confrère, ni moins encore celle des quelques égarés qu'ils ont subjugués. C'est sans doute en relisant le premier appel du bureau fédéral de la Fédération spiritualiste moderne, que M. Sausse s'est ravisé; on peut y lire cette phrase si suggestive, faisant allusion à l'effacement des personnes autorisées de la région lors de l'élection du bureau par laquelle les 110 délégués manifestèrent le désir de voir l'œuvre fédérale toujours active : « Ils ont su montrer à ceux qui avaient pu être tentés de l'oublier, que les hommes, quels que fussent leurs titres et leurs mérites, devaient savoir s'effacer devant l'intérêt supérieur d'une grande cause. »

Dans le troisième paragraphe de sa réponse, l'auteur semble aussi regretter les polémiques aigrissant les caractères, divisant les bonnes volontés; je déclare pour ma part que rien dans mon caractère n'est aigri; je me suis offert à me rendre auprès de mes accusateurs, dans le but d'interrompre cette polémique, pour permettre à un conférencier neutre de venir à Lyon y faire une conférence de propagande. J'attends leur réponse. M. Brun, avec lequel j'ai eu un entretien, me l'a promise. Quand en vertu des infériorités terrestres on a la faiblesse de croire qu'il est utile de se battre, on doit néanmoins savoir se réconcilier, ne serait-ce que momentanément, devant l'intérêt général!

Dans ce même paragraphe l'auteur nous parle de provocations. Lisez le *Débat*, chers lecteurs, et facilement vous trouverez le ou les provocateurs. Je ne suis encore que sur la défensive : attaqué, je me suis défendu; peut-être attaquerais-je un jour, c'est probable, c'est même, je dirai, certain; aimant à savoir ce qu'il y a sous l'eau qui dort, je l'agite parfois, sa surface ne m'intéresse qu'après.

Au quatrième paragraphe nous lisons à l'adresse de la Fédération spirte Lyonnaise : « Nous la défendrons donc aujourd'hui. » Voilà qui me va, et me fait éprouver du plaisir. Défendre une œuvre que l'on a créé est un devoir sacré, puissiez-vous, Messieurs, ne jamais plus l'oublier; au cours de sa défense, songez à ce turbulent Brémont, qui nous obligea à la constituer le 2 août 1903, à la défendre aujourd'hui, qui désormais la suivra dans son développement, applaudira à ses succès, sa bonne harmonie ne se gênant pas plus qu'à cette heure pour rappeler à ses organisateurs qu'ils ont à la défendre quand même et toujours.

Au cinquième M. Sausse paraît dédaigner aujourd'hui les déclarations des grands et émouvants discours qu'il fit aux heures où on voulait créer la Fédération; il appelle tout cela des « coupures d'articles ». Peut-on être plus maladroit! Dédaigner ces « coupures » n'est-ce pas dédaigner M. Sausse qui les a écrites. Décidément ce brave homme a raison : les polémiques, en aigrissant les caractères, troublent les esprits.

J'ai manqué la bonne source des renseignements, dit-on, mais quelle source plus abondante pouvait mieux que M. Sausse me fournir les plus sûrs, les plus vrais renseignements.

N'a-t-il pas été initié au spiritisme au groupe Finet, 74, rue Cuvier, en novembre 1869?

N'est-il pas président de la Fraternelle depuis 1884?

Depuis trente ans, n'est-il pas sur la brèche ou fort loin pour y défendre le spiritisme?

Dans les archives j'ai trouvé M. Sausse partout; relisez mon article « Tout à la vérité », vous trouverez une bonne preuve de ce que j'avance. Si je n'ai pas eu l'honneur de sa présence lors des travaux du comité provisoire, je n'en ai pas moins eu ses lumières, et avec elle les délégués de sa société, M. Brun, et, en un mot, tous les représentants des divers groupes spirites de Lyon et de la région. Pouvais-je trouver meilleures sources!

Dans la lettre de M. Brun, que j'avais le regret de ne pouvoir publier, vous remarquez, chers lecteurs, ce grand coup d'encensoir au Moi! Et dire que ce n'est que ces temps-ci qu'il en a eu connaissance. Quel dommage! Toutefois étant datée du 2 juin, ne serait-il pas prudent de croire que l'auteur en avait été inspiré par les fort longues lettres que, depuis le 20 mai, le voyageur adressait à ses sociétaires pour tempérer leur enthousiasme vers la fondation de la Fédération.

« Malgré ces sages réserves », dit M. Sausse (c'est lui qui devient encenseur), M. Brémond aurait voulu que la Fédération nouvelle fût votée sur l'heure et il formula même cette prétention « qu'on ne quitterait pas la réunion sans que tout fût terminé ». En voilà un crime, vouloir aller de l'avant et très vite! Est-on jamais assez pressé pour bien faire?

« Il répondit à M. Toupet : M. Sausse n'est pas ici, eh bien! tant pis, on s'en passera! En voilà encore un argument pour réfuter mon article Tout à la vérité, pour justifier les « découpures d'articles ».

Quoi de plus logique que cette réponse! Est-ce que le comité ne m'a pas approuvé? Ais-je fait quelque chose sans sa majorité? Que sont les hommes devant une idée sinon de simples molécules, remplacées par de nouvelles molécules, mais remplacés tout de même, quand ils s'absentent du terrain de la lutte. Avez-vous jamais vu une grande réforme sociale attendre l'arrivée tardive de telle ou telle personnalité pour s'affirmer? Bien souvent, et nous pouvons dire presque toujours, celui-là même qui l'avait conçue a disparu à cette heure et ce n'est pas ce qui en atténue l'affirmation. Pourquoi donc me reprocherait-on d'avoir voulu constituer une Fédération sans M. Sausse.

Jusqu'ici la réponse, ne répondant à rien de ce que j'ai écrit, n'a rien pourtant de bien compromettant pour son auteur, si ce n'est de démontrer sa parfaite impuissance; mais où elle démontre la mauvaise foi de M. Brun, qui a raconté, c'est lorsque nous lisons ces lignes mensongères faisant allusion à la réunion générale des spirites de Lyon et la région : « Or, lorsqu'elle fut onverte à 4 heures et demie, il n'y avait que 22 personnes. M Brun, qui y assistait pour y lire notre protestation, put constater à son départ, vers 5 heures trois quarts, qu'il y avait dans la salle de 50 à 55 personnes au plus, y compris les enfants. »

Ne pouvant étouffer la vérité, les disciples de Loyola, dont nos accusateurs se défendent d'imiter l'exemple, le suivant alors inconsciemment, cherchent à la dénaturer. Ces imitateurs n'y parviendront pas! Je les défie de faire croire la balourdise ci-dessus à qui que ce soit, quand l'on saura que 50 jours après cette réunion quatre cent quarante-deux adhérents à la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes m'avaient donné leur adresse, leur adhésion ferme. Il y a des faits que vous ne dénaturerez pas plus que vous n'étoufferez; vous ferez prendre des vessies pour des lanternes aux aveugles ou myopes qui vous suivent en toute simplicité, mais non à ceux qui raisonnent après s'être rendu compte par eux-mêmes. Je comprends que M. Brun, sous les huées des spirites lyonnais, ait pu perdre toute notion de calcul exact, et ait vu rouge, bleu, ce qui était blanc et noir, n'ait même, à un certain moment, plus rien vu du tout; mais ce que je ne puis concevoir, c'est qu'il ai poussé la mauvaise foi jusqu'à nous déclarer qu'il n'y avait que 55 personnes là où M. Théron venait d'en compter très exactement 96, auquel chiffre ajoutant les 14 délégations écrites j'arrivais à celui annoncé, contesté, de 110.

Mais là où il excelle, c'est quand il vous fait signer, et quand vous signez vous-même pour exceller sans doute avec lui, que « 250 spirites étaient réunis 14, cours Charlemagne ». Un mensonge pareil demandait bien la signature collective de la confrérie! Ah! je vous défie bien encore de faire rentrer, et d'asseoir dans votre salle du cours Charlemagne plus de 150 personnes. Le jour que j'y ai fait

ma conférence, la salle était au trois quarts remplie, et il y avait très exactement 62 personnes; nous voilà loin des 250 que vous y avez vues le 2 août. Et parmi tout ce monde combien avez-vous recueilli d'adhésions? Ne vous a-t-on pas répondu, quand vous avez agité cette question: « Que l'on préférait rester neutre dans les sociétés; que l'on ne ferait partie d'aucune Fédération. » Et alors votre Fédération qu'est-elle encore, malgré votre dépôt à la Préfecture, sinon une fiction?

Un mensonge suit l'autre. Plus loin nous trouvons, en parlant des groupes ayant adhéré à la Fédération: « Parmi ces groupes il en est qui ont protesté contre l'abus de leurs noms inscrits sans autorisation. »

C'est là une fausseté odieuse; jamais, moi secrétaire général, je n'ai reçu la moindre protestation de qui que ce soit; j'étais bien placé ce me semble pour cela s'il s'en était produit.

Et rien n'est jésuitique, dites-vous, dans vos actes, dans vos déclarations? Et vous voudriez que je déclare qu'il y a eu chez vous bonne foi! Jamais! Naturellement, oui, par vos actes déloyaux, vous vous révélez de plus en plus les ennemis du vrai. Je resterai en face de vous pour le défendre jusqu'à ce que vous vous soyez confinés dans le mutisme qui convient aux bornes que l'irascibilité, le mauvais vouloir ont placées sur les bords de la route, où à pas lent s'achemine le progrès.

Oh! oui, les polémiques personnelles peuvent aigrir les caractères, mais seulement quand les hommes opposent à la proclamation de la vérité la calomnie et le mensonge.

Enfin, privé de ressources, à bout d'insinuations, de mensonges, et comme pour offrir au public une réfutation en bloc de ses propres déclarations, qui en partie constituèrent ma défense, M. Sausse expose, avec grand fracas, ce que les spirites de Lyon ont fait pour la cause.

Mais ai-je écrit quelque part que jamais à Lyon n'avaient eu lieu des conférences sur le spiritisme? Que jamais aucune fête n'avait été donnée par les spirites? Que jamais aucune bonne action n'avait par eux été accomplie? Relisez mon article Tout à la vérité, vous n'y trouverez aucune déclaration de ce genre. Je ne pouvais pas plus le faire pour Lyon que pour Paris, Marseille, Bordeaux, Nancy, etc.

Ce que j'ai écrit, et ce que je répète, c'est qu'à Lyon on a organisé conférences, fêtes, œuvres de charité, sous les auspices d'une Fédération qui n'existait pas, cela pour leur donner plus de relief; j'ai écrit que la société La Fraternelle, dont M. Sausse était président par 17 voix, fut un jour la Fédération spirite lyonnaise, supprimant ce titre parce que nous, M. Sausse (voir sa réponse), « nous devons à la vérité de reconnaître que la Fédération alors constituée, ayant *manqué* le but qu'on s'était proposé par le seul fait de son organisation intérieure, crut devoir modifier son titre et, à l'assemblée du 4 novembre 1883, prendre celui de Société Fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme ».

L'enfant fédéral avait vécu sept mois après cette date du 4 novembre 1883. Les spirites lyonnais cherchèrent en vain la Fédération, elle était aux limbes, dans l'attente que l'éternité finisse pour en sortir. Quand un jour, par un de ces miracles qu'accomplit parfois l'audace — c'était le 2 août 1903 — elle en sortit tout de même, bien anémiée, ce qui nécessita l'annonce de l'avènement « à la Préfecture et dans le journal de la République française », lui donnant tous deux la G. D. G. pour l'empêcher de tituber.

Que dirait-on de celui qui, sous prétexte qu'à Paris il y a eu des Congrès spirites, qu'à Bordeaux, Marseille, Nancy, etc., ont été faites des conférences, affirmerait que dans ces villes existe une Fédération spirite? Sans être trop sévère, on le traiterait de fumiste, ou d'halluciné; ce ne serait que justice.

Trois hommes, MM. Bouvier, Chevallier, Sausse, ont placé dive ses organisations sous le patronat de la Fédération spirite Lyonnaise, cela prouvait-il l'existence de la Fédération? Ces messieurs ont-ils jamais assisté à une réunion générale des adhérents à la Fédération? Non, n'est-ce pas? Dès lors comment voulez-vous que l'on reconnaisse qu'elle a existé.

Dans votre témoignage « de collaborateur ardent », Messieurs, vous êtes tardifs, d'autres avant vous me l'ont décerné, et avec moins d'hésitation, car mon ardeur à défendre la vérité, que vous ne cessez d'outrager, a dû souvent vous paraître intempestive et vous gêner bien plus qu'elle ne vous fut agréable. Sachez que vous n'êtes pas parvenus à la tiédir, vous la trouverez toujours là où la vérité sera à défendre, quels que soient les moyens et les armes employés par ses adversaires; aussi détournés que soient les uns, aussi fourbes que soient les autres, à l'aide du vrai et de la justice je vaincrai toujours.

Nous trouvons encore dans la réponse: « M. Brémond a eu le tort d'oublier qu'il y avait à Lyon de nombreux militants qui n'avaient pas attendu sa venue parmi nous pour prendre en main la défense du spiritisme, dont ils ne rougissent pas et dont ils ne changeraient pas le nom contre celui de psychisme, comme on cru devoir le faire récemment à la *Paix Universelle*. »

Me voilà donc apeuré maintenant: j'ai peur de dire que je suis spirite, et alors je me déclare psychiste. Avez-vous trouvé, chers lecteurs, cette grande différence qui existe entre le psychisme et le spiritisme? Où conduit pourtant l'affolement!

Depuis que je suis à Lyon, j'ai fait en public 5 conférences. Jeudi 15 octobre, je continuerai aux Folies-Bergères. 2.000 convocations ont été lancées; depuis dix ans, je fais dans la *Paix Universelle* des déclarations à même d'indiquer ce que je suis, ce que je pense. Indiquez, Messieurs je vous prie, le vrai moyen d'affirmer le spiritisme?

Et vous, Messieurs, ne craignez-vous réellement pas d'affirmer hautement vos soi-disant convictions spirites?

Votre fête des vieillards de décembre 1902 *n'a-t-elle pas eu lieu dans l'une des salles du pensionnat de religieuses, situé quai Brotteaux?*

N'avez-vous pas recommandé aux membres de votre Société que vous y aviez entraînés de ne pas y prononcer le mot: spiritisme?

Et votre drapeau spirite et votre Fédération A. G. D. G., où étaient-ils? Avez-vous enrôlé sous votre bannière Mesdames ces bonnes sœurs?

Les avez-vous ralliées à votre espèce de Fédération? Ou bien elles l'étaient déjà, ce qui est probable. Pensez-vous qu'il n'y ait là rien de jésuitique?

On prétend que j'ai oublié les militants lyonnais, mais n'ais-je pas été rue Tenaille et cours Charlemagne, faire une conférence? Étaient-ils donc ailleurs les militants? On veut me dire sans doute que j'ai omis d'aller rendre visite au Grand Lama de la rue Tenaille. Comment pouvais-je le faire? Il était absent. D'ailleurs, ayant été invité par son fidèle secrétaire, ne me suis-je pas rendu à son invitation? Certes, je me suis fort bien aperçu qu'il était là, par l'exposé de ses critiques contre l'œuvre que j'avais entreprise.

Puis enfin, pour conclure sa réponse, M. Sausse, comme son confrère Brun, me fait: « magnétiseur professionnel, successeur de M. Bouvier »; ces messieurs veulent que je sois comme au vaudeville « *le Magnétiseur malgré lui* ». Ils le redoutent plus qu'ils ne le désirent, car leur désir réalisé troublerait considérablement leur quiétude.

Quant au stigmate de « novice » dont ils me gratifient, ce qui me défend tout au moins d'être gâteux, vous reconnaîtrez, chers lecteurs, qu'il m'a fort bien servi. Jamais à Lyon il n'exista de Fédération spirite; aujourd'hui il y en a deux, dont la plus récente: la Fédéra-



tion Lyonnaise et Régionale des spiritualistes modernes, compte très exactement à ce jour 452 adhérents. Voilà de quoi fixer mieux que tous les mensonges ou racontars, ceux qu'a pu troubler mon intervention, ceux qui l'ont mal jugée, ayant pris le faux pour le vrai, au nom de l'amitié.

Conclusions.

En examinant froidement et avec une entière impartialité les divers incidents qui viennent de se dérouler chez les spirites Lyonnais, nous serons fatalement amenés à ces conclusions : que le vieil homme toujours inféodé sous l'impulsion de l'esprit de routine aux vieux préjugés, ne cesse de résister à celle de l'évolution pour une destinée meilleure, augmentant dans des proportions considérables les efforts des pionniers du plus vrai, du plus conforme à l'esprit moderne à l'éducation comme aux aspirations des masses.

L'école spirite, même avec son autorité séculaire, semble en certains milieux ne pas devoir bénéficier de la considération qui lui est accordée depuis un demi-siècle, pas plus qu'elle semble se soucier de l'attention dont les scientistes entourent les phénomènes qui s'y déroulent, et qu'ils dédaignaient il y a peu de temps encore.

Bon nombre d'entre ses Maîtres, semblant se défier encore de la suspicion et de la persécution d'antan, s'en tiennent aux privilèges et cachent la vérité aux profanes en se renfermant soigneusement avec elle dans de petites chapelles closes qu'ils appellent « groupes fermés ». Tels les grands initiés d'autrefois. C'est la lumière sous le boisseau, et, quand au nom de la propagande on fait mine de la sortir de sa pénombre, ce n'est que pour la montrer sous un boisseau un peu plus grand.

Une fois par an, rarement une fois de plus, les grands maîtres de cérémonie en ces milieux organisent, avec une prudence plus ou moins justifiée ce qu'ils appellent une « conférence publique » ; on fait choix, sous prétexte de modestie, d'une salle peu spacieuse où seul, au moyen d'invitations personnelles, aura accès un public choisi, un monde « select ».

Dans ce cénacle ainsi soigneusement préparé, parlera, parleront longuement, seront applaudis chaleureusement — sinon crus — un, deux conférenciers, et la cause sera bien servie et la lumière aura été répandue.

C'est dans cet ordre d'idées qu'ont été organisées de tout temps, dans les grandes villes, des conférences sur le spiritisme.

Dans la ville-lumière, Paris, existent aussi une grande quantité de groupes formant chapelle, et on y aime à l'heure des organisations en faveur de la propagande constituer des auditoires de choix, éliminer ce que certains grands maîtres dénomment sans sourciller : « le populo ».

J'ai dit le mot, c'est le « populo » que l'on éloigne des développements scientifiques, philosophiques, ne le jugeant sans doute pas à même d'en saisir le sens, d'en comprendre la portée, ce que l'on affirme ne pas devoir se produire avec les auditoires de choix.

Les avantages de ce procédé sont, nous dit-on, d'offrir aux conférenciers de la tenue, de la correction, plus d'attention, voire plus d'intelligence même, et enfin le moyen de pouvoir développer sans encombre leur sujet, de donner à son développement toute l'ampleur qu'il comporte.

Certainement le sujet y est goûté, et conséquemment les ouvrages de propagande cités par les conférenciers y seront appréciés en une lecture assez approfondie ; l'œuvre accomplie au milieu de ces bons bourgeois n'aura pas été vaine, je veux bien le croire. Je crois aussi que pendant bien quelques jours les salons retentiront des accents de la discussion raisonnée des grands problèmes de la destinée, discussion dont le mobile sera surtout d'éliminer sur celle-ci toute crainte, tout en continuant à vivre de béatitude, de jouissances terrestres.

Que fera pendant ce temps le « populo » ? Il continuera à ignorer ce qui pourrait pourtant apaiser ses souffrances, rendre mieux supportables ses privations en lui en démontrant le pourquoi.

La propagande spirite n'ira pas jusqu'à lui, parce que l'on aura craint, qu'en ce milieu, où s'agitent d'aussi vives énergies, d'aussi ardentes volontés, où se manifestent tant de nobles vertus, d'aussi grandes âmes, on aura craint, dis-je, que l'exposé perdît par trop de sa saveur, au milieu des questions entrecroisées à la suite d'interruptions que l'on aura considérées oiseuses par avance.

L'expérience acquise justifie-t elle cette mesure rigoureuse ? A-t-on vu le plus grand nombre de ces auditeurs de choix sortant convaincus des conférences renoncer désormais aux croyances erronées des religions ? Les a-t-on vus une fois leur conviction faite, employer leur superflu au soulagement des misères humaines qui les environnent ? Hélas ! leur nombre est si restreint qu'un docteur fort connu, voulant créer un Institut magnétique, a fait des appels inutiles pour recueillir même par actions les fonds qui étaient nécessaires à une installation immédiate.

La plupart de ces favorisés de la vie se priveront volontiers d'aller aux offices religieux avec autant d'empressement et de régularité qu'autrefois ; mais aux grands jours de fêtes ils iront à l'église faire parade au nom de la bonne tenue, de la convenance que les siècles de superstitions et d'ignorance ont inventées, et qu'entretiennent malgré tout l'aisance, le manque de privations ici-bas.

Ils auront soin encore de faire donner à leurs enfants une éducation foncièrement cléricale, que scelleront, en la consacrant de tout leur poids, les sacrements de l'Église. La charité, ils la feront par opulence, quand, passant dans la rue, ils laisseront tomber d'une main finement gantée, dans la main décharnée de la noire misère, le pauvre petit sou du malheureux.

Faisant mine d'être convaincus que les hommes sont frères, ils n'en dédaigneront pas moins le contact du peuple, contact dont les préservera la manifestation du spiritisme à l'heure de la propagande, et ils continueront à vivre de ses veilles, de sa sueur, de son travail, restant usurpateurs.

Christ dit dans l'Évangile : « Il sera plus difficile à un homme riche de pénétrer dans le royaume de mon Père qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. » Cette parole est toujours vraie. L'est encore celle-ci : « Aimez-vous les uns les autres. »

Cette dernière ne résume-t-elle pas la doctrine spirite et fait-elle de distinction ? Les pharisiens ne reprochaient-ils pas à Christ de s'adresser aux Juifs et aux esclaves ? Dès lors, de quel droit, apôtres de sa doctrine, vous refusez-vous à apporter à cette plèbe asservie, torturée par les duretés de la vie d'ici-bas, les consolations qui atténueront ses peines, adouciront ses souffrances, l'éloigneront du vice, de la dépravation, du désespoir, de la révolte, de la lâcheté, du suicide peut-être ?

Rendez vraie, Messieurs, cette parole de l'Évangile : « Demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira. »

Le peuple, que la souffrance a conduit à la raison, demande, il veut savoir d'où lui viennent les maux qui l'accablent ; à vous seuls, qui avez pris charge d'âmes, incombe le devoir de le lui apprendre, ne lui laissez plus accuser son Dieu, venez l'initier aux grands problèmes de la destinée humaine, il vous bénira, vous glorifiera, vous suivra le front haut, le cœur largement ouvert vers la lutte, l'abnégation, les générosités qu'impose la vulgarisation du spiritisme. Vous trouverez en lui toutes les forces viriles pouvant constituer le plus précieux concours, toutes les mâles vertus pouvant constituer cette grande famille universelle, vers l'idéal de laquelle nous conduit le spiritisme, tout de progrès et de vérité.

Par l'amélioration de ces masses qui ne savent, que le néantisme, l'athéisme peuvent conduire aux pires des folies, à la plus sanglante des révoltes, vous pouvez savants, vous pouvez philanthropes, nous pouvons écrivains, nous pouvons penseurs, accomplir ce grand acte de la transformation sociale par l'instruction. Allons sans ostentation, mais sans hésitation dans leurs rangs y répandre la vérité. Là est le seul et bon terrain où elle puisse germer, s'épanouir et répandre utilement ses parfums bienfaisants.

CÉLESTIN BRÉMOND.

LA VÉRITÉ EN MARCHE

Malgré le Professeur Grasset

M. le professeur Grasset, de l'Université de Montpellier, un savant *classique*, universellement connu par ses travaux de neuro-pathologie et apprécié du grand monde pour honorer in extremis leurs mourants de sa savante bénédiction classique, a bien voulu, dans ses cliniques, honorer ses élèves et la science psycho-spirite, en consacrant quelques leçons à l'étude des troublants phénomènes qui constituent le fondement de nos convictions spiritualistes modernes.

Mais comme il eût été trop simple pour un savant classique de se contenter d'enregistrer purement et simplement les faits, de les cataloguer, pour leur faire ensuite prendre corps, la sanction définitive 'affirmant davantage par l'évolution incessante de notre doctrine et, en quelque sorte, par elle-même, en savant d'une irréductibilité classique, il a préféré y aller de sa petite théorie, à seule fin de faire prendre un pied classique à notre doctrine extra-classique.

Préoccupé d'embrigader le moderne psycho-spiritualisme dans les mailles micro-pathologiques et physiologiques du dogmatisme scientifique contemporain, après s'être fortement auto-suggestionné, ce demi-Dieu de l'Université *Montpéliensaine* à confectionné son petit schéma où les centres psychiques (de sa création) se croisent et s'entrecroisent au point de former un polygone!

M. le professeur Grasset, après la publication de ce travail, a été l'objet de laudatives appréciations de la part de tous ceux qui veulent garder seuls l'apanage d'une science infuse dont ils se croient les apôtres intangibles.

Il n'y a donc pas lieu d'être surpris que M. le professeur Grasset, pour les nécessités de sa thèse, ait fait choix de documents favorables aux fins de son argumentation.

« La fin justifie les moyens », a écrit quelque part un père de l'Église qui fut, sans doute par reconnaissance pour cet adage, saintement canonisé par elle.

Si donc M. Grasset fait recraquer le muscle craqueur de Schiff, emprunte des arguments à Bersot et passe sous silence les travaux de la *Société des recherches psychiques*, c'est à notre avis tout simplement parce que cet homme, en qui nous nous plaisons à reconnaître un intellectuel, recule devant un aveu, même devant un demi-aveu. Le classique est là qui l'étreint et toutes les tendances de son être l'obligent à sacrifier au classique les doctrines du moderne spiritualisme.

Si j'interviens aujourd'hui dans ce débat, après d'autres modernes spiritualistes, c'est pour dire à tous les amis de notre cause :

Que M. le professeur Grasset connaît aussi bien que nous les vérités fondamentales de notre doctrine, pour les avoir, en maintes occasions, vérifiées, constatées pratiquement et théoriquement.

Il est *in petto* absolument convaincu de leur réalité ; il sait même depuis de longues années par voie prophétique que la doctrine moderne spiritualiste est la science de l'avenir.

Mais M. le professeur Grasset, par sa situation dans le monde de la science officielle, me rappelle assez ces chevaux qui paissent en demi-liberté, enserrés dans les limites plus ou moins étroites d'une prairie bordée de haies et de barrières.

De temps à autre, sous l'action d'une aspiration plus pure, plus éthérée, activant la sensitivité de leurs naseaux, ils relèvent la tête, hument l'air de la liberté, d'une vive chevauchée aspirent vers de nouveaux horizons, lorsque tout à coup la pénombre de la haie et des barrières, non loin d'eux-mêmes, les calme, tempère leur ardeur au point de paralyser leurs membres sur place, leur enlevant comme par enchantement cette vigueur énergique, de haute maîtrise, qui, en présence de l'obstacle, aurait dû se produire et leur donner l'élan nécessaire pour sauter au delà des barrières, s'affranchissant du classique pacage, aller vers l'horizon inexploré d'un pied ferme, en affirmer le nouvel idéal.

Voilà à notre avis la cause productive du polygone de Grasset ; si ce maître de la neuro-pathologie eût osé y aller d'un élan, coup de collier idéal, certainement, il ne nous eût pas servi cette indigeste, bien qu'ingénieuse théorie.

Par sa science, par la souplesse de son esprit, dont le polygone est du reste la meilleure des preuves, M. le professeur jouit dans les milieux classiques d'une réputation méritée. Mais il ne saurait devenir *un novateur* ou mieux *un rénovateur* au sens propre et absolu de ce mot, car, par des considérations de famille, d'éducation et de relations scientifiques classiques, il se trouve pris — comment dirai-je? — entre l'enclume et le marteau ; entre la foi étroite, ancestrale, catholique, de ses pères, dont il est un fils fidèle, et la science orgueilleuse et classique aux conceptions vaniteuses ; deux extrêmes, jusqu'à ce jour brouillés, se regardant comme chien et chat, mais cependant défendus par des individualismes intéressés de part et d'autre à tirer profit, pour la satisfaction d'appétits inlassables, dût pour eux la vérité être amputée, jugulée, voire même sombrer dans sa marche vers un devenir meilleur pour l'échelle sociale des êtres.

M. le professeur Grasset, habitué à ménager ces deux forces *actuellement contraires*, ne saurait ni lier ni délier; aussi prend-il un biais : le polygone et son automatisme supérieur.

Mais malgré la foi catholique, foi aveugle parce que autocratique, et malgré la foi scientifique classique, foi dogmatique parce que entre les mains de privilégiés, il se créera une fissure par laquelle le destin passera, droit et ferme, pour associer, en un effort d'idéal communiste, la science et la foi spiritualiste, l'une et l'autre, quintessenciées, dépouillées de tous les fatras dogmatiques dont l'orgueil et les intérêts de caste les auront consciemment voilées.

Nous verrons alors la science et la foi, marchant la main dans la main, coordonner par un effort commun, synchrone, l'esprit humain, à la recherche de l'*esprit universel*, dans lequel sont fondus, amalgamés comme en un alliage infusible, parce que lumineux, les vibrations harmoniques de la science et de la foi.

Dès lors, science et foi, drapeau au vent, unis dans un sentiment de solidarité fraternelle et sociale, résoudront positivement le *gnôti seauton* (connais-toi toi-même) des anciens : force évolutive en voie de mieux être, ici-bas et là-haut, sous le regard infini et directorial du divin maître des mondes, père de science et de foi éternelle sur la terre comme dans les cieux.

(La Vie nouvelle.)

Docteur A. B. L.



L'Idée spirite et l'évolution moderne.

Notre philosophie spirite apporte-t-elle au monde des forces actives capables de l'entraîner plus rapidement sur la route du progrès, de la connaissance, de la justice?

Si oui, quelle action a-t-elle exercée jusqu'à présent? Quelle influence a été la sienne, et comment doit-elle se transformer pour s'adapter parfaitement à l'évolution moderne?

Il y a, actuellement, une philosophie positiviste, rationnelle, pleine de jeunesse et d'énergie, parce qu'elle correspond à un besoin de science, de réalité, de retour à la Nature; cette philosophie s'idéalise dans le solidarisme, qui, de plus en plus, s'affirme comme l'expression d'une loi inéluctable.

A la lumière des connaissances, que la critique historique, que la philosophie de l'histoire ont fait naître, la solidarité s'affirme comme une loi vivante, certaine : de là une nécessité impérieuse, pour les esprits sincères, de travailler à resserrer les liens trop distendus qui unissent les hommes entre eux en apportant aux plus faibles, aux plus abandonnés, le concours de leurs intelligences, de leurs volontés. De plus en plus, à la lumière de nos sciences et de cette philosophie rationaliste, s'édifie une synthèse hardie et nouvelle, où l'humanité nous apparaît comme une grande famille, où les divisions et les castes sont arbitraires et doivent s'effacer devant cette constatation, que la souffrance des uns, si petits soient-ils, empoisonne et rend incomplète la joie des autres.

Peu à peu notre idée de justice s'imprègne de cette idée de solidarité, et demain il n'y aura plus de justice en dehors de cette idée; la justice ne sera plus, comme elle l'est encore aujourd'hui, une question de réglementation, de répression s'appuyant sur la force brutale et homicide, mais une idée d'organisation sociale, ayant pour but de créer l'harmonie et l'égalité dans la grande famille humaine.

En face de ce grand mouvement d'idées laïques, qui s'emparent des intelligences et les poussent à l'action, resterons-nous, spirites, confinés étroitement dans nos vieilles idées chrétiennes, qui humilient l'homme, qui lui font croire que sa vie de souffrance est le résultat d'une chute qu'il doit expier en résigné et en repentant? Continuerons-nous à pratiquer, sinon à affirmer avec Jésus : qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César, que la vie terrienne n'est qu'un passage, une minute insignifiante dans l'immortalité de notre vie, que, dès lors, il importe peu que nous défendions cette Byzance contre les Turcs envahisseurs.

Allons! faisons en nous un nouvel inventaire de notre philosophie et nous verrons qu'elle n'a rien de commun avec l'idée chrétienne : spiritualisme enfantin et résigné, isolant l'homme, du reste de la création, le montrant comme un exilé ici-bas, dont la véritable patrie est le ciel et dont le bonheur idéal sera la béatitude, la contemplation, le rêve, où l'on sent que l'être disparaîtra dans la fusion d'une souveraine inactivité. Voilà le Nivârna de la foi chrétienne ; est-ce là l'aboutissant de la nôtre?

Tout cela découle naturellement d'une fausse conception de la création, qui veut que Dieu n'ait rien créé d'imparfait, et qui, pour expliquer la vie humaine, invente la légende de la chute, du péché originel, avec la promesse d'un rédempteur. Toute l'idée chrétienne est là : l'affirmation du Rédempteur et de sa doctrine, du Rédempteur devenu une personnification de la divinité, qui en remontant au ciel en ouvre la porte aux humains, laquelle leur était fermée depuis la chute du premier homme.

Par cette doctrine, notre regard, en se tournant sans cesse vers Jésus, en le suivant dans le point capital de sa vie, son ascension, s'hypnotise en s'isolant de la vie réelle, et la contemplation, le rêve idéal commencent ; l'égoïsme impuissant, la sensualité extatique du fumeur d'opium s'emparent de notre moi, qui devient une cire molle pétrie et repétrie à volonté par tous les rhéteurs, tous les diseurs de phrases carressantes, mais vides de sens et de réalité.

Qui a-t-il de commun entre la foi chrétienne, qui fait de l'homme un être particulier, étranger aux autres êtres de la vie terrestre, créé de toutes pièces par la main de Dieu au moment de sa naissance et notre conception spirite de l'être psychique, naissant au sein même de cette vie, en animant toute les formes dans son passé, que nous concevons naissant infiniment petit dans les formes les plus inférieures de la vie et se développant par des acquis ou additions, ainsi que les nombres infinis qui tous commencent par un.

A côté du darwinisme, qui a conquis toute la science et qui nous montre la vie physique, la vie végétale et animale commençant par la cellule, par l'être monocellulaire, et, peu à peu, sous la poussée des nécessités et d'autres lois inconnues de la nature, ces cellules se groupant, se diversifiant, remplissant pour les besoins de leurs vies particulières une fonction spéciale dans leur groupe et créant ains les formes vivantes primitives, qui, petit à petit, se sont modifiées, multipliées, en s'adaptant aux besoins infiniment variés des milieux où elles étaient appelées à vivre. A côté de ce transformisme, qui n'envisage que la vie physique, qui cherche à expliquer l'immense échelle de formes vivantes par une étude approfondie des sens particuliers à chaque espèce, le spiritisme conçoit une vie juxtaposée, invisible, l'ascension dans toutes ses formes d'une force, qui est l'unité de vie de ces groupes cellulaires, force qui en se développant acquerra, peu à peu, les qualités nécessaires à la constitution de l'âme humaine à ses débuts.

Qu'est-ce que cette conception de la vie a de commun avec la conception chrétienne? ne lui est-elle pas fondamentalement et diamétralement opposée? n'apporte-t-elle pas à l'homme, contrairement à l'autre, l'idée de sa souveraineté, de sa liberté, en lui apprenant qu'il s'est créé lui-même par ses souffrances, par son énergie? Plus le point de départ est lointain, la route parcourue immense, plus le résultat acquis acquière de l'importance, et plus l'homme a confiance aux forces morales qu'il sent en lui. Il devient la synthèse, la plus haute expression de la vie qui l'entoure, qui comme lui est immortelle ; dès lors, il se sent vivre en tout et tout l'intéresse, il s'apitoie sur les souffrances des êtres inférieurs : les animaux deviennent ses frères cadets.

Pendant que l'idée chrétienne a un fond d'hostilité contre la science, qui vient troubler son rêve idéaliste et qu'elle considère comme l'effort des âmes révoltées, l'idée spirite a soif de pénétrer tous les mystères de la vie, elle va chercher dans les travaux des savants des armes, des arguments, pour établir ses affirmations ; elle a une foi absolue, que la science, par ses travaux, viendra donner une confirmation matérielle à ses déductions encore un peu trop métaphysiques.

Eh bien! depuis cinquante ans que nos maîtres s'efforcent d'unir l'idée spirite à l'idée chrétienne, ont-ils servi la première? lui ont-ils donné cette force de jeunesse qui séduit et la ferait s'imposer aux besoins moraux de notre époque? Hélas! non. Les spirites ont travaillé pour raffermir les vieilles religions, ils ont réveillé, dans un grand nombre de consciences, la superstition, la foi au merveilleux, qui a jeté l'humanité sur la route des Lourdes mystérieuses, comme un troupeau apeuré, sentant planer sur lui des forces inconnues et malfaisantes, et se réfugiant inconsciemment dans les vieilles fois et dans les bras de la puissante église catholique.

Il est temps de prendre une autre route si nous voulons marcher à la tête de l'évolution moderne.

Je m'efforcerai de le démontrer dans d'autres articles.

JOSEPH BLAIN.



BIBLIOGRAPHIE

Dans l'Invisible, spiritisme et médiumnité, par Léon Denis. 1 vol., 2 fr. 50, chez Leymarie, éditeur à Paris, 42, rue Saint-Jacques.

Voici un livre qui arrive à son heure, non seulement en raison des matières qui y sont traitées, mais à un point de vue spécial que nous indiquons ci-après.

Notre époque est plus avide qu'on ne croit généralement des choses de l'Au-delà, du grand mystère de la Vie, qu'une aube terne commence et que termine un crépuscule plutôt morose.

C'est qu'aussi bien la vie s'agrandit et se complique étrangement au sein de nos civilisations intensives, dans cette marche en avant qu'activent encore les progrès incessants de la science, dans leurs applications utilitaires et pratiques.

Les hommes, en domestiquant peu à peu les forces et les propriétés de la matière, se sentant libérés de sa tyrannie, abdiquent enfin le culte timoré qu'ils avaient conçu pour elle et beaucoup cherchent un aliment nouveau à l'activité de leur cerveau, aux aspirations de leur âme, qu'un souffle nouveau fait vibrer.

L'Au-delà..... pourquoi n'y aurait-il pas un Au-delà, puisque le Temps paraît sans limite, comme l'espace semble indéfini ?

Pourquoi l'homme, seul conscient dans le Cosmos — que tout proclame éternel — serait-il frappé d'une vie éphémère et sans lendemain ? Pourquoi ses actes, que sa conscience régit, demeureraient-ils dépourvus de sanction, alors que le libre jeu des lois cosmiques frappe d'un effet de choc en retour inéluctable tous les faits, tous les mouvements qui sont générés dans le monde ?

A mesure que s'effacent les croyances anciennes, la Raison, plus éclairée, reprend ses droits et s'affirme plus virile et plus consciente.

Ceci est si vrai que depuis un demi-siècle, et plus particulièrement depuis une quinzaine d'années, les savants du monde entier ont changé radicalement d'attitude. Ils fouillent aujourd'hui avec une égale ardeur dans les manifestations de l'hypnose, de la suggestion ; dans les phénomènes spiritiques, si divers et si captivants, des matérialisations, des apports et enfin des communications d'entités inconnues, pour y trouver le mot de l'énigme, qu'est la Vie même, dans ses aspects si variés, sur des plans si insoupçonnés.

C'est ce vaste champ d'études que, depuis de longues années, parcourt Léon Denis, l'auteur bien connu d'*Après la mort*, de *Christianisme et Spiritisme* et *Dans l'Invisible*, dernier ouvrage que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs.

Nous disions en débutant que ce livre arrivait à son heure ; nous avons dit pourquoi et nous ajoutions que nous viserions surtout un point de vue spécial, qui fait de ce livre un véritable *Vade mecum* du spiritualiste moderne et ce, non seulement à raison de sa composition, de son ordonnance et de l'étendue des documents qu'il comporte, de telle sorte que, sans fastidieuses recherches, le lecteur y trouvera, par la table et les notes, le renseignement cherché, comme en une encyclopédie spéciale. Mais il est un point sur lequel il importe, à notre sens, d'attirer plus spécialement encore l'attention du lecteur : c'est la très importante et très délicate question de la médiumnité.

Cette question, Léon Denis l'a traitée dans ce livre d'une façon remarquable surtout par sa méthode rigoureuse.

Comme on voit bien, en étudiant les deuxième et troisième parties de l'ouvrage, que l'auteur a minutieusement étudié la médiumnité !

Comme il vous conduit d'une main sûre parmi les méandres si embrouillés, aux retours si inattendus qui composent le labyrinthe des nombreuses formes de la médiumnité !

Au point de vue expérimental, ne l'oublions pas, la connaissance de la médiumnité est indispensable, si l'on veut non seulement obtenir des phénomènes sérieux et probants, mais encore ne point se laisser égarer par des apparences ; si l'on veut, en un mot, atteindre la vérité.

Mais revenons au livre même.

En moins de 500 pages, d'un format commode, d'un texte clair, le lecteur trouvera, sous une forme et dans un style élégant et solidement documenté, la solution de tous les problèmes se rattachant au spiritisme. Pour tout dire, c'est un traité méthodique de spiritualisme moderne expérimental où les faits et les lois sont exposés minutieusement, tels que : phénomènes spontanés, typtologie et psychographie, fantômes des vivants et esprits des morts, incorporations et matérialisations des défunts, méthodes d'expérimentation, formation et direction des groupes, identité des esprits, médiumnité à travers les âges.

Il y a là en vingt-six chapitres, dont l'intérêt va croissant, une exposition si attachante des lois qui régissent le monde occulte, la vie de l'Au-delà, qu'après les avoir lus on reste étonné qu'un si court espace puisse contenir tant de choses.

C'est que Léon Denis est non seulement un apôtre convaincu, mais un chercheur qui, ainsi que beaucoup le savent, étudie depuis plus de trente ans la science psychique où, disons-le en terminant, il est passé maître.

Tant pis pour sa modestie.

Mais tant mieux pour nous si en lisant *Dans l'Invisible*, en nous éclairant à la vive lumière qui en émane, si en nous assimilant la conviction profonde de l'auteur, nous devenons plus conscients de nous-mêmes, de nos origines et de nos fins, meilleurs, en un mot, et surtout si nous arrivons par lui à la certitude, le mot n'est point exagéré, d'un Au-delà rationnel, conforme à la justice et à la grandeur divines.

J. BEARSON.

Le Gérant : A. BOUVIER.

13-10-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 312. 10 Centimes. 1-31 NOVEMBRE 1903.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Fédération Lyonnaise et Régionale

des Spiritualistes Modernes

RÉUNION DU BUREAU FÉDÉRAL DU 12 OCTOBRE 1903

ORDRE DU JOUR

Le Bureau de la Fédération Lyonnaise et Régionale des spiritualistes, réuni en séance extraordinaire le 12 octobre 1903, pour entendre l'exposé des démarches infructueuses faites par le secrétaire général auprès des membres de la commission de la « Fédération spirite Lyonnaise » en vue d'une entente en faveur de l'œuvre de propagande.

Considérant que la Fédération Lyonnaise et Régionale des spiritualistes modernes comptait ce jour, 12 octobre 1903, 456 adhérents ;

Considérant que la « Fédération spirite Lyonnaise », constituée par opposition le 2 août 1903 étant formée de deux groupements, ne peut avoir un caractère fédéral ;

Considérant que toute personnalité, quelle que puisse être sa valeur, doit s'effacer devant l'intérêt supérieur de l'œuvre de propagande ;

Considérant que toute polémique entre les adeptes d'une même cause, aussi justifiée soit-elle, doit cesser devant l'intérêt supérieur de cette même cause ;

Considérant que l'union aussi fictive soit-elle entre les adeptes d'une même cause sert l'intérêt supérieur de cette même cause, prépare la voie aux concessions et à la réconciliation quand elle se manifeste ;

Considérant que la commission de la « Fédération spirite Lyonnaise » a méconnu ses devoirs, en repoussant tout moyen d'entente, laisse à chacun de ses membres la responsabilité de la scission que, après l'avoir créée, ils se sont refusés à atténuer ;

Remercie le secrétaire général de ses démarches courtoises, et passe à l'ordre du jour.

Décide :

1° Qu'il y a lieu d'adresser copie de l'ordre du jour ci-dessus à MM. G. Delanne et L. Denis ;

2° Que lors de la présence à Lyon de ces deux conférenciers, il se rendra en corps auprès d'eux, pour solliciter de leur bienveillance les explications que nécessite le silence dont ils entourèrent l'envoi du télégramme qu'il leur adressa au nom des 368 Fédérés réunis pour la première fois le dimanche 20 septembre 1903.

Conférences de propagande

Jeudi soir 15 octobre, salle des Folies-Bergère, 800 personnes comprenant, outre nos Fédérés, tout un monde spiritualiste chercheur, avaient répondu à notre appel pour entendre notre dévoué secrétaire général, M. Brémond dans sa conférence sur : Le spiritisme, le but des Fédérations.

MM. X..., fédérés, musiciens très appréciés du public lyonnais avaient tenu à rehausser de leur talent cette première manifestation publique de notre association spirite.

A 8 heures et demie notre très honoré président, M. Bouvier, adresse des remerciements à toutes les familles, chercheurs et penseurs, qui, en si grand nombre, ont bien voulu venir entendre la parole de vérité ; remercie les artistes fédérés de leur concours précieux et gracieux à la fois ; loue le zèle, le dévouement des commissaires et leur empressement à se mettre à la disposition des vice-présidents pour les seconder dans la tache délicate que leur assignent leurs devoirs, leurs fonctions d'organisateurs ; prononce enfin le discours suivant, que nous avons tenu à publier *in extenso* :

MESSIEURS,

Poussés par une série de circonstances à étudier les manifestations

de la pensée, nous nous sommes aperçus que l'être humain, toujours avide de nouvelles connaissances, faisait sans cesse des efforts inouis pour se connaître lui-même et nous nous sommes aperçus aussi qu'à certaines heures de la vie, empoigné par un trouble étrange en face de son devenir, il se posait invinciblement cette question : Pourquoi naître, vivre, souffrir et mourir ?

Question troublante en effet pour la plupart des hommes et surtout pour ceux qui, courbés par le fardeau d'une existence toute de labeur et de tribulations, aspirent à quelque chose de mieux.

Les questions de *Loi*, de *Justice*, qui viennent sur toutes les lèvres, ne semblent trouver leur sanction que dans l'ouverture d'une tombe, que dans le repos du néant.

En est-il ainsi vraiment ? l'École matérialiste répond oui!!! les Écoles spiritualistes, disent non !!!

Lesquelles croire ?

Ni l'une, ni les autres n'apportent de faits vraiment sérieux, toutes offrent des hypothèses qui se valent, et l'âme humaine reste toujours angoissée à la recherche du grand inconnu d'où elle émane. Alors toutes les philosophies sont passées en revue, tous les penseurs sont étudiés. Une fois de plus le cerveau encombré par la multitude de pensées qui naissent de ces études, ballotté entre le pour et le contre comme le navire qui va au gré des flots, l'homme se repliant sur lui-même se regarde et dit : que suis-je ?

Et si, par hasard, il se trouve dans un milieu spécial, où la nature lui parle, tel je me suis trouvé tout récemment, par un beau coucher de soleil, les pieds sur le lac bleu, les regards sur les cimes neigeuses du Mont-Blanc, où apparaissaient mille formes aux reflets d'or se déroulant comme une immense apothéose.

Eh bien ! en face de cette nature imposante et majestueuse, l'homme, de nouveau, pense à sa petitesse, pendant que la montagne reste figée devant lui, pendant que l'eau limpide continue son cours ; ses pensées de même, sortant de la source d'où elles émanent, semblables à l'eau suivant qu'elle s'échappe du lac ou du torrent, passent lentes et douces ou agitées et tumultueuses, et ces pensées sorties d'un simple cerveau humain ne sont qu'un faible reflet de la pensée collective qui hante le cerveau de notre humanité toujours angoissée par de nouveaux points d'interrogation et toujours avide d'un devenir meilleur, et l'homme comme l'humanité se pose encore et toujours cette question :

Quel est le but de la vie ?

Eh bien ! messieurs, c'est sur la gravité de ce problème troublant de la destinée que notre dévoué secrétaire général va s'étendre et il vous démontrera comment la science et la philosophie, s'appuyant sur des faits, marcheront bientôt la main dans la main à la conquête de la vérité d'où naîtra enfin le socialisme parfait.

Des applaudissements frénétiques soulignent cette péroraison ; on pressent déjà que l'auditoire partage nos vues.

La parole est donnée au conférencier. Brièvement, il montre la morale du Christ, le plus grand médium, le plus grand prophète, le plus grand guérisseur que notre pauvre terre ait eu l'insigne honneur d'abriter, enfouie sous les débris des vieux dogmes qu'ont entassés sur elle des dogmes nouveaux tous de plus en plus contraires à la science, à la raison.

Il nous montre cet arbre universel qu'est le catholicisme, où l'homme ne s'abrite plus, n'y trouvant plus rien de Dieu, plus rien de l'âme, et comme espérance, le cauchemar terrifiant du matérialisme, du néantisme.

Très longuement le conférencier expose l'inanité des écoles sans Dieu et les dangers pour la société de leurs enseignements.

« Pourquoi, dit-il, ne reconnaissant pas à l'Église le savoir de nous faire vivre de ces vérités éternelles qui sont : l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, lui reconnaîtrions-nous le talent de nous en inspirer la négation ? »

Un regard sur le passé le porte à citer les noms illustres qui stigmatisèrent de leur croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, tous les actes et les écrits de leur existence. En ont-ils été diminués ? Cesse-t-on de fêter Victor Hugo au sein des écoles sans Dieu ; n'a-t-il pas signé son testament du : Je crois en Dieu ?

Et tous les hommes de la Révolution et ceux de 48, et le président du Conseil des ministres de l'heure actuelle ne sont-ils pas loués, glorifiés, dans ces mêmes écoles ? Pourtant, si on leur avait demandé, si on leur demandait encore où ils puisèrent l'audace qui nous vaut d'être affranchis, tous, sans en excepter un seul, répondraient : « Dans notre croyance en Dieu, dans notre certitude de l'immortalité de l'âme. »

Le conférencier montre alors le spiritisme venu depuis un demi-siècle d'une façon toute particulière, en des faits vigoureusement contrôlés, affirmer son existence, terrassant l'irascibilité des savants néantistes, cherchant à édifier des barrières que ses manifestations ne sauraient ébranler ; il vient prouver l'inanité des enseignements catholiques, et arrêter dans son évolution pernicieuse le néantisme.

Par l'opposition faite à toutes les découvertes, il démontre que les incrédules sont, demeureront les bornes jalonnant la route sur laquelle à pas lents s'achemine le progrès. Il s'étend particulièrement sur la nécessité d'édifier une morale, alors que par l'expulsion des congrégations, la séparation de l'Église et de l'État, il n'en existera plus d'officielle. Ce soin incombe aux spirites, qui devant cette nécessité doivent se grouper en un faisceau puissant et affirmer leurs croyances publiquement et hautement.

C'est pourquoi, dit-il, nous avons organisé ici notre Fédération.

Pendant plus d'une heure notre dévoué secrétaire général tient le public sous le charme de sa parole vibrante dans une péroraison que seule une conviction sincère et sûre peut inspirer ; il engage les spirites à s'unir à ceux déjà fédérés, puis, pour donner une sanction à la première manifestation fédérale, il met aux voix les ordres du jour suivants :

(Entre la première et la deuxième partie de la conférence, 50 adhérents nouveaux s'étaient fait inscrire.)

Premier ordre du jour.

Huit cents personnes, dont 538 fédérés spiritualistes modernes lyonnais et régionaux réunis à Lyon, salle des Folies-Bergères, le 15 octobre 1903, à 8 heures du soir,

Après avoir entendu le secrétaire général de la Fédération dans sa conférence sur le Spiritisme, le but des Fédérations, ont voté l'ordre du jour suivant :

Considérant que l'œuvre du clergé catholique n'a cessé d'être contraire à la science et à la raison, adressent au président du Conseil des ministres français leurs meilleurs encouragements, l'engagent à poursuivre jusqu'au bout l'œuvre de laïcisation, forment le vœu que le spiritualisme moderne occupe enfin dans le monde la place qui lui revient.

Cet ordre du jour est voté à l'unanimité moins *six* voix.

Deuxième ordre du jour.

Considérant que le magnétisme curatif est un des grands bienfaits de la nature que nul n'a le droit de méconnaître, demandent aux pouvoirs publics, en vertu même des droits de l'homme, de donner suite à la pétition faite en faveur de sa libre pratique.

Cet ordre du jour est voté à l'unanimité.



Troisième ordre du jour.

Conformément à l'article 6 des statuts, les 538 fédérés acclament les présidents d'honneur de la Fédération.

MM. le docteur Bertrand-Lauze.
le docteur Moutin.
Emmanuel Vauchez, ancien secrétaire général de la Ligue d'enseignement.

L'acclamation a lieu à l'unanimité des fédérés, auxquels se joignent plus de 100 personnes.

M. Bouvier termine la soirée par quelques expériences de magnétisme fort instructives. Six sujets, par sa volonté seule, venus sur la scène, sont soumis à l'impression des fleurs. Des poses prises déterminent chez les sujets des sensations par eux perçues et particulières à la nature des fleurs.

Deuxième conférence.

C'est devant plus de 900 personnes, que M. Georges Fulliquet, docteur ès sciences, donnant en l'absence des conférenciers annoncés, retenus au loin par la maladie, l'appui de son précieux concours à la Fédération, a développé le sujet qui nous tient tant au cœur : « Matérialisme, spiritualisme ». C'est d'une façon magistrale qu'il a montré l'infériorité, la nullité de l'un, la supériorité, la grandeur de l'autre. Comme notre secrétaire général, il a insisté sur la nécessité de se grouper, de former des Fédérations pour attirer l'attention des pouvoirs publics sur le nouveau spiritualisme. Sa voix a été entendue : le chiffre des adhérents a atteint ce jour-là 620.

M. Georges Fulliquet est un de ces talents que forma la réforme, une de ces ardeurs, un de ces courages qu'inspire le grand esprit de la Révolution.

Plein de jeunesse et de savoir, il sait se prodiguer au profit de toute œuvre d'instruction, de solidarité sociale ; c'est un apôtre des temps modernes que l'ère nouvelle glorifiera.

A ce titre nous l'avons salué et applaudi. A ce titre, il a su répondre avec une chaleur d'âme qui lui a valu le délire de son auditoire. Ce n'est pas sans réserve qu'il est venu, au cœur même de notre Fédération, appuyer notre œuvre, notre marche en avant ; nous avons su mieux voir par elles sa grande sagesse, il n'en a pas moins toute notre admiration, persuadé que Dieu saura, en des temps prochains, les faire cesser, pour l'amener à toute la réforme qu'inspire le progrès indéfini.

M. Bouvier termine à nouveau cette soirée par des expériences fort intéressantes, démontrant l'action puissante que peut exercer le magnétisme sur l'homme, et partant sur tout ce qui l'entoure. On se sépare en emportant de cette soirée mémorable le meilleur et le plus doux souvenir.

Entre temps nous avions reçu de M. Emmanuel Vauchez la note suivante :

« L'État a le devoir de protéger tous les citoyens français, même contre les parents qui, ne comprenant pas l'intérêt de leurs enfants, manquent à leurs devoirs. Les congrégations qui s'occupent d'enseignement n'instruisent pas, et le peu qu'elles donnent est presque toujours faux ; les malheureux enfants devenus grands seront incapables de prendre part à la lutte pour l'existence, ils seront forcément obligés de faire des travaux les plus pénibles et les moins rémunérateurs, est-ce juste ?

« Il est impossible qu'un gouvernement républicain digne de ce nom tolère un pareil état de choses ; son devoir et son droit lui imposent ainsi qu'aux membres des deux Chambres l'obligation de monopoliser l'enseignement.

« Les députés et sénateurs qui voteront cette loi de salut public auront bien mérité de la Patrie.

« Les congrégations formant le clergé *dit régulier* ne vivant que d'aumônes donnent un exemple déplorable : ils font croire que l'on peut vivre sans travailler, ce qui est immoral. L'État a bien raison de les dissoudre dans l'intérêt de la morale.

« Les prêtres séculiers, opprimés et spoliés par les congrégations, devraient applaudir à cette suppression ; non seulement ils ne le font pas, mais ils s'insurgent contre l'État. Ces pauvres d'esprit sont tombés si bas qu'ils ne comprennent ni leurs intérêts particuliers ni l'intérêt public qu'ils ont la prétention de représenter.

« Les représailles sont inévitables, et la séparation des Églises et de l'État en sera le résultat. Les députés et sénateurs républicains dignes de ce nom voteront la loi avec empressement, car il faut en finir avec cette situation anarchique. »

Ces déclarations aussi justes que loyales ont inspiré au bureau fédéral l'ordre du jour adressé au président du Conseil des ministres. Nous formons le vœu que les députés et sénateurs hésitants, s'en inspirant, délivrent enfin la société de cet aveuglement obsédant qu'est l'infériorité cléricale.

Le Bureau fédéral.

Lyon, le 18 octobre 1903.

MESSIEURS A. BOUVIER et C. BRÉMOND, Lyon,

Ma réponse à votre invitation au scandale sera brève ; je vous somme, néanmoins, de la publier.

Ayant mieux à faire que de perdre mon temps à réfuter vos mensonges et vos insinuations calomnieuses et voulant faire cesser vos polémiques, dont la mauvaise foi la plus évidente est l'unique base, je viens vous informer que je vous défends de la manière la plus absolue de vous occuper de moi dans votre journal et même à l'avenir d'y publier mon nom.

Si malgré cette interdiction formelle vous persistiez dans votre campagne de diffamation, je n'hésiterais pas à avoir recours aux tribunaux pour vous imposer silence.

A bon entendeur, salut ! H. SAUSSE.

CONTRASTE !

Telle est la chute qui est réservée à tous ceux qui se complaisent dans les grandeurs terrestres, sont suffisants au point qu'ils n'entendent plus même la voix de leur conscience. C'est piètre !

A l'heure même où l'auteur du pamphlet transcrivait ses meilleures pensées à notre adresse, les Fédérés spiritualistes lyonnais et régionaux, réunis salle des Folies-Bergères, au nom de l'œuvre de propagande, se grisaient des encouragements du conférencier, voyaient le nombre des adhérents à leur Fédération s'élever au chiffre de 620 (six cent vingt).

Alors que la haine qu'inspirèrent l'orgueil, la vanité, la jalousie, nous lançait les reflets inoffensifs de sa bassesse, tout le Bureau fédéral assistait ébloui au spectacle inoubliable autant que réconfortant de 900 personnes acclamant le spiritisme sous les auspices de la Fédération, acclamant la Fédération elle-même. Par des rires joyeux il répondait aux rires sardoniques, aux méchancetés, aux outrages, oubliait le passé qu'avaient noirci la suffisance affolée, l'opulence cupide, pour ne songer qu'au radieux avenir de son œuvre.

Alors que terrifié le fantôme détracteur se rapetissait dans son antre, s'enlisait de plus en plus dans la vase de sa colère, l'éblouis-



sante vérité, comme une aube sereine, s'élevait de l'estrade des Folies-Bergères, disparaissant sous les arbustes et les fleurs, vers l'immense océan de la vie, où l'attendaient rayonnants de bonheur ses défenseurs disparus, les semeurs d'autrefois.

Alors que l'opposition exaspérée renfermait les armures ayant assuré sa défaite, la Vérité triomphante, aux accords harmonieux de l'orchestre, aux applaudissements frénétiques d'une foule en délire, redescendait au milieu de ses défenseurs, apportant en leur âme la douce satisfaction d'avoir été défendue et proclamée hautement.

On ne se souvient plus combien fut amère la lie que contenait la coupe vidée, quand un pareil succès couronne l'œuvre que l'on a édifiée et défendue, quand la vérité, à laquelle malgré tout et contre tout on a consacré son existence triomphe avec autant d'éclat.

La lutte est terminée, dit-on; tant mieux pour ceux qui la redoutèrent; volontiers nous mettons notre plume aussi aiguë que modeste sous le chevet des forts, mais tout aussi volontiers nous l'y reprendrons si la défense de la vérité le nécessite, si des masques restaient à déchirer.

Et maintenant, amis fédérés, à l'œuvre! à vous tous qui hautement êtes venus affirmer vos convictions nous disons : En avant! L'ère des combats n'est jamais close pour les esprits affranchis des vains préjugés, de la vieille routine, pour ceux qui ne savent se réjouir que du bonheur des autres. C'est par le travail, par les recherches, c'est-à-dire en nous instruisant, que nous arriverons à acquérir la suffisance qui donnera à notre Fédération le caractère d'une œuvre durable.

Edifier ne suffit pas, il faut consolider, ennoblir, rendre invulnérable l'édifice construit. C'est par la somme de nos travaux, c'est par les résultats réunis de nos recherches que nous donnerons à notre Fédération les hautes qualités qui lui assureront l'admiration et la gloire. Ne négligeons pas le passé, ses leçons sont trop précieuses pour que nous les dédaignions un seul jour, un seul instant même.

Le flot matérialiste, sous le couvert des mesures prises contre le clergé en révolte, contre les églises, menace d'envahir les foules, de submerger de ses flots irrités la société humaine; préparons-nous à lui éviter ce grave danger, nous le pouvons! C'est aux spirites seuls qu'il appartiendra à l'heure de la déchéance religieuse de prouver, d'affirmer hautement la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, aux vies successives, non dans un temple fermé ou une salle close, mais au grand jour, au sein même de cette immense et éternelle église, qui a pour colonnes les plus hautes montagnes et pour dôme la voûte des cieux. C'est là, dans cette animation ininterrompue de la vie éternelle, que les Fédérations spirites françaises unies dans une même pensée véritable devront acclamer au milieu d'accents joyeux l'union indissoluble de la science avec la foi.

Préparons-nous à cette apothéose de la vérité; tous nos efforts aussi minimes soient-ils y contribueront.

Lyon, la ville natale du grand maître Allan Kardec, vient de donner le signal de la marche en avant par la vaste association qui vient de se former en son sein; déjà du fond des Cévennes aux terres fertiles, la lumière avait lui; pâle et soucieuse la fille aînée des Fédérations à pas lents s'avançait. Tendons-lui nos mains fraternelles, donnons-lui la force nécessaire aux élans qui lui permettront d'attirer à elle les cadettes de Nantes et de Bordeaux. Puis nous rassemblant tous dans la belle vallée du Rhône aux riants paysages, nos ramifications des bords de la mer bleue, calme et silencieuse, convieront à la grande fête de la pensée nos jeunes sœurs algériennes, pour former enfin à l'union, qui assurera le bonheur des peuples, le cortège le plus grandiose que l'on ait jamais imaginé.

Préparons cet événement, utopie d'aujourd'hui, vérité de demain, nous aurons bien mérité de l'humanité.

CÉLESTIN BRÉMOND.

CORRESPONDANCE

MON CHER AMI,

Je n'ai nullement l'intention de prendre parti dans la triste polémique qui s'est élevée à Lyon : mais comme M. Brémond cite mon nom dans le dernier numéro de *la Paix Universelle* et fait une appréciation inexacte en ce qui me concerne, je vous prie de vouloir bien insérer ma lettre dans votre plus prochain numéro.

Je lis, en effet, à la page 543, les lignes suivantes :

« Les encouragements adressés au bureau fédéral sont nombreux; parmi ceux-là, nous devons citer ceux du colonel de Rochas, du docteur Bertrand Lange, d'Emmanuel Vauchez, à qui des télégrammes furent adressés lors de la première réunion des fédérés; les deux conférenciers Delanne et Léon Denis seuls ne crurent pas devoir répondre aux 368 spiritualistes modernes qui leur adressaient un vif témoignage d'admiration; quelle en a été la raison? C'est que leur ami Sausse s'est trouvé molesté sérieusement, non par mes attaques, je n'ai encore attaqué personne, mais par une défense dont on a paru méconnaître le droit. »

Pour ma part, je n'ai pas répondu immédiatement au télégramme qui m'était adressé, pour l'excellente raison qu'expédié de Lyon le 20 septembre, à 9 heures 40 du soir, à Roz-sur-Conconon, il ne m'est arrivé à Paris que le 23 septembre, après avoir passé par Gray, ainsi qu'en témoignent les différentes adresses et les timbres postaux dont il est revêtu.

Lorsque, rentré à Paris, j'en ai pris connaissance, *je vous ai écrit* pour vous prier d'être mon interprète auprès de vos amis, et de les remercier de leur témoignage de sympathie. Cette lettre, je m'étonne que M. Brémond n'en ait pas eu connaissance, à titre de secrétaire de la Fédération. Il est donc inexact que je n'aie pas répondu. Voici pour le premier point.

Quant au second, c'est-à-dire au prétendu motif qui m'aurait fait garder le silence, je ne crains pas de m'expliquer sur ce sujet.

Bien que je ne reconnaisse à personne le droit de me mettre en cause dans une discussion à laquelle je n'ai pas pris part, je suis obligé de vous dire que j'ai vu avec le plus douloureux étonnement les procédés violents de la presse politique s'introduire dans nos milieux paisibles, où, il faut l'avouer, ils font triste figure. Vous savez, mon cher ami, que j'ai pour vous la plus grande estime et que je n'ai pas craint de la manifester souvent dans ma Revue, mais depuis plus de vingt ans je suis lié à M. Sausse par une sincère et profonde amitié, et rien dans sa conduite ne m'a paru jamais mériter les virulentes apostrophes de M. Brémond, c'est pourquoi je déplore profondément le désaccord qui s'est élevé entre vous et surtout le ton de la polémique actuelle.

Puisque je suis en train de rectifier des erreurs de fait, permettez-moi de signaler à vos lecteurs les singulières appréciations de M. Brémond au sujet des conférences spirites. Suivant lui, les conférences publiques sur le spiritisme sont faites dans des salles peu spacieuses, où seul, au moyen d'invitations personnelles, aura accès un public choisi, un monde « sélect ».

Permettez-moi de vous rappeler qu'à Lyon j'ai fait souvent des conférences à la Brasserie des chemins de fer, qui était, à cette époque, une des plus grandes salles dont les modestes ressources pécuniaires des spirites permissent la location. Cette salle pouvait contenir environ 500 personnes. Je me souviens que la salle de la Perle était louée dans le même but, et je crois que ces locaux étaient aussi vastes qu'on pût le désirer.

A Paris, *la Société française d'étude des phénomènes psychiques* a fréquemment loué la salle des fêtes du Grand-Orient de France



(contenance 1.000 à 1.200 personnes) ; la salle des fêtes de la Société d'agriculture, où se tint le Congrès spirite; la salle de concert de Trianon, etc. A Marseille, c'était la salle Pain, une des plus spacieuses de la ville ; à Bordeaux, la grande salle de l'Athénée; à Nantes, la salle de la Société de géographie ; à Lorient, la salle Dousdebès, etc. A chaque conférence, un appel était fait au grand public *par la voix des journaux et souvent au moyen d'affiches*. Il me paraît que dans ces conditions il est fort injuste de parler « de Cénacles soigneusement préparés », d'autant mieux que, très souvent, ces conférences ont été contradictoires, comme peuvent en témoigner ceux qui ont assisté à ces luttes oratoires, parfois même assez orageuses, ainsi que les spirites bordelais pourraient en témoigner.

Mais un point de l'article de votre collaborateur est particulièrement inexact, c'est lorsqu'il prétend « qu'à Paris, la ville lumière, on aura à l'heure de l'organisation en faveur de la propagande à constituer des auditoires de choix, à éliminer ce que certains grands maîtres dénomment sans sourciller « le populo ». Si M. Brémond n'était pas un nouveau venu dans nos rangs, ou s'il avait pris la peine de se documenter avant d'écrire, il saurait que, loin de redouter le contact populaire, j'ai fait à Paris des conférences dans les préaux des écoles des quartiers les plus excentriques, plus fréquentés par les « Apaches » que par les « bourgeois » ; que je n'ai pas craint d'accepter la contradiction à l'Institut populaire de Versailles, milieu essentiellement démocratique, et qu'à Liège, c'est à la Maison du peuple, devant 2.000 auditeurs qu'une discussion qui a duré depuis sept heures et demie jusqu'à minuit a eu lieu devant un public presque exclusivement composé d'ouvriers.

Je rappelle ces souvenirs parce que votre collaborateur met en cause les conférenciers spirites et comme, hélas ! leur nombre n'est pas grand, il est juste de relever ses appréciations erronées et de ne pas laisser s'accréditer des légendes qui n'ont aucun fondement, au moins en ce qui me concerne.

Veuillez agréer, mon cher ami, l'assurance de toute ma fraternelle sympathie.

G. DELANNE.

Réponse à M. G. Delanne.

MON CHER AMI,

Quelques mots seulement pour mettre les choses au point, et vous faire savoir que le secrétaire général de notre jeune Fédération, ainsi que le bureau fédéral, ont eu connaissance de votre honorée sitôt reçue.

Les termes même de « *vos amis* » en la circonstance ne cadraient pas du tout avec le fait ; si vous aviez dit : *nos amis*, indiquant par là les défenseurs d'une même cause, c'eût été parfait, mais *vos* devenait particulier et signifiait pour le bureau comme pour moi-même que nous ne devions être que quelques hommes réunis pour faire mousser la chose, et comme tels ne pas être pris au sérieux.

Aujourd'hui ces « amis » dépassent 620 (six cent vingt). Je suis donc bien loin de les connaître, c'est à peine si une trentaine me sont familiers, ceux-là mêmes qui m'ont toujours suivi au cœur des Sociétés et qui tout en restant attachés à celles-ci ne m'en suivent pas moins aujourd'hui.

Certes ! vous vous êtes trompé ou vous avez été trompé par un regard trop rapide sur la valeur de notre mouvement, pour la simple raison sans doute que les choses vues de loin, suivant que la perspective change, sont appréciées de façon différente.

Quant à la polémique en cours, je peux vous affirmer, moi qui vois les choses de près, et qui suis en réalité le seul visé, que M. Brémond est plutôt doux, tout au moins poli, en face d'un adversaire qui n'ose pas — pour cause — venir laver son linge en famille.

Si vous lisez sans arrière-pensée les trois caractères en cause, vous constaterez que le premier est violent, emporté, le second rappelle à l'ordre avec ironie peut-être, et le troisième ne parle pas, mais précise, c'est votre serviteur.

Comme vous, j'aurais voulu voir une union complète entre tous ; mais, vous le savez, depuis que j'ai quitté la Société fraternelle sans lui en demander la permission, je suis devenu la bête noire de notre ami commun, ce qui ne saurait m'empêcher de lui dire de dures vérités bien que toujours prêt à lui tendre la main, et lui donner le baiser fraternel pour l'amener à plus de sagesse.

Quant à ce qui vous concerne personnellement, mon cher ami, nous sommes tous d'accord que vous avez fait et faites encore beaucoup pour la cause, et c'est précisément parce que vous êtes toujours l'apôtre dévoué, que le sens de votre lettre a, sans nul doute, été mal interprété, si, comme nous en avons la conviction, vous mettez l'idée au-dessus des personnalités aussi amies soient-elles et que vous regardiez les choses avec toute l'impartialité d'un bon juge.

Il ne faut pas oublier que sur le plan terrestre, hommes et amitiés disparaissent. La vérité seule reste toujours le legs de la postérité.

Tout en faisant des vœux pour vous voir bientôt à Lyon, où, il faut l'espérer, vous serez un instrument de concorde et d'union,

Je vous prie d'agréer, mon cher ami, l'assurance de tout mon dévouement à la cause qui nous est chère, ainsi que de ma sincère et profonde amitié pour vous.

A. BOUVIER.

A M. Delanne !

Le Directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, sous le couvert de « l'amitié qu'il n'a cessé de manifester au directeur de *la Paix Universelle* », a cru devoir relever mes « inexactitudes ou légendes » ; j'aurais vu avec plaisir l'éminent conférencier, le précieux apôtre de notre doctrine, employer un procédé plus direct, qui lui aurait évité de se départir de la parfaite correction qui le caractérise sans cesse.

Toutefois sa lettre à M. Bouvier m'apprend, entre autres choses qu'il m'a fait l'honneur de me lire, ce que j'ai ignoré en d'autres circonstances, où, moins violent, plus sage, je lui adressais des manuscrits dans l'intérêt de cette même cause qu'il défend et propage si bien.

Il est vrai que d'autres autrement titrés, autrement doués, autrement sages, avaient dû partager le même sort, tant est rigoureuse la censure boulevard Exelmans.

Même par sa lettre M. Delanne ne convaincra pas les 368 fédérés, aujourd'hui 620, d'avoir répondu à leur télégramme, pour la raison bien simple que, ne s'étant pas fédérés, par amitié pour leur Président, pas même pour lui faire un semblant de plaisir, pas même pour être agréables à M. Bouvier, ils ne pouvaient considérer comme réponse à leur télégramme cette phrase s'adressant à M. Bouvier et non au Président de la Fédération de l'existence de laquelle on feignait de douter, certains Lyonnais n'en faisant pas partie : « Soyez mon interprète *auprès de vos amis* (je souligne) et remerciez-les de leur témoignage de sympathie. »

Que M. Delanne se défende d'avoir fait une réponse maladroite, très bien ; mais qu'il se défende d'avoir ainsi répondu aux 368 fédérés me paraît exagéré, et toutes ses affirmations aussi honorables soient-elles ne parviendront pas à changer le véritable caractère de sa réponse à côté.

Pour ce qui est de mes « appréciations légendaires » à l'égard de certains milieux organisateurs, elles s'adressaient à ceux-ci et non aux conférenciers entièrement à leur disposition ; dès lors, je trouve bien superflu ici l'odyssée — même très succincte — de son apostolat.

Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.

Tout aussi peu documenté que je sois, tout aussi peu expérimenté que je puisse être, tout aussi « nouveau venu » que je sois chez les spirites, je suis prêt à reconnaître que M. Delanne et d'autres ont fait des conférences publiques contradictoires dans de vastes locaux et où même le populo avait accès, voire même « ses apaches », mais est-ce là une règle absolue?

J'ai assisté à une conférence où seul un public « sélect » avait eu accès sur invitations personnelles pour y entendre M. Delanne. « Une fois ne fait pas coutume », me dira-t-on ; qu'importe, tout aussi exceptionnel que l'on veuille nous présenter ce procédé, c'est contre lui que j'ai tenu à m'élever et que je m'élèverai toujours, estimant qu'une vérité doit être affirmée, enseignée, sans restriction aucune, par ceux qui ont charge d'âmes.

Quant aux critiques sévères dont il honore ma défense toute légitime et vraie, les événements en ont déjà fait justice.

Je ne puis trouver mal que M. Delanne soit venu, à l'issue du conflit, apporter à son ami ses compliments de sincère condoléance ; je désire que, par la publicité qu'il leur donne, ils atténuent sa douleur amère, et rétablissent en lui l'équilibre normal. Le triomphe de la Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes était fatal. Il faudra bien que l'on s'en console !

M. Delanne ayant cru se défendre pour si peu, vous ne m'en voudrez pas, chers lecteurs de *la Paix*, de l'avoir fait, moi, avec quelque véhémence ; ce qui n'a en rien amoindri la considération que j'avais pour le Directeur de la *Revue scientifique et morale* comme pour son apostolat.

CÉLESTIN BRÉMOND.

De l'Invisible aux Fédérés

des 15 et 18 Octobre 1903.

Ah ! chers amis, que notre joie est grande, grande, infiniment grande ! La tâche ardue et difficile qu'en hommes de cœur vous avez résolu d'accepter, était bien celle que vous deviez accomplir.

Joie triplement renouvelée, vous voyant toujours de l'avant à la rencontre de tout ce qui fut jadis orgueil et lâcheté, haine et jalousie invétérées. La tâche, quoique lourde, vous a été rendue légère par l'assistance spirituelle ; avez-vous reconnu en nous ces amis qui toujours vous inspirèrent dans l'accomplissement de ces grands actes? Avions-nous dit vrai, chers amis : qui fera bien, trouvera bien et mieux encore?

O vous qui ne savez reculer devant aucun obstacle, vous qu'une foi vivace grandit chaque jour, nous avons hâte de vous apprendre que vous aurez encore à lutter; plus loin se trouvent encore des entraves, et lorsque seulement celles-ci seront surmontées, la palme vous sera délivrée.

Songez-vous à ces amis qui, quoique absents en apparence, ne le sont pas en réalité ? Nous n'en suivons pas moins les événements terrestres, car Dieu permet que nous puissions beaucoup pour la défense de la Vérité mère.

Votre sphère misérable, parce que trop matérielle, ne voit qu'avec peine les beautés idéales de notre sphère spirituelle ; il s'ensuit par là même qu'à peine sortie d'un sommeil passager, elle retombe avec angoisse dans un engourdissement complet. Que d'énergie, quelle force ne faut-il pas employer pour la sortir de cette triste pénombre où elle gémit sans cesse ! Elle crie, elle appelle, elle cherche un sauveur ; quelques-uns de ses cris ont pénétré l'âme des humains ; en toute hâte, en toute liberté, des bonnes volontés se sont mises à l'œuvre pour la délivrer. Sonne, heure de délivrance, heure bénie ardemment désirée, arrive jusqu'à nous triomphante et glorieuse, tel sera le vœu accompli des invisibles qui y coopèrent sans relâche.

Nous vous remercions au nom de toute l'assistance spirituelle ; toujours avec vous nous serons au combat ; de notre souffle d'amis nous aiguiserons vos armes. Vous vaincrez ! c'est écrit.

C'est avec un sentiment d'éternelle reconnaissance que nous nous transportons quelques instants au milieu de cette multitude pâle et laborieuse courbée sous le poids des ans et celui des nombreux travaux que nécessitait l'existence ici-bas. O nobles travailleurs qui sans relâche travaillez au relèvement de ce globe en décadence, tâche ardue et difficile à accomplir. Triste humanité, que ne pouvons-nous te dégager du milieu de ces décombres sans nom qui te submergent tour à tour. Orgueil, vices, haines et vengeances affrontent de leur audace tout le palais terrestre, dissimulent leur poison au sein des masses. Arrêtez en cet endroit, messagers rebelles, et qu'un vent impétueux vous jette sans merci, vous et vos équipages, sous la fureur des flots.

Entre temps, nous visitons les humains, nous venons répandre sur eux un souffle d'espérance ; les liens qui nous unissent à vous particulièrement nous permettent cet entretien de solidarité, heureux de pouvoir faire parvenir ces mots au sein des sociétés spiritualistes.

Venez, spirites, accourez en grand nombre, apportez chaque jour une goutte d'eau au pied de l'arbre fraternel, vous le verrez grandir et répandre en abondance ses fruits exquis, mélange de paix et d'harmonie. Oh ! alors la terre sera belle, elle deviendra le séjour embelli des âmes vertueuses. Nous faisons un suprême appel aux hommes de bonne volonté, qu'ils se souviennent qu'au milieu des luttes, qu'au milieu des batailles s'élève sur un immense piédestal l'esprit de vérité, le grand consolateur, le guerrier toujours infatigable, revenant toujours vainqueur, inspirant de son souffle divin les troupes chancelantes, redressant de son geste suprême les armes offensives. Debout, spirites, unissez-vous ! serrez vos rangs ! l'heure approche où les trompettes de sa gloire sonneront, signal certain de la haute puissance divine, signe de paix et d'union planétaire. A toutes les sociétés, à toutes les fédérations, à tous les spirites, aux lecteurs et lectrices des revues et journaux spirites, à tous ceux enfin qui prêtent leur concours à la belle et noble action régénératrice, nous adressons nos encouragements. Puissent nos vœux les plus chers augmenter en eux la foi vivace, les rendre plus forts, plus audacieux encore. Nous les assurons par avance que jamais notre concours ne leur fera défaut

---

Amis !

Nous sommes heureux du combat que vous venez de livrer pour la vérité et la lumière; continuez à marcher sur cette voie, ne laissez pas Loyola accaparer votre œuvre, et que la vérité soit toujours votre arme de guerre.

Sans doute, ce combat a dû procurer à quelques spirites éminents une espèce de surprise ; ne nous arrêtons pas à ces considérations, ceux-là ont une mission à remplir, vous en avez une autre. Si nos pères s'étaient contentés des idées philosophiques, il est probable qu'ils n'auraient pas encore fait la Révolution et que ces idées seraient encore à l'état de larve dans le cerveau des mortels.

Pour tomber l'arbre il faut le bûcheron d'abord, le scieur de long

viendra ensuite en faire des planches, puis viendra une multitude d'ouvriers qui le raboteront, le poliront, pour en faire un beau meuble. Enfin, un riche bourgeois ou une grande dame s'en servira pour y enfermer ses bijoux, ses parures. A ce moment, il faudra traiter le meuble avec délicatesse, éviter de le choquer, l'essuyer avec une peau de gant, en un mot, le conserver. Il serait donc maladroit à ce moment là de le frapper de la hache.

L'arbre à abattre, c'est le mal, c'est la matière; abattons d'abord, nous polirons ensuite; seulement dans cet abatage arrangeons-nous pour ne pas détruire les essences voisines: c'est là où doit se manifester toute notre préoccupation.

Extrait des Cours de Magnétismo

QUATORZIÈME LEÇON

Somnambulisme lucide, revue des théories. Possibilité de l'action à distance. Preuve de cette action.

Après la série de phénomènes de somnambulisme et de lucidité passée sous nos yeux dans nos précédentes leçons, nous avons pu constater, d'une façon aussi probante que possible, les manifestations du principe intelligent résidant en chaque individualité, mais nous ne savons pas encore comment et pourquoi se manifeste ce principe en nous ou en dehors de nous et surtout comment il se manifeste vers les choses éloignées d'une façon très appréciable et souvent facile à constater, comme nous le voyons chaque jour et en particulier tous les mercredis; lorsque nous agissons publiquement sur des malades inconnus, peu importent le lieu ou la distance, la quantité de faits acquis à l'observation ne nous permet aucun doute à ce sujet.

Néanmoins avant que de faire l'analyse de cette partie de la thérapeutique magnétique, permettez-moi de revenir un instant sur les théories passées en revue, afin de toucher un point sur lequel nous ne nous sommes pas suffisamment arrêtés, c'est-à-dire l'explication donnée par les différentes écoles existantes au sujet des phénomènes qui nous occupent, et nous pourrons constater une fois de plus que malgré la diversité de théories et de méthodes un fait s'impose et toujours le même: c'est l'action possible de l'homme sur son semblable, action toujours identique dans ses effets suivant la vitalité et le tempérament des individus.

Nous avons pu entrevoir l'action de l'âme sur le corps, c'est-à-dire l'action apparente d'un principe intelligent en dehors de la matière, mais ce principe existe-t-il en réalité ou bien est-ce une théorie comme tant d'autres appelée à mourir après avoir vu le jour et passer aussi vite que l'éphémère dans le domaine de l'oubli ?

Parler de l'âme, d'un principe qui ne tombe pas sous le scalpel du savant est peut-être audacieux; n'est-ce pas un non-sens en face des connaissances actuelles? La raison et la logique plus que la science devront nous guider dans cette étude.

En effet, si les phénomènes d'illusion et d'hallucination peuvent de même que quelques phénomènes de suggestion s'expliquer dans une certaine mesure, il en est d'autres révélés par le magnétisme qui paraissent assez étranges pour mériter de fixer un instant l'attention du chercheur.

Les phénomènes de somnambulisme, de lucidité, constatés dès la plus haute antiquité et renouvelés de nos jours par le monde savant lui-même qui, malgré cela, hésite encore à en proclamer la véracité, sont bien faits pour donner à réfléchir aux plus sceptiques. Comme toujours, il faut bâtir des théories.

C'est ainsi que nos grandes écoles, effrayées du danger de compromettre leur réputation scientifique, affectent de se placer sur le terrain solide de l'expérimentation pour produire et contrôler les différents phénomènes de l'hypnose, mais elles se gardent bien d'entrer de plain-pied dans les mystérieux domaines où les plonge le magnétisme proprement dit.

Cependant quand on consulte les *Annales du magnétisme* depuis le jour où le baron du Potet put donner une nouvelle consécration à cette science toute divine, on reste confondu en face de récits authentiques, précis, détaillés qui appartiennent plus spécialement à cet ordre de faits réputés invraisemblables de lucidité, de vue à travers les corps opaques et même à des distances illimitées. Et si l'œil de la science borne ses regards aux limites de ce qui tombe directement sous les sens, l'œil de la raison va plus loin et il découvre tout un pays nouveau, de vastes horizons s'entr'ouvrent devant lui, c'est le pays fabuleux du rêve, c'est le monde de l'invisible.

L'hallucination ou la supercherie ne peuvent plus suffire pour expliquer cet ordre de faits, les yeux des sujets sont complètement fermés, des bandeaux épais les couvrent et élèvent une barrière infranchissable entre le regard et les objets extérieurs. La lumière ne peut plus pénétrer jusqu'à la rétine ainsi cachée.

Comment dans de telles conditions peuvent-ils voir et décrire ce qui se passe autour d'eux ?

On m'objectera sans doute que par une sorte d'hyperexcitabilité des sens ils ont une impression de ce qui se passe autour d'eux, mais alors comment expliquer ce qui se passe au loin ? Ici il faut avoir recours à autre chose, à un agent spécial ayant d'autres facultés que le corps proprement dit.

Mais pour aller au dehors comment expliquer ce fait si simple pourtant: un sujet endormi prend un jeu de cartes; il en distingue la forme, les contours, les figures, il joue avec une personne éveillée et il gagne toujours il jouit du double avantage de connaître et son jeu et celui de son adversaire; bien mieux, il voit dans une boîte hermétiquement fermée, peu importe sa forme ou sa composition, il voit ce que l'on a voulu cacher.

Ceci me rappelle mon sujet Isidore avec lequel j'ai expérimenté d'une façon journalière pendant quatre années consécutives et avec lequel j'ai pu obtenir des phénomènes absolument invraisemblables de lucidité. C'est avec lui que je pus m'initier d'une façon sérieuse aux phénomènes du monde occulte, où je pus bientôt constater que des forces en nombre indéfini prenaient bien plus souvent que je pouvais le supposer tout d'abord une part très active à ce qui touche au domaine de la vie matérielle et par ce seul fait entravent, suspendent, modifient ou abrègent la marche des événements ou des faits que nous voulons préparer ou produire (1).

La vue du magnétisé ne s'étend pas seulement aux objets ou aux personnes qui l'environnent, mais il voit encore ce qui se passe à des milliers de kilomètres; il décrit exactement les lieux et les habitudes, sans cependant jamais y être allé. Ce n'est ni un ressouvenir du passé ni une suggestion venant d'un cerveau voisin, mais bien un fait présent qui s'accomplit seulement au moment même où son attention est dirigée de ce côté.

(*A suivre.*) A. B.

Une réponse à M. le Comte de X...

« Nous ne cherchons pas la Vérité tout à fait aux mêmes sources. »

L'âge mûr et viril jette un flot de lumière
En toute âme. C'est l'heure où la Raison altière

(1) Voir mon *Mémoire* présenté au Congrès spirite, 1900. Prix: 1 franc.



Grandit nos horizons.
Quand nous étions enfants, a dit Paul à ses ouailles,
Nous jugions en enfants. Ayant changé de tailles,
En hommes nous pensons!

Aux creux des frais vallons, sur les monts, dans les plaines,
Celui qui fit les eaux fit aussi des fontaines
Les vastes réservoirs.
Quand l'homme, *en être libre et pensant*, vient et puise,
S'il y boit lentement, sa raison analyse
La vertu des terroirs.

LES SOURCES

Bébé s'endort heureux aux sein de sa nourrice.
Quand il fait, nouveau-né, ce premier exercice,
C'est un faible roseau.
Il crie, il rit, il tète et, repu, se repose.
A sa vie en bouton il faut, divine chose,
Le calme du berceau.

Plus tard, pour se sevrer du suc alimentaire,
Il faudra qu'il s'essaie à la liqueur amère
Qu'apprête le Destin.
Car, soudain, pour grandir, va s'éveiller une âme
Aux désirs enflammés, merveilleux amalgame
En ce corps enfantin.

Curieux, assoiffé, l'enfant se désaltère
Au ruisseau fugitif, eau miroitante et claire,
Qui court en murmurant.
Puis, quand l'âge a formé son être pour la course,
Haletant sous l'effort, il boit à toute source
Qu'il rencontre en courant.

C'est du lac bleu le flot qui doucement clapote,
L'étang fleuri, la mare où le canard barbote
Au milieu de son clan.
C'est le fleuve fangeux, la nappe d'eau dormante,
Où le cygne au long col, à la démarche lente,
Est tout vêtu de blanc.

Et, bercé par les vents, fouetté par la tempête,
N'ayant qu'un Ciel immense au-dessus de sa tête,
L'homme interroge tout :
Les choses, les écrits. Très anxieux, il songe...
En son for, étonné, qu'erreur ou bien mensonge
Ont leur règne partout.

On sourit aux désirs de son âme ignorante,
Qui raisonne et veut voir ; et, pour trouver sa pente,
Lui fait tout explorer.
S'il hésite, en son *moi* sa franchise recule,
Cherche un nouveau chemin : il compare, il calcule
Pour ne pas s'égarer.

La loi dit : *Aime Dieu*. C'est soi seul que l'on aime.
Ne mens pas. Et tout ment : on en fait un système.
Tuer est un grand tort ;
A ne pas se venger l'héroïsme convie :
En dépit de sa loi qui respecte la vie,
Moïse veut la mort.

Christ chasse indigné tous les vendeurs du Temple;
Mais ne comptant pour rien ses vertus, son exemple,
En son nom, tout se vend.
Il dit : *Sois humble et doux*. Et, sectes hébraïques,
Musulmans, protestants, très pieux catholiques
Ont nagé dans le sang !...

Toute religion commande un cœur *fidèle* ;
Femme pour un époux, ou l'amant pour sa belle
Trompant à deux genoux.
Tous, ils disent pourtant s'abreuver à la source
Où réside le Vrai. Seigneur, en notre course,
Vous seul, dirigez-nous !...

Au nom de Jéhovah, l'on vit régner la force ;
Et, sous un Ciel de feu, l'eau vive pour amorce,
D'Allah fit les élus.
Mais l'*Initiateur*, — fils du Dieu, *notre père*, —
Bon, qui sauva d'un mot une femme adultère,
On l'appelait Jésus.

Toulouse, 1er juillet 1903. Mme CORNÉLIE.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(Suite.)

Reçu à nouveau :

2474e	liste, recueillie par M. Cellier	14	signatures.
2475e	— — Mlle Gallice	111	—
2476e	— — —	111	—
2477e	— — Mme Guillouët	48	—
2478e	— — —	37	—
		321	—
	Listes précédentes	238.791	—
	Total	239.112	signatures.

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. Emmanuel Vauchez, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. Bouvier, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun, puisqu'il s'agit de la santé.

A. B.

SECOURS IMMÉDIAT
ET VIEILLARDS NÉCESSITEUX

Du 22 septembre	de M. Nallet, instituteur	0 fr. 50
Du 10 octobre	de M. X***	0 » 30
Du 20 —	Mme Lance	0 » 25
Du 21 —	M. le docteur Thirion	34 »
	Total	35 fr. 05

Pour l'œuvre fédérale

Du 3 octobre	de Mme Peter	2 francs
Du 9 —	un bienfaiteur anonyme	50 »
Du 13 —	don de M. Emmanuel Vauchez	100 »
Du 14 —	de M. Lindemberger	0 » 50
Du 14 —	anonyme	2 »
Du 24 —	Mme de Loye	20 »
	Total	174 fr. 50

Le Gérant : A. BOUVIER.

2-11-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 313. 10 Centimes. 1er-15 DÉCEMBRE 1903.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE

PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE

LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Fédération Lyonnaise et Régionale des Spiritualistes Modernes

FÊTE DE LA VIEILLESSE

Dimanche 27 décembre, à 2 heures de l'après-midi, dans la vaste salle des Folies-Bergère, concert-conférence sous les auspices de la Fédération.

PREMIÈRE PARTIE

Conférence par M. le professeur Daniel Metgzer, de Genève, qui traitera de la SOLIDARITÉ SOCIALE, et distribution de pensions au vieillards nécessiteux.

DEUXIÈME PARTIE

Concert vocal et instrumental avec le gracieux concours des meilleurs artistes des concerts lyonnais.

A 6 heures, grand banquet fraternel offert aux pensionnés à l'hôtel des Quatre-Nations. Le prix en est fixé à 3 francs.

Les cartes devront être prises à l'avance, les mercredis et vendredis, de 8 à 10 heures du soir, salle des réunions, 6, rue Paul-Bert, ou tous les jours, cours Gambetta, n° 5, jusqu'au jeudi 24 décembre au matin.

AUX FÉDÉRÉS

Réponse du Gouvernement à l'ordre du jour voté à la conférence du 15 octobre, ainsi conçu :

ORDRE DU JOUR

Huit cents personnes, dont 538 fédérés spiritualistes modernes lyonnais et régionaux, réunis à Lyon, salle des Folies-Bergère, le 15 octobre 1903, à 8 heures du soir,

Après avoir entendu le secrétaire général de la Fédération dans sa conférence sur le spiritisme, le but des Fédérations, ont voté l'ordre du jour suivant :

Considérant que l'œuvre du clergé catholique n'a cessé d'être contraire à la science et à la raison, adressent au président du Conseil des ministres français leurs meilleurs encouragements, l'engagent à poursuivre jusqu'au bout l'œuvre de laïcisation, forment le vœu que le spiritualisme moderne occupe enfin dans le monde la place qui lui revient.

Cet ordre du jour est voté à l'unanimité moins six voix.

LE BUREAU FÉDÉRAL.

Réponse de Monsieur le Président du Conseil des ministres.

PRÉFECTURE DU RHONE, *Cabinet du Préfet.*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,

Lyon, le 6 novembre 1903.

MONSIEUR,

Vous avez bien voulu transmettre à M. le président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes, une adresse de félicitations et de dévouement au Gouvernement, votée par la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes.

M. le Président du Conseil me charge d'être, auprès des signataires de cette adresse, l'interprète des meilleurs remerciments du Gouvernement qui a été très touché de cette manifestation.

J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur, de vouloir bien être, au-

près des membres de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, l'interprète de ces remercîments.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

LE PRÉFET DU RHONE.

A M. Alphonse Bouvier, président de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes.

Pour copie conforme :
Le Secrétaire général de la Fédération,
CÉLESTIN BRÉMOND.

ŒUVRE D'INSTRUCTION FÉDÉRALE

En organisant à Lyon la Fédération des spiritualistes modernes, les membres du bureau fédéral qui tous firent partie du comité provisoire, s'imposèrent la lourde tâche de faciliter aux fédérés lyonnais et régionaux, leurs recherches dans le domaine des sciences occultes, dans l'inconnu, comme leur connaissance approfondie du spiritisme appelé à être sous peu comme la base fondamentale de toute instruction, et par cela même, le régénérateur social.

C'est pour atteindre le premier de ces résultats, qu'ils se sont constitués en groupe d'études expérimentales, dont les séances ont lieu, sous la présidence du secrétaire général de la Fédération, le lundi de chaque semaine, de 8 heures à 10 heures du soir, au secrétariat général, cours Gambetta, 5.

Des procès-verbaux de chaque séance sont établis ; ils seront publiés sous les auspices de la Fédération au fur à mesure de leur importance.

En outre de ces expérimentations qu'un caractère privé rendra de plus en plus concluantes, et desquelles un contrôle rigoureux assurera la valeur, il a organisé des séances expérimentales publiques, qui ont lieu le mercredi de chaque semaine, dans la salle de la rue Paul-Bert, très confortablement aménagée, et où alternativement M. Bouvier donne ses cours de magnétisme.

De dix à douze médiums, et plus de cent personnes assistent régulièrement aux séances expérimentales. De très intéressants résultats y ont été obtenus. Cette inauguration, audacieuse, il faut bien le dire, promet pour l'avenir.

Les cours de magnétisme, professé avec une méthode qu'inspire l'expérience de plus de vingt années, sont aussi suivis avec un vif intérêt par un nombreux public, ils formeront pour l'avenir de sérieux praticiens dans l'ordre de la thérapeuthique magnétique.

L'étude expérimentale ainsi réglée a paru suffisante, le bureau fédéral félicite hautement et remercie les médiums de leur empressement à le seconder dans cette tâche délicate de l'expérimentation publique.

Restait à régler la partie instructive non moins importante. Le bureau fédéral a alors installé dans la salle de la rue Paul-Bert une bibliothèque où les fédérés devront trouver tous les ouvrages traitant des sciences occultes, du magnétisme, du spiritisme, de la philosophie, de sociologie, etc., etc.

Livrés à leurs propres ressources, les membres du bureau fédéral ne peuvent répondre — pour l'instant du moins — à toutes les demandes d'ouvrages faites par les fédérés au nombre de 650 ; de plus ayant l'intention d'organiser dans les localités voisines où existent des groupes spirites, des annexes de la bibliothèque fédérale, il leur est indispensable d'augmenter considérablement le nombre d'ouvrages dont, avec le concours désintéressé de quelques fédérés, ils ont doté celle-ci.

Ils comptent, pour pouvoir atteindre ce deuxième résultat, sur le bon vouloir de tous ceux qui, ayant acquis la conviction intime qu'il est nécessaire de répandre ces vérités consolantes qui sont : l'existence, l'immortalité de l'âme, les vies successives, voudront bien leur adresser tous les ouvrages dont ils disposeraient au profit de l'œuvre de propagande. Ces ouvrages sont reçus tous les jours à Lyon, cours Gambetta, 5, où ils pourront les adresser.

Il y a là une haute question de solidarité dont l'importance ne saurait échapper à ceux qui savent.

La lumière n'a pu nous être confiée pour être mise sous le boisseau. De même que des dons naturels ont été répandus dans la société pour que soient apaisées les souffrances physiques, de même le savoir et les moyens de l'acquérir devant y apaiser les souffrances morales, ne peuvent être qu'en dépôt entre nos mains.

Ecrivains, penseurs initiés, songeons à tous ceux d'entre nos frères à qui l'infortune imposa l'ignorance de leur véritable destinée ; terrassés par l'épreuve désolante des privations intellectuelles ils font appel à notre générosité, répondons à leur désir, donnons-leur le moyen de s'instruire, en lui ils trouveront celui de s'améliorer. Ainsi nous aurons rendu plus vraies parmi les hommes ces paroles qui depuis deux mille ans ont séché tant de larmes : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

COMMUNICATION IMPORTANTE

Le bureau fédéral porte à la connaissance des fédérés, particulièrement à ceux de la région, qu'une réunion générale de la Fédération aura lieu rue Paul-Bert, 6, le premier dimanche de chaque mois à partir du 1er janvier 1904, à 2 heures et demie de l'après-midi.

Cette réunion mensuelle aura pour but de permettre aux fédérés régionaux que l'éloignement, le travail privent des réunions de la semaine, de participer aux travaux de la Fédération, d'être mis plus souvent en contact avec les fédérés lyonnais.

Au cours de ces assemblées fédérales, en outre d'un exposé succinct sur l'état de la Fédération que fera toujours le secrétaire général, M. Georges Fulliquet, docteur ès-sciences, fera une conférence sur l'histoire des religions.

Les demandes et impressions des fédérés régionaux seront recueillies avec le plus grand empressement, et le bureau fédéral s'attachera à leur donner toutes les suites qu'elles comporteront, cela au mieux de l'intérêt général.

Pour le bureau fédéral,
Le secrétaire général,
C. BRÉMOND.

Le Spiritualisme et la Mentalité moderne

Un homme d'état, qui pourtant avait donné des preuves non équivoques de ses tendances nettement anticléricales, qui s'était concilié l'estime et les sympathies de tous les républicains de principe, a provoqué, dans une circonstance que nul n'a oubliée, la réprobation générale de ses amis de la veille, et a failli être renversé du pouvoir, cela pourquoi ? parce qu'il avait eu l'imprudence, en pleine assemblée législative, de se déclarer *philosophe spiritualiste*. Ce simple fait prouve surabondamment le désarroi, l'incohérence et l'ignorance absolue, au point de vue psychologique, des esprits même les plus éclairés de notre temps.



Mais, si la philosophie spiritualiste est proscrite, la philosophie positiviste est en honneur et donne, paraît-il, une satisfaction suffisante aux aspirations de nos contemporains. Il est donc intéressant de rechercher quelle lumière a apportée la doctrine d'Auguste Comte et quels bienfaits on en peut attendre.

Comte n'admet qu'une méthode, celle qui ne s'occupe que des faits et de leurs relations. Le témoignage des sens est le seul auquel il attribue du crédit. Il rejette absolument la psychologie et, selon lui, le *Connais-toi toi-même* ne doit pas dépasser les limites de la physiologie. Quant aux destinées de l'être et à son évolution psychique, il ignore ou dédaigne ces questions à ses yeux sans intérêt. Il rejette même l'étude des relations de cause à effet, la loi de *causalité* ou de justice distributive. Dans les dernières années de son existence, il voulut, il est vrai, instaurer une religion bizarre, *l'adoration de l'humanité*, et s'institua lui-même grand-prêtre de l'humanité. Or, j'en appelle à tous les spiritualistes, cette philosophie qui, en dépit de ses allures scientifiques, est comme le reflet de la mentalité générale, infirme-t-elle celle de Socrate, de Platon, de Pythagore, de Newton, de Leibnitz et de tous les grands initiateurs de l'humanité ? *Le retour à la nature* qu'elle préconise, est-ce notre idéal ? Est-ce le but que nous poursuivons, quand nous travaillons à éclairer nos frères sur leurs véritables destinées, quand nous nous efforçons d'affranchir le principe supérieur de notre être de toutes les mauvaises influences qui l'oppriment ? Malgré la sympathie que notre très distingué frère Joseph Blain témoigne aux philosophes positivistes, je ne lui conseillerai pas de se déclarer spirite dans une de leurs réunions, car, à mon avis, il courrait grand risque d'être conspué.

Que les spirites n'aient pas donné tout ce qu'on était en droit d'attendre de leur doctrine fondée sur l'expérimentation ; qu'ils aient un peu piétiné sur place et se soient trop confinés dans leurs petites chapelles ; qu'étant en possession de la certitude de la survie, ils n'aient pas mis à profit cette lumière inappréciable pour étudier et méditer les sublimes philosophies ésotériques de l'Inde et de l'Egypte, il est sans doute permis de le regretter. Cette étude, en effet, leur ouvrirait de nouveaux et plus vastes horizons. Elle leur permettrait de reconnaître qu'au-dessus du plan secondaire ou astral, auquel généralement ils s'arrêtent, il existe d'autres plans supérieurs, qui, d'ailleurs, constituent et justifient l'évolution psychique intégrale dont le terme est l'accession au plan divin. C'est là une étude féconde à laquelle je convie nos frères spirites et notre admirable apôtre Léon Denis n'y contredira pas, j'en ai l'assurance. Il ne s'agit pas d'abandonner quoi que ce soit de la doctrine spirite ; mais, au contraire, de la fortifier en étendant son champ d'action, en apportant à nos frères un complément de *connaissances* nécessaires et que leur donnera l'étude de la science ésotérique de l'Orient.

Il convient ici d'observer que si le spiritualisme en général, et le spiritisme en particulier, n'ont pas exercé une action plus efficace sur l'orientation de la mentalité humaine, c'est surtout en raison du milieu essentiellement réfractaire et peu évolué qu'ils ont tenté sans grand succès de modifier, et parce que, dans ce milieu, un déplorable atavisme avait enraciné un scepticisme et une indifférence presque incurables. Loin de nous décourager, nous devons poursuivre la lutte avec plus d'énergie que jamais, et je suis ainsi ramené à mon sujet spécial en m'excusant de cette longue digression.

Par suite de quelle aberration peut-on énoncer cette énorme absurdité que croire à quelque chose en dehors du monde visible et tangible, c'est donner des arrhes au cléricalisme ? Par une singulière corruption du sens des mots, on en arrive, au nom de la libre pensée, à poser des limites à la pensée, à lui dire : « Tu n'iras pas plus loin. » Telle est la prétention des positivistes qui n'admettent rien au delà de ce qu'autorise la science officielle.

L'ignorance profonde en matière psychologique, la négation aveugle et de parti pris et le fanatisme religieux ont eu pour conséquence néfaste de creuser un abîme entre l'immense majorité des esprits qui sont comme deux armées ennemies en présence : d'un côté, les cultes dogmatiques et notamment le catholicisme avec la confession, son plus redoutable instrument de domination et son *non possumus* qui n'admet pas l'examen ; de l'autre, le culte de la matière — ou de la nature — dont le dogme néantiste est tout aussi absolu et exclusif que celui du Vatican. Au milieu de ces deux camps extrêmes, la minuscule armée spiritualiste (spirites, théosophes, occultistes, etc.) n'est qu'une quantité négligeable, dont il est de bon ton de sourire chez nos intellectuels, et qui se trouve placée comme « entre l'enclume et le marteau », conspuée d'ailleurs et proscrite des deux côtés. Il ne faut pas oublier, en effet, que si les spiritualistes et les spirites sont taxés de cléricalisme, les églises les excommunient également comme hérétiques et renégats.

Hérétiques, car l'enseignement spirite diffère essentiellement de celui des cultes dogmatiques, qui ont voilé et travesti les vérités primordiales, fondement de toutes les grandes doctrines de l'Orient et de l'Occident. Nul n'ignore notamment que ces cultes rejettent la réincarnation et la loi du *Karma* ou de justice distributive, en vertu de laquelle nous tissons nous-mêmes notre destinée heureuse ou malheureuse, dans la série de nos existences successives, selon l'usage que nous faisons du libre arbitre, de l'intelligence et de la raison qui nous sont départis. C'est ainsi que nous hâtons ou retardons notre évolution psychique, qui succède à l'évolution psychique de Darwin, la continue chez l'être devenu conscient, et dont le point terminus, ainsi que je l'ai dit, est l'accession à *l'Unité*, c'est-à-dire au principe divin, d'où nous sommes émanés. Or, la réincarnation et le Karma sont la base même du spiritisme dans un sens plus général, du spiritualisme qui embrasse toutes les doctrines ésotériques. Le spiritisme a sur le spiritualisme l'avantage de donner à son enseignement une sanction expérimentale : des hommes de science éminents, en Amérique comme en Europe, ont vérifié et confirmé cent fois, à la suite de leurs investigations personnelles, l'authenticité des phénomènes obtenus par d'humbles adeptes restés inébranlables dans leur conviction sous les huées et les invectives. Nous avons même vu, ces dernières années, un illustre savant d'une contrée voisine, le professeur Lombroso, qui s'était donné la mission spéciale de démontrer l'inanité des expériences spirites, en arriver à reconnaître son erreur et à s'incliner loyalement devant l'évidence des faits. Il est donc permis de penser qu'en dépit du mauvais vouloir et du parti pris des savants officiels, le jour est peut-être moins éloigné qu'on ne suppose où, de même que le magnétisme, le fait spirite entrera dans le domaine scientifique, et, ce jour-là, les cultes dogmatiques auront vécu. L'homme, obligé de reconnaître ces grandes vérités : l'immortalité de l'âme, la réincarnation et la loi du *Karma*, instruit de ses devoirs et conscient de sa responsabilité envers lui-même et ses frères, deviendra son propre prêtre, et toute la hiérarchie sacerdotale croulera. C'est pourquoi les cultes, qui d'ailleurs se font la guerre entre eux, considèrent les spiritualistes et surtout les spirites comme des ennemis redoutables.

« L'idée chrétienne », dépouillée de toutes ses scories, n'en survivra pas moins dans sa sublime pureté originelle, marquée du sceau divin, car il importe de ne pas la confondre avec les cultes dogmatiques et notamment le catholicisme, qui n'en sont que des adultérations et, sur beaucoup de points, sont en contradiction avec elle. Ces cultes ont été institués de toutes pièces par les conciles, qui se sont presque uniquement préoccupés de *la lettre qui tue* et non de *l'esprit qui vivifie*. « L'idée chrétienne » — enseignement christique qui complète ceux de Krishna et de Bouddha — est avant tout la promulgation de *la grande loi d'amour, de fraternité et d'union*

entre les hommes. Elle sanctionne donc le desideratum de la démocratie moderne, *la solidarité*. Le Christ est même le socialiste idéal, car il ne s'est pas borné à dire : « Aimez-vous les uns les autres, faites qu'ils soient un », mais il a déclaré aussi : « Il sera plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un chameau d'entrer dans le trou d'une aiguille », et encore : *Si vous voulez être mon disciple, donnez toute votre fortune aux pauvres et suivez-moi* ; il a enfin sanctionné son enseignement d'amour par son holocauste et en pardonnant à ses bourreaux. Quel exemple pour ceux de nos socialistes qui sont privilégiés de la fortune, dont aucun, que je sache, n'est venu encore à la tribune déclarer : « Je sacrifie telle part de mes revenus en faveur de mes frères déshérités. » « L'idée chrétienne » ne peut donc être rendue responsable des crimes de fanatiques religieux qui ont outragé le Dieu dont ils se proclamaient les serviteurs, la mémoire des apôtres et des premiers chrétiens envoyés aux arènes, et l'enseignement de mansuétude, d'amour et de pardon du Christ, en se faisant les persécuteurs et les bourreaux de leurs frères.

Les matérialistes néantistes, qui proscrivent « l'idée chrétienne », prétendent, par une étrange anomalie, en finir avec les cultes dogmatiques en usant de leurs propres armes, l'intolérance et l'exclusivisme. Or, je crois qu'ils vont ainsi à l'encontre du but qu'ils se proposent. L'intolérance et l'exclusivisme de l'Eglise, comme les vieux dogmes ridicules de l'enfer éternel et du purgatoire ont éloigné d'elle un très grand nombre d'esprits et les ont rejetés dans l'excès opposé. Mais, en usant de procédés analogues, en voulant imposer leur *dogme du néant*, en condamnant, en bafouant toute aspiration spiritualiste, les matérialistes n'ont-ils pas donné plus de force et de cohésion à leurs adversaires, bien loin de provoquer des défections dans leurs rangs ? Ne se sont-ils pas faits inconsciemment, les plus fermes soutiens de l'Église qu'ils voulaient saper dans ses fondements ?

Quant à moi, j'estime avec notre admirable et très sympathique chef de cabinet, que l'on peut être un très ferme républicain de principe, anticlérical aussi sincère que le plus endurci néantiste, tout en étant spiritualiste convaincu. Il déplore que dans notre démocratie l'idée spiritualiste soit éliminée, mise à l'index, tandis qu'elle seule est capable, avec l'aide de l'expérimentation, de démontrer l'absurdité du dogme, création exclusive du prêtre, et d'en triompher par voie de simple évolution.

J'estime, d'autre part, que l'homme évolué ne perdrait rien de son énergie, ni de son activité, ni de ses aptitudes à faire œuvre utile, mais qu'ayant vaincu en lui l'orgueil et l'égoïsme, il s'appliquerait beaucoup plus à travailler au bonheur de ses frères qu'il ne chercherait à donner satisfaction à ses intérêts personnels et à ses passions. C'est cette évolution morale et psychique qui est la condition du bonheur de l'humanité, car l'harmonie sociale ne saurait être réalisée sans la préface indispensable de la réforme individuelle, et je ne crois pas que la philosophie positiviste ait la vertu nécessaire pour opérer cette réforme de *l'homme intérieur*, qui doit surtout faire l'objet de notre étude, et pour le perfectionnement duquel doivent converger tous nos efforts.

Il résulte de cet exposé que le désarroi, l'incohérence et l'antagonisme caractéristiques de la mentalité moderne au point de vue psychologique, sont la conséquence directe de la lutte qui s'accentue chaque jour entre ces deux partis extrêmes, le fanatisme religieux et le fanatisme néantiste, également irréductibles, et auxquels incombe la division profonde des esprits. Cet état de choses est d'autant plus déplorable que la *Vérité*, dont la proclamation contribuerait puissamment à assurer la paix universelle et l'harmonie sociale, se trouve précisément à égale distance de ces excès condamnables, *in medio stat veritas*.

Si le désarroi des consciences est imputable aux fanatismes religieux et néantistes, ces fanatismes aveugles sont eux-mêmes la conséquence du défaut absolu de *connaissance*, car l'ignorance en matière psychique est la cause de tout le mal, et la *connaissance* seule pourrait, en éclairant les esprits sur les destinées de l'être, apporter à la mentalité moderne une orientation salutaire. Cette orientation, il appartient aux spiritualistes de toutes nuances de travailler sans cesse à la créer par l'écrit, par la parole et par l'exemple. C'est le combat de la vérité contre l'erreur, de la lumière contre les ténèbres.

La tâche est ardue car les esprits, je le répète, sont réfractaires et plus enclins à la raillerie et à la négation a priori que disposés à la persuasion. Qu'importe ? Si peu de succès que nous espérions, nous n'en avons pas moins le devoir de « semer la bonne parole », inlassablement, pour faire pénétrer dans les âmes un peu de la *connaissance*, si faible qu'elle soit, qui nous a été départie, et si notre humble effort est stérile, il nous restera du moins la satisfaction de l'avoir accompli.

SPERO.

Principes généraux de la Vérité éternelle

La mort ne change rien dans la nature de l'être, ni dans son caractère, ni dans sa situation intellectuelle et morale. L'homme survivant à son corps comme le papillon survit à sa chrysalide, la mort n'est donc qu'une nouvelle phase de son existence générale. Non seulement l'être humain ne peut s'anéantir, mais encore il conserve, après la mort, sa forme dans tout l'épanouissement de sa force, de sa beauté et de sa virilité. L'état caduc de la vieillesse ou des infirmités aussi bien que celui de l'enfance sont inhérents au corps, destiné à se décomposer et à rentrer dans chacun des éléments qui le composent. Cet état anormal de l'enfance, des infirmités et de la vieillesse ne survit pas au corps. Ce n'est donc pas l'être visible qui imprime au corps sa forme et sa beauté, mais sa personnalité réelle qui se perfectionne à mesure de son avancement intellectuel et moral.

La transformation qui s'opère à la mort est commune à tout ce qui existe dans la nature. Le végétal vit d'une vie sensitive, l'animal, d'une vie instinctive et l'homme d'une vie de la raison. Tous les êtres se perfectionnent et avancent dans la hiérarchie des êtres : c'est la loi du progrès, d'après laquelle rien ne se détruit et tout se transforme. La vie des êtres consiste donc dans un perpétuel acheminement vers un idéal sans limites.

Tous les mondes qui gravitent dans l'espace infini ne forment, dans leur ensemble, qu'une seule et même humanité. Chaque globe habité ne forme qu'une fraction du monde universel ; il est, tout à la fois, uni et séparé, solidaire et indépendant des autres. Chaque monde vit donc d'une vie commune et d'éléments particuliers qui lui sont propres. Chaque monde et chaque être puisent dans les principes généraux les éléments vitaux qui lui sont nécessaires. Cette succession perpétuelle de transformations des êtres et des mondes constitue une certitude d'une évidence absolue, prouvant que nous renaîtrons pendant une période indéfinie, proportionnée à notre situation et à nos efforts, pour accélérer notre progrès intellectuel et moral. Il résulte de ce principe inéluctable que nous ne mourons jamais, puisque la reconnaissance et la mort forment deux phases qui se succèdent continuellement dans l'existence générale et éternelle des êtres, qui se complètent mutuellement.

Ces passages du monde visible dans le monde invisible, de la vie terrestre à la vie extra-terrestre, résolvent le problème, prétendu insoluble, des inégalités qui se manifestent partout depuis le berceau jusqu'au tombeau. Ces inégalités sont la conséquence du travail de l'âme et de son avancement moral ; car chacune remporte et rapporte d'une existence à une autre que le progrès intellectuel et moral qu'il a réalisé par son travail, son mérite et ses efforts, pendant ses diverses existences. La mort n'ajoute rien comme elle ne retranche rien de l'état moral des êtres.

Notre bonheur ou notre malheur dépendent de notre conduite. Mais l'activité et le mérite de chacun n'étant pas égaux, l'avancement moral ne peut donc être uniforme, puisque cet état s'améliore en proportion de nos efforts et de nos actions méritoires.

Le progrès laborieusement acquis dans chaque existence, résultant de notre propre initiative et de notre libre volonté, forme la base du mérite et du degré d'avancement de chacun.

Non seulement la mort ne détruit pas l'individualité humaine, mais encore elle la rapproche et l'unit par les liens les plus doux et par des affections inaltérables. C'est pour cela que nul être ici-bas n'est complètement isolé ; car ceux qui nous précèdent dans la tombe ne nous abandonnent pas. Nos amis et nos proches se reconstituent en famille et ne cessent de nous inspirer et de nous protéger dans les dangers de la vie : ils veillent continuellement sur nous. Ceux de ces amis et de ces proches, qui devancent par leurs mérites, dans la hiérarchie du monde universel, n'abandonnent pas ceux qui sont restés sur la route pénible de la vie, dans une situation inférieure. Du haut des régions éthérées qu'ils habitent, ils rayonnent sur leurs frères attardés ; ils leur tendent une main secourable et fraternelle, les protègent, les encouragent et leur font pressentir les beautés des régions supérieures, but et récompense de tous les efforts des âmes qui comprennent leur mission et la destinée à laquelle ils doivent arriver.

L'homme jouit de son entière liberté dans toutes ses existences ; mais cette liberté est essentiellement liée à sa responsabilité. La désharmonie produite par l'abus de la liberté cause la souffrance. Mais cette souffrance n'est que relative, puisqu'elle finit toujours, dans un temps plus ou moins éloigné, par ramener l'être égaré dans la voie de l'harmonie universelle.

L'homme doit soumettre constamment l'action de sa libre volonté à l'examen de sa libre conscience. C'est d'ailleurs le seul moyen de mettre fin à ses souffrances et de doubler les étapes de ses existences dans les divers mondes auxquels il est appelé à habiter. La conscience, cette boussole de l'homme, tend sans cesse vers l'idéal de la justice éternelle, vers la perfection, qui est sans limites.

Quelles que soient les légendes des siècles qu'enseignent les diverses religions, l'existence de l'espace et celle des mondes terrestres, ne sont pas plus mystérieuses que celle du monde que nous habitons.

Ces mondes, qui sillonnent l'espace infini, sont entrevus depuis longtemps par les hommes perspicaces qui les ont étudiés sans prévention et sans parti pris. Quant à ceux qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumière, d'une manière systématique, il viendra un jour où leur intelligence s'ouvrant à la vérité, leur incrédulité disparaîtra devant le rayonnement divin.

Le spiritisme proclame, comme principes fondamentaux, la pluralité des mondes habités et des existences, la responsabilité individuelle et la solidarité fraternelle.

Déchaud,
publiciste à Oran.

EXTÉRIORISATION DE LA PENSÉE

(*Suite.*)

Elévations locales de température

Peu de temps après le rapport de M. Beaunis, M. Dumontpallier a communiqué à la Société de Biologie le récit des expériences dans lesquelles il a produit par suggestion, chez des hystériques endormies, des élévations locales de température de plusieurs degrés.

Le docteur Kraft Ebing a déterminé le même phénomène à des moments fixés par lui, — une élévation, par exemple, de 37° à 38°,5. — Cette isolabilité visible des changements de température, laquelle, ordinairement, indique si exactement l'état de l'organisme entier, est un phénomène tout à fait aussi remarquable que la suppression de la douleur. Le docteur Burot a abaissé la température d'une main de 10° par suggestion. Il suppose que le mécanisme employé est la constriction de l'artère brachiale au-dessous du biceps. « Comment se peut-il, demande-t-il, que, quand on dit simplement au sujet : « Votre main va se refroidir », le système nerveux vasomoteur répond par une constriction de l'artère suffisante pour obtenir le résultat désiré ? C'est ce qui dépasse l'imagination. »

Exsudation sanguine suggérée

MM. Bourru et Burot, professeurs à l'Ecole de médecine de Rochefort, ont publié des faits d'épistaxis (gouttelettes de sang) et même de sueur de sang, provoqués par suggestion sur un hystérique nommé Louis V, qui présentait aussi les plus curieuses reconstitutions de ses états maladifs antérieurs, sous l'influence de l'aimant. Un jour, l'un de ces expérimentateurs ayant endormi le sujet, *traça son nom* avec l'extrémité mousse d'un stylet de trousse sur ses deux avant-bras ; puis il lui fit le commandement suivant : « Ce soir, à quatre heures, tu t'endormiras et tu saigneras au bras sur les lignes que je viens de tracer. » A l'heure fixée, le sujet s'endormit ; au bras gauche, *les caractères se dessinèrent en relief et en rouge vif* sur le fond pâle de la peau et même des gouttelettes de sang perlèrent sur plusieurs points. A droite, côté paralysé, il ne se produisit absolument rien.

Plus tard, M. Mabille a vu le même sujet, dans des *attaques spontanées* d'hystérie, se donner à haute voix l'ordre de saigner au bras, et présenter quelque temps après les hémorragies cutanées déjà décrites.

Nous aurons à tenir compte de ces faits d'auto-suggestion quand nous parlerons des stigmates sanguinolents qu'on a signalés à plusieurs reprises chez les extatiques religieux, pendant qu'ils se représentaient la passion du Christ. Dès maintenant, rapprochons aussi de ces expériences les faits observés avec certains médiums qui donnaient des réponses aux questions posées aux esprits, par des inscriptions qui apparaissaient en caractères nettement visibles sur leurs bras. Voici deux cas empruntés au Rapport sur le Spiritualisme publié par la *Société Dialectique* de Londres (1) :

Suggestion spirituelle

« M. E. Blanchard rapporte qu'il se rendit le 11 janvier 1862, en compagnie de Cornélius Pearsons, l'artiste, et de M. Thomas Spencer, le chimiste analytique bien connu, chez un médium nommé Foster, 16, Bryanstom Street. Des noms écrits sur des fragments de papier roulés en boule furent donnés par chacun de nous et ces noms furent vite et correctement reproduits par coups frappés, sans

(1) *Rapport sur le Spiritualisme*, p. 125 et 192.



que le médium ait eu auparavant la possibilité de connaître le contenu de ces fragments de papier.

« *Sur le bras* du médium, on vit paraître en lettres rouges William Blanchard, le nom du père du témoin; et aussitôt après on vit, écrit, *dans la main du médium*, le chiffre 27 en réponse à une question sur le nombre exact d'années écoulées depuis que le susdit William Blanchard avait cessé d'exister sur la terre. Tout cela fut fait très rapidement, le témoin et ses amis étant tout à fait inconnus du médium et les lettres et les chiffres disparaissant à la vue des assistants, sans que le bras du médium se soit retiré. »

Comme nous assistons avec les expériences de l'hypnotisme à une impression cutanée produite par une image mentale suggérée, et que nous savons que les esprits agissent sur le médium par transmission de la pensée, nous n'hésitons pas à rapprocher le cas du médium Foster de celui des sujets hypnotiques, avec cette seule différence que dans la manifestation spirite la suggestion originale est faite oralement par l'hypnotiseur. Voici un second exemple de cette suggestion de l'Au-delà, empruntée au même rapport :

« Une autre classe de manifestations spiritualistes que j'ai observées, dit M. Manuel Eyre, et que je crois digne de fixer votre attention, est celle de l'écriture sur la peau ; en voici un exemple :

« J'étais à Waukeehan, village près de Chicago, et j'en profitai pour me rendre chez un médium, une dame Seymour. C'était une pauvre femme médium à incarnations. Tandis qu'elle parlait à l'état de trance, elle avança un bras, puis avec un doigt de l'autre maintenue en l'air, à une distance de plus d'un pied, elle dessina de rapides mouvements comme pour écrire. Quelques minutes après, pendant qu'elle était encore entrancée, elle releva sa manche, qui était large et flottante, et l'on vit sur le bras *la signature particulière de l'esprit qui avait donné la communication*, tracée distinctement pour être lue de toutes les parties de la salle. Le nom écrit ainsi était celui d'un proche parent de la dame qui m'accompagnait. Cette dame et moi étions absolument étrangers dans cette ville et tout à fait inconnus du médium...

Voici encore un autre exemple rapporté par le même narrateur :

« Il arriva qu'une femme, qu'on appelait la *Squatter*, devint médium. Elle s'était retirée dans un village éloigné de l'Ouest et son genre de médiumnité consistait dans l'écriture sur son bras, des noms des esprits qui communiquaient avec elle. Mme Macready, moi-même et quelques amis, nous nous rendîmes près d'elle et la trouvâmes occupée à la lessive. Elle tomba aussitôt en trance, avança son bras, se mit à parler et, découvrant immédiatement ce bras, nous montra le nom du mari de Mme Macready, écrit en lettres rouges avec son paraphe particulier. Un comité se forma sur place pour l'étudier, sous la présidence du maire ; mais finalement ils en vinrent à cette conclusion qu'ils ne savaient qu'en penser. Elle parlait beaucoup pendant ses trances, et ce qu'il y avait de tout particulier dans ce cas, c'est que les marques persistaient de cinq à dix minutes sur son bras. Les lettres formaient un relief et on voyait, écrites ainsi, les signatures de personnes dont le médium n'avait jamais entendu parler. »

Un M. Lévy dit qu'on lui a affirmé que l'écriture sur la peau, dans les conditions décrites plus haut, est un fait assez ordinaire dans les *Rilvivals* du nord de l'Irlande. Revenons maintenant aux autres cas d'action physique sur la peau d'une image mentale.

(*A suivre.*) GABRIEL DELANNE.

Extrait des Cours de Magnétisme

QUATORZIÈME LEÇON

(*Suite.*)

Somnambulisme, lucidité, revue des théories, possibilité de l'action à distance, preuves de cette action.

Certains auteurs, pour expliquer ces faits, nous disent que la vision est due aux rayons de lumière qui se réfléchissent obliquement dans l'œil. Admettons que la chose soit possible pour ce qui affecte directement le sujet magnétisé ; mais comment admettre cette théorie lorsque les objets vus se trouvent à Paris, Londres, Berlin ou Saint-Pétersbourg, alors que les sujets sont à Lyon ou à Rome ; il faut vraiment que la rétine affectée ainsi soit joliment complaisante, et il faut bien remarquer qu'il n'y a pas que la vue qui est en jeu dans ces cas singuliers, tous les autres sens sont également mis en éveil ; l'odeur par exemple sentie par le sujet magnétique ne peut pas affecter son sens olfactif d'une façon aussi prompte que les rayons lumineux si elle émane de l'endroit vu, les ordres sonores, beaucoup moins rapides que les rayons lumineux, ne doivent pas arriver en même temps et ainsi des autres sens. Et pourtant le tout se produit simultanément.

Jusqu'ici les théories les plus contradictoires, les hypothèses les plus hasardées ont été émises pour l'explication des phénomènes de lucidité. Pour les uns, c'est par la suggestion mentale que le sujet voit et entend ; pour d'autres, c'est par la force neurique, rayonnante ; pour d'autres encore, c'est par l'intermédiaire du fluide vital répandu universellement dans tous les corps, également il y a la théorie d'un sixième sens, etc.

Examinons ces théories et voyons jusqu'à quel point elles peuvent être acceptables.

Tout d'abord la suggestion mentale, nous l'avons déjà vu, est loin de répondre à toutes les objections fournies, et tel expérimentateur obtenant tels phénomènes de la pensée avec un sujet est dans l'impossibilité absolue non seulement d'obtenir d'autres phénomènes de même ordre avec le même sujet, mais même le même phénomène.

En effet, si c'est un ordre mental toujours compris du sujet ce dernier devra savoir toujours l'exécuter, mais au moins pouvoir dire quel ordre lui a été donné ; eh bien, l'expérience démontre le contraire. Malgré sa bonne volonté et même malgré son plus ardent désir d'être agréable à son expérimentateur, il se trouve la plupart du temps dans l'impossibilité absolue de voir, d'entendre ou d'agir. Or il nous faut chercher ailleurs que dans la suggestion la cause objective ou subjective des phénomènes.

Est-ce par la force neurique rayonnante du docteur Barety ou de ses partisans, par l'influx nerveux ou les vibrations de l'éther ?

Il y a là encore une hypothèse toute gratuite. Si c'est par cette force que la vision ou les sensations ont lieu, elles doivent être limitées à un certain champ, car il ne faut pas oublier que cette force s'étendant au loin, il doit se faire une soustraction de substance dans le sujet en raison même de la distance ou il rayonne, donc un affaiblissement dans son organisme matériel ; de plus, comment admettre que *la force* neurique, aussi rayonnante soit-elle, puisse éclairer et transmettre à la fois au cerveau les objets et les sensations qui l'affectent directement, puisque fatalement elle doit diminuer d'intensité dans son rayonnement, de même que le fait



tout foyer lumineux aussi puissant soit-il, lorsque la distance devient trop considérable pour permettre au corps de reproduire des sensations soient visuelles, tactiles, olfactives ou auditives d'une façon aussi sûre, aussi intense que celles contrôlées d'une façon absolument rigoureuse et certaine par un grand nombre de savants et de philosophes des plus consciencieux.

D'un autre côté les vibrations de l'éther doivent être écartées également du domaine de nos recherches, puisque tout mouvement nouveau produit de nouvelles vibrations qui, se croisant sans cesse en tous les sens, doivent amener au cerveau affecté une quantité innombrable de tableaux où il doit être très difficile de s'arrêter pour donner corps à un objet déterminé ; une image bien simple va nous faire comprendre comment les vibrations de l'éther sont également insuffisantes pour nous donner l'explication exacte d'un fait.

Nous jetons une pierre dans l'eau, de suite des ondulations se produisent allant en s'éloignant du centre vers la circonférence ; si nous en jetons une seconde, une troisième, une dixième, une centième et davantage nous produirons chaque fois de nouvelles ondulations et il nous sera bien difficile de trouver et reconnaître, dans la surface de cette eau en mouvement, quoiqu'elles existeront encore, les traces des premières ondulations dues à notre initiative, c'est-à-dire aux première, deuxième, troisième, dixième pierres, etc.

Eh bien, il sera aussi difficile au sujet sensitif ou lucide de reconnaître les choses spéciales où son attention sera dirigée et devant l'affecter dans les ondulations de l'éther comme il sera difficile pour nos regards de retrouver les premières ondulations produites à la surface de l'eau par suite de la chute des première, deuxième ou troisième pierres.

Cette théorie ne peut donc pas nous satisfaire entièrement.

Examinons maintenant celle du fluide vital qui, au dire de quelques fluidistes, met notre principe intellectuel en communication avec les objets extérieurs ; c'est par ce principe, disent-ils, que toutes les choses, quelles qu'elles soient, viennent nous affecter soit pendant la veille, soit pendant le sommeil, c'est lui qui sert aux sujets magnétisés pour les mettre en communication avec les objets éloignés.

D'après les fluidistes, l'homme ne voit pas par les yeux, n'entend pas par les oreilles, mais il voit et entend par l'intermédiaire de ce fluide vital ; dans ce cas, à quoi servent ces merveilleux instruments dont nous sommes doués. Il est difficile je crois de prouver par une simple hypothèse que nous ne voyons pas par les yeux et n'entendons pas par les oreilles, cette seule argumentation serait suffisante pour détruire cette théorie, mais il y en a une meilleure, l'aveugle, s'il voit par le fluide vital, devra malgré sa cécité me renseigner sur la couleur et volume le des objets qui sont assez proches de lui. L'expérience démontre le contraire, car, s'il ne voit pas, ce n'est pas à l'absence du fluide vital qu'il faut l'attribuer, mais bien à un trouble quelconque dans l'organe de la vision, puisque tous les êtres soit des règnes végétal, animal ou hominal, possèdent une part de vie et par conséquent de fluide vital, puisqu'en somme il est la base même de la vie. Nous sommes donc encore une fois en face d'une hypothèse qui ne tient pas plus debout que celles que nous avons déjà vues, bien que cependant elle ait un semblant de raison.

En effet les partisans du fluide vital nous disent que pendant le sommeil, et le sommeil magnétique surtout, au lieu d'être décomposé c'est-à-dire divisé entre les organes des sens, ce fluide est concentré tout entier dans le cerveau et en quelque sorte synthétisé en un seul faisceau, ce qui permet de pouvoir expliquer la vision à distance, la pénétration des corps opaques, etc. Ainsi donc, le sujet magnétisé dirige son fluide vital sur un objet déterminé et aussitôt il peut en donner des relations exactes, mais encore faut-il pour cela qu'il soit en contact par une portion de fluide vital de la personne a examiner en donnant la chose à examiner, soit mèche de cheveux, lettre ou tout autre objet ayant été touché pour se rendre compte de ce qui se passe, où il est conduit par cette sensation ou cette vision du fluide ; alors ni plaines, ni montagnes, ni mers, ni déserts ne peuvent l'arrêter et il rapporte des détails très circonstanciés sur les lieux ou les objets à visiter.

Certainement cette théorie du fluide vital a beaucoup de bon dans son exposition en ce qui touche au domaine de la thérapeutique, puisqu'il modifie l'organisme par son plus ou moins d'intensité ; nous pourrions au préalable l'admettre encore dans les phénomènes de vision, de divination, de pensées cachées et enfin dans mille cas différents en ce qui a trait aux choses existantes aussi bien proches que lointaines ; mais lorsqu'il s'agit de choses inconnues, tels les événements de l'avenir qui sont parfois révélés avec une précision mathématique, il faut avoir recours à autre chose que cette théorie. Bien mieux si elle était réelle au point de vue somnambulique, la lucidité serait constante et le sujet endormi n'aurait qu'à projeter par son vouloir les effluves lumineux qui servent à sa vision sur tel ou tel objet et immédiatement nous pourrions avoir des renseignements précis sur nos moindres désirs ; la politique de nos gouvernements, la tactique de nos généraux seraient toujours servies à souhait et nous marcherions sans doute plus sûrement vers un nouvel avenir, mais jusqu'ici rien de semblable ne s'est vu.

Personnellement j'ai une certitude absolue de l'existence d'un fluide intermédiaire entre le principe intellectuel et le principe matériel de chaque être, fluide que nous avons pu apercevoir au cours de la partie expérimentale dans nos précédentes leçons et que nous analyserons lorsque l'heure sera venue ; mais je ne vais pas jusqu'à dire que c'est ce fluide qui donne la vision, puisque déjà nous avons reconnu qu'il est matière et nous savons que la matière en elle-même n'est sujette qu'aux transformations sans accuser de sensations. Or, il nous faut donc avoir recours au principe intelligent lui-même soit uni au corps soit en dehors du corps pour expliquer non seulement la vue sans le secours des yeux, mais aussi ce phénomène étrange du langage qui permet à certains sujets de parler ou d'écrire dans un idiome qu'ils ne connaissent nullement.

En somme, malgré tous les arguments possibles, ce n'est pas par les combinaisons atomiques et moléculaires dont nos corps sont constitués que nous pouvons expliquer la vue à distance, ce n'est pas en projetant notre fluide vital selon notre volonté dans une direction déterminée que nous verrons les événements s'accomplir, bien que jusqu'à un certain point ce fluide puisse être le véhicule transmetteur des sensations par suite des vibrations multiples auxquelles il obéit, mais une vibration n'est ni une sensation ni une vision, à moins d'être à la fois et la cause et l'effet, ce qui logiquement ne saurait être admis. Donc, une fois de plus, il nous faut chercher autre chose.

Voici du reste un phénomène de somnambulisme, au milieu de tant d'autres, qui va peut-être nous jeter un peu de lumière sur ce sombre problème.

(A suivre.) A. BOUVIER.

BIBLIOGRAPHIE

Etude nouvelle sur l'hérédité, par PAUL FLAMBART, ancien élève de l'Ecole polytechnique. 1 vol. in-8, avec nombreux exemples et dessins de l'auteur. Prix : 6 francs. Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris (Ve).

A une date quelconque du calendrier correspond un ciel qu'on peut aisément déterminer par un schéma astronomique. Les dates



des naissances, ainsi exprimées dans une famille, conduisent à des remarques pouvant servir de base à une étude réellement nouvelle sur la transmission héréditaire des influences célestes.

La disposition des planètes sur la voûte céleste, représentée pour chaque naissance, montre en effet clairement des similitudes d'aspects entre les membres d'une même famille. Ces résultats précis et indépendants de l'interprétation personnelle conduisent à cette double conclusion d'un intérêt facile à concevoir :

1° La naissance normale ne s'effectue pas à n'importe quel moment, mais sous un ciel d'une certaine analogie avec celui des parents, ce qui montre a priori une *liaison entre l'hérédité et le ciel de la naissance*. L'influence astrale sur l'homme est donc une réalité inexpérimentale ;

2° Les facteurs astronomiques, transmetteurs d'hérédité, sont naturellement indicateurs au moins partiels des facultés humaines ; d'où il résulte un *certain langage astral qui permet de définir l'homme* suivant des limites qu'il est impossible de fixer a priori.

Les mystères de l'atavisme, toujours si troublants, deviennent un peu moins obscurs avec la lumière des astres. L'*Etude nouvelle sur l'hérédité* que M. Paul Flamart a entreprise offre la garantie de reposer sur les faits scientifiques les plus précis. Sobre pour les théories, elle s'appuie avant tout sur des exemples nombreux. Ceux-ci, accompagnés de figures, donnent une idée très nette de la forme astronomique que prend l'hérédité directe, ancestrale ou collatérale entre parents divers.

Dans ses livres précédents, — *Influence astrale* et *Langage astral*, — l'auteur avait donné les procédés de *vérification* des influences célestes sur l'homme. On peut dire cette fois qu'il en a donné la *démonstration*. Ce sera l'avis de tout lecteur affranchi des préjugés que la science officielle conserve à cet égard, mais qu'elle abandonnera forcément un jour. Il s'agit en effet ici d'expérience et non de croyance, conduisant à des vérités reconnues par la plupart des intelligences d'élite des temps anciens.

Dans ses trois ouvrages, d'une si grande portée pour la philosophie comme pour la science, M. Flambart reste d'accord avec l'esprit de la science moderne, au point de vue des hypothèses comme à celui des faits.

***

L'*Ecole pratique de massage et de magnétisme* a rouvert ses cours le mercredi 6 novembre.

Fondée en 1893, autorisée par l'Etat en 1895 et classée avec les grands établissements de l'enseignemeut supérieur libre, l'*Ecole* forme des praticiens dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins, et met la pratique du *Massage magnétique* à la portée des gens du monde. Ceux qui désirent profiter de cet enseignement — qui permet presque toujours à l'homme d'être le médecin de sa femme, à celle-ci d'être celui de son mari et de ses enfants — doivent se faire inscrire à la direction de l'*Ecole*, 23, rue Saint-Merri, de 1 heure à 4 heures.

NOTRE PÉTITIONNEMENT

(Suite.)

Reçu de Mme Guilloüet, à Montargis, 7 listes, n°s 2479 à 2485.

Ensemble	170	signatures.
Listes précédentes	239.112	—
Total	239.282	signatures.

Nota. — Afin de continuer notre mouvement en faveur du magnétisme curatif, nous prions nos amis et lecteurs de faire remplir de signatures les feuilles de pétition qu'ils ont en main par les personnes qui ne les ont pas encore signées et les renvoyer au plus tôt à M. Emmanuel Vauchez, aux Sables-d'Olonne (Vendée), ou à M. A. Bouvier, 5, cours Gambetta, Lyon.

Il y a là une œuvre de la plus haute importance, que chacun doit avoir à cœur de faire grandir et fructifier pour le plus grand bien de chacun puisqu'il s'agit de la santé.

SECOURS IMMÉDIAT

Du 27 octobre, de Mme X.	0 fr.	20
Du 4 novembre, de M. Mollo, entrepreneur de charpente à Vaise	50	00
Du 6 novembre, de Mme X.	0	40
— 6 — de Mme Halphen	1	50
— 6 — de M. Sabli, au Caire	10	00
— 10 — de Mme HalphenI.	0	25
— 11 — de M. M. Gos	2	00
— 16 — Anonyme.	5	00
— 20 — de Mme G...	10	00
— 21 — de Mme Halphen.	2	00
Total.	81 fr.	45

Pour l'œuvre fédérale

Du 10 novembre, de Mme Legrand, à Lyon.	1 franc.
Du 20 novembre, de Mme G...	10 »
Total.	11 francs.

Le Gérant : A. BOUVIER.

5-12-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



TREIZIÈME ANNÉE. — N° 314. 10 Centimes. 16-31 DÉCEMBRE 1903.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE. — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement est terminé de nous faire parvenir au plus tôt le montant de leur réabonnement pour l'année 1904, ou bien de faire bon acceuil au reçu de 3 francs 25 centimes que nous leur ferons présenter par la poste dans la première quinzaine de janvier. L. R.

Fédération Lyonnaise et Régionale

des Spiritualistes Modernes

FÊTE DE LA VIEILLESSE

Dimanche 27 décembre, à 2 heures de l'après-midi, dans la vaste salle des Folies-Bergère, concert-conférence sous les auspices de la Fédération.

PREMIÈRE PARTIE

Conférence par M. le professeur Daniel Metgzer, de Genève, qui traitera de la SOLIDARITÉ SOCIALE, et distribution de pensions aux vieillards nécessiteux.

DEUXIÈME PARTIE

Concert vocal et instrumental avec le gracieux concours des meilleurs artistes des concerts lyonnais.

A 6 heures, grand banquet fraternel offert aux pensionnés à l'hôtel des Quatre-Nations. Le prix en est fixé à 3 francs.

Les cartes de banquet devront être prises à l'avance, les mercredis et vendredis, de 8 heures à 10 heures du soir, salle des réunions, 6, rue Paul-Bert, ou tous les jours, cours Gambetta, n° 5, jusqu'au jeudi 24 décembre au matin ; celles du concert-conférence aux mêmes jours et heures jusqu'au samedi 26 décembre.

L. R.

La Bienfaisance effective est l'âme de la vraie Philanthropie

La charité, dans le sens d'aumône personnelle, a le grave inconvénient de subordonner le pauvre au riche et de donner à l'indigence un caractère dégradant et inconciliable avec la dignité humaine.

L'aumône individuelle donnant lieu à de nombreux abus, ne peut donc être l'idéal rêvé par les véritables philanthropes. Il faut donc chercher un système plus pratique d'assistance publique, qui soit de nature à atténuer la misère sans l'humilier.

Le principe d'égalité qui fait la base des aspirations sociales est opposé à l'avilissement de ceux qui sont privés des faveurs de la fortune et que le dénuement oblige de faire appel à la bienfaisance. La société ne peut donc se justifier à l'égard de ceux qui sont dignes d'être secourus, qu'elle laisse sans assistance à certains moments pénibles de la vie. Cet abandon des malheureux, privés des moyens d'existence, constitue un acte inhumain, réprouvé par la raison et la saine morale.

L'homme a droit à l'existence comme il a droit à respirer l'air qui l'enveloppe, et à recevoir les rayons du soleil qui l'animent et le réchauffent ; mais il y a aussi pour chacun le devoir de travailler, lorsqu'on est valide ; car l'assistance et la bienfaisance ne sont pas faites pour entretenir la paresse.

Les hommes animés d'un véritable esprit de bienfaisance doivent s'efforcer de contribuer à l'amélioration sociale et d'aider, dans la

mesure de leurs forces et de leurs moyens, leurs frères malheureux : c'est la loi de la solidarité humaine.

Mais si tous les beaux projets et les idées philanthropiques étaient mis en pratique, la pauvreté serait réduite à de bien faibles proportions.

Les hommes véritablement bienfaisants, dont le dévouement est à la hauteur des principes de la morale, doivent être les initiateurs de la bienfaisance ; ils doivent lutter avec ardeur pour le soulagement de leurs semblables malheureux et ouvrir leur cœur à l'amour de ceux qui sont privés des moyens indispensables à la vie.

Il est essentiel que les tendances de la société moderne s'affirment de plus en plus en faveur des malheureux. Il est donc temps que les personnes généreuses s'unissent dans un élan d'amour de leurs semblables, et que toutes les forces vives de la nation s'agitent en faveur des déshérités de la fortune.

La charité chrétienne, tant préconisée par les cléricaux, subordonnant le pauvre au riche et impliquant une soumission humiliante à ceux qu'ils secourent, ne peut être acceptée comme moyen d'assistance publique.

La solidarité fraternelle, qui grandit le bienfait et ennoblit la forme, doit être la règle de l'assistance publique et des actes de bienfaisance isolés.

En principe, le plaisir qu'éprouve le bienfaiteur consciencieux et délicat du bonheur qu'il procure à ses semblables, doit être pour lui la plus grande récompense et le meilleur stimulant de la bienfaisance.

Le temple de ces sublimes tendances et de ces principes essentiellement moraux de bienfaisance doit s'édifier dans une atmosphère de paix et de bonheur. Sur son frontispice doivent être écrits les mots : foi, amour, vérité, justice, progrès et solidarité fraternelle.

Ces principes, mis en pratique, amélioreraient la situation sociale des malheureux et cicatriseraient une plaie profonde qui trouble la société dans son union fraternelle.

Les personnes égoïstes qui ne sont pas animées de sentiments d'amour de leurs semblables et de bienfaisance, rampant dans une vie sans mérite et sans grandeur morale, ne peuvent goûter réellement le bonheur de la vie, qui repose sur la satisfaction du bienfait rendu et du devoir accompli. Pour eux, la vie terrestre se passe sans véritables consolations et sans apercevoir les douces perspectives d'un horizon sans bornes et plein de charmes, ni les beautés éternelles du monde infini. Alors leur âme,qui devrait être une émanation divine, une source de lumière et de vie morale, n'aspire pas à s'améliorer. Elle cesse alors de croire et d'espérer ; elle entre dans cette catégorie de l'humanité terrestre composée d'hommes qui ne voient que la terre, et dont toutes les aspirations ne dépassent pas les plaisirs et les richesses de ce monde. Ces personnes sont véritablement sans croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme ; elles vivent, en général, dans le doute et quelquefois dans la négation. Elles ne s'aperçoivent pas que cette indifférence et cet oubli de leur destinée laissent leur âme incertaine, sans consolations et sans espérance en la vie future. C'est la peine sans salaire et l'avenir sans espoir.

DÉCHAUD,
publiciste à Oran.

LA VÉRITÉ EN MARCHE

C'était le 21 septembre 1898, le capitaine Dreyfus purgeait à l'île du Diable sa condamnation, pendant que des doutes continuaient à régner chez bien des hommes sur sa culpabilité ; en pleine effervescence dans le domaine des expérimentations psychiques, nous crûmes devoir provoquer l'opinion des invisibles sur cette affaire, peu disposés toutefois à douter de la bonne foi de ses juges, comme de la culpabilité. Voici comment ils s'exprimèrent.

« Dieu, le centre de toute vie, de toute perfection, celui de qui tout émane et à qui tout retourne, celui qui est la nature entière et tous les mondes, celui qui est enfin le Père commun, a entendu vos appels. Il sera fait selon vos désirs, parce que ceux-ci émanent du cœur de toute créature évoluant vers lui. Je suis chargé de vous dire que les paroles du grand missionnaire ne sont point vaines, et qu'elles recevront en vous leur application :

« Heureux ceux qui sont affamés de justice, car ils seront rassasiés. »

Eh bien, je vous le répète, vous serez rassasiés, car vous êtes affamés. Tachez maintenant d'être miséricordieux et il vous sera fait miséricorde. Que l'amour pur, l'amour sans tâche, celui que la haine n'atteint pas, que les événements ne bouleversent pas et qui reste debout au milieu des épreuves, soit votre partage et votre conduite de tous les instants, et vous aurez le bonheur de le voir fructifier sur la terre. »

Le 23 octobre de la même année on nous disait : « Les fils de ceux qui vendirent la France à l'étranger en 1792 (les émigrés) sont aujourd'hui les principaux chefs du cléricalisme militant et de l'armée. La néfaste corporation des Jésuites a tout préparé pour aboutir à ce résultat, elle a réussi à s'emparer de la tête en agissant hypocritement mais sûrement ; cette société détient donc aujourd'hui toutes les reines de l'attelage, par la crédulité trop naïve des vrais démocrates ; elle n'a plus qu'un pas à faire pour dominer entièrement ; car elle a su aveugler tous les ministères, accaparer toutes les administrations et former vos Etats-Majors, les écoles remplissent le monde d'intellectuels méchants et vicieux, et par le flot envahissant qu'elle a su lancer, la démocratie n'est plus qu'un jouet qu'il est nécessaire de conserver encore quelque temps, afin que le peuple, las de tant d'ignominies, abatte lui-même ce qu'il avait cru nécessaire, pour retomber dans les bras de ceux qui veulent sa perte. »

Loyola, Loyola, que tu es donc coupable et que ton œuvre est néfaste ! Ne trembles-tu pas devant la responsabilité que tu encours, et le trouble effrayant qui t'est préparé ? Non, tu restes impassible, ton sourire sardonique et glacial semble nous défier au combat, tu crois ainsi arriver à la domination de l'espace et détourner Dieu luimême ! Patience, tout n'a qu'un temps, car l'énormité de tes crimes est arrivée jusqu'à Dieu, le fossé qui te sépare de lui doit te servir de tombeau ; mais réfléchis, puisqu'il est encore temps ; car demain tu tomberas et cette chute sera terrible de conséquences pour toi et ceux qui t'obéissent.

Frères, si nous vous signalons aujourd'hui cet affreux état de choses, c'est afin de fixer vos idées d'une façon palpable et lumineuse. C'est afin que vous soyez de cœur avec nous pour la dure besogne qui nous incombe, et le combat que nous sommes obligés de soutenir. Nous triompherons, cela est écrit, mais avant ce triomphe il est bon que vous y voyez clair.

Démocratie signifie règne de la justice et de la fraternité : ces principes ressortent même de la doctrine de Christ, car il nous les a indiqués clairement et nettement dans la doctrine : « Vous n'aurez ni valet, ni maître, mais vous agirez en frères au nom de votre père qui est dans les cieux et qui seul est votre maître. »

Voilà les indications de Jésus ! Voilà ce qu'il a dit, touchant l'organisation terrestre. C'est donc ce principe, ce pas fait dans la voie de la liberté et de l'émancipation humaine que nous venons défendre et que nous voulons sauver contre les parasites destructeurs.

Votre société n'en est pas moins enchaînée à d'affreuses institutions, où la force prime toujours le droit, où le faible et le déshérité



sont toujours considérés comme des non-valeurs et de vils atomes, où la morgue et la supériorité aplatissent la vertu, et où le sabre finit toujours par triompher et devenir le maître, à un moment donné. Au lieu d'avoir une juridiction unique et égale pour tous, vous êtes obligés, pour maintenir les droits de l'autorité, de créer des tribunaux spéciaux, où l'autocratie, la tyrannie et l'arbitraire règnent en maîtres et font la loi, où le supérieur qui juge voit toujours un coupable dans le prévenu quel qu'il soit, parce que le respect servile qu'il professe pour l'autorité lui enlève toute chance de sain discernement.

Les événements de l'heure actuelle ne confirment que trop nos révélations.

Qu'arrive-t-il aujourd'hui au milieu d'une démocratie qui devrait donner l'exemple du discernement et qui devrait se tenir prête à l'œuvre dès que le moindre doute plane sur une condamnation afin de provoquer la lumière ?

Toujours par respect pour le sabre, par la confiance mal placée en la chose jugée, on cherche à empêcher la lumière, on la refoule au fond de la cave, afin qu'elle ne puisse jaillir et montrer les monstruosités commises. Et quand malgré tout la lumière menace de sortir des décombres, on cherche à en arrêter l'essort par des immissions détournées et des actes honteux et arbitraires. On aveugle et on terrorise le peuple par la perspective d'une guerre, et pour intimider davantage ceux qui travaillent pour la vérité, on les livre à l'exécution des tribunaux spéciaux.

Heureusement que les morts parlent quelquefois aux humains, et que ceux-ci aideront à la recherche de la vérité, parce qu'ils n'ont rien à craindre eux de la justice des hommes. Le supplicié H... pourra en dire long, quand le moment sera venu ; en attendant, si les hommes ont pu le réduire au silence par....., il n'en sera pas de même quand la lumière sera faite, et que le pauvre bouc émissaire qu'on a chargé de toutes les iniquités de Loyola aura repris son libre arbitre.

Nous n'insisterons pas sur cette affaire puérile qui n'est qu'une entrave insignifiante à la marche du progrès, nous n'insisterons pas non plus sur les trafics innomables qui se poursuivent afin d'anéantir la liberté et en particulier notre nation, car tout sera déjoué, nous l'espérons; mais sachez que le désastre de 1812 a eu des origines semblables, celui de Waterloo n'était que l'achèvement du complot, celui de 1870 fut également la fin d'une intrigue et que celui qui est près de paraître avec une puissance voisine, mais que nous allons tâcher de faire avorter, doit être un Sedan naval pour la France avec toutes ses affreuses agonies, si Dieu ne nous soutient.

Du 6 mars 1899 :

Comme par le passé, frères nous sommes avec vous. Après une bien terrible épreuve que vient de subir la France, nous voilà désormais libres pour causer avec vous.

Avant d'entrer dans le domaine spirituel, laissez-nous vous dire que nous venons d'accomplir un grand labeur, labeur qui a eu pour résultat d'annihiler tout le mal que certaine secte voulait faire à la France. Loyola est vaincu encore une fois, il le sera encore, car il n'est pas près de revenir au bien. Son œuvre toujours néfaste nécessite une grande intervention de l'au-delà.

Du 20 avril 1899, Apocalypse :

Alors s'éleva du puits de l'abîme un monstre que la crainte avait tenu dans l'ombre pendant quelque temps, rampant, se dissimulant sous toutes les formes ; ce monstre, que nous appellerons Loyola, pénétra dans le cénacle de liberté et commença son œuvre de strangulation. Après un premier sifflement de rage et de colère, un calme démoniaque l'envahit, il ricana comme le font tous les êtres impies corrompus. Il avait trouvé son plan.

Alors un tremblement eut lieu sur la surface de la Gaule ! Israël, je te tiens et de par toi j'arriverai à mes fins, et immédiatement les étoiles de l'égalité se voilèrent, celles de la justice s'éclipsèrent et celles du droit disparurent. Et les grandes écoles gauloises, celles qui sortaient de l'œuvre de l'émancipation, se fermèrent pour ne laisser d'entrée qu'à un certain nombre d'ennemis. Et celles du sabre tout particulièrement subirent ce sort.

« Panaches envahisseurs, broderies de métal qui lancez des reflets à l'éclat du soleil, galonnage, sur mesure et surtout sur principe, jouez ce fameux rôle que l'on attend de vous. Allons, plus d'hésitation nous sommes les maîtres ; il faut agir, corrompons, corrompons ; plus nous pourrirons cette forme de direction que le peuple s'est donnée, plus nous aurons de succès. Et ainsi il fut fait ! Puis, décorations, médailles, titres, tout devint la proie de la vente et de l'intrigue. Puis Panama et ses conséquences mêlées de boulangisme et d'obscénité. Puis une affaire ! Ah ! une grande affaire, Israël soit maudit ! nous te tenons. Ensuite nous entendîmes une voix dans l'ombre qui disait : « Comme précaution, car tu sais qu'il n'y a aucune preuve, et on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve, prend ce duplicata, profite de ce que ce maudit porte la livrée du bagne et couds cela soigneusement dans la doublure du gilet de ce monstre afin que cela l'écrase s'il ose protester. » Et ainsi l'ordre s'exécuta ; mais la voix de métal qui venait de parler, s'adressant à quelques démons fidèles, leur dit ensuite : « A dater de ce jour fabriquez, fabriquez, que rien ne vous rebute, formez pour ce misérable un dossier écrasant. Allez, car Dieu le veut. » Et ainsi il fut fait !

Du 3 juin 1899 :

Le martyre de cet innocent condamné a eu sa raison d'être dans l'intérêt même de sa patrie d'adoption, il fallait que cela fût et ce sacrifice était aussi indispensable que celui du Nazaréen, qui lui aussi était juif. Sans cette condamnation, sans ce calvaire, le peuple français n'aurait pu découvrir les machinations souterraines des ennemis de la race humaine.

Ah ! ah ! nous y sommes. Israël, tu as subi une épreuve, ce ne sera peut-être pas la dernière, mais l'avenir te réhabilitera.

Il y a sept mois, frères, vous avez été gratifiés par l'Au-delà de la vérité anticipée ; aujourd'hui que vous en êtes convaincus, dans quelque temps vous serez à même de dire : « *Veritate veritas*, nos frères ne nous ont point trompés. »

Dans peu de temps, nous aimons à le croire, les événements nous diront ce qu'il y avait d'exact dans ces révélations sensationnelles.

CÉLESTIN BRÉMOND.

L'Idée Spirite et l'Évolution moderne

Si nous avons écrit plusieurs articles sur l'idée déiste, par rapport à la valeur éducatrice de cette idée, c'est que nous sommes profondément convaincu que là est le problème de la vie et de la forme des religions. Toutes nos idées religieuses sont influencées par l'idée divine, le rôle que nous assignons à la divinité. Notre conception du monde, nos idées de droit, de justice, en un mot nos groupements sociaux sont aussi dominés par l'idée du rôle divin dans notre monde.

Combien me paraissent puérils ces libres penseurs anticléricaux, qui croient détruire l'idée catholique et protestante par la critique qu'ils font des fantaisies de la Bible, de l'enfantillage des formes cultuelles et des sacrements, de l'orgueil des prêtres, sans s'apercevoir ou sans indiquer que tous cela découle naturellement de l'idée de Dieu que ce font catholiques et protestants. Dans la Bible tout



devient raisonnable et naturel dès que l'on croit au Dieu qui inspire ce livre.

Tant que nous croirons que Dieu en personne, en réponse à nos prières, intervient dans nos affaires terrestres, quelle que soit la religion que nous choisirons elle sera semblable aux autres et nécessitera toujours un culte, un sacerdoce, qui seront en rivalité avec le culte et le sacerdoce d'à côté. De plus, les besoins de notre intellectualité seront satisfaits par des mets frelatés, qui au lieu de développer ces besoins en nourrissant notre intelligence, les feront se dévier, s'atrophier, en les transformant en coutumes, en les matérialisant et les réduisant en une sorte de manie ou mouvement réflexe inconscient.

Je suis persuadé, de plus en plus, que la grande synthèse scientifique du monisme (1), le transformisme, l'évolution de la vie telle qu'elle ressort du concours de connaissances de toutes nos sciences, va devenir le fond des croyances, non seulement des savants et des philosophes, mais aussi du peuple. Cette théorie est accessible aux intelligences non cultivées. Déjà l'on expose cette doctrine dans des livres populaires de trois cents pages au plus, avec illustrations, dont la lecture est aussi attrayante que celle d'un roman.

Cette doctrine, outre qu'elle repose sur des données scientifiques très exactes, a encore l'avantage de s'universaliser, de s'adapter parfaitement avec nos connaissances sur l'Univers.

Tant qu'on a pu croire que notre planète était le centre du monde, le seul lieu habité; que le soleil était fait pour l'éclairer et la chauffer; que les étoiles étaient des clous d'or fixés à la voûte du ciel pour réjouir nos yeux, l'on pouvait parfaitement et raisonnablement concevoir que Dieu s'occupe des hommes, intervient dans leurs différents: qu'il soit pour eux une sorte de Roi, de Maître, ou de Père. Mais combien devient puérile cette croyance, si, nous tenant au courant des travaux de nos astronomes, nous apprenons que la partie d'univers visible pour nous à environ 30.000 millions de kilomètres. Cette distance est tellement grande que la lumière, voyageant à raison de 300.000 kilomètres par seconde, mettrait 3.000 ans à la franchir.

Lord Kelvin estime que le nombre d'étoiles lumineuses ou non lumineuses, dans cette sphère, est d'environ mille millions (2). Je passe les calculs par lesquels le savant appuie sa démonstration et je conclue avec lui: « Que notre soleil est quelques millions de fois plus gros que notre terre et que l'Univers visible contient mille millions de ces soleils; vous conviendrez que le Créateur se serait vraiment donné une peine bien méritoire en plaçant tous ces mondes dans la voûte céleste pour la seule réjouissance des yeux de l'homme.» Si nous ajoutons à cette grandiose vision de l'Univers le principe fondamental, l'idée maîtresse du monisme: que la nature inorganique (les minéraux) et la nature organique sont faites des mêmes éléments; la nature organique étant née par voie d'évolution de la nature inorganique; qu'il n'existe pas de vide dans l'Univers; que l'éther, qui remplit les intervalles des planètes, est de la matière excessivement ténue et mobile, les atomes sont des condensations de cette matière; ces atomes s'unissent, se groupent suivant leurs affinités et produisent des molécules de substance que nous désignons sous les noms de corps simples ou composés. Mais il est théoriquement certain que tous se réduisent à un seul, de même qu'il est théoriquement certain que l'atome est réductible à l'éther.

C'est par évolution que de notre nébuleuse est né notre système planétaire (soleil, planètes, terre). C'est par évolution que la terre a formé sa croûte solide, dont les premières assises furent faites de granit.

La vie et la force existent dans la matière sous toutes ses formes, à tous ses degrés d'évolution: vie et force évoluent comme a évolué l'éther qui en se condensant a formé la nébuleuse, puis le soleil, puis la planète.

Il ressort de cette synthèse moderne que l'Univers est vivant, qu'il évolue sans cesse, suivant un plan qui est la loi de sa propre vie; que nous n'observons aucune création spontanée en dehors de cette loi; que par conséquent toutes les théogonies anciennes sont erronées comme l'idée qu'elles donnent de Dieu et de sa création.

Nous ne pouvons concevoir Dieu que comme la loi vivante de l'Univers, pour cela, gardons-nous, spirites, de nous le représenter comme une personnalité, être fini au centre de l'infini. Le mot Nature ou grande Loi de Vie représente plus exactement à notre esprit ce qui nous paraît la réalité, que le mot Dieu, qui fut toujours employé pour désigner une sorte de personnalité souveraine distincte de l'Univers et par qui ce dernier aurait été créé de toutes pièces.

Cette grande synthèse scientifique qu'est le monisme, que lui manque-t-il pour nous paraître parfaite? le principe spiritualiste: la naissance de ce principe dans les manifestations inférieures de la vie.

Nous pensons que ce principe se crée dans la vie végétale et commence à se manifester et à s'individualiser dans la vie animale, et cela, par des transformations et des évolutions, dans un temps où les siècles n'ont guère plus de valeur que les minutes dans notre vie actuelle. Le principe intime et profond de la philosophie spirite, ce qui la distingue des autres révélations religieuses, c'est l'évolution; c'est l'être psychique naissant par voie d'évolution des forces de vie rudimentaires des minéraux, puis des végétaux et gravissant toutes les formes de la vie animale avant de parvenir à l'homme; puis par des existences nombreuses gravissant les degrés qui séparent le sauvage de l'homme civilisé.

La philosophie spirite est donc en harmonie avec la synthèse la plus hardie et la plus parfaite de nos sciences et c'est cette synthèse qui doit servir de genèse et de canevas à notre conception de la vie universelle.

∴

Si, en mon avant-dernier article, j'ai pu blesser la croyance déiste de beaucoup de spirites, comme on me l'a reproché amèrement, en leur disant qu'ils avaient autre chose à faire qu'à bêler le nom de Dieu, je le regrette; telle n'a point été mon intention. Pourtant l'expression dont je me suis servi, je la trouve très exacte et je ne cesserai de répéter aux spirites que leur philosophie leur donne assez de connaissances pour expliquer les phénomènes de la vie et les lois morales au moyen de démonstrations plus claires et plus exactes que celle qui consiste à se retrancher derrière la volonté de Dieu; sans mêler ce Dieu à toutes nos affaires; sans lui attribuer ce qui est le produit des volontés humaines, diversement aiguillonnées par les besoins physiques et moraux.

Laissons ces moyens, par trop simplistes, aux paresseux, aux ignorants, aux mystiques; pour nous, notre devoir est d'instruire, de convaincre; nous ne le pouvons qu'en parlant à la raison par la méthode la plus positive.

Il faut que nous nous efforcions d'acquérir l'esprit scientifique, qui ne se paie pas de mots, qui veut l'exactitude, la démonstration.

Les temps de la foi aveugle sont passés comme passeront bientôt ceux de la soumission aveugle. Laissons le passé aux vieillards; nous, nous sommes jeunes, volons hardiment vers l'avenir.

J. BLAIN.

(1) Monisme: une seule force-matière.
(2) Communication faite à la séance de septembre de la *British Association for the advancement of science.*



EXTÉRIORISATION DE LA PENSÉE

(*Suite.*)

BRULURE PAR SUGGESTION

A la Salpêtrière, M. Charcot et ses élèves ont déterminé fréquemment, chez les hypnotiques, des brûlures par suggestion. L'idée de brûlure ne produit pas son effet instantanément, mais après quelques heures d'incubation. Citons un fait bien observé qui montre la brûlure se produisant exactement à l'endroit indiqué d'avance (1) :

« L'expérience suivante a été faite par le docteur J. Ribalkin en présence de ses collègues à l'hôpital Sainte-Marie, à Saint-Pétersbourg. Le docteur avait déjà expérimenté en ce sens avec ce même sujet.

« Le sujet était Macark, peintre en bâtiment, âgé de 16 ans, hystérique et presque entièrement anesthésique. Il fut hypnotisé à 8 h. 30 du matin et on lui dit : « Quand vous vous réveillerez, vous aurez froid, vous irez vous chauffer au poêle et *vous vous brûlerez le bras sur la ligne que j'ai tracée.* Cela vous fera du mal, une rougeur apparaîtra sur votre bras ; il enflera, il y aura des ampoules ». Eveillé, le sujet obéit. Il poussa même un cri de douleur au moment où il toucha la porte du poêle, qui n'était pas allumé.

« Quelques minutes après, une rougeur, sans gonflement, pouvait être vue *à la place indiquée*, et le sujet se plaignait d'une vive douleur lorsqu'on le touchait. On lui mit un bandage au bras et il alla se coucher sous nos yeux.

« A la fin de notre visite, à 11 h. 30, nous constatâmes une enflure considérable accompagnée de rougeur et d'érythème à papules à l'endroit de la brûlure. Un simple contact dans un cercle de 4 centimètres causait une sérieuse douleur ; le médecin, le docteur Pratine, entoure l'avant-bras d'un bandage qui montait jusqu'au tiers supérieur du bras.

« Le lendemain matin à 10 heures, quand le pansement fut enlevé, nous vîmes à l'endroit de la brûlure deux ampoules, l'une de la grosseur d'une noix, l'autre de celle d'un pois et une quantité de petites ampoules. Autour, la peau était rouge et sensible. Avant l'expérience, cette région avait été anesthétique. A 3 heures, les ampoules s'étaient réunies en une seule grande ampoule. Le soir, l'ampoule, qui était pleine d'un liquide jaunâtre à moitié transparent, se creva et il y eut une plaque ulcérée. Une semaine plus tard, la sensibilité ordinaire revint sur la cicatrice et au bout de quinze jours il ne restait plus qu'une marque rouge à l'endroit de la brûlure. »

Bien que cette expérience soit très instructive, elle n'en met pas moins en lumière le sans gêne de certains médecins, qui ne craignent pas de faire souffrir leurs sujets, les traitant comme de vulgaires cobayes, lorsque leur curiosité est éveillée.

SUGGESTIONS EN FORME DE CROIX

Du docteur Biggs, de Lima (2). Nous devons ce récit à l'obligeance de M. R. Roxburgh :

18 octobre 1885.

CHER MONSIEUR ROXBURGH,

« En réponse à votre lettre du 1er me demandant de vous donner des renseignements sur la croix que vous avez vue sur le bras de Marie et que je fis apparaître là en agissant sur son esprit pendant le sommeil magnétique, voici ce qui eut lieu : — Je la plongeai dans le sommeil magnétique ou mesmérique en appuyant ma main sur sa tête pendant environ une minute. Je dis alors : « Maria, m'entendez-vous ? » Réponse : « Oui ». « Êtes-vous complètement magnétisée ? » — « Oui ». — Maintenant, écoutez-moi bien. Une croix va apparaître sur votre bras droit et y restera jusqu'à ce que je lui dise de s'en aller. Voici où elle va paraître. (Je traçai alors une croix avec mon index sur le côté interne de son avant-bras droit.) Avez-vous compris ce que je vous ai dit ? » « Oui ». Je l'éveillai alors par deux ou trois passes. Pendant les deux ou trois jours suivants, elle parut boudeuse et peu en train : de temps en temps, elle frottait son bras droit, à l'endroit où la croix devait apparaître.

« Quand on lui demandait pourquoi elle faisait cela, elle répondait que cela la démangeait et qu'elle ne pouvait s'empêcher de gratter à cet endroit, bien qu'il n'eût rien de visible pouvant causer l'irritation. Je la magnétisai alors comme auparavant et lui demandai : « Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit l'autre jour sur la croix qui apparaîtra sur votre bras ? — Oui. — Apparaîtra-t elle ? — Oui. — Quand ? — Dans quelques jours. — Eh bien ! elle doit apparaître dans trois jours ; comprenez-vous ? — Oui. » Au moment fixé, une croix d'un rouge sombre, longue de quatre à cinq pouces, large d'environ trois, apparut. D'abord nous fîmes semblant de ne pas la remarquer, bien que souvent nous apercevions la partie inférieure, quand la manche était un peu relevée pour certains de ses travaux dans la maison ou dehors : elle était domestique. Ce n'est que par intervalles, quand elle était endormie magnétiquement, que nous pouvions voir la croix à notre aise ; jamais on ne lui en disait un mot quand elle était éveillée et cela pendant plusieurs semaines ; enfin, un jour, je fis semblant de découvrir l'étrange marque sur son bras et je lui dis : « Eh bien ! Maria, qu'est-ce qui vous est arrivé au bras ? Qu'est-ce que cette marque ? Laissez-moi voir ; relevez votre manche. » Elle le fit d'un air un peu boudeur et embarrasssé. « Mais ou dirait une croix, d'où cela vient-il ? — Je ne sais pas, Monsieur. — Depuis combien de temps est-ce sur votre bras ? — Depuis plus d'un mois, Monsieur. — Avez-vous senti quelque chose ? — Non, Monsieur ; une fois seulement cela m'a fortement démangée et brûlée et quelques jours après cette marque s'est formée sur mon bras. »

« Depuis nous avons parlé souvent à Maria de sa croix et, quand on le lui demandait, elle relevait sa manche et la montrait aux visiteurs, non sans en paraître ennuyée. Plusieurs mois après, elle quitta notre service, et, environ deux semaines après son départ, elle vint me trouver à mon bureau, dans la ville, pour me demander d'ôter cette croix de son bras, parce que cela préoccupait la famille chez qui elle était et on l'ennuyait de questions. Je la magnétisai et lui dis que la croix s'en irait en quelques jours et qu'elle ne serait plus ennuyée. Je la revis quelques jours après à Salto, la croix avait disparu. »

STIGMATES PAR SUGGESTION

« Voici l'autre cas dont je me rappelle vous avoir parlé : c'était la première fois que j'essayais cette expérience ; c'était à Sainte-Barbe, en Californie. J'habitais cette ville en 1879 avec un ami, M. G..., chimiste, qui y résidait depuis longtemps. Sa femme avait avec elle une jeune fille d'environ dix-huit ans, moitié servante, moitié amie, qui se plaignit un jour à moi d'une douleur dans la poitrine. Sans qu'elle sut ce que je voulais faire, j'essayai du magnétisme ; elle tomba en un sommeil profond en quelques minutes. J'essayai avec ce sujet diverses expériences intéressantes dont je ne parlerai pas.

« Un jour je la magnétisai comme d'ordinaire et lui dit tout bas (j'avais remarqué qu'elle était plus influençable quand je parlais de cette façon que quand je parlais avec ma voix ordinaire) : « *Chaque*

(1) *Revue de l'Hypnotisme*, juin 1890, p. 361.
(2) *Journal de la Société anglaise de recherches psychiques*, mai 1887, p. 100 à 105.



vendredi, vous aurez une croix rouge qui apparaîtra sur le haut de la poitrine. Au bout de quelque temps les mots *Sancta* en dessous et *Crucis* en dessus apparaîtront aussi; en même temps, un peu de sang sortira de la croix. » Dans la poche de ma veste, j'avais une croix en cristal de roche. Je déboutonnai le premier bouton de la robe et je plaçai cette croix en haut du man ubrium, endroit qu'elle ne pouvait voir sans glace, et je lui dis : « Voilà l'endroit où la croix apparaîtra. »

« C'était un mardi. Je demandai à Mme G... de surveiller la jeune fille et de me dire si quelque chose semblait la gêner. Le lendemain, Mme G... me dit qu'elle avait vu plusieurs fois la jeune fille mettre son poignet gauche sur le haut de la poitrine, par-dessus ses vêtements, comme si elle sentait quelque chatouillement ou irritation, mais qu'elle n'avait remarqué rien d'autre; elle semblait mettre sa main là inconsciemment. Quand vint vendredi, je dis, après déjeuner : « Allons, laissez-moi vous magnétiser un peu; voilà plusieurs jours que vous n'avez pas eu votre dose de magnétisme. » Elle acceptait toujours volontiers, car elle disait toujours se sentir bien reposée et à son aise après. Quelques minutes, et elle dormait profondément. Je déboutonnai le haut de la robe, et, à ma profonde stupéfaction, je vis une croix rose, exactement à l'endroit où j'avais posé celle de cristal. *Elle apparut chaque vendredi et fut invisible les autres jours*. Elle fut vue par M. et Mme G... et mon vieil ami et collègue le docteur B..., qui avait pris un grand intérêt à mes expériences de magnétisme et suggéra souvent ce qu'il désirait voir essayer.

« Six semaines environ après l'apparition de la première croix, j'eus l'occasiou de faire un tour aux îles Sandwich. Avant de partir, je magnétisai la jeune fille et lui dis que *la croix continuerait à se montrer chaque vendredi pendant environ quatre mois*. Et cette suggestion avait pour but d'empêcher que la jeune fille fût affligée toute sa vie peut-être par l'étrange apparition de cette marque dans le cas où quelque chose m'arriverait et où je serais empêché de la revoir. Je demandai aussi au docteur B... et à M. G... de m'écrire par chaque courrier pour Honolulu et de me dire si la croix continuait à apparaître chaque vendredi, et d'avoir bien soin de noter les changements, s'il y en avait, tels que les exsudations de sang ou l'apparition des mots *Sancta Crucis*. J'étais assez curieux de savoir si la distance entre le sujet et moi, plus de 2.000 milles, ferait une différence dans l'apparition de la croix (1). Pendant que j'étais aux îles Sandwich, je reçus deux lettres de M. G..., et une du docteur B... par trois courriers, chacune me disant que la croix avait toujours la même apparence : *on avait vu du sang une fois*, et aussi *une partie de la lettre C* au-dessous de la croix et c'était tout.

« Je revins un peu avant les trois mois. La croix apparaissait encore tous les vendredis, et cela dura encore environ un mois pendant lequel elle devenait de plus en plus pâle et enfin invisible. Cela faisait aussi exactement que possible quatre mois depuis mon départ pour les îles Sandwich.

TROISIÈME EXEMPLE DE CROIX SUGGÉRÉE

« Le même narrateur dit encore : Une dame me demanda d'essayer le pouvoir du magnétisme pour diminuer la grosseur d'un goitre dont elle était affligée. Son cou avait 42 centimètres de circonférence. Au bout de peu de jours il commença à diminuer, il arriva peu à peu à n'avoir plus que 37 centimètres et demi et elle n'en fut plus gênée. Cette dame n'était influencée que très peu et d'une singulière manière; ses paupières se fermaient au bout de quelques minutes, et elle ne pouvait les ouvrir que quand elle était démagnétisée, mais elle gardait parfaitement bien l'usage de toutes ses facultés, de sorte que pendant que je la magnétisais et manipulais son goitre de temps en temps, nous avions une conversation animée sur divers sujets, car c'était une femme d'une haute éducation et très intelligente. Elle parle plusieurs langues avec beaucoup de facilité. Un jour j'eus l'idée de faire apparaître une croix sur le goitre. Je pris la petite croix de cristal et la plaçai doucement sur le goitre pendant quelques secondes, *en désirant aussi fortement que possible qu'une marque correspondante apparût là le plus vite possible. Je suis sûr qu'elle ne se rendit pas compte de ce que je faisais*, car elle m'aurait fait quelques questions. Elle me parlait tout le temps de tout autre chose.

« Je venais la voir tous les jours à une certaine heure; la magnétisation et la manipulation prenaient environ vingt minutes. Chaque jour je regardais avec anxiété, et je finissais par croire que l'expérience était manquée, quand un jour, au bout d'environ six semaines, elle me reçut avec une certaine excitation et me prenant les deux mains, elle me dit : « Avez-vous jamais désiré qu'une marque apparaisse en quelque endroit de mon corps et quelle marque était-ce? Oui, répondis-je, très étonné, il y a environ deux mois, j'ai désiré qu'une croix apparaisse sur le goitre. « Elle écarta aussitôt son collet et dit : La voilà ». *Il y avait, en effet, une croix rose*. Elle me dit alors que la veille au soir sa couturière était venue lui essayer une robe et s'était écrié : « Quelle singulière marque il y a sur votre cou! » En allant aussitôt devant la glace, elle la vit et la montra ensuite à son mari. La marque ne dura que deux ou trois jours et s'effaça graduellement. »

Remarquons que dans ce cas, aucune suggestion verbale ne fut faite. L'idée de la croix est suggérée tactilement par l'apposition pendant quelques secondes de la croix en cristal, fortifiée probablement par la volonté mentale de l'opérateur qui a pénétré dans le cerveau de la patiente. Ce fait établit en quelque sorte une transition avec les cas où l'image hallucinatoire est transmise à un tiers par suggestion mentale, et souvent à grande distance, comme nous allons le voir plus loin. Signalons un dernier exemple qui met en évidence le caractère personnel de l'hallucination, et la part active que prend l'esprit du sujet dans la formation de l'image suggérée (1).

« Mlle Ilma S..., un sujet observé par les docteurs Jendrassik et von Krafft-Ebing (principalement à Gratz), a été en 1888 guérie par suggestion hypnotique d'une tendance à l'hystérie, à la mélancolie, qu'elle avait eue toute sa vie, et qui s'était manifestée chez son grand-père, son père et sa sœur et les avait menés au suicide. Il y eut donc en elle une amélioration considérable, mais son extrême facilité à avoir des ampoules par suggestion allait jusqu'à lui faire courir des dangers, en l'absence d'une surveillance attentive. Une fois du moins, elle eut à souffrir de la malhonnêteté d'un étudiant qui laissa une paire de ciseaux sur sa poitrine en lui disant qu'ils étaient rougis au feu, et qui fit se produire ainsi une sérieuse blessure qui mit deux mois à se guérir.

« Krafft-Ebing fit de cette coupable expérience une variante innocente. Comme le docteur Biggs, dans le dernier cas, il ordonna la formation de taches rouges à formes définies qui devaient se former sans démangeaisons, douleurs ou inflammations. La marche du phénomène est vraiment curieuse. L'organisme avait à accomplir, pour ainsi dire, un acte nouveau pour lui qui demanda un temps beaucoup plus long que le procédé de vésication grossier et facile. Du 24 février au 3 mai 1888, une portion de surface formant un

(1) D'après ce que nous avons vu déjà, il est évident que la présence ou l'absence du docteur ne pouvait influer en rien sur le phénomène, puisque celui-ci dépend de l'idée-image qui était enregistrée dans l'esprit du sujet, associée avec le vendredi comme point de repère.

(1) *Etudes expérimentales d'hypnotisme*, par le docteur R. von Krafft-Ebing.



K et colorée en rouge livide, par suite d'hyperémie, se dessina lentement et péniblement *dans une région protégée entre les omoplates.»*

Il paraît certain que pareille chose n'avait jamais été accomplie; des changements exactement semblables n'avaient jamais dû se produire spontanément. La confirmation donnée ainsi au récit du docteur Biggs est très frappante.

Mais voici qui est encore plus intellectuel, c'est le choix fait par l'esprit du sujet pour réaliser la suggestion :

« Mlle Ilma S..., était anesthésique (insensible) d'une manière permanente, du côté droit; lorsqu'on appliquait un objet du côté *gauche* et qu'on lui suggérait qu'il était chaud, il n'en résultait aucune marque à l'endroit du contact; mais on trouvait une marque correspondante, symétriquement et en sens inverse du côté droit (1). Par exemple un K fut appuyé par le docteur Jendrassik sur l'épaule gauche. Au bout de quelques heures une *ampoule en forme de K*, avec un contour tout à fait net, parut à l'endroit correspondant du côté droit.

« Mais il faut remarquer que le nouveau K n'était pas du tout une reproduction de l'original. Il était à peu près de la même grandeur, mais d'un type différent, en réalité un K capital, mais d'une autre écriture. Exactement, comme dans le cas du docteur Biggs, c'était l'idée de cruciformité qui était engendrée par suggestion, ici c'était l'idée de la forme d'un K et cette marque suggérée correspondait si bien à une idée intellectuelle que l'idée subit quelques modifications idiosyncrasiques dans l'intelligence subliminale du sujet, et la marque résultante, quoique d'espèce identique, était différente comme tracé. Et ici encore, nous avons la confirmation d'un des plus curieux phénomènes du docteur Biggs, l'apparition tardive d'une partie d'une S (expérience du mot *Sancta*) comme résultat d'une suggestion qui n'avait pas été aidée par le contact physique d'un objet en forme d'S, et l'exactitude de la position de ce fragment en dessous de la croix suggérée.

QUELQUES REMARQUES

Il nous paraît que les exemples précédents suffisent pour mettre en évidence l'étrangeté et la profondeur de cette influence de la pensée sur les phénomènes organiques, que nous fait connaître la suggestion hypnotique. Il est certain maintenant que l'idée suggérée qui existe dans le cerveau peut en sortir pour aller se fixer sur la peau, à un endroit déterminé à l'avance, et là, extérieurement, elle reproduit fidèlement l'image mentale dont elle est en quelque sorte une photographie cutanée.

Cette extériorisation de la pensée produit simultanément deux effets différents :

1° Un dessin nettement délimité (étoile, sinapisme coupé aux angles, croix, lettres S et K, etc.);

2° Une action physiologique morbide (élévation de température, brûlure, exsudation sanguine, vésication, etc.).

Examinons séparément ces deux ordres de phénomènes.

Comment une idée peut-elle ainsi voyager? Nous savons bien qu'une image mentale est produite par des mouvements vibratoires des centres nerveux du cerveau, mais comment ces mouvements peuvent-ils se propager ainsi jusqu'à la périphérie du corps? Il est probable que les voies nerveuses centrifuges, qui servent aux manifestations ordinaires de l'activité volontaire, n'ont rien à voir ici, puisque c'est dans la sphère qui est sous la dépendance du système nerveux de la vie végétative, presque entièrement soustrait à notre volonté, que les faits se sont produits.

Mais en supposant même une action indirecte et temporaire de la pensée sur les nerfs du grand sympathique, on ne comprend pas davantage comment une petite plaque sur le bras ou sur le cou pourrait être produite, avec rougeur spéciale, ou élévation locale de température.

Comme le fait remarquer M. Gurney, si on a de la peine à concevoir la correspondance d'une plaque d'éréthisme exactement localisée avec l'idée de la place qui doit exister dans le cerveau, que dirons-nous quand la plaque correspond à l'idée limitée d'une croix?

L'idée suggérée d'une croix occupe bien probablement dans le cerveau la même place, c'est-à-dire intéresse les mêmes éléments nerveux, que lorsque la croix est vue réellement, mais personne n'a jamais supposé qu'une excitation nerveuse transmise des centres idéogènes aux centres inférieurs et ensuite à la périphérie, passe par des fibres qui gardent entre elles les mêmes positions relatives, de sorte que sur tout le long du parcours une coupe donnerait une section semblable. En suivant depuis la périphérie la trace du phénomène nerveux, trouverons-nous tout le long du chemin la forme d'une croix? Le simple examen d'une place anatomique suffit à montrer qu'il n'existe pas dans le corps humain de disposition des nerfs qui autorise une semblable hypothèse.

Il nous faut donc admettre une projection de l'image jusqu'à l'endroit du corps désigné par la suggestion. Nous ne nous occupons pas en ce moment des procédés par lesquels cette image s'imprime sur la peau et des phénomènes consécutifs qui produisent les effets physiologiques d'une brûlure ou d'un vésicatoire, nous y reviendrons tout à l'heure; ce qui nous importe actuellement, c'est de montrer qu'il y a réellement un transport dans l'espace de l'image hallucinatoire.

Si un doute subsiste encore dans l'esprit du lecteur, nous croyons qu'il sera dissipé complètement lorsque nous aurons exposé les cas assez nombreux où cette image mentale a impressionné un cerveau étranger, et cela avec assez de netteté pour que nulle confusion ne soit possible.

TRANSPORT DANS L'ESPACE DE L'IMAGE MENTALE

Le transfert de l'image mentale s'est fait dans d'excellentes conditions de contrôle, parfois entre des expérimentateurs séparés par une assez grande distance. Citons quelques-unes de ces expériences démonstratives.

Nous avons indiqué déjà souvent les travaux de la *Société Anglaise de recherches psychiques*; rappelons simplement que dans la séance du 6 décembre 1884, en présence de M. Guthrie et du professeur Herdman, le sujet, Mlle Relp, reste assis, et les objets dont l'image doit lui être transmise mentalement sont placés derrière elle et cachés par un rideau. Il n'y a pas de contact entre l'agent et le percipient. Sur 15 expériences faites ce jour-là, il y eut 7 succès complets. Dans l'une d'elles, un papier bleu en forme de cruche était caché derrière le rideau. Le sujet dit : « C'est bleu. C'est plus large au sommet qu'au milieu, puis de nouveau plus large. C'est comme une cruche », *et elle dessine une cruche.* Dans un autre cas, l'objet dont l'image doit être transmise est du papier d'argent découpé en forme de théière, Mlle Relp dit : « C'est de l'argent luisant, comme une chaudière? C'est une théière. » Puis c'est cinq de trèfle qu'elle voit nettement.

Il est intéressant d'observer que chez ce sujet c'est la couleur qui est vue en premier lieu et ce n'est qu'ensuite que la forme de l'image hallucinatoire se précise. C'est ce qui arrive assez fréquemment. Notons aussi que la vision est assez nette pour que Mlle Relp puisse dessiner sa vision mentale. C'est là un procédé pratique qui permet de se rendre compte du degré de netteté de la transmission psychique et des déformations que l'image subit en pénétrant dans le cerveau du récipient.

(1) On dirait qu'il a existé une sorte d'allochirie dans la projection de l'image mentale.



M. Schmoll expérimenta avec plusieurs personnes qui, à leur tour, expérimentèrent entre elles. Le problème était de deviner et de dessiner l'objet auquel pensait l'auteur de l'expérience et qu'il dessinait lui-même à l'abri de la vue du percipient placé dans la même pièce, tournant le dos à la table et ayant les yeux bandés.

On peut voir dans l'ouvrage de Camille Fammarion : *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, la reproduction de quelques-unes des expériences, parmi celles qui ont le mieux réussi. La durée de l'essai était en moyenne de 13 minutes. Sur 121 expériences, 20 ont manqué, 22 ont réussi, 69 ont donné des réponses plus ou moins approchées.

Il est évident qu'il faut tenir compte dans ces recherches du plus ou moins grand savoir du sujet en fait de dessin, ce qui nuit parfois à la netteté de la représentation graphique de l'image mentale. Un cas est curieux : c'est celui dans lequel on voit reproduite une tête de chat. L'opérateur a dessiné l'animal vu de dos, tandis que c'est une tête de chat que le sujet dessine ; malgré cette variation, c'est bien toujours l'idée d'un chat qui est transmise. Remarquons aussi le petit nombre des réussites complètes qui expliquent, en partie, la rareté des transmissions télépathiques naturelles, puisqu'avec des sujets déjà entraînés, les résultats sont encore si peu nombreux

Le Conclave

La chaleur est intense autour de ma demeure.
Quelques gémissements, comme une voix qui pleure
Dans la nuit, en rêvant,
S'éteignent sous l'auvent.

C'est l'Auster qui se lève en soulevant des branches.
Des talus inclinés, tapissés de pervenches,
Où mes pas sont conduits,
S'échappent mille bruits.

Le jeune oiseau s'effraie et vole à tire-d'aile ;
Dans ce bosquet ombreux, où tout semble en querelle,
Il craint d'être captif
Sous le vent agressif.

Le passereau léger ne passe pas pour brave ;
Privé d'ambition et sans voix au Conclave,
Il vit loin des clameurs,
Des foules, des rumeurs.

Il ignore gaiement s'il est un Pape à Rome,
Si l'un vient de mourir, si l'autre que l'on nomme,
Bientôt coiffé, mitré,
Sera vraiment sacré.

Il fuit pour vivre en paix ; mais, fort content de vivre,
Du tumulte et des cris son aile le délivre,
Ou l'emporte joyeux
Loin des vents orageux.

Lors, j'écoute pensive en ce bois minuscule
Tout ce que dit le vent pendant la canicule
A l'arbre échevelé,
Sous son souffle affolé.

Et sa voix, doucement, comme à ceux que l'on aime,
A dit : « Joli Bosquet, de la chaleur extrême,
Qu'il faut pour tout mûrir,
Je veux te rafraîchir.

« Si je t'agite un peu, je souffle sans colère,
Et j'amène avec moi la Muse bocagère
Goûter les agréments
De tes recoins charmants.

« En déplaçant les airs, mes principes rigides
Purgent divers climats, sèchent les lieux humides ;
Tantôt chaud, tantôt frais,
D'ici, de là, je vais.

« Je ne suis pas méchant. Fils de la Providence,
Mon haleine mûrit et, par intermittence,
Remplace un vent trop fou,
Qui vient je ne sais d'où. »

Aussi sur le tertre où le vent se promène,
Je déplie une feuille et lis tout d'une haleine
Ce qu'à Rome on a fait,
Défait, sept fois refait.

Ainsi dit ce *Journal* (1) : « Bientôt de proche en proche
Le son résonnera, venu de cloche en cloche,
Ici bien affaibli,
Des chants *papabili*. »

Je lis de page en page et j'apprends la nouvelle
« Que plus rien n'est vacant dans la ville éternelle ;
Que promus cardinaux
Recevront leurs chapeaux,

« Puisqu'un Pape est nommé. » — Sous des remous tout change :
Un homme était un homme et, *pape*, il est un ange !....
C'est ainsi que, contraint,
Travaille l'Esprit-Saint.

Son concours est, dit-on, l'effet de maintes brigues,
Où l'on sent des puissants se mêler les intrigues,
Manœuvrant en secret
Pour un but : l'intérêt.

Lors, quand un Pape est fait, esclaves que nous sommes,
Pour lui baiser les pieds se prosternent les hommes ;
Puis, denier par denier,
L'or vient au prisonnier.

Sa mitre est d'or, et d'or et de blanc il s'habille ;
A son doigt est placée une pierre qui brille ;
Ornements superflus,
Dont se passa Jésus.

On chante *alleluia* ; le Pape est à la mode ;
Pour milliers de croyants sa voix est le vrai code
Contestant aux États
Les lois qu'il n'aime pas.

Il se pourrait pourtant que ce dixième Pie
Des chrétiennes vertus fût l'heureuse copie ;
Qu'il fût simple et correct
Et digne de respect.

Que Pape plus moderne, en ses prochaines Bulles,
Alliant la raison à nouvelles formules,
Son règne désormais
Devînt gage de paix.

Tous, nous le souhaitons à la *Barque de Pierre*,
Qui, voguant pour le Ciel en désirant la Terre,
Sans oser faire un choix,
Porte un dangereux poids.

Ainsi, chez les païens, on montrait la *Discorde*,
Ayant pieds sur la Terre, où le vice déborde,
Et tête dans les Cieux,
Séjour de tous leurs dieux.

Nos fruits n'ont pas donné, mais le blé n'est pas rare
Le vin sera moyen. Pour chanter la tiare,
A Rome on en boira
Du commun, de l'extra.

Comme à face, au revers, nouvelle est la médaille.
L'autre jour on pleurait, depuis on fait ripaille,
En chantant, trépignant
Pour le Pape régnant.

Et les journaux mondains, et les *Croix* des dimanches
Ne parlent que d'abbés revêtus d'aubes blanches,
Ou d'empesés surplis, ornés de larges manches,
De rouges cardinaux, cinq jours ensevelis,
Se fatiguant longtemps de votes indécis,
Pour livrer à l'*Élu* les clés du Paradis.
Un Pape règne ; et, vers ses horizons bénis,
Nos prélats ont laissé leurs âmes à la chaîne.
Mais en vain le *Passé* les retient dans sa gaine,
Le *Présent* se débat, le *Progrès* les entraîne.

Toulouse, 9 août 1903.

Mme CORNÉLIE.

(1) Toulouse, 5 août 1903.

Le Gérant : A. BOUVIER.

15-12 03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.